

ŒUVRES

DU

R. P. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE

DES FRÈRES PRÊCHEURS

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

TOME III

TOURS. — IMPRIMERIE MAME.

CONFÉRENCES

DE

NOTRE-DAME DE PARIS

PAR

LE R. P. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE

DES FRÈRES PRÊCHEURS

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

TOME II

ANNÉES 1845-1846-1848



PARIS

LIBRAIRIE DE Mme Ve POUSSIELGUE-RUSAND

RUE SAINT-SULPICE, 23

1861

CONFÉRENCES

DE

NOTRE-DAME DE PARIS

ANNÉE 1845

DES EFFETS DE LA DOCTRINE CATHOLIQUE
SUR LA SOCIÉTÉ.

CONFÉRENCES

DE

NOTRE-DAME DE PARIS

ANNÉE 1845

VINGT-NEUVIÈME CONFÉRENCE

DE LA SOCIÉTÉ INTELLECTUELLE PUBLIQUE FONDÉE PAR LA DOCTRINE CATHOLIQUE.

Messeigneurs (1),

Messieurs,

Jusqu'ici nous avons considéré les effets de la doctrine catholique sur l'esprit et sur l'âme de l'homme : sur son esprit, par une certitude et une connaissance supérieures à la certitude et à la connaissance purement humaines ; sur son âme, par des vertus qui ne sortent point de sa nature, et qu'à cause de cela nous avons appelées des vertus réservées.

Mais si grands que soient ces deux théâtres, où se produit l'action de la doctrine catholique, ce n'est pas pour-

(1) Messeigneurs l'archevêque de Chalcédoine et les évêques de La Rochelle et de Montpellier.

tant la scène dernière où elle manifeste sa prépondérance. Il est un autre terrain plus vaste, plus profond, plus éclatant, plus solennel, plus incontestable, où tout aboutit, et qui décide de tout; c'est la société. Car l'homme n'est pas un être solitaire, il n'est pas semé au hasard pour vivre et mourir à l'ombre ignorée d'un rocher ou d'une forêt; il naît au milieu de la société, qui le reçoit, qui le nourrit, qui l'élève, qui lui communique ses idées, ses passions, ses vices, ses vertus, et à laquelle il laisse, avec ses cendres et sa mémoire, l'influence de sa vie. D'où il suit qu'avoir considéré l'homme au foyer secret de son intelligence et de son cœur, ce n'est pas encore le connaître tout entier, ni surtout connaître la doctrine qui a été le principe de son activité. Il faut, pour achever l'épreuve, passer du dedans au dehors, de l'être solitaire à l'être social. La société est le confluent de toutes les pensées et de tous les mouvements de l'homme, la manifestation publique de ce qu'il vaut et de ce que valent les enseignements où il a puisé son développement intérieur. C'est pourquoi, Messieurs, il nous faut voir ce que la doctrine catholique a produit par rapport à l'ordre social. Et je dis que là comme ailleurs elle a fait des choses qu'aucune autre doctrine n'a faites; je dis que, non-seulement elle a modifié, transformé les sociétés naturelles, telles que la société domestique et la société politique, mais que, de plus, elle a créé une société qui est son œuvre propre, inimitable, inimitée, qui subsiste envers et contre tous, et que j'appellerai pour cette raison une société réservée. Ce sera l'objet de nos nouveaux entretiens. Vous verrez tout d'abord quelle est

cette société réservée à l'action de la doctrine catholique ; vous verrez ensuite l'influence que cette société réservée, se mêlant aux sociétés naturelles, a exercée sur leur constitution et leur sort, et comment enfin elle a transfiguré tous les éléments de la sociabilité humaine.

Je ne vous exhorte pas, Messieurs, à m'accorder votre attention; vous m'y avez accoutumé dès longtemps. Soutenu dans cette chaire par Celui qui brise les cèdres et qui aide l'hysope à fleurir, votre sympathie n'a été qu'une traduction heureuse de sa miséricorde envers moi, et je m'y confie comme à quelque chose qui vient encore plus de lui que de votre cœur. Puisse-t-il bénir les dispositions que vous apportez dans cette assemblée! Et nous, croyants, serviteurs de la vérité et de l'amour, puissions-nous bientôt compter parmi vous quelques frères de plus !

La doctrine catholique engendrant dans l'esprit de l'homme une certitude et une connaissance supérieures à la certitude et à la connaissance purement humaines, il s'ensuit inévitablement qu'elle doit établir entre les esprits dont elle est la règle et le soutien, une société d'un ordre plus parfait que celle qui rapproche les intelligences privées de cette certitude et de cette connaissance surnaturelles. Mais cette première conclusion reste bien au-dessous de la vérité. Car la doctrine catholique n'a pas seulement fondé une société intellectuelle meilleure, elle a fondé la seule société intellectuelle publique qui soit ici-bas, la seule vraie république des esprits.

Il est bien entendu, Messieurs, que vous ne me permettrez pas d'aller plus avant sans expliquer ma pensée;

car n'est-il pas manifeste qu'il existe naturellement entre les hommes une société intellectuelle et primitive sans laquelle les hommes ne pourraient pas s'entendre, et par laquelle, d'un bout du monde à l'autre, ils comprennent leurs pensées à l'aide du discours? Cela est vrai, Messieurs ; je ne le nie pas, cette société existe ; c'est la société du sens commun, qui unit tous les êtres intelligents, et dont le fonds social se compose des premiers principes de la logique et de la morale, des vérités mathématiques et des phénomènes vulgaires de la nature. Je n'en conteste pas l'existence ; tous les hommes lui appartiennent, catholiques ou non ; mais faites une remarque : cette société des esprits par le sens commun, elle n'est pas libre, elle n'est pas le produit de notre activité volontaire ; l'homme y est fatalement soumis ; il naît dans le sens commun sans aucun acte de force ni de choix, et n'a d'autre porte pour y échapper que la folie. Cette porte seule lui reste ouverte contre le sens commun. Car, bien que Dieu ait jugé à propos de mettre une borne à notre liberté dans les principes fondamentaux de notre raison, il a permis cependant qu'à párt même la lésion de l'organe qui sert à la pensée, l'homme pût, en certains cas, se condamner à mort sous le rapport intellectuel. La folie, quand elle n'est pas le résultat d'un accident physique, n'est pas autre chose qu'un suicide de l'esprit, suicide provoqué trop souvent par l'orgueil, ainsi qu'il est écrit de ce fameux roi de Babylone qui, se promenant sur les terrasses de son palais, et découvrant autour de lui toutes les splendeurs de sa capitale, se prit à se dire en lui-

même : N'est-ce pas là cette grande Babylone que je me suis bâtie dans ma puissance et dans ma gloire? Et à l'instant même, son orgueil faisant en lui une dernière éruption, il tomba frappé de la foudre de la démence. Quoi qu'il en soit, du reste, de la nature intime de la folie, il est certain qu'aux époques d'une extrême liberté de pensée, comme celle où nous vivons, cette terrible catastrophe de l'intelligence se manifeste dans des cas incomparablement plus nombreux. Semblables à des barques détachées du rivage et n'ayant plus de pilote sur une mer sans horizon, les esprits vont à l'aventure, la réalité disparaît devant le rêve, et les plus faibles n'étant pas les moins présomptueux, beaucoup finissent par porter les tristes débris de leur ambition entre les quatre murs d'un hôpital de fous.

Pardonnez-moi, Messieurs, cette rapide digression. Vous ne m'avez jamais ordonné de me tenir inflexiblement dans un cadre inexorable, et plus d'une fois vous m'avez vu sans peine cueillir sous vos yeux des vérités qui m'écartaient de mon chemin. Je reviens à la société des esprits dans le sens commun.

Cette société existe donc, je ne le conteste pas; mais, par cela seul que ce n'est pas une société intellectuelle née de notre liberté, de notre activité propre, son existence ne contredit en rien la proposition que j'ai avancée, savoir : que la doctrine catholique seule a fondé sur la terre une société intellectuelle publique, société qui commence précisément où le sens commun finit avec la nécessité, et où la division devient possible avec la liberté.

Et tout de suite, Messieurs, vous saisissez l'importance de cette seconde société intellectuelle, dont j'attribue l'honneur exclusif à la doctrine catholique. Car le sens commun, qui nous unit tous, nous unit dans de bien étroites limites; nous n'avons pas à porter notre esprit bien loin pour qu'il se sente affranchi des liens de la communauté; le *nous* est borné, le *moi* est infini, et les questions sur lesquelles s'exerce la liberté sont elles-mêmes sans rivages et sans fond. Au delà du sens commun, il s'agit entre les hommes non pas de quelques extrémités des choses, mais des choses les premières et les dernières, du principe, du but, de la fonction de notre vie, du système général du monde, des plans du Créateur, du Créateur lui-même, de tout enfin, et d'un tout où chaque parcelle est un abîme, et où chaque abîme contient la destinée. Ne vous étonnez donc pas, Messieurs, si dès l'antiquité la plus obscure toutes les grandes âmes aspiraient à fonder la république des esprits. Quand Pythagore, dans la paix des vallées de la Grande-Grèce, appelait de rares disciples au silence et à la méditation; quand Socrate se préparait par une longue sagesse à boire la ciguë des mains de sa légère patrie; quand Platon se promenait, escorté d'auditeurs, le long des escarpements du cap Sunium, ou qu'il gravait sa pensée dans des pages qui ne pouvaient plus périr; quand Confucius, à l'extrémité de l'Orient, élevait une voix dont l'Occident devait entendre l'écho: que cherchaient, que voulaient Pythagore, Socrate, Platon, Confucius, ces premiers génies du monde profane, si toutefois on peut l'appeler ainsi en nommant de tels

hommes? Que voulaient-ils? Ils voulaient non pas créer des empires tracés avec l'épée, constructions toujours fragiles autant qu'étroites; mais ils voulaient édifier la basilique des esprits, fonder l'unité intellectuelle, rallier le présent et l'avenir dans la paix profonde d'une commune pensée, afin que désormais la course de l'homme fût semblable à celle d'un navire qui, détaché du port par une main puissante, vogue sous cette main assurée, ne craignant pas plus de l'Océan qu'il ne craignait du rivage. Tels étaient leurs vœux; tels sont encore les vœux de quiconque aime assez l'homme pour souffrir de ses peines et s'occuper de son sort.

Oui, même à cette heure où je parle, quel est le penseur, à quelque école qu'il appartienne, qui, ayant une fois senti le bonheur de la lumière, ayant entrevu l'horizon immuable où siége la vérité, n'ait désiré léguer à ses semblables de si beaux moments, fixer l'éclair, et en faire un jour plein et inaltérable? Quel est en Europe le philosophe ou le législateur vraiment digne de ce nom qui n'ait songé à l'unité des esprits, qui n'ait regardé en tremblant le sol où nous vivons, et ne se soit demandé s'il ne se présentera pas enfin une solution équitable autour de láquelle toute l'humanité viendrait se reposer et s'embrasser?

Bien des puissances, Messieurs, se sont offertes pour accomplir cette œuvre. J'en distingue trois, où toutes les autres ne forment que des nuances. La première est la puissance, ou, si vous l'aimez mieux, la philosophie rationaliste.

Cette philosophie raisonne ainsi : Puisque nous pos-

sédons des premiers principes certains ; puisque, dans l'ordre logique, dans l'ordre moral, dans l'ordre mathématique, dans l'ordre physique, nous avons des points de départ vivants, c'est-à-dire qui renferment des conséquences ultérieures et illimitées, pourquoi n'en tirerions-nous pas toute la vérité, comme on tire d'une mine tout l'or qui y est caché? Si les principes n'étaient pas féconds, s'ils ne contenaient qu'eux-mêmes et rien au delà, tout serait dit, toute espérance de conquêtes futures serait une vaine illusion. Mais, puisque le contraire est manifeste, pourquoi ne pas penser que Dieu nous a donné, dans le trésor primitif de notre entendement, le germe de toute science et de toute vérité? Sans doute, il faut du temps, de la patience, le travail et l'expérience des siècles ; mais les siècles ne nous manqueront pas, le travail non plus, le génie pas davantage, et enfin le jour viendra où la dernière pierre sera posée, le temple illuminé jusqu'au faîte, et le règne de l'unité fondé pour jamais. Logiquement, Messieurs, c'est-à-dire en ne consultant que l'ordre des idées, on ne voit pas clairement pourquoi il n'en serait pas ainsi. Mais voyons les faits : car, vous le savez, c'est la réalité qui décide de tout. Voyons donc si la philosophie rationaliste, et j'entends la bonne philosophie rationaliste, celle qui cherche sincèrement à affirmer et à édifier, la philosophie des grands hommes que je nommais tout à l'heure, Pythagore, Socrate, Platon, Confucius ; voyons, dis-je, si elle a fondé une société intellectuelle publique, l'unité publique des esprits. Et, pour le mieux découvrir, recherchons d'abord quelles sont les con-

ditions nécessaires à l'existence d'une semblable société.

Sans idées communes point d'unité des esprits, et, par conséquent, point de société intellectuelle. Mais des idées communes ne suffisent pas encore à cette fin : il faut, de plus, qu'elles soient immuables. Car si les idées communes sont passagères, mobiles, variables, le ciment des esprits sera lui-même passager, mobile, variable, il cèdera au moindre souffle, au premier accident, et l'unité ne sera qu'une union superficielle et trompeuse, telle qu'on la trouve dans les factions et les partis. L'immutabilité des idées est à la fois la racine et l'instrument de l'unité.

Il est, en outre, nécessaire que les idées communes soient des idées fondamentales. Car établir l'unité des esprits sur leur accord en des points de peu d'importance tandis qu'ils seront divisés sur les choses capitales, c'est se moquer du sens commun. Or il n'y a d'idées fondamentales que celles d'où dérive l'activité de l'homme, et les idées d'où dérive l'activité de l'homme sont celles qu'il se fait sur le principe, le but et la fonction de sa vie. Tant que l'homme n'est pas d'accord avec l'homme sur cette triple base, ils ne se rencontreront jamais dans une même pensée et dans une même action, si ce n'est en des matières qui n'ont aucune valeur, et où leur alliance d'un moment ne saurait faire d'eux un seul esprit.

Enfin, les idées constitutives de l'unité intellectuelle doivent être reconnues et acceptées librement de l'intelligence; car si ce n'est pas l'intelligence qui les re-

connaît et les accepte librement, leur présence dans l'entendement est un phénomène étranger à l'ordre rationnel, un résultat de violence, d'habitude aveugle ou de fatalité, caractères qui excluent toute apparence de société intellectuelle entre des êtres soumis seulement à la misère d'une même oppression.

Ainsi, pour qu'il y ait unité des esprits, il faut qu'il y ait entre eux des idées communes, immuables, fondamentales, librement reconnues et acceptées de l'intelligence; et, pour que cette unité constitue une société intellectuelle publique, il faut en dernier lieu que les idées qui en forment la base ne soient pas le privilége de quelques-uns, mais que tous les éléments vivants de l'humanité y prennent part, y soient réellement associés, depuis l'enfant jusqu'au vieillard, depuis le pauvre jusqu'au prince, depuis le plus ignorant jusqu'au plus savant. Dans le cas contraire, la société perdrait son caractère public pour ne plus être qu'une caste ou une académie.

Maintenant, Messieurs, j'en appelle à vous. La philosophie rationaliste la plus parfaite et la plus respectable a-t-elle fondé un dogme public? Le dogme public est ce que je définissais tout à l'heure, c'est-à-dire un ensemble d'idées immuables, fondamentales, librement reconnues et acceptées par des intelligences de tout rang. Je vous répète la question : la philosophie rationaliste a-t-elle fondé quelque part, au lieu et au temps que vous voudrez, un dogme public? Non, non, mille fois non. La philosophie rationaliste a créé des écoles, voilà tout; et qu'est-ce qu'une école? L'assemblage de

quelques disciples autour des opinions d'un maître. Et qu'est-ce qu'un disciple? Un homme qui adopte quelques idées, quelques procédés d'un autre homme, à la condition de les quitter quand il le voudra, et même avec l'espérance formelle de les quitter, ne fût-ce que pour le plaisir légitime de devenir maître à son tour. De quinze à vingt ans, peut-être, le disciple est plus humble et plus sérieux. A cet âge, où la raison s'éveille et où la simplicité du cœur n'est pas encore perdue, on vient entendre un homme éloquent, on se laisse aller au courant ingénieux de sa parole, on s'abandonne au vent de son inspiration, on croit en lui. Mais vienne l'âge de la propriété de soi, l'âge de la maturité, l'âge où l'on a pesé soi-même et les autres, alors, adieu le maître, adieu l'obéissance, adieu cette chère et noble amitié des jeunes ans, qui faisait que notre pensée était la pensée des grands hommes, ou du moins de ceux que nous appelions généreusement de ce nom-là. Aristote ne jurera plus par Platon, il jurera par lui-même; et celui qui n'aura pas la hardiesse ou la fantaisie de jurer par lui-même, ne jurera par personne. A quarante ans, quel que soit l'homme, l'homme n'est plus le disciple de l'homme. Certes, Messieurs, cette capitale est grande, elle contient, je le crois, beaucoup d'esprits éminents : eh bien! si vous en rencontrez jamais un qui soit le disciple d'un autre, je vous conjure de venir me l'apprendre; j'irai voir ce prodige, que je n'ai point encore eu l'occasion d'admirer, et je pourrai me dire avant de quitter ce monde : J'ai vu un homme qui avait un disciple!

Admettons, si vous voulez, que les écoles philosophiques, malgré l'inconstance de leurs doctrines, aient temporairement quelque ombre d'unité, elles ne formeront point encore une unité intellectuelle publique rassemblant dans son sein tous les éléments vivants de l'humanité, mais bien une académie d'esprits privilégiés, conservant loin du vulgaire la mémoire et les idées d'un homme ignoré de la foule. La philosophie rationaliste ne s'en cache point. Récemment, un de ses jeunes adeptes, tout en revendiquant pour elle, par une expression ingénieuse autant que hardie, l'honneur et la puissance du *ministère spirituel,* déclarait résolûment qu'elle n'était pas capable encore de l'exercer, si ce n'est à l'égard des esprits cultivés. Le reste, c'est-à-dire quand on connaît le monde, presque tout le monde, le reste appartenait de droit, et bien heureusement, à l'action plus générale et plus maternelle de la doctrine catholique. Qu'est-ce, Messieurs, qu'une institution, si c'est une institution, qui, après six mille ans de travaux, puisqu'on faisait déjà de la philosophie avant le déluge, ne craint pas de s'avouer incapable du *ministère spirituel* à l'égard de presque toute l'humanité?

Aussi, Messieurs, une autre pensée s'est fait jour et place dans le monde; une autre puissance s'est présentée pour fonder la république des esprits: je l'appellerai la philosophie autocratique. La philosophie autocratique procède comme je vais dire: l'unité des esprits est nécessaire au genre humain; en dehors d'elle il n'existe que de viles associations d'intérêts, incapables de sou-

tenir le choc même des besoins et des cupidités. Tant qu'un peuple n'est pas un par la pensée, ce n'est pas un peuple, mais un carrefour de marchands, un ramas de corps et de convoitises. L'unité des esprits est la société même, et par conséquent il faut la créer parmi les hommes à tout prix. Or le raisonnement et la liberté désunissent les intelligences au lieu de les associer; il faut donc sacrifier le raisonnement et la liberté, et imposer aux nations l'unité intellectuelle par telle voie que l'on pourra. Trouver une de ces voies, c'est l'œuvre du grand homme par excellence, l'œuvre du conquérant, du fondateur, du législateur. Telle est, Messieurs, la pensée autocratique; elle a joué, elle joue encore un grand rôle dans le monde; c'est d'elle que ressortent le brahmanisme, le mahométisme, le paganisme. Les brahmes ont posé sous la protection de castes immuables certaines idées sur les fondements de nos devoirs et de notre activité, et ils les tiennent depuis des siècles à l'abri de leur confédération politique et intellectuelle. Mahomet a fait l'unité par le glaive, sans prendre la peine de le déguiser dans un fourreau. Le paganisme y avait réussi en confondant d'une manière absolue la société civile et la société religieuse.

Faut-il, Messieurs, blâmer les brahmes, blâmer Mahomet, Minos, Lycurgue, Numa, tous ces fameux législateurs de l'antiquité? Il m'appartiendrait peut-être de le faire, à moi, fils d'une unité meilleure, d'une unité qui sauve la raison et la liberté de l'homme, tout en fondant la société des esprits; et pourtant je comprends la pensée et les travaux de ces hommes, qui, en

l'absence d'une lumière divine, ont fait ce qu'ils ont pu pour créer des nations avec des idées, seule vraie manière de les créer. Et vous, hommes de ce temps, qui n'avez appris qu'à défaire des idées et des peuples, je m'imagine que vous ne vous avancerez pas beaucoup en accordant aux vieux édifices de l'autocratie quelque estime et quelque considération.

Toutefois, Messieurs, n'allons pas trop loin par représailles. Pas plus que la philosophie rationaliste, la philosophie autocratique n'a mis au monde un véritable dogme public. Je vois bien dans ses œuvres l'immobilité des idées, mais non l'immutabilité. L'une n'est pas l'autre, il s'en faut. L'immobilité est une immutabilité morte, tandis que l'immutabilité est une immobilité vivante. L'une procède d'une activité libre, l'autre d'une servitude inerte et invétérée. Loin qu'elles soient sœurs, elles marquent les deux extrémités des choses. Dieu est immuable, le néant est immobile ; le néant ne fait rien, Dieu est l'auteur suprême. Gardons-nous donc de confondre l'œuvre de l'immobilité des idées avec l'œuvre de leur immutabilité ! La première est le produit d'un point d'arrêt forcé infligé à l'esprit humain, d'une raison enchaînée par la violence et l'artifice des institutions. Il manque aux idées fixes qui en sont le résultat la libre acceptation de l'intelligence; il leur manque l'air, la lumière et la marche. Sortez-les de l'indigne cachot où les retient la main de fer de l'autocratie, elles chancelleront à la porte, et, au premier contact de la discussion, elles tomberont évanouies, comme des cadavres qui paraissent intacts à l'ouverture du cercueil, et que

le moindre souffle d'une bouche vivante résout en une poussière sans forme et sans souvenir.

Entre la philosophie rationaliste et la philosophie autocratique, toutes les deux impuissantes au grand œuvre de l'unité des esprits, se place, comme intermédiaire, la philosophie hérétique, empruntant, d'une part, au rationalisme l'élément de la raison et de la liberté, et à l'autocratie un élément surnaturel, ou prétendu surnaturel. Les tentatives de cette philosophie de juste milieu ont été nombreuses dans le monde, depuis le boudhisme indien, qui a cherché à modifier le brahmanisme originaire, jusqu'au protestantisme moderne, qui s'est attaché aux flancs du catholicisme pour le dévorer. Je m'arrête à ce dernier exemple, parce qu'il est le plus récent, et peut-être le plus complet.

Au XVIe siècle, l'Europe vivait tout entière sous l'empire de la doctrine catholique. Un moine vint, qui trouva mal l'unité dont il était spectateur. Il lui plut de la briser pour en reconstruire une autre, et, sortant du corps vivant dont il avait été le membre, il emporta dans ses mains le livre de la loi, l'Évangile du Christ, pour en faire la pierre angulaire de la nouvelle unité. Le plan était simple. Le livre ne contenait-il pas des idées communes, fondamentales, immuables, reconnues et acceptées librement par toute l'Europe? Quelle peine y aurait-il, en les plaçant sous la garde désintéressée de la raison et de la liberté, à en conserver toute la force pour l'avenir? Cependant, Messieurs, vous savez le succès, et ce qu'est devenue l'unité des esprits entre les mains de Luther et de sa postérité. Aujourd'hui

même, après trois siècles, on va s'assembler à Berlin, on s'assemblait hier à Paris, avant-hier à Londres, pour chercher, dans le plus épouvantable désarroi qu'on ait jamais vu, la pierre philosophale de l'unité.

Triple et terrible épreuve! Ni avec la raison pure, ni avec l'autocratie, ni avec la demi-mesure de l'hérésie, personne n'a touché le but. Aussi, Messieurs, le désespoir a-t-il commencé, et nous avons entendu dans notre siècle des intelligences, lasses de toute unité, proclamer leur situation dans cette phrase aussi franche qu'énergique : *La division des esprits, c'est notre bien.* Oui, être à soi seul, et à soi tout seul, son principe d'activité intellectuelle, penser pour soi et par soi, renverser le soir l'idée du matin, vivre sans maître et sans disciples, sans passé et sans avenir, oui, c'est là notre force, notre gloire, notre vie. Arrière qui veut constituer une société des esprits! Toute unité est un lien, tout lien un fardeau, tout fardeau une servitude, toute servitude le comble de l'opprobre et du malheur. *La division des esprits, c'est notre bien.* Vous connaissez ce langage, Messieurs, il a été votre berceau, il est peut-être encore votre aliment quotidien. S'il en était ainsi, jouissez à votre aise de l'état qu'il vous a fait. Jouissez de l'unité perdue, du plaisir de commencer et de finir en vous, du bonheur de rire de vos pères et d'être moqué de vos enfants, de n'avoir en commun que le doute et l'anarchie, en perspective que le perfectionnement de ce sublime état. Jouissez-en, Messieurs; mais toutefois, prenez garde, vous avez un ennemi. Pendant que vous vous abandonnez à la joie et à la sécurité de votre civilisation, l'au-

tocratie, ce minotaure immortel qui tend à la porte des sociétés sa tête hideuse et attentive, l'autocratie veille sur vous; elle épie d'un œil avide le progrès de votre félicité, et, l'heure venue, quand vous ne serez plus que des corps, elle prendra le fouet du Cosaque à la main, et chassera devant elle ces esprits pulvérisés qui auront mangé leur dernier ciment, et qui, incapables de résister à la première unité soldatesque ramassée par un heureux capitaine, livreront leur orgueil à toutes les ignominies d'une obéissance sans limites, et leur intelligence à toutes les brutalités d'un dogme né dans des ateliers de police ou dans les saturnales d'un camp de prétoriens.

N'y a-t-il donc aucune puissance, aucune doctrine qui soit assez divine et assez humaine pour fonder la société des esprits sans sacrifier la liberté de la raison et les droits de la liberté? n'y a-t-il dans le monde aucun dogme public librement reconnu et accepté du pauvre, du riche, de l'ignorant, du sage et du savant? Ah! faites silence! j'entends au loin et tout proche, du sein de ces murailles, du fond des siècles et des générations, j'entends des voix qui n'en font qu'une, la voix des enfants, des vierges, des jeunes hommes, des vieillards, des artistes, des poëtes, des philosophes, la voix des princes et des nations, la voix du temps et de l'espace, la voix profonde et musicale de l'unité! Je l'entends! Elle chante le cantique de la seule société des esprits qui soit ici-bas; elle redit, sans avoir jamais cessé, cette parole, la seule stable et la seule consolante: *Credo in unam, sanctam, catholicam, apostolicam, Ecclesiam.* Et moi, dont c'est aussi la fête, moi le fils de cette unité sans

rivages et sans tache, je chante avec tous les autres et je redis à vous : *Credo in unam, sanctam, catholicam, apostolicam, Ecclesiam.* — Ah! oui, j'y crois!

Recueillons-nous, Messieurs, et voyons si en réalité la doctrine catholique a fondé sur la terre l'unité publique des esprits : car il ne faut pas, par lassitude, tomber en des mains trompeuses, fortes à promettre et faibles à tenir.

La doctrine catholique, plus heureuse que le rationalisme, l'autocratie et l'hérésie, a-t-elle mis au monde des idées immuables, fondamentales, acceptées et reconnues librement par des intelligences de toutes conditions ou de tout rang? voilà la question. J'ai dépouillé de ces caractères l'œuvre de la philosophie rationaliste, de la philosophie autocratique et de la philosophie hérétique, et, vous m'en êtes témoins, je l'ai fait sans fiel et sans amertume, en vous donnant des preuves palpables pour quiconque a étudié l'histoire pendant vingt-quatre heures. Maintenant je ne nie plus, j'affirme; la position n'est plus la même, car il est facile de nier, et difficile d'affirmer. Serrez-moi donc de près, et ne laissez rien passer.

J'affirme d'abord que la doctrine catholique a fondé des idées immuables, c'est-à-dire, chose merveilleuse! des idées qui, malgré la mobilité des temps, malgré l'instabilité de l'esprit humain, ont subsisté toujours, et dans lesquelles on sent une racine de persévérance et d'immortalité, une racine granitique autant qu'elle est féconde, en sorte que tout ce qu'il y a de plus dur, le diamant, nous représente ces idées immuables, qu'a

fondées la doctrine catholique, sans que leur opiniâtre dureté exclue leur mouvement et leur floraison dans l'univers! Eh bien! cela est-il vrai? Est-il vrai que l'immutabilité, sans laquelle l'unité des esprits n'est qu'une chimère, soit un don ou un effet de la doctrine catholique? Quoi! depuis dix-huit cents ans tous les docteurs et tous les fidèles catholiques, tant d'hommes si divers de facultés, de naissance, de passions, de préjugés nationaux, tous ces évêques, tous ces papes, tous ces conciles, tous ces livres, tous ces millions d'hommes et d'écrits, quoi! tous ont pensé et ont dit la même chose, et toujours! Cela est-il possible? Mais que pensent-ils donc, que disent-ils donc? Écoutez, ils disent qu'il y a un Dieu en trois personnes, qui a fait le ciel et la terre; que l'homme a manqué à la loi de la création; qu'il est déchu et corrompu jusqu'à la moelle des os; que Dieu, ayant eu pitié de cette corruption, a envoyé la seconde personne de lui-même sur la terre; que cette personne s'est faite homme, a vécu parmi nous, et est morte sur une croix; que par le sang de cette croix volontairement offert en sacrifice, le Dieu-Homme nous a sauvés, qu'il a établi une Église, à laquelle il a confié, avec sa parole, des sacrements qui sont une source de lumière, de pureté et de charité, où tous les hommes peuvent boire la vie; que quiconque s'y abreuve vivra éternellement, et que quiconque s'en sépare, en repoussant l'Église et le Christ, périra éternellement. Voilà la doctrine catholique, ce que disent aujourd'hui comme hier, au nord et au midi, à l'orient et à l'occident, ses papes, ses évêques, ses docteurs, ses prêtres, ses fidèles, ses néophytes:

idées fondamentales aussi bien qu'immuables, parce qu'elles décident de toute la direction active des intelligences qui en font profession. Trouvez-moi, maintenant, une éclipse à cette immutabilité; trouvez-moi une page catholique où ce dogme soit nié en tout ou en partie; trouvez-moi un homme qui, s'en étant écarté, n'ait pas été à l'instant chassé de l'Église, eût-il été le plus éloquent des écrivains, comme Tertullien, ou le plus élevé des évêques, comme Nestorius, ou le plus puissant des empereurs, comme Constance et Valens. Trouvez-moi un homme à qui la pourpre, ou le génie, ou la sainteté ait servi contre les anathèmes de l'Église, une fois qu'il a eu touché par l'hérésie à la robe sans couture du Christ?

Certes, le désir n'a pas manqué de nous prendre ou de nous mettre en faute contre l'immutabilité. Car, quel privilége pesant à tous ceux qui ne l'ont pas? Une doctrine immuable, quand tout change sur la terre; une doctrine que les hommes tiennent dans leurs mains, que de pauvres vieillards, dans un endroit qu'on appelle le Vatican, gardent sous la clef de leur cabinet, et qui, sans autre défense, résiste au cours du temps, aux rêves des sages, aux plans des rois, à la chute des empires, toujours une, constante, identique à elle-même. Quel prodige à démentir! Quelle accusation à faire taire! Aussi tous les siècles, jaloux d'une gloire qui dédaigne la leur, s'y sont-ils essayés. Ils sont venus tour à tour à la porte du Vatican, ils ont frappé du cothurne ou de la botte; la doctrine est sortie sous la forme frêle et usée de quelque septuagénaire, elle a dit:

« Que me voulez-vous? — Du changement. — Je ne

change pas. — Mais tout est changé dans le monde: l'astronomie a changé; la chimie a changé; la philosophie a changé; l'empire a changé; pourquoi êtes-vous toujours la même? — Parce que je viens de Dieu, et que Dieu est toujours le même. — Mais sachez que nous sommes les maîtres, nous avons un million d'hommes sous les armes, nous tirerons l'épée; l'épée qui brise les trônes pourra bien couper la tête d'un vieillard et déchirer les feuillets d'un livre. — Faites, le sang est l'arome où je me suis toujours rajeuni. — Eh bien, voici la moitié de ma pourpre, accorde un sacrifice à la paix, et partageons. — Garde ta pourpre, ô César, demain on t'enterrera dedans, et nous chanterons sur toi l'*Alleluia* et le *De profundis*, qui ne changent jamais. »

J'en appelle à vos souvenirs, Messieurs, ne sont-ce pas là les faits? Aujourd'hui encore, après tant d'essais infructueux pour obtenir de nous la mutilation du dogme public qui fait notre unité, qu'est-ce que l'on nous dit? Qu'est-ce que toutes les feuilles spirituelles et non spirituelles qui s'impriment en Europe ne cessent de nous reprocher? « Mais ne changerez-vous donc jamais, race de granit! ne ferez-vous jamais à l'union et à la paix quelques concessions? Ne pouvez-vous nous sacrifier quelque chose, par exemple, l'éternité des peines, le sacrement de l'Eucharistie, la divinité de Jésus-Christ? ou bien encore la Papauté, seulement la Papauté? Dorez au moins le bout de ce gibet que vous appelez une croix! » Ils disent ainsi: la croix les regarde, elle sourit, elle pleure, elle les attend: *Stat crux*

dum volvitur orbis. Comment changerions-nous? L'immutabilité est la racine sacrée de l'unité; elle est notre couronne, le fait impossible à expliquer, impossible à détruire; la perle qu'il faut acheter à tout prix, sans laquelle rien n'est qu'ombre et passage, par laquelle le temps touche à l'éternité. Ni la vie ni la mort ne l'ôteront de mes mains; empires de ce monde, prenez-en votre parti! *Stat crux dum volvitur orbis.*

Ne soyons pas encore si fiers, Messieurs, il reste une difficulté. A la bonne heure, dit-on, vous êtes immuables; mais vous l'êtes d'une immutabilité autocratique, d'une immutabilité à la brahmane, à la mahométane, à la païenne; voilà bien de quoi vous enorgueillir! Le brahme aussi est immuable, le mahométan de même, et le païen l'a été. Qu'avez-vous de plus qu'eux? Ce que nous avons de plus qu'eux, c'est que nous acceptons librement, par un acte d'intelligence, le dogme public qui constitue notre unité. Nous ne sommes pas les enfants de la violence, de la crainte, ni d'aucune servitude. Voyez d'abord comment nous sommes nés. Si j'ai bonne mémoire, nous ne sommes pas nés sous cet escabeau qu'on appelle un trône; nous ne nous sommes pas éveillés un jour sous la robe des prétoriens, au pied du Palatin. Nous étions bien sous le Palatin, mais par-dessous ses caves, dans les catacombes. Nous étions là, traqués comme des bêtes fauves d'un bout du monde à l'autre, et voici comment nous faisions des prosélytes à notre foi. Un homme arrivait de je ne sais où, avec un langage étranger; il entrait dans une grande ville, se présentait dans une boutique,

s'asseyait pour qu'on réparât sa chaussure, et pendant que l'ouvrier travaillait à ce vil ouvrage, l'étranger ouvrait la bouche; il annonçait à l'artisan qu'un Dieu était venu apporter sur la terre une doctrine de souffrance et de crucifiement volontaire, une doctrine qui humiliait l'orgueil et flagellait les sens. « Camarade, lui disait-il, quitte là ton outil, viens avec nous; nous avons les Césars contre nous, on nous tue par milliers, mais nous avons des trous par-dessous terre où tu trouveras un lit, un autel et un tombeau. Nous y dormons, nous y prions, nous y chantons, nous y mourons, et puis l'on nous met entre trois tuiles, dans le roc, en attendant le jour de la résurrection, où nos restes paraîtront en honneur et en gloire. Camarade, descends avec nous aux catacombes, viens apprendre à vivre et à mourir! » L'artisan se levait, il descendait aux catacombes, et il n'en sortait plus, car il avait trouvé sous terre la lumière et l'amour.

Était-ce là une conquête faite par voie d'autocratie? Ah! quand, après trois siècles de tortures, du haut du *Monte Mario,* Constantin vit dans l'air le *Labarum,* c'était le sang des chrétiens qui avait germé dans l'ombre, qui était monté comme une rosée jusqu'au ciel, et qui s'y déployait sous la forme de la croix triomphante. Notre liberté publique était le fruit d'une liberté morale sans exemple. Notre entrée au forum des princes était le fruit d'un empire que nous avions exercé sur nous-mêmes jusqu'à la mort. On pouvait régner après un pareil apprentissage du commandement; on pouvait couvrir la doctrine de pourpre après tout le sang qu'elle

avait porté. Le règne ne fut pas long d'ailleurs, à supposer qu'on puisse appeler de ce nom le temps qui s'écoula entre Constantin et les barbares, temps si plein de combats, où la doctrine catholique ne quitta jamais un seul jour la plume et la parole. Les barbares vinrent donc, et avec eux une nouvelle société à convertir. Le fut-elle par voie d'autocratie? Saint Remi, sans doute, disait à Clovis: « Courbe la tête! » Mais quel était l'agneau, de l'évêque ou du guerrier? Quel était l'agneau, de Clotilde ou de Clovis?

Il est vrai, au moyen âge la doctrine catholique sembla revêtir des apparences d'autocratie. Je dis des apparences; car elle avait fait ses preuves; elle pouvait se croire le droit de protéger l'unité spirituelle par le concours de l'unité civile, et, de plus, elle ne cessa jamais d'écrire et de parler, ni d'avoir des ennemis puissants jusque sous la couronne de l'Empire. Saint Anselme, saint Thomas, saint Bonaventure, expliquaient et défendaient alors le dogme public de la catholicité. Il n'y avait donc pas conspiration pour éteindre la lumière et étouffer la liberté du choix moral. D'ailleurs, ce second règne, plus complet que le premier, fut court aussi; le XVIe siècle se leva bientôt, et le XVIIIe après lui. Vous savez le reste: toute la terre conjurée contre la liberté de la doctrine catholique, ses biens spoliés, ses prêtres meurtris, son autorité civile anéantie partout, une guerre à mort que lui ont déclarée les lettres, les sciences et les arts. Et pourtant elle vit, elle se soutient, elle gagne des âmes, elle maintient avec le même cœur et le même succès l'immutabilité de son

dogme public. Je dis de son dogme public ; car déjà, vous l'avez remarqué, il n'est pas le partage d'une seule classe d'hommes ; il appelle à lui tous les éléments vivants de l'humanité. Autre n'est pas la foi du pauvre, autre la foi du savant. Tous croient et prient le même Dieu, avec la même obligation d'humilier leur orgueil et de connaître leur néant. La science et l'ignorance deviennent, dans la commune lumière, des nuances imperceptibles qui colorent l'unité sans la corrompre, et rendent plus sensible son inaltérable splendeur.

Je me résume, Messieurs : il n'y a de véritable société que la société des esprits, et cette société n'est constituée que par des idées communes, fondamentales, immuables, librement reconnues et acceptées des intelligences de tout rang. L'homme, pressé par le besoin de cette unité des esprits, a tenté plusieurs voies pour l'établir. Il a créé dans ce but la philosophie rationaliste, la philosophie autocratique, la philosophie hérétique, trois tentatives fondées sur des procédés divers, toutes trois remplissant le monde de leurs efforts, toutes trois impuissantes à y organiser la république des esprits. La doctrine catholique seule l'a pu. Pourquoi ? Quelle est la cause de son succès ? quelle est la raison qui l'a fait réussir là où toutes les autres doctrines ont échoué ? Nous devons vous l'expliquer, Messieurs, et il sera temps de tirer les conclusions de tout ce que vous venez d'entendre, conclusions que vous souhaitez sans doute, et qui n'en seront que plus fortes par votre patience à ne pas les exiger aujourd'hui.

TRENTIÈME CONFÉRENCE

POURQUOI LA DOCTRINE CATHOLIQUE SEULE A FONDÉ UNE SOCIÉTÉ INTELLECTUELLE PUBLIQUE.

Monseigneur (1),

Messieurs,

C'est sans doute un merveilleux spectacle que celui de la division des esprits sur la terre, et que les efforts inouïs tentés par l'homme pour la détruire, sans que jamais aucune autre doctrine que la doctrine catholique ait pu réussir à cet ouvrage de l'unité. De cela seul, et sans aller plus loin, nous serions en droit de conclure que la doctrine catholique possède une force surhumaine, puisqu'elle a fait ce qu'aucune autre doctrine n'est venue à bout de réaliser. Assurément, rien n'a manqué à ces doctrines, ni le génie, ni la science, ni la puissance publique, ni le prestige de tant de choses qui se pressent sous l'homme pour le porter au-dessus de lui-même, comme on voit sur la mer de fragiles embarcations soulevées par les flots qui se font un devoir de nous obéir et de nous mener vite et haut.

(1) Mgr Affre, archevêque de Paris.

D'où vient donc qu'elles n'ont pas réussi avec tous les moyens humains que donne le succès? et d'où vient que la doctrine catholique a réussi, combattue longtemps et à diverses fois par tous ces moyens conjurés? Ne serait-ce pas qu'elle a des ressources dont aucune autre doctrine ne jouit? et les autres doctrines ayant en leur pouvoir tout ce qui est humain, ne serait-ce pas que la doctrine catholique a en son pouvoir quelque chose qui n'est pas humain, quelque chose qui ne vient pas d'en bas, mais qui tombe d'en haut? La conclusion est manifeste.

Toutefois, s'arrêter là, ce serait s'arrêter à la surface de la vérité. Quand on a sous soi des fondations qui appellent la curiosité de l'observateur, c'est faire défaut à la science que de passer près d'elles avec un simple regard. Creusons, Messieurs, creusons sous le roc de l'unité catholique; l'édifice extérieur nous a frappés par sa hauteur et sa singularité; il s'est dressé devant nous comme une pyramide unique sur le sable mouvant du monde; mais je me persuade qu'en descendant à sa base, en écartant la poussière où gît sa racine, il vous apparaîtra un spectacle plus grand encore, une lumière qui jaillira du fondement au sommet, et qui sera digne, en satisfaisant votre intelligence, de récompenser votre attention.

C'est avec cette espérance que je commencerai.

La première explication du privilége catholique de l'unité, celle qui se présente d'abord comme très-simple et très-plausible, est celle-ci : La doctrine catholique a seule fondé l'unité publique des esprits, parce que

seule elle possède la vérité. La vérité étant le bien de l'intelligence, il est naturel que son empire soit grand, et que son apparition au milieu de nos luttes de pensées fasse l'effet d'un souverain qui se montre, nous arrête, nous assouplisse, nous calme et nous fonde tous ensemble dans un seul esprit.

Cette explication paraît aussi simple qu'efficace, et pourtant elle n'est pas sans difficulté. Premièrement, il n'est pas exact de dire que la doctrine catholique seule possède la vérité, ou, en d'autres termes, un ensemble raisonnable d'idées sur le principe, le but et la fonction de la vie. Le déisme, tel qu'on le formulerait sans peine aujourd'hui, ne pourrait-il pas réclamer cet avantage? Le déisme affirme qu'il existe un Dieu unique dont la puissance, la sagesse et la bonté sont infinies, qui a fait le monde, et l'homme en particulier; que l'homme, à la fois esprit et corps, appartient par l'un au monde extérieur, et par l'autre à un monde plus élevé, qui est le monde spirituel; que si son corps périt, son âme n'est point sujette à la destruction, mais que, destinée à l'immortalité, elle sera jugée par Dieu selon ses œuvres, parce que ses œuvres sont accomplies en vertu d'une liberté morale qui la rend responsable au tribunal de la justice suprême, et qu'ainsi il viendra un temps où Dieu, après avoir gouverné les êtres libres avec une équitable providence, les récompensera ou les punira avec une irrécusable impartialité. Certes, Messieurs, cette doctrine est grande autant que vraie, et des catholiques l'ont honorée jusqu'à l'appeler quelquefois, du moins dans le siècle dernier, du nom de *reli-*

gion naturelle. Et cependant, de toutes les doctrines rationalistes, c'est peut-être, historiquement, celle qui a le moins de consistance et de vitalité.

Le déisme, même depuis l'Évangile, qui en a tant éclairci et affermi les notions, le déisme est un système qui n'a jamais donné naissance à un corps philosophique ou religieux. Le XVIII[e] siècle, se flattant de le substituer à la doctrine catholique, l'avait choyé, orné et poli comme un enfant de complaisance; et aujourd'hui, malgré tant d'acclamations poussées sur son berceau, le déisme est tellement mort, qu'il n'a plus pour serviteur un seul homme de nom. On est panthéiste, saint-simonien, fouriériste, quelque autre chose encore, mais déiste! qui est-ce qui veut de cet os que le dernier siècle nous avait laissé comme la plus belle part de son héritage? En dehors des maîtres de la science et des écoles vivantes, quelques bourgeois honnêtes affirment encore l'existence de l'Être unique, rémunérateur et vengeur, sorte de consolation dont ils bercent leur conscience, afin de n'avoir pas trop peur de l'enfer pour eux-mêmes, sans le détruire entièrement pour les autres : espèce de lit accommodé à la taille de leur vertu, ressort élastique et lâche qui ne lie personne à personne, et qui laisse peser sur le déisme cette accusation de Bossuet, de n'être qu'un athéisme déguisé.

En second lieu, la doctrine catholique eût-elle seule un corps de vérités, toutes les autres ne contenant qu'une organisation d'erreurs, ce fait n'expliquerait pas son succès d'unité. Car l'homme, bien qu'il ait été fait

pour le vrai, qui est son premier bien, n'a cependant pas pour lui un amour sans partage : il aime aussi l'illusion; et s'il fallait décider entre ces deux entraînements quel est le plus fort, je ne pense pas que l'erreur eût le dessous de la comparaison. La vérité s'achète par bien des combats, l'erreur ne nous coûte rien; nous y tombons de notre propre poids, et il est aussi facile de former avec elle des agrégations momentanées d'esprits, qu'il est difficile de former avec l'autre une véritable unité. Ce n'est donc, en aucun cas, résoudre la question que de s'en rapporter à la puissance innée du vrai. Le vrai est l'occasion du litige, l'objet qui divise autant qu'il nuit.

On dira peut-être que si la vérité prise en soi n'explique pas suffisamment le mystère de l'unité, elle l'explique par un de ses attributs, qui est la lumière, lumière plus saisissante dans le dogme catholique qu'en aucun autre ensemble de conceptions. Qui ne voit tout de suite que cette remarque conclut à faux? car la doctrine catholique, loin d'avoir une lumière apparente plus vive qu'aucune autre, est, au contraire, accablante à l'œil de l'homme par sa mystérieuse obscurité, par une profondeur étrange qui brise du premier coup le fil naturel de notre esprit, comme si elle voulait le terrasser par l'audace plutôt que le séduire par la lucidité. Quelle tout autre et simple physionomie dans le déisme! Quelle magique combinaison de dogmes nécessaires, où rien ne révolte, et qui semblent se confondre avec le sens commun, tant leur clarté appelle à soi la conviction! Sans doute, la doc-

trine catholique, à la prendre en dehors d'elle-même et par ses opérations dans le monde, y jette un grand éclat, mais c'est un éclat de reflet, une lumière qui n'est pas au centre, et qui, malgré son incontestable splendeur, a aussi ses ombres et ses difficultés. Je conviens encore qu'au foyer même du dogme il existe une lumière latente d'une admirable efficacité sur l'esprit, dès qu'il y a pénétré; mais il n'y pénètre que lentement par l'exercice de la vertu bien plus que par l'effort de la pensée, et cette vue sublime du mystère n'enlève pas le voile qui en recouvre les âpres proportions.

Je présume qu'une autre idée vous est venue. La doctrine catholique, vous serez-vous dit, engendre l'unité publique des esprits parce qu'elle seule procède par voie d'autorité, tandis que toutes les autres procèdent par voie de libre examen, et le libre examen produit la division aussi naturellement que l'autorité produit l'unité.

Messieurs, je ne vois qu'un malheur à cette explication, c'est que le fait d'où elle part est absolument faux. Toute doctrine, sans en excepter une seule, procède par voie d'autorité. Laissons les théories, Messieurs, les théories sont belles sur le papier; mais quand on arrive à la pratique, on est commandé par des nécessités fatales. Tout homme qui opère veut opérer, et par cela seul qu'il veut opérer, il emploie, quoi qu'il dise et quoi qu'il veuille, les moyens sans lesquels son opération serait impossible et insensée. Or toute doctrine se communique par la parole, c'est-à-dire par l'enseignement, et l'enseignement suppose l'autorité de celui qui enseigne, l'autorité de l'âge, du savoir, de l'éloquence,

l'autorité de la foi et de l'affirmation, l'autorité de la conquête, une autorité telle, que nul ne s'y expose sans péril. Quelle est donc la doctrine faisant le plus grand bruit du libre examen, qui ne se donne comme la vérité pure et unique, qui puisse même se produire sans le nom souverain de la vérité? Quel est le philosophe, fût-il le plus sceptique du monde, qui, du haut de sa chaire, ne commande pas? Quel est le capitaine à la tête d'un régiment d'idées, qui ne se plante fièrement au-devant de son bataillon, et ne lui ordonne le file à droite et le file à gauche? Grâce à notre siècle, nous avons tous entendu des philosophes, et même des philosophes de plus d'un genre; sont-ils donc si peu dogmatiques? Les plus modestes ne déclarent-ils pas solennellement qu'hier encore la vérité n'existait pas, mais qu'à dater du moment même où ils parlent, et pas un quart d'heure plus tôt, la vérité commence, qu'elle descend du ciel, qu'on la voit, et qu'il faut une horrible mesure d'aveuglement pour ne pas reconnaître qu'elle est dans leur chaire de bois? Est-ce dans les écoles de théologie qu'est né ce mot ancien et fameux : *Magister dixit?* Et si du rationalisme nous passons au protestantisme, qui est l'hérésie la plus enflée de l'orgueil du libre examen, trouverons-nous Luther et Calvin plus modérés dans l'affirmation : Calvin, qui faisait brûler vifs ses contradicteurs; Luther, qui menaçait les siens de transsubstantier ses opinions quand il lui plairait, et d'en faire à chaque fois des dogmes sacrés?

Voyons ce qui se passe aujourd'hui même en Allemagne. Où vont ces envoyés? Pourquoi tant de monde

à cheval sur les routes? De quoi s'agit-il? Berlin s'est ému de la dissolution des esprits dans le vide toujours plus large du protestantisme; il convoque à la hâte, de peur que demain il ne soit trop tard, les hautes puissances demeurées fidèles à la réforme du XVIe siècle; il ouvre un concile à toutes les bouches qui jurent par le libre examen. Pourquoi faire? hélas! pourquoi faire? Pour ramasser à terre, s'il est possible, les restes de la foi commune, pour les placer, s'il est possible encore, sous la protection d'un concordat quelconque, pour créer de l'autorité avec l'indépendance, du granit avec la poussière, de l'unité avec une solennelle désunion! Tel est le sort : toute doctrine est pendue à l'autorité, même en la niant; car toute doctrine enseigne, et tout enseignement est un ordre donné au nom de la vérité. Sans doute l'écolier reste libre d'obéir ou de ne pas obéir, puisqu'il est une intelligence; mais cette liberté n'est le privilége d'aucune doctrine; toutes en ont le bénéfice et le danger, quand elles enseignent réellement, et surtout la doctrine catholique, qui, toujours attaquée, a la gloire de se faire des enfants dans le sein toujours fécond de ses ennemis.

Mais quand il serait vrai que la doctrine catholique seule procède par voie d'autorité, que s'ensuivrait-il pour l'explication de l'unité qu'elle produit? Ne voyez-vous pas que l'affectation de l'autorité est un péril de plus pour sa suprématie? C'est l'autorité même qui révolte l'homme. On lui dit : Venez à nous, nous avons un chef unique, le pape, qui gouverne toute l'Église de Dieu. Il répond : C'est précisément ce que je ne veux

pas : je ne veux pas d'un homme qui soit mon pape; je suis mon pape à moi-même. Que me fait l'intelligence qui est au Vatican?

Le mystère subsiste, Messieurs, nous ne l'avons pas expliqué. Quel que soit le charme de la vérité, il a contre lui le charme de l'erreur; quelle que soit l'abondance de la lumière, il reste assez de nuages pour l'obscurcir; quelle que soit l'autorité, tous en ont une; tous ont une liberté, maîtresse de la vérité, maîtresse de la lumière, maîtresse de l'autorité. Comment donc se fonde et subsiste l'unité publique des esprits, cette unité libre dont chaque feuille, chaque branche, chaque tronc peut à chaque instant se détacher? Car ce ne sont pas seulement des âmes qui échappent à l'ascendant de la doctrine catholique, elle perd aússi des nations. L'Angleterre était catholique, elle ne l'est plus; le Danemark et la Suède étaient catholiques, ils ne le sont plus; l'Orient était catholique, il ne l'est plus. L'histoire de l'unité est sillonnée de défections qui la font voir suspendue sur un abîme, et nous annoncent à tous, si fermes soyons-nous, que nous pouvons périr à notre tour. Quel spectacle! Qu'il doit imprimer d'épouvante à tous ceux qui ont dans ce mystère une part d'action, soit qu'ils la tiennent du rang ou du talent! Mais qu'il doit effrayer aussi ceux qui la méditent en refusant d'y entrer! Voici devant vous cent cinquante millions d'hommes unis d'intelligence et libres de ne pas l'être, pouvant à toute heure rompre le faisceau de leur unité, et ne le rompant pas. Qui les retient? Comment s'accomplit, au milieu de la division universelle, malgré le

changement des choses et la succession des hommes, un si étonnant miracle d'immutabilité? On ne saurait l'expliquer, Messieurs, que par l'existence de deux forces qui se disputent le monde, la force schismatique et la force unitaire. Il ne suffit pas de vous les nommer; je dois vous décrire leur nature, et achever ainsi de vous éclairer sur ce grand privilége de l'unité réservé à la doctrine catholique.

Le premier élément de la force schismatique est l'essence lumineuse de notre esprit. Notre esprit est lumière, et n'a de rapport qu'avec la lumière. Toutes les fois que vous la lui présenterez, il ira droit à elle, comme les yeux s'ouvrent aux rayons du jour et s'abreuvent de leur clarté. Naturellement, et par soi, l'esprit ne cherche que la lumière, ne connaît que la lumière, ne se repose que dans la lumière. Or aucune doctrine ici-bas ne possède la lumière totale, pas même la doctrine catholique. Ce serait en vain qu'elle s'en flatterait, et elle ne s'en est jamais flattée. Oui, toute doctrine ne donne à l'esprit de l'homme qu'une quantité de lumière très-faible, incapable de le satisfaire. S'il en était autrement, l'homme ne vivrait pas dans le monde, il vivrait dans la splendeur de Dieu même; il serait plongé dans cet horizon infini où l'obscurité n'a pas de place, où toute intelligence, une fois qu'elle y est introduite, tombe à genoux pour ne se relever jamais, et se prend à chanter le cantique réservé aux esprits de lumière dans la lumière de Dieu. C'est bien là notre avenir, si nous le méritons, mais ce n'est point notre sort à présent. Au temps même que nous habi-

tions avec nos pères le paradis de notre création, quand nous étions tout jeunes, sous un ciel sans colère, et que Dieu descendait pour converser avec nous comme avec des amis, en ce temps-là même, au printemps de notre âme et de notre félicité, la lumière n'était point encore notre demeure, ni la vision notre œuvre. Si proche que Dieu fût de nous, c'était un Dieu voilé ; nous le voyions, pour me servir d'une expression de l'Écriture, à travers le trou d'une pierre et par l'extrémité de son manteau, vision heureuse et cruelle à la fois ! car notre destinée n'est pas de pressentir, mais de voir directement la lumière, de la voir sans ombre, sans limite, pleine, entière, absolue ; de la voir comme elle se voit, d'un regard où le cil de l'œil ne palpite plus, parce qu'il est ravi. Jugez maintenant, à l'heure où nous sommes, si aucune doctrine est capable de nous donner ce regard, le seul qui épuiserait l'aspiration de notre âme vers la vérité. Quel docteur nous le promettra? Lequel osera nous dire, si aveuglé qu'il soit par les ressources de l'orgueil ou de la persuasion, que lui, sa parole, sa pensée, c'est la lumière, et que tout genou doit se courber devant elle, l'adorer et ne plus se relever, comme les séraphins font dans le ciel? Ah! jamais, Messieurs, l'insolence du génie n'est arrivée jusque-là; jamais il n'a pu dissimuler à aucune intelligence qu'un abîme, un abîme profond, un abîme de ténèbres est ouvert sur nos têtes, sous nos pieds, à notre droite, à notre gauche, à l'orient, à l'occident, au midi, au septentrion, partout. Oui, nous habitons les ténèbres entr'ouvertes çà et là par une avare

clarté, où notre œil plonge avec un amer et immense regret de ne pas aller plus loin.

Et voilà avec quoi il faut que les doctrines vous subjuguent! Voilà ce que nous vous apportons, à vous, enfants légitimes de la lumière, étoiles du ciel, plus brillantes que le firmament dans les nuits les plus splendides de l'été! nous vous apportons je ne sais quel flambeau dont nous agitons sur vous les tremblantes lueurs. Elles sont certaines sans doute, elles sont irrécusables; mais quelle porte ouverte aux résistances de l'esprit! quelle facilité de ne pas obéir! et aussi, par là même, quelle valeur dans l'obéissance et dans l'unité, quand elles viennent à prévaloir!

Le second élément de la force schismatique est l'affection de l'esprit aux ténèbres. Chose merveilleuse à dire! Nous sommes faits pour la lumière, nous n'aimons que la lumière, nous ne sommes captivés que par la lumière, et pourtant, par un autre côté de notre être, côté vil et honteux, nous affectionnons les ténèbres et les amassons à plaisir autour de nous. Cela tient à ce que le jour total nous étant refusé d'en haut, nous cherchons ici-bas, dans l'horizon plus rapproché de la nature physique, un ordre complet qui satisfasse notre esprit en ne lui jetant pas ce mélange d'ombre et de clarté qui nous est importun. Nous croyons, en rétrécissant le spectacle, agrandir notre vue; nous sacrifions l'infini à l'espérance de voir plus à notre aise le fini; c'est encore la lumière que nous cherchons dans les ténèbres. Il est cependant une autre cause moins honorable de cette disposition de l'entendement

humain, et l'Évangile nous l'a révélée dans ces paroles mémorables : *La lumière est venue dans le monde, et les hommes ont préféré les ténèbres à la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises* (1). Il existe, en effet, entre la vérité et le devoir, entre l'ordre métaphysique et l'ordre moral, une liaison qui fait que les questions de l'esprit sont aussi des questions de cœur. Chaque découverte en Dieu nous menace d'une vertu, d'un sacrifice de l'orgueil ou des sens ; la faiblesse et les passions viennent au secours de l'erreur et font un poids terrible dans la lutte des intelligences, lutte qui est devenue celle du bien et du mal. C'est là surtout que la force schismatique prend son point d'appui.

Elle en trouve un troisième dans l'égoïsme intellectuel, c'est-à-dire dans une certaine individualité de l'esprit qui est propre à chacun de nous. Il est vrai, Messieurs, que nous avons tous quelque chose de commun dans la forme de notre intelligence aussi bien que dans la forme de notre corps ; cependant cette uniformité n'exclut pas les différences de physionomie. Aucun esprit, pas plus qu'aucun visage, ne ressemble parfaitement à un autre ; nous pensons et nous sentons diversement, et, par un égoïsme fort naturel, chacun de nous ramène à soi tout le firmament des idées, pour le façonner à sa mesure et le fondre dans sa personnalité. De là un attachement puéril à notre sens, une persuasion que notre esprit est le juge compétent

(1) Saint Jean, chap. 3, vers. 19.

et suprême de la vérité, et une quiétude naïve en nous-même lorsque nous avons dit d'une idée : Cela n'entre pas dans mon esprit. Eh ! qu'importe? La question est de savoir si c'est un malheur pour l'idée ou pour vous. Mais nous croyons volontiers que cette raison de refus est une condamnation en dernier ressort, et rien ne nous paraît plus simple que de faire de notre horizon la borne de l'infini. Nous voulons même imposer aux autres notre individualité spirituelle, et nous saisissons avidement le premier pouvoir qui nous donne des serviteurs ou des sujets pour en faire les esclaves et les adorateurs de notre pensée. Nous sommes surpris qu'on nous résiste ; nous en voulons quelquefois mortellement à un homme qui n'aura pas pensé comme nous dans une seule occasion, en sorte que le signe par excellence d'une grande âme est la modestie, le désintéressement de ses propres idées, la défiance de soi. Mais on n'en arrive là qu'avec le long apprentissage d'une vertu mûrie par l'unité, et jusque-là l'égoïsme intellectuel nous pousse à transformer la vérité en nous, au lieu de nous transformer dans la vérité.

Ce troisième élément de la force schismatique est suivi d'un autre, qui est le dernier, mais qui n'est pas le moindre, je veux dire la toute-puissance arbitraire de l'esprit. Indépendamment de son goût pour la lumière, de son entraînement vers les ténèbres, de son égoïsme étroit, toutes causes qui le portent à la séparation, l'esprit est libre; il est libre contre l'erreur, libre contre la vérité, il peut tout ce qu'il veut.

Jugez, Messieurs, si telle est la force schismatique, quelle doit être la force unitaire; car il faut bien aussi qu'elle existe, puisqu'il existe au monde une société publique des esprits. Supposez qu'aucune force unitaire ne contre-balance la force schismatique; les intelligences, privées de liens, emportées chacune où le vent du hasard les poussera, ne se rencontreront que pour se heurter, et formeront tout au plus quelques agrégations fortuites, comme ces nuages qui passent dans le ciel sans pouvoir jamais s'y créer un jour de repos. Ainsi, pour me servir d'une comparaison qu'il vous a été facile de pressentir, retranchez de la mécanique céleste la force que Newton a consacrée sous le nom d'attraction, aussitôt les globes qui peuplent l'éther s'enfuiront dans des directions opposées, précipités dans leur course par cette autre force qui est la force schismatique du monde matériel. Ainsi encore, retranchez d'une nation la puissance qui retient en paix les passions et les intérêts de tant de millions d'hommes, et vous la verrez se dissoudre dans les fureurs d'une guerre parricide. Il lui faut un principe d'unité supérieur aux éléments de discorde qu'elle nourrit dans son sein, et ce principe, il a un nom : c'est la souveraineté. Souveraineté veut dire supériorité par excellence, et la supériorité par excellence est celle qui contient et produit l'unité. Le souverain est l'être qui fait l'unité. Dans une monarchie, c'est le prince; dans une aristocratie, c'est le sénat; dans une démocratie, c'est l'assemblée du peuple. Mais, sous quelque forme que ce soit, là où est la puissance qui fait l'unité, là est le

souverain. Nous voici sur le champ de bataille : cent mille hommes y sont debout, et cependant tout est immobile, tout se tait, les chevaux, les clairons, la poussière. Que se passe-t-il ? L'unité est en silence et suspendue; elle regarde, elle attend, elle règne. Puis un mot tombe de ses lèvres; le bronze tonne, les chevaux hennissent, les armes se mêlent, les escadrons dévorent l'espace : l'unité règne encore, c'est elle qui faisait l'ordre dans l'immobilité, c'est elle qui le fait dans le mouvement. L'unité se taisait, l'unité a parlé, l'unité a été souveraine dans l'un et l'autre cas ; voilà toute l'histoire d'une bataille, et toute l'histoire de l'ordre partout et toujours.

Puis donc que l'ordre existe aussi quelque part dans le monde des idées; puisque, malgré les effroyables ferments de discorde qui le remuent et le divisent, il a pu se fonder une société publique des esprits, c'est donc qu'il existe aussi une souveraineté intellectuelle, souveraineté dont la doctrine catholique seule est en possession, puisque seule elle a triomphé de la force schismatique qui tient les intelligences en hostilité et en dissolution. De même qu'il n'y a pas de société civile sans un gouvernement civil, ni de gouvernement civil sans une souveraineté civile, il n'y a pas non plus de société des esprits sans un gouvernement des esprits, ni de gouvernement des esprits sans une souveraineté intellectuelle, souveraineté qui ne détruit pas plus la liberté de l'intelligence que la souveraineté civile ne détruit la liberté civile, mais qui l'établit, au contraire, en délivrant les âmes du joug désordonné de la force

schismatique. C'est cette souveraineté intellectuelle qu'ont cherchée et que cherchent encore tous les auteurs de schismes, tous ceux qui aspirent, ou par ambition, ou par amour des hommes, à fonder l'unité publique des esprits. Quand un philosophe monte dans la chaire, il s'en fait tout simplement un trône, il se pose comme souverain, il cherche dans sa science et son génie le secret de cette supériorité par excellence qui produit l'unité; et il a raison de le faire, jusqu'à ce qu'ému de son impuissance, il reconnaisse et adore la main par qui règnent tous les rois, et qui, ayant communiqué l'empire de la terre aux conquérants, a refusé aux sages et aux philosophes l'empire de la vérité, pour le donner à Jésus-Christ, et, par Jésus-Christ, à l'Église catholique.

Allons plus loin encore, Messieurs, et cherchons en quoi consiste la souveraineté intellectuelle. Car tant que nous ne le saurons pas, il manquera quelque chose à l'évidence de nos déductions.

La souveraineté intellectuelle ne peut être que dans les idées ou dans l'esprit. Il est impossible de la placer ailleurs, car tout ce qui est intellectuel est ou idée ou esprit, l'objet de la pensée ou le sujet pensant. Or ce n'est pas dans l'objet ou l'idée que réside la souveraineté intellectuelle; l'idée n'est pas vivante indépendamment de l'esprit qui la reçoit; elle peut s'altérer en y entrant, y perdre sa rectitude et sa force, et n'en sortir, pour passer dans un autre esprit, qu'avec un souffle froid et infécond, comme une flèche mollement lancée par un archer sans vigueur.

Vous en avez d'illustres exemples sous les yeux. L'Église grecque a toutes les idées de l'Église catholique, à bien peu de chose près, et pourtant l'Église grecque gît inanimée, n'ayant pas plus d'unité que celle d'un cadavre environné de bandelettes par les mains sanglantes de l'autocratie russe. La Bible aussi contient des idées catholiques, et les protestants se sont jetés dessus avec l'espérance d'y puiser la vie, l'unité, la souveraineté intellectuelle : y ont-ils réussi? Beaucoup moins que les Grecs; l'immobilité a conservé à ceux-ci quelque apparence d'un corps, le mouvement a réduit ceux-là à la consistance d'un tas de cendres. Qu'est-ce donc que la vertu des idées en dehors de l'esprit où elles prennent leur forme, leur puissance, leur immortalité? Mais l'esprit lui-même, qu'est-il, pour que la souveraineté intellectuelle y ait son trône et son action? Qui sont les esprits dont se compose l'Église catholique? Hélas! des hommes : vous, moi, le premier enfant qui, au sortir de cette assemblée, ira se confesser. Est-ce donc notre intelligence prise isolément, ou mise en commun, qui possède la souveraineté intellectuelle, cette supériorité formidable qui, depuis dix-huit siècles, malgré toute la force schismatique dont dispose le monde, captive cent cinquante millions d'hommes autour d'un même dogme? et de quel dogme! d'un dogme qui ne satisfait pas leur soif innée de la lumière, qui irrite leur passion pour les ténèbres, qui blesse au vif leur individualité spirituelle, et demande à leur libre arbitre une sanglante acceptation. Quoi! c'est nous, c'est vous et moi, ce sont mille hommes, cent

mille hommes, qui sont capables, par leur propre esprit, d'un tel acte de souveraineté? N'en croyez rien; gardez-vous d'en rien croire : cela n'est pas possible. En tant qu'hommes, nous n'avons rien de plus que les philosophes et les savants, lesquels n'ont rien pu, et qui n'ont rien pu parce que radicalement tous les esprits sont égaux, parce que nul esprit n'est le souverain d'un autre esprit.

Voulez-vous revenir aux idées? Voulez-vous conclure que la souveraineté intellectuelle réside dans les idées, et que c'est par leur énergie que le monde nous est soumis? Mais pourquoi les idées ne se corrompraient-elles pas dans notre intelligence, comme elles se corrompent dans l'intelligence des Grecs et des protestants? Qui donc ou quoi donc leur fait un autre sort chez nous? Pourquoi si vaines ailleurs, pourquoi si fortes dans l'Église? Vous voyez bien que le cercle est fermé, et que la logique ne nous laisse aucun asile ouvert!

Cependant l'unité catholique existe, elle existe seule au monde; elle suppose une forme unitaire, une souveraineté intellectuelle. Qui nous l'a donnée, puisque les idées ne la donnent pas, et que l'esprit de l'homme ne la possède pas? Évidemment un autre esprit que le nôtre est en nous, un autre esprit nous anime, un autre esprit nous garde, un autre esprit nous parle, l'esprit qui s'était retiré de l'homme à Babel, et qui est revenu le jour de la Pentecôte : l'Esprit de Dieu! Le monde est Babel, l'Église est la Pentecôte. Si Dieu n'est pas dans l'Église, ce sera quelque autre chose, mais à coup sûr ce ne sera pas l'homme.

J'ai poussé jusqu'à l'extrême, Messieurs, l'analyse des causes qui expliquent le mystère de l'unité catholique. Je m'arrêterai encore un instant pour dire un dernier mot au rationalisme.

Le rationalisme nous reproche souvent de manquer de justice à son égard. Il semble croire que nous lui contestons le domaine entier de la vérité, comme s'il était incapable de découvrir ou d'affirmer jamais une seule idée vraie; nous n'allons pas jusque-là. Mais, quoi qu'il en soit de ce point, la question entre lui et nous est aussi une question de souveraineté; nous lui disons qu'eût-il la vérité tout entière, eût-il même, s'il est possible, plus de vérité que l'Église n'en possède, il ne rallierait point les esprits dans une unité stable, telle qu'elle est nécessaire à la vie de l'humanité, parce que le rationalisme le plus sincère et le plus religieux n'est qu'un effort de l'homme en faveur de l'homme, une tentative de souveraineté destinée à se briser toujours contre l'immense force schismatique qui est malheureusement en activité dans le monde moral. Nous ne réclamons pas même pour nous, en tant qu'hommes, cette souveraineté qui échappe depuis six mille ans aux mains du rationalisme; nous savons qu'aucun esprit n'est le souverain d'un autre esprit. Nous professons qu'il est impossible, même à Socrate et à Platon, de se faire un seul disciple, et, à plus forte raison, un seul sujet. L'unité de l'Église est pour nous un phénomène divin, qui ne s'explique que par la présence perpétuelle de l'Esprit de Dieu au milieu de nous. Nous croyons que Dieu s'est réservé la souveraineté intellectuelle, et que

tout essai pour s'en emparer n'aboutira jamais qu'à la servitude des âmes par l'autocratie, ou à leur ruine par le doute et la négation. Ces deux épreuves, du reste, sont nécessaires à la glorification de l'unité catholique, afin qu'assaillie toujours par des imitateurs armés de la science ou du casque, elle passe au milieu de leurs complots sans faillir à sa destinée, toujours vierge, toujours mère, toujours reine, et voyant s'évanouir en fumée les espérances d'une rivalité qui ne la suit toujours que pour la couronner toujours.

TRENTE ET UNIÈME CONFÉRENCE

DE L'ORGANISATION ET DE L'EXPANSION DE LA SOCIÉTÉ CATHOLIQUE.

Monseigneur,

Messieurs,

C'est sans doute beaucoup d'avoir mis au monde une société intellectuelle publique, d'y avoir établi des idées immuables, fondamentales, librement reconnues et acceptées par des intelligences de tout rang. La doctrine catholique l'a fait, et aucune autre ne l'a fait après elle. Mais, si remarquable que soit cet ouvrage, et bien qu'on ne puisse l'attribuer qu'à l'Esprit de Dieu, tant l'esprit de l'homme est faible et incapable d'un tel monument, toutefois, ce n'est point encore là le terme de l'action sociale réservée à la doctrine catholique. La société qu'elle a créée ne s'appelle point du nom abstrait dont nous nous sommes servi jusqu'à présent, elle ne s'appelle point une société intellectuelle publique; son nom est plus grave, plus significatif, plus difficile à porter, plus célèbre enfin, et vous m'avez déjà tous prévenu, Messieurs, en l'appelant l'Église, ou la société catho-

lique. Oui, c'est là son nom; et ce nom suppose d'abord qu'il ne s'agit pas d'une société purement intellectuelle, mais d'une société organique, où l'unité doctrinale a pris corps sous un pouvoir hiérarchique, législatif, judiciaire et administratif, c'est-à-dire sous un pouvoir jouissant de la totalité des attributs nécessaires à la vie réelle d'une société. Telle est, en effet, la société catholique, et je l'ai fait voir il y a dix ans, lorsque, paraissant pour la première fois dans cette chaire, et saisissant le phénomène catholique par son côté le plus extérieur, j'ai traité de l'organisation de l'Église, ce qui m'impose le devoir de ne pas m'y arrêter aujourd'hui. Je passerai donc outre, et je vous ferai remarquer que le nom de catholique ne réveille pas seulement l'idée de l'unité intellectuelle dans un corps organique et vivant, mais que, de plus, il signifie l'expansion universelle de cette unité : prodige si grand, que l'Église, inspirée de Dieu et dédaignant tous ses autres titres, tels que ceux d'*une,* de *sainte,* d'*apostolique,* qu'elle tenait aussi du premier concile œcuménique de Nicée, a retenu le nom de *catholique,* comme le nom qui lui appartient par excellence, et qui, souverainement incommunicable, exprime le mieux cette force divine et créatrice qui, après l'avoir douée de lumière, de sainteté, d'unité, d'organisation, a fini par la pousser dans le monde avec cette dernière couronne de l'universalité.

Parlons donc de la société catholique, parlons de son expansion dans l'espace et l'humanité. C'est l'objet de cette conférence, où vous verrez encore tant de nouvelles preuves de la toute-puissance de notre doctrine,

qu'elles finiraient par me lasser. Oui, le scrupule qui me vient quelquefois, Messieurs, c'est de vous fatiguer de cette longue exposition de miracles; c'est qu'à force de vous répéter que le doigt de Dieu est là, le prodige n'arrive pour vous à l'état de lieu commun. Soutenez-moi contre un si singulier désespoir; sachons considérer jusqu'au bout l'œuvre divine, si variée d'ailleurs dans son uniformité de force, de sagesse et de bonté.

L'Église est catholique, c'est-à-dire universelle, et, en effet, s'il est vrai que Dieu ait fondé une société, comment en eût-il fait le privilége d'une caste ou d'un peuple, d'un continent ou d'un hémisphère? Si Dieu a voulu bâtir de ses mains un édifice social, assurément il l'a préparé pour tous. Tandis que les hommes, quelle que soit la magnanimité de leurs desseins, travaillent pour eux, pour leur nation, pour une gloire et un horizon toujours bornés, Dieu fait luire son soleil sur tous; il illumine les aigles au haut des montagnes et les oiseaux obscurs qui chantent leur créateur à l'ombre d'un épi de blé. Il songe à un brin d'herbe comme il songe à un cèdre, il s'occupe d'un atome comme d'une étoile, et l'universalité étant le caractère de ses moindres œuvres, à plus forte raison en imprimera-t-il le sceau à une société formée de ses mains pour la conservation et la propagation de la vérité. Non pas que, malgré ce désir d'étendre et d'assurer parmi les hommes le règne de la lumière, il fasse violence à notre liberté et ne nous permette pas d'échapper aux mailles du filet qu'il a déployé sur nous : non, ce droit nous reste dans toute sa plénitude, et il nous explique les apparentes fai-

blesses de l'ouvrage divin. Si le filet se rompt, comme le dit expressément l'Évangile, c'est que l'œuvre de Dieu n'exclut pas l'œuvre de l'homme, et que la liberté se fait jour à travers la souveraineté, sans détruire pourtant le caractère de l'action supérieure et maîtresse, qui triomphe finalement jusque dans l'imperfection provisoire du résultat.

L'Église, disons-nous, la société intellectuelle fondée par la doctrine de Jésus-Christ, est catholique ou universelle dans son expansion. Mais, afin de bien l'entendre, remarquons une seconde fois qu'il ne s'agit pas d'une simple expansion des idées immuables et fondamentales qui constituent le christianisme; ce serait déjà une magnifique universalité, et néanmoins ce n'est là qu'une partie du mystère de diffusion que nous appelons la catholicité. Outre l'expansion de l'unité doctrinale, la catholicité emporte avec soi l'expansion de l'unité hiérarchique, législative, judiciaire et administrative; elle emporte la création d'un pouvoir doctrinal universel, d'un pouvoir hiérarchique universel, d'un pouvoir législatif universel, d'un pouvoir judiciaire universel, d'un pouvoir administratif universel; ce qui est tout simplement le comble de la folie. Voilà la thèse de la catholicité.

Quand même les protestants porteraient leur doctrine par tout l'univers, quand même cette doctrine serait aussi une et immuable qu'elle est divisée et mobile, qu'auraient-ils fait? Ils auraient semé la Bible dans le monde, et, avec la Bible, certaines idées qui y sont contenues; mais ils n'auraient point établi universel-

lement leur hiérarchie, puisqu'ils n'en ont point; leur législature, puisqu'ils n'en ont point; leur magistrature, puisqu'ils n'en ont point; leur administration, puisqu'ils n'en ont point. Ils auraient fait un chef-d'œuvre intellectuel, mais qui n'aurait rien de comparable à celui de la société catholique, asseyant partout, avec sa doctrine, son unité hiérarchique, législative, judiciaire et administrative. Il me semble que les termes du mystère sont entendus.

Et ce petit dessein, Messieurs, ce petit dessein d'un établissement catholique dans le monde, il n'a pas été seulement celui de Dieu. Il y a bien longtemps, même sans remonter jusqu'à Nemrod, Ninus et Sésostris, que les rois caressent cette pensée, et qu'à l'exemple de Nabuchodonosor, ils assemblent leurs grands et leurs généraux dans la solitude de leur cabinet pour leur déclarer qu'ils ont l'intention de soumettre l'univers à leur domination. Il y a bien longtemps aussi que ces rêves de géant s'évanouissent au réveil de la réalité. Car, dès que l'homme veut s'étendre, dès qu'il s'adresse à l'espace, il rencontre dans la nature même matérielle un obstacle invincible à son ambition. Les anciens disaient très-spirituellement que la nature a horreur du vide; ils eussent pu dire encore mieux qu'elle a horreur de l'universalité, j'entends de l'universalité factice par où nous voudrions la soumettre au même sceptre et à la même main. L'espace est admirable sous ce rapport. Dieu lui a fait trois genres de barrières contre l'ardeur de nos envahissements politiques et religieux. Le premier, c'est la distance. A mesure que le rayon s'éloigne du centre, sa

dépendance fléchit; on obéit à cent lieues; à mille, on n'obéit guère; à trois mille, on n'obéit plus; tous les liens se relâchent et se brisent par le seul effet du chemin. Si quelque unité momentanée subsiste entre la métropole et la colonie, le temps ne tarde pas à sonner l'heure de l'affranchissement. L'histoire est pleine de ces avertissements que la distance ne cesse de donner à notre orgueil.

Mais la distance n'est pas le seul rempart dont la nature ait armé l'espace contre nos entreprises d'universalité. Si la distance est l'épée de l'espace, la configuration en est le bouclier. Et quel bouclier fondu et ciselé de main de maître! Suivez de l'œil ces chaînes de montagnes si artistement disposées pour créer des frontières inexpugnables; ces sables brûlants que le dromadaire et le chameau franchissent à peine, et que les vents protégent encore contre la marche du voyageur et du conquérant; ces steppes arides et inhabités où le despotisme n'a plus de points cardinaux pour se retrouver; ces marais pestilentiels; ces îles perdues au sein des mers et gardées par des récifs; ces glaces des pôles; ces tempêtes de l'Océan; tous ces mille obstacles distribués avec tant d'art, et que soixante siècles d'efforts et d'exploration n'ont pas surmontés.

Ce n'était point assez. Le climat est venu se joindre à la distance et à la configuration pour faire du globe entier un défi à notre impuissance. Le soleil a choisi une route qui nous apporte sa chaleur avec une avarice et une prodigalité calculées; quelques jours de marche, quelques degrés de latitude franchis, et cet homme puis-

sant, Cyrus, Cambyse, qui vous voudrez, le voilà qui ne peut plus porter son casque, et qui désarme sa poitrine! Encore un jour, encore un pas au-devant du soleil, et cette armée florissante, qui se promettait l'empire du monde, la voilà qui se pâme sous la pression invisible de l'atmosphère; le cavalier descend à l'ombre de son cheval, le fantassin se couche par terre; ils sont comme un enfant qui s'est promené une heure de trop, et qui se pend à la robe de sa nourrice! Nous touchons aux rivages fortunés de l'Italie; il semble que son ciel et le nôtre sont deux frères nés à une seule année d'intervalle; mais qui n'a vu la douleur de quelque enfant de l'Italie transporté par l'exil sous les nuages de France qui nous plaisent tant? En vain le pauvre proscrit se réchauffe-t-il aux rayons de notre liberté; sa tête se penche par le poids du souvenir et du regret, comme une fleur qui a été transportée d'une terre lointaine sur un sol qu'elle ignorait, et qui s'y consume sans joie et sans parfum, parce qu'elle est privée du soleil, des ombres et des vents de sa patrie.

Ainsi résiste l'espace à nos songes d'universalité, et tous les conquérants, l'un après l'autre, sont venus s'y briser. Quand ce jeune Macédonien, après Granique, Issus et Arbelles, eut touché les bords de l'Indus, et que son cœur impatient le portait encore plus loin, jusqu'à ce qu'il eût gravé son nom à la limite même de l'univers, son armée l'arrêta. En vain se cacha-t-il sous sa tente, armé de la bouderie de toute sa gloire, il fallut céder, et qu'il s'en allât mourir à Babylone dans un festin, ne sachant plus que faire de sa puissance et

de son ambition. Les Romains, cette race si patiente à préparer ses conquêtes, si âpre à les étendre, et qui savait si bien fondre la solidité dans l'étendue, les Romains connurent le même écueil. Parvenus au Rhin et à l'Euphrate, ils eurent là une barrière que les conseils de leur sénat et les agitations de leur forum ne purent soulever. Au delà du Rhin, Varus laissait les ossements de ses légions; et par delà l'Euphrate, Crassus payait de sa vie et de sa renommée la témérité qu'il avait eue de le franchir. Les exemples ne tariraient pas, et notre siècle même en a vu le fastique retour. Longtemps le dernier des capitaines avait rivé le sort à sa volonté; les Alpes et les Pyrénées avaient tremblé sous lui; l'Europe en silence écoutait le bruit de sa pensée, lorsque, las de ce domaine où la gloire avait épuisé toutes ses ressources pour lui complaire, il se précipita jusqu'aux confins de l'Asie. Là, son regard se troubla, et ses aigles tournèrent la tête pour la première fois. Qu'avait-il donc rencontré? Était-ce un général plus habile que lui? Non. Une armée qu'il n'eût pas encore vaincue? Non. Ou bien était-ce l'âge qui refroidissait déjà son génie? Non. Qu'avait-il donc rencontré? Il avait rencontré le protecteur des faibles, l'asile des peuples opprimés, le grand défenseur de la liberté humaine : il avait rencontré l'espace, et toute sa puissance avait failli sous ses pieds.

Car si Dieu a créé de telles barrières au sein de la nature, c'est qu'il a eu pitié de nous. Il savait tout ce que l'unité violente renferme de despotisme et de malheur pour la race humaine, et il nous a préparé dans

les montagnes et dans les déserts des retraites inabordables; il a creusé la roche de saint Antoine et de saint Paul premier ermite; il a tressé avec la paille des nids où l'aigle ne viendra pas ravir les petits de la colombe. O montagnes inaccessibles, neiges éternelles, sables brûlants, marais empestés, climats destructeurs, nous vous rendons grâces pour le passé, et nous espérons en vous pour l'avenir! Oui, vous nous conserverez de libres oasis, des thébaïdes solitaires, des sentiers perdus; vous ne cesserez de nous protéger contre les forts de ce monde; vous ne permettrez pas à la chimie de prévaloir contre la nature, et de faire du globe, si bien pétri par la main de Dieu, une espèce d'horrible et étroit cachot où l'on ne respirera plus librement que la vapeur, et où le fer et le feu seront les premiers officiers d'une impitoyable autocratie!

Mais peut-être ce que les conquérants n'ont pas pu, les doctrines l'auront fait? Pas davantage, Messieurs, et il suffira d'un mot pour vous le montrer. Parmi les doctrines, celle dont le mouvement expansif a été le plus remarquable et qui a le moins mal imité les procédés du christianisme, c'est incontestablement le bouddhisme indien; car le mahométisme ne saurait lui être mis en parallèle, puisqu'il n'a jamais été qu'une conquête violente, et qu'il rentre ainsi dans les observations que nous présentions tout à l'heure sur les conquérants. Le bouddhisme indien a eu, au contraire, une propagation pacifique et étendue qui attire à bon droit l'attention, quand il s'agit de l'expansion comparée des doctrines. Toutefois son procès est facile, et

son nom même d'indien décide la question. Pourquoi le bouddhisme a-t-il limité son prosélytisme et ses progrès aux deux presqu'îles de l'Inde, au Thibet, à la Tartarie, à la Chine et au Japon? Ces régions, il est vrai, sont considérables ; mais quelle faiblesse dans une doctrine qui va si loin dans des contrées contiguës et analogues, et qui, une fois ce développement acquis, s'y enterre toute vive sans faire un pas de plus ni par terre ni par mer! Nous avons en France la liberté des cultes : pourquoi le grand lama du Thibet ne nous envoie-t-il pas des missionnaires? Qu'a-t-il à craindre? Depuis six cents ans qu'il a vu nos religieux et qu'il parodie notre culte, qui l'empêche de s'en montrer reconnaissant et de nous initier aux idées de Bouddha? Remarquez, Messieurs, que je ne parle que des idées, lorsqu'il s'agit aussi d'action hiérarchique, législative, judiciaire et administrative. Mais ce serait trop demander au bouddhisme que de chercher qui obéit sur la terre au grand lama, et de quelle société organique il est véritablement le centre et l'unité. Bornons-nous aux idées, et par cet effort si vain du bouddhisme, si étroit, et qui est pourtant la plus vaste tentative d'universalité doctrinale en dehors du christianisme, jugez du miracle de la catholicité. Jugez-en par l'espace si restreint où se meuvent toutes les autres sociétés organiques qui peuplent l'univers. Qu'est-ce que le plus grand empire du monde sur une carte de géographie? Qu'était-ce que cette fameuse monarchie des Espagnes et des Indes sur laquelle le soleil ne se couchait pas? Quelques degrés de longitude et de latitude ont raison

de tout le pouvoir humain, et c'est une maxime que l'étendue dévore l'unité.

La société catholique a seule échappé à cette loi des choses finies. A peine arrosée du sang tombé de la croix, à peine animée du souffle de la Pentecôte, elle a franchi l'Euphrate et le Rhin, elle a visité la Scythie, l'Inde, l'Éthiopie, et pendant que l'empire se partageait entre des maîtres, ou cédait de sa terre aux barbares dont il était assiégé, elle répandait sur la surface multiple du sol romain son unité doctrinale, hiérarchique, législative, judiciaire et administrative, resserrant et fortifiant son organisme social à mesure que l'ancien monde voyait périr le sien. L'Angleterre, l'Hibernie, la Germanie, toutes les plages du septentrion lui ouvrirent, chacune en son temps, leur territoire plus neuf. Elle passa le cap de Bonne-Espérance avec Vasco de Gama, elle descendit en Amérique avec Christophe Colomb, elle suivit, la croix à la main, tous les aventuriers du xve et du xvie siècle, élevant à côté de leurs noms les noms de Las Casas, de saint Louis Bertrand, de saint François Xavier, fondant des chrétientés à l'abri des comptoirs, poursuivant et charmant les sauvages jusque dans leurs plus secrètes forêts! Où n'est-elle pas aujourd'hui? Où n'est-elle pas avec son unité tout entière? Voici qu'elle s'éparpille, sans se diviser, dans toutes les baies de l'Océanie. Du haut de sa chaire une et immuable, le père de cent cinquante millions d'hommes dispersés par toute la terre élève la voix qui enseigne, il est cru; il nomme des évêques, on les reçoit; il promulgue une loi, on la vénère; il prononce

un jugement, on s'y soumet; il règle des cérémonies, on les pratique. La distance, la configuration, le climat, rien n'altère la majesté qui commande et l'obéissance qui accomplit; ou si quelque différence se remarque entre le respect qui est proche et celui qui est lointain, elle est toute en faveur du pouvoir à mesure qu'il est plus désarmé.

Quel miracle, Messieurs! L'Angleterre touche à tout par sa politique et ses vaisseaux; mais dites-lui d'établir quelque part sa hiérarchie, sa législation, sa magistrature et son administration, sans s'assujettir par la force le point du globe où elle les portera : l'Angleterre croira que vous vous moquez. C'est pourtant ce que la Rome catholique fait tous les jours sans que personne y prenne garde, tant sa souveraineté organique et universelle est devenue un élément naturel de l'humanité. On a vu cette même Angleterre dont je parlais, se séparer de Rome, la proscrire, inventer contre elle des supplices atroces, et, malgré cet appareil, pendant trois cents ans consécutifs, Rome a conservé au sein de cette île superbe une chrétienté qui recevait ses envoyés, ses lois, ses jugements, qui priait avec elle, qui pensait avec elle, qui souffrait et se réjouissait avec elle, qui mourait heureuse pour elle. Encore une fois, Messieurs, quel miracle, et comment l'expliquer?

Ah! je vais vous le dire : c'est que la nature se révolte contre l'orgueil et la domination; mais contre la vérité, contre le bien, contre Dieu, il n'y a pas de montagnes, pas de déserts, pas de glaces, ni de soleil ardent, ni de mers orageuses, ni de barrières armées. Et c'est pour-

quoi le prophète annonçant de loin cette puissance d'universalité qui est dans l'Église, et s'y complaisant d'amour, ne se lassait pas de porter à la nature un triomphal défi, ainsi que nous entendons, dans l'office même de ce jour, Isaïe crier de toute sa force : *Montagnes, montagnes et collines, vous serez abaissés; chemins tortueux, vous serez redressés; sentiers escarpés et âpres, vous serez doux comme la plaine* (1). Et ailleurs, et mille fois : *Passez, passez par les portes, préparez la voie au peuple, aplanissez la route, choisissez les pierres; élevez un signe pour que tout le monde le découvre* (2). Et pourquoi, ô prophète, pourquoi les portes doivent-elles s'ouvrir, les barrières tomber, la nature perdre toutes ses jalouses précautions? Ah! répond le prophète : *C'est que le Roi vient, il vient avec justice et douceur, il est pauvre, il est monté sur une ânesse et sur le fils de l'ânesse* (3). Voilà ce qui ouvre tout et qui change tout. *Ouvrez les portes, laissez passer la nation juste, la nation qui garde la vérité* (4). La science n'avait pas passé, la puissance n'avait pas passé; Ninive, Babylone, Alexandre, les Romains n'avaient pas passé : mais le Fils de l'homme, monté sur le fils de l'ânesse, il passera, il a passé, et passé pour ne sortir jamais.

Me demanderez-vous encore pourquoi? et vous le

(1) Isaïe, chap. 40, vers. 4.
(2) Isaïe, chap. 62, vers. 10.
(3) Saint Matthieu, chap. 20, vers. 5; et Zacharie, chap. 9, vers. 9.
(4) Isaïe, chap. 26, vers. 2.

dirai-je sous une autre forme? C'est que la vérité donne du courage pour gravir les montagnes, pour habiter les déserts et s'accoutumer au soleil. Un missionnaire part, sachant bien qu'il ne vivra que dix ans : que lui importe? La vérité qu'il annonce est éternelle, l'éternité lui rendra les jours qu'il aura perdus. Nul ne vous rendra les vôtres, ô hommes qui ne travaillez que pour vous, nul ne sera votre récompense que vous-mêmes. Mais Dieu se souvient d'un verre d'eau donné en son nom; l'apôtre le sait, il quitte sa patrie, sa famille, il se quitte lui-même pour porter jusqu'aux extrémités du monde le verre d'eau de la vérité, et c'est ce verre d'eau, protégé par Dieu qui l'envoie, et par la charité qui le porte, c'est ce verre d'eau qui triomphe de l'espace où tous les conquérants ont péri. Suivons ses destinées, et, après l'avoir vu aux prises avec la nature, voyons-le aux prises avec la chair et le sang.

De même que l'espace, l'humanité a en elle des ressources infinies contre l'expansion de l'universalité. La première est sa division par races. Car, bien que le genre humain sorte d'un tronc unique et primordial, et que le même sang coule dans ses veines, cependant il a une facilité extrême et presque inexplicable à tirer de cette unité primitive des générations distinctes par leur physionomie, leurs aptitudes, leurs goûts, leurs mœurs et leur histoire. Si ces caractères distinctifs étaient variables et intransmissibles, il n'y aurait pas de races; la race suppose à la fois une variation dans l'espèce et la perpétuité de cette variation : c'est-à-dire le concours d'une force mobile pour produire la diversité, et d'une

force immuable pour la maintenir. Quelque difficile qu'il soit de comprendre ce phénomène, jusque-là que des savants ont mieux aimé douter de l'origine commune du genre humain, toutefois il nous touche de si près et par tant de côtés, que nous le constatons à tout moment dans les familles, les provinces et les nations. Quiconque a voyagé reconnaît au premier coup d'œil un Anglais, un Espagnol, un Italien, un Allemand, peuples pourtant si voisins les uns des autres, et liés ensemble depuis plus de mille ans par la religion, la paix, la guerre, le commerce, les lettres, les arts, et presque par un même ciel, tant les différences de climat y ont de modération. En France même, sous l'empire d'une unité sociale qui a eu sans doute sa gradation, mais qui a toujours existé plus ou moins, le type des provinces de la monarchie est encore saisissable à l'œil de l'observateur. Il ne confondra jamais le Français du nord avec le Français du midi, le Breton avec l'Aquitain, le Bourguignon avec l'Auvergnat. Si telle est la puissance de la race dans des contrées limitrophes, malgré tant de causes qui devraient l'anéantir, que sera-t-elle lorsqu'il s'agira du Grec et de l'Hindou, du Caraïbe et du Chinois ! Trois grandes races primitives, celles de Sem, de Cham, de Japhet, ont rompu le genre humain en trois branches, marquées d'un énergique caractère de diversité ; et, dans ces branches mêmes, la diversité s'est multipliée presque à l'infini, avec une mobilité et une persévérance égales l'une à l'autre, et qui font du monde moral ce que la distance, la configuration et le climat ont fait du monde physi-

que, un théâtre rebelle à toute tentative d'universalité. Il le fallait encore, afin que, les races se contre-balançant, nos destinées ne fussent pas à la merci du premier peuple qui aurait été le plus fort.

Cet obstacle n'était pas préparé contre la puissance de la vérité et de la charité; aussi la société catholique a passé par-dessus avec un très-facile élan. De la race de Sem, où elle avait toutes ses racines d'antiquité par le peuple juif, elle s'est jetée sur la race de Japhet, qui remplissait l'Europe, sans négliger l'Afrique, la vieille patrie de Cham. Associée aux grands rameaux, son mélange avec les rejetons inférieurs n'a plus été qu'un jeu; les barbares, l'un après l'autre, l'ont reconnue pour leur mère; et quand les deux Indes s'ouvrirent à l'orient et à l'occident devant nos heureux navigateurs, les cent races de ces nouveaux continents ne regardèrent pas à la peau de l'Église: elle était colorée par le sang de Jésus-Christ, qui est le sang universel.

Cette assimilation de la société catholique à toutes les races humaines est d'autant plus remarquable, Messieurs, qu'elles ne sont pas toutes au même état de culture sociale, et qu'outre la distinction de leur caractère natif, elles appartiennent encore à des âges différents, qui sont la barbarie, la civilisation, la décadence et l'état sauvage.

La barbarie est l'enfance des races. Elle se reconnaît à la prépondérance du corps sur l'esprit. Le barbare vit du sang, et non de la pensée. Quand, au contraire, l'esprit commence à prévaloir sur le corps, c'est le règne de la civilisation qui s'annonce: règne illustre

consacré par le développement des lettres, des sciences et des arts, par une activité grave et simple qui remplit la vie en l'élevant. A l'époque de décadence, le corps reprend le dessus, non plus le corps grossier du barbare, mais le corps poli, parfumé, usé, pétri d'intelligence, et, toutefois, revenu aux instincts les plus vils, instincts que l'ignorance n'excuse plus, que la vigueur n'explique pas, et qui font de l'âme ainsi tombée le repaire ignoble d'un égoïsme délicat et subtil. L'état sauvage, le dernier de tous, est le retour à la barbarie, mais à une barbarie ruinée, qui n'est plus même capable de soutenir les rudiments d'une société.

Il n'est pas malaisé, Messieurs, de saisir quels obstacles l'expansion de l'universalité rencontre dans ces âges si divers des générations, et de quelle souplesse d'organes l'Église doit être douée pour se les assimiler sans rien perdre elle-même de la plénitude de son âge et de l'éternité de sa civilisation. Vous savez si elle a réussi. S'agit-il de la barbarie, elle a converti ces nuées d'hommes qui ont dévoré l'empire romain. S'agit-il de la civilisation, elle s'est formée au siècle d'Auguste; elle a formé elle-même le siècle de Léon X et celui de Louis XIV. S'agit-il de la décadence, le Bas-Empire est là pour y dire son action. S'agit-il enfin de l'état sauvage, elle a créé le Paraguay, et des rives de la Plata aux lacs et aux montagnes du Canada, elle s'est fait aimer par les tribus errantes des deux Amériques d'un amour naïf et saint qui touche plus le cœur que les scènes mêmes des catacombes et des martyrs. Elle a donc tout soumis, elle s'est tout assimilé dans l'échelle

des races et des âges sociaux : les peuples enfants, les peuples virils, les peuples vieillards, les peuples retournés à l'enfance. Mais ce n'est point encore là le succès le plus décisif de son universalité; en ayant eu affaire aux races, elle a eu affaire à quelque chose de plus terrible que les différences d'origine, de culture et de mœurs, elle a rencontré l'obstacle de la nationalité.

Une nation est une race condensée dans un territoire et dans une organisation. L'organisation n'est autre chose que l'unité résultant d'un pouvoir hiérarchique, législatif, judiciaire et administratif. Ce pouvoir, ce sont les entrailles mêmes de la nation, toute sa vie, toute son histoire, tout son orgueil, puisqu'elle n'est un corps que par lui, qu'elle n'agit que par lui, qu'elle ne subsiste que par lui. Ce seul mot, Messieurs, vous révèle l'abîme où nous voici tombés. Une nation est une unité réelle et organique, ayant la totalité des attributs du pouvoir; et, par conséquent, lorsque la société catholique, ayant aussi la totalité des attributs du pouvoir, se présente à une nation, elle ne lui demande ni plus ni moins que d'admettre chez elle, à ses foyers, sur ses places, dans ses conseils, une autre hiérarchie que sa hiérarchie nationale, une autre législature que sa législature nationale, une autre magistrature que sa magistrature nationale, une autre administration que son administration nationale, une autre unité que son unité nationale, une autre vie que sa vie, une autre souveraineté que sa souveraineté. Je vous adjure, Messieurs, cela est-il possible? Le poëte l'a dit :

On ne partage pas la grandeur souveraine.

Et on demande à une nation de partager sa pourpre! l'on veut que, comme saint Martin coupa son manteau en deux pour en couvrir un pauvre, une nation coupe en deux son vêtement pour le donner non pas à un pauvre, mais à un plus riche qu'elle-même, à une société qui se prétend universelle, et qui, par le fait, n'a aucune limite assignable dans l'espace et dans le temps! Je vous le répète, humainement cela est-il possible?

Il faut bien que la difficulté soit grande, puisque encore aujourd'hui, vous le savez, malgré l'ascendant d'une chose accomplie, quoique la France soit une nation catholique et que les idées de liberté de conscience y soient fort goûtées, cependant un des obstacles à la réconciliation religieuse des esprits dans notre patrie, c'est le préjugé qui nous reproche d'appartenir à un souverain étranger. Je ne le justifie pas, mais il existe; il est pardonnable peut-être à qui n'est pas éclairé de la lumière divine, et qui, laissant de côté l'histoire, juge des choses les plus profondes par certaines apparences ou conclusions du sens commun. Ne l'oublions pas, Messieurs; dans nos discussions, sachons compatir à ceux qui n'ont pas la même foi que nous, et auxquels nous demandons le respect d'un miracle aussi étonnant que le miracle de la catholicité. Car ce miracle enfin, malgré son incompatibilité apparente avec les droits sacrés des nations, il s'est accompli. Il est admis en Europe et chez tous les peuples civilisés de l'ancien et du nouveau continent, qu'il existe deux puissances distinctes par leur nature et leur objet, toutes les deux venant de Dieu, toutes les deux souveraines chacune

dans leur sphère, pouvant se séparer ou s'unir selon des conditions équitables réciproquement acceptées. Ce dogme, à la fois humain et divin, est regardé comme l'un des palladiums de la liberté et de la civilisation, et, malgré l'influence des préjugés nationaux, nulle intelligence ne comprendrait plus une religion puisant sa vie à la même source que les droits et les intérêts temporels, gouvernée par les mêmes lois et soutenue par les mêmes mains. Notre siècle, Messieurs, s'est ouvert sous ces grands auspices d'un traité entre les deux puissances, entre la société catholique, représentée par un vieillard dont le prédécesseur était mort captif, et la société française, représentée par un jeune consul, mais que la victoire avait vieilli avant le temps et préparé pour un de ces offices solennels qui fondent ou qui sauvent les nations. A sa voix, malgré le sourire encore vivant du XVIIIe siècle, les enseignes de la république et la croix de Jésus-Christ se baissèrent pour se reconnaître et se toucher, et l'Europe étonnée, voyant le vainqueur des Pyramides couvrir cet embrassement de la magie de son renom, connut que Jésus-Christ était encore le maître du monde.

Je devrais m'arrêter là, Messieurs, car que dire de plus? Que reste-t-il dans le miracle de la catholicité qui ne soit révélé à votre admiration? Peut-être, Messieurs, peut-être! De la race et de la nationalité naît dans le cœur de l'homme l'amour de la patrie, sentiment profond et exclusif, qui se nourrit de l'histoire du passé et des souvenirs de notre vie personnelle, où se rapporte tout ce que nous avons vu, fait et été,

depuis les jours bénis de notre enfance jusqu'aux agitations de notre maturité et à la perspective de notre tombeau. Là, tout est saint ; là, rien n'est à perdre ; aucune transaction ne doit toucher le seuil d'un endroit de notre âme aussi révéré. Mais notre inscription dans une autre société, qui est universelle, notre adhésion à des pensées et à des lois d'un ordre plus grand, notre association à d'éternelles destinées ne flétriront-elles pas jusqu'à sa racine l'amour de la patrie ? Ici, Messieurs, vous du moins qui êtes chrétiens vous pouvez répondre pour moi. Vous savez avec quel art Dieu a fondu dans votre cœur le sentiment catholique et le sentiment patriotique ; par quel mouvement simple et inaperçu de vous-mêmes, vous ne faites qu'une seule chose de la maison de votre enfance, de l'église, du cimetière, des bois, des champs, de la prière et de l'amitié, chers et pieux éléments de votre vie, dont elle n'est pas plus embarrassée que la fleur ne l'est de la terre où elle puise sa séve, et du ciel où elle respire. L'histoire du monde répond à l'histoire de votre cœur. Elle a dit assez haut quel fut partout, dans les batailles et dans les conciles, le dévouement des catholiques aux jours où la patrie le réclame. Elle a dit si le patriotisme a diminué dans le monde depuis Jésus-Christ, et si, comme autrefois, parce que le temple s'est agrandi, on ne combat plus pour *l'autel et le foyer,* ces deux choses sacrées que les anciens ne séparaient pas. Le doute n'est pas possible à cet égard. Chaque nation catholique a eu ses Machabées ; la religion a pris parti dans leur gloire et leurs intérêts sans cesser d'être

universelle, elle a béni sans trahison des drapeaux opposés, elle a chanté la victoire et honoré la défaite à la fois, comme Dieu, du haut de son trône, malgré la diversité des peuples et des événements, étend sur tous l'impartialité passionnée de son amour. Nul ne s'y trompe; tout le monde sent que la patrie et l'Église, le sentiment national et le sentiment religieux, loin de s'exclure, se fortifient l'un par l'autre, s'élèvent l'un par l'autre, et que, touchant à la poitrine de chacun de nous, le ciel et la terre y rendront ce cri célèbre :

A tous les cœurs *chrétiens* que la patrie est chère !

Comment cette fusion a-t-elle pu s'opérer? Par quel mystère le temps et l'éternité rendent-ils en cela le même son? Peu nous importe de le découvrir ou de l'ignorer. Acceptons les bienfaits de Dieu, même quand nous ne savons pas dans quel trésor il les a puisés. C'est lui qui a fait la patrie, c'est lui qui a fait l'Église, c'est lui qui a fait aussi l'amour qu'il nous demande pour tous deux.

Ma tâche est accomplie, Messieurs; le prodige de la catholicité vous est connu tout entier. Il a sa racine première dans l'unité publique des esprits fondés par la doctrine catholique; cette unité a reçu une organisation qui n'en est point séparable, et qui en a fait un corps vivant doué de tous les attributs du pouvoir social; et enfin, l'unité doctrinale et organique, en dépit des résistances de la nature et de l'humanité contre toute expansion illimitée, a fini par s'épanouir en ce

royaume universel que l'Écriture appelle le royaume de Dieu.

Toutefois, Messieurs, ce royaume n'est pas universel d'une universalité absolue; on y entre par un acte de volonté; on en sort aussi par un acte de volonté. Plusieurs d'entre vous lui sont encore étrangers: je les conjure de voir s'ils doivent plus longtemps lui refuser leur obéissance. Ont-ils loin de lui assis leurs idées dans le repos? Ont-ils rencontré quelque unité dans les esprits? Sont-ils satisfaits d'eux-mêmes et du monde? S'ils ne le sont pas, que tardent-ils à entrer dans le royaume de l'immutabilité, de l'unité, de l'universalité? Les merveilles qu'ils en ont entendues sont assez visibles pour émouvoir leur intelligence, et la lumière qui leur manque encore est celle même qui les attend au sanctuaire, et qu'on ne voit jamais du dehors. Je les appelle donc à l'intérieur; je leur dis: Venez et goûtez. Un jour du dedans vous vaudra mieux que mille du parvis.

TRENTE-DEUXIÈME CONFÉRENCE

DE L'INFLUENCE DE LA SOCIÉTÉ CATHOLIQUE SUR LA SOCIÉTÉ NATURELLE QUANT AU PRINCIPE DU DROIT.

Monseigneur,

Messieurs,

Toute société a un but, et par conséquent cette grande société que Dieu a fondée sur la terre, la société catholique, a aussi un but. Quel est-il? Ce n'est pas, Messieurs, un but terrestre. Divinement fondée, la société catholique a un but divin. Elle est le germe visible d'une cité qui ne se voit pas encore, mais qui est la seule véritable, pour laquelle tout a été fait, et dont saint Paul disait : *Nous n'avons pas ici-bas de cité permanente, mais nous cherchons celle qui le sera.* La société catholique est la préparation de l'éternelle société des justes avec Dieu; elle forme et mûrit les âmes qui mériteront de le voir un jour dans la nudité de son essence, et de le posséder dans un amour qui ne finira plus. Mais ce but mystique et suprême exclut-il tout autre but? Ce bienfait final n'est-il précédé d'un autre bienfait? Quel est le rapport de la société catholique avec la société

naturelle, c'est-à-dire avec la société qui résulte de nos intérêts et de nos besoins présents? Y a-t-il divorce entre l'une et l'autre? La société divine passe-t-elle à côté de la société humaine en la dédaignant, uniquement préoccupée de sa fin ultérieure? ou bien lui tend-elle une main secourable et amie, et les voit-on marcher ensemble comme deux sœurs qui ne sont pas du même lit, mais qui ont un père commun? En d'autres termes, l'expansion de la société catholique dans l'espace et le temps a-t-elle été un événement heureux ou malheureux pour l'humanité, ou même un événement qui ne l'a point atteinte dans ses destinées visibles? Je réponds hardiment, Messieurs, que le développement de la société catholique a produit dans le monde, par un contre-coup inévitable et voulu de Dieu, la plus inespérée et la plus souhaitable des révolutions. Ce sera l'objet des Conférences qui vont suivre. Je ne vous en tracerai pas d'avance la marche et le plan; vous savez que ce n'est point ma coutume. Je ne suis pas une grande route, dessinée et orientée avec art, mais un simple sentier qui suit comme il peut les escarpements de la montagne, et vous mène au but en vous le cachant. Vous me le pardonnerez sans peine, Messieurs; la grande affaire est d'arriver, et j'espère, avec la grâce de Dieu, que nous ne nous égarerons point.

La société naturelle a pour fondement la justice; la justice, *juris subsistentia*, est la stabilité du droit; le droit est ce qui est dû à chacun: mais qu'est-ce qui est dû à chacun? voilà la question. Ainsi, la société naturelle repose sur la justice, la justice sur le droit, et le

droit sur une question problématique. Les hommes disputent du droit comme ils disputent de la vérité; ils disputent de la règle d'agir comme ils disputent de la règle de penser. Question de vérité, question de justice, il n'y en a pas d'autres sur la terre, et ces deux questions suffisent à elles seules pour donner le branle à des luttes qui ne finiront qu'avec le genre humain.

Ce n'est pas, Messieurs, qu'ainsi qu'il existe dans l'ordre du vrai des notions saisissables à la première vue de l'esprit, il n'existe aussi dans l'ordre du droit de règles primordiales et efficaces, très-bien appelées par nous *le droit de la nature;* mais, de même que les vérités de sens commun se renferment dans un cercle fort limité, les principes du droit naturel n'étendent pas loin non plus leur juridiction. Il est manifeste pour tous qu'il existe une différence entre le bien et le mal, et qu'assassiner son père ce n'est pas la même chose que de lui porter secours et vénération. Qu'est-ce, toutefois, que ces prescriptions élémentaires quand il s'agit de déterminer selon la justice les relations si compliquées d'un grand peuple, de mettre en harmonie les personnes, les choses, les actes, et d'assujettir à l'ordre jusqu'aux événements les plus imprévus? On voit à ce travail les plus fermes politiques hésiter et se troubler, faire un pas, puis revenir, semblables au pilote qui cherche sa route dans le ciel, mais à qui le mouvement des nuages et des flots dérobe sans cesse l'étoile polaire.

Il faut cependant que le droit soit fixé; car nulle cité ne peut se former ni vivre sans une règle de relations, puisqu'elle n'est autre chose qu'un vaste ensemble de

relations. Jusqu'au moment où le droit intervient pour les coordonner, la cité n'est qu'un assemblage fortuit d'hommes et d'intérêts incohérents ; le droit est le nœud qui les met en rapport avec eux-mêmes et avec Dieu, qui leur crée un territoire, une souveraineté, une patrie, un avenir. Mais qui posera le droit? Qui décidera du commandement et de l'obéissance, du travail et du repos, de l'acquisition et de la perte des biens, des peines et des honneurs? Qui tracera à cette société naissante la route qu'elle doit suivre à travers les hasards du temps, et lui préparera une justice capable de résister à toutes les vicissitudes des affaires et des passions? Sera-ce une convention volontaire et primitive? Sera-ce que quelques hommes, se rencontrant au bord d'une forêt, mus par des instincts de défense ou de déprédation, déposeront dans un contrat les rudiments d'une grande société? On l'a dit, Messieurs, on l'a écrit dans un livre demeuré célèbre jusqu'aujourd'hui, et toutefois l'auteur lui-même, par une vue de retour qui n'a pas été la moins éminente de ses facultés, l'auteur du *Contrat social* a fini par avouer ce que l'histoire proclame très-haut, c'est que toute société humaine a pour père un législateur. Le législateur, homme de la Providence, pose le droit, il le pose avec autorité, par la vertu d'un ascendant dont Dieu est la première cause, mais qui provient secondairement des qualités de l'homme et des besoins de la cité : ainsi, Moïse, Lycurgue, Solon, Numa, noms vénérés, inscrits au piédestal qui porte la statue des grandes nations. Mais, quelque mémorable qu'ait été leur œuvre, et sans en

excepter même Moïse, combien elle a été loin d'atteindre tout ce que l'humanité devait espérer d'une législation ! L'humanité avait besoin d'un droit-principe, d'un droit immuable, d'un droit universel : aucun législateur, avant Jésus-Christ, ne le lui a donné.

J'entends par droit-principe, non un droit tel quel, servant de fondement à une société particulière à cause de l'antiquité et de l'autorité du législateur, mais un droit qui a pénétré si avant dans les entrailles du vrai et du juste, que la force de l'expérience, la critique successive des générations et le cours de l'histoire ne puissent en accuser jamais l'imperfection, ni en ébranler l'empire. Ainsi, par exemple, quand Moïse, descendant du Sinaï, rapportait à son peuple ce commandement : *Tu sanctifieras le septième jour, et tu t'y reposeras*, c'était là un élément du droit-principe. Admirez, en effet, même en ne considérant que le côté humain de cette prescription, quelle connaissance profonde de notre nature elle suppose dans le législateur, quelle vue désintéressée des rapports du riche et du pauvre, de l'homme qui travaille et de l'homme qui fait travailler. Ne fallait-il pas un sentiment de justice bien extraordinaire, une rare prévision, pour que de si loin fût posée une loi si étrange en apparence, mais que l'avenir a tellement expliquée et justifiée, en sorte que toute société qui la méprise s'attaque à la dignité, à l'intelligence, à la liberté, à la moralité, à la santé même du peuple, et le livre pieds et poings liés à la cupidité de ses maîtres, jusqu'à ce que, devenu une simple machine à production, perdu de corps et d'âme, il tombe

aux mains du premier conquérant qui en respectant le septième jour aura tenu ouverte la source de la religion, des bonnes mœurs et de la puissance militaire? C'est là ce que j'appelle créer un droit-principe, un droit qui ne peut plus reculer, qui est sacré à toujours : et pourquoi sacré? parce qu'il est né d'un regard au siége même de la justice, d'un éclair descendu d'en haut, où réside en Dieu l'ordre inaltérable et substantiel, et d'où coulent sur nous, avec plus ou moins d'abondance, ces lueurs d'équité qui nous éclairent, et qui, selon leur dispensation, font la destinée des sociétés.

Or, Messieurs, lequel des législateurs de l'antiquité a fondé un droit-principe dans toute sa plénitude? Moïse, dont je ne devrais peut-être pas parler, puisqu'il appartient par son histoire et sa législation à la société catholique, Moïse lui-même n'y a réussi qu'imparfaitement; et quant à tous les autres, il serait inutile de chercher dans leur œuvre rien d'assez essentiel pour être devenu le point de départ du droit, le type primordial et éclatant de toute justice constituée. Le genre humain avait besoin de ce type; il ne l'a pas reçu d'eux. Les lois de Manou, de Minos, de Solon, de Lycurgue, de Numa, les institutions les plus célèbres gisent à terre, monuments brisés d'une vertu trop médiocre pour avoir réfléchi suffisamment l'éternelle physionomie de la justice increéée.

Elles n'ont pas joui davantage du caractère de l'immutabilité, sans lequel la meilleure législation est impuissante à protéger ceux qui vivent sous sa garde. Car, tout droit mobile est à la merci des plus forts, quelle

que soit la forme du gouvernement, que le peuple ait à sa tête un chef unique ou la majorité d'un corps qui délibère ; dans l'un et l'autre cas, le sort de tous ou au moins le sort de la minorité est sans protecteur, s'il n'existe entre le souverain et les sujets un droit inviolable, qui couvre la cité tout entière et assure le dernier des citoyens contre les entreprises du plus grand nombre et même de tous. Tant que le droit n'est pas cela, il n'est rien. Jean-Jacques Rousseau a dit : « Si le peuple veut se faire du mal à lui-même, qui est-ce qui a le droit de l'en empêcher ? » Je réponds : Tout le monde. Car tout le monde est intéressé à ce que le peuple n'abuse pas de sa force et de son unanimité, attendu que son unanimité retombe toujours finalement sur quelqu'un, et n'est, en somme, qu'une oppression déguisée par l'excès même de son poids. C'est contre tous que le droit est nécessaire, bien plus que contre qui que ce soit ; car le nombre a l'inconvénient de joindre à la puissance matérielle la sanction d'une apparente justice. Mais le droit n'est quelque chose contre tous que quand il est doué d'immutabilité, et qu'en vertu de cette ressemblance avec Dieu, il oppose une invincible résistance aux faiblesses de la cité comme à ses conjurations.

Je dis les faiblesses de la cité, car elle doit les craindre autant que sa force. Elle peut être opprimée, comme elle peut opprimer, et elle a besoin d'avoir en elle un élément qui désespère par sa consistance ce flot secret des révolutions que le temps traîne après lui. Tous les législateurs en ont eu l'instinct, et ils ont fait

ce qu'ils ont pu pour donner à leur ouvrage le sceau de l'immutabilité. Vous savez la conduite de Lycurgue. Il obtint des Lacédémoniens, sous la foi du serment, qu'ils ne changeraient pas ses lois jusqu'au retour d'un voyage destiné par lui à consulter les dieux. Mais les dieux le retinrent loin de la Laconie, qu'il aima mieux ne revoir jamais plutôt que de lui rapporter avec sa présence une cause d'instabilité. C'était une héroïque action, un trait vraiment antique : qu'est-ce que l'homme pouvait de plus contre le temps? Et néanmoins quelle fragile base à l'immortalité d'une législation ! Le sublime exilé n'a pas réussi ; ses lois ont moins duré que Sparte, et son ombre ne s'est pas levée du tombeau pour rappeler aux prévaricateurs la sainteté de la foi jurée.

Il en a été de même de tous les autres. Leurs commandements ont péri dans la nation même qu'ils avaient créée ou réformée ; chaque siècle en a emporté des lambeaux ; et le reste tel quel qui survivait encore est devenu dans nos écoles une simple relique assujettie à nos dissertations.

Vous n'attendez pas, Messieurs, qu'un droit si faible soit parvenu aux honneurs de l'universalité ; il n'y songeait même pas. L'idée de l'immutabilité lui apparaissait, celle de l'universalité lui était complétement étrangère. La cité était pour la cité, et n'allait pas plus loin ; son droit était sa propriété, le don personnel que lui avaient fait les dieux ; le reste du monde en était exclu comme ennemi, et le droit des gens ne laissait à l'ennemi vaincu aucun asile contre la servitude, la mort et l'extermination. Dans l'intérieur même

de la cité, la population tout entière n'était pas appelée au partage du droit; le citoyen seul, l'initié de la patrie, pouvait l'invoquer, lui demander crédit, assistance et honneur; les autres, jusqu'au pied des autels, étaient soumis à une expatriation forcée, et, présents à tout, se trouvaient bannis de tout.

Ni droit-principe, ni droit immuable, ni droit universel, voilà, Messieurs, le droit ancien. Une triple inhumanité en faisait le fond. Faute d'un droit-principe qui remontât jusqu'aux sources de l'équité, le faible n'avait aucune protection contre le fort; faute d'un droit immuable, le petit nombre était sans armes contre le grand nombre; faute d'un droit universel, l'homme était ennemi de l'homme. Jésus-Christ trouva la société humaine dans cet horrible état d'impuissance à l'égard de son principe fondamental, qui est la justice; on aura beau, par haine pour lui, creuser l'antiquité, on n'y découvrira pas un autre droit que celui que je viens de dire, et que vous avez tous reconnu. Qu'a-t-il fait de cette société misérable, qui nous glacerait d'épouvante si un seul de ses jours nous apparaissait vivant? qu'en a-t-il fait? Il eût pu la fouler aux pieds et en jeter au vent les débris immondes et tyranniques : il ne l'a pas fait. Il eût pu, du moins, la mépriser, et, content de fonder à côté d'elle, pour les âmes droites, une société pure et équitable, abandonner l'ancienne à l'opprobre de la comparaison : il ne l'a pas fait non plus. Il n'a ni détruit ni méprisé, il a créé un monde et relevé l'ancien par le nouveau; il a donné à la société humaine ce qu'aucun de ses législateurs les plus fameux ne lui

avait donné : un droit universel, un droit immuable, un droit-principe.

C'est le spectacle auquel nous allons présentement assister.

Jésus-Christ vient au monde ; il naît comme tous les hommes, dans une cité ; il naît dans un droit particulier ; il naît dans une patrie qui avait son histoire, son fondateur, ses conquêtes, son illustration ; il naît comme un homme qui était attendu par un grand peuple. Et quelle est la première chose qu'il fait tout en se posant comme l'héritier des promesses et des espérances de ce peuple ? Dit-il : Je suis Juif ; je viens pour agrandir ma nation et la porter jusqu'aux extrémités du monde, plus loin que David et Salomon, nos pères ? Non, il ne dit pas un mot de cela ; il dit simplement : Je suis le Fils de l'homme. Et peut-être vous n'en êtes pas surpris ; peut-être il vous semble naturel qu'à chaque page de l'Évangile Jésus-Christ affecte de s'appeler le Fils de l'homme, tandis qu'à peine, çà et là, il prend le titre de Fils de Dieu ? Cependant, cela n'est pas si peu de chose que vous le croyez, et cette seule expression, le Fils de l'homme, renfermait toute une révolution, la plus grande qui se fût vue jamais. Avant Jésus-Christ on disait : Je suis Grec, Romain, Juif ; menacé ou interrogé, on répondait fièrement : *Civis romanus sum ego*. Chacun se couvrait de sa patrie et de sa cité ; Jésus-Christ n'invoque qu'un seul titre, celui de Fils de l'homme, et il annonce par là une ère nouvelle, l'ère où l'humanité commence, et où, après le nom de Dieu, rien ne sera plus grand que le nom de l'homme, rien de plus efficace pour

obtenir secours, honneur et fraternité. Chacune des paroles du Fils de l'homme, chacune de ses actions est empreinte de cet esprit, et toutes ensemble, paroles et actions, forment l'Évangile, qui est le droit nouveau et universel. Une fois l'Évangile au monde, Jésus-Christ envoie ses apôtres le porter au genre humain: *Allez*, leur dit-il, *et prêchez l'Évangile à toute créature* (1). La propagation, la communion, l'universalité, deviennent le mot d'ordre de tout mouvement, et là où l'on n'entendait que le bruit de l'égoïsme, on n'entend plus que le pas de course de la charité.

Où sont les Grecs? où sont les Romains? où est la cité? où est le droit hellène et le droit quirite? Saint Paul ne peut plus retenir dans sa poitrine le chant de l'humanité triomphante, il s'écrie : *Il n'y a plus de Juif ni de Grec, il n'y a plus d'esclave ni d'homme libre, il n'y a plus d'homme ni de femme; mais vous êtes tous un en Jésus-Christ* (2)! O hommes des quatre vents du ciel! hommes qui vous croyez de race et de droits différents, vous ne savez ce que vous dites; vous n'êtes point ici-bas par mille et par millions, vous n'êtes pas même deux, vous n'êtes qu'un.

Ainsi, non-seulement l'homme, non-seulement l'humanité, mais l'unité de l'homme et de l'humanité. Qui touche à l'homme touche à l'humanité; et qui touche à l'humanité touche à Dieu, qui l'a faite, qui en est le père et le protecteur.

(1) Saint Marc, chap. 16, vers. 15.
(2) Épître aux Galates, chap. 3, vers. 28.

Le comte de Maistre, poussé par sa mauvaise humeur contre la Révolution française, et il y avait bien un peu de quoi, a dit quelque part, à propos de la *Déclaration des droits de l'homme:* « J'ai rencontré dans ma vie des Allemands, des Français, des Italiens, des Persans, mais je n'ai jamais rencontré l'homme. » Le comte de Maistre se trompait, Messieurs; j'ai rencontré, comme lui, des Allemands en Allemagne, des Italiens en Italie. des Français en France, mais j'ai aussi rencontré l'homme, et je l'ai rencontré dans l'Évangile.

L'Évangile était la Charte de l'homme, la déclaration du droit universel. Mais, quelque hardie que fût cette déclaration, s'il est permis de parler de hardiesse à propos d'une œuvre divine, ce n'était encore qu'une déclaration. Il n'était pas impossible, peut-être, que quelque autre en eût la pensée, et dît comme Térence:

Homo sum, humani nihil a me alienum puto.

Tant que l'Évangile n'était qu'une parole, c'était la parole la plus belle du monde, un livre unique, un projet sans égal, et voilà tout. Il fallait que l'Évangile, annoncé à toute la terre, devînt un droit vivant, la règle fondamentale des relations humaines, et que ceux-là mêmes qui en nieraient la divinité comme doctrine, en acceptassent le joug comme législation. Or n'est-ce pas ce que nous voyons? La société catholique, en se répandant et se constituant d'un bout du monde à l'autre, n'a-t-elle pas porté avec elle le droit évangélique? Ne l'a-t-elle pas imposé à tous ses membres dispersés et

unis? N'en a-t-elle pas fait le fond des mœurs générales, en sorte qu'une action païenne, lors même qu'elle ne serait pas réprimée par les lois de chaque pays, est devenue quelque chose d'impossible et qui inspire l'horreur? Il est ainsi, et le règne de l'Évangile comme droit est beaucoup plus étendu que le règne de l'Évangile comme idée. Tel qui n'adore pas le Dieu en Jésus-Christ, y révère le sage, et il n'est pas un de ses ennemis qui lui conteste le titre du plus grand des législateurs.

Et, remarquez-le, Messieurs, le droit évangélique n'a pas détruit le droit propre de chaque cité, pas plus que la société catholique n'a détruit la société humaine. Les nations sont demeurées maîtresses de leur sort, conservant chacune leur caractère et tous les attributs du pouvoir; elles font des lois comme jadis, avec cette seule différence que, nourries de la substance de l'Évangile, affranchies de l'égoïsme antique par un sentiment de bienveillance générale, qui leur est maintenant comme inné, il ne souille plus leur code de dispositions indignes d'un cœur chrétien. L'Évangile n'a point passé sur le monde comme un vent violent qui déracine les institutions; il y a été versé avec douceur, comme une eau bienfaisante qui pénètre jusqu'aux sources de la vie pour les purifier et les rajeunir. Tout ce qui vient de Dieu est toujours marqué d'un double signe: l'unité s'y allie à la variété, l'universalité à l'individualité, la domination à la liberté. C'est pourquoi l'Évangile, en tirant le genre humain des entraves d'un droit sans largeur, n'a pas attenté à l'existence des nations. Un droit universel pour un empire universel eût été le rêve

d'un homme : Dieu a fait mieux, il a créé une loi commune pour une multitude de peuples séparés par leur origine, leur territoire et leurs institutions. Il leur a laissé la libre disposition d'eux-mêmes, leur disant comme un père à des fils également aimés : Allez, faites-vous votre sort, croissez et multipliez-vous, décidez de la guerre et de la paix ; mais souvenez-vous que vous n'êtes qu'un dans la vérité et la charité.

Cette grande liberté laissée aux nations a nui peut-être matériellement à la diffusion du droit évangélique ; elle l'a rendue plus difficile à accomplir. Mais qu'importe la peine et le temps? L'œuvre de Dieu est jeune encore, elle n'est pas achevée ; laissons-lui suivre avec patience la route qu'elle a choisie. Si le soleil de justice n'est pas encore à son midi, s'il n'inonde pas de sa lumière et de sa chaleur tous les enfants des hommes sans exception, c'est leur faute et non la sienne ; c'est qu'ils fuient en même temps qu'il avance vers eux. Un jour il ira plus vite encore, et comme le flambeau de la nature, en se penchant vers l'horizon, éclaire à la fois l'orient et l'occident, ainsi l'Évangile, arrivé au terme de sa puissance, maître du monde sans l'avoir jamais contraint, remplira de sa gloire et de son équité le passé et l'avenir.

Déjà, Messieurs, tout peuple qui ne se soumet point au droit évangélique est condamné, par la seule force des choses, à la barbarie. Chose incroyable autant que visible ! Athènes et Rome, avant Jésus-Christ, sont parvenues à la civilisation ; mais depuis que le droit évangélique a été promulgué, tout peuple qui ne l'a point reconnu est demeuré, à l'égard des peuples chrétiens,

dans un état d'infériorité qui inspire encore plus de mépris que de compassion. Regardez le musulman : il est postérieur à nous de six siècles ; Mahomet avait l'Évangile dans ses mains ; il pouvait le copier, et il l'a copié en effet. Eh bien ! qu'est-ce que le musulman ? Que sont devenues sous sa domination la Grèce et la Syrie ? Où est seulement la culture des champs ? Où est l'aspect terrestre de ces contrées qui, avec tant d'autres souvenirs fameux, nous avaient transmis la mémoire de leurs montagnes et de leurs vallées ? La terre même n'a pu vivre sous le joug ignoble d'une administration qui n'a pas appris de ses douze cents ans de vie à protéger un épi de blé. Je ne parle pas du reste. Dieu leur a donné les plus beaux pays du monde, après leur avoir donné la postériorité même sur son Évangile, afin de nous révéler, par cet exemple aussi proche qu'illustre, où tombent les nations qui repoussent l'Évangile promulgué et connu. Il est facile d'en comprendre la raison. Avant Jésus-Christ, le droit universel et parfait n'existait pour personne : les peuples étaient tous, à cet égard, sur un pied d'égalité ; il était donc possible, dans cette misère commune, qu'un législateur soutenu par des circonstances heureuses de race, de temps et de climat, et surtout par une secrète protection de la Providence, élevât une nation à un certain degré de politesse d'esprit et de rectitude de mœurs. Mais aujourd'hui que l'Évangile a paru, que le fanal de la perfection est allumé devant les yeux de tous, le peuple qui le repousse est nécessairement condamné à des relations d'un ordre inférieur, qui ne lui permettent pas de sou-

tenir la comparaison, et le font végéter, s'il persiste, dans une invincible et honteuse barbarie. L'Évangile a rassemblé en lui toutes les forces civilisatrices éparses auparavant dans le monde, et quiconque aspire au bien et à la gloire ne peut plus les chercher que là. Il était pardonnable, il était même louable à Lycurgue de consulter l'oracle de Delphes, à Numa de converser avec la nymphe Égérie; mais aujourd'hui l'oracle est à Rome, parce que l'Évangile y est dans son plus haut représentant, et quiconque n'y va pas humblement puiser les inspirations de la souveraine justice, ne bâtira qu'une cité sans bénédiction.

L'Évangile était fait, promulgué, assis : il fallait le défendre, et, après l'universalité, lui assurer l'immutabilité. Ce n'était pas peu de chose que cette nouvelle charge. L'Évangile protége toutes les faiblesses contre toutes les forces, toutes les puretés contre toutes les convoitises, toutes les modesties contre tous les orgueils; il protége l'hysope contre le cèdre, la cabane contre le palais : il devait avoir des ennemis. La racine des mœurs païennes subsiste toujours dans le cœur de l'homme, et toujours elle a des représentants; il existe une tradition du mal comme une tradition du bien, et il est impossible que cette tradition occulte n'arrive pas souvent à la puissance publique. Un empereur voudra répudier sa femme, le droit évangélique le lui défend; un autre en voudra épouser deux, le droit évangélique le lui défend; un troisième convoitera la direction des consciences, le droit évangélique le lui défend. Vous voyez quelles causes perpétuelles d'irritation, quelle

guerre sourde et inextinguible du droit païen contre le droit chrétien. Il faut le défendre, mais comment?

Dieu s'y est pris avec une grande profondeur. Il nous a donné le droit évangélique, non sous la forme directe du droit, mais sous la forme du devoir. Il ne nous a pas dit : Voici vos libertés; il nous a dit : Voici vos obligations. Cette différence est capitale. Ce n'est pas que le devoir ne renferme le droit, comme le droit renferme le devoir. Je ne puis avoir un devoir à votre égard sans que vous ayez un droit sur moi, et vous ne pouvez être lié par un devoir envers moi, sans que j'aie un droit sur vous. Mais le droit est la face égoïste des relations, tandis que le devoir en est la face généreuse et dévouée; et c'est pourquoi il y a toute la différence du ciel à la terre, du dévouement à l'égoïsme, entre constituer une société sur le devoir ou la constituer sur le droit. Aussi, l'Évangile, qui est la naturalisation même de la charité, n'a pas été une déclaration des droits de l'homme, mais une déclaration de ses devoirs. Et de là s'ensuit tout le système de la défense évangélique contre la persécution païenne. Quand Bossuet, parlant d'une manière plus générale de la défense du droit, a voulu en donner la formule dans sa *Politique sacrée,* il a écrit ce mot admirable que tout le monde connaît : *Il n'y a pas de droit contre le droit.* Cependant, quelque énergique et vraie que soit cette parole, ce n'est pas encore la formule véritablement chrétienne; la formule véritablement chrétienne est celle-ci : *Il n'y a pas de droit contre le devoir.*

Qu'on attaque donc le droit évangélique dans la per-

sonne d'un enfant, d'une vierge, d'un vieillard, ils sont tout armés. Le roseau répondra comme Pie VII, de si douce et si bienveillante mémoire : « Sire, je puis bien vous céder mon droit; mais je ne puis pas vous céder mon devoir; je puis bien vous aimer, vous admirer, jusqu'à vous livrer ma vie; mais je ne puis pas vous livrer ma conscience; je puis bien, ô empereur, perdre pour vous toutes choses, mais non pas mon âme, car mon âme c'est l'éternité, et l'éternité c'est plus que Dieu, c'est l'homme et Dieu tout ensemble. » Voilà notre défense à tous. Entre nous et les persécuteurs, ce n'est pas le droit qui fait obstacle, mais le devoir; ce n'est pas l'égoïsme, mais le dévouement; le droit est derrière le devoir, caché et couvert par ce bouclier divin.

Du reste, pas une amorce à brûler, pas un coup d'épée à donner. *Car*, dit Jésus-Christ, *les cheveux de votre tête sont comptés, pas un ne tombera sans la permission de votre Père céleste* (1). Et lui-même, près de mourir le premier pour l'Évangile, il disait à l'apôtre qui avait frappé pour le défendre : *Remets ton épée dans son lieu, quiconque tirera l'épée périra par l'épée* (2), c'est-à-dire fera une défense vaine et sans effet. C'est la croix qui est la garde prétorienne de l'Évangile. Quand on a l'honneur de combattre pour lui, il faut avoir mille fois raison, raison avec la plénitude du respect, raison avec toute l'humilité de l'amour; puis s'arrêter à cette

(1) Saint Matthieu, chap. 10, vers. 30; et saint Luc, chap. 21, vers. 18.

(2) Saint Matthieu, chap. 26, vers. 52.

dernière parole : Je ne puis rien, tuez-moi ! On en tuera un, on en tuera deux, on en tuera trois; mais tuer un homme armé d'un devoir, c'est déjà plus que de bien fortes épaules n'en peuvent porter. Le poëte l'a dit :

La mort d'un honnête homme est un poids éternel.

Et nous avons mieux que cela pour nous : le salut du monde a commencé par un honnête homme tué au Calvaire.

Aussi la violence n'est pas la meilleure arme contre le droit évangélique, ni le plus grand péril de son immutabilité. Le droit périt moins par la violence que par la corruption. Ce n'est pas Attila qui est le plus grand fléau de la liberté et de la dignité humaines, ce sont les eunuques de Constantinople. Quand Jugurtha sortit de Rome et qu'il se retourna pour la maudire, il n'hésita pas sur l'anathème, il ne prononça que cette courte parole : « *Emenda civitas!* ô ville qui n'attends qu'un acheteur ! ville qui tiens encore la balance où Brennus autrefois pesait ta destinée, et qui la tiens, non plus pour te racheter, mais pour te vendre ! » C'était l'or de César qui était à craindre pour l'Évangile bien plus que ses rigueurs, l'amollissement des palais plus que l'horreur des cachots, la séduction du sourire plus que la dureté d'une sentence. Jésus-Christ arma donc aussi son Évangile contre ce genre de persécution. Il lui forma toujours, par la vertu de sa croix, une milice sobre et pauvre qui, nourrie au dedans de la manne cachée d'une sainte onction, n'eut que bien peu de

chose à demander à la terre, et fut toujours sûre de l'y trouver. Si quelquefois la richesse devait lui créer des tentations, il devait en sortir aussi des orages qui dévoreraient le mal avec la cause, et ramèneraient la tribu évangélique à la simplicité et à la fidélité. Les exemples en sont récents. Vous avez naguère dépouillé l'Église de ses biens et de ses honneurs; vous avez cru la perdre, peut-être : vous n'avez fait que la purifier et la rajeunir. Vous n'avez plus pour la corrompre que la force du morceau de pain quotidien; mais c'est justement celui qui ne manque jamais: et, si vous le lui retirez, elle en ramassera à terre un morceau plus honorable encore et plus assuré.

Droit universel et droit immuable, l'Évangile est encore droit-principe, c'est-à-dire qu'il a pénétré si avant dans le juste et l'équitable, qu'aucun autre droit plus parfait ne saurait être conçu. L'Évangile est comme les Pandectes de Justinien, un livre de droit; mais un livre de droit d'une si singulière nature, que personne n'a l'espérance de le surpasser, ni même de l'imiter. Il est debout après dix-huit siècles, gardé par le respect de tous, et même de ses plus grands ennemis. La pensée humaine, si féconde en ressources, n'a pu lui découvrir ni un égal ni un défaut. Elle a nié la divinité de Jésus-Christ; mais qu'importe? l'Évangile reste, il est écrit. Elle a nié la divinité de l'Église; mais qu'importe? l'Évangile reste, il est écrit. Qui donc a fait ce livre? d'où est-il tombé? Qui en maintient l'empire? Après tant de changements et d'expériences, tant de ruines et de fondations, il est toujours le même, c'est-à-dire

toujours parfait. On l'oublie un jour; le lendemain on le regarde, et on se dit : l'Évangile !

Je rends justice à ce siècle; il a senti plus qu'aucun autre le coup évangélique, s'il m'est permis de parler de la sorte : il a compris qu'un lien secret existait entre l'Évangile et l'humanité, et que tant qu'on ne ferait pas pour elle quelque chose de mieux que l'Évangile, tant qu'on ne créerait pas un droit plus parfait, Jésus-Christ continuerait à régner sur le monde. Il a compris que la question n'était pas une question de métaphysique et d'histoire, parce que le peuple ne se soucie et n'a besoin ni de métaphysique, ni d'histoire; mais qu'elle était une question de droit. Nulle entreprise plus grande et plus profonde n'a été encore conduite contre Jésus-Christ; mais aussi aucune dont le résultat sera plus glorieux pour la vérité, et plus facile à saisir pour tous. Le droit donc! le droit! Notre preuve est faite, Messieurs, à nous autres catholiques : vous savez où nous avons pris le monde sous le rapport du droit, et où nous l'avons mené. Prenez l'héritage à votre tour; créez un droit plus universel, plus immuable, plus parfait. Nous vous attendons, et nous ne demandons pas mieux. Mais à voir vos premiers essais depuis cinquante ans, je crains bien que vous n'en soyez pour vos frais de droit, comme vous en avez été pour vos frais de métaphysique et d'histoire.

J'achèverai cependant.

Le caractère final du droit ancien, comme vous l'avez vu, était l'inhumanité, une triste inhumanité résultant du sacrifice des faibles aux forts, du petit nombre au

grand nombre, et d'une inimitié de l'homme envers l'homme. Le caractère final du droit nouveau est, au contraire, l'humanité, une triple humanité : la protection des faibles contre les forts, du petit nombre contre le grand nombre, et l'amour de tous pour tous, comme s'ils n'étaient qu'un. C'est ce caractère d'humanité surhumaine qui fait le fond et la force de l'Évangile, et quiconque en sort, quelque plausibles que puissent être ses vues, et quelque pures que soient ses intentions, rentre immédiatement dans la conception païenne, c'est-à-dire dans l'inhumanité. Permettez-moi de revenir sur un exemple auquel j'ai déjà fait tout à l'heure une allusion.

Dès le temps de Louis XIV, l'un de nos poëtes les plus populaires se plaignait de ce que l'Église ruinait en fêtes les pauvres gens. C'était attaquer au cœur le droit évangélique. Qu'est-il arrivé? La grande loi du repos, cette Charte primitive de l'humanité, antérieure même à notre chute, la loi du repos a été sacrifiée aux vœux du fabuliste et aux chiffres des économistes. Eh bien! je vous le demande, le pauvre est-il plus riche, plus libre, moins asservi à ses maîtres, mieux portant, plus moral et plus heureux? A qui l'abolition de la Charte du repos a-t-elle profité, sinon à ceux qui font travailler les autres, et qui n'ont pas besoin de repos? Le pauvre s'en apercevra tôt ou tard; il reconnaîtra qu'en voulant l'affranchir d'un devoir évangélique, on lui a ravi un droit précieux, qui était caché derrière, qu'on a trompé sa bourse, sa santé, son esprit et son cœur. Il reviendra vers son ancien maître, Jésus-Christ, qui se connaissait

aux droits du pauvre, parce qu'il avait été pauvre lui-même; il baisera de nouveau sa croix, mouillée des larmes de tous ceux qui souffrent, et il lui dira, dans un amour plus grand encore que par le passé : Je viens à vous, qui n'avez jamais trompé l'enfant du pauvre!

C'est à l'aide de la société catholique que Jésus-Christ, fondateur premier et dernier d'un droit-principe, d'un droit immuable, d'un droit universel, a opéré et propagé cette grande révolution sociale. Mais il est des peuples qui y concourent par une nature plus dévouée ou par une foi plus ardente. La nôtre est de ce nombre, Messieurs; notre pays, depuis sa formation moderne, fut toujours un pays d'Évangile, un pays du droit nouveau. L'élection de Dieu en est sans doute la cause; mais, après lui, nous le devons à l'instinct de justice et de générosité qui est dans la nature française, à ce glorieux sentiment du vrai et du bon qui passe chez nous par-dessus l'instinct de l'utile. Les erreurs de notre esprit nous ont éloignés de la vérité depuis un siècle; notre cœur nous y ramène à coup sûr, quoique lentement. Une fois que l'expérience sera faite, et qu'en dehors de l'Évangile tout autre droit sera reconnu un droit égoïste, le grand jour de la foi se lèvera de nouveau sur la France. Et si cette résurrection, présagée par tant d'augures heureux, ne se réalisait pas; si l'Évangile et la patrie se séparaient enfin, c'en serait fait de nous, parce que c'en serait fait de notre caractère national. La France ne serait plus qu'un lion mort, et on la traînerait, la corde au cou, aux gémonies de l'histoire.

TRENTE-TROISIÈME CONFÉRENCE

DE L'INFLUENCE DE LA SOCIÉTÉ CATHOLIQUE SUR LA SOCIÉTÉ NATURELLE QUANT A LA PROPRIÉTÉ.

Monseigneur,

Messieurs,

La société catholique a changé la face de la société humaine en introduisant dans le monde un droit nouveau, droit universel, immuable, devenu par sa perfection le principe et le type de tout droit. Mais ce n'est pas, comme vous le pensez, sans contradiction que ce droit a prévalu, et aujourd'hui encore, après un si long règne, il a des adversaires qui cherchent à le détrôner au nom même de l'intérèt du genre humain. Je dois donc le défendre et le justifier, d'autant plus que cette justification achèvera de vous en révéler l'équité et la profondeur.

Voici la première thèse soutenue contre le droit évangélique. « Vous vous vantez, nous dit-on, d'avoir travaillé pour les faibles contre les forts; mais si telle a été l'intention de l'Évangile, son devoir n'était-il pas de mettre un terme à l'inégalité qui règne ici-bas dans le

partage des biens? S'il est vrai que la justice soit le fondement de la société naturelle, l'un des principaux objets de cette justice, c'est le partage équitable des biens. Or les biens sont-ils équitablement partagés? N'y a-t-il pas des hommes qui meurent d'ennui dans l'abondance, et qui, après avoir assouvi leurs passions, ne savent plus que faire du reste; tandis que d'autres, en grand nombre, languissent dans la misère et trop souvent dans l'inanition? Eh bien, vous, Évangile, vous, hommes du droit évangélique, qu'avez-vous fait contre cet horrible abus? Qu'avez-vous fait contre le riche en faveur du pauvre? Ce que vous avez fait! vous avez consacré l'inégalité des biens, vous l'avez sanctionnée, vous l'avez placée sous la protection de Dieu et de Jésus-Christ; vous avez déclaré que les uns devaient tout avoir, les autres se contenter de tendre la main et de ramasser, sous le nom d'aumône, les miettes que le riche voudrait bien laisser tomber de sa table et de son luxe. Voilà ce que vous avez fait sur une question si grave, qui touche à la vie et à la mort de l'humanité. Nous en demandons compte à l'Évangile, à l'Église, à cette puissance dont vous disposez depuis tant de siècles, à ce droit nouveau dont vous êtes si vains, et qui n'a servi qu'à sanctifier dans la propriété la source vive de toute injustice et de toute misère. »

Je ne déguise pas l'objection, Messieurs, et je la combattrai avec autant de franchise que j'en mets à l'exposer. Mais je la combattrai sans manquer d'égards pour ceux qui s'en préoccupent; car, au milieu des maux qui sont le résultat de la diminution de la vérité

et de la charité sur la terre, il est naturel de rencontrer des hommes assez dévoués pour en souffrir, assez ingénieux pour en chercher le remède, mais trop peu éclairés pour ne pas s'égarer dans les combinaisons de leur esprit. D'autres, qui n'ont pas davantage la vérité, s'inquiètent moins du sort de leurs semblables, et passent avec indifférence à côté des grandes questions : je préfère les premiers, et je combats leurs erreurs, en y respectant, toutes les fois qu'il est possible, les illusions du dévouement.

Dieu a donné la terre à l'homme, et avec la terre une activité qui la féconde et la rend obéissante à nos besoins. Ce don primitif constitue en faveur du genre humain une double propriété, la propriété du sol et la propriété du travail. La question n'est donc pas de savoir si la propriété doit être détruite, puisqu'elle existe nécessairement, par cela seul que l'homme est un être actif, et que nul, sauf Dieu, ne saurait lui arracher la terre des mains. Mais la question est de savoir sur qui repose la propriété, si elle est un don fait à chacun de nous, ou, au contraire, un don indivisible et social, où nul ne saurait prétendre qu'une part de fruits distribués par la société, selon de certaines lois. La tradition, sanctionnée par l'Évangile, consacre la propriété sous sa forme individuelle; selon la tradition et l'Évangile, Dieu aurait dit à l'homme : « Tu es le maître de ton travail, car ton travail, c'est ton activité, et ton activité, c'est toi. T'ôter le domaine de ton travail, ce serait t'ôter le domaine de ton activité, c'est-à-dire la possession de toi-même, de ce qui te fait un être vivant

et libre. Tu es donc le maître de ton travail. Tu l'es aussi de la terre, dans la portion que ton travail aura fécondée; car ton travail n'est rien sans la terre, et la terre n'est rien sans ton travail; l'un et l'autre se soutiennent et se vivifient réciproquement. Quand donc tu auras mêlé tes sueurs à la terre, et que tu l'auras ainsi fécondée, elle t'appartiendra, car elle sera devenue une portion de toi-même, la prolongation de ton propre corps; elle aura été engraissée avec ta chair et ton sang, et il est juste que le domaine te reste sur elle, afin qu'il te reste sur toi. J'y ai bien, il est vrai, comme créateur, une part première; mais je te l'abandonne, et, unissant ainsi ce qui vient de mon côté à ce qui vient du tien, le tout est à toi. Ta propriété ne finira pas même avec ta vie; tu pourras la transmettre à ta descendance, parce que ta descendance, c'est toi, parce qu'il y a une unité entre le père et les enfants, et que déshériter ceux-ci de la terre patrimoniale, ce serait les déshériter des sueurs et des larmes de leur père. A qui retournerait d'ailleurs cette terre de ta douleur et de ton sang? A un autre qui ne l'aurait pas travaillée. Il vaut mieux que tu te survives et que tu te la gardes dans ta postérité. »

Tel est, Messieurs, le droit primitif consacré par le droit évangélique.

« Très-bien, nous répond-on, mais ne voyez-vous pas l'effroyable inégalité qui va résulter de cette thèse en apparence si simple? Au bout d'un certain temps, soit incapacité des uns, soit infirmités dont l'homme n'est pas comptable, soit d'autres circonstances, heureuses pour ceux-ci, défavorables pour ceux-là, la terre, de-

venue trop étroite et avare pour ses habitants, se trouvera aux mains d'un petit nombre d'hommes qui la dévoreront dans le luxe et la satiété, au préjudice d'innombrables malheureux réduits au pain de chaque jour, si tant est même que le pain de chaque jour leur soit assuré. N'est-ce pas là un résultat qui accuse le principe de la propriété individuelle? Si la conséquence est égoïste, le principe l'est inévitablement. Il faut donc recourir, si nous aimons les hommes, à une autre distribution de la propriété, et proclamer sans crainte, parce que c'est le devoir, que le travail et la terre appartiennent à la société. Le travail et la terre sont le fonds social, le bien commun, la substance même de la patrie; tous nous devons nous y dévouer, et recueillir seulement, en récompense de nos efforts, une part des fruits proportionnée au mérite de notre travail. Par là cesse la distinction arbitraire du pauvre et du riche; si quelque irrégularité subsiste encore, elle est due à la capacité et à la vertu, non au hasard d'une naissance qui a broyé pour nous dans le même vase l'oisiveté, l'abondance, l'orgueil, l'égoïsme, tous les vices et tous les droits. Vous-mêmes, ô hommes de l'Évangile! dans vos jours de saintes inspirations, n'avez-vous pas réalisé cette divine république? Quand vos missionnaires fondaient les fameuses réductions du Paraguay, n'avez-vous pas, au nom de l'Évangile, décrété la communauté du travail et des biens? Le Paraguay était-il autre chose qu'une heureuse famille où chaque membre travaillait pour tous, tous pour chacun, et où le pouvoir social, travailleur lui-même, distribuait à ses enfants,

dans la plus équitable mesure, les fruits de leur paisible activité? Toute la terre admira cette création de l'Évangile, qui en rappelait les premiers temps. Mais, capables de la concevoir et de l'accomplir entre deux fleuves de l'Amérique, vous n'avez pas été capables de la poser comme une loi générale de l'humanité; vous avez été lâches, vous avez reculé devant l'égoïsme humain. Et c'est nous, enfants du XIXe siècle, élevés, il est vrai, à votre école, et nourris du lait évangélique, c'est nous qui sommes obligés de vous rappeler votre mission, et de mettre la dernière main à la loi de justice et de charité! »

Encore une fois, Messieurs, je ne déguise pas l'objection, et je n'ai aucun mérite, parce que la réponse me frappe et me saisit avec une extrême clarté. Je vois l'établissement qui transporterait à la société le domaine de la terre et du travail comme l'établissement d'une servitude universelle, et la consécration d'une inégalité sans limites et sans ressources : servitude et inégalité telles, qu'aucun despotisme n'en a même approché par l'imagination.

La société, dit-on, serait seule propriétaire du sol et du travail; mais qu'est-ce que la société? En apparence, c'est tout le monde; en réalité, quand il s'agit d'administration et de gouvernement, c'est toujours un nombre d'hommes excessivement limité. Que la société s'appelle monarchie, aristocratie ou démocratie, elle est toujours représentée et conduite par deux ou trois hommes, que la suite des choses humaines appelle au pouvoir et rend dépositaires de tous les éléments so-

ciaux. A vingt ans, on ne le croit pas; à quarante, on n'en doute plus : on sait que le gouvernement positif, malgré toutes les combinaisons imaginables, tombe toujours entre les mains de deux ou trois hommes, et que, ces trois hommes morts, il en vient immanquablement trois autres, et ainsi à jamais. On sait qu'à cause de cela même il est nécessaire d'opposer au pouvoir des points d'arrêt d'une force invincible, sans quoi la société s'abîmerait dans une autocratie tellement étroite, que la terre ne serait pas habitable un quart d'heure. Or la propriété est un de ces points d'arrêt, une force invincible communiquée à l'homme, qui unit sa vie d'un jour à l'immortalité de la terre, à la puissance du travail, et lui permet de se tenir debout, ses mains sur sa poitrine et le sol sous ses pieds. Otez-lui le domaine de la terre et du travail, que reste-t-il? qu'un esclave. Car il n'y a qu'une définition de l'esclave : c'est l'être qui n'a ni terre ni travail à lui. Transportez ensuite ce double domaine à la société, c'est-à-dire à quelques hommes qui la gouvernent et la représentent, que restera-t-il de la patrie, si ce n'est la servitude universelle, la faim et la soif enrégimentées sous la verge de deux ou trois quidams, la bassesse de tous sous un orgueil dont le type, après tant d'orgueils, ne peut pas même s'imaginer? Le citoyen ne sera plus que le valet de la république, et ses deux bras mêmes, il ne pourra, sans crime de haute trahison, *les prendre et s'en aller,* comme l'a dit un homme éloquent; la terre fuira sous ses pieds, le ciel sur sa tête, et il aura la gloire d'être pendu dans le vide, pour le

plus grand bonheur de lui-même et de l'humanité.

Voyez, Messieurs, ce qui se passe là où la propriété existe pourtant, mais où elle n'est pas assurée contre la volonté du souverain par son inviolabilité. Vous prévenez ma pensée, vous nommez le pays auquel je fais allusion : eh bien ! puisque vous le connaissez, n'avez-vous jamais senti la lourde chaîne que ses habitants traînent après eux jusqu'aux extrémités du monde, et qui les empêche de respirer un air libre sous aucun point du ciel ? N'avez-vous jamais rencontré quelqu'un de ces singuliers captifs, comblé de tous les avantages de la naissance et de la fortune, et qui ne peut pas répondre, quels que soient son nom, son histoire, ses services, sa puissance, sa faveur, que le lendemain matin il ne sera pas errant sur les chemins de l'Europe, mendiant excommunié de sa patrie, déchu du patrimoine de ses aïeux, dépouillé de la tête aux pieds, ne se reconnaissant plus lui-même : et pourquoi ? Parce qu'il aura eu dans sa pensée une autre pensée que la pensée de son maître, parce qu'il aura prié Dieu autrement que lui ! Et soixante millions d'hommes en sont là ! Soixante millions d'hommes écoutent leur respiration, craignant qu'elle ne cesse d'être analogue à la respiration du maître, et que la terre même, les repoussant de son sein pour un si grand crime, ne leur refuse jusqu'à un tombeau ! Voilà ce qu'est l'homme sans la propriété de la terre et du travail, et ce qu'on reproche à l'Évangile de n'avoir pas fait de lui !

J'ajoute que cet ilotisme universel ne serait pas même compensé par une certaine égalité dans la dégradation

commune; mais que, sous aucun régime, le poids de l'inégalité ne serait plus grand et plus odieux. En effet, quelque distribution que l'on fasse du sol et du travail, il faudra bien pourvoir aux besoins de la société, et ces besoins entraînent des offices d'une nature infiniment variée, depuis ceux qui coûtent le plus à la délicatesse et à l'orgueil, jusqu'à ceux qui flattent davantage notre penchant pour la gloire et la commodité de la vie. Les progrès de la science économique n'effaceront jamais ces différences natives entre les offices sociaux. Or dans le système que je combats, nul n'étant le maître de son travail, le choix en appartiendra nécessairement au pouvoir qui représente la société; on ne sera pas seulement esclave en bloc, on le sera en détail. Un tel fera des vers, un autre tournera la meule, et toujours par décision d'en haut, c'est-à-dire par la volonté de deux ou trois hommes appelés fastueusement la république. Il est vrai que la distribution sera réglée par la justice: à chacun selon sa capacité. Quoi de plus sage et de plus naturel? C'est la nature même qui décidera.

Je me défie beaucoup de la nature entre les mains de quelques hommes dirigeant en souverains l'activité d'une nation. Mais, quoi qu'il en soit, voyons le résultat sous le rapport de l'égalité. Aujourd'hui je suis pauvre, mais j'ai des raisons de me consoler: si je n'ai pas la terre, j'ai de l'esprit, du cœur, mon dévouement, ma foi. Je me dis qu'après tout, le sort y aidant, j'aurais pu, comme un autre, tenir une plume ou un pinceau; Dieu ne m'a pas tout ôté ni tout donné à la fois; il a distribué ses dons. Mais voici bien un autre ordre: la

capacité est la mesure de tout. Mon dîner se pèse au poids de mon esprit; je reçois avec une ration de nourriture une ration officielle d'idiotisme. Je n'étais que pauvre d'occasion, me voilà pauvre de nécessité; je n'étais petit que par un côté, me voilà petit par tous. La hiérarchie sociale devient une série d'insultes, et l'on ne peut y boire un verre d'eau sans discerner à sa couleur la nuance juste de son indignité. En un mot, l'inégalité n'était qu'accidentelle entre les hommes, la voilà logique, et la servitude universelle a pour adoucissement la domination des gens d'esprit sur la plèbe des incapacités. C'est là, encore une fois, ce qu'on reproche à l'Évangile de n'avoir pas établi!

Et pourtant, Messieurs, les hommes qui ont appelé au jour de si étranges pensées n'étaient pas des hommes vulgaires, et plusieurs mêmes étaient des hommes de dévouement. Mais il n'y a rien où l'on n'arrive lorsqu'on sort de la nature pour sortir du mal, et surtout lorsqu'on sort de l'Évangile, en voulant mieux faire que lui. La communauté du travail et des biens est une idée évangélique; mais remarquez à quelles conditions. Premièrement, elle doit être volontaire, et dès lors elle n'a plus le caractère ni l'inconvénient de la servitude. En second lieu, l'inégalité des offices y est un acte de dévouement, et dès lors elle cesse d'être un outrage et une oppression. Toute la révolution évangélique est fondée sur la libre conviction de l'intelligence et sur le libre concours du cœur, et ce que l'on veut y substituer est une révolution mécanique, n'ayant d'autre origine qu'un rêve, d'autre force que la loi. Si le succès était

possible, jamais le genre humain ne serait tombé d'une si haute liberté dans un si profond esclavage, ni d'une si vraie perfection dans un plus rare abrutissement.

Je ne le nie pas, les inconvénients de la propriété sont grands; l'abus qu'en avait fait la société païenne appelait plus qu'une réforme, il appelait une totale révolution. Le riche s'était dégradé lui-même, il avait dégradé le pauvre, et plus rien de commun n'existait entre ces deux membres vivants, mais pourris, de l'humanité. Le riche ne se doutait même plus qu'il dût quelque chose au pauvre. Il lui avait ravi tout droit, toute dignité, tout respect pour lui-même, toute espérance, tout souvenir d'origine commune et de fraternité. Nul ne songeait à l'instruction du pauvre, nul à ses infirmités, nul à sa mort. Il vivait entre la cruauté de son maître, l'indifférence de tous et son propre mépris. C'est là que Jésus-Christ l'a trouvé : voyons ce qu'il en a fait.

Il est une propriété inséparable de l'homme, une propriété qu'il ne saurait aliéner sans cesser d'être homme, et dont jamais l'aliénation ne doit être acceptée par la société : c'est la propriété du travail. Oui, Messieurs, vous pouvez bien ne pas arriver au domaine de la terre : la terre est étroite; elle est habitée depuis des siècles; vous arrivez tard, et, pour en conquérir une seule parcelle, il vous faudra peut-être soixante ans de la plus laborieuse vie. C'est vrai. Mais aussi, et par contre-poids, la propriété du travail vous restera toujours; vous ne serez jamais déshérités de ce côté-là, et le possesseur de la terre ne pourra pas même sans votre concours obtenir du sol qui est à lui l'obéissance de la fécondité. Votre

travail, s'il n'est pas le sceptre du monde, en sera du moins la moitié, et, par cette équitable distribution, la richesse dépendra de la pauvreté autant que la pauvreté de la richesse. Le passage de l'une à l'autre sera fréquent; le sort de tous les deux sera de s'entr'aider et de s'engendrer réciproquement. Tel est l'ordre d'aujourd'hui; mais était-ce l'ordre avant l'Évangile? Vous savez que non, Messieurs; vous savez que l'esclavage était la condition générale du pauvre, c'est-à-dire que, privé du domaine de la terre, on l'avait encore dépouillé de tout droit sur son propre travail. Le riche avait dit au pauvre : « Je suis le maître du sol, il faut que je le sois de ton travail, sans lequel le sol ne produirait rien. Le sol et le travail ne font qu'un. Je ne veux pas travailler, parce que cela me fatigue, et je ne veux pas traiter avec toi, parce que ce serait te reconnaître mon égal et te céder une partie de ma propriété en échange de tes sueurs. Je ne veux pas avoir besoin de toi, je ne veux pas reconnaître qu'un homme m'est nécessaire pour chausser mes pieds et pour ne pas aller nu; tu seras donc à moi, tu seras ma chose aussi bien que la terre, et, tant qu'il me conviendra, j'aurai soin que tu ne meures pas de faim. »

Probablement, Messieurs, ce discours n'a pas été tenu, mais la chose a eu lieu, et elle est devenue un fait général. L'homme a péri avec la propriété de son travail. Il est descendu au rang de l'animal domestique, qui garde la maison, laboure le champ, et auquel on jette sa pâture deux ou trois fois par jour. Personne dans l'antiquité ne l'a trouvé mauvais. Était-ce donc

peu de chose que d'établir dans le monde ce grand principe : l'homme n'est jamais sans propriété, l'homme sans propriété n'existe pas, la propriété et la personnalité sont tout un? N'était-ce pas là faire une révolution dans le principe de la propriété, et une révolution dont aucun législateur n'avait eu la pensée? Eh bien! Jésus-Christ l'a faite, il a rendu l'homme à jamais propriétaire de son travail, le pauvre nécessaire au riche, et entrant en partage avec lui de la liberté et des sources de la vie. Nulle terre n'a plus fleuri que sous la main du pauvre et du riche unis par un traité, et stipulant par leur alliance la fécondité de la nature. Vous tous qui m'écoutez, vous êtes les enfants de ce joyeux hyménée; vous lui devez tout ce que vous êtes, tout sans exception. Sans ce changement inattendu dans le régime de la propriété, nous serions esclaves pour la plupart, moi comme vous; je ne vous parlerais pas du haut de cette chaire; vous n'écouteriez pas la parole du droit et du devoir, et si, par hasard, elle fût venue jusqu'à vous et jusqu'à moi, nous nous en cacherions comme d'un crime, nous irions sous terre nous entretenir à voix basse des vérités que nous discutons ici à la face du jour et à la clarté de Dieu.

Hommes ingrats, qui reniez Jésus-Christ, et qui croyez méditer une œuvre plus profonde que la sienne en attaquant la propriété, même celle du travail, vous êtes bien heureux que la force de l'Évangile prévale contre la vôtre. Chaque heure de votre dignité et de votre liberté est une heure qui vous est conservée malgré vous, et que vous devez à la puissance de Jésus-Christ. Si un jour sa croix s'abaissait sur l'horizon, comme un astre

usé, les mêmes causes qui ont autrefois produit la servitude la produiraient infailliblement de nouveau, le domaine de la terre et le domaine du travail, par une invincible attraction, se réuniraient dans les mêmes mains, et la pauvreté succombant sous la richesse, présenterait au monde étonné le spectacle d'une dégradation dont elle n'est sortie que par un miracle toujours subsistant devant nous.

Ce miracle vous pèse, je le sais; vous demandez même ingénieusement dans quelle page de l'Évangile l'esclavage a été positivement réprouvé et aboli. Eh mon Dieu! dans aucune page, mais dans toutes à la fois. Jésus-Christ n'a pas dit un seul mot qui n'ait été une condamnation de la servitude, et qui n'ait rompu un anneau des chaînes de l'humanité. Quand il se disait le Fils de l'homme, il affranchissait l'homme; quand il disait d'aimer son prochain comme soi-même, il affranchissait l'homme; quand il choisissait des pêcheurs pour ses apôtres, il affranchissait l'homme; quand il mourait pour tous indistinctement, il affranchissait l'homme. Accoutumés que vous êtes aux révolutions légales et mécaniques, vous demandez à Jésus-Christ le décret qui a changé le monde, vous êtes étonnés de ne pas le rencontrer dans l'histoire, formulé à peu près comme ceci : « Tel jour, à telle heure, quand l'horloge des Tuileries aura sonné tant de coups, il n'y aura plus d'esclaves nulle part. » Ce sont vos procédés modernes; mais remarquez aussi les démentis que leur donne le temps, et comprenez que Dieu, qui ne fait rien sans le libre concours de l'homme, emploie dans les révolutions

qu'il prépare un langage plus respectueux pour nous et plus sûr de son efficacité. Saint Paul, initié aux secrets patients de l'action divine, écrivait aux Romains : *Que chacun demeure dans sa vocation. Êtes-vous esclave, n'en ayez point souci, et quand même vous pourriez devenir libre, servez plutôt* (1). Ces paroles mêmes étaient un acte d'affranchissement aussi solennel que celui-ci : *Moi, le vieillard Paul, le captif de Jésus-Christ, je vous prie pour mon fils Onésime, que j'ai engendré dans mes liens... et que je vous renvoie... non plus comme un esclave, mais au lieu de l'esclave, un frère très-chéri* (2). La restitution évangélique de l'homme s'est faite ainsi, elle se conserve et se propage ainsi, par une insensible infusion de la justice et de la charité, qui pénètre l'âme et la transforme sans secousse, et qui fait que l'heure de la révolution n'est jamais connue. Le monde antérieur à Jésus-Christ n'a pas su que la propriété du travail était essentielle à l'homme; le monde formé par Jésus-Christ l'a su et l'a pratiqué : voilà tout.

Mais la propriété du travail ne suffit pas encore au pauvre. L'enfant pauvre, le malade pauvre, le vieillard pauvre, n'ont point de travail à eux, et trop souvent même le travail manque au pauvre valide : Jésus-Christ devait donc leur créer une autre propriété que celle du travail. Où la prendre? Elle ne pouvait évidemment se trouver que dans la propriété de la terre;

(1) Ire Épître aux Corinthiens, chap. 7, vers. 20 et 21.
(2) Épître à Philémon, vers. 9, 10, 12 et 16.

mais la propriété de la terre appartient au riche; on ne saurait ébranler ce droit sans réduire en servitude le genre humain tout entier. Quelle ressource? Jésus-Christ l'a découverte, Messieurs; il nous a appris que la propriété n'est pas égoïste dans son essence, mais qu'elle peut l'être dans son usage, et qu'il suffit de régler et de limiter cet usage pour assurer au pauvre sa part dans le patrimoine commun. L'Évangile a posé ce principe nouveau, plus inconnu encore que l'inaliénabilité du travail : nul n'a droit aux fruits de son propre domaine que selon la mesure de ses légitimes besoins. Dieu, en effet, n'a donné la terre à l'homme qu'à cause de ses besoins et pour y pourvoir. Tout autre usage est un usage égoïste et parricide, un usage de volupté, d'avarice, d'orgueil, vices réprouvés par Dieu, et qu'il n'a pas voulu sans doute engraisser et consacrer en instituant la propriété.

Il est vrai que les besoins diffèrent selon la position sociale de l'homme, position variable à l'infini, et dont l'Évangile a tenu compte en ne réglant pas mathématiquement le point où finit l'usage et commence l'abus. L'homme l'eût fait; Dieu ne s'est pas cru assez fort mathématicien pour cela, ou plutôt, là comme ailleurs, il a respecté notre liberté. Mais le droit évangélique n'en est pas moins clair et constant : là où expire le besoin légitime, là expire l'usage légitime de la propriété. Ce qui reste est le patrimoine du pauvre; en justice comme en charité, le riche n'en est que le dépositaire et l'administrateur. Si des calculs égoïstes le trompent sur sa dette envers le pauvre, s'il y échappe

par un luxe croissant avec sa fortune, ou par une avarice toujours plus inquiète de l'avenir à mesure qu'elle en a moins de motif, malheur à lui! Ce n'est pas en vain qu'il est écrit dans l'Évangile : *Malheur à vous qui êtes riches* (1)! Dieu lui demandera ses comptes au jour du jugement; les larmes du pauvre lui seront présentées; il les verra dans la clarté de la vengeance, n'ayant pas voulu les voir dans la lumière de la justice et de la charité. S'il a été le propriétaire légitime de son bien, il sera aussi le propriétaire légitime de sa damnation.

Je ne m'arrête pas, Messieurs, à ces menaces si terribles et si réitérées de l'Évangile contre les injustes détenteurs de la propriété territoriale du pauvre; car ce n'est là que la moindre garantie de son droit. Ce n'est pas la crainte qui a fondé sur la terre la seconde propriété du pauvre, mais l'onction de Jésus-Christ pénétrant dans le cœur du riche et y fleurissant en un froment sacré. De là ces soins assidus dont le monde antique n'avait aucune idée; ces préoccupations de l'opulence en faveur de la misère; ces fondations d'hôpitaux, d'hospices, de maisons de secours sous toutes formes et sous tout nom; ces oreilles ouvertes pour entendre tout gémissement qui rend un son nouveau, et qui appelle une invention de la charité; ces visites personnelles aux mansardes et aux grabats, ces bonnes paroles sorties d'un fonds d'amour qui ne s'épuise jamais; cette communion de la richesse et de la pau-

(1) Saint Luc, chap. 6, vers. 24.

vreté qui, du matin au soir, du siècle qui finit au siècle qui commence, mêle tous les rangs, tous les droits, tous les devoirs, toutes les pensées, le théâtre à l'Église, la cabane au château, la naissance à la mort, faisant naître la charité jusque dans le crime, en arrachant à la prostitution même sa larme et son écu.

J'en conviens, une grande partie de ce spectacle est caché; tout œil n'a pas reçu le don de le voir, et même l'œil de Dieu seul le connaît tout entier. Il est donc facile d'accuser sous ce rapport, au moins dans une certaine mesure, la dureté du riche et l'impuissance de Jésus-Christ. C'est à nous, chrétiens, prêtres de Jésus-Christ, qui avons le secret de tant de bonnes œuvres, à témoigner de ce que nous voyons, sans cesser jamais d'exciter la main qui se lasse, ou le cœur qui s'oublie. N'y a-t-il pas ici dans la jeunesse qui m'écoute, des représentants de cette légion de Saint-Vincent-de-Paul qui couvre la France, et qui a maintenant des frères de son nom et de son âme jusqu'à Constantinople et à Mexico? Quel est celui d'entre eux qui ne voit pas le pauvre face à face, qui ne sait pas l'entendre et lui parler? Lequel n'a pas échauffé sa foi aux haillons de la misère? Lequel montant le soir de honteux escaliers, et frappant à la porte de la douleur, n'a pas ouï quelquefois Jésus-Christ lui répondre au dedans par une tentation vaincue, et lui dire : Bien?

Ah! sans doute, la misère physique et morale grandit dans le monde : mais est-ce la faute de Jésus-Christ, ou de ceux qui ne veulent pas de lui? La propriété incré-

dule a-t-elle le droit d'accuser l'impuissance de la propriété chrétienne? Celle-ci, diminuée par l'apostasie d'une portion de la société évangélique, fait ce qu'elle peut, et l'autre portion ne lui laisse pas même la libre action de la charité. Elle n'est donc pas comptable des maux présents; elle ne le sera pas des maux à venir. Que ceux-là guérissent les plaies qui les font.

Jésus-Christ a rendu au pauvre la propriété du travail, et il a créé pour lui dans le superflu du riche une seconde propriété : mais était-ce assez? Vous, chrétiens, qui avez le sentiment de Dieu, vous me répondez que non. Vous compariez en secret, pendant que je vous parlais, le sort du riche avec celui du pauvre, et vous vous disiez qu'enfin, malgré tout, la différence était grande, et que quelque autre chose encore était nécessaire à l'œuvre du Christ. Vous avez raison. L'homme n'a pas seulement besoin de pain, il a besoin de dignité. Il est, par sa nature même, une dignité. Quel est celui de nous qui ne le sente vivement, et qui n'aspire à un état de grandeur capable de satisfaire l'instinct qu'il en a? Nous ne nous trompons pas en ce point, nous sommes des enfants de race royale, nous descendons d'un lieu où la domination est le droit, et il est juste que nous sentions se remuer en nous ces restes de notre première majesté. Hélas! dans l'exil le prince qui a perdu le trône n'en perd jamais le souvenir; on a remarqué sur le front de tous les détrônés un sillon, une cicatrice de douleur qui ne se guérit pas. Eh bien! nous sommes du nombre de ces proscrits de grande race; à la lettre, et dans toute la rigueur de l'expres-

sion, nous sommes des rois détrônés, des enfants de Dieu destinés à nous asseoir un jour à la droite de notre Père et à régner avec lui. Cela étant, l'homme pauvre a-t-il la mesure de gloire et de puissance qui nous revient? Et peut-il s'en passer, s'il ne l'a pas? Peut-il vivre sans dignité? Non, mille fois non, je n'admets pas la vie sans la royauté. Or où est la royauté du pauvre? où est la royauté de cet homme qui attend du plus vil office son pain de chaque soir? Où est-elle? Où est sa couronne? Qui la lui tressera de nouveau et la lui rendra? Qui, Messieurs, qui? Eh! Jésus-Christ, l'Évangile : soyez sûrs qu'ils y ont songé.

Voici Jésus-Christ qui vient, lui, l'homme réparé, l'homme renouvelé dans la gloire, pour nous la rendre : il vient! L'humanité, qui l'attend, n'est pas une, elle est partagée en deux camps : à gauche, l'humanité riche; à droite, l'humanité pauvre; un espace au milieu. Jésus-Christ descend, le voilà! Où passera-t-il? Il passe du côté du pauvre avec sa royauté et sa divinité. *Il est pauvre* (1), s'écriait le prophète en le voyant venir de loin; et déclarant lui-même sa mission : *Le Seigneur*, dit-il, *m'a envoyé pour évangéliser les pauvres* (2). Saint Jean, le précurseur, le fait questionner par ses disciples : *Êtes-vous*, lui demande-t-il, *Celui qui doit venir, ou faut-il que nous en attendions un autre?* Le Christ répond : *Dites à Jean ce que vous avez entendu et ce que vous avez vu : les*

(1) Zacharie, chap. 9, vers. 9.
(2) Saint Luc, chap. 4, vers. 18.

aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent. Est-ce là tout? Non; écoutez! écoutez! *Les pauvres sont évangélisés* (1)! C'est là le signe suprême, plus que la vue rendue aux aveugles, plus que la marche aux estropiés, plus que la pureté aux lépreux, plus que l'ouïe aux sourds, plus que la vie aux morts. *Les pauvres sont évangélisés!* c'est-à-dire la science, la lumière, la dignité sont restituées à la portion de l'humanité qui n'avait plus rien de tout cela. Jésus-Christ ne se lasse pas de faire alliance avec elle, et, balayant la richesse chaque fois qu'il la rencontre sur son passage, il disait avec une divine tendresse : *Je vous rends grâces, ô mon Père, de ce que vous avez caché ces choses aux savants et aux sages, et de ce que vous les avez révélées aux petits* (2). Enfin il établit entre eux et lui une solidarité qui couvrira éternellement le pauvre et lui assurera le respect de tous les siècles à venir : *Tout ce que vous aurez fait,* dit-il, *au plus petit d'entre mes frères, c'est à moi-même que vous l'aurez fait* (3).

Vous comprenez maintenant, Messieurs, le charme inouï attaché à la pauvreté pour les yeux du chrétien. Si, non content de secourir le pauvre et de l'aimer, le chrétien aspire à être pauvre lui-même; s'il vend son patrimoine pour le distribuer à ses frères souffrants; si saint François d'Assise renonce à l'héritage paternel

(1) Saint Matthieu, chap. 11, vers. 4 et 5.
(2) Saint Matthieu, chap. 11, vers. 25.
(3) Saint Matthieu, chap. 25, vers. 40.

pour courir le monde avec un sac et une corde; si Carloman lave les écuelles du Mont-Cassin; si tant de rois, de reines, de princes, de princesses quittent tout pour embrasser la pauvreté volontaire, vous en avez le secret. Jésus-Christ, venu de plus haut, s'est fait pauvre lui-même; il a fait de la pauvreté et de l'amour une mixtion qui enivre l'homme, et où toutes les générations viennent boire à leur tour. Le pauvre, c'est Jésus-Christ même : Jésus-Christ, qui a tant aimé! Comment passerai-je à côté de lui sans une goutte de respect et d'amour?

O puissants philosophes! je vois bien votre objection; vous me direz : Mais tout cela, c'est de la pure métaphysique; il n'y a pas là dedans une ombre de réalité. C'est vrai, il n'y a là dedans ni décrets législatifs, ni grosse artillerie pour les faire respecter, ni même du sens commun, si vous le voulez; il n'y a là dedans qu'une révolution d'amour, une révolution qui s'est accomplie avec rien. C'est précisément ce qui me touche. O académiciens! hommes d'esprit, législateurs, princes, prophètes, écoutez-moi, si vous le pouvez. L'humanité riche foulait aux pieds l'humanité pauvre; moi, j'étais de l'humanité pauvre en ce temps-là, et j'en suis encore : eh bien! par grâce, faites que l'humanité riche respecte l'humanité pauvre; que l'humanité riche aime l'humanité pauvre; que l'humanité riche rêve à l'humanité pauvre; faites des sœurs de Charité pour panser mes plaies, des frères de petites écoles pour m'instruire, des frères de la Merci pour me racheter de la servitude; faites cela, et je vous tiens quittes du

reste. Jésus-Christ l'a fait, et voilà pourquoi je l'aime ; il l'a fait avec rien, et voilà pourquoi je le tiens pour Dieu. Chacun a ses idées.

Jésus-Christ en a eu une troisième au sujet des pauvres ; il a craint qu'ils ne s'estimassent malheureux de leur élection à la pauvreté, et il a prononcé cette adorable parole, qui est en tête de tout son Évangile : *Bienheureux les pauvres de gré, parce que le royaume du ciel est à eux* (1) ! Vous pensez peut-être que cela veut dire : Bienheureux ceux qui sont méprisés sur la terre, parce qu'ils seront honorés dans le ciel ; bienheureux ceux qui souffrent sur la terre, parce qu'ils se réjouiront dans le ciel ; bienheureux ceux qui ne sont rien ici-bas, parce qu'ils seront tout dans le ciel ! Il est vrai, c'est en partie le sens de cette ineffable parole, mais ce ne l'est pas tout entier. Elle veut dire aussi : Bienheureux les pauvres de gré, parce que le royaume du ciel est à eux dès ici-bas, parce que l'onction de la béatitude descendra dans leur âme, l'élargira, l'élèvera au-dessus des sens, et la remplira même au milieu du dénûment ! Jésus-Christ nous révélait par là une vérité qui n'est pas seulement de l'ordre surnaturel, mais qui appartient aussi à l'ordre moral, et même à l'ordre purement économique : c'est que le bonheur est une chose de l'âme, et non du corps ; c'est que la source en est dans le dévouement, et non dans la jouissance ; dans l'amour, et non dans la volupté. Or le dévouement appartient au pauvre par droit de nais-

(1) Saint Matthieu, chap. 5, vers. 3.

sance, et l'amour, trop souvent refusé au riche, habite volontiers le cœur simple de l'artisan, qui n'a jamais été servi ni adoré, qui n'a point mis tout son être dans l'orgueil, et qui, sachant se donner, sait aimer et être aimé. L'Évangile, en détournant l'homme de la terre et en le reportant vers les choses du dedans, répondait donc à une disposition même de la nature. Il inspirait au pauvre, avec les joies de la sainteté, les joies moins pleines, et pourtant encore souhaitables, de l'ordre humain. Il faisait des peuples contents, spectacle plus rare aujourd'hui, mais qui, grâce à Dieu, n'a pas encore disparu. N'avez-vous jamais, le jour du dimanche, rencontré un village breton se rendant à son église, le vieillard cheminant d'un pas gai, le jeune marié ayant à son bras sa compagne, les enfants et les petits-enfants portant à Dieu leur forte et naïve santé; tous annonçant au dehors, du front chauve au front vierge, la sérénité, la fierté, la possession de soi-même en Dieu, la sécurité de la conscience, et pas l'ombre de regret ni d'envie? L'homme de la cabane sourit à l'homme du château; le respect n'est sur ses lèvres qu'une nuance du contentement, et le contentement n'est que l'expression terrestre d'un sentiment plus haut et qui déborde plus à fond.

Ailleurs, Messieurs, il n'en est plus de même; l'envie a plissé tous les fronts et allumé tous les yeux. Je le crois bien : Jésus-Christ avait fondé la propriété du pauvre, sa dignité et sa béatitude; vous avez altéré toutes les trois. Vous avez diminué la propriété du pauvre par l'accroissement de la propriété incrédule

plus ou moins retournée à l'égoïsme païen ; vous avez diminué la dignité du pauvre en attaquant Jésus-Christ, qui en est la source ; vous avez diminué la béatitude du pauvre en lui persuadant que la richesse est tout, et que la félicité, fille de la Bourse, est cotée et paraphée au grand-livre de la dette publique. Vous en recueillez les fruits. Ce pays a bien des plaies ; mais la plus grande peut-être est la plaie économique, cette fureur du bien-être matériel qui précipite tout le monde sur cette maigre et chétive proie que nous appelons la terre. Retournez, retournez à l'Infini : lui seul est assez grand pour l'homme. Ni chemins de fer, ni longues cheminées à vapeur, ni aucune invention n'agrandiront la terre d'un pouce ; fût-elle aussi prodigue qu'elle est avare, aussi illimitée qu'elle est étroite, elle ne serait encore pour l'homme qu'un théâtre indigne de lui. L'âme seule a du pain pour tous, et de la joie pour une éternité. Rentrez-y à pleines voiles ; rendez Jésus-Christ au pauvre, si vous voulez lui rendre son vrai patrimoine ; tout ce que vous ferez pour le pauvre sans Jésus-Christ ne fera qu'élargir ses convoitises, son orgueil et son malheur.

TRENTE-QUATRIÈME CONFÉRENCE

DE L'INFLUENCE DE LA SOCIÉTÉ CATHOLIQUE SUR LA SOCIÉTÉ NATURELLE QUANT A LA FAMILLE.

Monseigneur,

Messieurs,

La propriété est une des bases de la société naturelle, non-seulement parce qu'elle sert à la conservation et à la distribution de la vie, mais encore parce qu'elle est nécessaire au maintien de notre dignité et de notre liberté. Cependant le monde païen, la détournant de ce double but, en avait fait un instrument de misère, de servitude et de dégradation, et vous avez vu l'heureuse révolution accomplie sous ce rapport par le droit évangélique ou chrétien. L'Évangile a restitué aux hommes la propriété inaliénable du travail, et le travail leur étant trop souvent refusé par l'âge ou la maladie, ou même l'occasion, il a créé pour eux une seconde propriété dans le superflu du riche et dans la charité de tous. Par cette double disposition du droit nouveau, l'une et l'autre inconnues de l'antiquité, la paix s'est faite entre l'humanité riche et l'humanité pauvre, la première ai-

dant la seconde, la seconde aidant la première, toutes les deux mêlant l'amour à la justice, et contentes de leur sort autant qu'il est possible d'arriver ici-bas au contentement; car en ce point comme en beaucoup d'autres, Messieurs, vous ne devez pas perdre de vue qu'aucune providence ne peut tout pour l'homme; quel que soit le droit, l'abus reste possible pour notre liberté, et le malheur par l'abus. Toute la justice et toute la charité de l'Évangile ne sauraient entièrement conjurer l'effet de nos passions, de l'égoïsme, de l'imprévoyance, de la mollesse et de tant d'autres causes par lesquelles nous creusons sous nous un abîme de misère et de douleur. L'homme équitable n'accusera pas toujours ses frères des maux où il est tombé; il en accusera souvent lui-même; il pardonnera d'autant plus à Dieu qu'il se pardonnera moins, et, fût-il innocent, il comprend encore que, n'étant pas tout seul, les fautes d'autrui peuvent l'atteindre et attrister sa destinée. L'Évangile a la liberté pour contre-poids; il ne fait que les miracles qui ne la détruisent pas.

La propriété étant réglée par la justice et purifiée par la charité, tout n'est pas fait encore. Il est une autre base de la société naturelle, non moins importante, plus importante peut-être, si toutefois il est possible d'assigner des degrés exacts aux éléments constitutifs de l'ordre social: je veux parler de la famille. Car la société humaine n'est point un assemblage d'individus épars, dénués de toute autre consistance que celle de leur personnalité; elle est un tissu de familles régulières, qui font de l'homme même une société antérieure à toute autre.

société de travail, de richesse, d'affection, de force, par laquelle l'homme se pose comme un être plein, conservant et propageant sa vie, et partant de là pour entrer dans une société plus vaste, à laquelle il apporte son existence collective, et à qui il demande en échange une participation à des biens plus grands : toute l'étendue, toute la gloire, toute la puissance d'une patrie.

Je me propose d'examiner aujourd'hui ce que le droit évangélique a fait pour la famille. La nature même du sujet exigera de moi quelquefois que je touche à des points délicats ; j'espère, en y touchant, rester dans les limites consacrées par la langue chrétienne, et même par la langue de ce grand siècle de Louis XIV, à qui Dieu avait accordé la grâce de faire bien, et de mieux dire encore.

La famille est composée de trois sortes de personnes, le père, la mère et l'enfant. Je ne parlerai de l'enfant que d'une manière accessoire, parce que sa destinée dépend des relations qui existent entre le père et la mère, et que là où ces relations sont justes et humaines, le sort de l'enfant est lui-même bon et heureux. Je l'écarte de la discussion, pour ne pas la compliquer inutilement.

Selon la tradition consignée dans les livres saints, Dieu, ayant fait l'homme, le regarda, et trouva qu'il était seul. Il lui envoya donc un sommeil mystérieux, et, pendant qu'il y était plongé, posant la main sur son cœur, il arracha une partie du bouclier naturel qui le couvre, en forma un être nouveau, et ayant éveillé l'homme, il lui présenta la compagne de sa vie.

L'homme, ravi, se reconnut dans un autre que lui-même, et prononça la première parole d'amour : Voici, dit-il, *l'os de mes os, et la chair de ma chair; celle-ci s'appellera d'un nom qui marque l'homme, parce qu'elle a été tirée de l'homme; c'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère, et s'attachera à son épouse, et ils seront deux dans une seule chair* (1). Cette parole, Messieurs, ou plutôt ce chant renfermait toute la constitution de la famille; la dignité réciproque de l'homme et de la femme, l'indissolubilité de leur union, et cette union en deux personnes seulement. La dignité d'abord, puisque la femme avait été prise de l'homme, et qu'on ne pourrait jamais lui reprocher d'avoir été formée d'un limon secondaire; l'indissolubilité, puisque leur union était dans une seule chair; l'unité, puisque cette chair n'était qu'à deux.

Et si, laissant de côté la tradition biblique, nous cherchons dans notre cœur quels sont les vrais rapports de l'homme et de la femme, nous arriverons encore aux mêmes conclusions. En effet, l'affection la plus chère, la plus pénétrante, la plus aimable, celle qui renferme le plus l'idée de la félicité telle que nous nous la créons, c'est, Messieurs, pesée au poids du cœur comme au poids du sanctuaire, l'affection qui unit l'homme à sa légitime compagne. Or là où est l'affection, là il y a communication de dignité; l'affection n'a jamais outragé; elle honore, elle respecte, elle vénère, elle élève ce qui est bas pour le transfigurer en soi. C'est même un des

(1) Genèse, chap. 2, vers. 23 et 24.

rêves de notre âme d'aimer au-dessous de nous, pour avoir le plaisir d'élever jusqu'à nous : sentiment délicat, que Dieu éprouve lui-même, et qui nous explique tout ce qu'il fait pour l'homme. Un ancien a dit: *Amicitia pares invenit vel facit:* maxime dont l'application est quotidienne, et qui diminue au profit du bonheur la régularité sévère des rangs. Or elle s'applique surtout à la femme, qui occupe naturellement la plus haute dignité, parce que l'amour que nous lui portons est le plus haut de tous les amours. Je dis nous, Messieurs; car, ceux-là mêmes qui sont constitués dans la dignité du sacerdoce et de la chasteté éternelle, ceux-là ont une mère, une sœur, et par conséquent ils ne sont pas exclus de l'affection bénie dont je parle, don de Dieu à tous les hommes et condiment sacré de toute la vie.

En second lieu, l'affection produit naturellement l'indissolubilité. Quel est l'être assez lâche, quand il aime, pour calculer le moment où il n'aimera plus? Quel est l'être assez indigne de concevoir et de mériter l'affection, qui vit avec ce qu'il aime comme s'il devait un jour ne l'aimer plus? Qui de nous, au contraire, illusion trop souvent détruite, mais illusion qui nous honore, qui de noús, une fois qu'il aime, ne se persuade, dans ce moment du moins, qu'il aimera toujours avec tout l'entraînement et toute la jeunesse de son cœur? On se trompe, je le veux; mais ce n'est pas moins là le caractère inné de tout sérieux attachement.

L'unité en est un autre. On n'aime point à trois, on n'aime qu'à deux. Il est impossible de se représenter une affection de même nature et de même force entre

trois âmes d'hommes. C'est à cause de cela même qu'il y a si peu de capacité en nous pour aimer. Notre amour est exclusif; quand nous nous donnons, nous ne nous donnons qu'à un, et il a fallu toute la puissance de Jésus-Christ pour communiquer de l'étendue à nos affections sans détruire leur énergie.

Ainsi donc le cœur et la Bible nous disent la même chose, et en aucun autre point ils ne sont plus d'accord : ils nous disent que les rapports de l'homme et de la femme sont dignité, indissolubilité, unité.

Mais quand, sortant du cœur et de la Bible, nous entrons dans l'histoire, est-ce là le spectacle qui se présente à nous? Y trouvons-nous dans les rapports de l'homme et de la femme, dignité, indissolubilité, unité? Non, Messieurs; nous y trouvons tout le contraire. L'homme, historiquement parlant, a accumulé contre sa compagne tout ce qu'il a pu imaginer de duretés et d'incapacités. Il en a fait une captive, il l'a couverte d'un voile et cachée à l'endroit le plus secret de sa maison, comme une divinité malfaisante ou une esclave suspecte; il lui a raccourci les pieds dès l'enfance, afin de la rendre incapable de marcher et de porter son cœur où elle voudrait; il l'a attachée aux travaux les plus pénibles, comme une servante; il lui a refusé l'instruction et les plaisirs de l'esprit, jusque-là qu'en certaines contrées, le voyageur rencontrant cet être dégradé et lui demandant sa route, la femme répondait : « Je ne sais pas, je ne suis qu'une femme. » Que n'a-t-on pas fait encore contre elle? On l'a prise en mariage sous la forme d'un achat et d'une vente; on l'a déclarée incapable de

succéder à son père et à sa mère, incapable de tester, incapable d'exercer la tutelle sur ses propres enfants, et retournant elle-même en tutelle à la dissolution du mariage par la mort. Enfin la lecture des diverses législations païennes est une révélation perpétuelle de son ignominie, et plus d'une, poussant la défiance jusqu'à l'extrême barbarie, l'a contrainte de suivre le cadavre de son mari, toute jeune et toute vivante, et de s'ensevelir dans son bûcher, afin, remarque un jurisconsulte, que la vie du mari fût en sûreté, la femme sachant qu'elle ne pouvait lui survivre en aucun cas.

Quelles injures, Messieurs, quelle étonnante dégradation! Ce n'est pas tout. Déjà déshonorée par tant d'outrages à sa faiblesse, on y a joint la faculté de la répudier. Elle était venue jeune et belle, on la renvoie flétrie par l'âge ou l'infirmité, comme un meuble dont on se défait quand il est fêlé par l'usage, ou qu'on s'ennuie de le voir chez soi. Les satiriques latins nous ont conservé quelqu'une de ces scènes d'infamie, et jusqu'aux paroles insolentes de l'esclave venant dire à sa maîtresse de la veille qu'elle n'était plus même esclave comme lui.

Eh bien plus encore, la simultanéité dans le mariage : des troupeaux de ces êtres si dignes devant Dieu et devant notre cœur, des troupeaux de femmes enfermées comme un bétail entre des murailles, et devenues, dans l'ennui de leurs jours et de leurs nuits, la proie, je ne dirai pas d'une affection, mais la proie d'un moment au milieu de siècles d'oubli!

Voilà l'histoire! voilà la femme dans l'histoire!

Et, l'Évangile venu, l'Évangile l'ayant relevée, comme

nous le verrons tout à l'heure, l'opprobre et la servitude n'ont pas cessé pour elle d'un seul coup; ils n'ont cessé que là où l'Évangile a prévalu; partout ailleurs elle est demeurée au sort qu'on pourrait appeler son sort naturel. Vous en avez la preuve assez proche de vous. Le musulman, venu six siècles après l'Évangile, s'est-il soucié de rendre à la femme sa dignité? A vos portes, pour vous braver, il a relevé les quatre murailles de la captivité et du mépris; il y a entassé les objets de sa lâche convoitise, non pas tous peut-être marqués au même degré de servitude et d'infamie; mais qu'importe la nuance de l'estime dans l'opprobre, et le degré de faveur dans l'oppression? La sultane règne autant qu'on peut régner sur un cœur qui se partage et qui se dissipe; elle règne comme la dernière paysanne de France ne voudrait pas régner. Le spectacle des mœurs musulmanes, chez des peuples qui ne manquent pas de grandeur native, est un avertissement de la Providence à la femme chrétienne tentée d'apostasie par la sévérité de l'Évangile; elle y apprend ce que coûte l'amour qui n'est pas sous la protection de Dieu, et ce que devient l'adoration de l'homme le lendemain du jour où il n'adore plus Jésus-Christ. Elle y apprend le degré de bassesse où elle descend dès que Jésus-Christ n'a plus la main sur l'homme pour le contenir et le purifier, pour contenir et purifier sa compagne, et les rendre tous deux un sanctuaire d'amour fidèle et respectueux.

Jusque parmi nous, Messieurs, dès que baissent les eaux évangéliques, qu'entendons-nous? Le cri sourd du divorce, la bête humaine qui hurle après la liberté

brutale, et demande qu'on l'affranchisse d'un devoir insupportable à ses désirs. Nous l'avons entendu, ce cri honteux ; il a même triomphé un moment dans notre patrie, il triomphe encore dans une partie de l'Europe où le christianisme est mal défendu par le schisme et l'hérésie. Là une femme, une femme chrétienne, se voit chasser de la famille qu'elle a fondée de son sang ; elle cesse d'être mère en cessant d'être épouse ; on lui enlève par le divorce, comme un bétail qui se divise, une part des enfants qu'elle a portés dans son sein, qu'elle a nourris de ses larmes et de son amour. Mais la louve, au fond des forêts, quand on lui arrache ses petits, on lui fait une injure qu'elle ressent ; et vous, dans un pays chrétien, vous arrachez l'enfant à sa mère ; vous ne craignez pas de lui faire une injure que le tigre ne vous pardonnerait pas dans l'antre de ses déserts !

Comment expliquer un aussi étrange renversement des lois de la nature et de l'affection ? Je comprends l'abus de la propriété, l'esclavage. L'esclave est un étranger ; il est tombé dans cette condition par le sort de la guerre ou de la naissance ; il n'est rien aux souvenirs de son maître et à son cœur. Mais la compagne que l'homme a choisie, qui a eu les serments de sa jeunesse, qui est son égale par le sang, qui a vécu à son foyer, à laquelle il a ouvert son âme, qui lui a donné des jours peints dans sa mémoire et des fils grandis sous ses yeux, pourquoi la déshonorer ? Qu'a-t-elle fait ? Qu'y gagne donc l'homme ? Ah ! ce qu'il y gagne, Messieurs, je vais vous le dire ; car, enfin, il faut bien connaître la cause après avoir vu le phénomène ; il faut

bien pénétrer jusqu'au fond de l'homme et en explorer toute la corruption, afin que la restauration évangélique nous apparaisse tout ce qu'elle est.

Trois égoïsmes ont concouru, dans le cœur de l'homme, à l'avilissement de la femme. Le premier est l'égoïsme de la jalousie. Nous aimons, c'est vrai; mais nous sommes si peu de chose pour être aimés, les années s'écoulent si vite, elles emportent si rapidement les charmes de notre jeunesse, qu'un moment vient où nous doutons de nous-mêmes et de notre aptitude à mériter l'affection. Nous ne nous trompons pas. Cependant nous voulons retenir ce qui ne viendrait plus à nous de soi-même; nous aspirons à une passion dont le jour est déjà loin; plutôt que d'obéir à la nature, nous voulons lui faire violence, et ressusciter par la servitude ce qui nous est ravi par la liberté. C'est la raison secrète qui a partout condamné la femme à un ilotisme plus ou moins prononcé.

Un autre égoïsme, celui de la lassitude, a travaillé contre elle dans un autre sens. Nous nous lassons. Un jour on s'éveille comme d'un songe, on s'étonne de ne plus aimer ce que la veille on adorait encore; on se demande pourquoi. Rien n'est changé que le cœur, mais il est changé, et c'est un coup dont il ne revient jamais. Que faire? Comment vivre dans le supplice de voir avec indifférence l'objet qu'on voyait avec transport? La dissolubilité du mariage est la réponse de notre inconstance à cette question. La jalousie rendait la femme captive, la lassitude la chasse.

Il reste un troisième parti pour un troisième égoïsme,

qui est celui de la simultanéité. La recherche de nous-même est si subtile, qu'il nous faut quelquefois, pour avoir toutes nos aises, joindre l'habitude à la nouveauté. On y arrive en multipliant le mariage, et la passion se compose ainsi une cour où le souvenir est aussi vivant que le caprice, où tous les temps sont mêlés, et où chaque jour apporte à une inépuisable inconstance une noce et une répudiation.

Tel est l'homme, et ce triple égoïsme se réduit à un seul, qui est de manquer d'amour. C'est le reproche de saint Paul aux païens, lorsque, après avoir énuméré tous leurs crimes, il finit par les accuser d'avoir été *sans affection* (1). L'amour purement humain est une effervescence passagère, produite par des causes qui n'ont elles-mêmes que peu de durée; il naît le matin, et se flétrit le soir. Ce n'est point l'acte d'un homme maître de lui, sûr de sa volonté, et portant l'énergie du devoir jusque dans les jouissances intimes du cœur. L'amour véritable est une vertu, il suppose une âme constante et forte, qui, sans être insensible aux dons fugitifs, pénètre jusqu'à la région immuable du beau, et découvre dans les ruines mêmes une floraison qui la touche et qui la retient. Mais l'âme chrétienne seule a ce goût créateur; les autres s'arrêtent à la surface et voient la mort partout. Deux jeunes gens s'avancent vers l'autel, à cette belle cérémonie des noces; ils portent avec eux toute la joie et toute la sincérité de leur jeunesse; ils se jurent un amour éternel. Mais bientôt la

(1) Épître aux Romains, chap. 1, vers. 31.

joie diminue, la fidélité chancelle, l'éternité de leurs serments s'en va par morceaux. Que s'est-il passé? Rien; l'heure a suivi l'heure; ils sont ce qu'ils étaient, sauf une heure de plus. Mais une heure, c'est beaucoup hors de Dieu. Dieu n'était point entré dans leurs serments, il n'a pas été le complice de leur amour, et leur amour finit parce que Dieu seul ne finit pas.

Tournons de ce côté, et, après tant de tristes spectacles, voyons ce que Dieu a fait par l'Évangile pour la réhabilitation de la femme.

L'Évangile a rendu à la femme la liberté, l'instruction, tous les droits civils. Mais il a de plus créé pour elle trois ministères qui lui donnent une glorieuse action sur les destinées du genre humain. Le premier est le ministère du respect. Le respect est une crainte douce et pieuse. Quand nous rencontrons un homme chargé d'ans et de services, le front couvert des traces vives de la vertu, nous nous sentons, quoique son égal, atteint d'un sentiment qui ne nous cause aucune peine, mais qui cependant nous ôte la confiance de la familiarité: c'est le respect. Le respect est l'aveu volontaire d'une dignité qui nous commande sans avoir besoin de nous donner aucun ordre; il entre, comme un condiment nécessaire, dans tous les rapports des hommes entre eux, et l'affection la plus tendre n'en exclut pas l'expression, quelque tempérée qu'elle devienne en ses mains. Sans le respect l'homme touche à la grossièreté de la barbarie, il méconnaît la royauté qui est en lui. Le respect, Messieurs, est descendu sur nous de Dieu même, qui nous a faits à son image. En Dieu il est une

majesté qui repousserait, si elle était toute seule; mais cette majesté suprême étant unie à une suprême bonté, il résulte de ce mélange ineffable une physionomie qui attire sans rien perdre de sa grandeur. C'est un reflet de cette nuance qui habite en nous, et qui produit le respect.

Or, Messieurs, nous sommes sujets à oublier ou à méconnaître cette partie de notre céleste dotation. Les abus de l'égalité, l'abaissement du vice, l'indélicatesse de l'esprit nous poussent sans cesse à la grossièreté, comme l'orgueil nous porte à une roideur sotte et ridicule. La civilisation chrétienne avait besoin de trouver et de conserver le secret de la dignité tempérée par la grâce, d'en avoir un interprète subsistant, un modèle exquis et inviolable, dont la seule présence fût une leçon, et nous rappelât sans cesse la physionomie de l'homme vrai, pur, sincère, simple, digne de lui-même : c'est à la femme chrétienne que ce ministère auguste a été confié. L'Évangile a fait de l'esclave une reine, il l'a tirée d'une servitude honteuse ou d'une liberté effrénée, qui n'était qu'un autre esclavage, pour lui donner sur les mœurs publiques une modeste et souveraine action. Sceptre porté avec autant de fruit que de gloire, qui a imprimé aux temps modernes une ineffaçable couleur de bienséance et d'élévation !

Ce jeune homme usé dans le vice, qui ne croit plus à rien, pas même au plaisir, qui ne respecte plus rien, pas même soi, il vient, il rencontre le regard de la femme chrétienne, il voit vivante la dignité qu'il a profanée; il retrouve Dieu dans une âme qui en a gardé

le sacerdoce et qui le révèle dans ses traits : il sent sa misère et son abjection devant ce miroir de pureté. Un mouvement de paupière ou de lèvres suffit pour le châtier et l'anéantir, lui qui s'estimait sûr de ne pas trembler devant Dieu ! Il reconnaît une puissance à laquelle il doit compte de sa vie, devant laquelle il doit déguiser au moins sa honte, et s'il devient incapable d'être touché de ce reproche tacite, s'il méprise la femme, après avoir méprisé tout le reste, c'est le dernier trait de sa condamnation : il n'appartient plus au monde civilisé, il est barbare.

Le second ministère que l'Évangile a créé pour la femme chrétienne, c'est le ministère d'éducation.

A qui l'homme naissant sera-t-il confié? A qui le remettra-t-on pour lui inspirer une âme bonne? Quelle est la main assez délicate, assez ingénieuse, assez tendre pour assouplir cette bête fauve qui vient de naître entre le bien et le mal, qui pourra être un scélérat ou un saint? Ne cherchons pas si loin. Déjà son éducation a commencé dans le sein même qui le portait. Chaque pensée, chaque prière, chaque soupir de sa mère a été un lait divin qui coulait jusqu'à son âme et le baptisait dans l'honneur et la sainteté. Le père n'y peut rien directement. A la mère seule il a été donné que son âme touchât pendant neuf mois l'âme de l'enfant, et lui imposât des prédispositions à la vérité, à la bonté, à la douceur, germes précieux dont elle achèvera la culture au grand jour, après les avoir semés dans les profondeurs inconnues de sa maternité. L'enfant paraît; il échappe à cette première éducation de l'Évangile par

les entrailles de sa mère; mais il est reçu dans des mains que l'Évangile a bénies, il n'a plus à craindre le meurtre ou l'exposition; il dort tranquille sous la protection de sa mère armée de Jésus-Christ. Et dès que ses yeux s'ouvrent, quel est le premier regard qu'il rencontrera? Le regard pur et pieux d'une chrétienne. Et dès qu'une parole, se glissant par les tortueux canaux de l'ouïe, pourra s'introduire jusqu'à son âme, qui la lui dira? Qui lui jettera la première parole, la première révélation, le premier cri d'une intelligence à une intelligence? Qui? Ce fut Dieu autrefois; c'est encore lui maintenant par notre mère purifiée et sanctifiée. C'est la femme chrétienne qui a succédé à Dieu dans le ministère sacré de la première parole. Quand Adam l'entendit, et que la flamme de son esprit s'alluma de ce coup sous l'horizon étincelant du ciel, c'était Dieu qui lui avait parlé. Et nous, quand notre cœur s'éveille à l'affection et notre esprit à la vérité, c'est sous la main, sous la parole, sous le poids de l'amour maternel que ce prodige s'accomplit.

L'enfance disparaît bien vite, et la jeunesse s'annonce avec ses instincts de liberté. L'éducation devient plus périlleuse sans cesser d'être nécessaire; toute puissance nous pèse comme un joug. Une seule demeure, sinon intacte, du moins respectée. Nous entendons encore la vérité de la bouche d'une mère aimée de Dieu; son regard n'a pas perdu toute autorité; son reproche n'est pas sans aiguillon pour causer le remords, et quand elle est tout à fait désarmée, ses larmes lui restent comme un dernier commandement auquel nous ne

résistons pas. Elle se fraye à notre insu des passages qui conduisent aux endroits les plus secrets de notre cœur, et nous sommes étonnés de l'y trouver au moment où nous nous croyons seuls. Vertu singulière, se survivant à elle-même, et qui atteste dans ses débris mêmes à quelles sources efficaces Dieu l'avait trempée !

Quand la mère finit, l'épouse commence. L'homme est maître à son tour ; mais sa magistrature n'exclut pas celle qu'il donne sur lui-même, et son cœur obéit d'autant mieux que sa pensée commande avec un empire qui n'est pas disputé. La fougue de la jeunesse s'est apaisée ; l'homme ne souhaite plus l'indépendance comme un bien qui passe tous les autres, et qui le met en possession de lui-même ; il se possède assez, il est sûr de son pouvoir, il retourne vers la douceur de l'enfance par la pente de sa volonté et le poids même de la vie. L'amitié lui manque, il n'a plus d'égaux : et qui n'a besoin d'égaux ? Qui n'a besoin d'une personne assez tendre pour commander, assez dévouée pour dire la vérité ? L'homme la demande à l'épouse, après l'avoir eue de sa mère ; il recherche autant l'autorité qu'il l'a crainte un moment. Il l'accepte du moins sans résistance, parce que l'amour en fait le fond, et qu'il y puise les consolations de chaque jour contre les amertumes de la maturité. Car la vie devient sévère en déclinant vers le soir ; les déceptions abondent ; la lumière des choses se ternit ; les soucis creusent le front, et l'ambition même, lasse du succès, laisse échapper ce cri de la vanité trompée :

Mon cœur, lassé de tout, demandait une erreur
Qui vînt de mes ennuis chasser la nuit profonde,
Et qui me consolât sur le trône du monde.

Or cette erreur cherchée, si c'est une erreur, qui la donne que l'épouse? C'est elle qui colore les événements heureux, qui embaume les revers, qui reçoit au seuil domestique ce fugitif des honneurs tout meurtri de sa chute, ce proscrit de la pensée qui n'a remporté de la science que le martyre du doute. L'épouse chrétienne infiltre dans ces âmes brisées le détachement et la certitude; elle ressuscite dans leur âme le Dieu qui réjouissait leur jeunesse, et ravive leur vie mourante aux sources de l'éternité.

Si la grâce lui manque pour cette dernière scène de l'éducation humaine, tout n'est pas perdu; les transfigurations de la femme chrétienne ne sont pas encore achevées, non. Après avoir été mère, puis épouse, la femme chrétienne se reproduit sous une nouvelle forme: elle est fille! Et quel est l'homme, à soixante ans, qui n'apprend pas de sa fille? Quel est l'homme qui, n'ayant pas connu Dieu dans la vie et dans la raison, et voyant sa jeuné enfant s'agenouiller chaque soir devant l'invisible Majesté, ne soupçonne, à la naïveté de sa prière et de sa joie, à la paix de son cœur, quelque chose du mystère qui s'approche de lui par une si vive représentation? O tendresse des voies de Dieu! Notre mère nous apprenait son nom quand nous étions enfants; l'épouse l'a redit, dans l'intimité nuptiale, à l'âme enivrée du jeune homme; la fille le raconte au vieillard courbé par

l'âge, et lui ramène, dans ses jours de décadence, une révélation toute jeune et toute vierge ! Le ciel dira combien d'âmes ont été le fruit de cette dernière violence de la vérité ; combien qui n'avaient rien vu et rien entendu, se sont éveillés du songe de l'erreur sur leur lit de mort, et ont adoré de leur souffle expirant l'éternel amour se montrant à eux sous la forme angélique d'une fille bien-aimée.

Après cela, qu'avait besoin la femme d'un troisième ministère ? Dieu pourtant lui en a commis un troisième : dirai-je le plus grand de tous ? Je ne sais ; mais enfin je le nommerai : c'est le ministère de la charité.

A la femme chrétienne, par une délégation spéciale, comme emploi de ses loisirs et de la surabondance de ses vertus, ont été confiés tous les pauvres, toutes les misères, toutes les plaies, toutes les larmes. C'est elle qui, au nom et au lieu de Jésus-Christ, doit visiter les hôpitaux et les greniers, découvrir les gémissements, explorer le royaume si vaste de la douleur. A d'autres le dévouement de la doctrine, à elle le dévouement des secours. A d'autres de représenter Jésus-Christ par le glaive de la parole, à elle de le représenter par le glaive de l'amour.

Voulez-vous, sans faire de phrases, car il y en aurait trop à faire, voulez-vous arriver à une comparaison qui dira tout d'un seul mot ? Eh bien, entre le monde païen et le monde chrétien il y a la même différence qu'entre la prêtresse de Vénus et la sœur de Saint-Vincent-de-Paul. Allez à ce fameux temple de Corinthe, et voyez-y la femme ; entrez dans nos hôpitaux, et voyez-y la sœur

de charité ! Ce sont là les deux mondes : choisissez.

Cela fait, Messieurs, le reste n'était plus qu'un jeu. La dignité de la femme créée, l'indissolubilité et l'unité du mariage en découlaient naturellement. Toutefois, tant l'homme est corrompu ! l'indissolubilité du mariage ne s'est maintenue qu'au prix de longs efforts. Je pourrais une fois de plus citer au tribunal du siècle présent, d'un côté les passions des grands, et, de l'autre, l'intrépide esprit pastoral avec lequel les chefs de l'Église ont maintenu la pureté et la dignité du sang européen. Je pourrais, reprenant l'histoire dans un autre sens que celui où elle vous a été enseignée, vous dire ce que nous avons souffert pour vous, et ce que vous seriez devenus, si les inébranlables barrières de la catholicité n'avaient arrêté obstinément ces êtres effrénés en qui la puissance égalait la convoitise, et qui, impatients des mœurs du Christ, se ruaient à la conquête de la liberté païenne et musulmane. Nous avons fait de cette cause la cause totale de la civilisation, parce que c'était la cause de la femme, celle de vos mères, de vos épouses, de vos filles, et avec elle la cause du genre humain. Vous ne l'avez pas compris. Vous nous avez accusés de passer les bornes de la défense légitime, de porter la main sur la couronne, quand nous ne la portions que sur la brutalité de la chair et du sang. Où seriez-vous sans ces combats? Votre sang, flétri depuis des siècles, vous serait arrivé par les veines d'une femme esclave au lieu de vous arriver du cœur d'une femme ingénue. Tout ce que vous avez eu de joies saintes pour vos mères, vos épouses et vos filles, eût été transformé aux joies infâmes de la ser-

vitude trempée dans la volupté. Vous seriez des Turcs, et non des Francs!

Rendons grâces à Dieu, qui nous a sauvés par le courage de nos pères, et par les seuls moyens dont le courage pouvait alors s'armer. Le divorce écarté du monde chrétien, la simultanéité n'a pas même fait effort pour s'y produire. Quel est l'Européen (car je n'appelle pas Européen le Turc planté à Constantinople), quel est l'Européen qui oserait même songer de loin à la profanation du mariage par la simultanéité? Qui ne rougirait, au sein même de la débauche, d'introduire sous le même toit, par les mêmes serments, les captives multiples de son égoïsme le plus lâche et le plus insensé?

Encore une fois, rendons grâces à Dieu, qui a purifié le genre humain sans lui ravir sa liberté, qui a retiré au désordre la complicité des lois, et permis à la pureté de devenir la règle authentique de la société humaine.

Ce travail n'a pas peu coûté. Jésus-Christ ne s'est pas borné à le mettre sous la protection de sa croix. Il a voulu naître d'une femme tout à la fois vierge et mère, modèle ineffable du dévouement maternel et du dévouement virginal, et demeurant à jamais sous les yeux du monde pour lui inspirer, par son souvenir et son culte, la pratique des saintes mœurs. La femme n'a cessé, depuis dix-huit siècles, de regarder ce type sublime, qui est celui de sa régénération; elle y a puisé le double courage de la chasteté et de l'amour; elle est devenue digne du respect que le monde avait besoin d'avoir pour elle; on a pu croire à ses serments, et le voile de la servitude, en tombant de son front, y a laissé voir,

sous l'antique apparence d'une beauté fragile, le signe immuable et sanglant de la croix. Protégée par ce signe, elle a passé dans nos rues comme une apparition de la décence et du bien; elle s'est assise, heureuse, au sanctuaire de la maison; elle y a retenu son époux, ses fils et ses filles; elle y a reçu l'étranger sans blesser son honneur : la famille est devenue le lieu de la paix, de la joie, de l'honnêteté, le lieu d'élection de toute âme qui n'est pas corrompue. Le culte des affections a succédé au culte de la chair et du sang. Je vous le demande sans crainte, quel est celui de vous qui ne sente pas qu'il y a plus de contentement dans un quart d'heure passé au sein de la famille, à côté du père, de la mère, des frères et des sœurs, qu'il n'y en a dans tous les enivrements du monde? Qui ne fait pas de la famille le rêve de son existence? Qui ne s'est pas dit, étant jeune : J'arriverai un jour, après un long travail, à m'asseoir chez moi; j'aurai une table, un cabinet, à côté de moi tous les objets de mon affection. Tous, jeunes gens que nous étions, nous nous sommes dit cela; et ceux de nous qui ont renoncé au bonheur de la terre pour prendre en Jésus-Christ leur unique héritage, ceux-là se le disaient avant d'avoir la révélation d'un bien plus rare dans un sacrifice plus grand.

O foyer domestique des peuples chrétiens! maison paternelle, où, dès nos premiers ans, nous avons respiré avec la lumière l'amour de toutes les saintes choses, nous avons beau vieillir, nous revenons à vous avec un cœur toujours jeune, et n'était l'éternité, qui nous appelle en nous éloignant de vous, nous ne nous

consolerions pas de voir chaque jour votre ombre s'allonger et votre soleil pâlir !

Finissons, Messieurs, en résumant cette Conférence et celle qui l'a précédée. Il y a sur la terre trois faiblesses : la faiblesse du dénûment, c'est le pauvre; la faiblesse du sexe, c'est la femme; la faiblesse de l'âge, c'est l'enfant. Ces trois faiblesses sont la force de l'Église, qui a fait alliance avec elles, et les a prises sous sa protection en se mettant sous la leur. Cette alliance a changé la face de la société, parce que jusque-là le faible avait été sacrifié au fort, le pauvre au riche, la femme à l'homme, l'enfant à tous. L'Église, en s'unissant à la faiblesse contre ceux qui sont pourvus de la triple force du patrimoine, de la virilité et de la maturité, a remis en équilibre tous les droits et tous les devoirs. L'égoïsme toutefois ne se tient pas pour vaincu : plus ou moins déguisé, il cherche à rétablir l'ordre païen sur les ruines de l'ordre chrétien, c'est-à-dire la domination oppressive de la force sur la faiblesse. Y réussira-t-il? Rompra-t-il le faisceau qui retient dans l'unité de l'Église le pauvre, la femme et l'enfant? Je suis sûr que non : car sous les mains débiles que je viens de nommer, il y a la main de Dieu, la main de Jésus-Christ, la main de la bienheureuse vierge Marie, toute la puissance de la raison, de la justice et de la charité.

TRENTE-CINQUIÈME CONFÉRENCE

DE L'INFLUENCE DE LA SOCIÉTÉ CATHOLIQUE SUR LA SOCIÉTÉ NATURELLE QUANT A L'AUTORITÉ.

Monseigneur,

Messieurs,

Nous avons constaté l'influence de la société catholique sur la société naturelle quant au droit général, quant à la propriété et quant à la famille; et nous avons reconnu que, sous ces trois rapports fondamentaux, la société catholique avait exercé une action heureuse sur la société naturelle, en y créant une protection efficace des faibles contre les forts. Mais il est un autre élement de la société humaine où il ne s'agit plus seulement de protéger les faibles contre les forts, élément complexe où se rencontre tantôt surabondance de force, et tantôt surabondance de faiblesse : je veux parler de l'autorité. L'autorité a ce caractère particulier d'être tour à tour ce qu'il y a de plus fort et ce qu'il y a de plus faible, de pouvoir, dans un jour donné, tout écraser, et, le lendemain, d'être foulée aux pieds, de sorte que toute son histoire en ce monde se réduit à cette parole d'un ora-

teur fameux : « Il n'y a qu'un pas du Capitole à la roche Tarpéienne. » Le Capitole enivre, la roche Tarpéienne avilit, et l'autorité oscille entre ces deux termes, qui lui sont également funestes. Il s'agit de la défendre contre l'un et l'autre, et de lui assurer entre ces deux écueils l'honneur de la durée et l'empire de la stabilité. Voyons ce que la société naturelle a pu toute seule pour l'établissement de cet équilibre, et le secours qu'elle a reçu de la société catholique pour y arriver en effet.

Jusqu'ici, Messieurs, j'ai marché sur des cendres chaudes, aujourd'hui je vais marcher sur des charbons ardents. Je n'en suis point ému. J'ai des choses difficiles à dire ; je les dirai avec autant de retenue que de franchise, mais je les dirai.

Nulle société ne saurait être conçue sans unité, sans ordre, sans puissance. Par l'effet de l'unité, des millions d'hommes divisés d'intérêts, de passions, d'idées, de lieux, de temps, se rencontrent en un seul centre, et se meuvent comme s'il n'y avait pour eux qu'un temps, qu'un lieu, qu'une idée, qu'une passion, qu'un intérêt, qu'une vie. Par l'effet de l'ordre, les relations des citoyens entre eux, telles qu'elles ont été définies par les lois, se maintiennent avec une inviolable régularité, et si, çà et là, dans l'ombre flottante des masses sociales, quelque malfaiteur se prend à attaquer les droits reconnus, l'esprit d'ordre qui est dans la société l'arrête et en obtient justice. Par l'effet de la puissance, les citoyens dispersés sur un vaste territoire reposent tranquilles, insouciants de l'ennemi. Nul d'entre eux, pour ainsi dire, n'est à la frontière, et derrière ce rempart qui ne

semble pas défendu, tout le monde dort en paix, parce qu'il y a quelque part une force qui veille, qui, même dans le silence des nuits, a l'oreille ouverte sur sa couche solennelle, et, par un seul mouvement de ses lèvres, transportera magiquement devant l'ennemi une armée où seront le courage, la fortune et la majesté de la patrie.

Voilà, Messieurs, la société telle que la font l'unité, l'ordre et la puissance. Mais qui lui donnera cette unité, qui lui créera cet ordre et cette puissance? Il faut arriver toujours à quelques hommes, et même généralement à un seul homme, en qui se résument et résident la puissance, l'ordre, l'unité. Et jugez! Trente millions d'hommes respirant dans une seule poitrine, empreints sur un seul visage, et lui confiant toute leur force avec toute leur gloire et tout leur destin! Mais comment un homme, comment quelques hommes pourront-ils s'approprier fermement une telle grandeur et la porter d'un siècle à l'autre, toujours subsistante, toujours égale aux besoins de la société, passant avec le même caractère du front d'un héros au front d'un enfant, du succès au revers, et chargé de composer, avec la fragilité d'une vie, l'immortalité d'une nation?

Il semblera peut-être à quelques-uns que rien n'est plus simple, et qu'une armée fidèle sous un général heureux a, au bout de ses lances, tout le secret d'un gouvernement durable. Mais une armée fidèle et un général heureux sont, comme tout le reste des choses humaines, dans la main capricieuse du sort, et l'histoire témoigne très-haut qu'aucun gouvernement n'a

été moins solide que le gouvernement des soldats. Par une providence de Dieu, dont il faut lui rendre grâces, dès que le casque domine, l'unité, l'ordre et la puissance sont atteints mortellement. Après que le sénat romain, sous sa toge civile, eut longtemps pourvu à la stabilité du peuple-roi, du jour où le pouvoir des légions succéda au sien, on ne vit plus à Rome que des maîtres arrivant de l'Euphrate et du Rhin, et passant par l'arc de triomphe pour aller à l'égout. Le peuple, amusé de ce spectacle, regardait venir le nouvel élu, et l'applaudissait avec d'autant plus de fureur qu'il voyait déjà sur son front, à travers l'auréole de l'empire, la place réservée à l'insulte du lendemain.

La force militaire, si imposante au premier coup d'œil, est la dernière à pouvoir constituer l'unité, l'ordre et la puissance, parce qu'étant plus corps qu'esprit, elle est à la vie ce que l'organe est au sang. Un souffle étranger lui est nécessaire pour l'animer et la diriger, sans quoi elle écrase comme un roc qui ne sait pas ce qu'il fait, ou elle se disperse comme une poussière qui écoute le vent. La société n'est pas fille de la violence, elle est fille de l'intelligence et de la liberté, et ne respecte rien que ce qui sort de cette double source ou y prend sa mission. Ce n'est pas la force qui la fonde, c'est l'autorité.

Mais qu'est-ce que l'autorité? L'autorité est une supériorité qui produit l'obéissance et la vénération : l'obéissance d'abord, c'est-à-dire la soumission spontanée d'une volonté à une autre volonté. « Capitaine, mettez-vous là, avec votre monde, et faites-vous-y

tuer. — Oui, mon général. » Voilà, Messieurs, l'obéissance, et, vous le sentez, une obéissance d'homme libre, où celui qui commande et celui qui obéit sont également grands. L'un a trouvé simple de demander une vie pour le pays, l'autre a trouvé simple de la donner; l'un n'a conçu le dévouement que parce qu'il en était capable, l'autre n'en a été capable que parce qu'il l'a conçu. Il y a eu action et réaction de deux âmes qui se valaient. Quand ces fameux Spartiates des Thermopyles se préparaient dans leur cœur à mourir pour le salut de la Grèce, ils gravèrent sur un rocher cette inscription : « Passant, va dire à Sparte que nous sommes morts ici pour obéir à ses saintes lois. » Voilà encore l'obéissance, et non pas une obéissance portée au delà du nécessaire, propre seulement à quelques héros, mais une obéissance telle qu'il la faut à la société pour vivre, telle que Sparte l'avait dans ses beaux jours. C'était Sparte tout entière qui avait parlé aux Thermopyles, les vivants comme les morts, et il n'y avait pas dans la république une âme qui n'eût répondu à l'âme des trois cents.

Sans la soumission spontanée de la volonté à une autre volonté, et même quelquefois sans une soumission enthousiaste, l'unité est impossible, l'ordre et la puissance aussi. Car comment voulez-vous que tant de volontés séparées ne fassent qu'une, s'il n'existe pas une volonté souveraine qui les rassemble en soi? Comment aurez-vous l'ordre, si toutes les volontés ne concourent pas par l'obéissance à maintenir les relations établies par les lois, et sans cesse menacées par tous

les intérêts mécontents? Et comment y aurait-il puissance, si chaque citoyen n'était pas prêt à prendre, au premier ordre, le poste où il est appelé?

La vénération est un autre élément de l'autorité, qui lui est aussi nécessaire que l'obéissance. Car la vénération n'est qu'un respect mêlé d'amour, et nous n'obéissons pas longtemps à qui ne nous inspire ni amour ni respect. La volonté a déjà bien de la peine à se soumettre, même quand elle aime et respecte sincèrement; et, si ce double sentiment vient à lui manquer, tôt ou tard elle n'obéit plus. La nécessité ni la contrainte ne sauraient y pourvoir qu'un moment, et la première occasion favorable sera le signal où l'unité, l'ordre et la puissance périront avec l'autorité. Tout pouvoir qui ne produit pas l'obéissance et la vénération ne prépare que sa mort.

Mais ces principes ne nous mènent pas fort loin dans l'explication du mystère qui nous occupe. Si l'obéissance et la vénération, en fondant l'autorité, sont la cause de l'unité, de l'ordre et de la puissance, qu'est-ce qui produira l'obéissance et la vénération? Je comprends très-bien que l'unité, l'ordre et la puissance soient le résultat de l'obéissance et de la vénération; mais comment un homme ou quelques hommes inspireront-ils à trente millions d'hommes obéissance et vénération? Voilà le mystère. Sur ce point, le monde antérieur à Jésus-Christ s'est partagé en deux systèmes : le système oriental et le système occidental.

Le système oriental consiste en ceci : L'homme ne peut pas obéir à l'homme, ni vénérer l'homme. L'homme

ne peut pas obéir à l'homme, parce que toute volonté en vaut une autre; et l'homme ne peut pas vénérer l'homme, parce que l'homme est trop petit devant son semblable, trop égal à lui par l'infirmité de la vie et de la mort. Il faut donc que l'autorité soit plus haute que l'homme; il faut qu'elle ait un caractère inaccessible, qu'elle soit enveloppée du prestige de la toute-puissance, qu'il y ait entre le sujet et le souverain un tel abîme, que le regard même n'ose pas le franchir : en un mot, il faut que l'autorité soit Dieu. L'Orient s'est reposé dans cette fiction, ou plutôt dans cette réalité, la seule qui, à ses yeux, constitue le pouvoir, en le rendant vénérable et saint. Qu'en est-il résulté? L'obéissance et la vénération, je l'avoue, mais une obéissance et une vénération abjectes, dont l'histoire fait horreur. L'Orient n'a pas voulu se soumettre à l'homme, estimant un tel acte incompréhensible autant que vil, et il s'est soumis à des monstres. Car la fiction ne changeait pas la nature humaine dans l'idole qui en avait le profit, ou plutôt, par un effet contraire au but, elle la changeait en l'empirant et la dégradant. L'homme pliait sous le poids de la divinité dont on chargeait ses épaules, et, faute de limites qui l'arrêtassent quelque part, il poussait aisément jusqu'à l'extravagance son orgueil et son immoralité.

Mais du moins, à ce prix, l'Orient obtenait-il l'unité, l'ordre, la puissance, la stabilité? Nullement; en aucune autre contrée les révolutions de peuples et de dynasties n'ont présenté un spectacle plus sanglant et plus vite renouvelé. Les races souveraines n'ont pu s'y

asseoir, et y trouver dans l'adoration une terre propice à la longévité. Ce ciel ardent les a dévorées. C'est qu'en effet, rien ne finit plus vite que ce qui n'a pas de bornes; une heure dévore un siècle entre les mains d'un prince qui peut tout et qui n'est pas Dieu. En vain l'idolâtrie promet l'éternité, elle ne la donne pas, elle est la première à la ravir. Il vient un moment où la société ploie sous le faix de la démence couronnée, et alors s'accomplit ce qui est implicitement renfermé dans le contrat des peuples et des rois de l'Orient, et ce qu'a heureusement exprimé le comte de Maistre dans cette phrase fidèle : « Faites tout ce que vous voudrez, et quand nous serons las, nous vous égorgerons. » Rarement les peuples y ont manqué.

Le système occidental est tout autre que celui de l'Orient, plus sensé, plus vrai, digne de réussir, si l'homme tout seul pouvait réussir en de si grandes choses. L'Occident consent à être gouverné par l'homme, et à lui vouer par conséquent obéissance et vénération; mais, néanmoins, il a peur de lui; il s'effraie de remettre en ses mains le sceptre et l'épée; il veut qu'il soit grand sans l'être trop, puissant avec mesure, laissant un espace entre la révolte et une absolue soumission. L'Occident calcule, pondère, limite le pouvoir. Il cherche à créer entre le prince et le peuple une sorte de pénétration réciproque, qui fasse de l'un et de l'autre une seule âme, où la souveraineté ait quelque part à l'obéissance, et l'obéissance quelque part à la souveraineté. Telles ces républiques de la Grèce, gouvernées, dans leurs jours de gloire, par des citoyens

tirés momentanément de la foule et exerçant le pouvoir comme les mandataires et les représentants de la cité. L'obéissance et la vénération furent produites sans doute dans ce mystère compliqué, mais elles ne le furent qu'insuffisamment. Le siége en était trop mobile et trop étroit pour donner aux nations toute la stabilité dont elles avaient besoin.

Certes, nous avons de ce régime un mémorable modèle, et le plus achevé de tous, dans la république romaine. Le sénat romain est la plus merveilleuse assemblée qui gouverna jamais un peuple, et l'on ne sait qu'admirer le plus en lui, de l'esprit de suite et de persévérance, de la profondeur des vues, du courage dans les revers, de la foi nationale, de la dignité, de la religion, et de tous ces hommes consulaires qui, après avoir commandé les armées et parlé au Forum, rapportaient au sein de leur corps la gloire personnelle qu'ils avaient méritée, ajoutant ainsi à la majesté du pouvoir autant qu'ils avaient ajouté à la grandeur du peuple, afin qu'il y eût toujours entre l'un et l'autre accroissement un équilibre qui les soutînt tous deux. Eh bien, le sénat romain, ce chef-d'œuvre profane du monde occidental, combien a-t-il duré? Entre le poignard qui tua Lucrèce et le poignard qui tua César, combien comptez-vous de siècles? Environ cinq siècles. Au bout de ce temps, maître enfin du monde, le sénat romain fit dire à un capitaine qui s'appelait César, de ne point passer la limite de son département militaire : César réfléchit un moment, et passa. A ce premier acte de désobéissance tout fut dit : Rome n'existait plus, ou, si elle

continua de porter ce nom, ce fut pour tomber d'Auguste en Tibère, de Tibère en Caïus, de Caïus en Néron, de Néron en Héliogabale, de l'obéissance d'Occident à l'obéissance d'Orient, et encore avec aggravation dans la solennité de l'extravagance.

Voilà tout ce que l'art le plus savant, les circonstances les plus heureuses, la simplicité de mœurs la plus remarquable, et le bonheur de conquête le plus grand qu'on ait vu, ont produit d'obéissance et de vénération, selon le système occidental. Voilà le plus grand corps humain qui ait jamais existé : cinq cents ans de durée! un peu plus que le tiers de la monarchie française! Il y avait donc dans ce système insuffisance d'obéissance et de vénération, par conséquent insuffisance d'unité, d'ordre et de puissance, par conséquent encore, insuffisance sociale.

Mais quelle était la cause de ces deux écueils si différents l'un de l'autre, où ont échoué l'Orient et l'Occident? C'est, Messieurs, qu'en Occident comme en Orient, il n'y avait que l'homme, rien que l'homme. Or l'homme tout seul est incapable de s'assurer l'obéissance et la vénération dans la mesure qui est nécessaire pour conduire une société. L'homme est trop peu pour un si grand ouvrage. Veut-on l'enfler au delà de sa portée naturelle, on l'appellera bien du nom de Dieu, on lui dira bien : *Votre Éternité;* mais il n'en restera pas moins un homme, et, si grand qu'il soit par hasard, fût-il Titus ou Nerva, il aura pour héritier quelque illustre misérable, en qui la fiction surhumaine ne sera qu'une faiblesse de plus. Hébété par ce comble d'hon-

neur et de puissance, l'homme y succombe; il se fait au dedans de sa misère une répercussion de cette majesté fausse qui le change en un monstre, et une fois qu'il en est là, l'idolâtrie qui le soutenait s'affaisse sur elle-même et emporte dans sa chute tout cet édifice insensé. Les dynasties succèdent aux dynasties, et les peuples eux-mêmes suivent le sort de leurs chefs. Car, quand le pouvoir est incertain et mal assis, la société elle-même chancelle comme un homme ivre. La cause de la souveraineté est la cause même de la société. C'est pourquoi, Messieurs, ne rions pas de ces catastrophes sanglantes des rois; ne rions pas de cette impuissance où est l'humanité de produire, autant qu'elle en a besoin, l'obéissance et la vénération. C'est un de ses grands malheurs : car de l'obéissance et de la vénération dépendent l'unité, l'ordre, la puissance, la durée, la stabilité. Ne broyons pas si facilement sous le poids de notre parole des destinées à qui les nôtres sont unies. Sachons comprendre notre impuissance et la regretter. Une partie du genre humain a voulu des dieux pour chefs : les dieux ont péri. L'autre partie a choisi des hommes : les hommes ont succombé. Trop grands ou trop petits, ils ont croulé par insuffisance ou par excès. Que voulez-vous? L'homme n'avait que l'homme.

Si jamais, plébéiens que vous êtes, par un de ces coups que le temps amène, vous êtes appelés au gouvernement d'un peuple, ne comptez pas sur vous ni sur l'humanité pour vous soutenir. Tôt ou tard l'humanité vous trahira; l'obéissance et la vénération se retireront de votre œuvre, et vous serez étonnés d'avoir

fait si peu avec tant de génie. Malheur à vous alors! mais aussi malheur à nous! le malheur est commun, et c'est pourquoi nous n'en triomphons pas. Cherchons-en plutôt le remède en Celui que nous avons déjà vu si ingénieux à guérir nos maux. Voyons, contre cette force et cette faiblesse exagérées du pouvoir, ce que la société catholique aura apporté de secours à la société naturelle.

La société catholique a ouvert dans le monde deux sources inépuisables d'obéissance et de vénération : l'une publique, l'autre secrète.

La source publique d'obéissance et de vénération ouverte par la société catholique, c'est, Messieurs, l'autorité de sa hiérarchie. Depuis dix-huit cents ans, la papauté, l'épiscopat, le sacerdoce chrétiens sont obéis et vénérés de la plus grande union d'hommes qui soit ici-bas, sans avoir besoin jamais de la force pour incliner un front ou une volonté. L'obéissance y est libre, la vénération y est libre; chaque fidèle peut à toute heure refuser ou rétracter son hommage, et toutefois cet hommage subsiste inaltérable et saint, malgré les vicissitudes de faveur ou de persécution, malgré les efforts persévérants du monde pour flétrir dans sa source un amour qui le gêne, un respect dont il est offensé. La hiérarchie catholique, sans autre ressource que la persuasion, se fait obéir et vénérer comme nulle part et en aucun temps n'a été obéie et vénérée aucune humaine majesté. Le fait est sensible, il est éclatant; il n'a besoin d'aucune démonstration; il suffit de l'énoncer pour convaincre et étonner l'esprit. Mais

si j'avais besoin d'une démonstration, ou plutôt d'un exemple, rappelez-vous ce qui s'est passé ici même à l'inauguration du siècle présent.

Nous avions tout détruit, même le passé; nous avions, dans notre haine contre tout objet de pieux culte, ouvert les tombeaux où reposaient, désarmés par la mort et sous la seule garde de nos souvenirs, les grands serviteurs de la patrie, et pour le seul plaisir de braver la majesté jusque dans le cercueil, nous avons jeté leurs cendres au vent et au mépris. Jamais, à aucun moment de l'histoire, l'obéissance et la vénération n'avaient été plus loin des cœurs. Un vieillard vint dans ce temps-là : il était appelé par un jeune homme qui avait tout le prestige de la gloire, mais qui avait besoin de s'agenouiller devant le vicaire du Christ pour recevoir de cet abaissement le sceau d'une plus haute autorité. Le vieillard vint armé de sa seule bénédiction; il vint au milieu de ce peuple qui avait foulé aux pieds, dans un seul jour, toutes les générations de ses rois : il parut aux fenêtres des Tuileries. On ne l'eut pas plutôt vu, portant sur sa figure plus de malheur encore que d'âge, qu'à l'instant même, par ce coup magique qui rouvre les cœurs à leur bon endroit, tout Paris se précipita pour avoir un bonheur qu'il ne connaissait plus, le bonheur de vénérer en recevant cette bénédiction qui, depuis tant de siècles, fait tomber l'homme à genoux. Et, pendant que ce spectacle se passait au dehors, plus haut, dans l'intérieur même des Tuileries, un homme célèbre qui vient de mourir poussait son voisin, en lui disant avec la joie de l'admiration : « Enfin, Mon-

sieur, nous voyons une autorité! Voilà une autorité! »

La source secrète de l'obéissance et de la vénération ouverte dans le monde par la société catholique, c'est, Messieurs, la confession.

Tout homme, quel qu'il soit, prince par le pouvoir ou par l'esprit, s'il veut avoir part au mystère du Christ, à la certitude et à l'avenir qui sont en lui, est obligé d'avouer ses fautes à genoux, d'en demander pardon et d'en recevoir pénitence : exercice d'obéissance et de vénération qui le révèle à lui-même, le purifie, l'humanise et l'assouplit sans l'abaisser. Car il est libre dans cette action plus qu'en aucune autre, on ne prend sur lui que le pouvoir qu'il donne de son plein gré; il peut se lever et s'en aller si la vérité qu'il cherchait lui semble trop dure, si la paix et l'honneur de la conscience lui redeviennent trop chers à ce prix. Mais il persiste volontiers, une fois qu'il a connu le charme de l'humilité et de la sincérité entre Dieu et lui; il apprend avec joie, dans une obéissance et une vénération qu'il a choisies, à obéir encore là où il n'a plus le choix, à vénérer encore là où Dieu le lui demande par un commandement qui n'admet plus l'élection. Cet esprit altier consent à l'empire; ce cœur sauvage, toujours prêt à la révolte, accepte l'unité, l'ordre et la puissance sous la seule forme où ils soient possibles, sous la forme de l'autorité. La confession ne cesse d'agir en ce sens d'un bout du monde à l'autre, par une influence secrète et perpétuelle, qui, jointe à l'action publique de la hiérarchie, crée dans le genre humain, s'il m'est permis de parler ainsi, une quantité énorme

d'obéissance et de vénération, mais d'une obéissance et d'une vénération spontanées, qui sont l'effet de la conviction, et qui rendent l'homme sociable en le consolant et en l'élevant.

Or il est impossible que le contre-coup d'une création semblable ne se soit pas fait sentir dans la société purement naturelle, et n'y ait modifié d'une manière remarquable les rapports réciproques du sujet au souverain. Évidemment, Messieurs, quelque grande transformation a dû s'opérer là ; vous attendez que je vous la signale, et vous n'attendez pas vainement. L'esprit catholique a produit dans le monde, quant à l'autorité même humaine, quelque chose de tout à fait nouveau, de tout à fait inconnu à l'antiquité, le terme moyen entre le système occidental et le système oriental : il a produit la monarchie chrétienne. Et qu'était-ce que la monarchie chrétienne?

La monarchie chrétienne avait dans chaque pays un chef unique, centre et moyen de l'unité, de l'ordre et de la puissance. Ce chef était sorti des entrailles de la société par une venue et une croissance naturelles, comme le chêne sort d'un germe qui se développe avec le temps. Rien de brusque et de violent ne se sentait dans son origine, quel qu'en eût été le mode ou l'occasion ; et, quoi qu'il advînt, le principe de l'obéissance à son égard n'était pas contesté. On pouvait, on devait refuser d'obéir en certains cas, lorsque le commandement était illégitime, c'est-à-dire contraire à la loi de Dieu ou à la loi du pays. La loi de Dieu et la loi du pays étaient la double limite de la souveraineté ; mais

en résistant, pour les défendre, on ne contestait pas le droit général de commander, ni le devoir d'obéir. La vénération se joignait à l'obéissance pour faire du chef chrétien un père autant qu'un magistrat. Le respect et l'amour allaient le chercher naturellement, et, du cœur de son peuple au sien, il y avait une réciproque effusion dont les monarchies antiques n'avaient pas même le soupçon. Le peuple pardonnait des fautes au prince, comme l'enfant pardonne des faiblesses à son père; il compatissait au levain de l'humanité demeuré en lui aussi bien que dans le dernier des mortels. Enfin tous ces sentiments se traduisaient en un sentiment final, qui était le premier fondement de la monarchie chrétienne, et qui s'appelait la fidélité. Le souverain avait foi dans son peuple, et le peuple avait foi dans son souverain. Ils croyaient l'un à l'autre; ils s'étaient donné la main, non pour un jour, mais devant Dieu et pour tous les siècles, au nom des morts et des vivants, au nom des ancêtres et de la postérité. Le prince descendait tranquille dans la tombe, laissant ses enfants à la garde de son peuple, et le peuple, les voyant petits et sans force, les gardait en attendant d'être gardé par eux.

L'honneur était le second sentiment sur qui reposait la monarchie chrétienne, sentiment plus nouveau, plus inconnu encore à l'antiquité que le précédent. L'honneur était un regard élevé du chrétien sur soi, une pensée de sa noblesse. Par l'honneur, le chrétien se rapprochait de son maître; il avait plus que des droits à son égard; il faisait subsister sa personnalité devant la sienne avec une délicatesse infinie, qui était la chose

la plus respectée du monde dans un temps où tant d'autres l'étaient. L'honneur protégeait tout et sauvait tout. Il jouait, surtout en France, un rôle presque souverain, qui a fait dire à Montesquieu, personnage peu suspect, si je ne me trompe, que la France était une monarchie gouvernée par l'honneur.

En voulez-vous quelques exemples qui vous feront sentir la différence de la souveraineté chrétienne à la souveraineté antique? Je ne les choisirai même pas aux bonnes époques, mais à l'époque où déjà la monarchie chrétienne tombait vers son couchant.

Louis XIV s'entretenait avec sa cour dans ces appartements de Versailles où désormais la peinture seule est assez grande pour habiter; on vint à parler du schah de Perse, et de je ne sais quelle exécution qu'il avait faite des grands de son royaume. Le roi dit: « Voilà ce qui s'appelle régner! — Oui, Sire, répliqua le duc d'Estrées, qui avait été ambassadeur en Perse, mais j'en ai vu étrangler trois dans ma vie. »

Sous Louis XV, un ministre est disgracié. Le lendemain, le roi sort de sa chambre, et, trouvant les salons déserts, il demande à un serviteur: « Où est donc la cour? — Sire, répond le serviteur, elle est à Chanteloup. » Chanteloup était la maison de campagne du ministre disgracié, à quarante lieues de Versailles. En ce temps-là, Messieurs, on allait visiter à quarante lieues les ministres disgraciés; il y a des temps où l'on ne fait pas quatre pas pour cela.

Permettez-moi encore une anecdote.

Le roi Louis XVI, de douloureuse et vénérable mé-

moire, faisait un voyage en Normandie. Une paysanne s'approche et lui demande la permission de lui baiser la main. « Eh! pourquoi pas la joue? » répond le monarque.

Telle était, Messieurs, dans la monarchie chrétienne la familiarité du grand et du pauvre avec le souverain. L'obéissance et la vénération s'étaient changées en une fidélité tempérée par l'honneur. On était loin des mœurs de l'Asie, on ne l'était pas moins des mœurs de la Grèce et de Rome. Tout était nouveau comme l'Église et comme Jésus-Christ, d'où procédaient ces rapports délicats.

J'ajoute que la liberté était aussi un élément de la monarchie chrétienne.

Tout le monde sait les travaux de l'Église pour maintenir sous ce régime les droits de la conscience. Elle y a rencontré sans doute de grands obstacles, parce que le mal a toujours dans le libre arbitre de l'homme et dans l'ensemble des choses humaines les moyens de se produire au jour. Mais la monarchie chrétienne considérée dans les éléments divers qui la constituaient, n'en a pas moins prêté secours au droit évangélique et assuré son règne en faveur des faibles pendant longtemps. Chaque pays chrétien avait ses droits, ses franchises, ses associations défendues contre l'arbitraire par une force commune mise au service du plus pauvre et du plus petit, et qui leur donnait, avec plus de régularité dans la vie, une somme plus grande de dignité. Nul alors n'était seul; nul ne se trouvait seul et désarmé en présence de la société totale ou de ceux qui la représen-

taient. On a bien pu, dans d'autres temps, décorer du nom de liberté le désarmement moral des faibles; l'avenir, encore mieux que le présent, dira de quel côté il y eut plus de justice et de vrai affranchissement. Mais, dès aujourd'hui, je suis en droit de conclure que, sous la monarchie chrétienne, la liberté avait sa part assurée, et que, pour définir cette institution, il faut dire, en complétant le mot de Montesquieu : La monarchie chrétienne est une monarchie gouvernée par la fidélité, l'honneur et la liberté. Vous pouvez, Messieurs, avoir oublié ces choses-là; mais l'histoire ne les a pas oubliées, et les dira un jour très-haut.

Comment s'était opérée cette transformation? Comment le pouvoir était-il devenu à la fois divin et humain? Car c'était là son double caractère : il était obéi et vénéré comme divin, et cependant, au fond, il était humain. Il était supérieur et égal, père et frère tout à la fois. Par quels secrets ressorts l'avait-on conduit à ce point de perfection, si éloigné du système oriental et du système occidental? Je le dirai en peu de mots.

L'Évangile avait posé ce principe, que l'homme est trop grand pour obéir à l'homme; que l'homme est trop misérable pour être vénéré de l'homme par sa propre substance et sa propre vertu. Ce principe renversait le système oriental. Mais, en revanche, l'Évangile avait dit qu'il faut obéir à Dieu dans l'homme, *servientes sicut Domino, et non hominibus* (1). Ce principe renversait le système occidental. Le prince n'était plus

(1) Épître aux Éphésiens, chap. 6, vers. 7.

seulement le mandataire du peuple, il était le mandataire de Jésus-Christ; on n'obéissait plus seulement à l'homme, mais à Jésus-Christ lui-même, présent et vivant dans celui qu'avait élu la société. Je dis dans celui qu'avait élu la société: car l'Évangile n'avait pas ravi à la société son droit naturel d'élection; il n'avait pas même déterminé si le gouvernement devait être une monarchie, une aristocratie ou une démocratie. Il avait laissé la question de forme et de choix au cours de l'expérience et des événements; il avait dit aux nations: Mettez à votre tête un consul, un président, un roi, qui vous voudrez; mais souvenez-vous qu'au moment où vous aurez assis votre magistrature suprême, Dieu viendra dedans. Le pouvoir sort de terre par une germination naturelle, comme les fleurs sortent d'un champ, non pas toutes avec la même couronne et la même couleur; la grande affaire n'est pas la naissance du pouvoir, c'est surtout son sacre. Quand donc, du sein d'une nation, le pouvoir sera sorti par une floraison naturelle, comme un palmier sort du Liban, moi, Jésus-Christ, je descendrai sous son ombre, j'entrerai sous son écorce; je serai son sang, sa vie, sa gloire, sa force, sa durée: vous l'aurez fait, je le sacrerai. Vous l'aurez fait mortel, je lui ôterai le germe de la mort; vous l'aurez fait petit, je le ferai grand; vous l'aurez fait à votre image, je le ferai à la mienne: il sera Dieu et homme comme moi.

Vous entendez, Messieurs, le pouvoir restera homme; s'il a le bénéfice du Christ, il en aura aussi la charge. Il ne sera pas, si haut qu'il soit, exempt de compter avec

l'Évangile et l'humanité, avec Jésus-Christ vivant aussi ailleurs qu'en lui. S'il domine par le côté divin, il est égal et frère par le côté humain; il porte avec Jésus-Christ la ressemblance du pauvre, et, par cette face de sa majesté, il reste devant Dieu et devant le monde sur le plan de l'humilité, de la douleur, de l'expiation. J'ai dit autrefois, dans cette chaire, que nous étions les cousins des rois; on s'est beaucoup étonné de cette expression. Je la rétracte donc : nous ne sommes pas les cousins des rois, nous n'en sommes que les frères. C'est assez pour nous. C'était assez pour changer de fond en comble tous les rapports des sujets au souverain, et pour fonder la monarchie chrétienne avec son triple élément de fidélité, d'honneur et de liberté. Entre le prince et le peuple, il y avait une loi authentique, supérieure à tous les deux, acceptée de tous les deux, un médiateur vivant au ciel et sur la terre, qui était Jésus-Christ. Louis XIV, malgré tout son orgueil, quand les fêtes de Pâques venaient, était obligé de rendre un hommage solennel aux mœurs qu'il avait outragées, et de répudier M[me] de Montespan. Il fallait qu'il comptât, un jour ou l'autre, avec l'Évangile, ne fût-ce qu'à son lit de mort; et encore que cette barrière et cette responsabilité se fussent affaiblies, du moins jusque dans les temps les plus mauvais, le prince était préservé de l'extravagance de l'Orient. Aucun prince catholique, même le pire, même à l'époque de la décadence, n'a laissé un nom tel que les noms de l'Orient ou de Rome dégénérée.

Cette triste gloire était réservée à l'hérésie; il fallait rompre avec la société catholique pour qu'une terre

chrétienne portât des rois comme Henri VIII d'Angleterre, et comme tous ces monstres qui ont inauguré en Europe le règne de la puissance moscovite.

Messieurs, la monarchie chrétienne n'existe plus; elle s'est éteinte avec Louis XIV, qui en a été le dernier représentant; non pas un représentant sans reproche; non pas un représentant égal à Charlemagne et à saint Louis, il s'en faut beaucoup trop; mais, enfin, le dernier représentant qu'ait eu la monarchie chrétienne. Après lui, l'Évangile et Jésus-Christ ont quitté les trônes de l'Europe; le rationalisme, plus ou moins déguisé, y est monté à leur place, et avec le rationalisme, tous ces événements dont le monde, par une réaction qu'on peut appeler légitime, a été le théâtre, le témoin et l'acteur.

Pourquoi cette grande création a-t-elle péri? C'est, d'abord, qu'elle était fille de la vérité, mais non pas la vérité elle-même; fille de la justice et de la charité, mais non la justice et la charité en soi. Elle était du monde, elle était mêlée à un élément humain, et il était impossible que tôt ou tard, par le cours des choses, il ne s'y introduisît pas quelque source de ruine et d'anéantissement. C'est ce qui est arrivé. Si Dieu eût permis que la monarchie chrétienne, cette alliée de la société catholique, subsistât toujours à côté d'elle, vous auriez cru, on aurait cru peut-être dans l'avenir que la force de l'Église était dans un pouvoir humain. On aurait dit que Charlemagne, saint Louis, tel autre grand prince, de siècle en siècle, avait porté le Christ et lui avait fait sa destinée. Il ne le fallait pas. Le temps a donc

reçu de Dieu permission de faire là son œuvre comme ailleurs. Mais le temps a-t-il seul tout fait? Est-il seul coupable des ruines que nous voyons? Le respect que je dois à la cendre des morts m'empêchera-t-il de dire toute la vérité? Vous l'avez entendu, je n'ai pas profité des idées de ce temps-ci pour reculer devant mon devoir, je n'ai pas été assez lâche pour flatter vos passions et vos préjugés, et leur sacrifier quatorze cents ans de l'histoire de la patrie, parce que ces quatorze cents ans ne ressemblent pas à ces cinquante années dont vous êtes les fils.

Non, à chaque chose sa gloire, à chaque temps sa puissance; je n'ai pas maudit le passé, je ne maudirai pas le présent. Je sais pourquoi vous faites ce que vous faites; je sais les raisons qui vous soutiennent et qui donnent à votre œuvre un caractère que je suis obligé de respecter. Il faut que je fasse plus, il faut que je dise en faveur de notre temps ce qui doit être dit, il faut que je le dise clairement, hautement, avec autant d'indépendance que j'en ai mis en traitant le passé.

La monarchie chrétienne était fondée sur une alliance dont Jésus-Christ était l'âme et le médiateur, dont l'Évangile était le baptême de cœur perpétuel. Le jour où la souveraineté devait abuser de l'obéissance et de la vénération qui lui avaient été communiquées par l'Évangile et Jésus-Christ, ce jour-là la souveraineté se détruisait de ses propres mains, elle creusait un abîme sous elle, elle retournait vers l'Orient. Jésus-Christ l'a vu, il s'est levé, il a replié sous sa poitrine ses bras crucifiés pour nous, il est descendu du trône,

et cette monarchie chrétienne n'a plus été qu'un cercueil ouvert, dont la cendre a été jetée au vent. Jésus-Christ était la force; on n'a pas respecté la liberté du Christ et de l'Évangile. Les passions conjurées s'attaquaient à la chrétienté, la chrétienté s'est retirée; elle a pris ses bras, et s'en est allée. Elle a dit à la société humaine: « Moi, j'ai mes destinées éternelles; toi, reste avec le temps, et deviens ce que tu peux! »

Et de ce divorce, de cette séparation, le temps moderne est sorti; il est sorti comme une protestation du peuple en faveur de l'Évangile; il est sorti parce que le peuple n'a pas voulu de l'Orient; il est sorti parce que la fraternité se retirant, la paternité n'était plus, parce que l'honneur et la liberté n'étaient plus saufs.

Maintenant qu'arrivera-t-il? La monarchie chrétienne se réformera-t-elle? Sera-ce sous un autre mode que le droit évangélique reprendra son empire dans le monde? Je l'ignore. Ce que je sais bien, c'est que je ne désespère pas de la Providence; ayant trouvé Dieu dans ce qui m'a précédé, j'espère le trouver dans ce qui me suivra, et, pour me servir d'une expression d'un grand poëte allemand: Je suis citoyen des temps à venir.

TRENTE-SIXIÈME CONFÉRENCE

DE L'INFLUENCE DE LA SOCIÉTÉ CATHOLIQUE SUR LA SOCIÉTÉ NATURELLE QUANT A LA COMMUNAUTÉ DE BIENS ET DE VIE.

Monseigneur,

Messieurs,

En vous exposant l'influence de la société catholique sur la propriété, j'ai dit que la communauté volontaire de biens et de vie était une idée chrétienne, mais je l'ai dit sans m'y arrêter. Cependant, Messieurs, nous ne saurions avoir une idée complète des effets de la doctrine catholique sur la société humaine, si nous ne nous arrêtons à considérer cette grande institution de la communauté volontaire de biens et de vie; car, parmi les créations de la société catholique, il n'en est peut-être aucune qui présente des caractères plus frappants, plus difficiles à réunir, et où se résume mieux, avec tout l'empire de la doctrine, toute la démonstration de sa divinité.

Vous le savez, dès les premiers jours de la prédication générale de l'Évangile, après la résurrection du Christ et l'ébranlement de la Pentecôte, dès ces premiers

jours, il est écrit que *la multitude des fidèles n'avait qu'un cœur et qu'une âme, que personne d'entre eux n'appelait sien ce qui lui appartenait, mais que toutes choses leur étaient communes, et qu'il n'y avait point de pauvre dans leur assemblée, parce que ceux qui possédaient des maisons ou des champs les vendaient, et en apportaient le prix aux apôtres, pour être distribué à chacun suivant ses besoins* (1). Ce sont les propres expressions du texte sacré; et, vous vous en souvenez aussi, le premier usage que la puissance apostolique fit du droit d'anathème, fut contre deux disciples qui avaient trompé les apôtres sur le prix de leurs biens, en en retenant une partie frauduleusement. Ce texte si clair, cet événement si remarquable de l'apôtre saint Pierre mettant par sa parole deux disciples à mort pour avoir trompé l'Église dans un dévouement qui n'était point commandé, tout cela nous révèle l'importance que le Saint-Esprit, auteur de l'Écriture, attachait aux premiers linéaments d'où devait sortir un jour, par un développement merveilleux, cet institut cénobitique qui a rempli le monde de son histoire.

Je n'ai pas l'intention, Messieurs, d'envisager la communauté de biens et de vie par son côté spirituel. Ce point de vue me rejetterait dans les questions de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, questions que j'ai traitées l'an dernier, en vous exposant les effets de la doctrine catholique sur l'âme. Notre thèse d'aujourd'hui est tout autre, et je dois rechercher seulement

(1) Actes des Apôtres, chap. 4, vers. 32 et 34.

quelle a été l'influence de l'institut cénobitique sur les destinées de la société naturelle. Cette influence a-t-elle existé? A-t-elle été pour le bien, ou pour le mal? Voilà l'objet de notre examen, et par où nous terminerons les Conférences de cette année.

Je ne puis les finir, Messieurs, sans vous remercier de votre pieuse attention en des sujets si graves, si délicats souvent, et, j'ose le dire, que je n'ai point abordés de mon propre choix, mais contraint par la force logique de mon sujet. Car, si quelque chose est étranger à mon caractère comme à mes devoirs, c'est de chercher des éléments d'émotion dans ce qui s'éloigne de l'éternité pour s'approcher du temps. On n'est pas toujours le maître d'éviter absolument ce péril; mais quand il s'est présenté à moi, j'ai cherché à mettre dans ma parole autant de prudence que de vérité, et, si je ne me trompe, entre ce Charybde et ce Scylla de la parole, je veux dire la sincérité et la réserve, j'ai rarement échoué. Quoi qu'il en soit, Messieurs, quelle que soit ma part de mérite, je reconnais la vôtre, et je vous en remercie. J'ai besoin aussi de remercier le premier pasteur de ce diocèse, qui, depuis tant d'années, ne cesse d'apporter à nos réunions le concours de son haut jugement et la splendeur de sa présence, ajoutant ainsi, pour ce qui me regarde, à la dette personnelle que j'ai contractée envers lui, un poids qui croît chaque jour, mais qui ne fait, en croissant, que soulager ma reconnaissance et ma vie.

Je soutiens deux choses au sujet de la communauté volontaire de biens et de vie, savoir, qu'elle est la plus

haute pensée économique et la plus haute pensée philanthropique qui soit au monde. D'abord, la plus haute pensée économique : car, Messieurs, économiquement parlant, que cherchons-nous? Nous avons des biens bornés, et des désirs qui le sont peu ; il s'agirait de trouver le secret de diminuer les désirs en multipliant les biens et en les partageant. Or la communauté volontaire de biens et de vie produit ce triple effet : elle partage les biens, elle en accroît la mesure, elle diminue le besoin que nous en avons. Sous ce régime, celui qui a plus, apporte volontairement à celui qui a peu ou qui n'a rien ; celui qui n'a rien ou peu de chose du côté du corps, mais qui est riche par l'esprit, apporte sa part en intelligence ; celui qui est pauvre à la fois du corps et de l'esprit, peut donner mieux encore à la communauté, en lui apportant une solide vertu. De la sorte il y a communion du patrimoine avec le dénûment, de la grande capacité avec la petite capacité, de la force avec la faiblesse, de tous les inconvénients compensés par tous les avantages, et il en résulte un partage, une fraternité, une famille artificielle qui, aussi libres qu'ils sont équitables, présentent à notre imagination et à notre sentiment de justice l'idéal de la perfection.

Il en est parmi vous, Messieurs, qui ont visité quelque communauté de la Trappe : je les adjure, que n'ont-ils pas éprouvé en voyant cette assemblée d'hommes si divers par leur origine, leur âge, leur histoire, leurs souvenirs : celui-ci portant au visage la cicatrice des combats ; celui-là, un front illuminé par la splendeur de la

pensée; cet autre, le sillon ineffacé d'un amour vaincu; cet autre, des mains laborieuses accoutumées aux durs travaux, et qui, retrouvant la charrue près de l'autel, ne se doute même pas qu'on pourrait l'appeler une charrue triomphale à bien meilleur droit que celle du consul romain : toutes ces vies, enfin, si prodigieusement inégales de naissance et de cours, et que voilà fondues dans la divine égalité d'une même destinée jusqu'à la mort? Ce spectacle a frappé au cœur de tous ceux qui l'ont vu; nul, si incrédule à Dieu qu'il fût, n'a refusé à cet ouvrage de sa droite un quart d'heure de foi et d'admiration. Comment y résister, en effet, et que voulez-vous de plus dans l'équité? Quoi de plus, pour l'homme qui respire l'égoïsme du monde, et qui, jusque dans la famille, parmi les intérêts les plus saints, a retrouvé la concentration en soi-même et l'exclusion d'autrui? quoi de plus d'avoir rencontré des hommes supérieurs à la personnalité, donnant tout leur être pour un peu de pain qu'on leur rend chaque jour, et, fussent-ils princes dans la région de l'esprit ou dans celle de la naissance, se faisant avec amour parmi leurs frères le plus petit et le dernier? Qu'on dise de loin tout ce qu'on voudra contre un semblable institut, nul n'ira frapper à sa porte, pour le voir de près, sans en revenir plus mécontent de soi, et sans avoir appris sur l'homme et sur Dieu quelque chose qui lui donnera plus d'une fois à penser.

Outre le partage équitable des biens, l'institut cénobitique en accroît de beaucoup la mesure et la valeur. Chose singulière! des trappistes descendent sur un sol

qui nourrit à peine une ou deux familles ; ils y vivent cent, et ils y vivent à l'aise ! Cette sueur du dévouement, mêlée à la terre, la féconde et lui fait porter des fruits qu'elle n'accorde jamais à une autre culture. Il semble que Dieu, qui travaille toujours avec l'homme, appuie plus fortement sa main sur la main qui partage, et que la terre elle-même, devenue sensible à la fraternité, se montre jalouse, en cette occasion, de s'unir à Dieu et à l'homme par une plus grande vertu. Il est facile de le vérifier. Visitez un de ces monastères que je vous nommais tout à l'heure ; étudiez-en tout le système économique; consultez la nature du sol, interrogez les moissons, comptez le nombre des habitants, et vous serez surpris que la terre, si avare ailleurs, se montre là si prodigue, et quelquefois malgré les marais, les sables et les rochers. Vous verrez de vos yeux le pauvre accourir à la maison de la prière, et y recueillir chaque jour la part qui est faite par la fraternité du dedans à la fraternité du dehors. Car le cénobite ne s'enferme pas dans sa pauvreté comme dans un bénéfice personnel ; il en verse le trésor sur la pauvreté étrangère, et obtient du patrimoine commun une fécondité qui rassasie l'hôte aussi bien que le fils de la maison.

En même temps que les biens s'accroissent par un travail plus profond et une bénédiction plus attentive, les désirs et les besoins diminuent dans une fabuleuse proportion. Le croiriez-vous? il y a des religieux qui vivent à deux ou trois cents francs par tête, d'autres à quatre ou cinq cents francs, et je ne crois pas me tromper en affirmant que le chiffre le plus élevé, dans les

circonstances les moins favorables, s'élève à huit cents francs. Quel est l'homme lettré, Messieurs, c'est-à-dire ayant étudié un peu de grec et de latin, qui voudrait et pourrait vivre à huit cents francs par an? En trouveriez-vous un seul? Un tel sort ne paraîtrait-il pas le comble de l'humiliation et de la misère à tout homme sachant tenir une plume ou un crayon? Cependant des milliers de cénobites, lettrés eux-mêmes, et quelques-uns lettrés illustres, se contentent à moins, et remercient la Providence de leur donner avec surcroît le pain quotidien. Ils découvrent au-dessous d'eux des infortunes qu'ils secourent encore; ils admirent la place qui leur a été faite au soleil de ce monde, et s'étonnent du choix privilégié qui est tombé sur eux. Ne serait-ce pas, Messieurs, un bénéfice social digne de considération, qu'une levée annuelle de quelques milliers de lettrés voulant bien accepter huit cents francs en échange de leur mérite, et retirant de la lutte, avec leurs besoins extérieurs, l'hydre plus insatiable encore de leur orgueil et de leur ambition?

Le comte de Maistre a dit en parlant de Robespierre: « Si cet homme eût été couvert d'un froc au lieu d'une robe d'avocat, peut-être quelque profond philosophe eût dit en le rencontrant : Bon Dieu! à quoi sert cet homme? » On a appris depuis en quoi son absence eût été un bienfait pour le monde.

Unissez par la pensée, Messieurs, d'une part, l'accroissement de valeur territoriale produit par la vie cénobitique, de l'autre la diminution dont elle est la cause dans les besoins et les désirs, et vous aurez assu-

rément pour résultat un phénomène économique auquel nul autre ne saurait être comparé. Encore n'est-ce pas tout : car la famille artificielle, en enlevant à la famille naturelle une partie des enfants qu'elle est chargée de nourrir et de pousser dans le monde, allége considérablement son fardeau. Dans les pays où la vie cénobitique est en vigueur, il est bien peu de maisons qui n'aient au monastère des représentants. Une vocation paie la dot d'une fille et la charge d'un fils. Non-seulement la famille n'a point à se dépouiller; mais, au jour de la succession, la part des morts volontaires retourne en tout ou en partie aux vivants privilégiés. Ces avantages économiques sont tellement sensibles, qu'on a même accusé des parents d'user de ruse ou de violence pour amener leurs enfants à se retirer du monde. Cette accusation a pu être justifiée dans des cas particuliers, malgré la vigilance de l'Église; elle ne l'est point pour quiconque connaît la résistance que la plupart des familles, même chrétiennes, même pieuses, apportent à consacrer par leur consentement des vœux qui troublent leurs affections.

Je n'insiste pas davantage sur la question économique. Grâce à Dieu, elle est jugée aujourd'hui. Il est admis que l'association est le seul grand moyen économique qui soit au monde, et que si vous n'associez pas les hommes dans le travail, l'épargne, le secours et la répartition, inévitablement le plus grand nombre d'entre eux sera victime d'une minorité intelligente et mieux pourvue des moyens de succès. Je ne prends pas sur moi de louer tous les plans d'association qui se

pressent au jour, toutes les tentatives de communauté qui demandent l'eau et le feu ; je loue seulement l'intention, parce qu'elle est un hommage aux vrais besoins de l'humanité. Ne l'oubliez pas, Messieurs, tant que nous sommes isolés, nous n'avons à espérer que la corruption, la servitude et la misère : la corruption, parce que nous n'avons à répondre que de nous-même à nous-même, et que nous ne sommes pas portés par un corps qui nous inspire respect pour lui et pour nous ; la servitude, parce que, quand on est seul, on est impuissant à se défendre contre quoi que ce soit ; enfin, la misère, parce que le plus grand nombre des hommes naît dans des conditions trop peu favorables pour soutenir jusqu'au bout son existence contre tous les ennemis intérieurs et extérieurs, s'il n'est assisté par la communauté des ressources contre la communauté des maux. L'association volontaire, où chacun entre et sort librement, sous des conditions déterminées par l'expérience, est le seul remède efficace à ces trois plaies de l'humanité, la misère, la servitude et la corruption. L'Église, dès le lendemain de la Pentecôte, l'a proclamé très-haut ; elle a fondé parmi ses premiers disciples la communauté volontaire de biens et de vie ; elle a frappé de mort l'hypocrisie, qui tentait déjà d'en corrompre les lois ; et depuis, dans le cours des âges, elle n'a cessé de porter ses fidèles à l'association sous toutes les formes et pour tous les objets. Sa maxime constante a été d'unir pour sanctifier et protéger, comme la maxime constante du monde est de diviser pour régner.

A tous ces titres, la communauté volontaire de biens

et de vie est évidemment une institution philanthropique, c'est-à-dire amie des hommes; mais l'histoire de ses bienfaits n'est pas achevée, et nous devons la considérer sous un jour encore plus grand.

Il y a ici-bas cinq services gratuits et populaires, sans lesquels le peuple, ou, si vous aimez mieux une expression plus évangélique, sans lesquels le pauvre est nécessairement misérable: et ces cinq services gratuits et populaires ont été créés par les ordres religieux, qui seuls sont en état de les remplir.

Le premier de tous est le service gratuit et populaire de la douleur. Vous me direz : Qu'est-ce que cela, le service gratuit et populaire de la douleur? Il est aisé de vous l'apprendre, Messieurs. Quelle qu'en soit la raison, je ne la cherche pas en ce moment, une somme de douleur pèse sur le genre humain. Depuis six mille ans, de même qu'il tombe du ciel une certaine quantité de pluie par année, il tombe du cœur de l'homme une certaine quantité de larmes. L'homme a tout essayé pour échapper à cette loi; il a passé par bien des états différents, depuis l'extrême barbarie jusqu'à l'extrême civilisation; il a vécu sous des sceptres de toute forme et de toute pesanteur; mais partout et toujours il a pleuré, et, si attentivement qu'on lise son histoire, la douleur en est le premier et le dernier mot. Il en change quelquefois la forme, encore tout au plus, mais il n'en change pas la nature ni la quantité. Jésus-Christ lui-même, celui qui a fait dans la douleur la plus grande révolution, Jésus-Christ ne l'a pas matériellement beaucoup diminuée, il en a pris sa part, et l'a transfigurée

sans la détruire. Faites donc ce que vous voudrez, pensez-en tout ce qu'il vous plaira; soyez riches, puissants, habiles, immortels, heureux enfin : soyez tout cela, j'y consens, mais sachez que, de votre berceau à votre tombe, vous vous mouvez dans un vaste système de douleur où, fussiez-vous épargnés, la douleur est maîtresse et fait payer à d'autres les coups qu'elle dédaigne de vous porter. Quelque part et pour quelque raison que cela soit écrit, cela est écrit, et, apparemment, par une main qui tient à son ouvrage. O vous donc, ô vous, heureux de la terre! suppliciés qui n'êtes pas vus du bourreau, permettez qu'il y ait ici-bas un service gratuit et populaire de la douleur, c'est-à-dire des hommes qui veulent bien en prendre au delà de leur compte naturel pour diminuer la part que les autres auraient à porter, pour la diminuer, si je voulais parler catholiquement, par le principe de la solidarité. Oui, le principe de la solidarité! Je vous ferai voir un jour que tout homme qui souffre volontairement dans le monde ôte une souffrance à quelqu'un, que tout homme qui jeûne donne du pain à un autre qui en manque, que tout homme qui pleure aux pieds de Jésus-Christ enlève du sein d'une créature qu'il ne connaît pas, mais qui lui sera révélée en Dieu, une certaine quantité d'amertume, et cela par le principe de la solidarité, qui fait que, quand il y a un peu plus de douleur dans une âme, il y en a un peu moins dans une autre, de même que, quand il pleut beaucoup dans un pays, il pleut moins dans la région voisine : l'ordre moral étant réglé, comme l'ordre physique, par la

même puissance, la même sagesse, la même justice, la même distribution.

Mais vous ne m'entendez peut-être pas : la solidarité est un mystère qui vous révolte ou qui vous est inconnu : à la bonne heure ! Je m'en tairai d'autant mieux que je n'en ai pas besoin ; car, si je ne puis invoquer devant vous le principe de la diminution des peines par la solidarité, je puis du moins vous parler sans crainte de la diminution qui a lieu par voie de sympathie. Il est certain qu'en voyant les autres souffrir volontairement, nous regardons la douleur d'un œil plus ferme et moins révolté. Il est certain qu'un pauvre qui va chercher son pain à la porte d'un monastère, et qui est servi par un homme revêtu comme lui d'habits grossiers et marchant pieds nus, a une révélation de la pauvreté qui la change à ses yeux, et apporte à son cœur un baume qu'aucun autre spectacle ne lui donnera.

Souffrez donc ce premier service gratuit et populaire; laissez quelques imbéciles se dévouer pour vous, si vous êtes malheureux ; se dévouer encore pour vous, si vous êtes heureux ; car vous ne le serez pas demain, et, le fussiez-vous toujours, vous avez besoin que le peuple, ce grand pénitent, vous pardonne votre bonheur. Laissez les fanatiques le consoler de sa misère ; laissez-les marcher nu-pieds, afin qu'il voie qu'on peut aller les pieds déchaux, comme disaient nos ancêtres, sans perdre la dignité et la joie, et que son regard scrutateur, interrogeant tour à tour le dedans et le dehors, voie la paix de Dieu surgir au front du mendiant.

Le second service gratuit et populaire dont le pauvre

a besoin, c'est le service gratuit et populaire de la vérité. Vous avez, je le veux, la vérité dans vos livres et dans vos académies, dans l'esprit de vos professeurs décorés et dotés; mais plus bas? Qui portera la vérité plus bas? Qui la fera descendre jusqu'au peuple, enfant de Dieu comme vous, et à qui ses loisirs ne permettent de la voir que comme on voit le soleil, venant à lui le matin? Qui distribuera la lumière de l'intelligence aux pauvres âmes des campagnes, si enclines à se courber vers la terre, comme leur corps, et les tiendra debout devant la face auguste du vrai, du beau, du saint, de ce qui ravit l'homme et lui donne le courage de vivre? Qui ira trouver mon frère le peuple par amour de lui, avec un désintéressement qui se sente, pour le seul plaisir de traiter avec lui de la vérité, et de causer simplement de Dieu entre la sueur du jour et celle du lendemain? Qui lui portera, non pas un livre mort, mais la chose sans prix, une foi vivante, une âme dans une parole, Dieu sensible dans l'accent d'une phrase, la foi, l'âme et Dieu lui disant ensemble : Me voici, moi, homme comme toi; j'ai étudié, j'ai lu, j'ai médité pour toi qui ne le pouvais, et je t'apporte la science. N'en cherche pas au loin la démonstration; tu la vois dans ma vie; l'amour te donne sa parole qui est la vérité!

Qui pourra, qui osera parler ainsi au peuple, sinon l'apôtre du peuple, le capucin avec sa corde et ses pieds à vif? L'Église, dans sa fécondité, avait préparé des bouches d'or pour le pauvre aussi bien que pour les rois; elle avait appris à ses envoyés l'éloquence du chaume autant que l'éloquence des cours. Aujourd'hui

la chaire apostolique est muette devant le pauvre peuple; au fond de nos campagnes, des milliers de créatures françaises n'ont pas une seule fois, depuis quarante ans, entendu les foudres de la vérité. Elles ont leur curé, direz-vous; oui, j'en conviens, elles ont un digne représentant de la religion, un pasteur fidèle, le doux spectacle d'une vertu simple et quotidienne, c'est beaucoup. Mais la parole n'égale pas l'autorité dans le pasteur; le temps tout seul la blesserait à mort, en lui ôtant le charme de la nouveauté. S'il vous faut des accents qui ne vous aient point encore frappé, à vous, homme des villes, il en faut aussi à l'homme des champs. Le pauvre a besoin comme vous des enivrements de la parole, il a des entrailles à émouvoir, des endroits de son cœur où la vérité dort, et où l'éloquence doit la surprendre et l'éveiller en sursaut. Laissez-lui entendre Démosthènes, et le Démosthènes du peuple, c'est le capucin.

Au service gratuit et populaire de la vérité touche et s'unit un autre service de même nature, le service gratuit et populaire de l'éducation. L'enfant du pauvre est sacré comme l'enfant du riche. Sa nature est aussi rebelle, son sort plus dur, ses moyens de culture et de politesse beaucoup moins multipliés. Bientôt le travail du corps l'arrachera aux exercices de l'intelligence, et s'il n'a reçu les germes précieux du bien avec une autorité qui ait pénétré son cœur, il ne tardera pas à perdre l'esprit de l'homme chrétien et civilisé pour vivre dans une dégradation que rien ne déguisera. Tous les vices s'empareront de son être avec une insouciance

affreuse pour les choses de l'âme, et la société n'aura plus dans le peuple, qui doit être la source permanente de son renouvellement et de sa vigueur, qu'un fonds pourri par le matérialisme le plus abject. L'instituteur du peuple, un instituteur digne de lui, est donc une des plus hautes nécessités de l'ordre social. Mais qui sera cet instituteur? Qui pourra réunir à la fois, dans un si grand office, une instruction suffisante, des mœurs pures, une foi sincère, une autorité respectée, et enfin une vie assez modeste pour que le pauvre puisse l'entretenir en échange des leçons qu'il en reçoit? L'Église y a pourvu par les ordres enseignants, comme elle a pourvu au service gratuit et populaire de la vérité par les ordres apostoliques, au service gratuit et populaire de la douleur par les ordres pénitents. Le frère des Écoles chrétiennes et de tous les autres instituts semblables donne au pauvre une éducatiou qui ne lui coûte rien ou peu de chose, et qui est digne d'un enfant de la patrie comme d'un enfant de Dieu.

Ici, Messieurs, ma parole est plus à l'aise que tout à l'heure. La France a authentiquement accepté le dévouement des Frères et des Sœurs voués à l'enseignement du peuple; une popularité qui est la juste récompense de leurs travaux, les protége dans toute l'étendue du pays autant que l'empire des lois. Ma parole, à leur sujet, n'est donc pas une parole accusatrice, c'est une parole qui remercie et qui bénit.

Mais nous n'en avons pas fini pour cela avec tous les besoins du pauvre; après les services de la douleur, de la vérité et de l'éducation, il réclame encore le service

gratuit et populaire de la maladie et de la mort. Messieurs, on dit que le tiers des habitants de cette grande cité meurt à l'hôpital; supposons qu'il n'y en ait que le quart : quel chiffre! Sur un million d'hommes, plus de deux cent mille doivent mourir loin de leurs femmes et de leurs enfants, loin de la famille, entre des murailles étrangères, qui ne disent rien au cœur, si ce n'est détresse et abandon. Que trouvera là le peuple malade et mourant, s'il n'y trouve pas le frère de Saint-Jean-de-Dieu et la sœur de Charité? Des mercenaires, des serviteurs à gage. Je veux, je dois les respecter partout; mais là! sont-ils suffisants pour cette heure sacrée de la mort du pauvre? Est-ce à quarante sous par jour qu'on estime ceux qui doivent fermer les yeux de deux cent mille hommes parmi nous? Je dis parmi nous, car le peuple est nôtre; mais d'ailleurs, ne vous y trompez pas, dans un autre sens, parmi vous-mêmes, il en est qui mourront à l'hôpital, et peut-être moi-même aussi j'y mourrai. Nous vivons dans des temps assez chargés de vicissitudes pour être inquiets de notre dernier moment. Eh bien! si vous devez mourir là; si la fatalité, expression qui n'est pas chrétienne, mais enfin, si la fatalité vous amenait là, écoutez : votre vie se passe, elle est peu de chose peut-être, mais elle aura un grand moment, le moment de la mort, le moment de paraître devant Dieu : y songez-vous? Voilà un homme qui se dit : Dans un instant, je vais voir l'éternité! Qu'il y croie ou qu'il n'y croie pas, c'est un grand abîme! *Être, ou ne pas être,* a dit un tragique, *c'est la question!* Quelle question! Quelle question pour un homme seul,

abandonné dans un hôpital, face à face avec sa conscience, face à face avec Dieu, qui écrit peut-être du bout de son doigt sa condamnation sur le mur, comme pour Balthasar !

Ah ! laissez l'amour s'approcher de lui, puisqu'il y a sur la terre un amour qui ne coûte rien ; laissez-lui venir un représentant aimable de Dieu. Pourquoi tuer l'amour, parce que c'est Jésus-Christ qui l'a fait pour rien ? Persécuter la Sœur des hôpitaux, c'est persécuter la mort du peuple, c'est condamner aux gémonies, pour prix de ses sueurs, une portion de l'humanité, et peut-être vous-mêmes aussi. Peut-être, en plaidant cette cause de la mort du peuple, je plaide aussi la cause de votre dernière heure, de votre dernière pensée, de votre dernier souffle. C'est à considérer.

Le dernier service gratuit et populaire est le service gratuit et populaire du sang. L'Europe n'a pas toujours eu des armées régulières comme aujourd'hui. Il fut un temps où chaque nation n'avait que l'épée de ses gentilshommes et des bandes louées à prix d'argent, qui se dissipaient après la guerre. Les désordres inséparables de ce genre de vie étaient plus grands alors, et les peuples en souffraient beaucoup. L'Église essaya d'y pourvoir, et de pourvoir aussi à la défense de la chrétienté menacée par l'islamisme, en instituant ces fameux ordres militaires tels que les chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, les chevaliers du Temple, les chevaliers Teutoniques, et d'autres d'un renom moins élevé. Unir la vie monastique avec la vie des camps, rehausser le sacrifice du sang par le sacrifice des bonnes

mœurs et de la piété, passer du sanctuaire au combat : telle était l'héroïque pensée qui suscita le nouvel institut, et qui s'est consacrée dans l'histoire par des pages que le temps n'effacera jamais. Nous pouvons bien penser que nos régiments valent les saintes cohortes de la chevalerie chrétienne ; mais n'oublions pas le temps des croisés, la défense de Rhodes contre Mahomet II et Soliman II, Jean de la Valette arrêtant une dernière fois, sous les murs de Malte, les forces de l'empire ottoman, et toute cette gloire enfin, fille de nos chevaliers, que les siècles nous ont apportée de leur part.

Peut-être même ne serait-il pas malaisé de vous prouver qu'aujourd'hui encore le service gratuit et populaire du sang serait une heureuse et admirable institution. Mais le temps nous presse. Disons seulement que si le présent ne réclame pas le secours de la chevalerie chrétienne, il peut venir des jours où les peuples n'en dédaigneront pas la résurrection. Oui, il peut venir des jours où, pour se défendre contre l'invasion de la barbarie, l'épée vulgaire ne suffira plus; où la science, prise dans ses propres inventions, aura besoin de la foi et de la charité pour sauver l'honneur et la liberté du monde par des armes dont l'ennemi restera dépourvu, toutes les autres étant à son service, parce que toutes les autres ne demandent que de la chimie et des bras. Tôt ou tard, peut-être, le mal prévaudra par la puissance physique, et il faudra que le bien, retrempé à d'autres sources, arbore la croix aussi haut que l'épée.

Je crois, Messieurs, avoir prouvé ma thèse, savoir : que la communauté volontaire de biens et de vie est une

institution aussi remarquable au point de vue philanthropique qu'au point de vue économique, et que rien dans le monde n'a été créé de plus utile et de plus grand en faveur du peuple que les ordres militaires, les ordres hospitaliers, les ordres enseignants, les ordres apostoliques et les ordres pénitents. Ce n'est là, toutefois, qu'une partie de l'histoire cénobitique; si je voulais vous dire le reste, vous parler des services rendus par ce glorieux institut aux lettres, aux arts, aux sciences et dans les missions, je n'achèverais pas ma course avec celle du jour.

La France... pourrais-je finir sans la nommer dans une occasion où son souvenir se présente si naturellement à moi? la France est le pays cénobitique par excellence. Sans remonter jusqu'à saint Martin de Tours et à ce fameux monastère de Marmoutier, la France fonda, au xe siècle, l'ordre de Cluny, qui a gouverné l'Église par les grands papes qu'elle en a reçus, et qui a été le renouvellement de la vie monastique en Occident; au xie siècle, l'ordre des Chartreux, ceux de Cîteaux, de Fontevrault, des Prémontrés; au xiie siècle, la réforme de Clairvaux par saint Bernard, et les Trinitaires pour la rédemption des captifs; au xiiie, l'ordre de Saint-Dominique par un Espagnol, mais en France et avec des Français; au xvie, la Compagnie de Jésus, née à Paris même; au xviie, la réforme de la Trappe par l'abbé de Rancé, les prêtres des Missions de saint Vincent de Paul, les sœurs de Charité, les frères des Écoles chrétiennes. Je ne nomme, Messieurs, que les principales fondations, les autres formeraient une liste

sans fin. Aujourd'hui encore, après des révolutions qui ont labouré le sol monastique avec tout le reste, la France reproduit ses anciens ordres religieux et en prépare de nouveaux, en vertu d'une fécondité de dévouement qui lui est aussi naturelle que la richesse de ses moissons. Elle ressuscite partout les grands services gratuits et populaires, et tandis que sa surface porte les cicatrices d'une incrédulité qui trompe l'œil, elle tire de ses entrailles une végétation qui réjouit l'avenir. Vous l'ignorez peut-être, Messieurs; vous ne le croyez pas; mais qu'importe? La France est accoutumée à faire de grandes choses, même sans le savoir.

Je ne dirai plus qu'un mot, Messieurs, sur la communauté volontaire de biens et de vie en dehors de l'Église catholique. Il est remarquable que l'antiquité païenne, sauf une seule exception dont je vous entretiendrai tout à l'heure, a été complétement stérile sous ce rapport. On y rencontre des colléges sacerdotaux, des prêtres vivant avec leur famille autour du temple auquel ils sont attachés; mais le monastère proprement dit n'existe pas. Le bouddhisme seul fait exception à cette règle générale: le bouddhisme a couvert l'Asie orientale de pagodes et de couvents où la vie commune est pratiquée sous un ensemble de lois qui ont d'apparentes analogies avec les lois chrétiennes du cénobitisme. Les voyageurs ont dit beaucoup de mal de ces réunions, qui ont dû se corrompre par l'oisiveté; car le bouddhisme n'en a tiré aucun parti pour le service public, sauf le spectacle d'une certaine pénitence extérieure, qui ne conclut pas elle-même à un travail utile

et régulier. Je n'en dis pas davantage. Une pensée religieuse, favorisée par l'aptitude de l'Orient à la contemplation, a créé ce phénomène singulier, mais elle ne l'a créé que mort, sans profit aucun pour l'avancement de ces peuples dans des voies meilleures que celles où les siècles les ont trouvés et les laissent languir.

Le protestantisme, en se séparant de l'Église, n'a pas même gardé la fécondité bouddhique; loin de pouvoir produire un frère des Écoles ou une sœur de Charité, il ne produit pas même un pénitent hindou.

Les Grecs, plus heureux, par la même raison qui leur a fait conserver presque toute la doctrine catholique, ont aussi conservé la tradition du cénobitisme, mais sans mouvement. Leurs monastères sont comme leur foi.

Il résulte de ce coup d'œil qu'en dehors de la pensée religieuse on n'a jamais vu se réaliser la communauté volontaire de biens et de vie. Quelle en est la raison? Elle est, je crois, Messieurs, facile à entendre. La communauté volontaire de biens et de vie n'est possible qu'à ces deux conditions : que l'homme qui a entre en partage avec celui qui n'a pas, et que la grande capacité s'abaisse jusqu'à la petite capacité pour la servir au même rang. Or cette abnégation répugne invinciblement à la nature égoïste de l'homme, tant qu'elle n'est pas soulevée par un principe religieux. L'homme qui a veut user de son patrimoine pour l'agrandir; l'homme qui peut veut user de son intelligence pour monter. La religion seule apprend à descendre et à se dépouiller volontairement, par conséquent à s'associer.

Aujourd'hui, Messieurs, que le besoin de l'association se manifeste de toutes parts, et qu'après avoir détruit l'association chrétienne, on en veut construire une autre sur des bases de pure raison, que voyons-nous? Nous voyons, entre autres efforts curieux, des hommes se consumer en rêves subtils et les plus ingénieux du monde pour substituer dans l'association la loi du plaisir à la loi du dévouement. On veut se persuader et persuader aux autres qu'il existe dans le chaos des passions, des facultés et des intérêts humains, un ordre mathématique et secret qui, étant découvert, puis pratiqué, substituerait partout la jouissance à la douleur, le goût au devoir, et ferait du monde, dans l'infinie diversité de ses fonctions, une harmonie où chacun trouverait et garderait volontairement sa place, sans qu'un seul rouage de cette belle machine se plaignît et se déplaçât jamais. Ce serait Orphée ou Amphion faisant Thèbes avec des hommes, au simple son de la lyre.

La nature humaine n'a point encore répondu à cet appel ingénieux; elle reste froide devant cette amorce qu'on lui présente, et oppose au plaisir *harmonien*, comme on le désigne, sa vieille et égoïste ténacité dans le plaisir individuel. Quand elle veut *perdre son âme pour la sauver,* elle regarde ailleurs, elle sait où est la croix qui inspire et qui récompense le dévouement. Elle ne croit pas à ces mathématiques du plaisir, parce que le plaisir est en dehors de toute règle, et qu'en chercher la loi ou l'unité, c'est chercher l'ordre dans le désordre, l'affirmation dans la négation, l'être dans le néant. Et dût-on réussir, quel homme de cœur voudrait

vivre dans une société où la jouissance seule aurait satisfaction? quel homme de cœur pourrait se passer d'efforts et de vertu? Si on devait nous tenir un jour sous cette impitoyable loi de la jouissance, nous ferions contre le despotisme du bonheur autant de révolutions que nous en avons faites contre le despotisme sanglant; nous briserions la quenouille comme nous avons brisé la hache. Ce n'est pas le plaisir qui est le fondement de la société, c'est la vertu; ce n'est pas la jouissance qui est notre vocation ici-bas, c'est le travail et la douleur. Dieu nous a créés tout exprès pour produire par nous une chose qu'il ne peut pas produire tout seul, c'est-à-dire la grandeur dans la bassesse, la force dans l'infirmité, la pureté dans la chair et le sang, l'amour dans l'égoïsme, le bien dans le mal, la vertu dans un cœur qui avait, à chaque minute, la liberté d'être un scélérat. Voilà notre vocation, notre destinée. Jésus-Christ n'a conquis le monde que parce qu'il la connaissait, et que du haut de sa croix, esclave et Dieu, il l'a souverainement remplie. Le salut est à sa suite, et toute gloire et tout bonheur aussi. C'est pourquoi, grâce à Dieu, le plaisir et le goût ne fonderont jamais ici-bas une société; le malheur sera le plus fort, afin que la vertu le soit; il y aura des pauvres, précisément pour que l'aumône se fasse; des plaies, précisément pour qu'elles soient pansées; des larmes, précisément pour qu'on les accepte; des renversements, pour qu'on aspire à la stabilité; des ruines, pour que l'orgueil s'humilie; des misères publiques, pour qu'il y ait des services gratuits et populaires; du sang, pour qu'il y ait des saints.

Messieurs, la première partie de nos Conférences est achevée.

J'avais à vous montrer la divinité phénoménale de l'Église. Prenant dans le monde l'Église, qui est un corps visible et vivant, j'avais à vous prouver qu'il est divin, c'est-à-dire que ce n'est pas l'homme qui l'a fondé, mais Dieu. La démonstration a été longue; car j'y suis revenu à cinq fois. En 1835, j'ai traité devant vous de la constitution organique de l'Église, et vous ai fait voir qu'elle était surhumaine. En 1836, j'ai examiné sa constitution doctrinale, et vous ai fait voir qu'elle était également surhumaine. Dans les trois dernières années qui viennent de s'écouler, je vous ai montré, par les effets de la doctrine catholique sur l'esprit, sur l'âme et sur la société, qui sont les trois théâtres de toute action, que l'Église, dépositaire et organe de cette doctrine, était évidemment douée d'un pouvoir incomparable et surhumain. Je n'ai plus rien à dire là-dessus.

Mais qui a fait cet ouvrage? Qui a bâti l'Église? Qui lui a tracé sa constitution organique et doctrinale? Qui lui a donné sur l'esprit la puissance d'y produire la certitude et la connaissance au plus haut degré? Qui lui a donné sur l'âme la puissance d'y produire l'humilité, la chasteté, la charité, la religion? Qui lui a donné, en ce qui regarde l'ordre social, une unité sans exemple et une expansion sans limites? Qui, enfin, lui a donné, par rapport à la société purement naturelle, la puissance de transformer le droit, la propriété, la famille, l'autorité, et de créer la communauté volontaire des biens et de vie? Qui, Messieurs? Ah! je l'ai nommé bien des fois

déjà ! C'est Celui qui est ici devant vous ; c'est Celui dont le nom tôt ou tard fera ployer tout genou dans le ciel, sur la terre et dans les enfers. Je le prononce encore une fois, en finissant, ce nom, le plus cher qui me soit ; je nomme avec foi, espérance, amour, adoration, le Seigneur Jésus-Christ.

Mais quel est-il? D'où vient-il? D'où vient sa puissance à lui-même? Quelle est son histoire? Nous le verrons, Messieurs, nous l'apprendrons; dès aujourd'hui je vous convoque pour l'an prochain au pied de sa croix, et puissions-nous y apporter un cœur encore mieux préparé pour la vérité, vous pour la recevoir, et moi pour vous la donner !

CONFÉRENCES

DE

NOTRE-DAME DE PARIS

ANNÉE 1846

DE JÉSUS-CHRIST.

CONFÉRENCES

DE

NOTRE-DAME DE PARIS

ANNÉE 1846

TRENTE-SEPTIÈME CONFÉRENCE

DE LA VIE INTIME DE JÉSUS-CHRIST.

Monseigneur (1),

Messieurs,

Le plan de nos Conférences vous est maintenant connu. Nous ne sommes point partis, pour établir la divinité du christianisme, des profondeurs de la métaphysique, ni des régions lointaines de l'histoire ; nous avons pris pour point de départ un phénomène vivant, palpable, qui habite avec nous depuis des siècles ; nous vous avons montré que, sous le rapport de l'intelligence, sous le rapport des mœurs, sous le rapport de la société, l'Église catholique présentait un phénomène unique ici-bas, et par conséquent divin. Car tout ce qui est

humain est multiple, attendu que ce que des hommes ont pu dans un temps et dans un lieu, d'autres hommes le peuvent dans d'autres temps et dans d'autres lieux. Nous avons ainsi changé la tactique : au lieu de partir de la base, nous sommes partis du sommet; au lieu de creuser dans les fondements de la pyramide, nous avons regardé sa tête et sa couronne, commençant par le plus visible pour redescendre ensuite à ce qui est plus caché et qui porte toute la masse. Un écrivain de ce temps avait dit : « Le christianisme est le plus grand événement qui ait traversé le monde. » Nous avons dit autrement, et peut-être mieux : Le christianisme est le plus grand phénomène qui se soit naturalisé dans le monde, le plus grand phénomène intellectuel, le plus grand phénomène moral, le plus grand phénomène social, quelque chose, en un mot, d'unique, et par conséquent, encore une fois, de divin.

Mais ce phénomène, quelle en est la cause première? Tout phénomène a une cause. Après avoir considéré ce qui apparaît, il faut évidemment considérer ce qui a produit le spectacle, ce qui en est la raison et le soutien. Qui donc a fait l'Église catholique? Qui a fondé cette société dominatrice des esprits par la certitude, régulatrice des âmes par les plus hautes vertus, bienfaitrice du genre humain par les éléments nouveaux qu'elle a fournis à la civilisation? Qui a formé, sous une hiérarchie toute spirituelle et désarmée, ce corps où la conviction, la sainteté, l'unité, l'universalité, la stabilité et la vie forment un tissu d'une beauté surhumaine et incontestable? Qui en est l'artiste ou l'ou-

vrier? Est-ce le temps, le hasard? Est-ce plusieurs, ou serait-ce un seul? C'est un seul, oui, un seul, un homme, c'est-à-dire rien; la parole d'un homme, c'est-à-dire un vent qui passe. Voilà l'artiste! Ainsi, Dieu a voulu que le fondement de ce grand ouvrage fût quelque chose comme nous en apparence, et que nous, si faibles, si vains, nous portassions sur nos épaules, comme Atlas, le ciel et l'éternité. Quel est cet homme? Quel nom a-t-il dans la langue et dans les souvenirs du genre humain? Je n'ai pas besoin de vous le dire : son nom va tout seul et résonne de soi. Tout homme le sait par amour ou par haine, et en vous disant Jésus-Christ, je ne suis que l'écho tardif de tous les siècles et de tous les esprits. Jésus-Christ donc! Jésus-Christ! voilà l'artiste! C'est lui qui a fondé cette Église dont nous avons admiré ensemble l'ineffable architecture : j'entends l'Église sous sa forme actuelle, car l'Église a existé sur la terre du jour où Dieu a parlé à un homme, et où un homme a répondu de son cœur à Dieu.

L'artiste trouvé, Messieurs, il nous faut étudier son histoire, afin de juger si l'ouvrier répond à l'œuvre, et si, après avoir vu que l'œuvre était divine en soi, sa divinité recevra confirmation de la vie même de l'ouvrier. Or ici, la première question qui se présente est de savoir où nous puiserons les éléments de cette vie. L'embarras n'est pas grand. Comme tout homme venu dans un âge historique et célèbre par ses travaux, Jésus-Christ a une histoire, histoire dont l'Église et le monde sont en possession, et qui, entourée de monuments, innombrables, a pour le moins la même authenticité

que toute autre histoire née sur le même sol, chez les mêmes peuples et aux mêmes temps. De même donc que, voulant étudier la vie de Brutus et de Cassius, j'ouvrirais tranquillement Plutarque, j'ouvre l'Évangile pour étudier Jésus-Christ, et je l'ouvre avec la même tranquillité. Nous verrons plus tard si j'aurai failli en admettant cette authenticité préalable; je m'en contente présentement, parce que j'en ai la possession, sauf à revenir plus tard sur nos pas, à vérifier par nous-mêmes les monuments, et les asseoir sur une certitude digne, par sa profondeur, du saint objet de o tre curiosité. Je prends donc provisoirement l'Évangile pour mon titre historique. Quant à vous, réservez de votre part, tant que vous le voudrez, la question de son authenticité et de sa véracité, c'est un droit que je ne vous conteste pas, comme aussi je vous sais assez équitables pour respecter, au moins provisoirement, dans l'Évangile la foi de vingt siècles et le poids naturel des choses qui se lient entre elles et à tout.

Seigneur Jésus, depuis dix ans que je parle de votre Église à cet auditoire, c'est, au fond, toujours de vous que j'ai parlé; mais enfin, aujourd'hui plus directement, j'arrive à vous-même, à cette divine figure qui est chaque jour l'objet de ma contemplation, à vos pieds sacrés, que j'ai baisés tant de fois, à vos mains aimables, qui m'ont si souvent béni, à votre chef couronné de gloire et d'épines, à cette vie dont j'ai respiré le parfum dès ma naissance, que mon adolescence a méconnue, que ma jeunesse a reconquise, que mon âge mûr adore et annonce à toute créature. O père! ô maître, ô ami!

ô Jésus! secondez-moi plus que jamais, puisqu'étant plus proche de vous, il convient qu'on s'en aperçoive, et que je tire de ma bouche des paroles qui se sentent de cet admirable voisinage!

Il y a deux vies, la vie extérieure et la vie intime. La vie extérieure ne serait rien sans la vie intime. C'est la vie intime qui est le support de l'autre, et par conséquent, voulant étudier la vie de Jésus-Christ, la première chose que je dois faire, c'est d'étudier sa vie intime. Mais qu'est-ce que la vie intime? La vie intime est la conversation de soi-même avec soi-même. Tout homme converse avec soi, tout homme se parle, et cette parole qu'il se dit à lui-même, c'est sa vie intime, comme la parole que Dieu se dit de toute éternité dans le mystère de ses trois saintes personnes, c'est sa vie intime. Tout homme, toute intelligence a cette parole du dedans, cette conversation de soi à soi, qui fait sa vie véritable. Le reste n'est qu'une apparence, quand il n'est pas le produit de cette vie intime. C'est cette vie intime qui est tout l'homme, qui fait toute la valeur de l'homme. Tel porte un manteau de pourpre qui n'est qu'un misérable, parce que la parole qu'il se dit à lui-même est la parole d'un misérable; et tel passe dans la rue, nu-pieds, en haillons, qui est un grand homme, parce que la parole qu'il se dit à lui-même est la parole d'un héros ou d'un saint. C'est au jour du jugement qu'on verra ce volte-face du dehors en dedans, et que, le colloque mystérieux de chaque homme étant connu, l'histoire commencera. Quant à présent, nous marchons comme nous pouvons de la vie extérieure à la vie in-

time; car si ce don de juger de l'intérieur par l'extérieur ne nous avait pas été donné, si notre vie extérieure était autre chose qu'une transpiration permanente de notre vie intime, nous ne serions pour les uns et les autres que des spectres; nous passerions sans nous voir, comme des masques qui se croisent dans la nuit. Heureusement, et grâce à Dieu, il y a des soupiraux par où notre vie intime s'échappe à tout moment, et l'âme a ses pores comme le sang a les siens. La bouche est la première et la plus illustre de ces voies qui amènent l'âme hors de son invisible sanctuaire; c'est en parlant des lèvres que l'homme communique cette parole secrète qui est sa véritable vie. Et, bien que tout homme parle ainsi du dedans au dehors, cependant il est des hommes en qui cette manifestation d'eux-mêmes est plus indispensable, plus exigée, plus authentique. Ce sont ceux qui se présentent au monde avec des doctrines destinées par eux à devenir des lois. Car la première réponse que le monde leur fait est celle-ci : Qui êtes-vous? que dites-vous de vous-mêmes? Ce que les prêtres de Jérusalem envoyèrent dire à Jean-Baptiste au désert : *Tu quis es? Quid dicis de teipso* (1)? Avant tout, puisque vous êtes un homme autre que les autres, dites-nous ce que vous êtes, ce que vous affirmez de vous-même : *Quid dicis de teipso?*

Et ce n'est pas peu de chose, Messieurs, que de forcer un homme à dire ce qu'il est, ou ce qu'il croit qu'il est. Car cette parole souveraine de l'homme, ce seul mot

(1) Saint Jean, chap. 1, vers. 22.

qu'il va dire de lui et sur lui décidera de tout. Ce sera la base d'où l'on partira pour le juger. Il faudra que tous les actes de sa vie, dès ce moment, soient en rapport avec la réponse faite à la demande : *Quid dicis de teipso?* Et par conséquent Jésus-Christ apparaissant au milieu des hommes pour leur apporter des lois nouvelles, une société nouvelle, a dû subir cette nécessité de dire ce qu'il était, et avec cette nécessité l'épreuve immanquable qui y est attachée. C'est d'abord à ses amis et à ses disciples qu'il a dû se manifester en leur disant ce qu'il pensait de lui-même. Que leur a-t-il dit?

Un jour, à Césarée de Philippe, il les interroge en cette manière : *Qu'est-ce que les hommes disent qu'est le Fils de l'homme? Mais, répondent-ils, Jean-Baptiste, ou bien Jérémie, ou bien Élie, ou bien l'un des prophètes. Et vous, reprend Jésus-Christ, que dites-vous que je sois? Alors Simon-Pierre lui dit : Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant.* Jésus-Christ, loin de repousser cette parole comme un blasphème, l'accepte comme une vérité qui le ravit, et il répond à Pierre : *Tu es bien heureux, Simon fils de Jean, car ce n'est pas la chair ni le sang qui te l'a révélé, mais mon Père qui est aux cieux.* Il ajoute aussitôt, comme récompense de la foi de son disciple : *Je te dis à mon tour que tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle* (1).

Ainsi, à ses disciples Jésus-Christ se présente comme

(1) Saint Matthieu, chap. 16, vers. 13, 14, 15, 16, 17, 18.

le Fils de Dieu, non pas comme le fils de Dieu dans le sens où nous le sommes tous, mais comme le Fils de Dieu dans le sens vrai et propre; sans quoi il n'eût pas témoigné à son apôtre, en termes aussi singuliers par leur énergie, la joie qu'il ressentait de sa confession. En d'autres circonstances d'ailleurs, il s'exprime encore plus clairement avec eux, s'il est possible. Philippe lui dit : *Seigneur, faites-nous voir le Père, et cela nous suffit.* Jésus-Christ s'indigne de sa demande, et lui répond : *Quoi! je suis depuis si longtemps avec vous, et vous ne me connaissez pas! Philippe, celui qui me voit, voit aussi le Père. Comment peux-tu dire : Faites-nous voir le Père? Ne croyez-vous pas que je suis dans le Père, et que le Père est en moi?* Et dans une autre occasion, voulant toujours exprimer davantage sa filiation divine, il disait à un disciple encore incertain : *Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné pour lui son Fils unique... Celui qui croit en lui n'est pas condamné, mais celui qui n'y croit pas est condamné, parce qu'il ne croit pas au nom du Fils unique de Dieu* (1). Jésus-Christ se posait donc comme le Fils de Dieu sans pareil et sans second, en un sens si étroit, qu'il était dans son Père, et que son Père était en lui, et que le voir, c'était voir son Père.

Voilà pour les amis et les disciples. Mais au delà des amis et des disciples, il est un autre tribunal où il faut que toute doctrine nouvelle se présente : c'est le peuple. Après avoir parlé en secret à ceux que l'on a choisis, i

(1) Saint Jean, chap. 14, vers. 8, 9, 10.

faut sortir de sa chambre, paraître en public, parler à des hommes de tout âge, de tout sexe, de toutes conditions, à des hommes qui n'ont pas reposé sur la poitrine du maître, qui n'ont pas reçu l'éducation de l'amitié, qui ne savent pas ce qu'on leur veut, qui opposent à la parole doctrinale mille passions mêlées à mille préjugés. Jésus-Christ l'a fait; il a entendu mugir la foule autour de lui, et ne s'est pas étonné du compte qu'il avait à lui rendre. *Jusques à quand,* lui crie-t-on, *tiendrez-vous notre âme en suspens? Si vous êtes le Christ, dites-nous-le ouvertement.* Jésus-Christ leur répond : *Je vous parle, et vous ne me croyez pas; pourtant les œuvres que j'ai accomplies au nom de mon Père rendent témoignage de moi* (1)... *Mon Père et moi, nous ne sommes qu'un* (2). A ce mot, qui dit tout, les Juifs ramassent des pierres pour le lapider; et Jésus leur dit : *Je vous ai montré beaucoup d'œuvres de mon Père; pour laquelle de ces œuvres me lapidez-vous?* Les Juifs lui répondirent : *Pour aucune de vos bonnes œuvres, mais à cause du blasphème, et parce qu'étant homme, vous vous faites Dieu* (3). Le langage de Jésus-Christ, tel qu'il le tenait au peuple pour lui apprendre l'origine et la mission de son nouveau maître spirituel, était donc un langage exempt de toute contrainte et d'obscurité. Il lui dit sans crainte cette parole terrible : *Ego et Pater unum sumus.*

(1) Saint Jean, chap. 10, vers. 24, 25.
(2) Ibid., vers. 30.
(3) Ibid., vers. 32, 33.

Mais au-dessus du peuple, masse confuse dont la voix est la voix de Dieu et aussi la voix du néant; au-dessus du peuple, qui est à la fois la plus grande et la moindre autorité, s'élève dans le calme, la vigilance et le respect de soi-même, la plus haute représentation du droit et de la vérité. Chaque nation a quelque part une magistrature suprême qui rassemble en elle la gloire et la lumière du pays, et c'est là que finit par comparaître toute doctrine qui a revendiqué l'empire en faisant une violence apparente ou réelle aux traditions reçues. Jésus-Christ ne pouvait échapper à cette loi générale de l'ordre humain. Il est cité devant le conseil des anciens, des prêtres et des princes de la Judée. Après des témoignages plus ou moins inconsistants, enfin le grand prêtre veut mettre la question où elle est; il se lève et adresse à l'accusé cette solennelle adjuration : *Je vous adjure par le Dieu vivant de nous dire si vous êtes le Christ, Fils de Dieu* (1). Jésus-Christ, sans s'émouvoir, lui répond ces deux mots : *Ego sum. — Je le suis.* Et il ajoute immédiatement, pour confirmer son aveu par la majesté du discours : *Je le suis, et vous verrez le Fils de l'homme assis à la droite de la puissance de Dieu, et venant sur les nuées du ciel* (2). Alors le grand prêtre déchire ses vêtements : *Qu'avons-nous besoin de témoins?* s'écrie-t-il, *vous venez d'entendre le blasphème; qu'en pensez-vous* (3)? Et tous le jugent digne de mort. On le

(1) Saint Matthieu, chap. 26, vers. 63.
(2) Saint Marc, chap. 14, vers. 62.
(3) Ibid., vers. 63, 64.

mène au président romain, qui, ne trouvant pas de motifs à sa condamnation, veut le renvoyer; mais les princes du peuple insistent : *Nous avons une loi, et selon la loi il doit mourir, parce qu'il s'est fait le Fils de Dieu* (1). Pilate entend si bien la chose, que son oreille romaine, et par conséquent religieuse, se dresse; il tire à part Jésus-Christ, et lui demande d'où il est : *Unde es tu* (2)? Jésus-Christ se tait; il confirme par son silence tout ce qu'on l'accuse d'avoir dit de lui-même, et ce qu'il a dit, en effet. Le peuple, spectateur de son supplice, comprend sa condamnation dans le sens où elle a été portée; il l'insulte jusque dans la mort par ces dérisions significatives : *Va, toi qui détruis le temple de Dieu, et le rebâtis en trois jours, sauve-toi toi-même; descends de la croix, si tu es le Fils de Dieu* (3). Et quand les ténèbres couvrent la terre, quand les rochers se fendent, quand le voile du temple se déchire et que toute la nature avertit l'humanité que quelque chose de grand se passe là, les spectateurs et le centurion romain se frappent la poitrine en disant : *Celui-là était vraiment le Fils de Dieu* (4)! Et saint Jean l'apôtre termine son Évangile par ces paroles : *Ces choses sont écrites pour que vous croyiez que Jésus est le Christ, Fils de Dieu* (5).

Ainsi, devant ses amis, devant le peuple, devant les

(1) Saint Jean, chap. 19, vers. 7.
(2) Ibid., vers. 9.
(3) Saint Matthieu, chap. 27, vers. 40.
(4) Ibid., vers. 54
(5) Saint Jean, chap. 20, vers. 31.

magistrats, dans sa vie, dans sa mort, partout Jésus-Christ se proclame le Fils de Dieu, Fils unique, Fils égal à son Père, un avec son Père, étant en son Père et son Père en lui. C'est là le témoignage qu'il rend de lui-même, sa réponse à la fastique interpellation : *Quid dicis de teipso?* Et quelle réponse, Messieurs! Quoi! un homme, un être de chair et d'os, qui n'a pas seulement devant lui les faiblesses de la vie, mais les faiblesses de la mort, un homme! il ose se dire Dieu! C'est la première fois dans l'histoire. Aucun personnage historique, avant et après, ne s'est posé comme Dieu. L'idolâtrie avait mille dieux; mais elle avait un Dieu suprême dont nul autre n'était l'égal, et lorsque la flatterie la plus lâche décernait l'apothéose à des empereurs convaincus de tout crime par leur vie, et de tout néant par leur mort, nul ne voyait dans l'encens offert à leurs cendres qu'une figure poétique, une dernière adulation de la servitude envers la tyrannie. Mahomet, venu pour remplacer le règne des idoles, ne s'est pas dit Dieu, mais un simple envoyé de Dieu. Et si nous voulons remonter plus haut que l'idolâtrie dans la recherche des plus altières impostures, nous ne découvrirons au fond de l'Inde que des narrations sans corps, des siècles sans date, un abîme informe, où notre œil ne découvrira point un mortel authentique assez hardi pour s'être dit Dieu formellement et sans phrases, par ces deux ineffables mots : *Ego sum!* L'homme n'est pas capable d'un si courageux mensonge; c'est une trop forte extravagance d'invraisemblance.

C'est aussi une extravagance d'inutilité : car à quoi

bon? Que peut servir de se donner pour Dieu? Vous voulez asseoir des lois, fonder un empire? C'est une ambition humaine, et je conçois que vous ne vous posiez pas comme philosophe; car quiconque connaît l'histoire sait qu'en se posant comme philosophe on est sûr de rester seul sur son piédestal. Un homme profond dans l'ambition ne se posera donc jamais ainsi. Dieu est la pierre angulaire de tout édifice qui doit durer. Son nom, même invoqué par l'imposture, est un ciment efficace, et il était naturel qu'avant et après d'autres Jésus-Christ se donnât pour envoyé de Dieu. Les hommes ont souvent accepté cette idée; ils croient volontiers à l'intervention de la Divinité dans les affaires humaines, et leur foi, trompée à cet égard dans l'application, ne l'est jamais quant à la réalité d'une Providence éternellement attentive à leur sort. Jésus-Christ, en se disant l'homme de Dieu, eût donc dit quelque chose de vraisemblable et d'utile ; mais le titre même de Dieu, l'apothéose de soi par soi, n'ajoutait rien à ses projets que des difficultés. Il lui fallait désormais soutenir dans tous ses actes le personnage de l'Infini; il fallait que dans sa mort même il ménageât des preuves de sa nature divine, et que son tombeau parlât de lui comme l'éternité. Était-ce humainement faisable?

Ajoutez une troisième considération, relative à l'état des croyances religieuses chez les Juifs. Ce peuple n'avait dans sa loi qu'un seul dogme explicite; tous les autres, quoiqu'il les possédât dans ses traditions, étaient comme voilés et manquant de relief. L'unité de Dieu, gravée en tête des tables du Sinaï, était pour lui le

dogme par excellence, celui qui rappelait et renfermait tous les autres, tels que la création, la chute de l'homme, l'immortalité de l'âme. Y toucher, même de loin, c'était toucher à Moïse, au Sinaï, à tous les souvenirs d'Israël, à toutes ses habitudes, à tous ses respects. Or Jésus-Christ, en prenant le titre de Fils de Dieu, même sans rompre l'unité divine, n'entrait pas naturellement dans les oreilles de ce peuple, accoutumé par son législateur et par ses prophètes à ne connaître que le Dieu qui l'avait tiré de l'Égypte, et qui lui avait répété si souvent : *Je suis le seul Dieu, tu n'en adoreras point d'autre que moi* (1).

Si donc Jésus-Christ disait faux en se portant pour Dieu, il s'était créé sans raison d'inexplicables difficultés.

Mais enfin laissons ces réflexions préliminaires, et voyons où nous en sommes de la vie que nous étudions. Quelques motifs qu'eût Jésus-Christ de ne pas se dire Dieu, il s'est dit Dieu : voilà le fait. Avant de rechercher s'il disait vrai, une question intermédiaire se présente, celle de savoir si en se disant Dieu il croyait ce qu'il disait. Entre l'affirmation et la réalité, entre dire et être, se place la question de la bonne foi et de la sincérité. Jésus-Christ croyait-il à sa divinité? Était-il convaincu de ce dogme intime dont il faisait la base de son enseignement, et pour lequel il est mort? Était-il sincère, ou bien, pardonnez-moi l'expression, était-il fourbe? Nous ne pouvons plus faire un pas dans sa vie

(1) Exode, chap. 20, vers. 2, 3.

avant que ce doute soit éclairci. L'humanité tout entière, sans distinction de temps, de lieux, de peuples, de lois, de religions, se partage en deux lignées où chacun marque lui-même sa place : la lignée des fourbes et la lignée des sincères. Trop souvent les fourbes ont conduit les sincères ; mais leur règne se trahit tôt ou tard lui-même, et la sincérité est pour l'homme un besoin qui l'honore, pour l'erreur un arome qui la rend moins amère, pour la vérité une couronne qu'on y recherche d'abord. Sachons donc avant tout si Jésus-Christ porte cette couronne, s'il est oint de cet arome, s'il a cet honneur sans lequel il n'y en a point. Qu'en penser, Messieurs? Faut-il que nous le rangions dans la lignée des fourbes, ou dans la lignée des sincères? Était-il de ceux qui ont couvert leur ambition de voiles sacrés et hypocrites, ou bien de ceux qui ont préféré à tout, même au succès, l'honneur d'une parole sans tache, et qui ont pris pour devise la devise des Machabées : *Moriamur in simplicitate nostra! — Mourons plutôt dans notre simplicité* (1)!

C'est là la question.

Cette question se décide par le caractère de l'homme, et, dès lors, je pourrais dire que la cause est jugée en faveur de Jésus-Christ. Car aucune figure plus vénérable ne s'est levée sur l'horizon de l'histoire ; le simple cours du temps l'a mise au-dessus de tout, en ne laissant rien paraître qui pût en approcher. De l'aveu de tous, même de ceux qui ne croient pas en lui, Jésus-Christ est un

(1) Machabées, chap. 2, vers. 37.

homme de bien, un sage, un élu, un incomparable caractère. Il a fait de si grandes choses, des choses si saintes, que ses ennemis mêmes rendent à tout moment hommage à son œuvre et à sa personne.

On a pu entendre, il est vrai, au dernier siècle, un écrivain qui avait pris pour devise en le désignant: *Écrasez l'infâme!* Mais cette parole, Messieurs, n'a pu franchir le siècle qui l'avait prononcée; elle s'est arrêtée, tremblante, aux frontières du nôtre, et, depuis, aucune bouche humaine, même parmi celles qui ne sont pas respectées, n'a osé répéter cette parole d'une guerre impie. Elle est demeurée sur la tombe de celui qui l'avait dite le premier, et elle y attend, après le jugement d'une postérité qui est déjà venue, le jugement plus sévère encore de la postérité à venir.

Je pourrais donc m'arrêter là, puisque rien n'est au-dessus d'un jugement universel, et que toute démonstration pâlit devant une appréciation qui fait partie du sens commun des hommes. Mais je veux vous donner le plaisir d'analyser le caractère du Christ, et de rechercher par quelle harmonie de beautés morales cette physionomie surpasse infiniment les plus illustres figures de tous les temps.

Or le caractère humain se compose de trois éléments: l'intelligence, qui est le siége des pensées; le cœur, qui est le siége des sentiments; la volonté, qui est le siége des résolutions. C'est la fusion de ces trois éléments qui détermine par sa mesure tout type moral et lui donne son prix. Il ne nous faut pas chercher ailleurs le secret de la perfection que nous remarquons dans le héros de

l'Évangile. Sans doute, pour ceux qui le croient Dieu, la divinité est par-dessous et pénètre tout le tissu visible; mais sans rien changer à la nature de l'âme pas plus qu'à la nature du corps. Jésus-Christ n'a en lui, pour constituer sa physionomie, que des pensées, des sentiments et des résolutions, mais dans un équilibre et avec des nuances qui font son charme propre, et qu'il s'agit précisément de connaître.

Je ne vous tromperai pas, Messieurs, en vous disant de son intelligence qu'elle avait pour don et pour signe ce quelque chose que nous appelons le sublime. Le sublime est l'élévation, la profondeur et la simplicité fondues ensemble d'un seul jet. Quand on vient annoncer au vieil Horace que son fils a fui du combat où se décidait la suprématie entre Albe et Rome, et qu'en voyant son indignation, on lui dit pour l'apaiser: « Que vouliez-vous qu'il fît contre trois? » le vieillard répond ce mot si célèbre: « Qu'il mourût! » Le mot est sublime; c'est le cri du devoir sorti instantanément d'une grande âme et nous emportant tout d'un coup au-dessus de toutes les faiblesses qui parlent en nous contre le sacrifice de nous-mêmes. Rien n'est plus simple, mais rien n'est plus élevé ni plus profond. Dieu a donné à l'homme la faculté d'atteindre au sublime dans ses actes et dans ses écrits; mais ce sont des moments rares et fugitifs. Les plus grands hommes ont été sublimes quatre ou cinq fois dans leur vie: tel que César disant au batelier qui le conduisait à travers une tempête: « Que crains-tu? tu portes César. » La simplicité manque trop souvent aux plus belles actions, ou bien, quand

elles sont simples, elles ne nous ravissent pas assez haut, ou encore elles ne renferment pas dans leur sein une profondeur qui donne suffisamment à penser. Il en est de même de nos écrits. Il n'est pas rare d'y trouver l'harmonie, la grâce, la beauté, et comme un fleuve qui nous conduit entre des rivages doux et fleuris. On se laisse ainsi aller des pages entières. Tout à coup, et comme par hasard, les cheveux se dressent, la respiration devient étroite, la peau se contracte, et un glaive froid va jusqu'à l'âme... C'est le sublime qui est apparu. Mais ce n'est qu'une apparition, et c'est pourquoi il nous tire de notre état naturel, nous faisant une sorte de violence abrupte et courte.

Il n'en est pas de même de Jésus-Christ. Ses actes et ses paroles sont empreints d'une élévation, d'une profondeur et d'une simplicité continues, qui font que le sublime y est comme naturalisé et ne nous cause plus d'étonnement, sans rien perdre toutefois de son empire sur l'âme. C'est pourquoi, après tant de chefs-d'œuvre des plus fameuses littératures, l'Évangile est demeuré un livre unique au monde, un livre reconnu inaccessible à l'imitation. *Bienheureux les pauvres en esprit* (1), dit Jésus-Christ. Quoi de plus simple? Et pourtant comme nous voilà tout de suite au-dessus de la terre! L'ange qui saisit Habacuc et l'enleva de son champ jusqu'en Babylonie ne fut pas plus rapide. Trois mots ont suffi pour bouleverser nos idées sur la béatitude, sur la valeur des choses d'ici-bas, sur le but de la vie,

(1) Saint Matthieu, chap. 5, vers. 3.

pour nous arracher à la cupidité terrestre et nous faire planer joyeusement, comme l'aigle, au-dessus des royaumes: *Bienheureux les pauvres en esprit!* On le redira dans tout le monde; l'âme qui aura entendu cette parole une fois y reviendra toujours, et elle y trouvera toujours une main cachée pour l'enlever. La méditation y découvrira, en la creusant, des trésors de profondeur, une économie sociale nouvelle, qui changera les rapports des hommes entre eux, anoblira le travail et la peine, abolira l'esclavage, et fera de la pauvreté une profession aussi utile que sainte. Tel est l'Évangile, c'est-à-dire Jésus-Christ, d'un bout à l'autre, et l'on ne peut mieux définir cette souveraine intelligence qu'en disant qu'elle avait reçu de Dieu le don de la sublimité continue.

D'ordinaire les grands esprits épuisent toute leur force dans leurs pensées, et ils ne peuvent plus donner à leur cœur qu'un branle affaibli et secondaire. Cela est surtout remarquable dans les fondateurs d'empires et de doctrines, hommes froids, superbes, maîtres d'eux-mêmes, voyant l'humanité bien au-dessous d'eux, et l'agitant dans le secret de leurs desseins, comme le vent agite un champ de blé qui est mûr et qui attend la main du moissonneur. La conception de leurs plans les absorbe; le succès les corrompt en justifiant leur orgueil; le revers les aigrit, et tout les pousse au mépris du genre humain, qui n'est pour eux qu'un piédestal debout ou par terre. Encore même qu'ils ne descendent pas si bas dans la dégradation du cœur, il ne leur est pas permis d'élever leur faculté

d'aimer aussi haut que leur faculté de concevoir. Le regard de l'aigle n'est pas donné naturellement à l'œil de la colombe. On remarque ces nuances jusque dans les écrivains. Racine, pardonnez-moi ces comparaisons, Racine est tendre ; Corneille l'est beaucoup moins, parce que son génie approche davantage du sublime. On sent en lui quelque chose d'héroïque et de dur, comme ces Romains dont il a dit lui-même :

Et je rends grâce au Ciel de n'être pas Romain,
Pour conserver encor quelque chose d'humain.

Or Jésus-Christ, sous ce rapport, est une exception à jamais mémorable et sans espérance d'être reproduite, si ce n'est de loin, en ceux qui le prennent pour le maître de leur âme. Il a porté la puissance d'aimer jusqu'à la tendresse, et à une tendresse si neuve, qu'il a fallu lui créer un nom, et qu'elle forme un genre à part dans l'analyse des sentiments humains : je veux dire l'onction évangélique. Jésus-Christ a été tendre pour tous les hommes ; c'est lui qui a dit d'eux cette parole : *Tout ce que vous ferez au plus petit d'entre mes frères, c'est à moi-même que vous l'aurez fait* (1) ; parole qui a mis au monde la fraternité chrétienne, et qui chaque jour encore enfante l'amour. Il a été tendre pour les pécheurs ; il s'asseyait à leur table, et lorsque l'orgueil doctrinal lui en faisait le reproche, il répondait : *Je ne suis pas venu pour ceux qui se portent bien, mais pour ceux qui sont souffrants* (2).

(1) Saint Matthieu, chap. 25, vers. 40.
(2) Ibid., chap. 9, vers. 12.

S'il aperçoit un publicain monté sur un arbre pour le voir, il lui dit : *Zachée, hâte-toi de descendre, il faut qu'aujourd'hui je loge dans ta maison* (1). Si une femme pécheresse s'approche et se hasarde jusqu'à verser des parfums sur sa tête, au grand scandale d'une nombreuse assemblée, il la rassure par cette immortelle allocution : *Beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé* (2). Si on lui présente une femme adultère, pour obtenir de lui une sentence qui le compromette par sa douceur même, il répond : *Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre* (3). Il a été tendre pour sa patrie ingrate et parricide, et voyant de loin ses murailles, il pleurait en disant : *Jérusalem ! Jérusalem ! qui tues les prophètes et qui lapides ceux qui sont envoyés vers toi, que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants comme la poule rassemble ses petits sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu* (4) ! Il a été tendre pour ses amis, jusqu'à laver leurs pieds et permettre à un tout jeune homme de reposer sur sa poitrine dans un des moments les plus solennels de sa vie. Même dans le supplice il a été tendre pour ses bourreaux, et levant son âme pour eux vers son Père, il disait : *Seigneur, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font* (5). Aucune vie d'ici-bas ne présente un tel tissu de lumière et d'a-

(1) Saint Luc, chap. 19, vers. 5.
(2) Ibid., chap. 7, vers. 47.
(3) Saint Jean, chap. 8, vers. 7.
(4) Saint Matthieu, chap. 23, vers. 37.
(5) Saint Luc, chap. 23, vers. 34.

mour. Chaque parole de Jésus-Christ est un accent de tendresse et une révélation sublime ; au même moment où il nous ouvre l'infini par son regard, il nous presse de ses deux bras sur son sein. On croit s'envoler par la pensée, on est retenu par la charité.

Et, chose qu'il ne faut pas oublier de dire, la tendresse de Jésus-Christ, quoique sans bornes, est d'une virginité sans tache. Il est difficile à ceux qui ont reçu une âme propre aux choses de l'amour de contenir ce don précieux dans une chaste limite ; c'est l'objet d'un combat souverain, où l'on serait tenté quelquefois de regretter le don, ou de souhaiter dans son usage plus de liberté. Jésus-Christ semble ne pas connaître cette peine ; il porte son amour dans un vase si pur, que l'ombre même du doute n'approche pas de son cœur, et que dix-huit siècles d'une postérité qui a cherché ses fautes, n'ont pas osé dire une parole de soupçon contre sa vertu. Le caractère de sa tendresse est d'être ineffablement chaste.

Reste une chose, Messieurs, pour achever l'appréciation du caractère de Jésus-Christ, et conclure ensuite de son caractère à sa sincérité. Une intelligence sublime, un cœur tendre, ne suffisent pas pour constituer une volonté capable de grandes résolutions. La volonté est un monde à part, où la faiblesse, en dépit de nos vues et de nos sentiments, tient trop souvent le gouvernail. Le caractère de Jésus-Christ, sous ce rapport, est la certitude absolue de soi-même. Nul plus que lui ne s'était proposé un difficile dessein ; il voulait être reconnu comme Dieu, aimé comme Dieu, servi comme

Dieu, adoré comme Dieu : il semble que la volonté dût quelquefois fléchir sous un si lourd fardeau, et que du moins Jésus-Christ devait recourir à tous les moyens humains capables d'assurer le succès d'une aussi gigantesque ambition. Il n'en est rien, Messieurs; Jésus-Christ a méprisé tous les moyens humains, ou plutôt il s'en est abstenu.

La politique compte au premier rang de ces moyens. Elle est l'art de saisir dans un moment donné la tendance des esprits, d'assembler des opinions et des intérêts qui recherchent satisfaction, de pressentir ce que veut un peuple sans qu'il en ait toujours lui-même une conscience exacte; de se poser, à l'aide des circonstances, comme son représentant naturel, et de le pousser un jour sur une pente qui nous emportera avec lui pour cinquante ans. Telle est la politique, art illustre, dont on peut user pour le bien et pour le mal, et qui est la source des vicissitudes heureuses et malheureuses parmi les nations. Jésus-Christ était admirablement placé pour se faire l'instrument d'une révolution qui eût servi ses desseins religieux. Le peuple dont il était issu avait perdu, sous le joug des Romains, les restes de son antique nationalité; la haine de Rome y était au comble, et chaque jour les déserts et les montagnes de la Judée voyaient se former des bandes libératrices sous le commandement de quelque patriote pourvu de hardiesse ou de considération. Ces mouvements étaient secondés par des prophéties célèbres, qui avaient annoncé de longue main au peuple juif un chef et un sauveur. Le rapport de ces idées et de ces intérêts avec le nouveau royaume

dont Jésus-Christ annonçait la venue prochaine, était manifeste. Cependant, loin d'y conniver et de s'en servir, il les foule aux pieds. On lui demande, pour le sonder, s'il faut payer le tribut à César; il se fait apporter une pièce de monnaie, et s'informant de qui en est l'image et l'inscription, il répond ensuite froidement: *Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu* (1). Il va plus loin. Il annonce la ruine temporelle de sa nation; il parle contre le temple, objet de la vénération religieuse et patriotique des Juifs, et il prédit ouvertement qu'il n'en restera pas pierre sur pierre, ce qui fut cause qu'on rangea ce grief parmi les accusations portées contre lui devant la souveraine magistrature.

Sa doctrine, très-favorable au peuple et aux petits, était de nature à lui concilier une grande popularité, ce qui est un ressort admirable pour les révolutions. Il obtint en effet de l'ascendant sur le peuple, jusque-là qu'on veut l'élire pour roi d'Israël; mais il s'enfuit pour éviter cet honneur, et brise entre ses mains une arme que le vulgaire des grands hommes eût estimée un don et un aveu du Ciel.

Après la politique vient la force, qui en est un appendice, mais que l'on peut considérer en dehors des causes qui la communiquent ordinairement. Jésus-Christ n'a rien tant à cœur que d'éloigner ses disciples d'y croire et d'en user. Il les envoie, dit-il, comme des agneaux; il leur annonce toutes sortes d'afflictions, sans leur

(1) Saint Matthieu, chap. 22, vers. 21.

donner d'autres secours que la patience, la douceur et l'humilité. Si, oublieux de ses leçons, ils veulent appeler le feu du ciel sur une ville qui ne les avait pas reçus, il leur reproche de ne pas connaître encore *de quel esprit ils sont* (1). Au moment de son arrestation, lorsqu'il pourrait se défendre, et qu'un apôtre tire l'épée, Jésus-Christ lui dit : *Remets ton épée dans le fourreau, car quiconque tirera l'épée périra par l'épée* (2). Tandis que d'autres doctrines demanderont à la victoire une sanction, insensées qui ne savent pas que la victoire est mobile et la conscience immuable, Jésus-Christ choisit la croix pour son étendard, et proteste contre tous les succès de la force par le succès de son supplice.

Il néglige pareillement la science et la philosophie, ces moyens plus nobles et plus vrais de donner la conviction. Il s'entoure de bateliers au lieu de s'entourer de savants, et évitant l'apparence même d'une organisation scientifique et philosophique de sa doctrine, il la communique par des paraboles et des sentences détachées. Il laisse à ses disciples et à son Église le soin futur d'y mêler des raisonnements et d'en ordonner toutes les parties.

Enfin, l'habileté même la plus vulgaire lui semble inconnue ; il fait de sa mort, du temps où il aura reçu d'elle un si terrible échec à sa divinité, et où il ne sera plus là pour soutenir les siens, il fait, dis-je, de sa mort un piége à la foi de ses disciples en leur promet-

(1) Saint Luc, chap. 19, vers. 55.
(2) Saint Jean, chap. 18, vers. 11.

tant de ressusciter, et en rapportant la confirmation de toute sa vie à cette épreuve, qui ne peut finir, s'il n'est pas Dieu, que par une ignoble supercherie ou un éclatant démenti.

Je ne connais pas, Messieurs, d'autres moyens humains de fonder quelque chose ici-bas que ceux dont je viens de faire mention : la politique, la force, la science, la philosophie, l'habileté. Jésus-Christ s'est abstenu de tous sans exception, et cependant il n'a pas manqué une seule heure, un seul instant, de confiance en lui-même, de certitude absolue de soi. C'est même l'abstention des moyens humains qui prouve au dernier degré son inébranlable résolution et l'énergie toute-puissante de sa volonté. Pourtant, on ne fait rien sans moyens, sans instruments. Quel était donc le moyen ou l'instrument de Jésus-Christ? Ah! Messieurs, quel il était? Ne le voyez-vous pas? C'était lui-même, sa force intime, la conversation qu'il avait au dedans de lui, la possession sûre de son essence. Les hommes tremblent, parce qu'ils se voient; Jésus-Christ ne tremblait pas, parce qu'il se voyait aussi. Il savait que sa parole toute simple était *la voie, la vérité et la vie* (1); il la semait à tout venant, comme le laboureur sème le blé. Le laboureur aussi n'a pas besoin de la politique, de la force, de la science, de la philosophie, de l'habileté; il a le blé, la terre et le ciel; il ouvre la main et jette la vie. Et pendant que la politique humaine va son train, que la force bat la force, que la science use la science, que la philosophie d'au-

(1) Saint Jean, chap. 14, vers. 6.

jourd'hui enterre la philosophie d'hier, et que l'habile est pris dans ses propres filets, le froment tombé de la main de Dieu dans la main de l'homme, et de la main de l'homme dans le sein de la terre, le froment pousse, croît, verdit, mûrit; on le cueille, on le mange, et l'humanité vit! Ainsi faisait Jésus-Christ; ainsi fait quiconque croit fermement tenir de Dieu la vérité : il en vit d'abord, il la sème ensuite, et le monde, *qui est le champ* (1), le monde en vit à son tour.

Résumons-nous, Messieurs. Voici le caractère de Jésus-Christ tel que l'Évangile nous l'a révélé : sous le rapport de l'intelligence, sublimité continue; sous le rapport du cœur, tendresse chaste et ineffable; sous le rapport de la volonté, certitude absolue de soi-même. Or ce caractère est incompatible avec le vice ignoble que je n'ose plus même nommer, tant il est loin déjà de votre pensée. Jésus-Christ était sincère, parce qu'il était un sublime esprit; il était sincère, parce que son cœur s'est ouvert sur les hommes comme un sanctuaire de tendresse et de chasteté; il était sincère, parce qu'il avait la certitude absolue de lui-même, parce qu'il avait foi dans sa parole, parce qu'il croyait en lui. Jésus-Christ, comme l'Évangile, qui n'est autre que lui, Jésus-Christ était la sincérité même, et le charme si fort qu'on éprouve en le regardant et en l'écoutant, vient de la lucidité intime de sa physionomie, qui le laisse passer tout entier en dehors tel qu'il est.

Eh bien! me direz-vous, Jésus-Christ était sincère,

(1) Saint Matthieu, chap. 13, vers. 38.

quoi de plus? tant d'autres l'ont été! Un moment, Messieurs, vous n'y pensez pas. Jésus-Christ, étant sincère, croyait ce qu'il disait; or il disait qu'il était Dieu; il l'a dit à ses disciples et à ses amis, il l'a dit au peuple, il l'a dit à la magistrature suprême de son pays; il a été condamné et il est mort pour cette affirmation : donc il croyait qu'il était Dieu. Mais il ne pouvait pas le croire s'il ne l'était pas, parce qu'il est impossible de se tromper sur un fait de conscience tel que celui de sa propre personnalité, à moins d'être fou; or Jésus-Christ n'était pas fou, et il était sincère : donc il était Dieu. Ici, par une exception qui tient à la nature même de la chose, la question de sincérité se confond avec la question de la réalité. Et ce n'est point une découverte de ma part, une vaine recherche de mon esprit. Il y a longtemps, Messieurs, que l'Évangile, en établissant dans l'esprit de ceux qui le lisent attentivement la sincérité de son héros, en persuade la divinité sans autre argument. Tandis que l'Église catholique, fille et épouse de Jésus-Christ, démontre la divinité de son fondateur par la divinité de son propre caractère à elle, l'Évangile, travaillant autrement, prouve aux enfants de l'Église, la divinité de celui qui l'a fondée. Et cette impression est commune à des âges bien divers, aux trois âges de l'homme, tant elle est naturelle et fondée sur la vérité.

A douze ans, dans la fleur de notre vie, on nous a lu l'Évangile, on nous a parlé de Jésus-Christ; sa parole nous a paru très-simple, très-douce, très-aimable; nous y avons cru dans la simplicité, la douceur et l'amabilité

de notre jeune âme. Mais trop souvent cette première impression diminue et s'efface; la raison grandit avec ses droits réels, les préjugés du dehors pénètrent en nous, les passions du dedans s'échauffent au soleil de nos années, et Jésus-Christ tombe peu à peu de l'autel où l'avaient placé nos premières adorations. Ce temps dure son temps. Les ans passent sur notre servitude, jusqu'au jour où la raison, devenue plus personnelle et plus forte, nous fait honte de notre foi à des leçons sans autorité, et où nos passions elles-mêmes, éclairées par leur domination, nous poussent par lassitude à des instincts de règle, de devoir et de plus grand respect de nous. C'est une heure bénie entre les autres, l'heure où nous entrons dans l'ordre par la liberté même, par cette divine liberté de la jeunesse que la Providence nous a préparée et qu'aucune loi ne peut nous ravir. Si alors l'Évangile tombe en nos mains et que nous en fassions la seconde lecture, il n'est pas rare que Jésus-Christ nous touche de nouveau, et avec un empire que nous ne lui disputerons plus, parce que nous le lui aurons donné nous-mêmes dans un âge où rien ne plaidera plus contre lui que des passions jugées et des ignorances vaincues. C'est cette seconde lecture de l'Évangile, Messieurs, que nous faisons ensemble.

Il en est une troisième, moins heureuse que les deux premières, parce qu'elle est plus tardive, mais qui apporte à Jésus-Christ le tribut de l'homme dans sa maturité, et qui a produit des aveux dignes d'une éternelle mémoire. Pendant que le XVIIIe siècle outrageait à plaisir le Fils de Dieu, il se trouva dans le sein même

de ce collége qui l'attaquait un homme ne croyant pas plus que les autres, un homme aussi célèbre que les autres, plus célèbre que tous, un seul excepté, et qui eut par-dessus eux le privilége d'avoir des mouvements sincères. Dieu le voulait ainsi pour ne pas laisser son nom sans témoignage parmi ceux-là mêmes qui travaillaient à détruire son règne. Cet homme donc, au comble de sa gloire, initié par l'étude aux siècles passés, et par sa vie au siècle dont il était un ornement, eut à parler de Jésus-Christ dans une profession de foi où il voulait résumer tout ce que ses méditations sur les choses religieuses avaient laissé de doutes et de certitudes dans son esprit. Après avoir traité de Dieu d'une manière digne, quoique confuse, il en vint à l'Évangile et à Jésus-Christ. Là, cette âme flottante entre l'erreur et la vérité perdit tout à coup son hésitation, et d'une main ferme comme celle d'un martyr, oubliant son temps et lui-même, le philosophe écrivit la page d'un théologien, une page qui devait être le contre-poids du blasphème : *Écrasez l'infâme,* et qui se termine par ces paroles que toutes les voûtes de la chrétienté répèteront jusqu'au dernier avénement du Christ : « Si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu. »

On pouvait croire que la force de cette confession ne serait point surpassée, soit que l'on considérât le génie de l'homme qui l'avait écrite, l'autorité de son incroyance, la gloire de son nom et les circonstances du siècle qui avait été condamné à la subir. On se trompait. Un autre homme, une autre éloquence, une autre gloire,

une autre incrédulité, un autre siècle, un autre aveu se sont rencontrés, et plus grands que tous ensemble, si ce n'est chaque partie prise à part, que l'homme, l'éloquence, la gloire, l'incrédulité, le siècle et l'aveu que vous venez d'entendre. Notre âge donc s'ouvrit par un homme qui surpassa tous nos contemporains, et que nous, venus après, nous n'avons point égalé. Conquérant, législateur, fondateur d'empire, il eut un nom et une pensée qui sont encore présents partout. Après avoir accompli l'œuvre de Dieu sans y croire, il disparut, cette œuvre achevée, et se coucha comme un astre éteint dans les eaux profondes de l'océan Atlantique. Là, sur un rocher, il aimait à ramener devant lui-même sa propre vie, et de lui remontant à d'autres auxquels il avait le droit de se comparer, il ne put éviter, sur ce théâtre illustre dont il faisait partie, d'entrevoir une figure plus grande que la sienne. Il la regarda souvent : le malheur ouvre l'âme à des lumières que la prospérité ne discerne pas. La figure revenait toujours ; il fallut la juger. Un des soirs de ce long exil qui expiait les fautes du passé et éclairait la route de l'avenir, le conquérant tombé s'enquit d'un des rares compagnons de sa captivité s'il pourrait bien lui dire ce que c'était que Jésus-Christ. Le soldat s'excusa ; il avait eu trop à faire depuis qu'il était au monde pour s'occuper de cette question. « Quoi ! reprit douloureusement l'interlocuteur, tu as été baptisé dans l'Église catholique, et tu ne peux pas me dire, à moi, sur ce rocher qui nous dévore, ce que c'était que Jésus-Christ ! Eh bien ! c'est moi qui vais te le dire. » Et alors ouvrant l'Évangile, non pas de la

main, mais d'un cœur qui en était rempli, il se mit à comparer Jésus-Christ avec lui-même et tous les plus grands hommes de l'histoire; il releva les différences caractéristiques qui mettent Jésus-Christ à part de toute l'humanité, et, après un torrent d'éloquence qu'aucun Père de l'Église n'aurait désavoué, il termina par ce mot: « Enfin je me connais en hommes, et je te dis que Jésus-Christ n'était pas un homme! »

Ce mot, Messieurs, résume tout ce que j'ai voulu vous dire de la vie intime de Jésus-Christ, et l'impression qu'éprouve tôt ou tard tout homme qui lit l'Évangile avec l'équité de l'attention. Vous qui êtes jeunes encore, vous vivrez; vous verrez les savants, les sages, les princes et leurs ministres; vous assisterez aux élévations et aux ruines; fils du temps, le temps vous initiera aux secrets de l'homme, et quand vous les saurez, quand vous aurez la mesure de ce qui est humain, un jour peut-être, redescendant de ces hauteurs auxquelles vous espériez, vous direz à votre tour: Je me connais en hommes, et je te dis que Jésus-Christ n'était pas un homme.

Un jour aussi, sur la tombe de son grand capitaine, la France gravera ces paroles, et elles y brilleront d'un plus immortel éclat que le soleil des Pyramides et d'Austerlitz!

TRENTE-HUITIÈME CONFÉRENCE

DE LA PUISSANCE PUBLIQUE DE JÉSUS-CHRIST.

MONSEIGNEUR,

MESSIEURS,

Jésus-Christ nous a donné sa parole qu'il était Dieu, il a prouvé la sincérité de sa parole par son caractère : donc il était Dieu. Mais est-ce là toute la preuve de sa divinité? Sans doute, la parole, c'est-à-dire l'affirmation de soi, est la première manifestation des êtres doués d'intelligence; sans doute, le caractère, c'est-à-dire l'expression de soi par la physionomie morale, est la seconde et naturelle manifestation des mêmes êtres : mais est-ce là tout? n'y a-t-il rien au delà? Et quand cette démonstration suffirait pour les rapports vulgaires que les hommes ont entre eux, serait-elle suffisante lorsqu'il s'agit des communications de Dieu avec les hommes? Non, évidemment non. Car, enfin, il faut une certaine pénétration pour juger d'un caractère; il faut aussi du temps : ce n'est pas en un jour qu'une physionomie morale se découvre en entier, et lorsque Dieu paraît, Messieurs, lorsqu'il fait tant que de venir,

il est manifeste que, du premier coup, il doit y avoir dans son apparition quelque chose qui exclue le doute, qui exclue le débat, qui exclue le temps, qui exclue même la science, quelque chose qui soit reconnaissable de tous et à l'instant, quelque chose, en un mot, qui soit la puissance publique de Dieu et révèle infailliblement sa puissance et son action. De même qu'il existe pour la souveraineté terrestre une expression certaine de sa majesté, il doit y avoir pour Dieu un mode éminent et égal à lui, par lequel, venant à se montrer, toute intelligence, à moins d'une révolte insensée, se courbe et dise : C'est lui. Quel est ce mode de manifestation que j'ai appelé la puissance publique de Dieu? En quoi consiste-t-il? Jésus-Christ l'a-t-il possédé? Quelles sont les objections auxquelles il donne lieu, et la réponse qui les détruit? Tel est, Messieurs, le vaste champ que nous allons parcourir aujourd'hui.

Nul être ne peut se manifester que par les éléments qu'il contient en lui et qui constituent sa nature. Or tout être, quel qu'il soit, ne renferme que trois éléments, la substance, la force et la loi : la substance, qui est le fond de l'être; la force, qui est son activité; la loi, qui est la mesure de son action. Si nous jetons un regard sur le dernier des êtres, sur l'être arrivé aussi proche du néant qu'il est possible, nous y reconnaîtrons ces trois éléments. Ainsi l'atome a une substance, quelque chose qui se tient, qui se porte, quelque chose que nous ne pouvons pas analyser, mais que nous avons appelé d'un nom mystérieux, qui veut dire ce qui est dessous et qui soutient tout ce qui est dessus. L'atome

a une force de résistance ; pour le déplacer, encore faut-il un mouvement si léger qu'il soit, et sans ce mouvement il restera là. Il a une force de cohésion par laquelle ses parties se retiennent ensemble, une force d'affinité par laquelle il attire à lui d'autres atomes, car c'est sa vocation, comme c'est la vôtre, de s'agrandir. Il a une force de passivité par laquelle il reçoit la lumière, la chaleur et tous les fluides dont sa vie obscure, mais savante et profonde, a besoin. Enfin sa substance et sa force sont réglées par une loi; il n'est pas seul au monde, il est lié à d'autres êtres, il subit des influences comme on subit la sienne; il a une mesure dans son action, comme les autres ont une mesure dans leur action sur lui. Substance, force, loi, tout cela est dans un atome, et tout cela est en Dieu, qui est le père de l'atome. Dieu est la plénitude de la substance, la plénitude de la force, la plénitude de la loi; il est la substance infinie, la force absolue, la loi éternelle. Il est plus encore que cela : il est le centre de toutes les substances, qu'il a créées et qu'il conserve; le centre de toutes les forces, qui partent de lui et reviennent à lui; le centre de toutes les lois, dont il est le principe, la sanction et la majesté.

Les êtres étant ainsi faits, depuis l'atome jusqu'à Dieu, tout être peut se manifester triplement, par sa substance, par sa force ou par sa loi. Par sa substance : ainsi les corps nous apparaissent-ils ; par sa force : ainsi l'âme se révèle-t-elle à nous ; par sa loi : ainsi les astres, même invisibles, se font-ils pressentir de l'astronome à l'aide du mouvement général qui les gouverne en le-

tenant ou en les emportant loin de nos regards. Et par conséquent Dieu lui-même peut se manifester comme substance, comme force et comme loi, comme centre de toutes les substances, de toutes les forces et de toutes les lois. Car si un atome est en cette possession magnifique de se révéler, si du fond de sa poudre et de son néant il heurte nos yeux, il entre dans nos académies, il sollicite nos débats, il épuise pendant des siècles notre science, combien plus Dieu aura-t-il le droit et la puissance de se montrer! Un être qui ne se montre pas, il n'est pas. Car la vocation de tous les êtres sans exception, c'est de paraître, c'est de se faire un théâtre et d'agir; et comme on n'agit pas sans se manifester, se manifester, c'est vivre. Et si Dieu est la vie, il n'est évidemment occupé qu'à une chose, qui est de paraître, de rayonner, de conquérir, en un mot, d'être partout ce qu'il est, le roi des substances, le roi des forces, le roi des lois.

Il est vrai, présentement il nous cache sa substance, à nous autres hommes, et nous pouvons dire de lui avec le prophète: *Vous êtes vraiment un Dieu caché* (1)! Mais s'il nous dérobe cette vision directe de lui-même, ce n'est point par impuissance ou par envie, c'est par respect pour notre liberté et pour le commerce même qu'il veut entretenir avec nous. Si nous eussions vu tout d'abord sa substance, l'éclat irrésistible de cette manifestation eût ravi notre âme à ses libres mouvements; elle eût adoré Dieu malgré elle, tandis que l'adoration

(1) Isaïe, chap. 45, vers. 15.

voulue de Dieu, et qu'il a droit de vouloir, est une adoration de choix et d'amour qui sorte de notre cœur et qui touche le sien. Il fallait donc que Dieu se manifestât sans nous éblouir et nous rendre les esclaves de sa beauté; il fallait que nous le vissions sans le voir, que nous fussions certains de sa présence sans en être opprimés, et c'est pourquoi il nous a caché sa substance tout en nous laissant sa lumière, comme il arrive que le soleil assemble des nuages pour diminuer sa splendeur tout en demeurant visible au milieu du ciel.

Si la manifestation de Dieu par sa substance eût été trop forte pour notre liberté, il y avait un autre inconvénient à ce qu'il ne se manifestât que par sa loi. La loi de Dieu, c'est la vérité, c'est-à-dire l'ensemble de tous les rapports nécessaires et de tous les rapports possibles, de tous les rapports increés et de tous les rapports créables. En nous révélant la vérité, Dieu se révèle bien lui-même à nous, mais sous une forme qui nous permet facilement de le méconnaître, parce que nous détachons la vérité du fond vivant qui la porte, et que nous en faisons une sorte de création et d'idole de notre esprit; ou bien encore, parce que, ne pouvant, en certains cas, la saluer comme le produit de notre intelligence, nous la mettons dehors ainsi qu'une étrangère qui nous offense et nous ment. Sans doute, Dieu peut élever la vérité jusqu'à la prophétie, en annonçant de loin les rapports qui s'établiront au fond des âges entre des choses et des empires dont le nom n'existe pas encore; mais la prophétie a besoin de temps pour s'accomplir et se vérifier; jusqu'au dernier moment elle

demeure suspendue dans l'histoire comme un rêve indigne de notre attention, et si elle veut s'attacher à des événements trop voisins, elle perd de sa force en perdant de son antériorité. Même à l'état prophétique, la vérité ne saurait donc être le signe instantané de la présence divine. De la sorte, tandis que la manifestation de Dieu par sa substance serait trop absolue, celle qu'il nous donne de lui par sa loi, c'est-à-dire par la vérité, est trop faible pour nous convaincre immédiatement.

Reste à Dieu la force pour se révéler avec une clarté qui ne donne ni trop ni trop peu de jour.

Mais la force elle-même, Dieu la possède et peut l'exercer dans trois ordres différents : l'ordre physique, qui renferme tous les règnes de la nature ; l'ordre moral, qui est l'ensemble des choses de l'âme ; l'ordre social, qui comprend l'âme et le corps de l'homme, rangés sous les lois de l'unité. Or Dieu a visiblement appliqué sa force par Jésus-Christ aux deux derniers ordres, c'est-à-dire à l'âme et à la société, ainsi que nous l'avons vu dans nos Conférences antérieures, lorsque nous traitions des vertus réservées à l'action de la doctrine catholique, et des effets sociaux produits par cette même doctrine, fille de Jésus-Christ. Toutefois, ce signe de divinité ne pouvait être l'auréole immédiate et subite de Jésus-Christ, lorsque, paraissant pour la première fois au milieu des hommes, il avait à leur présenter ses lettres de créance au nom du Père, dont il se disait l'unique et auguste Fils. La conversion de l'âme, son élévation aux plus inaccessibles vertus, exigent du temps et la coopération de l'homme lui-même ; la fondation

d'une société visible, douée des priviléges de l'unité, de l'universalité, de la stabilité, de la sainteté, exige un temps plus grand encore, et la coopération d'une multitude innombrable d'hommes disséminés sur la face des âges et des lieux. Dieu ne crée pas une société du jour au lendemain ; il ne convertit pas même une âme du jour au lendemain; et quand par hasard il accomplit ce dernier prodige, celui qui en a été l'objet et qui en a l'inébranlable conscience, ne devient pas tout de suite un flambeau qui éclaire le monde du spectacle de sa vertu. On porte longtemps dans l'ombre le mystère de Dieu, on se retire comme saint Paul dans le désert, et ce désert, fût-il la foule elle-même, elle passe bien des jours à côté d'une âme transfigurée avant d'y reconnaître le signe divin.

Que reste-t-il donc à Dieu, Messieurs, pour être son mode éminent d'apparition, son cachet propre et inimitable, le relief public de sa figure dans l'espace et le temps? Il lui reste sa force physique, ou, en d'autres termes, sa souveraineté sur la nature, souveraineté qui ne rencontre dans la matière et l'ordre qui en sont le théâtre, aucune liberté à respecter, et par conséquent aucune coopération à solliciter et à attendre, mais seulement une immense énergie dont la soumission instantanée annonce le maître du ciel et de la terre à tout homme qui n'a pas peur de rencontrer Dieu. Le propre de cet acte souverain est de n'exiger dans le spectateur ni étude, ni science, ni aucun appareil qui coûte du temps ou de la distinction, mais seulement de la bonne foi. Il est si étranger à tous les procédés humains, qu'il

produit au moins la confusion s'il ne produit la conviction, et que le rebelle n'a que le silence contre l'exclamation de l'homme droit : *Digitus Dei est hic* (1) ! Aussi les langues humaines, organes mystérieux de la vérité, ont-elles donné un nom singulier à l'acte par lequel Dieu exerce sa souveraineté sur la nature et manifeste instantanément sa présence aux hommes ; elles l'ont appelé *miracle*, c'est-à-dire l'acte admirable par excellence, l'acte qui constitue la puissance publique de Dieu.

Mais Jésus-Christ porte-t-il sur son front ce signe de la force absolue? A-t-il opéré des miracles? A-t-il exercé la puissance publique de Dieu?

Un jour Jean-Baptiste envoie ses disciples pour lui demander : *Êtes-vous celui qui doit venir, ou bien faut-il que nous en attendions un autre?* Jésus-Christ leur répond : *Allez et annoncez à Jean ce que vous avez entendu et ce que vous avez vu. Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent, les pauvres sont évangélisés* (2). C'est-à-dire que Jésus-Christ, cet homme en qui nous avons reconnu le plus admirable caractère qu'ait signalé l'histoire, ne craint pas de donner pour preuve de sa mission et de sa divinité toute une suite de faits miraculeux opérés par lui. Et en effet, d'un bout à l'autre de ses pages, l'Évangile est un tissu de paroles simples qui vont

(1) Exode, chap. 8, vers. 19.

(2) Saint Luc, chap. 7, vers. 20-22.

jusqu'au fond de l'âme, et de paroles prodigieuses qui bouleversent la nature jusque dans ses fondements. En vain veut-on les séparer, et voir deux œuvres dans une seule œuvre; l'Évangile résiste à cette analyse que prétend extraire de son sein la substance morale au mépris de la substance miraculeuse, ravir au thaumaturge l'appui du sage, et au sage l'appui du thaumaturge. Tous les deux se tiennent étroitement unis contre les subtils efforts de l'incrédulité; la doctrine appuie le miracle, le miracle justifie la doctrine, et l'Évangile parcourt le monde avec un caractère invincible d'unité qui ne souffre et n'obtient pour Jésus-Christ qu'une haine absolue ou une totale adoration.

Cette unité, pour qui réfléchit avec quelque profondeur, est à elle seule une démonstration. Pourtant l'incroyance, étonnée de ne pouvoir diviser Jésus-Christ, se retourne sur elle-même et se dit avec anxiété : Est-il donc bien vrai que Jésus-Christ ait rendu la vue aux aveugles, la marche aux boiteux, la pureté aux lépreux, l'ouïe aux sourds, la vie aux morts? Est-il vrai qu'il ait agi en maître de la nature, et que chaque jour, sous les yeux du peuple, à la clarté du soleil, son doigt créateur ait prouvé qu'une vertu divine habitait en lui? Est-il vrai que cela soit? N'y a-t-il pas un horrible mensonge greffé sur la sincérité de cette vie?

Messieurs, l'Évangile est d'un temps historique; il est une histoire. Les miracles de Jésus-Christ ont eu lieu sur les places publiques, en présence d'une foule innombrable de toutes les conditions, devant des ennemis nombreux et acharnés. Ils étaient la base d'un en-

seignement qui partageait tout un pays, et qui bientôt partagea l'univers. Si, malgré le caractère de vérité qui fait de l'Évangile un livre à part, vous suspectez son témoignage, comme étant l'œuvre de ceux qui croyaient en Jésus-Christ, vous ne pouvez, par une raison contraire, suspecter les récits et les impressions de ceux qui ne croyaient pas au maître nouveau, et qui persécutaient dans tout le monde ses disciples, ses doctrines et jusqu'à son nom. Un débat public était engagé; un homme s'était dit Dieu; il était mort pour l'avoir dit; sa nation, divisée sur sa tombe, en appelait de ce sang, et on en appelait d'elle à ce sang répandu, qui trouvait partout des adorateurs : il y avait là un intérêt suprême et une suprême publicité. Or la publicité est une puissance qui force les ennemis d'une cause à se prononcer tout haut, et à concourir malgré eux à la formation authentique d'une histoire qu'ils détestent et qu'ils voudraient anéantir. C'est en vain, la publicité les presse, il faut qu'ils parlent, et que, même en calomniant, ils disent assez la vérité pour qu'elle ne puisse plus périr. C'est là, Messieurs, ce qui sauve l'histoire. Il n'y a rien à quoi dans le monde on en veuille plus; les oppresseurs des peuples et les oppresseurs de Dieu ne travaillent à rien plus ardemment qu'à empêcher l'histoire d'exister; ils rassemblent contre elle le silence des quatre vents du ciel; ils renferment leur victime dans les murs étroits et profonds des cachots; ils mettent autour encore des canons, des lances, tous les appareils de la menace et de la peur : mais la publicité est plus forte que tout empire; elle entraîne ceux-là mêmes qui l'ont

en exécration; elle les contraint de parler; les canons se détournent, les lances se baissent, et l'histoire passe!

Ainsi a passé, Messieurs, l'histoire des miracles de Jésus-Christ. Elle a passé par ses ennemis mêmes, par les pharisiens, qui avaient crucifié Jésus-Christ, par les rationalistes païens, qui crucifiaient sa mémoire. Il fallait bien que les Juifs déicides, devant une publicité qui remplissait la terre, s'expliquassent sur la vie miraculeuse du Christ; il fallait qu'ils prononçassent un oui ou un non, et le non, ils n'ont pas osé le dire, parce que personne au monde, dès qu'il parle, ne peut dire un mensonge absolu sur des faits publics. Le mensonge absolu n'est pas plus possible dans l'ordre de l'histoire, que l'erreur absolue n'est possible dans l'ordre de la spéculation. Les Juifs ont dénaturé les miracles du Christ, ils ne les ont pas niés. Ils ont écrit que Jésus avait dérobé dans le temple le nom incommunicable de Dieu, et que c'était à l'aide de ce nom souverain qu'il commandait à la nature. Cette explication est consignée dans les monuments les plus sérieux de leur tradition, et c'est tout ce qu'ils ont pu contre la mémoire accusatrice de Jésus-Christ, contre ce sang que tout l'univers leur reprochait et leur reproche encore. Mais que pouvaient-ils de plus? La publicité est la maîtresse des hommes qui ont vu; elle se change en tradition sur leur tombeau, et les poursuit d'âge en âge, de justice en justice, jusque dans leur dernière postérité.

Les rationalistes païens sont venus à leur tour mettre

la main dans l'histoire de Jésus-Christ. Sans doute, ils n'avaient pas pris part à son supplice, et ce n'était pas son sang qui leur faisait peur; mais, avec son sang, Jésus-Christ avait répandu sur le monde une vérité qui convainquait de néant la raison des sages: les sages pouvaient-ils lui pardonner? Ils eurent donc aussi à donner de sa vie un texte critique, et à user, pour l'amoindrir, de toutes les ressources que pouvaient présenter les traditions et les discussions de leur temps. Qu'ont-ils dit des miracles de Jésus-Christ? Qu'en ont dit Celse, Porphyre, Julien, hommes à jamais illustres pour avoir été, dès les premiers siècles de l'ère chrétienne, les hérauts du Fils de Dieu dans les offices incomparables de l'inimitié? Ont-ils nié que Jésus-Christ eût fait des œuvres merveilleuses à l'appui de sa doctrine? Ils ne l'ont pas plus nié que les Juifs; ils ont fait de lui seulement un habile magicien. Pourquoi un magicien, et non pas un sage? Quelle nécessité d'une aussi étrange expression? C'est que l'histoire était là. On pouvait bien dénaturer le côté miraculeux de Jésus-Christ, on ne pouvait pas s'en taire.

Il reste donc acquis, Messieurs, par le témoignage même des ennemis du Christ, que sa prédication a été accompagnée de prodiges surhumains. Mais il ne faut pas séparer ces motifs extérieurs de foi, tout graves qu'ils sont, du caractère intime de l'Évangile et de Jésus-Christ. Tout se lie dans un édifice de la base au sommet. Si Jésus-Christ a été une nature sincère, ainsi que nous l'avons démontré, une nature marquée au trait d'une supériorité divine, sa sincérité et sa supé-

riorité appellent la confiance sur ses miracles comme sur les affirmations pures qu'il a faites de lui. Si Jésus-Christ n'a pas menti en disant qu'il était Dieu, à plus forte raison n'a-t-il pas menti en agissant comme Dieu. Car il est plus honteux, plus contraire à la sincérité d'opérer des prestiges, c'est-à-dire, pardonnez-moi l'expression, mais cette expression même, par sa force, témoigne du mépris de l'humanité pour les prestiges, il est plus honteux, dis-je, d'être un jongleur que d'être un fourbe. Le fourbe n'emploie que sa parole pour tromper; le jongleur y ajoute de viles manipulations destinées à éblouir les yeux de spectateurs ignorants. C'est un mensonge sur un mensonge, une indignité sur une indignité. Et c'est pourquoi les langues humaines, habiles à exprimer le mépris, ont créé cet odieux nom de jongleur pour désigner tout homme qui a l'audace d'appeler le prestige au secours de l'imposture.

La supériorité de Jésus-Christ n'est pas moins favorable à la réalité de ses miracles que sa sincérité. Nul homme grave et profond n'usera jamais de prestige pour appuyer un enseignement doctrinal. Car qu'est-ce que le prestige? C'est l'emploi d'une force inconnue à la science du temps où l'on vit. Mais la science ne tardera pas à venir; absente un moment, elle est inévitable dans le cours de l'humanité; elle se lève un jour toute radieuse, et, retournant son éclat investigateur sur le passé, elle juge tout, elle pèse tout, elle vérifie tout, et tandis qu'elle donne aux œuvres véritables du génie ou de la Divinité leur dernière consécration, elle réduit en poudre les puériles pratiques qui avaient surpris la

bonne foi des générations inexpérimentées. Aussi, rien de grand sur la terre ne s'est fondé sur le prestige; toute œuvre de quelque force et de quelque dignité, encore même qu'elle ne fût pas pure de mensonge, a puisé dans quelque chose d'ancien et de vrai sa portion de solidité. Mahomet vous en est un mémorable exemple. Auteur d'une révolution religieuse dans un pays que n'éclairait pas la science, il a employé à son succès tous les moyens humains, sauf le prestige, parce que le prestige n'est pas un moyen humain. Je viens de lire le Coran tout entier. De vingt pages en vingt pages, Mahomet se pose la question des miracles; il s'objecte ou on lui objecte qu'il n'en fait pas; pas une seule fois il ne se hasarde à dire qu'il en a fait ou qu'il en fera. Il élude constamment la question. Il invoque Abraham, Moïse, tous les patriarches, tel endroit de sa vie où Dieu l'a protégé, telle victoire qui a couronné ses armes et justifié sa doctrine; il affirme de plus belle que Dieu est Dieu, et que Mahomet est son prophète : voilà tout. Et ce n'est pas une petite marque de son habileté, et même de son génie, que ce mépris du prestige et cette bonne tenue dans les idées de la Providence et les souvenirs traditionnels.

Et vous voulez que Jésus-Christ, l'auteur de l'Évangile, soit descendu aux plus viles imitations de la toute-puissance de Dieu, qu'il ait passé le temps de sa mission publique à tromper les yeux de ses contemporains par des simulacres aussi honteux qu'impuissants! Vous voulez qu'un si misérable jeu ait obtenu le plus grand succès de foi dont le genre humain ait encore été l'ar-

tisan! Cela n'est pas possible. Le sens commun parle aussi haut que l'histoire contre une telle supposition. La vie publique de Jésus-Christ correspond à sa vie intime, et sa vie intime confirme sa vie publique. Il s'est dit Dieu, il s'est cru Dieu, il a agi comme Dieu, et précisément parce que cette position est d'une force admirable, il a fallu tenter contre elle les derniers efforts; l'histoire comme le bon sens parlant trop haut en faveur de Jésus-Christ, il a fallu recourir à la métaphysique et à la physique pour lui arracher au moins le sceptre des miracles. Voyons si l'on a réussi.

On nous a dit deux choses. On nous a dit d'abord : Jésus-Christ n'a pas fait de miracles, parce qu'il est impossible d'en faire. On nous a dit en second lieu : Il importe peu que Jésus-Christ ait fait des miracles, car tout le monde en peut faire, tout le monde en a fait, tout le monde en fait.

Premièrement, Jésus-Christ n'a pas fait de miracles, parce qu'il est impossible qu'on en fasse. Et pourquoi? Parce que la nature est soumise à des lois générales qui font de son corps une harmonieuse et parfaite unité où chaque partie correspond au tout, de manière que, violée dans un seul de ses points, elle périrait tout entière à la fois. L'ordre, même lorsqu'il vient de Dieu, n'est pas une chose arbitraire qui se puisse détruire ou changer à volonté; l'ordre exclut le désordre nécessairement, et nul plus grand désordre ne saurait être conçu dans la nature que cette action souveraine qui aurait la faculté d'en briser les lois et la constitution. Le miracle est impossible à ces deux titres : impossible

comme désordre, impossible parce qu'une violation partielle de la nature en serait l'anéantissement.

C'est-à-dire, Messieurs, qu'il est impossible à Dieu de se manifester par le seul acte qui annonce publiquement et instantanément sa présence, par l'acte de souveraineté. Tandis que le dernier des êtres a le droit de se produire au sein de la nature par l'exercice de la force qui lui est propre, tandis que le grain de sable, appelé dans le creuset du chimiste, répond à ses interrogations par des signes caractéristiques qui le classent dans les registres de la science, à Dieu seul il serait interdit de manifester sa force dans la mesure personnelle qui le distingue et qui en fait un être à part! Non-seulement Dieu ne se serait pas manifesté, mais il lui serait impossible à tout jamais de se manifester, en vertu même de l'ordre dont il est le créateur. Agir, c'est vivre; paraître, c'est vivre; se communiquer, c'est vivre : mais Dieu ne peut plus agir, paraître, se communiquer; cela lui est interdit. Relégué au fond de son éternité sourde et obscure, si nous l'interrogeons, si nous le supplions, si nous crions vers lui, il ne peut que nous répondre, supposé toutefois qu'il puisse nous répondre : « Que voulez-vous! J'ai fait des lois! demandez au soleil et aux étoiles, demandez à la mer et aux sables de ses rivages; pour moi, mon sort est accompli, je ne suis plus rien que le repos et le serviteur contemplatif des œuvres de ma droite. »

Ah ! Messieurs, ce n'est pas ainsi que jusqu'à présent l'humanité tout entière a compris Dieu. Elle l'a compris comme un être libre et souverain; et encore qu'elle n'ait

pas toujours eu de sa nature une connaissance exacte, elle ne lui a du moins jamais refusé la puissance et la bonté. Partout et toujours, sûre de ces deux attributs de son Père céleste, elle a fait monter vers lui son inextinguible prière; elle lui a tout demandé, et lui demande chaque jour, à deux genoux, la lumière de l'esprit, la droiture du cœur, la santé du corps, l'éloignement des fléaux, la victoire dans la guerre, la prospérité dans la paix, la satisfaction de tout besoin au ciel, sur la terre et dans les enfers.

Il y a ici quelque pauvre femme qui entend à peine ce que je dis. Ce matin elle s'est mise à genoux au chevet de son enfant malade, et, abandonnée de tous, n'ayant pas de pain pour la journée, elle a croisé ses mains, elle a fait appel à Celui qui fait mûrir le blé et qui crée la charité; elle lui a dit : « Seigneur, venez à mon secours, hâtez-vous de venir! » Et, en ce moment même où je parle, des voix innombrables s'élèvent vers Dieu de tous les points de la terre pour lui demander des choses où la nature toute seule ne peut rien, et où ces âmes sont persuadées que Dieu peut tout. Qu'est-ce donc qui se trompe ici? Qui se trompe du métaphysicien ou du genre humain? Et comment la nature nous a-t-elle appris à mépriser la nature pour nous confier à Dieu? Car ce n'est pas la science qui nous enseigne à prier; nous prions malgré la science, et comme il n'y a ici-bas que la science, la nature et Dieu, si nous prions malgré la science, il faut bien que ce soit la nature ou Dieu qui nous enseigne à prier et à croire de tout notre cœur aux miracles de la puissance et de la

bonté divines. Après cela, que la nature s'en trouve mal ou non, qu'elle doive périr chaque fois que Dieu la touche du doigt, c'est assurément notre moindre souci. Par égard pourtant pour certaines sortes d'esprits, je prouverai que le miracle n'attente en rien à l'ordre naturel.

La nature, comme je l'ai déjà dit, se réduit à trois éléments : les substances, les forces et les lois. Les substances sont essentiellement variables ; elles changent de forme, de poids, se combinent et se séparent à tout moment. Les forces le sont aussi ; elles augmentent ou diminuent, s'accumulent ou se détendent. Il n'y a d'immuable que les lois mathématiques, qui gouvernent à la fois les forces et les substances, et d'où dépend tout l'ordre de l'univers. La mobilité des forces et des substances répand le mouvement et la vie dans la nature ; l'immutabilité des lois mathématiques y maintient une ordonnance qui ne faillit jamais. Sans les premières tout y serait mort ; sans les secondes tout y serait chaos. Cela posé, quand Dieu opère un miracle, que fait-il ? Touche-t-il au principe de l'ordre universel, qui est la loi mathématique ? Pas le moins du monde. La loi mathématique appartient à la région des idées, c'est-à-dire à la région de l'éternel et de l'absolu ; Dieu n'y peut rien, car c'est lui-même. Mais il agit sur les substances et sur les forces : sur les substances, qui sont créées ; sur les forces, qui ont leur racine dans sa suprême volonté. Semblable à nous, qui, soumis aux combinaisons générales de la nature, tirons cependant de notre vitalité intime des mouvements contraires en

apparence aux règles de la pesanteur, Dieu agit sur l'univers comme nous agissons sur notre corps. Il applique quelque part la force qui est nécessaire pour y produire un mouvement inaccoutumé : c'est un miracle, parce que lui seul, dans le réservoir infini de sa volonté, qui est le centre de toutes les forces créées et créables, peut puiser assez d'éléments pour agir subitement à ce degré. S'il lui plaît d'arrêter le soleil, pour me servir de l'expression vulgaire, il oppose à sa force de projection une force qui la contre-balance, et qui, en vertu même de la loi mathématique, produit le repos. Il ne lui est pas plus difficile d'arrêter le mouvement total de l'univers.

Ainsi en est-il de tous les autres miracles; c'est une question de force, dont l'usage, loin de blesser l'ordre physique, ce qui serait très-peu de chose, y rentre de soi, et, de plus, maintient sur la terre l'ordre moral et religieux, sans lesquels l'ordre physique n'existerait pas.

Cette objection éclaircie, Messieurs, hâtons-nous d'épuiser la seconde. On nous dit que le miracle ne prouve rien, parce que toutes les doctrines ont eu des miracles en leur faveur, et qu'à l'aide d'une certaine science occulte, il est facile d'en opérer.

Je nie hardiment qu'aucune doctrine historique, c'est-à-dire, fondée au plein jour de l'histoire par des hommes authentiquement connus, possède pour base des faits miraculeux. Quant aux temps présents, nous n'en avons pas d'exemple; personne, sous nos yeux, parmi tant d'instituteurs du genre humain dont nous avons le spec-

tacle, n'a encore osé nous promettre l'exercice d'une puissance supérieure à la puissance vulgaire dont nous disposons. Personne de nos contemporains n'a paru sur les places publiques pour guérir des aveugles et ressusciter des morts. L'extravagance ne s'est montrée que dans les idées et le style, elle n'a pas passé plus loin. En redescendant du siècle présent jusqu'à Jésus-Christ, personne encore, dans l'innombrable multitude des hérésiarques fameux, n'a pu se vanter de commander à la nature, et mettre sous la protection du miracle les inspirations de l'orgueil révolté. Mahomet, hérétique et infidèle tout à la fois, ne l'a pas tenté plus que les autres; je l'ai déjà dit, et le Coran le dira mieux à qui voudra prendre la peine de lire ce plagiat de la Bible fait par un écolier de rhétorique de la Mecque. Au delà de Jésus-Christ, dans les siècles revendiqués par l'histoire, que reste-t-il, en laissant de côté Moïse et les prophètes, c'est-à-dire les propres ancêtres de Jésus-Christ? Compterons-nous quelques faits singuliers de la Grèce et de Rome? Parlerons-nous de cet augure qui coupa, dit Tite-Live, une pierre avec un rasoir, ou bien de cette vestale qui fit marcher un vaisseau en le tirant par sa ceinture, ou bien encore de l'aveugle guéri par Vespasien montant à l'empire? Ces faits, quels qu'ils soient, sont isolés et ne tiennent à aucune doctrine; ils n'ont provoqué aucun débat dans le monde et n'y ont rien établi; ce ne sont pas des faits doctrinaux. Or il s'agit ici de miracles fondateurs de doctrines religieuses, les seuls dont il y ait à s'occuper; car, évidemment, si Dieu se manifeste par des actes de souveraineté, ce doit

être pour une grande cause, digne de lui et digne de nous, c'est-à-dire pour une cause où il s'agisse des destins éternels de l'humanité. C'est ce qui met hors de la discussion tous les faits isolés, tels que ceux rapportés dans la Vie d'Apollonius de Thyane.

Ce personnage est du premier siècle de l'ère chrétienne, et sa Vie a été écrite beaucoup plus tard par un philosophe alexandrin appelé Philostrate, qui a voulu en faire le pendant de l'Évangile, et d'Apollonius lui-même le calque de Jésus-Christ. Il est sorti de ce dessein une physionomie très-singulière et on ne peut plus curieuse, mais c'est tout. Qu'a fait doctrinalement Apollonius de Thyane? Où sont ses écrits, ses œuvres sociales, la trace de son passage sur la terre? Il est mort le lendemain de sa vie. Eût-il, au lieu de quelques faits équivoques, remué les montagnes de son vivant, ce ne serait encore qu'une curiosité littéraire, un accident, un homme, rien.

Où sont donc les doctrines fondées au soleil de l'histoire sur des faits miraculeux? Où est dans le monde historique une autre toute-puissance que celle de Jésus-Christ, d'autres miracles que les siens et ceux des saints qui l'ont pris pour maître, et ont puisé dans ses cendres la force de continuer ce qu'il avait commencé? Rien ne paraît à l'horizon; Jésus-Christ reste seul, et ses ennemis, en l'environnant d'une attaque immortelle, ne peuvent lui opposer que des doutes, et pas un fait égal à lui, ou même analogue à lui.

Mais du moins n'existe-t-il pas dans la nature des forces occultes qui nous ont été révélées depuis, et dont

Jésus-Christ se serait autrefois emparé? Je nommerai, Messieurs, ces forces occultes auxquelles on fait allusion, je les nommerai sans crainte : on les appelle les forces magnétiques. Et je pourrais m'en délivrer aisément, puisque la science ne les reconnaît pas encore, et même les proscrit. Toutefois, j'aime mieux obéir à ma conscience qu'à la science. Vous invoquez donc les forces magnétiques : eh bien! j'y crois sincèrement, fermement; je crois que leurs effets ont été constatés, quoique d'une manière qui est encore incomplète et qui le sera probablement toujours, par des hommes instruits, sincères et même chrétiens; je crois que ces effets, dans la grande généralité des cas, sont purement naturels; je crois que le secret n'en a jamais été perdu sur la terre, qu'il s'est transmis d'âge en âge, qu'il a donné lieu à une foule d'actions mystérieuses dont la trace est facile à reconnaître, et qu'aujourd'hui seulement il a quitté l'ombre des transmissions souterraines, parce que le siècle présent a été marqué au front du signe de la publicité : je crois tout cela. Oui, Messieurs, par une préparation divine contre l'orgueil du matérialisme, par une insulte à la science qui date de plus haut qu'on puisse remonter, Dieu a voulu qu'il y eût dans la nature des forces irrégulières, irréductibles à des formules précises, presque inconstatables par les procédés scientifiques. Il l'a voulu, afin de prouver aux hommes tranquilles dans les ténèbres des sens, qu'en dehors même de la religion il restait en nous des lueurs d'un ordre supérieur, des demi-jours effrayants sur le monde invisible, une sorte de cratère par où notre

âme, échappée un moment aux liens terribles du corps, s'envole dans des espaces qu'elle ne peut pas sonder, dont elle ne rapporte aucune mémoire, mais qui l'avertissent assez que l'ordre présent cache un ordre futur devant lequel le nôtre n'est que néant.

Tout cela est vrai, je le crois; mais il est vrai aussi que ces forces obscures sont renfermées dans des limites qui ne témoignent d'aucune souveraineté sur l'ordre naturel. Plongé dans un sommeil factice, l'homme voit à travers des corps opaques à de certaines distances; il indique des remèdes propres à soulager et même à guérir les maladies du corps; il paraît savoir des choses qu'il ne savait pas, et qu'il oublie à l'instant du réveil; il exerce par sa volonté un grand empire sur ceux avec lesquels il est en communication magnétique : tout cela est pénible, laborieux, mêlé à des incertitudes et des abattements. C'est un phénomène de vision bien plus que d'opération, un phénomène qui appartient à l'ordre prophétique, et non à l'ordre miraculeux. On n'a vu nulle part une guérison subite, un acte évident de souveraineté. Même dans l'ordre prophétique, rien n'est plus misérable.

Il semble que cette vision d'un genre extraordinaire devrait au moins nous révéler quelque chose de cet avenir qu'on pourrait appeler l'avenir présent. Il n'en est rien. Qu'a produit le magnétisme depuis cinquante ans? Qu'il nous dise, non pas ce qui sera dans mille ans, non pas même ce qui sera après demain, mais ce qui sera demain matin? Tous ceux qui disposent de nos destinées sont vivants; ils parlent, ils écrivent, ils

remuent des ressorts sensibles : eh bien! qu'on nous dise le résultat certain de leur action pour une seule affaire publique. Hélas! le magnétisme, qui devrait changer le monde, n'a pas même pu devenir un instrument de police; il confond l'imagination aussi bien par sa stérilité que par son étrangeté. Ce n'est pas un principe, c'est une ruine. Ainsi, sur les bords désolés de l'Euphrate, aux lieux où fut Babylone et où s'éleva ce monument fameux qui devait porter jusqu'au ciel, pour parler comme Bossuet, le témoignage de l'antique puissance des hommes, le voyageur rencontre des débris frappés de la foudre et comme surhumains par leur grandeur. Il se baisse, il prend dans ses mains avides une brique mutilée; il y discerne des caractères qui furent sans doute l'écriture primitive du genre humain; mais il fait de vains efforts pour la lire; le débris sacré retombe de ses mains sur le colosse calciné par le feu : ce n'est plus qu'une tuile cassée, que méprise la curiosité elle-même.

Je regarde, Messieurs, je ne vois plus rien : Jésus-Christ est seul.

Pourtant, vous me direz peut-être encore : Si Jésus-Christ a opéré des miracles durant sa vie, et même aux premiers temps de son Église, pourquoi n'en opère-t-il plus? Pourquoi il n'en opère plus? Hélas! Messieurs, il en opère encore chaque jour; mais vous ne les voyez pas. Il en opère avec moins de prodigalité, parce que le miracle moral et social, le miracle qui demandait du temps, est accompli, et sous vos yeux. Quand Jésus-Christ posait les fondements de son Église, il

lui fallait obtenir la foi à une œuvre qui ne faisait encore que commencer ; aujourd'hui elle est faite, quoique pas encore achevée : vous la voyez, vous la touchez, vous la comparez, vous la mesurez, vous jugez si c'est une œuvre humaine. Pourquoi donc Dieu prodiguerait-il le miracle à qui ne voit pas le miracle? Pourquoi, par exemple, vous conduirais-je aux montagnes du Tyrol pour y voir des prodiges que cent mille de nos contemporains y ont vus depuis quinze ans? Pourquoi ramasserai-je une pierre dans la carrière, quand l'Église est bâtie? Le monument de Dieu est debout : toute force y a touché ; toute science l'a scruté : tout blasphème l'a maudit ; regardez-le, il est là. Il est suspendu depuis dix-huit siècles entre le ciel et la terre, comme dit le comte de Maistre : si vous ne le voyez pas, que verrez-vous? Dans une parabole célèbre, Jésus-Christ parle d'un mauvais riche disant à Abraham : Envoyez à mes frères quelqu'un des morts. Et Abraham répond : *S'ils ne croient pas à Moïse et aux prophètes, ils ne croiront pas à quelqu'un revenu des morts* (1). L'Église est Moïse, l'Église est tous les prophètes, l'Église est le miracle vivant : qui ne voit pas les vivants, comment verrait-il les morts ?

(1) Saint Luc, chap. 16, vers. 31.

TRENTE-NEUVIÈME CONFÉRENCE

DE L'ÉTABLISSEMENT DU RÈGNE DE JÉSUS-CHRIST.

MONSEIGNEUR,

MESSIEURS,

Soit que nous ayons considéré la vie intime de Jésus-Christ, ou bien sa vie publique, il a vécu en Dieu. Mais vivre, ce n'est que le premier acte de la vie; le second acte de la vie, c'est de se survivre. Car toute vie a un but, et c'est l'accomplissement de ce but qui juge la vie. Par conséquent, il ne suffit pas de vous avoir prouvé, même avec évidence, que la vie intime de Jésus-Christ et sa vie publique ont eu un caractère divin; car si cette vie n'a pas atteint son but, si elle n'a rien laissé derrière soi, quoi que nous en puissions penser d'ailleurs, elle a été vaine. Il faut que Jésus-Christ, après avoir vécu en Dieu, se soit survécu en Dieu; sinon, tout ce que nous pourrons conclure de cette disproportion entre sa vie et les effets de sa vie, c'est qu'il a été le plus magnifique et le plus inexplicable néant qui ait encore paru. Mais, pour se survivre en Dieu, qu'a dû faire Jésus-Christ? Rien autre chose que de remplir le but de sa vie, tel

qu'il l'avait publiquement annoncé et décrit, qui était de fonder ici-bas le royaume de Dieu. *Après que Jean eut été livré,* dit l'évangéliste saint Marc, *Jésus vint en Galilée, prêchant l'Évangile du royaume de Dieu en disant : Les temps sont accomplis, le royaume de Dieu est proche, faites pénitence, et croyez en l'Évangile* (1). Et, envoyant ses disciples prendre leur part de l'apostolat, il traçait ainsi leur mission : *Dans quelque ville où vous entrerez et où l'on vous recevra, mangez ce qui vous sera servi, guérissez les malades, et dites : Le royaume de Dieu est proche de vous. Que si l'on ne vous reçoit pas, sortez sur les places et dites : Nous secouons sur vous la poussière de votre ville qui s'est attachée à nous ; cependant sachez ceci, c'est que le royaume de Dieu est proche* (2). Et quel était ce royaume de Dieu prêché par Jésus-Christ comme étant le but de sa venue sur la terre? C'était lui-même, en tant qu'il devait être reconnu comme Dieu, aimé comme Dieu, adoré comme Dieu, fondateur et chef d'une société universelle dont sa divinité serait la pierre angulaire par la foi, l'amour et l'adoration. Eh bien! Messieurs, cet ouvrage s'est-il accompli? Jésus-Christ, vivant et mort, a-t-il fondé ici-bas un royaume dont il soit le Dieu? A-t-il fondé le royaume des âmes? Est-il parmi nous le seul et unique roi des âmes? Je n'ai plus besoin de vous le démontrer : voilà dix ans que je vous en expose les merveilles, et, ne l'eussé-je pas fait, ce royaume spiri-

(1) Saint Marc, chap. 1, vers. 14 et 15.
(2) Saint Luc, chap. 10, vers. 8, 9, 10 et 11.

tuel est sous vos yeux, un grand nombre d'entre vous en sont les membres et les sujets; c'est quelque chose qui parle de soi et qui est au-dessus de toute démonstration. Oui, il existe sur la terre, dans cette terre de boue et de passage, un royaume des âmes où Dieu est servi en esprit et en vérité, où l'on combat contre la chair, le sang et l'orgueil, où rien ne ressemble à rien de ce qui est ailleurs, et dont Jésus-Christ est l'auteur, le chef, le roi, le Dieu. Et comme l'ange de l'Apocalypse, spectateur du dernier triomphe de cet empire, en a chanté d'avance la gloire par cet unique mot, jeté au milieu de la stupéfaction des mondes : *Factum est*, — *C'est fait* (1)! ainsi, dès à présent, moi, disciple du Christ, enfant du royaume, adorateur du roi des âmes, je crie à vous : *Factum est*, — *C'est fait!*

Ce n'est donc plus du fait qu'il s'agit entre nous; il est démontré, il est palpable, il est ici, et je puis conclure : Après avoir vécu en Dieu, Jésus-Christ s'est survécu en Dieu. Mais il ne saurait être inutile de vous montrer combien cet ouvrage surpassait toute force créée, et j'essaierai d'y réussir en vous exposant la double difficulté que Jésus-Christ avait à vaincre. J'appellerai l'une la difficulté intime, et l'autre la difficulté publique : leur explication emploiera l'heure que Dieu me permet de vous consacrer.

La première condition du royaume des âmes et de son établissement, était d'obtenir la foi à son fondateur, c'est-à-dire que Jésus-Christ devînt pour une innom-

(1) Apocalypse, chap. 11, vers. 15.

brable quantité d'hommes la règle de toutes leurs pensées, et que, s'abdiquant eux-mêmes dans ce qu'ils ont de plus nécessaire et de plus profond, qui est leur intelligence propre, ils acceptassent l'intelligence de Jésus-Christ comme la leur, jusqu'à pouvoir dire avec saint Paul : « Ce n'est plus moi, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » Non pas, Messieurs, que Jésus-Christ, pour établir son règne par la foi, nous demandât le sacrifice de notre raison, car il est lui-même raison, et c'est lui qui nous donne la nôtre par un reflet de la sienne, selon qu'il est expressément écrit dans l'Évangile de saint Jean. Mais il devait nous demander le sacrifice de notre esprit propre, ce qui est tout autre chose que le sacrifice de notre raison. En effet, la raison n'est pas en nous à l'état pur; si elle était à l'état pur, éclairés que nous serions par une lumière une et égale, nous marcherions dans la plus parfaite unanimité. Au lieu de cela, bien que participant à la raison une et universelle, sans quoi nous ne serions pas des intelligences, nous y mêlons des faiblesses, des obscurités, des habitudes, des partis pris, mille circonvallations mystérieuses qui en coupent les grands chemins, en diminuent la clarté, et font de la raison en nous quelque chose d'étroit et de personnel que nous appelons l'esprit propre. C'est l'esprit propre, résultat de notre servitude et de notre liberté, qui divise les hommes dans la maison de leur commune mère, et ne leur permet pas de fonder ici-bas, par eux-mêmes, la sainte république de la vérité. Nous tenons, en effet, doublement à l'esprit propre : nous y tenons parce que c'est la raison qui en

fait le fond, et qu'il n'y a rien de plus juste que de tenir à la raison; nous y tenons peut-être encore bien davantage par ce quelque chose de particulier qui nous distingue et qui se compose des innombrables impressions que le flux et le reflux de l'intelligence ont déposées en nous depuis le premier jour où nous avons usé de cette admirable faculté de voir, d'entendre, de juger, de raisonner et de sentir. Or par la foi en Jésus-Christ, nécessaire à la constitution du royaume des âmes, nous devons abdiquer cet esprit propre qui nous est si naturel et si cher; il faut que nous fondions notre raison dans la raison supérieure du Christ, que nous brisions le moule personnel, plus ou moins faux et étroit, qui nous fait ce que nous sommes, pour entrer dans le moule large et profond d'où est sorti l'Évangile, et qui est l'intelligence même de Jésus-Christ.

Ce sacrifice, Messieurs, nous est infiniment pénible, parce qu'il choisit, pour nous arracher à nous-mêmes, la racine de notre être spirituel. Il nous l'est encore par un autre côté. Non-seulement nous voulons nous garder nous-mêmes tels que la nature et la liberté nous ont faits, nous voulons de plus nous imposer aux autres, devenir leurs modèles, leurs maîtres, et créer un royaume des âmes dont nous serons les rois. Pour peu que l'homme ait reçu du Ciel une haute intelligence, c'est là son penchant; dans l'ordre de l'esprit, comme dans tous les ordres d'action, l'homme veut régner. S'il a été favorisé de ce qu'on appelle la naissance, il veut être roi de naissance; si la fortune est son partage, il veut être roi de fortune; si le pouvoir lui est échu, il

veut être roi de pouvoir; enfin, si l'esprit est le don qui lui a été communiqué, il veut être roi d'esprit. Ce dernier royaume même est le plus convoité de tous, et les rois les plus absolus ne sont pas contents s'ils ne forcent toute intelligence à s'éclipser devant la leur. Quand donc Jésus-Christ nous demande de sacrifier notre esprit propre à sa souveraine raison, il nous demande l'abdication de la royauté qui nous tient le plus au cœur; il entre dans une conjuration qui a pour objet de nous jeter à bas du trône le plus légitime où nous puissions aspirer. Car quoi de plus légitime que de régner par l'esprit, ce don qui ne vient pas du hasard, de l'élection, du travail des autres, mais de notre propre fonds, semé par la nature et cultivé par nous? Et d'autant plus le possédons-nous, que ce soit par la science ou par la philosophie, d'autant plus nous sentons-nous irrités contre cet usurpateur qu'on appelle le Christ, qui ne prétend pas à moins qu'à mettre son esprit à la place du nôtre, qu'à nous faire respirer sa pensée et parler sa parole. Voilà le secret, Messieurs, de cette aversion de tant de savants et de philosophes contre Jésus-Christ: ce sont des gens qui ne veulent pas être détrônés, et naturellement ils ont mille fois raison.

Cependant il a fallu que tous tant que nous sommes depuis dix-huit siècles, enfants du Christ, nous consentissions à être détrônés, à nous faire petits, à être enseignés non pas seulement dans notre enfance, mais jusqu'au bout de notre vie, et que, chargés d'ans et d'honneurs, ayant gouverné les hommes sous d'autres aspects que ceux de l'esprit, à nos derniers moments,

prêts à paraître devant Dieu, nous abdiquassions encore une fois ce règne de l'entendement, si cher à l'orgueil, pour nous reposer en Jésus-Christ comme des enfants, et le charger de nous porter avec ses deux mains bénies au siége de l'esprit pur et éternel, qui est Dieu son Père.

Aucun autre sur la terre, Messieurs, aucun autre ne l'a obtenue, cette suprême dictature de l'entendement. Les tyrans ont opprimé la pensée humaine en l'empêchant de se manifester, ils ne l'ont jamais gouvernée; elle échappe à tous les ressorts de la plus savante administration. Les sages ont formé des écoles, mais des écoles éphémères dont les disciples eux-mêmes ont renié les lois. Faut-il s'en étonner? Le disciple du sage est homme comme lui; il adore la pensée du maître jusqu'au jour où la sienne, mûre pour une légitime ingratitude, lui permettra d'atteindre aux honneurs de l'enseignement, et de marquer sa place dans l'histoire des mobiles dynasties de la sagesse. Sur un terrain plus solide pourtant, les sectes religieuses n'ont guère mieux réussi. L'hérésie nous rend l'esprit propre; le schisme nous rend l'esprit propre; le protestantisme nous rend l'esprit propre : toutes ces doctrines, loin d'enchaîner la foi, ont eu pour but de l'affranchir. Le mahométisme lui-même, comme autrefois l'idolâtrie, n'a pas pu constituer une autorité doctrinale, et abandonne par conséquent ses fidèles aux chances de leur propre direction. Tout autre que le Christ ou nous laisse ou nous rend notre esprit, et c'est là même le charme éternel de l'erreur. Que nous dit-on aujourd'hui? Qu'est-ce que le siècle présent, incertain de ses voies et presque égale-

ment incapable de hardiesse dans le mal et dans le bien, demande du Christ avec supplication? N'est-ce pas de détendre le faisceau de son empire, de retrancher certains articles de l'ancienne constitution chrétienne, de réviser le pacte primitif de l'Évangile, de signer enfin une transaction entre le temps et l'éternité? Mais le Christ se rit de ces désirs fragiles qui ne sortent pas d'une entière obéissance à son adorable raison; entre lui et nous il ne peut rien y avoir que lui ou nous, l'abdication de notre esprit propre, ou le règne de notre esprit propre : c'est à prendre ou à laisser.

Ce n'est pas même assez pour Jésus-Christ de mettre son esprit à la place du nôtre; roi de notre intelligence, il n'est encore qu'au commencement de son ambition, il veut plus que la pensée, il veut l'affection. Et quelle affection, mon Dieu? un amour qui soit le comble de l'amour humain, et devant lequel disparaisse toute histoire d'amour. Et afin que vous jugiez du prodige qu'il y a à cela, examinez un peu de près la difficulté que nous avons nous-mêmes à être aimés de notre vivant.

A peine la fleur du sentiment point-elle en nous, que nous cherchons dans les compagnons de notre adolescence des sympathies qui s'emparent de notre cœur et le tirent de sa chère et triste solitude. De là viennent, dans l'histoire de toutes les vies généreuses, ces premiers temps, ces souvenirs anciens qu'aucun autre n'effacera, et qui, jusqu'à la dernière vieillesse, laisseront à notre âme un parfum du passé. Cependant, malgré la force de ces jeunes liaisons, le simple cours des années en suspend le progrès; nos yeux, en s'affermissant, de-

viennent moins sensibles aux beautés de notre âge; quelque chose qui n'est plus de l'enfance nous délivre de ce charme premier qu'aucun autre peut-être n'égalera, mais qui ne nous suffit plus. L'amitié se refroidit dans une confiance grave et virile, et à notre âme montée d'un degré sur le cycle de la vie, il faut un attrait nouveau qui la subjugue en la remplissant. En dirai-je le nom? Et pourquoi ne le dirais-je pas? Il est deux choses devant lesquelles, avec l'aide de Dieu, je ne reculerai jamais : le devoir et la nécessité. C'est une nécessité de mon discours que je prononce le nom trop profané du second sentiment de l'homme; je le prononce donc, et je dis : A l'homme gravitant de l'adolescence vers la maturité, il faut un attrait qui satisfasse à la fois sa jeunesse et sa force, son besoin de renouvellement et d'avenir; Dieu lui a préparé l'amour, qui doit, s'il est vrai, c'est-à-dire pur, achever l'éducation de sa vie et le rendre digne d'avoir une postérité. Mais, ô faiblesse de notre nature! bientôt les soucis de la virilité plissent notre front; les rides y creusent à la pensée un honorable témoignage : que faut-il de plus? Incapable d'obtenir désormais la réciprocité d'un enivrement apaisé déjà pour nous, et qui n'a plus assez d'illusions pour se nourrir, nous nous reposons dans un attachement plus calme, plus serein, doux encore, mais qui ne mérite plus d'être comparé à l'entraînement de cette passion que j'ai nommée tout à l'heure par son nom propre.

Toutefois les ressources de l'âme humaine ne sont pas à bout; fille de l'amour éternel, le génie de sa source

l'inspirera jusqu'à la fin. Avec les premières ombres de la vieillesse, le sentiment de la paternité descend dans notre cœur et prend possession du vide qu'y ont laissé ses précédentes affections. Ce n'est pas une décadence, gardez-vous de le croire; après le regard de Dieu sur le monde, rien n'est plus beau que le regard du vieillard sur l'enfant, regard si pur, si tendre, si désintéressé, et qui marque dans notre vie le point même de la perfection et de la plus haute similitude avec Dieu. Le corps baisse avec l'âge, l'esprit peut-être encore, mais non pas l'âme, par laquelle nous aimons. La paternité est autant supérieure à l'amour, que l'amour lui-même est supérieur à l'amitié. La paternité couronne la vie. Ce serait l'amour sans tache et plein, si de l'enfant au père il y avait le retour égal de l'ami à l'ami et de l'épouse à l'époux. Mais il n'en est rien. Quand nous étions enfants, on nous aimait plus que nous n'aimions, et devenus vieux, nous aimons à notre tour plus que nous ne sommes aimés. Il ne faut pas s'en plaindre. Vos enfants reprennent le chemin que vous avez suivi vous-mêmes. le chemin de l'amitié, le chemin de l'amour, traces ardentes qui ne leur permettent pas de récompenser cette passion à cheveux blancs que nous appelons la paternité. C'est l'honneur de l'homme de retrouver dans ses enfants l'ingratitude qu'il eut pour ses pères, et de finir ainsi, comme Dieu, par un sentiment désintéressé.

Mais il n'en est pas moins vrai que, poursuivant l'amour toute notre vie, nous ne l'obtenons jamais que d'une manière imparfaite, qui fait saigner notre cœur.

Et l'eussions-nous obtenu vivants, que nous en reste-t-il après la mort? Je le veux, une prière amie nous suit au delà de ce monde, un souvenir pieux prononce encore notre nom; mais bientôt le ciel et la terre ont fait un pas, l'oubli descend, le silence nous couvre, aucun rivage n'envoie plus sur notre tombe la brise éthérée de l'amour. C'est fini, c'est à jamais fini, et telle est l'histoire de l'homme dans l'amour.

Je me trompe, Messieurs, il y a un homme dont l'amour garde la tombe; il y a un homme dont le sépulcre n'est pas seulement glorieux, comme l'a dit un prophète, mais dont le sépulcre est aimé. Il y a un homme dont la cendre, après dix-huit siècles, n'est pas refroidie; qui chaque jour renaît dans la pensée d'une multitude innombrable d'hommes; qui est visité dans son berceau par les bergers, et par les rois lui apportant à l'envi et l'or, et l'encens, et la myrrhe. Il y a un homme dont une portion considérable de l'humanité reprend les pas sans se lasser jamais, et qui, tout disparu qu'il est, se voit suivi par cette foule dans tous les lieux de son antique pèlerinage, sur les genoux de sa mère, au bord des lacs, au haut des montagnes, dans les sentiers des vallées, sous l'ombre des oliviers, dans le secret des déserts. Il y a un homme mort et enseveli, dont on épie le sommeil et le réveil, dont chaque mot qu'il a dit vibre encore et produit plus que l'amour, produit des vertus fructifiant dans l'amour. Il y a un homme attaché depuis des siècles à un gibet, et cet homme, des millions d'adorateurs le détachent chaque jour de ce trône de son supplice, se mettent à genoux devant lui, se pro-

sternant au plus bas qu'ils peuvent sans en rougir, et là, par terre, lui baisent avec une indicible ardeur les pieds sanglants. Il y a un homme flagellé, tué, crucifié, qu'une inénarrable passion ressuscite de la mort et de l'infamie, pour le placer dans la gloire d'un amour qui ne défaille jamais, qui trouve en lui la paix, l'honneur, la joie, et jusqu'à l'extase. Il y a un homme poursuivi dans son supplice et sa tombe par une inextinguible haine, et qui, demandant des apôtres et des martyrs à toute postérité qui se lève, trouve des apôtres et des martyrs au sein de toutes les générations. Il y a un homme enfin, et le seul qui a fondé son amour sur la terre, et cet homme, c'est vous, ô Jésus! vous qui avez bien voulu me baptiser, me oindre, me sacrer dans votre amour, et dont le nom seul, en ce moment, ouvre mes entrailles et en arrache cet accent qui me trouble moi-même, et que je ne me connaissais pas.

Qui donc est aimé des grands hommes? Qui dans la guerre? Est-ce Alexandre, César, Charlemagne? Qui dans la sagesse? Est-ce Aristote ou Platon? Qui est aimé des grands hommes? Qui? Nommez-m'en un seul; nommez-moi un homme mort qui ait laissé l'amour sur son tombeau. Mahomet est vénéré des musulmans; il n'est point aimé. Jamais un sentiment d'amour n'a effleuré le cœur du musulman répétant sa maxime : « Dieu est Dieu, et Mahomet est son prophète. » Un seul homme a rendu tous les siècles tributaires envers lui d'un amour qui ne s'éteint pas; roi des intelligences, Jésus-Christ est encore le roi des cœurs, et, par une grâce confirmatrice de celle qui n'appartient qu'à lui, il a donné à ses

saints le privilége de produire aussi dans la mémoire des hommes un souvenir pieux et constant.

Toutefois, ce n'est pas tout, le royaume des âmes n'est pas encore établi. Jésus-Christ, étant Dieu, ne devait pas se contenter d'une foi inébranlable et d'un amour immortel; il devait exiger l'adoration. L'adoration est l'anéantissement de soi-même devant un être supérieur, et ce sentiment, Messieurs, est loin de nous être inconnu. Il gît, comme tous les autres, au fond de notre nature; il y joue un plus grand rôle que peut-être vous ne le pensez. Tous, plus ou moins, ne nous le dissimulons pas, tous nous voulons être adorés. C'est ce désir inné de l'adoration qui a produit toutes les tyrannies. Vous vous étonnez quelquefois qu'un prince noue des intrigues infinies pour s'affranchir des lois divines et humaines, qu'il joigne la violence à la ruse, verse des flots de sang et marche droit à l'exécration du genre humain : vous vous demandez dans quel but. Eh! Messieurs, dans le but très-naturel d'être adoré, de voir toute pensée soumise à la sienne, toute volonté conforme à sa volonté, toute puissance, toute loi, tout droit, tout devoir émanant de lui, et le corps même de l'homme courbé comme un esclave devant son corps mortel. Voilà le fond de notre cœur comme le fond de Satan. Mais, par un contre-poids qui était dû à cette affreuse maladie de l'orgueil, nous ne pouvons souhaiter l'adoration pour nous qu'en ayant horreur d'adorer autrui. De là vient l'exécration qui s'attache au despotisme. L'humanité, abaissée par une puissance qui méconnaît toute loi, concentre en soi-même sa sourde in-

dignation : elle attend le jour inévitable de la faiblesse, et, ce jour venu, elle se retourne et écrase du talon la vile créature qui l'avait méprisée jusqu'à lui demander de l'encens. Un grand orateur a dit à une tribune célèbre : « Il n'y a qu'un pas du Capitole à la roche Tarpéienne. » Je dirai avec autant de vérité, quoique avec de moins magnifiques expressions : Il n'y a qu'un pas de l'autel à l'égoût. Quiconque a été adoré, tôt ou tard la main populaire le précipitera du haut de la majesté divine usurpée, et le traînera, la corde au cou, aux gémonies de la rue et aux gémonies plus sanglantes encore d'un opprobre éternel. Ainsi le veut l'histoire, cette puissance chargée de la promulgation des jugements de Dieu sur l'orgueil de l'homme.

Cependant, malgré l'histoire, Jésus-Christ est adoré. Homme mortel et mort, il a su conquérir une adoration qui subsiste, et dont il n'y a pas d'autre exemple ici-bas. Quel empereur a gardé ses temples et ses statues? Qu'est devenue toute cette population de dieux créés par la flatterie? La poussière n'en existe même plus, et le souvenir qui en survit n'est qu'une occasion pour la pensée d'admirer l'extravagance des hommes et la justice de Dieu. Jésus-Christ seul est demeuré debout sur ses autels, non pas dans un coin du monde, mais par toute la terre et chez les nations célèbres par la culture de l'esprit. Les plus grands monuments de l'art abritent ses saintes images; les cérémonies les plus magnifiques réunissent les peuples à l'ombre de son nom; la poésie, la musique, la peinture, la sculpture s'épuisent à parler de lui et à lui faire un encens digne de l'adoration

que les siècles lui ont vouée. Et encore, sur quel trône l'adore-t-on? sur une croix. Que dis-je, sur une croix! On l'adore sous la vile apparence du pain et du vin. Ici la pensée se confond tout à fait. Il semble que cet homme ait pris plaisir à abuser de son étrange puissance et à braver l'humanité tout entière en la courbant éperdue devant les simulacres les plus vains. Descendu par son supplice plus bas que la mort, il a fait de la honte même le siége de sa divinité, et, non content de ce triomphe, il a voulu que nous reconnussions sa suprême essence et son éternelle vie par une adoration qui donnât à nos sens un affreux démenti. Rien se peut-il concevoir d'un tel succès dans une telle audace?

Il est vrai, des mains nombreuses ont essayé de le jeter bas de ses autels; mais leur impuissance n'a servi qu'à confirmer sa gloire. A chaque outrage il a paru grandir; le génie l'a protégé contre le génie, la science contre la science, l'empire contre l'empire; il s'est fait des armes de toutes les armes qu'on a levées contre lui, et, quand on le croyait à terre, le monde l'a vu debout, calme, serein, maître, adoré.

Ainsi a-t-il fondé le royaume des âmes par une foi qui nous coûte le sacrifice de notre esprit propre, par un amour qui surpasse tout amour, par une adoration que nous n'avons accordée qu'à lui, triple mystère d'une force qui nous révèle sa dignité et qui nous la révèlera bien mieux encore après que nous aurons vu la difficulté publique qui s'opposait à l'établissement de ce royaume surnaturel.

La place était prise, Messieurs, quand Jésus-Christ vint au monde; la place était prise, parce qu'elle n'est jamais vide. Encore qu'il n'eût prétendu établir entre lui et nous que des rapports secrets, une sorte de culte obscur, ce dessein eût rencontré tôt ou tard des craintes et des jalousies qui se fussent manifestées par une résistance publique. Mais Jésus-Christ était loin de vouloir cacher son règne sous terre; il avait dit : *Ce que vous entendez à l'oreille, prêchez-le sur les toits* (1); et lui-même, ennemi de toute initiation mystérieuse, avait constamment parlé et agi sous les yeux de la foule et de l'autorité. Il voulait un règne apparent, une constitution sociale de sa doctrine, un sacerdoce reconnu, des temples, des lois, des droits, et par conséquent il était inévitable qu'il trouvât sur son chemin l'établissement religieux et politique qui l'avait précédé. Cet établissement avait deux noms : il s'appelait l'idolâtrie et l'empire romain. L'idolâtrie était le culte qui rassemblait l'univers sous une même forme religieuse; l'empire romain était le pouvoir qui gouvernait toute l'humanité connue, à peu de chose près. L'un et l'autre étaient incompatibles avec l'établissement du règne de Jésus-Christ, et ce règne ne pouvait commencer qu'en abolissant l'idolâtrie comme une fausse religion, et qu'en modifiant l'empire romain pour l'accommoder aux lois promulguées par l'Évangile.

Jusqu'à présent, peut-être, vous avez considéré l'idolâtrie comme une organisation religieuse facile à

(1) Saint Matthieu, chap. 10, vers. 27.

renverser : vous vous trompiez de beaucoup. De tous les cultes qui ont pris possession de l'homme, il n'en est aucun, sauf le christianisme, qui ait eu plus d'étendue et de solidité que l'idolâtrie. Cela tient à ce que les trois grandes passions de l'homme y étaient servies à souhait. Quelles sont ces trois passions? La première, vous allez vous étonner peut-être, la première est la passion religieuse, le besoin de commercer avec Dieu. Oui, Messieurs, la passion religieuse marche en nous avant toutes les autres, même avant la passion de la volupté. Car la volupté ne touche qu'aux sens, qui sont fragiles, qui s'épuisent vite, qui se lassent d'eux-mêmes, tandis que le besoin religieux, sorte de faim divine, a sa source au plus profond de notre être, et s'y nourrit de toutes les misères qui nous dégoûtent incessamment de la vie présente. L'orgueil aussi ne vient qu'après ; si vif qu'il soit, il est sujet, ici-bas, à trop d'humiliations pour ne pas seconder et porter en avant dans notre âme un sentiment meilleur et plus doux, celui qui nous rapproche de Dieu et nous fait chercher dans sa grandeur notre propre dignité. La religion est la première et la plus vieille amie de l'homme ; même lorsqu'il la contriste, il la respecte encore, et se ménage avec elle de secrètes intimités. Que l'état de notre pays, Messieurs, ne vous fasse pas d'illusion à cet égard ; parce qu'il y a en France quelques millions d'hommes abrutis dans l'athéisme pratique, ne croyez pas que ce soit là l'état naturel du genre humain. C'est la suite de circonstances inouïes, et cette même France, malgré l'irréligion d'une partie de ses enfants, n'a pas cessé un

seul jour de porter dans son sein glorieux une multitude d'âmes qui servent Dieu ardemment et honorent leur foi par des œuvres connues de toute la terre.

Or l'idolâtrie, malgré ses apparences peu doctrinales, donnait satisfaction au besoin religieux; elle avait des temples, des autels, un sacerdoce, des sacrifices, des prières, des cérémonies publiques et pompeuses, un très-grand état dans le monde, et les lambeaux de sa mythologie cachaient encore assez de souvenirs de Dieu pour que l'âme n'y fût pas tout à fait à jeun et sans aliment.

Mais ce qu'il y avait d'admirable, c'est que l'idolâtrie, en donnant satisfaction aux penchants élevés de notre nature, ne dédaignait pas les plus abjects, et leur jetait avec abondance une pâture sacrée. Je ne sais quel art profond avait broyé ensemble Dieu et la matière, la religion et la volupté, et faisait descendre du même autel des pensées graves et de honteuses sollicitations. L'idolâtre avait tout dans ses dieux; quoi qu'il voulût, le ciel obéissait à ses désirs. Quel chef-d'œuvre, pour que le ciel à son tour fût obéi! Joignez à cela que la troisième passion de l'homme, l'orgueil de la domination avait aussi dans ce culte, savant par sa dégradation même, une ample satisfaction. L'idolâtrie n'était pas distincte de l'empire; le prince, ou le sénat, ou le peuple, disposait de la magistrature sacerdotale, nommait les pontifes, réglait les cérémonies, se donnait le plaisir de cacher la robe de ses consuls sous le manteau de ses dieux. La religion était encore la patrie. On voyait du même pas marcher devant la république les

faisceaux et les autels : les faisceaux, symbole de sa justice et de sa puissance; les autels, symbole de cette alliance mystérieuse qui rattachait les destinées de l'État aux destinées mêmes des dieux.

Non, vous ne vous représenterez jamais assez la force de cette institution. Ah ! si une cérémonie païenne ressuscitait sous vos yeux; si vous pouviez voir Rome entière montant au temple de Jupiter Capitolin, ce peuple, ces légions, ce sénat, tous les souvenirs patriotiques montant avec eux, et tous ensemble portant aux dieux la nouvelle victoire de Rome! si vous entendiez le silence et le bruit de l'unanimité, ce murmure de toutes les passions convaincues de leur droit et satisfaites de leur triomphe, aussi bien l'orgueil que la volupté, aussi bien la volupté que la religion, le haut et l'abject, le ciel et la terre, tout à la fois, tout dans un seul jour et dans une seule action : si vous aviez vu et entendu cela, vous-mêmes, peut-être, succombant à ce total enivrement des facultés humaines, vous eussiez un moment courbé la tête et adoré dans les mains de Rome les antiques dieux du monde !

Pourtant il ne fallait pas les adorer, il fallait les briser: c'était l'órdre de Jésus-Christ. Il fallait les briser par tout l'univers, puisque tout l'univers était le sujet de l'idolâtrie. Et qu'apportait-on pour mettre à la place? Un homme humilié jusqu'au supplice des esclaves; un homme venu d'un pays sur lequel les Romains versaient à flots le ridicule avec l'oppression; un Juif, et un Juif crucifié! Voilà ce que des pêcheurs de Judée apportaient à Rome, au Capitole, pour remplacer la statue de Jupiter

Capitolin! Vous jugez! Ainsi l'ignominie à la place de la grandeur, la pénitence et la mortification à la place de la volupté. La pénitence et la mortification, quels mots! C'est à peine si j'ose, après dix-huit siècles de naturalisation, les prononcer sans déguisement à vos oreilles nourries pourtant du langage évangélique : et il fallait les révéler aux Romains. Il fallait leur dire : Nous vous apportons une religion toute pure et toute sainte, fondée sur l'immolation du corps par la chasteté, et non pas seulement par la chasteté, qui n'est qu'un simple retranchement, mais par la haine directe des sens. Nous venons, la verge à la main, vous apprendre à traiter votre corps comme un esclave, parce qu'il est, en effet, l'esclave des plus vils penchants, et que vous ne pouvez délivrer de lui votre âme qu'en le tenant dans le respect et les châtiments de la servitude. Il fallait dire ces choses à un peuple tout gonflé de sept siècles d'arrogance et de domination, plongé dans les sens autant que dans l'orgueil, et qui était habitué à trouver dans ses dieux, que l'on prétendait détruire, la justification de sa splendide ignominie. Mais Jésus-Christ l'avait ordonné : cela fut dit, cru, adopté, et le règne des idoles tomba devant le règne de la croix, malgré l'empire romain.

L'empire romain était solidaire de l'idolâtrie; mais il avait un autre côté par où il n'était pas moins ennemi de l'établissement chrétien. Cet empire s'était fondé lentement, à force de prudence et de suite dans ses conseils, de courage dans ses armées, d'abnégation dans ses chefs, jusqu'au jour où, devenu le maître du monde, il avait fléchi sous le poids même de sa gran-

deur, et perdu dans la corruption toutes les libertés publiques qui avaient fait sa gloire et son salut. Rien n'en subsistait quand Jésus-Christ vint au monde, sinon quelques simulacres déjà déshonorés, et, lorsqu'il mourut, l'empire avait passé d'Auguste à Tibère, par une décadence qui présageait Néron. La tribune aux harangues était muette; le peuple se consolait du Forum par un morceau de pain qu'on lui jetait; le sénat, meurtri et décimé dans ses derniers hommes illustres, ne savait plus opposer au despotisme que la promptitude d'une obéissance qui fatiguait quelquefois le caprice insolent du maître. Un seul homme était tout, et cet homme pouvait impunément porter à la servitude tel défi qu'il lui plaisait. Un jour il lui plut de faire délibérer le sénat, c'est-à-dire les reliques de toutes les grandes familles romaines, les descendants de ces pères conscrits qui avaient porté si fièrement dans les plis de leur toge la guerre et la liberté, il lui plut de les faire délibérer sur la sauce à laquelle on mettrait un poisson. Je vous remercie, Messieurs, de n'avoir pas ri : c'est ici la plus grande insulte qui ait été faite à la nature humaine dans la personne du plus grand corps politique qu'elle ait jamais produit. Dieu l'a permis, Messieurs, pour nous apprendre jusqu'où tombe l'homme par la corruption de la richesse et par l'apostasie de la liberté, cette gardienne de tous les droits et de tous les devoirs. Telle était donc Rome au moment où Jésus-Christ envoyait ses disciples pour la convertir à lui, et tel était avec Rome le monde entier. La dominatrice universelle, après avoir enchaîné les

nations à sa grandeur, les tenait enchaînées à ses humiliations, et pour la première fois dans l'histoire du genre humain, la liberté n'avait plus d'asile nulle part.

Je dis que c'était la première fois. Jusque-là, par une providence digne de toutes nos actions de grâces, Dieu avait tenu à ce qu'il y eût toujours quelque terre libre où la vertu et la vérité pussent se défendre contre la conjuration des plus forts. Tandis que l'Orient était fécond en tyrannies séculaires, l'Égypte avait des institutions dignes d'estime, et jugeait ses rois après leur mort; la Grèce défendait sa tribune contre l'ambition des rois de Perse; Rome protégeait ses citoyens par un droit qui environnait leur vie d'une foule de remparts sacrés. Si des temps anciens nous passons aux temps modernes, nous y remarquerons la même attention de la Providence à ne point permettre que le despotisme règne partout à la fois. Le monde actuel se divise en trois zones : la zone de la tyrannie sans limites, qui n'a rien à envier aux plus sanglantes histoires du passé; une zone intermédiaire où quelque mouvement est encore permis à la pensée et à la foi; et enfin cette généreuse zone occidentale dont nous faisons partie, ces grands royaumes de France, d'Angleterre, des États-Unis d'Amérique, des Espagnes, où les droits et les devoirs ont des garanties, où l'on parle, où l'on écrit, où l'on débat, où, pendant que la force opprime la majesté de Dieu et de l'homme dans les régions lointaines, nous, à la face du monde, nous la défendons, et nous la défendons sans gloire, parce que rien ne menace dans cet office notre tête ni notre honneur!

Un moment unique a été où, prenant la carte du globe, vous eussiez vainement cherché une montagne ou un désert pour abriter le cœur de Caton d'Utique, et où Caton d'Utique estimait nécessaire de demander à la mort une liberté qu'aucun point de la terre ne pouvait plus lui donner. Ce moment unique et formidable était celui-là même où Jésus-Christ envoyait ses apôtres annoncer l'Évangile à toute créature, et fonder dans leur foi, leur amour et leur adoration, le royaume des âmes et de la vérité.

Voyons ce qu'était ce royaume par rapport à l'empire romain.

C'était d'abord la liberté de l'âme. Jésus-Christ voulait l'âme; il la voulait libre de le connaître, de l'aimer, de l'adorer, de le prier, de s'unir à lui. Il ne reconnaissait pas que personne que lui eût des droits sur l'âme, et surtout le droit d'empêcher les communications de l'âme avec lui. Bien plus, Jésus-Christ voulait l'union publique des âmes dans son service; il n'entendait pas se cacher; il demandait un culte patent et social. La liberté de l'âme emportait le droit de fonder des églises matérielles et spirituelles, de s'assembler, de prier en commun, d'entendre en commun la parole de Dieu, cette nourriture substantielle de l'âme, qui est son pain quotidien, et dont on ne peut la priver sans un sacrilége homicide. La liberté de l'âme emportait le droit de pratiquer ensemble toutes les cérémonies du culte, de recevoir ensemble les sacrements de la vie éternelle, de vivre ensemble de l'Évangile et de Jésus-Christ. Nul sur la terre n'avait plus le gouvernement

des choses sacrées que les oints du Seigneur, les âmes élues, initiées à une foi et à un amour plus grands, éprouvées par les successeurs des apôtres, sanctifiées par l'ordination. Tout le reste, princes et peuples, étaient exclus de l'administration du corps et du sang de Jésus-Christ, centre divin du royaume des âmes, et qu'il ne fallait pas livrer aux chiens, selon l'expression énergique du très-doux Évangile.

Mais, comme l'âme est le fondement de l'homme, en créant la liberté de l'âme, Jésus-Christ créait en même temps la liberté de l'homme. L'Évangile, régulateur des droits et des devoirs de tous, s'élevait à la puissance d'une charte universelle, qui servait de mesure à toute autorité légitime, et qui, en la bénissant, la préservait des excès où le pouvoir humain était tombé partout. Par là, le royaume des âmes était absolument l'opposé de l'empire romain, et il était impossible d'imaginer un antagonisme plus achevé. L'empire romain était la servitude totale, le royaume des âmes, la liberté totale; l'empire romain était la servitude universelle, le royaume des âmes, la liberté universelle. Entre eux, c'était la question d'être ou de ne pas être. La lutte était inévitable, elle devait être acharnée.

Or de quelle force disposait le royaume des âmes contre cet empire couvert de légions? D'aucune. Le Forum? il n'y en avait plus. Le sénat? il n'y en avait plus. Le peuple? il n'y en avait plus. La parole? il n'y en avait plus. La pensée? il n'y en avait plus. Était-il du moins permis aux premiers chrétiens que le hasard de l'Évangile aurait mis au monde, de se réunir pour com-

battre un contre cent mille? Non, cela ne leur était pas permis. Quelle était donc leur force? La même qu'avait eue Jésus-Christ. Ils devaient confesser son nom et mourir après, mourir aujourd'hui, mourir demain, mourir après demain, mourir toujours, c'est-à-dire vaincre la servitude par l'usage pacifique de la liberté de l'âme; vaincre la force, non par la force, mais par la vertu. Il leur avait été dit : Si pendant trois siècles vous pouvez dire tout haut : *Je crois en Dieu, le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre, et en son Fils unique Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est né de la Vierge Marie, qui est mort et ressuscité;* si pendant trois siècles vous pouvez dire tout cela tout haut et mourir tous les jours après l'avoir dit, dans trois siècles vous serez les maîtres, c'est-à-dire libres.

C'est ce qui est arrivé.

C'est ce qui est arrivé malgré la fureur de l'empire romain faisant de l'univers un bourreau, et perdant dans l'inanité des supplices sa raison épouvantée. Je ne dirai rien de plus des martyrs; ils ont vaincu, tout le monde le sait. Et ce royaume des âmes fondé par leur sang, ce royaume des âmes qui devait détruire l'idolâtrie et qui l'a détruite, qui devait renverser l'empire romain et qui l'a renversé dans ce qu'il avait de faux et d'injuste; ce royaume des âmes, où donc a-t-il établi sa capitale? A Rome! Au siége de la force fut posé le siége de la vertu; au siége de la servitude, le siége de la liberté; au siége des idoles honteuses, le siége de la croix de Jésus-Christ; au siége d'où se répandaient partout les ordres de Néron, le siége du vieillard désarmé qui,

au nom de Jésus-Christ, dont il est le vicaire, répand sur tout le monde la pureté, la paix et la bénédiction. O triomphe de la foi et de l'amour! O spectacle qui ravit l'homme au-dessus de lui-même en lui montrant ce qu'il peut pour le bien avec le secours de Dieu! J'ai vu de mes yeux cette terre libératrice des âmes, ce sol fait de la cendre et du sang des martyrs; et pourquoi ne me laisserais-je pas aller à des souvenirs qui confirmeront ma parole en rajeunissant ma vie?

Un jour donc, le cœur tout tremblant d'émotion, j'entrai par la porte Flaminienne dans cette ville fameuse qui avait conquis le monde par ses armes et l'avait gouverné par ses lois. Je courus au Capitole; mais le temple de Jupiter Capitolin n'en couronnait plus l'héroïque sommet. Je descendis au Forum; la tribune aux harangues était brisée, et la voix des pâtres avait succédé à la voix de Cicéron et d'Hortensius. Je gravis les sentiers escarpés du Palatin; les Césars étaient absents, et ils n'avaient pas même laissé à la porte un prétorien pour demander son nom à l'étranger curieux. Pendant que je pesais en mon âme ces fortes ruines, à travers l'azur du ciel italique, j'aperçus dans le lointain un temple dont la coupole me parut recouvrir toutes les grandeurs présentes de cette ville dont je foulais la poussière. Je m'y acheminai, et là, sur une place immense autant que magnifique, je trouvai l'Europe assemblée dans la personne de ses ambassadeurs, de ses poëtes, de ses artistes, de ses pèlerins, foule diverse d'origine, mais unie, me semblait-il, par une attente commune et profonde. J'attendais moi-même, lorsque,

à l'extrémité de la place, un vieillard s'avança, porté dans une chaise, le front nu, et tenant dans ses deux mains, sous la forme d'un pain mystérieux, cet homme de la Judée autrefois crucifié. Toute tête s'inclina au passage; les larmes coulèrent dans un silence d'adoration; et sur aucun visage je ne remarquai la protestation du doute, ni l'ombre d'un sentiment qui ne fût pas au moins le respect. Pendant que j'adorais moi-même mon Maître et mon Roi, le Roi immortel des âmes, prenant ma part du triomphe, sans chercher à l'exprimer par aucune parole même intérieure, l'obélisque de granit qui était au milieu de la place chanta pour nous tous, muets et ravis, l'hymne du dieu victorieux : *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat, Christus ab omni malo plebem suam liberat!* Et de peur qu'un ennemi ne se trouvât dans cette multitude, il se répondit à lui-même un autre chant célèbre qui nous avertissait de fuir le lion de Juda si nous ne voulions pas l'adorer dans sa victoire. Après bien des années qui ont déjà blanchi mon front, je vous répète ces menaces et ces cris de joie; heureux si vous ne fuyez pas, mais si, vous approchant de plus près, vous redites avec nous tous, enfants du Christ et membres de son royaume : *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat, Christus ab omni malo plebem suam liberat!*

QUARANTIÈME CONFÉRENCE

DE LA PERPÉTUITÉ ET DU PROGRÈS DU RÈGNE DE JÉSUS-CHRIST.

MONSEIGNEUR,

MESSIEURS,

Comme il l'avait voulu et comme il l'avait annoncé, Jésus-Christ a établi sur la terre le royaume de Dieu, le royaume des âmes, dont il est le chef; il l'a établi, malgré la difficulté de régner sur les hommes par la foi, l'amour et l'adoration, difficulté que j'ai appelée intime, et malgré la difficulté publique que lui présentait la société religieuse et politique telle qu'elle était alors constituée. Mais est-ce assez, Messieurs, pour affirmer que Jésus-Christ s'est survécu en Dieu, que son œuvre est marquée d'un cachet qui ne peut être que celui de la Divinité? Non : car, bien que son succès, en le regardant au point où nous l'avons laissé, c'est-à-dire à l'avénement de Constantin, ait été prodigieux, cependant c'est le propre de toute puissance qui fait son apparition ici-bas, d'avoir sa lutte et son triomphe, lutte et triomphe, j'en conviens, qui n'ont pas tous la même grandeur, mais qui ont enfin cela de commun, de se

produire, de se débattre, et d'arriver à quelque moment favorable qu'on appellera le succès. Ce qui est plus difficile et nécessaire pour la confirmation de la victoire, c'est de résister à la victoire elle-même. Un diplomate célèbre a dit : « Le temps est le grand ennemi. » Eh bien ! Jésus-Christ a-t-il vaincu le grand ennemi ? Après l'idolâtrie, après l'empire romain, a-t-il vaincu cette autre puissance qui n'est que l'éternité déguisée, le temps ? Au bout d'une carrière plus ou moins florissante, n'a-t-il pas, comme tous, senti cette main glacée qui, tôt ou tard, déshonore les événements les plus grands, et précipite de leur trône les plus solides dynasties ? N'est-il pas visiblement atteint de cette foudre lente qui n'épargne rien ? Telle est la question qui va nous préoccuper. Je dépose, en un mot, devant vous le bilan de Jésus-Christ, et je vous propose d'en examiner l'actif et le passif.

Pourquoi le temps est-il le grand ennemi ? C'est, Messieurs, qu'il est doué d'une double puissance, la puissance de détruire et celle d'édifier. Qui a jeté bas ces empires primitifs de l'Assyrie et de la Chaldée ? C'est le temps. Qui a jeté bas cet empire de Cyrus vainement relevé par Alexandre ? C'est le temps. Qui a jeté bas cet empire grossi des ruines de tous les autres, et qu'on peut appeler du nom de monde plutôt que du nom d'empire, le monde romain ? C'est le temps. Qui a jeté bas toutes ces républiques du moyen âge dont nous admirons les débris survivant en marbres et en peintures ? C'est le temps. Et, d'un autre côté, qui a construit ces royaumes nouveaux dont nous sommes les fils, les

royaumes des Francs, des Germains, des Anglo-Saxons, et le reste? C'est la même main habile à recréer après avoir défait, et qui, de la poussière même où elle s'est jouée avec orgueil, tire la substance, l'ordre et la solidité. Le temps détruit de la main gauche et bâtit de la main droite, également ennemi dans les deux cas, puisque l'édifice qu'il élève ne fait qu'enfoncer plus avant l'édifice qu'il renverse, et que fonder c'est, pour lui, détruire encore.

Toutefois, Messieurs, ne nous arrêtons pas à ces splendides images, qui nous révèlent seulement par le spectacle extérieur la puissance ennemie du temps. Cherchons à en dérober le secret par l'analyse, afin que, connaissant mieux d'où vient au temps sa double force de destruction et d'édification, nous considérions si Jésus-Christ n'a pas été soumis à l'exercice de ce formidable jeu, et pourquoi seul il a pu y échapper, si toutefois nous constatons qu'il y a véritablement échappé.

L'action du temps résulte de cinq causes, dont la première est la nouveauté. Le temps est toujours jeune, et pourtant il vieillit tout. A chaque pas qu'il fait, c'est l'aurore qui s'avance, mais en laissant par derrière l'ombre et la nuit. Enfant mobile de l'éternité, il lui emprunte une jeunesse qui ne meurt pas, mais sans pouvoir la communiquer aux choses qu'il mesure par son cours, si ce n'est pour un moment. Il passe, il jette la vie; mais cette vie d'aujourd'hui sera bientôt celle d'hier, celle d'avant-hier, celle d'autrefois, un souvenir, une antiquité; et toutefois le temps ne s'est pas appauvri : il est toujours fécond et jeune, faisant succéder le

nouveau à l'ancien. Or le nouveau a un charme qui séduit l'esprit comme les sens, et qui permet facilement aux doctrines marquées de son sceau de prévaloir contre les doctrines devenues surannées par le seul fait de leur perpétuité. Remarquez ce qui se passe. Dès qu'un homme est capable de nouer des idées sous une nouvelle forme et de les approprier au cours du temps, il se fait immanquablement des disciples. Pourquoi? Parce qu'il a dit quelque chose qui ne s'était pas encore dit, ou que l'on avait oublié. Nous avons la passion du nouveau dans les idées comme en tout le reste, et il n'est pas difficile de nous en expliquer la raison. Prédestinés que nous sommes à la jouissance de l'infini, l'infini est notre besoin, et nous le poursuivons partout. Or la nouveauté est la seule chose ici-bas qui nous donne quelque sensation de l'infini. Dès que nous avons considéré un objet, nous disons : C'est assez. Qui tournera la page? La nouveauté la tourne, et en la tournant, elle déguise à notre intelligence sa faiblesse par une fausse lueur de progrès qui nous ravit.

Plus que personne, Messieurs, Jésus-Christ avait à redouter cette disposition de notre âme qui arme le temps d'un si dangereux pouvoir contre la stabilité doctrinale. Tout miséricordieux qu'est l'Évangile, il ne devait pas se plier à l'inconstance de notre esprit : *Le ciel et la terre passeront*, avait dit Jésus-Christ, *mais ma parole ne passera point* (1). Il fallait qu'elle traversât tous les âges, perdant chaque jour la force de la

(1) Saint Matthieu, chap. 24, vers. 35.

nouveauté sans rien perdre de son commandement, ou plutôt il fallait que, semblable à Dieu, dont saint Augustin a dit qu'il était la beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, la parole évangélique gardât dans son antiquité progressive une jeunesse qui charmât le cœur de toutes les générations nouvelles.

Ce premier avantage remporté sur le temps, un second restait à obtenir. La seconde force du temps est dans l'expérience, c'est-à-dire dans la révélation qui résulte de l'application des doctrines à la vie positive de l'humanité. Toute doctrine est un corps de lois qui n'a de valeur qu'autant qu'il est censé contenir les vrais rapports des êtres; c'est comme la création d'un monde. Tant que cette création demeure dans l'esprit à l'état de pure conception, on peut se tromper sur son mérite réel, parce qu'il est difficile de juger un grand ensemble d'idées; mais il n'en est plus de même lorsque, entrant dans le domaine de la réalité, elles sont chargées de fonder ou de maintenir un ordre positif; l'expérience manifeste infailliblement leur faiblesse ou leur fausseté; car une loi fausse ou impuissante est incapable d'établir des rapports constants, et, de même qu'une maison s'écroule si elle a été assise sur des mathématiques inexactes, un ordre quelconque ne saurait subsister en ayant pour base des idées qui manquent de l'aplomb de la vérité.

Or qui plus que Jésus-Christ avait à redouter cette terrible épreuve de l'expérience? Car il n'avait pas mis au monde avec l'Évangile une société renfermée dans les étroites limites d'une race et d'un pays, mais une

société universelle, où toute âme, quelque part qu'elle fût née, pouvait prétendre au droit de cité; et par conséquent, si l'Évangile était faux, la ruine en devait être aussi grande que l'univers et aussi rapide que le temps, agissant à la fois sur une innombrable quantité de lieux et d'esprits.

La troisième force du temps est dans la corruption. Toute chose arrivée à un certain point de prospérité se corrompt, parce qu'une fois qu'on est le maître, on veut jouir, et que la jouissance a pour résultat inévitable cette décomposition de l'âme et du corps que nous appelons la corruption. L'histoire de tous les succès est l'histoire d'Annibal à Capoue. On oublie, on s'endort, on s'enivre; le poison lent de la mollesse détend tous les ressorts de l'activité; et l'être qui n'est rien que par l'activité, se dissout peu à peu dans l'ignominie d'un lâche sommeil. Nemrod commence, Sardanapale finit. C'est le chemin célèbre des hautes fortunes; le travail et la vertu les édifient, la jouissance les anéantit jusque dans leurs dernières traces. Mieux que tout autre empire encore, la religion est soumise à cette grande loi, et par-dessus toute religion, celle du Christ y était étroitement enchaînée. Car le sang de la croix lui avait donné la vie; issue du supplice d'un Dieu, elle était tenue de se souvenir, aux jours de la prospérité, des sanglantes mortifications de son berceau. Et d'une autre part, les tentations que lui préparait son triomphe devaient surpasser de bien loin toutes les tentations jusque-là connues. Elle devait, tenant à ses pieds les rois de la terre, donner des ordres d'un bout du monde à l'autre,

voir les siècles s'incliner devant sa parole et son action, couvrir le sol de monuments somptueux, se rendre tributaire de tous les besoins d'une puissance et d'une gloire sans bornes, et, sous le poids de cette fortune montant jusqu'au ciel, conserver au front comme au cœur le signe de la pénitence et de l'humilité. Ou bien, si elle venait à succomber dans un des longs jours de sa vie, et à ressentir les atteintes de sa corruption, il fallait que de sa corruption même elle ressuscitât sa vie, non pas une vie étrangère, comme nous le voyons dans la nature, mais sa propre vie; et que, semblable à l'aigle de l'Écriture, renouvelant en elle le charme de sa jeunesse, elle s'envolât les ailes étendues, rendue légère comme autrefois par sa pauvreté et son sang répandu.

La quatrième force du temps, c'est le hasard, c'est-à-dire certaines conjonctures qui ne se lient à rien de ce que le génie peut combiner et prévoir, et qui tout d'un coup renversent les desseins les mieux concertés. L'histoire en est remplie. La prudence humaine échoue à des écueils que rien n'annonce à l'œil le plus pénétrant. C'est le grain de sable dont parle Pascal, qui, un matin, se rencontra dans la vessie de Cromwell, et fit échouer des plans destinés à changer la face de l'Europe.

Vous vous étonnez quelquefois, peut-être, d'un certain équilibre qui se maintient dans le monde, et qui empêche les plus forts d'anéantir les plus faibles au gré de leurs secrètes convoitises. Comment ces grands empires n'ont-ils pas encore écrasé les petits États qu'ils ont pour voisins? C'est que les grands empires ont

contre eux le grain de sable de la vessie de Cromwell. Au moment où leurs conjurations vont tout renverser et préparer la ruine du droit sur la terre, je ne sais quel fils de paysan, au coin d'une baraque, aiguise son couteau sur la meule brisée d'un moulin. Ce garçon, au bruit de la guerre, enfonce sa casquette, fiche son couteau à sa ceinture, et s'en va voir un peu ce qui se passe entre la Providence et les rois. La fumée de la poudre lui ouvre les yeux; le sang l'exalte; Dieu lui met dans les mains un beau coup d'armes; le voilà grand capitaine, les empires reculent d'un pas devant lui: ce couteau et ce paysan, c'est le hasard.

Or vous jugez combien Jésus-Christ en a eu contre lui dans le cours d'un règne de dix-huit cents ans. Consultez seulement l'histoire de la papauté, et voyez à quel fil léger ont tenu les destinées de ce trône entouré d'ennemis et toujours subsistant. Il a presque toujours contre lui des desseins habilement tissus; mais ce qui vous effraiera davantage, c'est la conjuration du hasard, le je ne sais quoi qui pouvait le briser à tout moment, et qui a eu la singulière distraction de le respecter toujours.

La cinquième force du temps est dans la guerre. Aucune puissance ici-bas ne saurait éviter d'être combattue; elle a nécessairement des ennemis, non-seulement à cause de ses fautes et de ses abus, mais par cela seul qu'elle est. Exister, c'est combattre, parce qu'exister c'est dérober au foyer de la vie commune la substance destinée à tous; et si cela est vrai du plus faible des êtres, combien plus d'une collection d'êtres élevés à l'état de puissance! Aussi Jésus-Christ déclarait-il qu'*il*

n'était pas venu apporter la paix, mais la guerre (1), guerre terrible, et sur un plan dont la grandeur fait reculer l'imagination, car c'est la guerre de l'esprit contre la chair et de la chair contre l'esprit, c'est-à-dire des deux éléments qui constituent l'homme, et dont l'un ne peut jamais vaincre l'autre totalement. Quand le corps a le dessus, l'âme combat contre lui, et quand l'âme est la plus forte, le corps épie le moment de briser son joug. Mais cette lutte intestine ne s'arrête pas là; elle arrive nécessairement à une guerre aussi générale qu'elle est profonde. Les âmes s'unissent aux âmes et les corps aux corps; ce sont les corps ensemble contre les âmes ensemble qui font la grande guerre de l'humanité, Jésus-Christ à la tête d'une armée, et Satan à la tête de l'autre: l'armée des passions, de l'orgueil, de la volupté, de la haine, d'un côté; de l'autre, l'armée de l'esprit, de l'humilité, de la chasteté, de l'obéissance, de la mortification, de la charité. Tout cela se meut dans les formidables régions du fini et de l'infini, dans les profondeurs de Dieu, de l'âme et des sens, au milieu de mille causes secondaires qui ajoutent aux ténèbres et aux chances du combat; et si Jésus-Christ est Dieu, c'est lui qui doit finir par l'emporter, sa figure restant inaltérable, quoique toujours insultée, au sommet vénérable des choses et des temps.

Est-ce là, Messieurs, ce qui s'est passé? Pouvons-nous rendre à Jésus-Christ le témoignage qu'il a été plus fort que la nouveauté, que l'expérience, que la corrup-

(1) Saint Matthieu, chap. 10, vers 34.

tion, que le hasard, que la guerre, que toutes ces causes réunies ensemble contre lui durant un cours de dix-huit cents années? le pouvons-nous?

Oui, Messieurs, je le puis; je puis même vous marquer trois degrés dans ce triomphe de Jésus-Christ sur le temps. Car, premièrement, il vit, son œuvre est devant vous; encore qu'elle eût souffert plus ou moins d'atteintes dans ce long pèlerinage accompli sous la main révoltée des siècles, cependant elle est debout. Elle reste environnée d'assez d'éclat pour attirer tous les yeux et être encore l'objet d'une vénération à laquelle rien n'est comparable, comme aussi rien n'est comparable à l'acharnement des ennemis qui n'ont point accepté dans sa durée temporelle la preuve de son origine au sein même de l'éternité. Mais ce n'est pas là tout. Non-seulement Jésus-Christ est vivant dans son Église et son Église est vivante en lui, mais depuis l'ère chrétienne, aucun établissement religieux ne s'est fondé dans le monde dont Jésus-Christ n'ait été la base et le ciment.

Le premier dans l'ordre des temps est l'islamisme. Or la base de l'islamisme, Grotius l'avait remarqué bien avant moi, est toute biblique. C'est Abraham, Isaac, Jacob; c'est Moïse, le mont Sinaï, le peuple juif dans les faits les plus mémorables de son histoire; c'est Jésus-Christ lui-même, venu après tous les prophètes, et plus grand qu'eux. A chaque page du Coran, Mahomet insère un récit tiré des antiquités chrétiennes, ou y fait quelque allusion. Pourquoi cela? Pourquoi, voulant se donner l'honneur de fonder une religion, Mahomet n'a-t-il pas pris totalement une base à lui? Pourquoi,

Messieurs? Parce qu'il ne le pouvait pas. L'homme ne peut pas plus bâtir en l'air dans l'ordre des esprits que dans l'ordre des corps; il lui faut un fondement. Or, selon le mot exprès de Fontenelle, « la religion chrétienne est la seule religion qui ait des preuves, » et partout où elle s'est une fois produite avec l'autorité de son histoire, il est nécessaire que l'erreur y prenne son point d'appui et se greffe à ce tronc puissant qui seul pousse des racines dans l'antiquité. Mahomet vivait dans un siècle et sur un sol déjà tout imprégnés de la séve du christianisme; il touchait à l'Abyssinie, siége d'une grande chrétienté, à l'Égypte, qui en était une métropole, à la Judée, où tous les grands mystères chrétiens s'étaient accomplis; le sang de son peuple remontait avec une célébrité toute-puissante au sang d'Abraham: il ne pouvait, dans de telles conditions, fonder qu'une hérésie, ou, si vous l'aimez mieux, se superposer à Jésus-Christ par une infidélité qui lui rendait encore un hommage éclatant. Voilà pourquoi les musulmans ont toujours permis aux chrétiens de vivre sur leur territoire et d'y adorer Jésus-Christ, non par une tolérance qui venait de la peur, mais par respect pour les traditions communes des deux religions et pour les recommandations formelles du Coran. Il y a eu guerre entre les chrétiens et les musulmans pour savoir à qui resterait la suprématie, mais il n'y a pas eu persécution proprement dite des musulmans contre les chrétiens. Ismaël réclamait seulement son droit de primogéniture sur Isaac. Et cela vous explique, Messieurs, le singulier spectacle que nous présente aujourd'hui Constantinople,

où, quoiqu'il y ait peine de mort contre tout chrétien qui convertit un musulman, néanmoins les chrétiens de toutes les communions ont pleine liberté d'exercer leur culte, même publiquement.

Après l'islamisme est venu le schisme grec. Or le schisme grec est toute l'Église catholique, sauf deux points : la primauté du souverain Pontife et la procession du Saint-Esprit. Tout le reste, dogmes, morale, sacrements, hiérarchie, coutumes, a été conservé par les descendants de Photius. Ils ont rejeté le vicaire de Jésus-Christ, mais ils n'ont pas rejeté Jésus-Christ. Jésus-Christ est l'objet de leur foi, de leur amour et de leur adoration, la pierre angulaire de leur édifice religieux.

Il en est de même, quoiqu'à un moindre degré, du protestantisme. Le protestantisme a nié l'Église, mais non pas le Christ; le Christ est encore pour lui le docteur et le roi des âmes, et même pour un grand nombre de protestants il est encore le Fils unique de Dieu, digne comme tel d'une suprême adoration.

Aucun autre établissement religieux ne s'est posé dans le monde depuis l'ère chrétienne. Le brahmanisme et le bouddhisme étaient antérieurs à Jésus-Christ, et si quelque mouvement s'est fait sentir dans ce dernier à une époque plus rapprochée de nous, il l'a dû aux communications des chrétiens avec les régions profondes de l'Inde et de la Tartarie. Ainsi a-t-on remarqué dans les montagnes du Thibet, depuis nos célèbres ambassades du moyen âge, une puérile imitation de la papauté. Une fois Jésus-Christ levé sur le monde, sa lumière a fait reculer partout les ténèbres des faux cultes ; un très-

grand nombre a disparu tout à fait, et nul autre ne s'est formé qui n'ait pris pour base son histoire et son nom. Il est devenu le tronc de l'erreur comme celui de la vérité, et quiconque le nie totalement se creuse un abîme où rien ne fructifiera que la mort. Son tombeau est aujourd'hui le centre du monde religieux. Les musulmans le gardent, les Grecs le gardent, les protestants le gardent, les catholiques le gardent. Tous ensemble, venus des quatre vents du ciel, s'accordent à vénérer la pierre inanimée où reposa trois jours et trois nuits le corps supplicié du Christ. Cent batailles se sont livrées tout autour ; vingt fois les destins du monde y ont changé d'aspect, mais la fuite ou la victoire n'y ont jamais apporté que l'hommage des nations, et tant de secousses n'ont servi qu'à élever dans la gloire cette tombe fragile où tout vient se prosterner. Si les catholiques seuls en eussent pris la tutelle, c'eût été une tutelle vulgaire, comme tout ce qui est à la longueur de l'épée; il convenait mieux aux desseins profonds de Dieu que Jérusalem *fût foulée par les nations* (1), ainsi que l'avait annoncé l'Évangile, et que le saint sépulcre, suspendu entre mille mains, apparût au centre de tous les événements comme le signe indicateur que nul établissement religieux n'est désormais possible qu'à la condition de participer au Christ par quelque chose au moins de son sang, de sa doctrine et de sa mémoire.

Le temps, Messieurs, vous en donnera de nouvelles

(1) Isaïe, chap. 5, vers. 5.

preuves. Vous verrez s'évanouir les débris honteux des cultes sans fondement, à mesure que s'avancera la civilisation dont Jésus-Christ est le créateur et le chef. La fable ne peut pas tenir contre l'histoire, l'antiquité vide contre l'antiquité pleine, le monde vague contre le monde certain, la mort contre la vie. Jésus-Christ poursuit sa course par les infidélités mêmes que l'orgueil lui fait souffrir; il use des schismes et des hérésies comme d'une eau corrompue qui le contient encore pour une foule d'âmes préservées du poison par la simplicité de l'ignorance et de la bonne foi. Mais aussi, et c'est son troisième triomphe sur le temps, il maintient incorruptible et supérieure à tout sa véritable Église, l'Église catholique, apostolique, romaine. Il lui assure même la supériorité numérique : car l'islamisme ne compte que cent millions de sectateurs, le schisme grec soixante millions, le protestantisme un pareil nombre, tandis que l'Église catholique tient cent soixante millions d'âmes soumises à son gouvernement. La supériorité hiérarchique : car ni l'islamisme, ni le schisme grec, ni le protestantisme n'ont pu créer une papauté. La supériorité d'indépendance : car nulle autre cité spirituelle n'a pu conserver inviolable le sanctuaire de l'âme, sauf l'Église catholique, qui, à force de donner à cette cause son inépuisable sang, a sauvé du joug sa parole et son action, et mérité l'honneur d'être ici-bas le boulevard du droit et la terre vierge d'une sainte liberté.

Je ne m'étendrai pas davantage, Messieurs, sur les caractères de la véritable Église de Jésus-Christ; je l'ai fait précédemment, et je ne les rappelle ici en toute

hâte que pour constater la souveraine providence par laquelle Jésus-Christ les a maintenus au front de son Église contre tous les efforts du temps.

Ainsi donc une triple perpétuité est acquise à Jésus-Christ par l'examen auquel nous venons de le soumettre: perpétuité de la vie, perpétuité d'irradiation exclusive de la vie, perpétuité de supériorité dans la vie.

Mais vous me direz : A la bonne heure! Jésus-Christ a vécu ; il a infiltré de sa vie dans tous les établissements religieux postérieurs à lui, et même il a maintenu son Église au-dessus de tout. Cependant, ne discernez-vous pas aujourd'hui dans son œuvre des signes de décadence? Une foule d'esprits ne se sont-ils pas affranchis de son sceptre? Et lorsque le signe de la décrépitude commence à paraître, ne peut-on pas pressentir une prochaine et inévitable dissolution?

C'est là votre pensée, Messieurs : la mienne est que Jésus-Christ est à l'apogée de sa gloire et de sa force, et, s'il plaît à Dieu, je vais avoir l'honneur de vous le démontrer.

Trois choses constituent la puissance, et le progrès de ces trois choses constitue le progrès de la puissance, savoir : l'état territorial, l'état numérique et l'état moral. Or j'affirme que, sous ce triple rapport, Jésus-Christ n'a jamais atteint un point plus élevé que celui où nous le contemplons aujourd'hui.

Premièrement, quel était le territoire de Jésus-Christ sous Constantin? Il était à peu près renfermé dans les limites mêmes de l'empire, entre le Rhin, l'Euphrate et l'Atlas. S'il passait au delà, cet excédent se compensait

par les nombreuses parties de l'empire dont l'Évangile n'avait pris qu'une imparfaite et précaire possession. Or maintenant que voyez-vous? Jésus-Christ, il est vrai, a perdu quelques-unes de ses terres primitives, occupées par les musulmans : encore faut-il remarquer qu'il existe des chrétientés sur toute la surface du sol islamique, et que l'islamisme lui-même reconnaît Jésus-Christ et ses aïeux. Mais jetez vos regards à l'occident, à l'orient, au nord, au midi, et dans toutes les directions du globe, vous reconnaîtrez les pas conquérants du Sauveur. Il a franchi le Rhin ; il s'est soumis l'Allemagne, la Pologne, toutes le Russies, les trois royaumes Britanniques, et a porté jusqu'au pôle, à travers les glaces et les montagnes de la Suède, le soleil de sa domination. L'océan Atlantique s'est ouvert devant lui ; il a passé le cap de Bonne-Espérance, attaché au sceptre de ses enfants cette fameuse presqu'île de l'Inde qui était regardée dès l'antiquité comme le réservoir de tous les trésors de la nature. Il a fondé des établissements le long des côtes de l'Afrique, et rejoint par la mer Rouge ses vieilles possessions de l'Abyssinie. Il a fait le tour des deux Amériques, et d'un pôle à l'autre, les rangeant sous ses lois, il y suscite pêle-mêle des républiques, des missions et des évêchés. Il a repris l'Espagne sur Mahomet, et il secoue partout la terre de l'Islam. Tout à l'heure encore, lorsque le chef de la maison de Bourbon était sur le point de descendre du trône et d'emporter dans l'exil sa noble vieillesse, nous avons vu Jésus-Christ, par le bras du vieux roi franc, qui écrivait ainsi son testament parmi nous, nous l'avons vu enlever

deux royaumes à l'infidélité, le royaume de la Grèce et le royaume de l'Algérie. Encore plus récemment, la Chine lui a ouvert ses ports si longtemps fermés; la Nouvelle-Hollande se peuple à l'ombre de sa croix; les îles de l'Océanie transforment leurs sauvages habitants en humbles et doux adorateurs de son Évangile. Il n'y a plus de mers, plus de solitudes, plus de montagnes, plus de lieux inaccessibles où Jésus-Christ n'arbore les hardis pavillons de ses enfants confondus avec le sien.

Retournez maintenant en arrière jusqu'à Constantin, pesez le monde chrétien de cette époque avec le monde chrétien de la nôtre, et jugez du progrès territorial qu'a fait Jésus-Christ.

Il en est de même quant à l'état numérique. Je le disais tout à l'heure, l'Église catholique compte cent soixante millions de fidèles, le schisme grec soixante millions, le protestantisme soixante autres millions. C'est un total de deux cent quatre-vingts millions d'hommes qui reconnaissent Jésus-Christ pour leur Sauveur et leur chef spirituel. Sans doute il en est dans ce nombre qui ne portent pas son joug avec une conviction actuelle et présente à leur esprit; mais ce n'est pas à un tel moment de la vie qu'il faut estimer le chrétien, c'est dans l'ensemble, et surtout à l'heure de la mort. Parmi tant d'hommes qui se croient incrédules, il en est peu qui résistent à Jésus-Christ jusqu'à la fin, et ne lui demandent pardon de leurs égarements bien plus que de leur apostasie. Leur âme, d'ailleurs, fut formée par l'Évangile, et ils en vivent encore au moment où ils

croient le méconnaître. A aucune époque l'état numérique de Jésus-Christ ne fut plus florissant, et il tend chaque jour à s'accroître par le développement des populations chrétiennes. Tandis que les races musulmanes s'appauvrissent et que les restes des peuples idolâtres végètent dans leur immobilité, le sang chrétien, béni par Dieu, fleurit outre mesure, et de perpétuelles émigrations en portent au loin la surabondance, et avec elles les semences précieuses de la foi.

Si vous remarquez une disproportion entre le territoire et la population de Jésus-Christ, il est facile de se l'expliquer. La puissance des chrétiens va plus vite encore que leur sang; ils conquièrent et gouvernent l'espace avec une poignée d'hommes, et leur génie le remplit bien avant leur postérité. Je ne pense pas que cette observation nuise à Jésus-Christ. Mais il en est une autre où vous m'attendez certainement, et où je vous attends moi-même. Quoi qu'il en soit, direz-vous, du progrès territorial et numérique de Jésus-Christ, phénomène qui s'explique par l'ascendant des races chrétiennes, vous ne pouvez pas nier l'invasion et le progrès de l'incrédulité au sein du christianisme. Si Jésus-Christ a renversé les cultes antérieurs au sien, l'incrédulité, plus puissante que lui, renverse à son tour l'ouvrage qu'il avait édifié, et le renverse avec une circonstance plus terrible encore, puisque c'est le doute et la négation qui prennent la place de la foi. Comme ces terres épuisées par une substance qui a dévoré toute leur séve, et qui ne peuvent plus rien produire, la terre où a passé le Christ est une terre maudite, elle ne porte

plus que le doute et la négation. Aussi allons-nous à un état pire qu'aucun de ceux dont l'humanité a été le témoin et la victime. Comme ce conquérant qui fit raser Jérusalem et semer du sel sur ses ruines, le Christ a épuisé les convictions du genre humain et semé dans son intelligence le sel de l'incroyance absolue. Malheur à nous, sans doute, malheur à nous, qui ne pouvons plus croire! Mais à qui sommes-nous redevables de cette incapacité, sinon à la tyrannie du Christ, qui n'a pas été assez fort pour courber à jamais nos esprits sous ses dogmes, et qui l'est assez pour ne plus nous permettre aucune autre foi que la sienne?

J'en conviens, Messieurs, après dix-sept siècles où Jésus-Christ ne fut pas nié, il l'a été enfin au siècle dernier; il l'est encore aujourd'hui. Mais loin que cet accident menace l'œuvre du Christ, elle en tire un éclat qu'il vous sera facile de reconnaître et d'apprécier. Trois pays étaient le siége de la révolte totale contre Jésus-Christ: l'Angleterre, la France et l'Allemagne. Quant à l'Angleterre, il y a longtemps déjà que l'incrédulité n'y possède plus ni puissance ni renom. Si vos oreilles ont été attentives aux échos du Parlement britannique, cette expression la plus haute des pensées nationales, il ne sera pas venu jusqu'à vous, depuis la naissance du siècle présent, une parole qui ait été une injure ou une menace pour le Christ. L'Angleterre a émancipé les catholiques; elle a rappelé à la tribune de son Parlement la voix proscrite des tenants de la papauté; elle a ouvert ses campagnes à la charrue des moines, et ses écoles à la science du clergé romain. Les

vieux murs d'Oxfort ont entendu les plus célèbres docteurs de l'anglicanisme y parler de Jésus-Christ comme l'antique Église ; ils ont vu la retraite de plusieurs d'entre eux qui ont passé de la chaire dans l'humilité d'une cellule pour y réciter l'office à la façon des religieux, et demander, au pied du crucifix, le retour de leur âme et de leur pays à la vieille foi des Anglo-Saxons. Des chapelles catholiques, et même des cathédrales, sont sorties brillantes de la terre de proscription, et Jésus-Christ s'est promené triomphalement avec ses évêques et ses prêtres dans les rues où les pierres et l'épée l'avaient poursuivi. L'Angleterre enfin est ravie à l'incrédulité, elle qui, la première, l'avait couverte de la protection de ses lords et de ses gens d'esprit.

Si nous regardons ensuite la France, sans doute nous n'y remarquerons pas avec la même plénitude les signes d'un retour à la foi. Cependant nul de vous, instruit du passé et du présent, ne comparera ensemble les deux situations. Au dernier siècle, l'incrédulité était maîtresse absolue des esprits ; elle seule tenait la plume et portait la parole avec éloquence; ses livres étaient des événements publics, ses grands hommes marchaient à l'égal des vieilles familles de la monarchie, et s'entretenaient familièrement avec tous les rois de l'Europe; une conjuration flagrante et sans contre-poids élevait jusqu'au ciel toute injure contre Jésus-Christ. En sommes-nous là, Messieurs, à l'heure où je vous parle? Jésus-Christ n'a-t-il point parmi nous ses écrivains, ses orateurs, son parti, sa jeunesse, sa gloire; et si l'incrédulité subsiste, ne savons-nous pas bien lui faire baisser

la tête, et marcher, dans la force de notre âme, contre ses succès vieillis et ses espérances si mal justifiées? Il en est ainsi, Messieurs; le mot d'ordre de la foi, dans ce qu'elle a de plus militant, part de la France : nos missionnaires, nos sœurs de charité, nos frères des écoles chrétiennes, le portent jusqu'aux extrémités du monde, et quiconque aime Jésus-Christ sur la terre, tient la main sur notre cœur pour y reconnaître les pulsations de la foi, et remercier le Dieu qui frappe et qui guérit.

Je ne dirai rien de l'Allemagne; elle reste sans doute, quoique avec quelques modifications, le foyer de la guerre contre Jésus-Christ. C'est là que nos incroyants vont demander les armes que le génie de la France leur refuse de plus en plus; mais la chute est grande, et la foudre qui sort des nuages du Rhin n'est pas destinée à faire les mêmes blessures que cette double langue de l'Angleterre et de la France, dont le grand comte de Maistre prédisait, il y a déjà plus d'un quart de siècle, la future alliance au profit de l'Église et de Jésus-Christ.

Toutefois, Messieurs, ne nous contentons pas de constater par les faits la diminution progressive des forces de l'incrédulité; tâchons d'en découvrir les causes, afin d'arriver à des conclusions qui puissent embrasser l'avenir autant que le passé.

Dieu donc, témoin de l'obscurcissement des esprits, a pris par la main trois soleils et les a fait lever doucement sur l'horizon de l'Église : le soleil de l'histoire, le soleil de la science et le soleil de la liberté. L'histoire

était mal connue ; de grands travaux, aidés par de grandes révolutions sociales, en ont éclairci les sombres mystères, et Jésus-Christ, calomnié dans les œuvres de son Église, a repris dans les réalités du monde une place qu'on avait voulu déshonorer. Tandis que l'histoire revenait à lui par les travaux des protestants et des incrédules autant que par ceux des catholiques, la science ne le servait pas avec un moindre retour de justice et de fidélité. Creusait-elle dans les entrailles de la terre, elle y retrouvait la première page de Moïse ; descendait-elle au fond des temples et des nécropoles de l'Église, elle y découvrait les points de rencontre de l'histoire égyptienne avec l'histoire du peuple de Dieu ; parvenait-elle à déchiffrer la langue des hiéroglyphes, ces signes, rappelés à la vie de leur expression, rendaient témoignage à la nouveauté du monde compromise par des calculs d'astronomie; relevait-elle des ruines et des inscriptions, ces ruines et ces inscriptions parlaient pour nous : la nature, interrogée dans tous les sens, renvoyait par tous ses pores un son chrétien, comme si elle eût été créée ou séduite par Jésus-Christ.

La liberté nous rendait aussi, dans son emploi, de signalés services. Elle dénouait en partie les liens dont l'incrédulité avait chargé l'Église par la main des rois, et permettait à Jésus-Christ de reprendre le sceptre d'une parole trop longtemps affaiblie par un respect qui n'était plus mérité.

Cependant, Messieurs, l'incrédulité a reçu un coup plus profond encore que tous ceux-là. Car les causes que je viens d'énumérer n'agissent que dans les rangs

élevés du monde; elles ne frappent pas au cœur du genre humain, et ce coup du milieu est nécessaire à toute grande action. Le milieu du monde, le cœur du genre humain, c'est le peuple. Il fallait donc que le peuple eût un signe contre l'incrédulité, et ce signe lui a été donné, afin qu'il ne manquât rien aux causes du salut que Dieu nous prépare. Quel signe donc a eu le peuple? Quel signe? Messieurs, le voici : l'âme et le corps du peuple n'ont rien gagné à l'incrédulité, et le peuple s'en est aperçu. Le peuple avait un Dieu dans le ciel; quand la terre, si ingrate pour lui, le courbait trop bas, il se relevait les mains jointes, et en appelant à Dieu de sa misère présente, il sentait la dignité et la consolation lui venir. Le peuple avait un Dieu, non pas seulement dans le ciel, mais plus proche de lui, un Dieu qui s'était fait homme et pauvre, qui était né dans une écurie, dont le corps avait couché sur la paille et qui avait souffert de la vie plus que lui. Le peuple avait un Dieu, non pas seulement dans le ciel, non pas seulement dans sa chair et dans sa pauvreté, mais il avait un Dieu sur cette même croix qui porte le peuple, et lorsqu'il se regardait, les deux bras étendus dans son supplice, il trouvait à sa droite son Dieu crucifié pour lui et lui tenant compagnie. Le peuple avait un Dieu, non pas seulement dans le ciel, non pas seulement dans sa chair, et dans sa pauvreté, et dans sa propre croix, mais il avait un Dieu vivant dans l'Église pour l'enseigner, le défendre et le consoler; il avait un Dieu vivant dans le prêtre pour recevoir les secrets pesants de son cœur; il avait un Dieu vivant dans la sœur de Charité

pour panser ses jambes quand elles lui refusaient le service, pour honorer son âme dans la détresse de son corps. Le peuple avait un Dieu dans le ciel et sur la terre : vous lui avez ôté le Dieu du ciel, et vous ne lui avez pas gardé le Dieu de la terre. Qu'avez-vous donc mis à la place? Quel autre Dieu lui avez-vous fait? Ah! j'ai tort, vous lui avez donné pour Dieu le doute, et pour déesse la négation! Vous lui avez dit : « Peut-être.» Et, trouvant que c'était trop, vous avez repris avec autorité, vous avez dit : « Non! » De quoi se plaindrait-il? Il n'a plus de Dieu, plus de Christ, plus d'Évangile, plus d'Église; mais vous lui restez, et avec vous les vers qui l'ont mis au monde et les vers qui mangeront son cadavre. N'est-ce pas assez pour satisfaire une âme?

Peut-être, ne pouvant supporter vous-mêmes le spectacle de cette implacable spoliation accomplie de vos mains, vous vous retournerez vers le corps du peuple et lui vanterez ce qu'il vous doit de bien-être en échange du bien-vivre. Ah! je vous y attendais. Le corps du peuple! Mais écoutez donc le bruit de Manchester, de Birmingham, des Flandres, le cri non pas de la pauvreté et de la misère, ce sont des mots et des choses d'autrefois, mais le cri du paupérisme, c'est-à-dire le cri de la détresse arrivée à l'état de système et de puissance, et sortant, par une malédiction inattendue, du développement même de la richesse. L'économie politique de l'incrédulité a été écrasée par les faits sur tous les théâtres de l'industrie et de l'activité humaine; elle se débat contre ces résultats aussi terribles qu'imprévus;

mais c'est l'hydre de Lerne entre les bras d'Hercule : le coup qu'elle a reçu est un coup mortel, parce que c'est la main du peuple qui le lui a porté!

En un mot l'âme et le corps du peuple n'ont rien gagné à l'incrédulité, et aujourd'hui, le vingtième du mois de décembre de l'année 1846, l'avant-veille de la naissance commémorative du Fils de Dieu sur la terre, le peuple le sait.

Mais si vous n'avez rien fait encore pour l'âme et le corps du peuple, peut-être le ferez-vous, peut-être enfin établirez-vous une doctrine à la place de la doctrine du Christ? Je dois vous ôter cette dernière espérance, et, sans même appuyer sur l'inanité de vos efforts antérieurs, vous prouver qu'il vous est impossible de fonder une doctrine. En effet, l'incrédulité repose sur deux principes généraux, dont voici le premier : l'homme ne doit pas croire à l'homme, parce que tout homme en vaut un autre et n'a rien de plus précieux que l'indépendance de son esprit. Votre second principe est celui-ci : L'homme ne doit pas croire à Dieu, parce que Dieu ne parle point à l'homme. Mais si l'homme ne doit croire ni à l'homme ni à Dieu, à qui donc doit-il croire? Vous répondez : « A soi-même, et à soi seul. » Or là où l'on ne croit qu'à soi-même, il n'y a pas de disciples; là où il n'y a pas de disciples, il n'y a pas de maître; là où il n'y a pas de maître, il n'y a pas d'unité; là où il n'y a pas d'unité, il n'y a pas de doctrine. Vous ne fonderez donc pas une doctrine, eussiez-vous devant vous mille ans multipliés par mille ans. Que si vous sortez des principes de l'incrédulité, à l'instant même vous re-

tombez en Jésus-Christ, le seul maître possible de quiconque reconnaît une autorité, parce qu'en dehors de lui il n'y a rien qui se tienne sur un fondement.

Mais, enfin, admettons que vous fonderez une doctrine. Il ne vous suffira pas d'en fonder une pour détrôner Jésus-Christ; il sera nécessaire que cette doctrine surpasse en perfection celle de Jésus-Christ. Or écoutez ce qui vient de m'arriver. Il y a trois mois, je lisais à votre intention l'homme de ce siècle qui semble avoir eu l'honneur d'écrire contre Jésus-Christ avec le plus d'audace, sinon avec le plus d'habileté, le docteur Strauss. Après avoir dévoré, la sueur au front, quatre gros volumes d'un ennui transcendental, comme disent les Allemands, j'atteignis enfin le dernier chapitre, intitulé : *Conclusion*. Là le docteur Strauss, partant de l'idée que Jésus-Christ est renversé à tout jamais, se demande s'il ne se présentera pas sur le théâtre vide de l'humanité quelque homme capable d'égaler et même de surpasser Jésus-Christ. Cette question posée, une sorte de justice tardive et éloquente s'empare de l'écrivain, et, dans une page que j'ai relue plus d'une fois, la seule où l'âme se fasse sentir, il déclare qu'il n'est pas probable qu'aucun homme puisse un jour égaler Jésus-Christ; mais que ce dont il est absolument certain, c'est qu'aucun homme ne le surpassera jamais.

Tel est l'arrêt du sort.

En me résumant, Messieurs, je remarque en Jésus-Christ une triple perpétuité : perpétuité dans la vie, perpétuité dans l'irradiation exclusive de la vie, perpétuité dans la supériorité de la vie. J'y remarque aussi

un triple progrès : progrès dans l'état territorial, progrès dans l'état numérique, progrès dans l'état moral. Jésus-Christ a donc vaincu le temps; il a vaincu le grand ennemi, et en le voyant au haut des siècles dans la sérénité de son imperturbable jeunesse, je me souviens de ce mot que saint Paul disait de lui dans un autre sens : *Le Christ ressuscité d'entre les morts ne meurt plus* (1). Un jour il descendit au tombeau; mais l'humanité, pour laquelle il était mort, s'est baissée vers lui, et, le levant avec un amour qui n'a jamais pu s'éteindre, elle le tient dans ses deux mains ressuscité. Regardez, Messieurs, regardez, regardez bien : il est vivant. Regardez encore : il ne meurt plus, il est jeune, il est roi, il est Dieu. Il a vécu en Dieu, il s'est survécu en Dieu, demain je vous montrerai qu'il s'est préexisté en Dieu. En sorte qu'il ne manquera rien dans ce triple acte de la vie, vivre, se survivre, se préexister, rien en lui qui ne soit marqué au sceau de la divinité, et qui ne me contraigne de proclamer avec la souveraineté de la certitude cette autre parole de saint Paul : *Le Christ était hier, il est aujourd'hui, il est aux siècles des siècles* (2) !

(1) Épître aux Romains, chap. 6, vers. 9.
(2) Épître aux Hébreux, chap. 13, vers. 8.

QUARANTE-UNIÈME CONFÉRENCE

DE LA PRÉEXISTENCE DE JÉSUS-CHRIST.

Monseigneur,

Messieurs,

Vivre et se survivre, ce n'est pas encore toute la vie; le troisième acte de la vie, qui est le premier dans l'ordre du temps, c'est de se préexister. Tout être, excepté Dieu, se préexiste dans son germe; et l'homme, en particulier, se préexiste dans ses aïeux. Nul n'arrive ici-bas sans que son règne ait été préparé de longue main, et plus la destinée que la providence lui ménage est importante, plus est importante elle-même l'action préparatrice de ses ancêtres. Jésus-Christ, en tant qu'homme, devait donc se préexister à la manière des hommes; et en tant que supérieur à tous les hommes par sa destinée, il devait se préexister en une forme éminente propre à lui seul. Aussi remarqué-je d'abord que, seul entre tous les grands noms, il possède une généalogie authentique qui remonte de lui jusqu'au père du genre humain, et qu'il est ainsi, sans contradiction, le premier gentilhomme du monde. C'est peu de chose, j'en

conviens; et aussi sa préexistence ne devait pas se borner là.

Les aïeux, je l'ai déjà dit, sont proportionnés à la postérité. Quiconque n'a pas d'aïeux n'aura pas de postérité, et c'est ce qui vous explique la fragilité des doctrines que vous voyez paraître et disparaître incessamment. Elles commencent à l'homme qui les profère, et, commençant à lui, elles meurent avec lui. Dès qu'un homme sans antécédents dans sa parole, un homme le dernier venu en ce monde, ose apporter à l'humanité des doctrines qu'il dit nouvelles, ce mot seul est la prophétie de son impuissance et l'énoncé de sa condamnation. Car si les doctrines dont il s'attribue l'honneur avaient de l'importance, elles lui auraient inévitablement préexisté, il n'en serait tout au plus que le rénovateur. Dire qu'une chose importante commence à soi, c'est prendre le néant pour point de départ, pour horizon et pour fin.

Mais si les aïeux sont proportionnés à la postérité, il s'ensuit que Jésus-Christ a dû se préexister dans ses ancêtres avec une incomparable grandeur. Et pour arriver à quelque chose de précis, puisque Jésus-Christ a eu pour postérité l'œuvre sociale et religieuse la plus considérable des temps postérieurs à lui, il a dû avoir pour ancêtres l'œuvre sociale et religieuse la plus considérable des temps antérieurs à lui. L'Église catholique étant le fruit de sa venue, il faut découvrir avant sa venue quelque chose qui prépare dignement l'Église catholique, et qui renferme Jésus-Christ entre un passé et un avenir non pas sans doute égaux l'un à l'autre.

mais tellement pondérés, que ce qui a été avant lui soit hors de ligne avec tout, comme ce qui a été après lui est hors de ligne avec tout. Le peuple juif, Messieurs, remplit ces conditions. Il a été l'œuvre sociale et religieuse la plus considérable des temps qui ont précédé Jésus-Christ, comme l'Église catholique est l'œuvre sociale et religieuse la plus considérable des temps nouveaux; et de même que Jésus-Christ est l'âme de l'Église catholique, où se perpétue sa vie, il a été l'âme du peuple juif, en qui il s'est préexisté. Je dois vous démontrer cette double proposition, et achever ainsi de rassembler sur la tête du Christ tous les rayons promulgateurs de sa divinité.

Que le peuple juif soit la plus grande œuvre sociale et religieuse de l'antiquité, je ne pense pas qu'il m'en coûte beaucoup pour l'établir. Commençons par sa supériorité sous le rapport social. La législation est le premier élément de la vie d'un peuple, et dans la législation, le premier point à considérer est la constitution même de la loi. Or la loi hébraïque a deux caractères qui n'appartiennent qu'à elle et qui la mettent hors de toute comparaison : l'universalité et l'immutabilité. Elle a pour base quelque chose d'universel, savoir : les rapports généraux de l'homme avec Dieu et avec l'humanité. Les tables du Sinaï, qui en sont le prologue et la page fondamentale, subsistent encore aujourd'hui comme la plus mémorable expression de tous les grands devoirs; et l'Église catholique, même après la promulgation de l'Évangile, n'a pu substituer au Décalogue rien qu'elle ait jugé digne de le faire oublier. Ces dix

décrets sont la base de la morale chrétienne comme ils étaient la base de la morale hébraïque. En second lieu, la loi juive, quoique renfermant tout l'ordre politique, civil, criminel, commercial, judicaire, et même cérémoniel, choses essentiellement variables de leur nature, a été douée d'une immutabilité dont il n'y a pas d'autre exemple dans quelque législation que ce soit. En Moïse, le pouvoir législatif des Hébreux a commencé et a fini. Tandis que toute société humaine a dans son sein un pouvoir législatif permanent qui retranche, ajoute, corrige selon les temps et les besoins, et un pouvoir législatif exceptionnel qui va jusqu'à réformer la constitution même ébranlée par la révolution des mœurs, le peuple juif, depuis Moïse, s'est contenté à l'égard de sa loi d'une simple faculté réglementaire. La main qui avait gravé les tables du Sinaï et écrit cette vaste législation comprise dans le Pantateuque, s'est trouvée assez forte pour asseoir à jamais tout un peuple, quelque temps qu'il pût durer, et trois mille ans passés sur son ouvrage ne lui ont pas donné une seule fois le plus léger démenti. Nous pouvons mieux que personne, Messieurs, après les cinquante dernières années de notre histoire, apprécier le génie surhumain d'une telle fondation.

La constitution de l'autorité suit en importance, dans une législation, la constitution de la loi; car c'est l'autorité qui est la gardienne vivante du texte mort de la loi. Or quelle était chez les Hébreux la constitution de l'autorité? On a dit souvent, si je ne me trompe, qu'elle était théocratique : c'est une erreur. Dès les premiers

temps, Moïse et Aaron partagent le pouvoir, celui-là chef militaire et civil, celui-ci chef religieux, et cette distinction entre l'ordre temporel et spirituel, profondément tracée par le double souvenir du législateur et du pontife, se perpétue à travers toute l'histoire du peuple juif, malgré la réunion accidentelle de toute l'autorité dans une même main. Si le pontificat et la suprême judicature se confondent en Samuel, ils se disjoignent aux temps de David et des rois; s'ils se retrouvent réunis après la captivité, ils se disjoignent encore avant Jésus-Christ. La société hébraïque, comme la société catholique, était fondée sur la distinction entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel, distinction sans laquelle un peuple ne saurait conserver dans son sein ni la vérité ni la liberté : la vérité, parce qu'étant d'un ordre supérieur, elle ne peut pas tenir sous un sceptre transmis par un mode purement humain; la liberté, parce que toutes les forces sociales et régulières se concentrant sous le sceptre d'une seule pensée et d'une seule action, il devient impossible à qui que ce soit de défendre sa faible personnalité contre la toute-puissante personnalité de l'État. Le peuple, accablé sous le poids d'une effroyable unité, s'agitera sans doute comme le géant sous le poids de l'Etna; mais sa force n'étant pas rassemblée dans une organisation stable et reconnue, ses mouvements ne seront que de vaines secousses, ou, s'il parvient à renverser l'ordre qui l'écrase, sa victoire lui coûtera encore sa liberté; car détruire l'ordre, c'est aussi détruire la liberté. Par la distinction du pouvoir en deux branches qui ne sont point ennemies, qui ne sont pas

même rivales, tant leurs attributions diffèrent, la pensée obtient un appui pacifique contre la force, le droit contre l'oppression, et la société, malgré ses vicissitudes, une sans violence, accomplit régulièrement sa fonction du temps et sa fonction de l'éternité.

Toutefois, cet ordre admirable n'a pu s'établir nulle part que chez le peuple juif et chez les peuples totalement chrétiens, c'est-à-dire catholiques. Partout ailleurs, l'État n'a pas manqué d'absorber toute la nature humaine dans sa dévorante unité. Et il ne faut pas s'en étonner, Messieurs : le pouvoir spirituel étant par son essence même un pouvoir désarmé, Dieu seul est capable de lui communiquer la force intérieure dont il a besoin pour résister pacifiquement au pouvoir temporel. Où Dieu n'est pas, l'intrigue, la bassesse, la peur ont bien vite subordonné l'esprit à la matière; et l'ordre spirituel, s'il existe encore, n'est plus qu'un vil fantôme à qui l'État laisse un roseau pour sceptre, le mépris pour garde, et quelques deniers pour salaire. En tant donc que le peuple juif, aussi bien que les nations catholiques, a possédé la prérogative d'un véritable pouvoir spirituel, il est marqué d'un caractère de prééminence que nul autre peuple ne peut lui disputer dans les temps qui ont précédé le Christ.

La constitution de la famille n'était pas moins remarquable chez lui que la constitution de la loi et de l'autorité. Les personnes dont l'union compose la famille, et qu'on pourrait appeler les personnes domestiques, savoir : le père, la mère, l'enfant et le serviteur, y étaient dans des relations pleines d'ordre et d'équité. Moïse, il

est vrai, n'avait pas substitué formellement l'unité du lien conjugal à la polygamie des Orientaux; mais il en avait insinué la pratique en établissant la faculté de la répudiation pour certains cas, en défendant aux rois à venir d'Israël d'avoir un grand nombre de femmes à la manière des princes de l'Orient, et en ne supposant qu'une seule fois dans toute sa législation qu'un homme pût avoir deux femmes. Aussi, à part quelques exemples remarqués dans la suite de l'Écriture, la famille hébraïque nous apparaît, sous ce rapport, dans un état analogue à celui de la famille chrétienne. L'unité du mariage y prévalut par les mœurs. L'autorité du père était grande sur l'enfant, sans aller jusqu'à ce droit de vie et de mort qui faisait trop souvent de la paternité antique un office de bourreau. Le serviteur appartenait à la famille par une convention volontaire; aucun Hébreu ne pouvait être esclave d'un Hébreu, et même l'engagement d'un service perpétuel n'était permis par la loi qu'après une épreuve de sept années. L'étranger seul, par droit de représailles, était passible de l'esclavage proprement dit; et encore cet esclavage, maintenu dans de certaines limites, était loin d'entraîner ce mépris et cet abus de l'homme que nous remarquons chez les peuples antérieurs à Jésus-Christ. Toutes les familles juives étaient distribuées en douze tribus correspondantes aux douze patriarches enfants de Jacob, et formant de la nation douze grandes familles unies dans la charité d'un même sang, d'autant plus fort qu'il coulait du même père par douze sources parfaitement reconnaissables. Rien dans l'antiquité n'est

comparable à cette constitution de la famille hébraïque.

Il en est de même des bases sur lesquelles reposait chez lui le système de la propriété. Les maisons et les terres ne pouvaient s'aliéner que pour un laps de quarante-neuf ans. Après cela, elles retournaient à l'ancien possesseur ou à ses héritiers. Cette singulière disposition avait pour but de prévenir la ruine des familles et la trop grande inégalité des fortunes, sans empêcher, toutefois, le mouvement nécessaire du commerce et de l'industrie. L'homme riche achetait de l'homme malheureux ou coupable tout ou partie de son patrimoine, il en jouissait un demi-siècle; mais le fils ou le petit-fils du propriétaire dépouillé conservait dans son cœur l'espérance de se rasseoir sous le toit et sous l'arbre de ses aïeux. Par une seconde disposition non moins remarquable, les terres ne devaient être ensemencées que six années sur sept, elles se reposaient la septième année, et tous les fruits qu'elles portaient naturellement, dans un pays chargé de vignes et d'oliviers, appartenaient aux pauvres, comme leur part dans le patrimoine commun d'Israël.

Telle était, dans les choses les plus fondamentales, cette fameuse législation de Moïse, dont les siècles ont respecté l'invulnérable airain, et qui a placé ce grand homme à la tête de tous ceux qui ont eu le rare honneur de donner des lois aux nations.

Mais la législation n'est que le premier élément de la vie d'un peuple; l'art en est le second. La législation classe un peuple dans l'ordre des actes; l'art détermine son rang dans l'ordre des pensées et de leur expression.

Plus grande est la pensée, plus grand est le monument qu'elle se bâtit au dehors, et qui la fait subsister même après qu'elle a péri dans l'intelligence où elle fut conçue. Or le monument de la pensée hébraïque est un livre qui fait partie du livre par excellence, un livre qui sert de préface à l'Évangile, et qui dans ce voisinage illustre se fait respecter comme le piédestal accompli d'une statue sans tache. En tant qu'histoire, la Bible hébraïque précède toutes les histoires par l'antiquité, la suite et l'authenticité de la sienne; seule elle remonte au berceau du genre humain, et pose la première pierre de tout l'édifice du passé. En tant que recueil juridique, elle n'a pour égale aucune des collections qui contiennent les lois des grands corps de peuples. En tant que philosophie morale, elle oppose ses livres sapientiaux à toutes les maximes des sages les plus renommés, et l'on y sent une présence de Dieu qui élève l'âme au-dessus de la portée naturelle de la raison. En tant que poésie, elle a les chants de David et des prophètes, répétés après deux ou trois mille ans par tous les échos du monde chrétien, et créateurs d'une langue qui s'est infiltrée dans toutes les langues humaines pour louer et bénir Dieu. Les autres peuples ont eu des historiens, des jurisconsultes, des sages, des poëtes, mais qui sont à eux seuls, et forment comme une gloire privée; le peuple juif a été l'historien, le jurisconsulte, le sage, le poëte de l'humanité.

Aussi son territoire même répondait à cette grande place que nous lui voyons occuper. Il avait reçu, pour porter et nourrir son corps, une terre illustre à l'égal de

sa législation et de son art. Si vous jetez un coup d'œil sur une mappemonde, vous y remarquerez sans peine un point qui est comme le centre de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe; qui, baigné des flots de la Méditerranée, touche par eux à ces climats forts et modérés où s'agite dans la plénitude de l'activité humaine la race énergique de Japhet, tandis que, par un autre côté, le fleuve de l'Euphrate et le golfe de la mer Rouge ouvrent à ses habitants les routes de l'océan Indien, et leur permettent de rechercher sous les zones équatoriales ces richesses fabuleuses où Salomon puisa, qu'Alexandre voulut voir, que les Romains ambitionnaient, que le moyen âge découvrit de nouveau, et que la puissance britannique garde présentement avec une si suprême jalousie. Tout proche encore de ce point favorisé de la terre, vous entreverrez Memphis, le Nil, les pyramides, et des déserts sublimes, rebelles jusqu'à présent à la plus courageuse curiosité, afin que ces rivages, ayant des portes ouvertes sur tout, eussent aussi des portes fermées à tous. Là, comme à un rendez-vous inévitable indiqué par la nature et par Dieu, tous les conquérants ont paru. Les primitives monarchies d'Assur et de la Chaldée y ont envoyé sans relâche leurs généraux; Alexandre y fut arrêté devant Tyr, et vint lire à Jérusalem l'histoire de ses triomphes, écrits d'avance, comme ceux de Cyrus; ses successeurs se disputèrent avec acharnement ce débris de sa couronne; les Romains en prirent possession; le moyen âge y poussa toute sa chevalerie pendant deux cents ans; Napoléon y fit luire sur le sable un éclair de son épée; enfin, tout à l'heure, les der-

niers coups de canon tirés par l'Europe ont réveillé les vieux échos de cette terre fastique, et le doigt scrutateur de ceux qui observent l'avenir l'a marquée comme le champ futur des combats réservés à nos neveux. Vous avez nommé la Syrie, Messieurs, et avec elle le territoire qui fut donné au peuple juif comme le complément temporel des grâces magnifiques qu'il avait reçues dans l'ordre de l'esprit.

Toutefois, Messieurs, un peuple n'est pas encore connu lorsqu'on connaît son territoire, son art et sa législation; il faut, de plus, connaître son histoire. L'histoire d'un peuple est la suite des actes accomplis par lui pour conserver ses lois, ses pensées, ses mœurs, son sol, tout ce qui constitue enfin sa vie propre et sa civilisation. Plus il a été doué splendidement, plus il est comptable envers Dieu et les hommes du dévouement qu'il mettra dans la défense des dons qui ne sont pas seulement son patrimoine personnel, mais qui forment une partie de la dotation générale de l'humanité, et qui entrent dans les plans par où la Providence conduit toutes choses à leur fin. Et selon qu'un peuple s'acquitte bien ou mal de cette grande tâche, il marque dans l'histoire le degré de sa honte ou le degré de son illustration. Ainsi, Messieurs, qui est-ce qui fait la dignité de notre histoire, à nous Français? C'est qu'ayant reçu de Dieu un territoire qui est le cœur de l'Europe, nous l'avons tenu sous une garde fidèle depuis quatorze cents ans, ne permettant à personne qu'à nous de poser le pied entre les Alpes et les Pyrénées; c'est qu'ayant reçu, entre toutes les nations barbares, les prémices de la foi

catholique, nous en avons conservé le dépôt jusqu'au bout, ne laissant ni corrompre par l'hérésie ni renverser par le doute le royaume aîné de la chrétienté; c'est qu'ayant reçu, enfin, la monarchie la plus ancienne et la plus libre de l'Europe, nous y avons conservé dans une pondération heureuse, quoique souvent agitée, le double esprit de l'autorité et de la liberté, incapables également de supporter l'anarchie ou le pouvoir absolu. Nous avons, en un mot, maintenu au corps de l'Europe une terre de foi, d'ordre et de liberté.

Le peuple juif avait de plus grands devoirs encore et une plus périlleuse position. Faible en nombre et jeté sur un coin de terre qui tentait par sa position tous les empires voisins, il devait protéger contre eux, avec son indépendance, des lois et des traditions où se rattachaient les destinées de tout l'univers. Nul peuple, chargé d'un plus précieux dépôt dans des conditions plus favorables, n'a montré à le défendre une aussi remarquable et persévérante magnanimité. Ce serait un aveuglement de ne pas le voir, une ingratitude de ne pas le dire. Ninive, Babylone, Memphis, ont tour à tour, et quelquefois ensemble, conjuré la perte de cette poignée d'Israélites; des armées innombrables, conduites par des rois puissants, ont envahi leur territoire et formé le siége de leur capitale; victorieux souvent, ils ont souvent payé leur gloire au prix des plus sanglants revers. Dix de leurs tribus, menées en captivité, ont disparu de l'histoire; les deux autres ont suivi plus tard ce même chemin de l'exil d'où les nations ne reviennent pas. Mais soixante-dix ans d'infortunes loin de leur

patrie n'ont point lassé le cœur des captifs; ils ont pénétré par la science et la beauté dans le palais des rois, et gouverné leurs vainqueurs. Cyrus les délivre, Alexandre les visite, et lorsque, du fond de l'Asie, une persécution nouvelle et plus terrible apporte dans leur temple la désolation de l'impiété, ils suscitent du milieu d'eux, pour sauver la patrie et la religion, cette race des Machabées dont le nom est devenu, pour les peuples opprimés par de plus forts qu'eux, le nom même du courage et du droit. Et ce spectacle héroïque, Messieurs, il a duré quinze cents ans! Quinze cents ans de suite Israël s'est maintenu contre les grands empires du monde, et lorsque Rome enfin eut tout surmonté et tout soumis, lorsque la terre se taisait devant elle depuis plus d'un siècle, Israël encore lui disputait dans les vallées et les montagnes de la Judée les restes de sa liberté. Il fallut que Rome envoyât ses légions et ses capitaines contre une aussi mémorable obstination, et Jérusalem, assiégée encore une fois, jeta jusqu'au ciel, dans une défense implacable, le dernier cri généreux que devaient entendre les Romains.

Était-ce fini, Messieurs? Ce peuple sans territoire et sans prince n'allait-il pas mourir obscurément sur la vaste surface où l'avait dispersé la volonté craintive encore de ses vainqueurs? Pour tout autre que lui, en effet, l'heure de la mort eût été venue. Mais il se souvint des jours de sa captivité, lorsqu'il suspendait sa harpe aux saules de Babylone pour ne pas chanter aux étrangers les cantiques de Sion; comme il avait alors emporté ses lois et ses traditions pour lui être un éternel principe

de vie, il les emporta de nouveau par toute la terre. Il demanda sa subsistance au travail, sa dignité au souvenir de ses ancêtres, sa consolation au Dieu qui l'avait tiré de l'Égypte par Moïse, de la Chaldée par Cyrus, et qui pouvait, du jour au lendemain, le ramener à cette Jérusalem déjà relevée de ses cendres et devenue l'objet des combats de toute la chrétienté. Il vit, ce peuple que son fondateur appelait un peuple dur, et qui, en effet, a opposé au malheur une âme de granit; il vit encore, il vit partout. Déshérité de son sol, il a cherché dans le commerce cette richesse mobile qui se cache plus vite que la persécution ne se montre, et nous voyons les rois, tributaires de son activité, recourir sans honte, pour l'accomplissement de leurs desseins et l'agrandissement de leur gloire, à la bourse vénérée de quelque Hébreu. Encore une fois, Israël vit; il vit depuis dix-sept siècles sans chef, sans temple, sans territoire, souvent persécuté, mais ayant avec lui, comme à Jérusalem, ses antiques et inébranlables pensées, ayant de plus qu'alors cette gloire unique de subsister par une force intérieure que rien ne soutient au dehors, et qui s'alimente à l'autel mystérieux d'un passé surhumain. Ne voyez-vous pas qu'il vous brave? que lui seul entre les nations compte quatre mille ans de durée? que rien ne présage la fin d'un si grand scandale contre la nature des choses? Creusez sa tombe, si vous le pouvez; scellez-la de votre meilleur ciment; mettez des gardes tout autour: il ne fera que rire et se lever, vous prouvant une fois de plus qu'il vit d'un esprit que vous n'avez pas, et que la matière ne peut rien contre l'esprit.

J'ai le droit de conclure, Messieurs, que le peuple juif est, sous le rapport social, le plus considérable monument des temps antérieurs au Christ. Il ne l'est pas moins sous le rapport religieux, et ici je n'aurai besoin que de très-courtes observations.

Car, voyez, tandis que tous les peuples étaient plongés dans les ombres de l'idolâtrie, Grecs, Romains, Assyriens, Égyptiens, ce petit peuple adorait un seul Dieu, et l'antiquité parlait avec étonnement du temple vide de Jérusalem, voulant dire que Dieu n'y était représenté par aucune image capable de faire impression sur les sens; non pas que cette représentation soit un mal en soi lorsqu'elle ne blesse rien du vrai caractère de la Divinité; mais les Hébreux avaient une telle horreur des idoles, qu'ils avaient mieux aimé, selon l'ordre de leur législateur, laisser Dieu dans leur temple à sa totale invisibilité, que d'exposer leur foi au charme saisissant de quelque simulacre. Car l'idolâtrie ne les assiégeait pas seulement du dehors, elle les prenait par leur cœur; et ils y succombèrent souvent. Mais, malgré cette double tentation, ils finissaient toujours par revenir à ce Dieu de leurs pères, qui n'avait qu'eux seuls pour adorateurs.

Ils avaient de lui, par le dogme de la création, une idée qui les séparait encore totalement des idolâtres. Ceux-ci ne se rendaient aucun compte de l'existence de l'univers, ou, s'ils cherchaient à en pénétrer le secret, ils le croyaient volontiers contemporain de leurs dieux, leur accordant tout au plus sur la substance universelle quelque secondaire action. Le peuple juif avait une tout autre doctrine, exprimée dès le premier signe de ses

Écritures sacrées par cette étonnante phrase : *Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre* (1). N'eût-il possédé que cette seule phrase doctrinale, il eût été plus riche en savoir sur Dieu que toutes les écoles et toutes les religions de l'antiquité. En un mot, le peuple juif était le seul peuple avant Jésus-Christ qui eût une notion claire de la Divinité, et qui lui rendît un culte exempt des rêves puérils de l'imagination et des souillures d'une volupté effrontée. Il m'est donc permis de conclure qu'au point de vue religieux, comme au point de vue social, la nation hébraïque était le plus considérable monument des temps antérieurs à Jésus-Christ.

J'ajoute que Jésus-Christ était l'âme de cette nation, et s'y préexistait par une vie que nous allons constater.

Je devrais être las, Messieurs, de vous signaler les singularités du peuple juif. Il en est une pourtant qui surpasse toutes les autres et dont je ne vous ai encore rien dit : je veux parler de l'idée messianique qui circulait dans les veines de ce peuple comme son sang le plus pur, et sans laquelle il est impossible d'expliquer ni sa foi ni ses destinées. L'idée messianique se composait de quatre éléments. Sous son influence, le peuple juif croyait en premier lieu qu'un jour le Dieu un et Créateur adoré par lui deviendrait le Dieu de toute la terre. Il croyait de plus que cette révolution s'accomplirait par un seul homme appelé le Messie, le Saint, le Juste, le Sauveur, le Désiré des nations. Il croyait que cet homme serait Juif, de la tribu de Juda et de la mai-

(1) Genèse, chap. 1, vers. 1.

son de David. Il croyait enfin que cet homme prédestiné souffrirait et mourrait pour accomplir l'œuvre de transformation dont la Providence l'avait chargé.

Que telle fût la loi du peuple juif, il est aisé de s'en assurer près de lui-même, puisqu'il est vivant, et que, malgré quatre mille ans d'une attente qui, à ses yeux, ne s'est pas encore réalisée, il n'a pas cessé de rendre un imperturbable témoignage à l'espérance de ses aïeux. Mais ne nous contentons pas, Messieurs, de sa parole présente; ouvrons les monuments de son histoire, et suivons-y les progrès de l'idée messianique à travers les principales phases qui marquent le développement de la nation elle-même, telles que sa naissance, sa formation en corps de peuple, le point de sa maturité, sa décadence, sa captivité, et sa renaissance au pied du second temple édifié par Zorobabel.

Nous voici dans les champs de la Chaldée avec Abraham, et nous allons entendre la première parole qui fut comme la semence de la race hébraïque. Remarquez, Messieurs, qu'il ne s'agit pas de savoir si cette parole est vraie, si elle a été dite par Dieu; il s'agit seulement de constater l'idée que le peuple juif avait de lui-même et de sa mission ici-bas. Qu'il se trompât dans cette idée, c'est une autre question à juger plus tard.

Dieu donc, selon les monuments hébraïques, dit à Abraham : *Sors de ta terre, et de ta parenté, et de la maison de ton père, et viens dans la terre que je te montrerai; et je ferai de toi une grande nation, et je te bénirai, et je rendrai ton nom magnifique, et tu seras béni. Je bénirai ceux qui te béniront, je mau-*

dirai ceux qui te maudiront, et en toi seront bénies toutes les nations de la terre (1). Ainsi, du même coup, et d'une manière inséparable, deux mille ans avant Jésus-Christ, le peuple juif vient au monde, et avec lui l'idée messianique, l'idée qu'il porte dans son sein une bénédiction qui se répandra sur tout l'univers.

Abraham sort de la Chaldée et vient s'établir dans la terre promise à sa postérité. Il y attend jusqu'à un âge centenaire le fils auquel il doit transmettre l'héritage messianique; ce fils lui est donné; et lorsque l'enfant est parvenu à toute la grâce d'une heureuse jeunesse, Dieu demande au patriarche de lui en faire un holocauste sur une montagne mystérieuse. Le vieillard, avec une foi inébranlable en la sagesse et la bonté de Dieu, lève la main sur son fils unique et bien-aimé, et il entend cette seconde parole, plus forte et plus distincte que la première: *Je l'ai juré par moi-même, parce que tu as fait cette chose et que tu n'as pas épargné ton fils unique à cause de moi, je te bénirai et je multiplierai ta semence comme les étoiles du ciel et comme le sable qui est sur le rivage de la mer. Ta semence possèdera les portes de ses ennemis, et en ta semence seront bénies toutes les nations de la terre* (2). Le serment est ajouté à la force de la promesse, et il est indiqué plus clairement que la bénédiction messianique se répandra sur le genre humain tout entier, non par Abraham lui-même, mais par sa postérité.

Isaac, fils d'Abraham, entend la même promesse et la

(1) Genèse, chap. 12, vers. 1, 2, 3.
(2) Genèse, chap. 22, vers. 16, 17, 18.

même prophétie ; elles sont redites à Jacob, fils d'Isaac. Les trois premières générations hébraïques, ainsi confirmées dans l'espérance du Messie, s'épanouissent en douze patriarches, pères eux-mêmes de douze tribus, et Jacob, près de mourir, les rassemble autour de son lit, pour clore le premier âge messianique par une prophétie solennelle qui résume les précédentes, en leur donnant une nouvelle précision. Ayant donc autour de lui ses douze enfants, il annonce à chacun d'eux, par quelques traits caractéristiques, quel sera leur rôle dans l'avenir. Arrivé à Juda, il lui dit ces mémorables paroles : *Juda, tes frères te loueront ; ta main sera sur la tête de tes ennemis, et les fils de ton père t'adoreront. Juda est le petit d'un lion ; tu es monté, mon fils, pour saisir ta proie ; tu t'es couché pour le repos comme un lion et une lionne. Qui l'éveillera? Le sceptre ne sera point ôté de Juda, ni un chef de sa race, jusqu'à ce que vienne Celui qui doit être envoyé et qui sera l'attente des nations* (1). Ainsi, au moment où l'hérédité patriarcale se subdivise en douze branches, la branche où naîtra le Messie est désignée, ce sera celle de Juda, et le jour prédestiné de l'apparition messianique est marqué d'un signe que la postérité reconnaîtra facilement.

Le sang d'Abraham, d'Isaac et de Jacob est désormais fécond ; il se multiplie dans une terre qui lui a donné l'hospitalité, et, devenu bientôt un objet de crainte et de jalousie, il passe de l'exil à la servitude, afin de faire dans la tribulation un apprentissage nécessaire à ses

(1) Genèse, chap. 49, vers. 8, 9, 10.

hautes destinées. On croit le perdre, on le fortifie. Israël est un peuple. Moïse le tire de l'Égypte et le mène, à travers le désert, au pied du Sinaï, d'où descendent les lois qui doivent le gouverner. Suivez, Messieurs, suivez cette marche profonde d'un si grand peuple; vos yeux d'enfant en ont autrefois vu les merveilles, regardez-les de nouveau avec la pensée de l'homme fait. De campements en campements, Israël arrive en face du Jourdain, aux frontières de ce territoire habité par ses premiers ancêtres et dont la possession est promise à leur postérité. Il y rencontre tout un peuple en armes attendant ces aventuriers qui ont spolié l'Égypte, et dont la marche a retenti du désert jusqu'aux collines de la Judée. Moab a rangé ses bataillons; il a dressé ses autels, convoqué ses chefs; Israël est debout avec ses femmes, ses enfants, ses soldats, ses lévites, portant caché sous des peaux d'animaux le tabernacle du Dieu qui vient de lui parler au Sinaï : un homme de l'Orient s'avance entre les deux peuples. *Balac,* dit-il, *Balac, le roi des Moabites, m'a fait venir d'Aram, des montagnes de l'Orient, il m'a dit : Viens et maudis Jacob; hâte-toi de venir, et déteste Israël. Comment maudirai-je celui que Dieu ne maudit pas? Comment détesterai-je celui que le Seigneur ne déteste pas? Je le verrai du haut des rochers, je le considèrerai du haut des collines; ce peuple habitera solitaire et ne sera point compté parmi les nations. Et pourtant qui pourra compter la poussière de Jacob, et connaître le nombre de la descendance d'Israël* (1)?

(1) Nombres, chap. 23, vers. 7, 8, 9, 10.

Ces bénédictions imprévues épouvantent Moab; on conjure le prophète de changer de langage; s'il ne veut pas maudire, on le conjure au moins de ne pas bénir. Trois fois Balaam ouvre la bouche, trois fois il bénit le peuple conquérant qu'il a sous les yeux, et enfin la prophétie messianique s'échappe de son sein comme malgré lui : *Je le verrai, mais non pas maintenant; je le contemplerai, mais non pas de près : une étoile se lèvera de Jacob, et une tige surgira d'Israël; elle frappera les chefs de Moab, et soumettra tous les enfants de Seth... Hélas! qui sera en vie quand Dieu fera ces choses? Ils viendront de l'Italie sur des trirèmes, ils subjugueront les Assyriens, ils étendront leur domination sur les Hébreux, et à la fin ils périront eux-mêmes* (1).

Remarquez-le encore une fois, Messieurs, il ne s'agit pas de savoir si Balaam était ou non prophète, mais seulement de constater le cours de l'idée messianique dans la vie monumentale du peuple juif. Vous voyez cette idée prendre ici un développement nouveau; ce n'est plus un patriarche israélite qui annonce la venue du Messie et l'établissement de son règne sur tous les enfants de Seth, c'est-à-dire d'Adam : c'est un étranger. Et il désigne les circonstances de son avénement avec une perspicacité bien étrange, puisqu'il va jusqu'à désigner la domination des Romains sur l'Orient et sur le peuple juif comme le signe précurseur de l'apparition du Messie.

(1) Nombres, chap. 24, vers. 17, 23 et 24.

David et Salomon marquent le point le plus élevé de la monarchie hébraïque, et avec eux commencent ces hymnes nationaux et religieux connus sous le nom de psaumes. Chantés dans le temple de Jérusalem aux jours des grandes solennités, ils exprimaient d'une manière publique le sentiment intérieur, les espérances et les vœux de toute la nation. Or il est facile d'y reconnaître l'idée messianique se faisant jour à tout propos dans l'âme du poëte et du peuple. En les lisant, vous y remarquerez des passages tels que celui-ci : *Toutes les nations de la terre se ressouviendront du Seigneur, et se convertiront à lui ; toutes les familles des peuples adoreront en sa présence, parce que le royaume sera au Seigneur, et que lui-même gouvernera les nations. Tous les grands de la terre mangeront et adoreront ; tout ce qui descend dans la tombe s'abaissera devant lui* (1).

Plus tard encore, aux approches de la décadence et de la captivité, sept cents ans toutefois avant Jésus-Christ, l'idée messianique prend dans Isaïe une clarté et une abondance d'expressions qu'il est impossible de vous rendre, parce qu'il faudrait vous citer des pages qui vous fatigueraient par leur nombre et leur longueur. C'est lui qui voit le Messie sortir de la race de Jessé, père de David, et qui décrit à la fois, comme si on était au Calvaire ou au Vatican, la splendeur des souffrances et des triomphes de Jésus-Christ. *Lève-toi, lève-toi, revêts-toi de ta force, Sion; prends tes vêtements*

(1) Psaume 21, vers. 28, 29, 30.

de gloire, Jérusalem, cité du Saint; parce que l'immonde et l'incirconcis ne passent plus dans tes murs (1)... *Qu'ils sont beaux sur les monts les pieds de celui qui annonce et qui prêche la paix, qui annonce le bien, qui prêche le salut, qui dit à Sion : Ton Dieu règnera* (2) !.., *Le Seigneur a préparé son bras saint sous les yeux de toutes les nations, et toutes les parties de la terre verront le salut de notre Dieu* (3). *Mon serviteur aura l'intelligence, il sera exalté, il sera élevé, il sera sublime outre mesure. Cependant, comme plusieurs se sont étonnés de tes misères, Jérusalem, ainsi son visage sera-t-il sans gloire parmi les hommes, et sa figure parmi les enfants des hommes. Il arrosera la multitude des nations; les rois tiendront leur bouche fermée devant la sienne, parce que ceux auxquels il n'avait point été annoncé le verront, et ceux qui n'en avaient point entendu parler le contempleront* (4). Et immédiatement après, Isaïe commence la description des douleurs et des ignominies du Calvaire, et il l'achève en douze versets consécutifs. Puis il reprend sans s'arrêter ses chants de triomphe : *Celui qui t'a fait, dont le nom est le Seigneur des armées, celui-là règnera sur toi, et ton Rédempteur, le Saint d'Israël, sera appelé le Dieu de toute la terre* (5).

(1) Isaïe, chap. 52, vers. 1.
(2) Ibid., vers. 7.
(3) Ibid., vers. 10.
(4) Ibid., vers. 13, 14, 15.
(5) Ibid., chap. 54, vers. 5.

Mais c'est à Babylone, pendant la captivité, six cents ans avant Jésus-Christ, que l'idée messianique a revêtu une forme qui va jusqu'à la clarté et la précision mathématiques. Faut-il vous rappeler la prophétie de Daniel? Ecoutez-la donc : *Soixante-dix semaines ont été abrégées sur ton peuple et sur ta sainte ville, pour que la prévarication soit consommée, et que le péché prenne fin, et que l'iniquité soit détruite, et qu'arrive la justice éternelle, et que la vision s'accomplisse avec la prophétie, et que le Saint des saints soit oint. Sache donc et fais attention : à partir du décret pour le rétablissement de Jérusalem jusqu'au Christ roi, il s'écoulera sept semaines et soixante-deux semaines, et les murs seront rebâtis dans l'angoisse des temps. Et après soixante-deux semaines, le Christ sera mis à mort, et il n'aura plus pour peuple celui qui doit le renier. Et un peuple qui doit venir avec un chef renversera la ville et le sanctuaire, et la fin sera la dévastation, et après la fin de la guerre, une désolation fixe. Cependant l'alliance sera confirmée pour la multitude dans une semaine, et au milieu de la semaine, l'hostie et le sacrifice cesseront; et l'abomination de la désolation sera dans le temple, et la désolation persévèrera jusqu'à la consommation et à la fin* (1).

Je ne m'arrête pas, Messieurs, à faire ressortir les traits de ce discours, qui ressemble moins à une vue de l'avenir qu'à une narration du passé. Le cours des choses

(1) Daniel, chap. 9, vers. 24, 25, 26, 27.

m'emporte et me conduit pour entendre au pied du second temple, cinq cents ans avant Jésus-Christ, ce dernier mot du prophète Aggée: *Encore un peu de temps, dit le Seigneur des armées, et j'ébranlerai le ciel et la terre, et la mer, et le désert, et j'ébranlerai toutes les nations, et le Désiré de toutes les nations viendra; et je remplirai cette maison de gloire, dit le Seigneur des armées... La gloire de cette seconde maison sera plus grande que la gloire de la première, et dans ce lieu-ci je donnerai la paix* (1).

Quelle suite, Messieurs, à travers tant de siècles et d'événements! Quelle fidélité à une même idée de la part de tant d'hommes que les âges séparaient! Mais l'idée messianique ne s'est pas même renfermée dans la tradition particulière du peuple juif; elle a passé le Jourdain, l'Euphrate, l'Indus, la Méditerranée, tous les océans, et, portée sur les ailes invisibles de la Providence, elle a pénétré chez les peuples les plus divers et les plus lointains, pour y créer une espérance uniforme et un universel souvenir. Confucius, à l'extrémité orientale de l'Asie, parlait d'un saint qui était, disait-il, le *véritable saint,* et qui devait venir à l'Occident. Virgile, traduisant en vers les oracles de la Sibylle de Cumes, annonçait au siècle d'Auguste la venue d'un enfant mystérieux, fils de Jupiter, destiné à bannir du monde les vestiges de l'iniquité, et à commencer un ordre aussi grand que nouveau. Tacite, à propos du règne de Vespasien, s'exprimait ainsi : « C'était une persuasion ré-

(1) Aggée, chap. 2, vers. 7, 8 et 10.

pandue, que, suivant d'antiques écrits sacerdotaux, à cette époque-là même, l'Orient devait prévaloir, et des hommes sortis de la Judée s'emparer du gouvernement des choses. » Les rationalistes du XVIIIe siècle, contraints par l'évidence, ont avoué souvent cette unanimité de l'attente messianique. Voltaire a dit : « C'était, de temps immémorial, une maxime chez les Indiens et chez les Chinois, que le Sage viendrait de l'Occident. L'Europe, au contraire, disait que le Sage viendrait de l'Orient (1). » Volney a dit : « Les traditions sacrées et mythologiques des temps antérieurs avaient répandu dans toute l'Asie la croyance d'un grand médiateur qui devait venir, d'un juge final, d'un sauveur futur, roi, Dieu, conquérant et législateur, qui ramènerait l'âge d'or sur la terre, et délivrerait les hommes de l'empire du mal (2). » Boulanger, sous une forme encore plus générale, a confessé que tous les peuples avaient eu *une expectative de cette espèce,* et il ajoute cette étonnante parole, qu'on pourrait appeler l'Orient le *pôle de l'espérance de toutes les nations* (3). C'est le mot même de Jacob à son lit de mort.

Il est donc certain, Messieurs, l'idée messianique a été l'âme du peuple juif pendant le cours des deux mille ans qui ont précédé Jésus-Christ, et cette idée s'était répandue chez tous les peuples du monde avec une telle unanimité, qu'il n'est pas même possible de s'en rendre compte par les communications de l'hébraïsme avec la

(1) *Additions à l'Histoire générale*, page 15.

(2) *Les Ruines*, page 228.

(3) *Recherches sur l'Origine du despotisme oriental*, section X.

gentilité, mais qu'il faut supposer une diffusion de cette idée antérieure même à Abraham. Et cette idée messianique, si extraordinaire dans son universalité, son progrès, sa persévérance et sa précision, s'est-elle enfin accomplie? Oui, elle s'est accomplie : le Dieu un et créateur de la Bible hébraïque est devenu le Dieu de presque toute la terre, et les nations mêmes qui ne l'ont pas encore accepté lui rendent hommage par un certain nombre d'adorateurs que la Providence élit dans leur sein. Et cette incroyable révolution, qui l'a donc accomplie? Un seul homme, le Christ. Et d'où était-il, le Christ? Il était Juif, de la tribu de Juda, de la maison de David. Et comment l'a-t-il accomplie, cette prodigieuse révolution sociale et religieuse? En souffrant et mourant, comme David, Isaïe, Daniel, l'avaient annoncé.

Maintenant, Messieurs, je vous prie, qu'en pensez-vous? Voici deux faits parallèles et correspondants, tous les deux certains, tous les deux d'une proportion colossale, l'un qui a duré deux mille ans avant Jésus-Christ, l'autre qui dure depuis dix-huit cents après Jésus-Christ; l'un qui annonce une révolution considérable et impossible à prévoir, l'autre qui en est l'accomplissement, tous les deux ayant Jésus-Christ pour principe, pour terme, pour trait d'union. Encore une fois, qu'en pensez-vous? Prendrez-vous le parti de nier? Mais qu'est-ce que vous nierez? Sera-ce l'existence de l'idée messianique? Mais elle est dans le peuple juif, qui est vivant, dans toute la suite des monuments de son histoire, dans les traditions universelles du genre hu-

main, dans les aveux les plus exprès de la plus profonde incrédulité. Sera-ce l'antériorité des détails prophétiques? Mais le peuple juif, qui a crucifié Jésus-Christ et qui a un intérêt national et séculaire à lui ravir les preuves de sa divinité, vous affirme que ses Écritures étaient autrefois ce qu'elles sont aujourd'hui, et pour plus de sûreté, deux cent cinquante ans avant Jésus-Christ, sous le roi d'Égypte Ptolémée-Philadelphe, et par ses ordres, tout l'Ancien Testament, traduit en grec, est tombé en la possession du monde grec, du monde romain, de tout le monde civilisé. Vous retournerez-vous vers l'autre pôle de la question, et nierez-vous l'accomplissement de l'idée messianique? Mais l'Église catholique, fille de cette idée, est sous vos yeux, elle vous a baptisés. Sera-ce au point de rencontre de ces deux formidables événements que vous chercherez votre point d'appui? Nierez-vous que Jésus-Christ ait vérifié dans sa personne l'idée messianique, qu'il soit Juif, de la tribu de Juda, de la maison de David, et le fondateur de l'Église catholique sur la double ruine de la Synagogue et de l'idolâtrie? Mais les deux parties intéressées, et irréconciliables ennemies, conviennent de tout cela. Le juif dit : Oui, et le chrétien dit : Oui. Direz-vous que cette rencontre d'événements colossaux au point précis de Jésus-Christ est l'effet du hasard? Mais le hasard, s'il y en a, n'est qu'un accident bref et fortuit; sa définition exclut l'idée de suite, il n'y a pas de hasard de deux mille ans et de dix-huit cents ans par-dessus deux mille ans. Direz-vous enfin que c'est le résultat d'une longue conspiration, par laquelle le peuple juif,

ambitieux et théologien, a cherché à se créer dans le monde une grande existence? Quoi! une conspiration de deux mille ans, fondée sur un chef que soixante générations devront attendre, et qu'il faudra créer après l'avoir si patiemment attendu! Hélas! on a bien de la peine à conspirer en faveur d'un homme vivant; que sera-ce en faveur d'un homme qui n'existe pas, et qu'on suppose devoir naître à une époque indéterminée! Et remarquez que, cet homme venu, les Juifs l'ont crucifié, sans doute parce que le supplice faisait partie de la conspiration. Remarquez de plus qu'ils l'ont nié après comme avant le supplice, sans doute pour assurer le succès final de la conspiration et tout le succès d'ambition et de théologie qu'ils s'en promettaient!

Messieurs, quand Dieu travaille, il n'y a rien à faire contre lui. Les proportions de Jésus-Christ dans les temps qui l'ont précédé sont plus frappantes encore que les proportions toutes divines de sa vie et de sa survie. Car enfin, quand on vit, on est une puissance, on a une action; il est possible de concevoir que certaines circonstances ont favorisé un homme d'un rare génie et lui ont donné sur ses contemporains un immense ascendant. Même après la mort, il reste des amis, des disciples, le souvenir d'une vie qui a été réelle, et par conséquent un moyen survivant d'action. Mais sur ce qui nous a précédés, sur le passé, que peut-on? Qui de nous, si éminent qu'il soit, peut se faire un ancêtre? Qui de nous, voulant établir une doctrine, se créera une avant-garde de générations déjà fidèles à une parole qui n'était pas encore? Qui de nous présentera au

monde ses aïeux doctrinaux, s'il n'est pas véritablement fils d'une doctrine antérieure à lui? Ah! le passé est une terre close; le passé n'est pas même un lieu où Dieu puisse agir, à moins qu'il n'y agisse d'avance en le préparant. Si Jésus-Christ avait été comme l'un de nous, tombé sans une préexistence providentielle entre le passé et l'avenir, il eût vainement demandé à l'histoire accomplie et fermée un piédestal qui le reportât de vingt siècles en arrière de son propre berceau. Au lieu de cela, Abraham, Isaac, Jacob, David, Isaïe, Jérémie, Ézéchiel, Daniel, un peuple tout entier, le genre humain lui-même, viennent le reconnaître, le saluer dans les bras du vieillard Siméon s'écriant au nom de tout le passé, dont il est le dernier représentant: *Maintenant, Seigneur, vous laisserez mourir votre serviteur en paix, selon votre parole, parce que mes yeux ont vu l'auteur de votre salut que vous avez préparé à la face de tous les peuples pour être la lumière révélatrice des nations, et la gloire de votre peuple Israël* (1).

C'est ici le comble, Messieurs; Jésus-Christ nous apparaît le mobile du passé autant que le mobile de l'avenir, l'âme des temps antérieurs à lui aussi bien que l'âme des temps postérieurs à lui. Il nous apparaît dans ses ancêtres appuyé sur le peuple juif, qui est le plus grand monument social et religieux des temps anciens; et dans sa postérité, appuyé sur l'Église catholique, qui est la plus grande œuvre sociale et religieuse des temps

(1) Saint Luc, chap. 2, vers. 29, 30, 31, 32.

nouveaux. Il nous apparaît tenant dans sa main gauche l'Ancien Testament, le plus grand livre des temps qui l'ont précédé, et tenant dans sa main droite l'Évangile, le plus grand livre des temps qui l'ont suivi. Et cependant, ainsi précédé et suivi, il est encore plus grand en lui-même que ses ancêtres et que sa postérité, que les patriarches et les prophètes, que les apôtres et les martyrs. Porté par tout ce qu'il y a de plus illustre en arrière et en avant de lui, sa physionomie personnelle se détache encore sur ce fond sublime, et nous révèle, en surpassant ce qui semblait au-dessus de tout, le Dieu qui n'a point de modèle et qui n'a point d'égal. C'est pourquoi, à la vue de cette triple marque de la divinité, avant, pendant et après, dans les ancêtres, dans la postérité, et dans le temps même de la vie, levons-nous, Messieurs; levons-nous tous ensemble, qui que nous soyons, croyants ou non croyants. Levons-nous, croyants, avec le respect, l'admiration, la foi, l'amour pour un Dieu qui s'est montré à nous avec tant d'évidence, et qui nous a choisis entre les hommes pour nous faire les dépositaires de cet éclat splendide de sa vérité! Et nous, qui ne croyons pas, levons-nous aussi, mais avec crainte, avec anxiété, comme des hommes qui sont bien petits avec leur puissance, et leur raisonnement, devant des faits qui remplissent tous les siècles et qui sont si pleins eux-mêmes de l'empire et de la majesté de Dieu!

QUARANTE-DEUXIÈME CONFÉRENCE

DES EFFORTS DU RATIONALISME POUR ANÉANTIR LA VIE DE JÉSUS-CHRIST.

Monseigneur,

Messieurs,

Jésus-Christ a vécu en Dieu, il s'est survécu en Dieu, il s'est préexisté en Dieu; il s'est préexisté dans le peuple juif, il a exprimé sa vie dans l'Évangile, il s'est survécu dans l'Église, et c'est ce triple anneau de sa manifestation qui a rendu sa divinité maîtresse ici-bas. Une fois que le genre humain en a eu pleine conscience, il s'est senti comme accablé par cette démonstration, et de Théodose à Louis XIV, dans l'espace de treize cents ans, la discussion a paru impossible contre le Christ, en ce sens du moins que tout le monde l'a subi ou accepté comme fondement. Mais, ce temps écoulé, le rationalisme, qui avait été détrôné par Jésus-Christ, a essayé de revendiquer l'empire qu'il avait perdu; il a cru que les siècles, ayant couvert de leurs flots tout ce formidable édifice, quelques chances se rencontreraient en faveur du doute et de la négation, et qu'on pouvait demander au XVIIIe siècle de l'ère chrétienne contre

une doctrine vieillie d'heureuses représailles et de nouveaux jugements. Le rationalisme s'est ainsi retrouvé en face de Jésus-Christ, placé lui-même entre l'Église catholique et le peuple juif, comme entre l'aile droite et l'aile gauche de la vérité, et une triple guerre s'est ourdie pour renverser l'ouvrage dont l'édification s'était autrefois achevée malgré les impuissants efforts qu'on allait renouveler. Le peuple juif fut dépeint comme une race vile, ignoble, odieuse, indigne de toute croyance autant que de tout respect; l'Église catholique comme un instrument de misère pour le peuple, de servitude pour les esprits, d'asservissement pour les nations et les rois : j'ai défendu l'Église devant vous, Messieurs, pendant de longues années; hier, j'ai rétabli la véritable physionomie du peuple juif : je ne reviendrai ni sur l'une ni sur l'autre de ces discussions. Jésus-Christ m'appelle au cœur même du combat dont il est le centre et le chef. Au fond, le peuple juif était composé d'hommes, l'Église catholique aussi; et, si grands que soient les hommes, ils ne sont pas exempts, même en portant dans leur cœur l'esprit de Dieu, de quelque ombre et de quelque infirmité : il n'en est pas ainsi du Christ. Figure miraculeuse par sa perfection, il ne souffre, tel que l'Évangile le montre, aucun doute humain, et s'il reste sur ce piédestal sans tache, c'est en vain que le rationalisme jettera à droite et à gauche sa foudre perdue; le Christ, impassible au centre de la vérité catholique, la protégera tout entière de son inébranlable divinité. Il était donc nécessaire de détruire Jésus-Christ, soit en anéantissant sa vie, soit en la dé-

naturant, soit, au moins, en l'expliquant. On l'a tenté, Messieurs, et c'est l'exposition de cette triple tentative qui terminera nos Conférences de cette année. Commençons par celle qui était la plus décisive des trois, et qui avait pour objet de mettre à néant la vie du Christ.

Le Christ est-il une chimère ou une réalité? appartient-il à la fable ou à l'histoire? telle est la question. Elle peut vous étonner, Messieurs, et pourtant elle est sérieuse; car des gens d'esprit ont nié hardiment l'existence de Jésus-Christ, et d'autres, sans aller jusqu'à cette extrême audace, ont cherché du moins à diminuer la certitude de sa vie et à en affaiblir avec art l'éclat historique. Il s'agit donc de placer ou plutôt de maintenir Jésus-Christ dans l'histoire, et pour cela nous devons nous enquérir avant tout de la nature et des lois de l'histoire; car, tant que nous ne les connaîtrons pas, il nous sera impossible de décider si Jésus-Christ est ou non une figure historique. Je vais donc traiter de l'histoire; après quoi nous verrons si le Christ y est présent ou s'il en est absent.

L'homme vit dans le temps, c'est-à-dire dans un élément singulier qui le fait à la fois vivre et mourir; il s'avance entre un passé qui n'est plus et un avenir qui n'est pas encore, et s'il n'avait pas la faculté de rassembler en lui ces trois états de son existence, il ne ferait que naître incessamment sans jamais parvenir à posséder la vie. Car à peine aurait-il fait un pas que l'oubli en aurait emporté la trace, et ainsi serait-il toujours devant lui-même comme une ombre qui sort de terre

et qui s'évanouit. Dieu, contre cette terrible puissance du temps, lui a donné la mémoire, par laquelle l'homme vit dans ce qui n'est plus aussi bien qu'il vit dans ce qui est présent, en sorte que, ressuscitant à toute heure, quand il le veut, ses jours anciens, il se voit dans la plénitude de sa personnalité, semblable à un édifice dont les assises ont été successivement posées, mais que l'œil parcourt et découvre tout entier. Or la mémoire qui suffit à l'homme pour vivre, ne suffit pas à l'humanité; tandis que l'homme est avec une mémoire qui subsiste autant que lui, l'humanité est multiple, et sa mémoire expire à chaque génération, ou du moins il n'en transmet à la génération suivante qu'une faible partie. Le père raconte au fils ce qu'il a vu; le fils le redit au petit-fils; mais à chaque degré le souvenir s'obscurcit, et peu à peu la lumière de cette tradition n'éclaire plus que les sommets lointains des plus grands événements. Encore finit-elle par se dégrader; les lignes se confondent aux yeux d'une postérité qui s'éloigne toujours, et si Dieu n'intervenait pas pour porter secours au genre humain perdant la trace de lui-même, on le verrait demeurer dans une éternelle enfance entre un passé informe et un avenir inconnu. L'expérience, source de tous les progrès, lui manquerait constamment. Ni la vérité ni l'erreur, ni le bien ni le mal, ne se connaîtraient que par un combat puéril recommençant toujours au même point, spectacle indigne de l'homme, indigne de Dieu, où la vérité et le bien, faute d'une carrière aussi grande qu'eux-mêmes, ne pourraient jamais déployer leurs

caractères de stabilité et d'immortalité. Dieu, qui avait pourvu par la mémoire à l'identité progressive de l'homme, devait évidemment pourvoir à la perpétuité continue du genre humain par une mémoire conforme aux destinées de ce vaste corps, c'est-à-dire par une mémoire une, universelle, certaine, capable de lui donner la conscience totale de ses œuvres depuis le commencement jusqu'à la fin. En parlant ainsi, Messieurs, j'ai défini l'histoire.

L'histoire est la vie de l'humanité présente à elle-même comme notre propre vie nous est présente; l'histoire est la mémoire du monde. Mais quelles difficultés pour la créer! Dieu allume dans notre intelligence un flambeau qui éclaire notre passé, parce qu'il est notre intelligence même, une et indivisible, voilà qui est fait; mais comment donner au genre humain, multiple et divisé, une semblable lumière? comment lui donner une mémoire immortelle, à lui qui meurt chaque jour? une mémoire immuable, à lui qui n'est que changement? une mémoire certaine, à lui qui peut douter si facilement de ce qu'il ne voit pas? Dieu y pourvut en nous donnant l'écriture. Par elle, une chose dite une fois peut être entendue toujours; un spectacle une fois donné peut être visible toujours : elle saisit le flot qui passe et le rend éternel. C'était déjà l'immortalité et l'immutabilité, ce n'était pas encore la certitude. Car le faux s'écrit comme le vrai. On a écrit, c'est bien; mais qui nous garantit la vérité de ce qui est écrit? Un homme, il y a deux mille ans, a fait un livre où il raconte des choses dont il affirme avoir été témoin :

qu'est-ce qui nous prouve qu'il n'a pas menti, et que la fable ne nous soit pas arrivée sous l'habit apparent de l'histoire? Évidemment l'écriture toute seule ne répond pas à cette question; l'histoire commence avec elle, mais elle n'est pas l'histoire dans la totalité de ses éléments. L'histoire, s'il y en a une, doit commander à notre esprit avec la même autorité que toutes les puissances qui ont reçu mission de le gouverner. De même qu'il y a aú monde une force morale qui ne nous permet pas de dire qu'il est légitime à l'enfant de tuer son père, une force mathématique qui ne nous permet pas de bâtir une maison sur un plan privé d'équilibre; de même aussi il doit y avoir au monde une force historique qui ne nous permette pas de dire à l'histoire : Tu as menti. Si cette force n'existe pas, l'histoire n'existe pas non plus.

Quelles sont donc les conditions de l'histoire, ou plutôt quelles sont les conditions d'une écriture historique? Car l'écriture est l'élément fondamental, persistant, substantiel de l'histoire. Sans l'écriture, nous n'avons plus que des traditions plus ou moins confuses; mais comme l'écriture peut tromper, il faut que nous connaissions les conditions qui élèvent l'écriture à l'état d'écriture historique, c'est-à-dire à l'état d'écriture authentique, certaine, infaillible, vraie. Ces conditions sont au nombre de trois.

Premièrement, l'écriture doit être publique. Tout ce qui est secret n'a point d'autorité; toute écriture mystérieuse est une écriture vaine, parce qu'elle n'a pas été contrôlée. Rien n'est puissant en ce genre que

par le contrôle de tous. Le peuple est le seul notaire capable de certifier sa propre histoire, parce qu'il est la réunion de tous les âges, de toutes les pensées, de tous les intérêts, et qu'une conjuration populaire pour mentir à la postérité est un spectacle qui, loin de s'être vu, ne peut pas même se concevoir. Un homme fabrique l'erreur; un peuple a trop d'idées et de passions diverses pour s'entendre dans le but de tromper les siècles futurs. Un peuple, d'ailleurs, n'est jamais seul : il vit entre les peuples contemporains dont l'histoire est mêlée à la sienne, et fût-il capable d'un mensonge unanime, il soulèverait inévitablement la protestation du siècle même sous les yeux duquel il aurait inauguré son complot.

La seconde condition de l'écriture pour arriver à l'état d'histoire est de porter sur des événements publics. Tout fait qui n'est pas public n'est pas du domaine de l'histoire, par la raison que je disais tout à l'heure; car un fait qui n'est pas public, qui est-ce qui l'a vu? C'est un homme, ces trois hommes, si vous voulez; mais l'histoire ne peut pas reposer sur le témoignage d'un homme, ni de trois hommes; ce n'est pas là de l'histoire, c'est du mémoire. Le mémoire porte sur des faits privés, tandis que l'histoire porte sur des événements publics. Par exemple, que Louis XIV ait conquis la Flandre, la Franche-Comté, l'Alsace, la Lorraine; qu'il ait attaché ces provinces au royaume de France, d'abord par ses armes, puis par des traités, voilà de l'histoire, ce sont des événements qui intéressaient la France et toutes les nations de l'Europe, et

qui ont eu cent millions d'hommes pour spectateurs. Mais que Louis XIV, dans sa chambre à coucher de Versailles, ait dit en présence de M. le duc de Saint-Simon telle parole qui est rapportée dans les livres de cet homme d'esprit, ce n'est plus là que du mémoire. Sans doute, cet élément secondaire entre pour beaucoup dans la composition des annales du genre humain, parce que nous ne supporterions pas des récits où n'apparaîtraient que les grandes lignes de l'architecture historique; les détails privés nous charment plus encore que les mouvements généraux du monde; ils se rapprochent davantage de notre existence personnelle, et font descendre jusqu'à nous les plus éminents personnages des temps accomplis. Dénués d'ailleurs de la solennelle certitude de l'histoire, ils ne manquent pas toujours d'une sanction grave, quoique d'un ordre inférieur; les actions privées s'entrelacent aux actions publiques; des témoignages nombreux et concordants établissent le rapport des unes aux autres, et le tout va d'un pas qui n'est pas trop inégal. Cependant, dès qu'on aspire à la certitude historique absolue, il est nécessaire de séparer les deux éléments, et de rendre au premier, par cette séparation, toute sa force et tout son éclat.

La troisième condition nécessaire pour élever l'écriture à l'état d'histoire, est que les faits se coordonnent dans une trame publique et générale. Rien n'est isolé dans les événements du monde; ils se lient entre eux par un enchaînement semblable à celui qui resserre les idées dans le tissu logique d'un discours. L'histoire doit

reproduire cette génération continue de manière à ce que tous les faits qu'elle rapporte entrent naturellement dans la suite des choses dont l'ensemble progressif constitue la vie du genre humain. Un fait solitaire n'est pas un fait historique; il ne se tient pas debout, il est en l'air. Bien moins encore appellerons-nous de ce nom un fait qui ne peut prendre place dans la trame générale de l'histoire sans en troubler toute l'économie; c'est le signe infaillible de l'imposture. La force de l'histoire, comme la force de tout ordre réel, est dans l'ensemble et la liaison. Quand un homme est seul, ce n'est rien; quand un fait est seul, ce n'est rien. Mais qu'un homme entre en société avec d'autres, c'est une famille, un peuple, c'est le genre humain tout entier. Et de même, qu'un fait entre en société historique avec d'autres, et non pas seulement avec d'autres, mais avec tous les autres, qu'il soit nécessaire à la trame générale de l'histoire, que l'histoire ne puisse pas se construire sans cet événement, alors il n'a pas seulement la force d'un fait historique, il a la force de l'histoire tout entière; il faut le subir, ou nier la vie totale du genre humain.

Ainsi, écriture publique, faits publics, trame publique, voilà les trois éléments de l'histoire; et quand ces trois éléments sont réunis, j'affirme que l'histoire existe, et qu'on ne saurait y résister sans résister à la force même du sens commun. En effet, Messieurs, pour que dans ce cas-là l'histoire fût trompeuse, voici ce qui devrait être possible : il faudrait qu'un homme, le premier venu, exposant en public des événements d'une nature publique, ces événements supposés faux fussent

admis comme vrais, et rattachés, malgré leur fausseté, à la trame générale de l'histoire. Or cela est de toute impossibilité, et rien n'est plus simple que de vous en donner la preuve. Permettez-moi seulement une supposition. Je suppose que demain matin il me plaise de publier un livre dont je résume ainsi la substance : Le 1er janvier 1847, la France a déclaré la guerre aux trois grandes puissances continentales de l'Europe. Cette guerre avait pour but de rétablir le droit des gens et la foi des traités compromis par des actes violents. On s'est rencontré dans les plaines de Mayence. La France comptait six cent mille hommes sous les armes, les ennemis en avaient un million. La bataille a duré dix jours consécutifs; le dixième jour, au matin, le sort s'est prononcé en faveur des Français. Les plénipotentiaires de l'Europe se sont réunis à Mayence, et ont signé un traité qui a mis fin à la guerre par un partage nouveau du continent européen.

Je vous le demande, Messieurs, croyez-vous que ce roman politique eût des chances d'imposer à la postérité? N'est-il pas manifeste que la France l'accueillerait avec le plus profond mépris? Si la France l'acceptait, n'est-il pas manifeste que toute l'Europe le livrerait à la dérision? Et si, par un acte de démence universelle, la France et l'Europe consentaient à la revêtir d'une absurde autorité, n'est-il pas manifeste qu'on ne parviendrait pas à l'introduire dans le tissu de l'histoire, puisque l'état de toutes les affaires contemporaines, et par suite, de toutes les affaires à venir, serait en contradiction avec cette prétendue

guerre et ce traité fictif? Le mensonge, pour se soutenir, exigerait un mensonge perpétuel, et la conjuration d'un seul moment contre la vérité, une conjuration poursuivie jusqu'au dernier jour du monde. L'impossibilité d'un tel concours et d'une telle persévérance dans une imposture universelle, n'est pas seulement une impossibilité morale, c'est une impossibilité métaphysique et absolue.

Or, Messieurs, à quelque époque de l'humanité que nous nous reportions, cette impossibilité sera la même. Partout et toujours, une écriture publique rapportant des événements publics qui se placent naturellement dans la suite générale de l'histoire, sera une écriture authentique et vraie, parce que partout et toujours il y aura impossibilité, dans de telles circonstances, de tromper le genre humain sur sa propre vie, ou d'obtenir de lui de se mentir à lui-même sans but et contre toute raison. Et, remarquez-le bien, Messieurs, l'histoire existant une fois, le temps n'a pas le privilége d'en diminuer la force : il la confirme, loin de la diminuer. Je dis d'abord qu'il ne la diminue pas, et pour preuve, je vous propose ceci : Pensez à César, puis pensez à Louis XIV, et cherchez à discerner si la certitude historique de Louis XIV et la certitude historique de César diffèrent par la plus légère nuance dans votre esprit. Évidemment elles ne diffèrent pas : et pourtant dix-sept siècles séparent Louis XIV de César ; mais ces dix-sept siècles s'évanouissent devant votre pensée par le coup d'œil électrique qui la porte subitement de l'un à l'autre, et lui fait voir non-seulement que la base historique de

César est la même que la base historique de Louis XIV, mais encore qu'en doutant du premier il faudrait douter du second, puisque sans César l'histoire tout entière perdrait son enchaînement, et avec son enchaînement la principale cause de sa solidité. Je dis davantage encore : je dis que le temps confirme la certitude de l'histoire au lieu de la diminuer. Pourquoi cela? Parce que le temps, à chaque pas qu'il fait, développe la toile historique, et que chaque point de l'histoire entrant en participation de la force solidaire du tout, plus cette force s'accroît par la répercussion des événements les uns sur les autres, plus chaque point particulier s'assied, se soutient et s'étend. Ainsi, Moïse a été consolidé par Jésus-Christ; car, bien que Moïse eût écrit publiquement sur des événements publics, la trame de l'histoire était courte de son temps; elle avait besoin de gagner de l'ampleur, et lorsque Jésus-Christ s'y fut placé, sa présence illumina le passé mosaïque, comme l'avenir chrétien devait à son tour rejaillir jusque sur Jésus-Christ. D'où il suit que nous ne faisons pas un mouvement à l'heure qu'il est, sans apporter encore à Moïse l'éclat d'une nouvelle confirmation, parce que, dans tout ce que nous faisons, c'est lui qui nous porte, et c'est nous, à notre tour, qui expliquons tout ce qu'il a fait. Le fil de l'histoire va et revient sans cesse du passé à l'avenir, de l'avenir au passé, et ce que nous voyons de nos yeux sera plus clair à notre postérité qu'à nous-même, parce qu'elle achèvera sur la toile où nous travaillons des dessins qui ne sont pas encore sortis de la main de l'ouvrier. Comme un édifice dont le faîte

couvre la base, ainsi est l'histoire; comme une terre qui s'affermit à force d'être foulée aux pieds, ainsi est encore l'histoire sous les pas des générations. En un mot, le temps, qui semblait le plus grand ennemi de l'histoire, une fois qu'elle est fondée, la protége et l'affermit.

Mais l'histoire existe-t-elle? Tout ce que nous venons de dire est-il autre chose qu'une magnifique spéculation? Le genre humain connaît-il sa vie? Y a-t-il au monde une histoire du monde? C'est demander, Messieurs, s'il existe des écritures publiques contenant une longue trame d'événements publics : or ces écritures et cette trame sont sous vos yeux. L'humanité connaît sa vie primitive par quelques traditions fondamentales recueillies à temps, et que confirme leur universalité; elle connaît sa vie subséquente depuis Moïse par une histoire ininterrompue qui est allée toujours en se développant. De Moïse à Hérodote, c'est l'aurore de l'histoire; d'Hérodote à Tacite, c'est la matinée de l'histoire; Tacite en est le midi, et ce midi dure encore. Il est même devenu plus éclatant depuis trois siècles, par une invention célèbre qui a augmenté de beaucoup la publicité et l'immortalité de l'écriture. Comme Dieu avait donné l'écriture à nos pères quand la tradition était en péril de s'obscurcir, il leur a donné l'imprimerie quand l'écriture elle-même était menacée d'oubli et de confusion par la trop grande quantité des monuments. L'imprimerie a sauvé l'histoire quinze cents ans après Jésus-Christ, comme l'écriture avait sauvé la tradition quinze cents ans avant lui.

Cela étant donc, Messieurs, et l'histoire existant depuis trente siècles passés, la question est de savoir si Jésus-Christ est dans l'histoire ou s'il est hors de l'histoire. J'affirme qu'il est dans l'histoire, et que nul au monde n'y occupe une place plus importante et plus assurée que la sienne.

Qu'ai-je à faire, Messieurs, pour le prouver. Evidemment trois choses : montrer que la vie de Jésus-Christ est contenue dans une écriture publique, qu'elle est un tissu d'événements publics, et qu'elle entre naturellement dans la trame publique de l'histoire.

Or la vie de Jésus-Christ est contenue dans les Évangiles, et les Évangiles sont une écriture publique, voilà ma première proposition. Mais vous m'arrêtez immédiatement, et vous me dites : Qu'est-ce qui prouve que les Évangiles étaient une écriture publique? Ne sont-ce pas les Évangiles eux-mêmes, et ne prouvez-vous pas ainsi la question par ce qui est en question? Messieurs, si les Évangiles commençaient ou étaient toute l'histoire, il serait difficile peut-être de répondre à votre interruption; mais vous n'avez pas si vite oublié, je le pense, que l'histoire préexiste à Jésus-Christ, et Dieu, qui voulait nous donner la certitude de l'existence et des gestes de son Fils, avait apparemment préparé le terrain où nous devions un jour le rencontrer. Ce terrain, c'est l'histoire, et au temps où se place la vie de Jésus-Christ, c'est-à-dire vers Auguste, l'histoire avait dans le monde un état qui ne dépendait pas de nous. Ce n'est pas nous, catholiques, qui faisions l'histoire; elle se faisait sans

nous et contre nous. Elle était entre les mains de nos ennemis, et si nous commencions alors l'histoire de l'Église, celle du monde se poursuivait sur un plan qui n'était pas le nôtre et où aucun pouvoir ne nous était réservé. Or voilà l'histoire que j'invoque en ce moment pour établir la publicité des Évangiles, et je m'appuie avant tout sur une observation que je crois fondamentale : les Évangiles, dirai-je, étaient une écriture publique, parce qu'ils appartenaient à une société doctrinale publique.

Que les premiers chrétiens formassent une société doctrinale, la chose est claire de soi ; que cette société fût publique, cela n'est pas douteux non plus : et pourtant il importe de l'établir avec la dernière rigueur, car tout gît là. On conçoit, en effet, que quelques hommes réunis sous terre et prêchant une doctrine secrète eussent pu préparer dans l'ombre un livre mystérieux qui n'eût été l'objet d'aucun contrôle et qui se fût répandu de main en main, en gagnant de l'autorité avec le temps. Mais si la société des chrétiens a été publique tout d'abord ; si, dès le surlendemain de la mort du Christ, ses apôtres ont paru sur les places de la Judée, et bientôt sur les places de l'empire romain, provoquant non pas une guerre occulte, mais une guerre éclatante ; s'ils ont dit hardiment aux Juifs : *Jésus de Nazareth, cet homme approuvé de Dieu parmi vous, puissant par les vertus, les prodiges et les signes que Dieu a faits par lui au milieu de vous, comme vous le savez ; ce même Jésus que, suivant les conseils et la prescience de Dieu, vous avez livré et mis à mort*

par la main des méchants, Dieu l'a ressuscité (1); si, traînés devant tous les tribunaux de l'empire, lorsqu'on leur a dit : Qui êtes-vous? ils ont répondu : Nous sommes chrétiens, c'est-à-dire les enfants du Christ qui a été mis à mort, mais que le bras de Dieu, plus puissant que toutes les conjurations de l'homme, a tiré de sa tombe et a élevé pour être à jamais la tête et le chef de toutes les nations; s'ils ont dit cela, s'il est certain qu'ils l'ont dit, certain non pas seulement par des écrits venus de nous, mais par des écrits venus des étrangers, de nos ennemis, par une multitude de monuments, j'aurai le droit de conclure que la société chrétienne, à son commencement, a été une société publique, et que, à la différence de tant de choses qui se préparent sous terre, parce qu'elles n'ont pas foi dans leur force et leur légitimité, l'Église catholique a commencé publiquement, comme elle a continué publiquement.

Arrivons à la preuve, et écoutez Tacite, le plus célèbre des historiens, Tacite, chargé par Dieu de graver dans l'histoire l'acte de naissance et l'acte de mort de son Fils unique Jésus-Christ. Vingt-sept ans après ce grand drame du Calvaire, Néron eut la fantaisie de brûler Rome, et pour couvrir l'horreur de cette abominable action, il fit saisir, dit Tacite, une *immense multitude d'hommes, — ingens multitudo.* Quels étaient ces hommes? Tacite va les définir : c'étaient des hommes *que le vulgaire appelait chrétiens,* —

(1) Actes des Apôtres, chap. 1, vers. 22, 23, 24.

quos vulgus christianos appellabat... Remarquez ce mot *vulgus;* vingt-sept ans après la mort de Jésus-Christ, le nom de ses disciples était vulgaire à Rome, la capitale du monde. Mais qu'est-ce que c'était que les chrétiens? Tacite va nous le dire? *L'auteur de ce nom était le Christ, — auctor nominis hujus Christus.* Vous entendez, Messieurs, vous entendez, et la date de ce texte, qui n'a jamais été contesté par personne, est authentique; elle est marquée par l'incendie de Rome, l'an 64 de l'ère chrétienne, c'est-à-dire vingt-sept ans après la mort de Jésus-Christ. Mais est-ce là tout? Non, vous allez entendre mieux, vous allez entendre le symbole des apôtres sous la plume et avec l'encre de Tacite. L'historien avait à dire ce que c'était que le Christ; il continue donc: *L'auteur de ce nom était le Christ, qui, sous le règne de Tibère, avait été mis à mort par le procurateur Ponce-Pilate, — auctor nominis hujus Christus, qui, Tiberio imperitante, per procuratorem Pontium Pilatum supplicio affectus erat.* Encore une fois, est-ce Tacite qui parle, ou est-ce le symbole des apôtres? Le symbole des apôtres dit: *Qui passus est sub Pontio Pilato;* Tacite dit: *Qui per procuratorem Pontium Pilatum supplicio affectus erat.* C'est bien Tacite, un étranger, un profane, un homme qui, en écrivant ces choses sur un indestructible airain, ne savait pas même ce qu'il disait. Et que disait-il des chrétiens, de cette immense multitude que le vulgaire appelait du nom de chrétiens? Il en disait ce que voici, toujours dans le même texte: *Cette détestable su-*

perstition, réprimée pour le moment, faisait une nouvelle irruption, non-seulement dans la Judée, origine de ce mal, mais jusque dans Rome, — repressaque in præsens exitialis superstitio rursus erumpebat, non modo per Judæam originem hujus mali, sed per Urbem etiam. Quel texte, Messieurs! quelle précision! que de choses en deux lignes! Ainsi donc, vingt-sept ans après la mort de Jésus-Christ, les chrétiens formaient à Rome une immense multitude; ils étaient connus du vulgaire sous leur véritable nom; même avant cette époque, ils avaient déjà été réprimés par l'autorité publique, mais cette répression ne les empêchait pas de se propager avec une telle puissance, que Tacite l'appelle une irruption; ils comparaissaient devant les tribunaux et y rendaient témoignage de leur foi; car Tacite ajoute qu'ils furent saisis *sur leur aveu, — primo correpti qui fatebantur.* Ils étaient *odieux à tous, — invisos*, et leurs mœurs différaient tellement des mœurs générales, que, selon la remarque de l'historien, *ils furent moins convaincus du crime d'incendie que de haine envers le genre humain, — haud perinde in crimine incendii, quam odio humani generis convicti sunt* (1). Et Tacite savait tout cela; il était au courant de la vie de Jésus-Christ; il connaissait Ponce-Pilate; le drame du Calvaire lui était présent.

Voulez-vous une autre preuve de la vie publique des chrétiens dès l'origine du christianisme? Dieu et l'his-

(1) *Annales*, liv. 15.

toire ne vous la refuseront pas. L'an 98 de l'ère chrétienne, soixante et un ans après la mort de Jésus-Christ, Trajan monte sur le trône, et l'histoire nous apporte une lettre d'un de ses proconsuls au sujet des chrétiens, le proconsul de Bithynie et du Pont, Pline le Jeune, homme célèbre. Car, remarquez-le, Messieurs, quand Dieu veut écrire l'histoire, il n'est pas malhabile à choisir ses historiens. Tout à l'heure nous étions avec Tacite, voici maintenant Pline le Jeune dans une lettre officielle adressée à Trajan. Il écrit à l'empereur pour le consulter sur la procédure qu'il faut suivre contre les chrétiens; car, dit-il, « je n'ai jamais assisté à ce genre de causes, et je ne sais pas ce que l'on a coutume d'y rechercher et d'y punir, ni à quel degré. Mon hésitation n'est donc pas médiocre pour savoir s'il faut tenir compte de la différence des âges, ou ne s'en pas préoccuper; s'il faut pardonner au repentir, ou s'il est inutile de cesser d'être chrétien quand une fois on l'a été; si c'est le nom que l'on poursuit, même exempt de crimes, ou si ce sont les crimes attachés au nom. » Quelles questions, Messieurs, de la part d'un homme d'esprit et d'un homme de bien! Un nom coupable! des crimes attachés à un nom! Mais que voulez-vous? Pline trouvait sur son chemin des habitudes déjà invétérées contre une société d'hommes en lutte ouverte avec l'empire romain, et l'on voit jusque dans les absurdes choses qu'il dit, le désir d'être le plus doux possible sans déplaire à l'empereur. Sa lettre se termine par la remarque « qu'un grand nombre de personnes de tout âge, de

tout rang et de tout sexe, se trouvaient compromises, et que d'autres le seraient plus tard; que non-seulement les villes, mais les bourgs et les campagnes étaient inondés de cette contagieuse superstition; qu'enfin les temples désolés, et les cérémonies sacrées interrompues depuis longtemps, commençaient à revivre, grâce aux poursuites exercées contre les chrétiens. »

Cette peinture, Messieurs, jointe à celle de Tacite, ne laisse aucun doute sur le point capital qui nous préoccupe, savoir: que, dès l'origine du christianisme, les chrétiens vivaient dans une société constituée publiquement. Et d'ailleurs, le résultat même qu'ils ont obtenu dans le court espace de trois siècles, en est une preuve surabondante. Au bout de trois siècles, les chrétiens ont été les maîtres de l'empire romain; ils ont porté au trône le premier César qui eût embrassé leur foi, et, non contents de ce prodige de leur puissance, ils ont dit à Constantin: Recule jusqu'au Bosphore, car ici, à Rome, doit être posée la chaire de saint Pierre, le pêcheur de Galilée. Et Constantin, par une obéissance instinctive à ce commandement inexprimé de la Providence, alla porter jusqu'aux bords de l'Euxin une preuve encore subsistante de l'avénement social de Jésus-Christ. Or, Messieurs, jamais une société secrète n'a été capable d'un tel succès. Tout ce qui commence dans l'ombre s'achève dans l'ombre. Quand on vous parle d'une société secrète, c'est comme si l'on vous disait que le néant s'est associé. Sans doute ces complots ténébreux pourront travailler sourdement, ébranler les fondements des États, préparer des

jours de ruines; mais ils n'arriveront jamais à la vie réglée et publique. Tout ce qui commence sous terre est frappé de l'incapacité de vivre en plein jour et en plein air. C'est pourquoi l'avénement de la société chrétienne à l'empire, sous Constantin, est une preuve suffisante à elle seule que l'œuvre chrétienne a été une œuvre constamment publique.

Mais si les premiers chrétiens formaient une société publique, et en même temps une société doctrinale, il s'ensuit nécessairement que leurs écrits étaient publics. Cherchez à concevoir une société doctrinale publique qui cache ses écrits, vous n'en viendrez pas à bout. Car comment serait-elle publique, si elle ne disait pas hautement ce qu'elle croit? et comment dirait-elle hautement ce qu'elle croit, si elle cachait ses écrits, et ceux-là même qui servent de fondement à sa foi? Encore que les Évangiles n'aient pas été rédigés à l'instant même qui suivit la mort et la résurrection de Jésus-Christ, ils se publiaient dans tout l'univers par les prédications apostoliques, et lorsqu'ils parurent successivement, la tradition toute jeune et toute vivante se fondit avec eux dans une même authenticité. Une lutte de près de trois cents ans commença sur le texte même des Évangiles entre les catholiques d'une part, les hérétiques et les philosophes de l'autre part. Cette lutte a laissé des monuments très-nombreux. On y voit Celse et Porphyre suivre pas à pas, sur les Évangiles, la vie du Sauveur. Ils n'en contestent pas la publicité et l'authenticité. Les hérétiques font quelque chose de plus. Non-seulement ils argumentent du texte

consacré par l'adhésion de l'Église, mais ils se fabriquent des Évangiles apocryphes pour les opposer aux Évangiles approuvés, tant il est vrai que toute la discussion portait sur ces textes fondamentaux. On a eu la simplicité de se faire une arme contre nous des Évangiles apocryphes, c'est-à-dire d'invoquer contre Jésus-Christ des livres où les principaux mystères de sa vie et de sa mort étaient reconnus, et où l'altération même de certaines parties prouvait d'autant plus la vérité de l'ensemble. Il est très-simple qu'une grande publicité appelle des contrefaçons; c'est même là le signe par excellence du succès. Toute idée, tout style, tout mode qui réussit, provoque une nuée d'imitateurs ou de spéculateurs. Mais qu'est-ce que cela fait à l'homme ou à la chose qui est l'objet de tout ce travail? A tout le moins, ce n'est pas la publicité qui en souffre; or la publicité de la vie de Jésus-Christ par les Évangiles et les livres primitifs des chrétiens est précisément le point que je voulais établir, et je ne crois pas que vous m'en demandiez davantage en ce moment.

La vie de Jésus-Christ a été entourée dès l'origine d'une immense publicité. Ses disciples ont formé dès l'origine une société publique; leur profession de foi, leurs écrits, ont rempli tous les tribunaux et toutes les écoles de la terre, et finalement, en trois siècles, l'empereur était publiquement chrétien, et le vicaire de Jésus-Christ siégeait publiquement à Rome. Tout cela est certain par l'histoire profane autant que par l'histoire chrétienne. Ce premier point est acquis.

Quant aux événements qui composent la vie même de Jésus-Christ, leur nature est aussi d'une manifeste et éclatante publicité. De quoi s'agit-il? Était-ce d'un philosophe enseignant quelques disciples sous un portique ou dans un jardin? N'était-ce que Socrate, si célèbre soit-il? Non, il s'agissait d'un homme fondateur d'une religion nouvelle, chose qui touche à tout, aux traditions, aux lois, aux mœurs, aux sentiments, aux intérêts les plus sacrés; il s'agissait d'un homme fondateur d'une religion exclusive, et qui ne se proposait rien moins que de renverser tous les cultes et tous les sacerdoces existants; il s'agissait d'un homme opérant, disait-on, en public, des prodiges inouïs, et accompagné partout d'une foule innombrable, attirée par ses œuvres et sa doctrine; il s'agissait d'un homme appelé au tribunal suprême de sa nation, condamné, mis à mort, puis, disait-on, ressuscité, et ayant envoyé ses disciples à la conquête morale de l'univers; il s'agissait d'un homme ayant réussi à soulever une foi inébranlable dans le cœur d'une multitude d'hommes de toutes les nations, et devenu par son nom seul le point de ralliement d'une nouvelle société. Si jamais il y eut des événements publics, c'étaient assurément ceux-là.

Et ces événements qui contredisaient toute la vie passée du genre humain, qui devaient, par conséquent, s'ils étaient faux, être repoussés de la trame générale de l'histoire par une invincible impossibilité de les y faire cadrer, ont-ils ou non pris leur place dans cet enchaînement rigoureux de la vie humaine depuis trois

mille ans? Ils ont fait plus qu'y prendre leur place, Messieurs; sans eux l'histoire est une énigme incompréhensible. En effet, de Moïse à Pie IX, ces deux termes extrêmes des annales du monde, quelle est la question principale de l'histoire? Est-ce la fondation et la chute des empires d'Assyrie, la guerre de Troie, les conquêtes d'Alexandre, la fortune des Romains, l'élévation des peuples modernes, la découverte de l'Amérique, les progrès de la science et de l'industrie dans les temps nouveaux? Non, aucune de ces questions, si vastes qu'elles soient, n'est la question principale de l'histoire, celle qui embrasse la totalité des trois mille ans qui vivent dans la mémoire du genre humain. La question principale, parce qu'elle contient tout, le passé, le présent et l'avenir, est celle-ci: Le monde ayant été idolâtre dans les temps antérieurs à Auguste, comment est-il devenu chrétien dans les temps postérieurs? Voilà les deux versants qui partagent toute l'histoire, le versant de l'antiquité et le versant des âges nouveaux: l'un est idolâtre, plongé dans le matérialisme le plus effréné; l'autre est chrétien, purifié aux sources d'un spiritualisme accompli. Dans le monde antique, la chair prévaut publiquement sur l'esprit; dans le monde présent, l'esprit prévaut publiquement sur la chair. Quelle en est la cause? Qui a produit un changement aussi grand et d'une étendue aussi générale entre les deux temps de l'humanité? Qui a modifié à ce point la forme humaine et le cours de l'histoire? Vos pères adoraient des idoles; vous, leur postérité, venus d'eux par un sang corrompu, vous

adorez Jésus-Christ. Vos pères étaient matérialistes jusque dans leur culte; vous êtes spiritualistes jusque dans vos passions. Vos pères niaient tout ce que vous croyez; vous niez tout ce qu'ils croyaient. Encore une fois, quelle en est la raison? Il n'y a pas dans l'histoire d'événements sans causes, pas plus qu'en mathématiques il n'y a de mouvement sans un moteur. Où est la cause historique qui a fait du monde idolâtre le monde chrétien, qui a donné Charlemagne pour successeur à Néron? Vous êtes obligés de la connaître, ou du moins de la chercher. Nous, catholiques, nous disons que ce changement prodigieux correspond à l'apparition sur la terre d'un homme qui s'est dit le Fils de Dieu, envoyé pour effacer les péchés du monde; qui a prêché l'humilité, la pureté, la pénitence, la douceur, la paix; qui a vécu pieusement avec les petits et les simples; qui est mort à une croix, les bras étendus sur nous tous, pour nous bénir; qui nous a laissé dans l'Évangile sa parole et son exemple, et qui, ayant ainsi touché l'âme de plusieurs, pacifié leur orgueil et corrigé leurs sens, a laissé en eux une joie calme si surprenante, que le parfum s'en est répandu aux extrémités du monde, et a séduit jusqu'à la volupté. Nous disons cela. Oui, un homme, un seul homme a fondé l'empire des chrétiens sur les ruines de l'empire idolâtrique, et nous ne nous en étonnons pas, parce que nous avons remarqué dans l'histoire que tout bien comme tout mal part toujours d'un principe un, d'un homme dépositaire de la force cachée du démon ou de la force invisible de Dieu. Nous disons cela, et nous appuyons notre parole de monu-

ments ininterrompus qui commencent à Moïse pour venir jusqu'à nous; nous en appelons à une publicité de trente-deux siècles consécutifs; nous lions entre eux le peuple juif, Jésus-Christ, l'Église catholique, ou plutôt nous ne les lions pas entre eux, ils se présentent à nous étroitement enchaînés dans une suite de choses qui se soutiennent l'une par l'autre; nous en appelons enfin à toute la trame de l'histoire, et au nom de cette trame immense qu'il est absolument nécessaire d'admettre et d'expliquer, nous vous disons: Jésus-Christ est le mot suprême de l'histoire, il en est la clef et la révélation. Non-seulement il entre dans l'histoire, il s'y place au milieu de tous les événements, sans peine et à l'aise, mais l'histoire n'est pas possible sans lui. Essayez, en suivant la ligne des monuments, de passer du monde ancien au monde nouveau, et de vous expliquer sans Jésus-Christ comment le Pape a remplacé les Césars au Vatican. Le pourrez-vous? Et si une lueur de bonne foi reste au fond de votre âme, ne serez-vous pas obligés de dire comme nous : Oui, c'est au Christ, au Calvaire, à ce sang répandu, que la rénovation du genre humain a commencé.

Aussi, Messieurs, avant notre âge, personne n'avait osé nier la réalité historique de Jésus-Christ, personne. Avant vous, bien avant vous, Jésus-Christ avait des ennemis; car avant vous l'orgueil existait, et l'orgueil est le premier ennemi de Jésus-Christ. Avant vous, Jésus-Christ avait des ennemis; car avant vous la volupté existait, et la volupté est la seconde ennemie de Jésus-Christ. Avant vous, Jésus-Christ avait des enne-

mis; car avant vous l'égoïsme existait, et l'égoïsme est le troisième ennemi de Jésus-Christ. Et cependant, lorsqu'il a paru pour la première fois, quand il est venu avec sa croix saper votre orgueil, insulter vos sens, traîner votre égoïsme aux gémonies, que lui a-t-on dit? L'orgueil, la volupté, l'égoïsme, avaient alors, comme aujourd'hui, à leur service des gens d'esprit, Celse, Porphyre, toute l'école des Alexandrins, et les gens heureux qui aiment la vie, et la tourbe des courtisans toujours prête à voir dans la vérité une secrète ennemie du pouvoir. Qu'ont-ils dit du Christ? Ils l'ont poursuivi par le supplice des siens, par la dérision de sa vie, par la discussion de ses dogmes, par l'oppression appelée au secours d'une cause qui trahissait la liberté; mais leurs livres subsistant dans mille débris, grâce à l'imprimerie, que j'appelais tout à l'heure le salut de l'histoire, leurs livres en font foi, pas un d'eux n'a nié la réalité de la vie de Jésus-Christ. Vous seuls, venus dix-huit siècles après, et croyant que le temps, qui confirme l'histoire, en est le destructeur, vous avez osé combattre la clarté même du soleil, espérant que toute négation est au moins une ombre, et que l'imbécillité humaine cherchant un refuge contre la sévérité de Jésus-Christ, accepterait toute arme pour se défendre et tout bouclier pour se couvrir. Vous vous êtes trompés. L'histoire subsiste malgré la négation, comme le cœur de l'homme subsiste malgré la débauche des sens, et Jésus-Christ reste, sous l'abri d'une publicité sans exemple et d'une nécessité sans contre-poids, au sommet de l'histoire.

Toutefois, vous me jetterez un dernier mot, vous me direz : S'il ne s'agissait que de faits humains, tels que ceux dont se composent les annales ordinaires des peuples, il est manifeste que la vie de Jésus-Christ contenue dans les Évangiles serait hors de toute discussion. Mais il s'agit dans cette vie d'événements qui n'ont aucune proportion avec ceux dont nous sommes habituellement les témoins. C'est un Dieu qui s'est fait homme, qui est mort, qui est ressuscité : comment voulez-vous que nous admettions de si étranges faits sur un ensemble de témoignages humains? Car enfin des écritures publiques, des événements publics, la trame publique et générale de l'histoire, tout ce concours de preuves est purement de l'homme, et c'est sur ce fondement mortel que vous posez une histoire où tout est surhumain. La base croule évidemment sous le fardeau.

Messieurs, je ne méconnais pas la force de cette objection. Oui, je comprends que quand il s'agit de l'histoire d'un Dieu, il y faut une autre encre que pour l'histoire du plus grand homme du monde, c'est vrai. Mais aussi je crois que Dieu a résolu l'objection en créant pour son Fils unique, Jésus-Christ, une histoire qui n'est pas humaine, c'est-à-dire qui est dans des proportions si au-dessus du néant de l'homme, que la puissance historique ordinaire n'y aurait évidemment pas suffi. En effet, où trouverez-vous l'enchaînement du peuple juif, de Jésus-Christ et de l'Église catholique? Qu'y a-t-il de pareil nulle part? Et, de plus, sans revenir sur ce qui est déjà énoncé, dites-moi, je vous

prie, parmi les histoires que vous connaissez, celle qui a eu pendant trois siècles des témoins morts pour l'attester? Où sont les témoins qui ont donné leur vie en faveur de l'authenticité des plus grands hommes et des plus grands événements? Qui est mort pour assurer l'histoire d'Alexandre? Qui est mort pour assurer l'histoire de César? Qui? mais personne. Personne au monde n'a jamais répandu son sang pour communiquer un degré de plus d'évidence à la certitude historique de quoi que ce soit. On laisse l'histoire aller son train. Mais la faire avec son sang, cimenter le témoignage historique pendant trois cents ans avec du sang humain, voilà ce qui ne s'est pas vu, sauf de la part des chrétiens pour Jésus-Christ. On nous a interrogés trois siècles durant, pour savoir qui nous étions; nous avons dit : Chrétiens. On nous a répondu : Blasphémez le nom du Christ, et nous avons dit : Nous sommes chrétiens. On nous a tués pour cela dans des supplices affreux, et, entre les mains des bourreaux, notre dernier soupir exhalait le nom de Jésus, comme un baume pour le mourant et un témoignage pour le vivant au siècle des siècles, Jésus-Christ. Nous ne sommes pas morts pour des opinions, mais pour des faits, le nom même de martyrs le prouve, et Pascal a dit excellemment : « J'en crois des témoins qui se font égorger. » Et quoiqu'il y ait insolence à vouloir mieux dire que Pascal, je dirai pourtant mieux que lui : J'en crois le genre humain qui se fait égorger.

Voulez-vous une autre marque par où se révèle encore l'élévation de Jésus-Christ, dans l'histoire, par-dessus

toute histoire? Dites-moi quel est l'ancien peuple du monde, le plus célèbre, à votre choix, qui ait laissé des gardiens sur son tombeau pour y garder son histoire? Où sont les survivants des Assyriens, des Mèdes, des Grecs, des Romains? où sont-ils? Quel peuple mort rend témoignage de sa vie? Un seul peuple, le peuple juif, à la fois mort et vivant, relique du monde ancien dans le monde nouveau, et témoin à charge contre lui-même du Christ par lui crucifié. Dieu nous a conservé cet irréprochable témoin; je le produis, il est là. Regardez-le! le sang est dans ses mains. Et nous aussi, catholiques, nous, l'Église, nous sommes à côté de lui, nous parlons avec lui et aussi haut que lui. Société vivante et universelle, nous portons dans les cicatrices de nos martyrs le sang versé par nous pour rendre témoignage à l'histoire de Jésus-Christ; et, de son côté, société vivante aussi, universelle aussi, le peuple juif porte un sang qui n'est pas le sien, mais qui n'est pas moins éloquent que le nôtre. Il y a deux témoins ici et deux sangs. Regardez-les! Regardez à la droite et à la gauche du Christ; voici le peuple qui l'a crucifié, voici le peuple qui est né de sa croix. Ils vous disent tous deux la même chose; tous deux souffrent depuis dix-huit cents ans un martyre qui ne se ressemble pas, mais qui a la même source; tous deux sont ennemis, et ils ne se rencontrent que dans une seule chose : Jésus-Christ! Ah! vous portez un défi à Dieu! Croyez-moi, quand l'homme porte des défis à Dieu, sa Providence s'est inévitablement ménagé une réponse, et vous venez d'entendre, au sujet

de l'histoire de Jésus-Christ, celle qu'il vous fait.

Je conclus, Messieurs : nier la réalité historique de la vie de Jésus-Christ est un acte de démence, un coup désespéré. Et vous ne serez pas peut-être sans vous demander pourquoi on l'a fait, soit directement, soit indirectement, avec ou sans précautions. C'est, Messieurs, que la réalité historique de Jésus-Christ une fois admise, même en bloc, le sentiment de sa divinité se fait jour dans l'esprit, et qu'il est difficile de ne pas succomber plus ou moins. Des ténèbres étaient nécessaires autour d'une existence aussi remarquable, liée d'ailleurs à tant de choses qui le sont aussi. La négation n'eût-elle pour résultat que d'exiger la preuve du fait, c'était déjà obtenir une discussion, et une discussion a du prix sur un terrain inattaquable; il semble que le prestige en soit diminué. Il vaut mieux enfin tenter quelque chose que de ne rien tenter du tout. Puis la haine aveugle, elle rend les yeux insensibles aux plus fortes clartés, et, en ce sens, il convenait que la réalité historique de Jésus-Christ fût attaquée, comme une preuve de la diminution intellectuelle de ceux qui se font ses ennemis. La vérité gagne aux violences de l'esprit comme aux violences du corps, et, tranquille dans l'aire inaccessible où Dieu l'a placée, sûre d'elle-même par quelque côté qu'on l'assiége, elle peut dire à l'homme, en imitant un vers fameux :

Conteste si tu peux, et *consens* si tu l'oses.

QUARANTE-TROISIÈME CONFÉRENCE

DES EFFORTS DU RATIONALISME POUR DÉNATURER LA VIE DE JÉSUS-CHRIST.

Monseigneur,

Messieurs,

Je vous ai prouvé dans notre dernière Conférence la réalité historique de Jésus-Christ. Mais qu'est-ce à dire, que je vous ai prouvé la réalité historique de Jésus-Christ? Cela veut-il dire qu'il demeure constant qu'à une certaine époque un homme a vécu qui s'appelait Jésus-Christ? Si nous n'avions prouvé que cela, nous n'aurions rien prouvé; car un nom n'est rien. Prouver la réalité historique d'un personnage, c'est prouver la réalité du type vivant qui le constitue. Ainsi, quand je nomme César, je ne nomme pas un homme tel quel; je nomme le Romain qui, avant Auguste, a conquis et gouverné les Gaules, qui, rappelé par le sénat, passa le Rubicon, s'empara de la dictature, et succomba enfin sous le poignard d'une conjuration. Et de même, quand je nomme Jésus-Christ, je nomme celui qui, au temps de Tibère, prêcha en Judée une doctrine religieuse, soutint sa parole par des actes dont vous vous réservez

le jugement, mais qui étaient au moins singuliers, se fit des disciples, et, après une condamnation suivie de sa mort, fut présenté à tout l'univers comme vivant, et fonda enfin cette hiérarchie, ce dogme, ce culte, cette Église catholique que nous voyons jusqu'à présent. Et avoir prouvé la réalité historique de Jésus-Christ, c'est avoir prouvé la réalité de ce type que je viens de dessiner à grands traits.

J'ai fait plus, Messieurs, j'ai prouvé en même temps l'authenticité des Évangiles. Car un livre est authentique quand il est historique, et j'ai montré que les Évangiles avaient tous les caractères de l'histoire, c'est-à-dire qu'ils étaient une écriture publique, contenant des faits publics adaptés à la trame générale et publique des annales du genre humain. C'est là la grande authenticité. Il en est une autre, secondaire et peu importante, qui consiste à connaître la date précise d'un livre et le nom exact de son auteur. Je la mets au-dessous de l'autre, parce qu'un livre peut avoir une date certaine et un auteur certain, sans jouir d'aucune valeur historique, tandis qu'un livre historique emporte avec soi la date et la suite des choses authentiquement promulguées par une invincible publicité. Les Évangiles sont authentiques des deux façons; mais la première et la grande authenticité suffisant à leur certitude, c'est à l'établir que je me suis attaché.

Peut-être en m'écoutant, Messieurs, vous vous êtes demandé à qui j'en voulais, et s'il était bien nécessaire de se donner tant de peine pour une chose qui ne semble pas contestée. Vous vous seriez trompés en cela. Non-

seulement dans un ouvrage célèbre, sur l'*Origine de tous les cultes,* Dupuis a nié la réalité historique de Jésus-Christ, mais il n'est pas un incroyant qui à quelque degré ne fasse de même, et n'ait besoin d'élever des nuages entre son esprit et cette formidable figure du Fils de Dieu venu dans la chair. De là vient que vous entendez redire si complaisamment et si faussement qu'aucun témoignage contemporain, en dehors de l'école chrétienne, n'atteste la présence de Jésus-Christ sur le théâtre de l'histoire. De là vient que le fameux texte de Flavien Josèphe sur la vie et la mort du Christ a été si vivement frappé de suspicion. Il n'est pas d'incroyant que la certitude historique des premiers temps du christianisme ne trouble et n'importune, et qui ne tienne à haut prix le moindre doute à cet égard. Il fallait donc leur en ôter la consolation, d'autant plus, Messieurs, qu'en vous démontrant la divinité de Jésus-Christ, j'avais supposé préalablement l'authenticité de sa personne et de son histoire, et que si je ne fusse revenu sur mes pas pour l'assurer définitivement, tout l'édifice de ma démonstration eût porté sur une hypothèse gratuite. Achevons aujourd'hui de substituer le fait à l'hypothèse en vous entretenant d'un autre effort du rationalisme, non plus pour anéantir la vie de Jésus-Christ, mais pour la dénaturer. Car, après avoir dit ou fait entendre que la vie du Christ était une fable, le rationalisme lui-même s'est aperçu que c'était trop demander à la crédulité humaine; il a craint la lumière toute-puissante du bon sens, et au commencement de ce siècle, non pas en Angleterre, non pas en France,

mais en Allemagne, un système nouveau s'est produit. On a dit : La vie du Christ n'est pas une fable, c'est un mythe. Qu'est-ce que le mythe? La vie du Christ est-elle un mythe? Tel est, Messieurs, l'objet de cette Conférence et de votre attention.

Rendons-nous bien compte d'abord des causes qui n'ont pas permis au rationalisme de sanctionner de son adhésion la réalité historique de Jésus-Christ. Assurément il reste bien des questions à vider, même lorsqu'on a dit : Jésus-Christ a vécu, son histoire est authentique, la publicité couvre de la plus décisive lumière les origines du christianisme et de la chrétienté. Cependant, Messieurs, ce pas fait, on se trouve tout de suite en face d'un dilemme très-simple : Ou bien Jésus-Christ et ses apôtres ont été sincères, ou bien ils ont été des imposteurs. Dire qu'ils ont été sincères, c'est au fond confesser la divinité de leur œuvre; car la réalité de la vie du Christ étant posée d'une part, et de l'autre la sincérité de cette même vie étant accordée, on ne peut pas, devant la nature et la suite des événements qui en forment le tissu, se défendre de cette conclusion : Jésus-Christ est Dieu. Si, au contraire, on affirme que Jésus-Christ et ses apôtres ont été des imposteurs, on se place dans une position très-dure à l'esprit. Pourquoi? Parce que tout Jésus-Christ, tous les apôtres, tous les martyrs sont la sincérité de l'homme à son degré le plus sensible; parce que Dieu a mis dans la personne de Jésus-Christ, dans la vie de ses apôtres, dans la mort de ses martyrs, un air et un parfum de bonne foi qui ne laisse pas supposer que toute cette belle histoire n'est, durant trois siècles,

qu'un amas d'impostures plongées dans le sang. Aujourd'hui d'ailleurs, le christianisme est sincère; on ne peut pas accuser de mensonge la multitude d'hommes civilisés qui croient à Jésus-Christ, qui prétendent avoir la démonstration quotidienne de sa divinité, qui disent qu'indépendamment de l'histoire évangélique, la seule action du Christ sur eux leur en manifeste la toute-puissante réalité; et c'est la thèse d'un Allemand célèbre qui, ayant fait le vide historique autour de lui, et constatant au dedans de son âme l'influence du Sauveur des hommes, disait à l'Allemagne : Mais moi qui vis, qui sens, qui pense, je vis avec Jésus-Christ, je sens avec Jésus-Christ, je pense avec Jésus-Christ; il m'élève au-dessus de moi, il me purifie, il me donne ce que rien de ce monde ne m'a jamais donné; il est donc plus que moi, plus que le monde, plus que l'âme, il est Dieu. Oui, nous sommes sincères, et si tous les chrétiens ne prouvent pas leur sincérité par leurs vertus, il en est beaucoup du moins qui rendent à Jésus-Christ ce témoignage de leur foi. Oseriez-vous les taxer d'hypocrisie? Oseriez-vous flétrir le cœur et les actions d'un si grand nombre d'hommes liés à vous par tant de nœuds? Hypocrites, et pourquoi, dans quel but? Quel plaisir d'être chaste par hypocrisie? Quel singulier dessein, et quel étrange salaire de ce sacrifice? Nous sommes donc sincères, et nous pouvons dire de Jésus-Christ, l'époux de nos âmes, comme Pauline de Polyeucte, et avec le même accent :

Mon époux en mourant m'a laissé ses lumières,
Je vois, je sais, je crois.

Mais si le christianisme est sincère aujourd'hui, comment de la plus haute imposture possible, qui est de se dire Dieu, ce torrent, cette mer de sincérité aurait-elle étendu ses golfes et ses horizons jusqu'à nous, jusqu'au centre de l'humanité actuelle? Une cause souillée ne peut pas produire un effet pur, et si aujourd'hui le christianisme est sincère, il l'était hier, avant-hier, au jour de sa jeunesse, il l'était en Jésus-Christ, le premier cœur d'où il est sorti pour embraser le nôtre et le rendre vrai. Ou du moins, si vous niez la conséquence sous cette forme, reconnaissez en Jésus-Christ, dans ses apôtres et ses martyrs, des signes de sincérité plus grands encore que ceux du christianisme présent, et comprenez pourquoi l'incroyance a besoin de rejeter hors de l'histoire les temps primitifs de la chrétienté, de peur que leur ayant donné une fois droit de bourgeoisie, ils ne ceignent trop aisément la couronne d'une incontestable divinité. Oui, nos ancêtres, les incroyants français, ont eu la hardiesse qu'il fallait avoir; ils ont mis la question là où elle est, et quiconque ne les imite pas, à tous risques et périls, est un lâche dans l'ordre de la négation ou un enfant. Nos pères, là comme ailleurs, allaient droit au fond des choses; ils comprenaient, avec l'intrépidité native de leur esprit, qu'il faut tout nier ou tout accorder. Je les en loue, car, après tout, quand on aime l'erreur, il vaut mieux y naviguer comme Colomb que d'y naviguer comme ces barques timides qui n'osent pas s'avancer dans l'Océan, et qui se brisent à la pointe même du rivage. En allant loin, on arrive plus vite au bout, et le même esprit qui poursuivait l'erreur

a de plus grandes chances de rentrer à pleines voiles dans la vérité.

Le génie allemand n'est pas doué, semble-t-il, de cet avantage de lucidité et de rapidité. C'est lui qui a créé la théorie du mythe, autour de laquelle il tourne depuis cinquante ans. Mais enfin, qu'est-ce donc que le mythe? Écartez de la main les voûtes de cette cathédrale, et regardez cette autre voûte dont Pascal a dit : « Le silence éternel de ces espaces inconnus m'effraie. » Par delà les astres que votre œil y découvrira sans peine, et comme à l'extrême frontière de l'étendue, vous discernerez je ne sais quelles étoiles problématiques. Sont-elles le fruit d'une vision que trompe l'éloignement? Ont-elles une totale subsistance? ou plutôt leur apparition n'a-t-elle pas pour cause tout à la fois une illusion d'optique et une certaine réalité? Ainsi arrivera-t-il si, au lieu d'explorer les régions profondes du firmament, vous plongez un regard curieux jusqu'aux frontières de l'antiquité. Vous y remarquerez des récits qui inquièteront votre intelligence, incertaine si elle doit les repousser tout à fait ou les admettre tout à fait. Je choisis Prométhée pour exemple. Vous connaissez tous le thème de Prométhée, cet homme audacieux qui a dérobé le feu du ciel, et que Jupiter, en punition d'un si grand rapt, a fait clouer sur un roc, où son cœur est dévoré par un vautour. L'antiquité était pleine de ce récit, dont Eschyle a fait une des tragédies les plus singulières du théâtre grec. Qu'était-ce au fond que Prométhée? Était-ce une fable pure? Il est bien difficile de le penser, Messieurs; l'homme part toujours dans ses croyances et ses sou-

venirs de quelque réalité, et lorsque ses croyances et ses souvenirs ont un caractère universel, il n'est pas logique de les déshonorer par un dédain absolu. Mais, d'un autre côté, rangerez-vous dans l'histoire le thème de Prométhée? Nous ne le pouvons pas davantage. Comment admettre qu'un homme a dérobé le feu du ciel, que Dieu l'a enchaîné à un roc, et que son cœur, toujours renaissant, y est la proie d'un vautour qui ne se rassasie jamais? Nous sommes ici évidemment entre la fable et l'histoire. Un événement relatif aux destinées religieuses du genre humain s'est passé au fond des siècles primordiaux; tous les peuples en ont emporté la mémoire dans leurs émigrations; mais à mesure que l'ombre du passé grandissait sur le monde, la physionomie véritable de cette tragédie antique a perdu de sa clarté; l'imagination a porté secours à la mémoire, et Prométhée, cloué sur son roc, est devenu l'expression populaire et impérissable d'un grand crime suivi d'une grande expiation. C'est là le mythe. Le mythe est un fait transfiguré par une idée, et l'antiquité nous apparaît à sa frontière, je répète l'expression, comme gardée par une légion de mythes, qui tous sont l'expression altérée de quelque vérité.

Cela étant, dit le docteur Strauss, l'un des plus célèbres tenants de l'école mythique, pourquoi Jésus-Christ ne serait-il pas un mythe? pourquoi les Évangiles seraient-ils autre chose qu'un ensemble de mythes, c'est-à-dire de faits réels transfigurés par des idées. Voyons si la chose n'est pas possible, et, en second lieu, si elle n'est pas réelle.

Qu'elle soit possible d'abord, l'analogie ne laisse guère lieu d'en douter. Est-il une religion, soit l'idolâtrie, soit le brahmanisme, ou le bouddhisme, qui ait une autre subsistance que celle d'un vaste ensemble de faits et d'idées altérés les uns par les autres? Si vous le niez, chrétiens, vous vous portez à vous-mêmes un bien grand coup; car vous affirmez par là que l'humanité est capable, tant elle est dépourvue de sens, d'adorer pendant des siècles des fables dénuées de toute espèce de fondement, soit traditionnel, soit idéal. Évidemment, vous ne le pouvez pas; vous devez convenir, sous peine de vous blesser vous-même, que partout où l'homme a fléchi le genou avec quelque universalité et quelque perpétuité, il avait devant lui des faits incrustés dans des conceptions. Mais si c'est là le phénomène général, pourquoi le christianisme ne se serait-il pas produit sous l'empire de la même loi? Sans doute les chrétiens adorent des faits; Jésus-Christ est un fait; seulement, comme dans toutes les occasions de cette nature, le fait primordial, quoique certain, a subi dans la pensée de ses adorateurs, avec le cours du temps et la fascination d'une idée préconçue, des modifications qui le tirent de l'histoire pure pour le ranger dans l'espèce des mythes. Que Jésus-Christ n'ait pas subi une transformation aussi complète que les faits plus lointains de la haute antiquité, on peut sans crainte y consentir; mais le plus ou le moins n'est qu'une question secondaire, et il n'en reste pas moins que la personne du Christ et l'événement chrétien sont compris dans la loi générale qui rattache au mythe toutes les religions connues.

On peut d'autant moins en douter que la publication des Évangiles n'est pas contemporaine du Christ. De l'aveu même des chrétiens, un assez grand nombre d'années de tradition et de prédication a précédé l'ère de l'écriture évangélique, et si l'on s'en rapporte à une critique exacte, ce ne sera pas avant la moitié du IIe siècle qu'il sera permis de placer le règne assuré du Nouveau Testament. Que d'espace laissé à l'imagination et à la foi pour transformer Jésus-Christ !

Cette transformation était d'autant plus facile, remarquez-le bien, que l'idée messianique préexistait à Jésus-Christ. Bien avant qu'il parût, cette idée courait dans les veines du peuple juif; une foule d'hommes, attentifs à la voix des prophètes, s'étaient occupés du Messie à venir, et après que le Christ s'en fut attribué la mission, il était naturel qu'on lui en appliquât tous les traits. L'idée messianique était le moule où se formait depuis des siècles le mythe de Jésus-Christ; Jésus-Christ n'avait en quelque sorte qu'à se laisser faire, et lorsqu'il fut mort, sa vie entra de soi-même, comme une matière en fusion, dans le moule du messianisme, d'où il sortit enfin tel qu'il est aujourd'hui sous l'œil étonné des générations.

L'analogie, le temps, l'idée préconçue du Messie, toutes ces circonstances nous mènent à conclure que le christianisme a pu se former, comme toutes les religions de l'antiquité, par le principe de la transfiguration mythique. Mais un examen plus sévère nous conduira bien au delà de cette conclusion, et nous fera discerner

dans le Nouveau Testament tous les caractères d'un mythe accompli.

Premièrement, la vie de Jésus-Christ telle qu'elle est rapportée dans les Évangiles, est empreinte d'un merveilleux continuel. Depuis l'ange qui annonce sa conception au sein de la Vierge Marie, jusqu'à sa résurrection et son ascension, pas un événement de cette existence n'est conforme au cours de la nature. Chaque parole enfante un prodige, chaque pas est un miracle, et le miracle semble lutter avec lui-même pour se surpasser de moment en moment et confondre les dernières espérances de la raison. Or précisément le merveilleux est l'inséparable compagnon du mythe, et a le même siége que lui. Où trouvons-nous, en effet, le merveilleux? Est-ce sous nos regards, proche de nous, dans le monde moderne enfin? Jamais. Tout ce que nous voyons est simple et naturel; des lois générales, d'où procède un ordre constant, régissent le monde qui est devant nous; Dieu n'y intervient en aucune manière par des coups bizarres et subits; mais il laisse aux causes secondes leur indissoluble enchaînement. Où donc trouvons-nous le merveilleux? Là même où nous découvrons le mythe, dans l'antiquité. L'antiquité est le siége de l'un et de l'autre, et le mythe même ne nous est révélé que par la présence du merveilleux. Car si rien n'était merveilleux dans l'antiquité, tout serait histoire. Mais alors, qui est-ce qui distingue le merveilleux de Jésus-Christ de tout autre merveilleux? En soi, rien; quant à la place, rien encore, puisque cette place est l'antiquité. Pourquoi donc, s'il vous plaît, coupez-vous en deux l'antiquité,

l'une fausse, l'autre vraie? Pourquoi repoussez-vous dans le mythe le merveilleux antérieur à Jésus-Christ, et donnez-vous rang d'histoire au merveilleux qui lui est contemporain? La raison ne saisit aucun motif de ce discernement, si ce n'est que vous appelez le temps de Jésus-Christ un temps historique, par opposition à d'autres époques que vous appelez des temps fabuleux. Mais le merveilleux est justement le trait propre qui distingue les siècles de la fable des siècles de l'histoire; car, sans cela, où serait le principe de leur distinction?

En second lieu, il est manifeste, à la première lecture des Évangiles, qu'ils ne présentent aucune suite chronologique, rien qui annonce l'histoire, mais que ce sont de simples matériaux ramassés au hasard dans les esprits, sans même que l'on se soit inquiété d'y mettre la moindre vraisemblance d'harmonie. Tout y est confusion et contradiction. Le docteur Strauss n'a eu qu'à laisser courir son regard et sa plume pour former quatre volumes des incroyables méprises dont ils sont remplis. Et il ne faut pas en accuser les évangélistes; c'est là même la preuve de leur sincérité. Ils ont pris le mythe comme ils l'ont trouvé, flottant, indécis, contradictoire à lui-même, comme tout ce qui sort du confluent ténébreux des faits et des idées. Plus d'un siècle avait passé sur la vie de Jésus-Christ; on en avait promené les lambeaux de l'Orient à l'Occident, sous le coup de sentiments et de pensées qui avaient des origines diverses, et bien que le type eût quelque unité, à cause de la force messianique qui était le point de départ primitif, néanmoins il était impossible que

l'élaboration finale de tant d'éléments ne portât pas des cicatrices visibles du désaccord et de la variété.

Telle est, Messieurs, l'argumentation de l'école mythique. Je ne crois pas vous en avoir dissimulé la force, je n'aime pas à amoindrir les ennemis de la vérité. A quoi cela peut-il servir? Quand j'aurais abusé un moment de votre pénétration et de votre souvenir des choses, rentrés chez vous, un coup d'œil sur le docteur Strauss vous révèlerait mon peu de sincérité, et la cause que je défends, pour avoir gagné un quart d'heure, perdrait un siècle dans votre esprit. Non, Messieurs, c'est moins qu'un devoir, c'est un plaisir d'être sincère quand on a la vérité pour soi, et si les arguments de l'école mythique ont manqué de force en passant par ma bouche, c'est qu'après trois mois consacrés à leur étude, il ne m'a pas été possible de leur donner plus d'éclat et plus d'autorité. Ne vous le dissimulez pas, toutefois, l'œuvre est habile autant qu'elle a pu l'être. Vous le voyez, la réalité historique de Jésus-Christ n'est plus niée; on ne vient plus se briser contre la constitution même de l'histoire, et néanmoins, tout en demeurant un fait, Jésus-Christ est désarmé de la puissance du fait. D'un autre côté, il n'est plus nécessaire de combattre l'impression de bonne foi qui résulte de sa vie et de la vie des siens. On accorde cette bonne foi. Jésus croyait en soi, et l'on croyait en lui. On y croyait devant César, on y croit devant l'incrédulité. Vos pères donnaient leur sang pour des faits et des idées; vous donnez le vôtre pour des faits et des idées. Seulement, vous ne les entendez pas bien, et il est permis, il est honorable, il est glorieux de vivre et

de mourir pour des choses que l'on n'entend pas bien.

Je crois, Messieurs, l'exposition suffisante, et je vais aborder de front cette grande machine de guerre germanique.

Nierai-je l'existence des mythes? Non, Messieurs; le mythe me paraît historiquement la chose du monde la plus véritable. J'admets que l'homme, abandonné à la tradition pendant un long cours de siècles, finit par ne plus bien discerner l'encadrement et le texte primitifs des événements. Comme un tableau devant lequel le spectateur recule toujours, le genre humain recule devant le passé, et, si bien qu'il le regarde, il vient un moment où sa vue s'obscurcit. Cependant l'imagination, travaillant sur ce spectacle devenu lointain, y ajoute des traits nouveaux; l'idée domine le fait, et il se produit quelque chose qui n'est plus ni une histoire ni une fable, mais que nous appelons un mythe. La mythologie est l'ensemble de toutes les créations de l'esprit humain entre l'ombre et la lumière de l'antiquité. Car, remarquez-le, quel est le théâtre des mythes? C'est l'antiquité, ou plutôt c'est la tradition abandonnée toute seule au cours de l'humanité qui la porte en avançant et la poussant. C'est la tradition pure qui est le siége du mythe. Mais là où se lève l'écriture, là où apparaît le récit immobilisé, là où l'airain scriptural est posé en face des générations, à l'instant la puissance mythique de l'homme s'évanouit. Car alors le fait reste devant lui dans ses proportions véridiques, il reste en commandant à son imagination, et mille ans n'y peuvent pas plus qu'un jour. Jamais, depuis Hérodote et Tacite,

vous a-t-on signalé des mythes dans l'histoire? Charlemagne est-il devenu un mythe au bout de mille ans? Clovis au bout de treize cents? Auguste, César, en s'enfonçant dans le passé, ont-ils pris quelque apparence mythique? Non; le point le plus éloigné où l'historien moderne cherche à découvrir le mythe, c'est, par exemple, le commencement de Rome, Romulus et Rémus. Pourquoi? Parce que, bien qu'on s'approchât de l'écriture, bien qu'elle préexistât dans d'autres pays, elle n'avait pas encore reçu la garde de l'histoire romaine. Mais, une fois l'écriture vivante, une fois qu'elle s'est emparée de la trame générale de l'histoire, à l'instant le moule mythique est brisé.

Or Jésus-Christ n'appartient pas au règne de la tradition, mais au règne de l'écriture. Il est né en pleine écriture, sur un terrain où il est impossible au mythe de prendre racine et de se développer. La Providence avait tout prévu et tout préparé de loin, et si vous vous êtes demandé quelquefois pourquoi Jésus-Christ est venu si tard, vous en voyez maintenant une raison. Il est venu si tard pour n'être pas dans l'antiquité, pour être au centre de l'écriture; car il n'est pas la première écriture, il s'en est bien gardé, il n'est pas la première écriture, il est l'écriture après quinze cents ans, et si vous ne voulez compter que depuis Hérodote, il est encore l'écriture après cinq cents ans. Ainsi il est moderne, et quand même le monde durerait des siècles sans nombre, comme au moyen de l'écriture tout est présent, parce que d'un coup d'œil et avec la rapidité de l'éclair nous parcourons toute la chaîne de l'histoire, Jésus-Christ est à jamais

nouveau, assis dans la pleine réalité des événements qui composent la vie connue et certaine du genre humain.

Je pourrais m'arrêter là, Messieurs, car vous voyez bien que la machine mythique est par terre, puisque la condition fondamentale du mythe, qui est l'absence de l'écriture, manque en Jésus-Christ. Le docteur Strauss lui-même convient expressément que le mythe n'est pas possible avec l'écriture; aussi cherche-t-il à dépouiller Jésus-Christ du caractère scriptural en reculant la publication des Évangiles aussi tard qu'il peut. Nous verrons bientôt la faiblesse de cette ressource, si vous me permettez de suivre pas à pas la trace de son argumentation.

L'analogie, dit-il, est contre Jésus-Christ, puisque le mythe est la base de toutes les religions connues. Je le nie. Le mythe est la base des religions de l'antiquité, sauf le mosaïsme, parce que tous ces cultes plongeaient leurs racines dans une tradition dont l'écriture n'avait point arrêté les ombres et prévenu les écarts. Mais, l'écriture venue, les faux cultes eux-mêmes, tel que celui de Mahomet, ont pris une consistance historique qui les sépare manifestement des sacerdoces et des dogmes corrompus de l'antiquité. La différence saute aux yeux. C'est pourquoi, nous chrétiens, et vous qui combattez le christianisme, il ne vous viendra pas même à l'esprit de combattre Mahomet en faisant de sa personne un mythe, et du Coran un recueil mythique. La force de l'écriture, sous l'empire de laquelle il a vécu, nous interdit jusqu'à la pensée d'une aussi chimérique témérité. Nous sommes contraints d'avouer qu'il est un

personnage réel, qu'il a écrit ou dicté le Coran, organisé l'islamisme, et notre seule ressource contre ses prétentions sur nous est de le traiter d'imposteur, de lui dire énergiquement : Tu as menti. Mais la chose est plus difficile en ce cas, le succès tout autrement coûteux, et voilà pourquoi le rationalisme dispute avec tant d'art au Christ sa puissante réalité. Quoi qu'il en soit, l'analogie que l'on invoque pour étendre le nuage du mythe jusque sur lui est une analogie sans fondement. Une grande ligne de démarcation sépare en deux hémisphères tous les cultes connus, l'hémisphère mythique et l'hémisphère réel : celui-là contient les cultes formés dans les temps primitifs, sous l'empire d'une tradition mobile ; celui-ci contient les cultes vrais ou faux que l'écriture a enchaînés dans une histoire et un dogme déterminés. Pour rejeter les premiers, il suffit de leur opposer leur nature mythique ; pour rejeter les seconds, il faut entrer dans la discussion de leur valeur historique, intellectuelle, morale et sociale.

Il est vrai que l'on conteste à Jésus-Christ son caractère scriptural, mais comment? parce que, dit-on, il est impossible d'établir que la publication des Évangiles ait eu lieu avant l'an 150 de l'ère ; d'où il suit que le type du Christ a flotté pendant plus d'un siècle à la merci de la tradition. Messieurs, quand je l'accorderais ! quand j'accorderais que nos Évangiles n'ont point paru avant l'an 140 ! Mais avant 150 l'écriture existait en dehors de l'école chrétienne ; elle existait chez les Juifs, chez les Grecs, chez les Romains, sur tout le théâtre où se débattait la question du christianisme ; l'histoire était fondée

par la publicité et l'immutabilité des monuments. Avant 150, on annonçait Jésus-Christ mort et ressuscité dans toutes les synagogues qui couvraient, et même au delà, la surface du monde romain; on l'annonçait publiquement dans le palais des Césars et au prétoire de tous les proconsuls. Avant 150, j'ai cité Tacite et Pline le Jeune qui attestent qu'il en était ainsi. Ces prédications, ces témoignages, ces discussions, cette lutte, ce sang, tout cela était public, était écrit; ce n'était pas une tradition morte, livrée aux chances du temps et de l'imagination pendant mille ans d'indifférence et de paix. On donnait au même moment sa parole et sa vie, et trois sociétés ensemble, souverainement intéressées à ce qui se passait, la société chrétienne, la société juive et la société romaine, se rencontraient sur le champ de bataille dont vous circonscrivez vous-mêmes à un peu plus d'un siècle la limite traditionnelle. Eh quoi! ces Juifs à qui l'on disait: Vous avez tué Jésus-Christ! ces princes et ces présidents dont on foulait aux pieds les ordres au nom de Jésus-Christ; quoi! pas un d'eux ne s'est aperçu qu'il s'agissait d'un mythe à l'état de formation? Non, tout le monde était dans le sang, et par conséquent dans la réalité; tout le monde était dans la discussion, et par conséquent dans la force et dans la gloire de la publicité, qui est le fondement de toute l'histoire. Peu importe donc la date des Évangiles; car l'histoire porte les Évangiles. S'ils n'ont paru que cent vingt ans après Jésus-Christ, ils vivaient avant de naître, ils vivaient dans la bouche des apôtres, dans le sang des martyrs, dans la haine du monde, dans la poitrine de millions d'hommes

qui confessaient Jésus-Christ mort et ressuscité ! Quelle pitié, Messieurs, quelle faiblesse ! Comparer une religion dont les origines sont aussi publiques et militantes, et dont la tradition n'aurait précédé l'écriture que de cent vingt ans, et ces cultes sans histoire, plongés pendant deux mille ans dans les eaux mortes d'une tradition qui n'était confiée à personne et pour laquelle personne n'a jamais donné une goutte de son sang !

J'ai à peine besoin de vous dire, Messieurs, que nous n'acceptons pas la date qu'on veut bien assigner à la publication des Évangiles. Les Évangiles sont des écritures publiques, contenant des faits publics, qui entrent dans la trame publique de l'histoire ; ils portent le nom de trois apôtres et d'un disciple célèbre qui étaient des hommes publics dans une société publique ; or il est impossible qu'une telle attribution, dans de telles circonstances, soit contraire à la vérité. Les lois mathématiques de la publicité ne le permettent pas. Les Évangiles sont des apôtres ; ils ont la valeur de leur témoignage, et la date de leur vie, c'est-à-dire la date d'une vie contemporaine et la valeur d'un témoignage contemporain. Ce détail d'authenticité se soude à l'authenticité générale des origines chrétiennes et n'en est pas séparable. Jugez encore une fois du rapport qui existe entre de tels monuments et les mythes obscurs sortis de l'abîme sourd et sans lumière de la haute antiquité.

En vain, pour rejeter Jésus-Christ plus loin que son temps, appelle-t-on au secours l'idée messianique qui avait préparé sa venue. D'abord l'idée messianique n'était pas un mythe ; elle appartenait à un peuple scrip-

tural, à un peuple écrivant et écrit, et elle-même était une part de son écriture. C'était une idée fixe et un fait fixe. Mais quand même primitivement le messianisme eût été un mythe, il ne peut plus garder ce caractère dans son application à Jésus-Christ. Car cette application à Jésus-Christ est moderne; elle s'opérait à une époque toute scripturale et publique, et par conséquent, quoi qu'il en eût été dans le passé, le mythe disparaissait au grand jour de Jésus-Christ et de son siècle. La question réelle étouffait la question chimérique.

Restent, Messieurs, les signes mythiques que l'on prétend découvrir dans l'histoire même de Jésus-Christ. Le premier de ces signes est le merveilleux. Le merveilleux, dit-on, est le caractère mythique proprement dit; partout où il se montre, l'histoire disparaît; car, le miracle étant impossible en soi, tout récit qui le contient ne saurait évidemment être historique. Ainsi, nous dit le docteur Strauss, je renverse toute votre dogmatisation par ce seul mot : L'Évangile est un tissu de miracles; or le miracle est impossible : donc l'histoire en est impossible aussi, et, par conséquent, cette histoire n'existe pas. Ce ne peut être qu'un mythe.

Que le miracle soit impossible ou non, c'est une question de métaphysique que j'ai déjà traitée et sur laquelle je ne reviendrai pas. Mais, à tout le moins, c'est une question. Vous rationalistes, vous n'admettez pas la possibilité de l'action souveraine de Dieu en ce monde; nous chrétiens, nous l'admettons. Or nous sommes des hommes comme vous, des intelligences comme vous; si vous êtes nombreux, nous le sommes plus que vous; si

vous êtes savants, nous le sommes autant que vous. Et tandis que vous niez le miracle, nous en demandons tous les jours à Dieu, persuadés qu'il manifeste ainsi sa puissance et sa bonté à notre égard, même encore aujourd'hui. Nous allons plus loin : nous ne concevons pas l'idée de Dieu sans l'idée d'une souveraineté qui puisse se manifester par la toute-puissance de son action; en sorte que pour nous la négation de la possibilité du miracle est la négation même de l'idée de Dieu. Dieu, selon nous, est miraculeux de sa nature, et si l'histoire cesse par le miracle, nous pensons que Dieu cesse sans le miracle. Un abîme sépare, vous le voyez, ces deux sentiments. Que s'ensuit-il? Il s'ensuit que la possibilité du miracle est une question, et par conséquent que décider de la réalité de l'histoire par la présence ou l'absence du miracle, c'est décider une question par une autre question, procédé contraire aux règles de la logique et du sens commun. Quoi! des monuments sont authentiques, ils s'enchaînent les uns aux autres dans un ordre visible et constant, ils se lient à toute la suite de la vie humaine publique, ils sont inattaquables, certains, consacrés, c'est folie d'y toucher; mais le doigt de Dieu s'y trouve, ce doigt qui a créé le monde, et cela suffit, l'histoire a disparu. Vous me dispenserez, Messieurs, même en supposant que le miracle soit problématique en soi, de nier le certain à cause de l'incertain. Nous autres chrétiens, nous admettons l'incertain sur la foi du certain : chacun a sa logique.

On insiste en faisant remarquer que le merveilleux est le seul caractère qui distingue la fable de l'histoire.

Cela n'est pas, Messieurs; la ligne de démarcation entre l'histoire et la fable gît ailleurs; elle gît dans la différence des choses sans suite et sans monuments publics avec des choses suivies et orientées de toutes parts par la publicité. Je l'ai dit, je ne le répète plus.

Le docteur Strauss est-il plus heureux dans ce qui fait le fond de son livre, le relevé des innombrables méprises et contradictions de nos évangélistes? Je ne le crois pas. J'ai lu ce livre avec attention et labeur, et voici comment je m'y prenais. Après avoir étudié un paragraphe, toujours fort long, et il y en a cent quarante-neuf distribués en quatre volumes, je fermais le livre pour me remettre un peu de la fatigue et d'une sorte de frayeur involontaire causée par l'abondance de l'érudition. Puis, ouvrant l'Évangile, que je baisais respectueusement, je lisais les textes qui avaient été l'objet de la discussion, pour voir si, par les seules lumières d'une littérature commune et sans le secours d'aucun commentateur, je ne parviendrais pas à rompre le nœud de la difficulté. Eh bien! à part trois ou quatre passages, il ne m'a jamais fallu plus de dix minutes pour dissiper le charme d'une vaine science et sourire au dedans de moi de l'impuissance à laquelle Dieu a condamné l'erreur. Je ne puis pas, Messieurs, vous faire passer en revue toute cette légion de textes torturés par le rationalisme; je me bornerai à deux exemples pris au hasard.

Saint Luc ayant à raconter la naissance de Jésus-Christ à Bethléem, hors du pays de ses parents, s'exprime en ces termes : *Il arriva dans ces jours-là qu'il*

parut un édit de César-Auguste pour dénombrer toute la terre; ce premier dénombrement fut fait par le président de Syrie Cyrinus. Là-dessus le docteur Strauss, après avoir établi d'abord très-scientifiquement que le dénombrement n'était pas possible, ouvre les *Antiquités judaïques* de Flavien Josèphe, et montre par un texte formel que Cyrinus n'avait gouverné la Syrie que dix ans après la naissance de Jésus-Christ. Vous jugez du triomphe. Or savez-vous ce qu'il faut pour résoudre la difficulté? Vous pensez peut-être qu'il sera nécessaire de modifier un mot, une lettre? non, ce sera moins que cela. Vous connaissez tous la valeur d'un accent dans la langue grecque; changez donc un accent, et voici quel sera le sens de l'évangéliste : *Il arriva dans ces jours-là qu'il parut un édit de César-Auguste pour dénombrer toute la terre; c'est ce même premier dénombrement qui fut fait par le président de Syrie Cyrinus.* C'est-à-dire que l'ordre ayant été donné du dénombrement de l'empire romain, et cet ordre ayant reçu un commencement d'exécution, il ne fut pourtant accompli que dix années plus tard, sous le président Cyrinus. Et si l'historien sacré fait mention de Cyrinus, c'est précisément pour imprimer un caractère authentique à sa déclaration; car s'il s'était contenté de dire : *Il parut un édit de César-Auguste pour dénombrer toute la terre,* on aurait pu lui objecter que le dénombrement ne s'était pas accompli au moment de la naissance du Christ. Il prévient donc l'objection en disant : *C'est ce même premier dénombrement qui fut fait par le président de Syrie Cyrinus.*

Voici un autre exemple. Il est dit, à propos de la résurrection de Notre-Seigneur, que les saintes femmes allèrent au tombeau, selon saint Marc, le soleil étant déjà levé, et, selon saint Jean, lorsque les ténèbres régnaient encore. Le docteur Strauss remarque cette contradiction parmi un très-grand nombre d'autres qu'il prétend découvrir dans le fait de la résurrection, et il ne manque pas d'en tirer parti. Mais que faut-il donc pour résoudre cette terrible difficulté? Il suffit de comprendre que lorsqu'on commence une course de grand matin, il est possible de partir avec les ténèbres, et d'arriver avec le jour.

Je vous atteste, Messieurs, qu'à part un très-petit nombre de passages, rien ne m'a causé un embarras plus sérieux. En sorte qu'après que le livre me fut souvent tombé des mains par l'ennui, les mains me tombèrent encore en pensant que c'était là de la science, la science allemande, cette science au nom de laquelle, à nous prédicateurs et écrivains catholiques de France, on porte de superbes défis, en nous disant : Vous parlez du Christ et de l'Évangile, vous les citez; mais à l'heure qu'il est, simples que vous êtes, l'Allemagne a détruit le Christ et l'Évangile; elle les a pesés dans la lumière de la critique, et tout cela n'est plus qu'une ombre, un rêve, un mythe!

Laissons ce triomphe à l'orgueil, et nous, fils du bon sens, cherchons pourquoi l'histoire de Jésus-Christ prête au genre d'attaques que je viens de vous signaler. Si la Providence l'eût voulu, Jésus-Christ n'eût eu qu'un seul historien conduisant d'un bout à l'autre le fil de sa

vie avec une clarté chronologique qui eût mis chaque partie dans sa vraie place, et le tout à l'abri de la plus légère discussion. Mais la Providence ne l'a pas voulu. Elle souhaitait que l'Évangile fût l'œuvre de plusieurs hommes différents d'âge, de génie, de style et de point de vue, et dont aucun ne rassemblât sous sa plume tous les matériaux de la vie du Christ, mais de simples fragments dont le choix même fût arbitraire. La pensée de Dieu en cela était de faire de la biographie de son Fils un miracle de vérité intime que l'œil le plus vulgaire pût discerner, et qu'on ne rencontrât en aucune autre vie de quelque homme que ce fût. En effet, dès le premier regard, la multiplicité des évangélistes est frappante, non-seulement à cause du frontispice, qui porte des noms différents, mais par le reflet de leur nature personnelle en chacun des Évangiles. On voit, on sent que saint Matthieu, saint Marc, saint Luc, saint Jean, sont des âmes diverses, et qu'ils burinent chacun de leur côté la figure de leur maître bien-aimé, sans prendre le moindre souci de ce que fait leur voisin, ni même de ce que demande la suite de la chronologie. De là un choix arbitraire de fragments, un défaut de liaison, des contradictions apparentes, des détails omis dans celui-ci et rapportés dans celui-là, une multitude de variétés dont on ne se rend aucune raison. Cela est vrai. Et pourtant c'est bien dans les quatre évangélistes la même figure du Christ, la même sublimité, la même tendresse, la même force, la même parole, le même accent, la même singularité suprême de physionomie. Ouvrez saint Matthieu le publicain, ou saint Jean le

jeune homme vierge et contemplatif; choisissez telle phrase que vous voudrez dans l'un et dans l'autre, aussi différente par l'expression que par le sujet, et prononcez-la devant dix mille hommes assemblés, tous lèveront la tête, ils ont reconnu Jésus-Christ. Et plus on montrera le désaccord extérieur des évangélistes, plus cet accord intime d'où ressort l'unité morale du Christ deviendra une preuve de leur fidélité. S'ils rendent unanimement si bien la figure inimitable de Jésus-Christ, c'est qu'il est devant eux; ils le voient tel qu'il fut et tel qu'ils n'ont pu l'oublier. Ils le voient avec leurs sens, avec leur cœur, avec l'exactitude d'un amour qui va donner son sang; ils sont à la fois témoins, peintres et martyrs. Cette pose de Dieu devant l'homme ne s'est vue qu'une fois, et c'est pourquoi il n'y a qu'un Évangile bien qu'il y ait quatre évangélistes.

Aussi quelle âme y est insensible? quelle âme n'oublia un jour la science aux pieds de Jésus-Christ peint par ses apôtres? Écoutez, pour en finir, une parole française qui nous consolera des fureurs d'une science que l'Évangile n'a pas désarmée. Elle est d'un homme dont je vous ai déjà cité le jugement sur Jésus-Christ, et elle exprime dans une langue claire et heureuse le sentiment que laisse au profane comme au chrétien la lecture de l'Évangile : « Dirons-nous que l'histoire de l'Évangile est inventé à plaisir? Mon ami, ce n'est pas ainsi qu'on invente, et les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ. Au fond, c'est reculer la difficulté sans la détruire; il serait bien plus inconcevable que plusieurs

hommes d'accord eussent fabriqué ce livre, qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet. Jamais des auteurs juifs n'eussent trouvé ce ton ni cette morale; et l'Évangile a des caractères de vérité si grands, si frappants, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en serait plus étonnant que le héros! »

Voilà la langue française et le génie français. Et c'est pourquoi vous ne devez pas être surpris de revenir au Christ après l'avoir quitté. La lucidité de notre intelligence nationale soutient en vous la lumière de la grâce, et vous fait traverser comme des géants ces abîmes hérissés de science, mais d'une science qui brave l'âme. Soyez fidèles à ce double don qui vous porte vers Dieu; jugez de la puissance de Jésus-Christ par les efforts si contradictoires et si vains de ses adversaires, et permettez-moi de vous rappeler, en finissant, un trait célèbre qui peint cette puissance, et dont quinze siècles ont confirmé l'éloquente prophétie.

Quand l'empereur Julien s'attaquait au christianisme par cette ruse de guerre et de violence qui porte son nom, et qu'absent de l'empire, il était allé chercher dans les batailles la consécration d'un pouvoir et d'une popularité qui devaient, dans sa pensée, achever la ruine de Jésus-Christ, un de ses familiers, le rhéteur Libanius, rencontrant un chrétien, lui demanda, par dérision et avec toute l'insulte d'un succès dejà sûr, ce que faisait le Galiléen; le chrétien répondit: « Il fait un cercueil. » Quelque temps après Libanius prononçait l'oraison funèbre de Julien devant son corps meurtri et sa puissance évanouie. Ce que faisait alors le Galiléen,

Messieurs, il le fait toujours, quels que soient l'arme et l'orgueil qu'on oppose à sa croix. Il serait long d'en déduire tous les fameux exemples; mais nous en avons quelques-uns qui nous touchent de près, et par où Jésus-Christ, à l'extrémité des âges, nous a confirmé le néant de ses ennemis. Ainsi, quand Voltaire se frottait de joie les mains, vers la fin de sa vie, en disant à ses fidèles : « Dans vingt ans, Dieu verra beau jeu, » le Galiléen faisait un cercueil : c'était le cercueil de la monarchie française. Ainsi, quand une puissance d'un autre ordre, mais issue de la sienne, à quelque degré, tenait le Souverain Pontife dans une captivité qui présageait la chute au moins territoriale du vicaire de Jésus-Christ, le Galiléen faisait un cercueil : c'était le cercueil de Sainte-Hélène. Et aujourd'hui, en regardant l'Allemagne agitée par les convulsions d'une science qui n'a plus de rives et dont vous venez de voir un si lamentable travail, nous pouvons dire avec autant de certitude que d'espérance : Le Galiléen fait un cercueil, et c'est le cercueil du rationalisme. Et vous tous, enfants de ce siècle, mal instruits par les misères des erreurs passées, et qui cherchez hors de Jésus-Christ la voie, la vérité et la vie, le Galiléen fait un cercueil contre vous, et c'est le cercueil de toutes vos conceptions les plus chères. Et toujours en sera-t-il ainsi, le Galiléen ne faisant jamais que deux choses : vivre de sa personne, puis, soit avec du sang, soit avec de l'oubli, soit avec de la honte, mettre au tombeau tout ce qui n'est pas lui.

QUARANTE-QUATRIÈME CONFÉRENCE

DES EFFORTS DU RATIONALISME POUR EXPLIQUER LA VIE DE JÉSUS-CHRIST.

MONSEIGNEUR,

MESSIEURS,

C'est donc en vain que le rationalisme a fait effort pour anéantir et pour dénaturer la vie de Jésus-Christ. Jésus-Christ est debout, la puissance de l'histoire le protége contre toutes ces attaques, et le maintient. Aussi a-t-il fallu que le rationalisme tentât un dernier et suprême effort pour expliquer au moins cette vie qu'il n'avait pu ni détruire ni déshonorer. Nous catholiques, nous expliquons la vie du Christ, nous expliquons le succès qu'il a obtenu, le plus grand de tous, cette formation dans les esprits de la certitude rationnelle de la foi, cette formation dans l'âme de la sainteté par l'humilité, la chasteté et la charité, cette formation dans le monde de la société spirituelle, une, universelle et perpétuelle, nous l'expliquons par ce seul mot, que Jésus-Christ est le Fils de Dieu. Mais, quand on ne l'explique pas ainsi, quand on

suppose que le Christ n'est qu'un homme, il faut cependant se rendre compte à soi-même de ce plus grand succès qui ait été jamais obtenu, et qui est le sien. Or comme en dehors de la puissance de Dieu il n'est que la puissance de l'homme, si Jésus-Christ n'a pas agi par la puissance de Dieu, il reste qu'il ait agi par la puissance de l'homme. Mais la puissance de l'homme dans ses résultats étant manifestement inférieure à ce que Jésus-Christ a fait, il s'ensuit qu'il faut chercher dans l'homme une certaine racine de puissance qui, en des cas rares, peut se montrer tout à coup, et expliquer ce qu'a été et ce qu'a fait le Christ. C'est-à-dire que Jésus-Christ n'étant pas le Fils de Dieu, il n'est pas non plus, comme il le disait, le fils de l'homme, il n'est ni le Fils de Dieu, ni le fils de l'homme, il est le fils de l'humanité, le produit illustre de cette action sourde et progressive qui est la vie de l'humanité, et qui, à de certains moments fastiques, s'ouvre en quelque sorte, s'épanouit, tire de son sein un être extraordinaire, et le pose dans une gloire où tout ce qui viendra après le confirmera, jusqu'à ce que l'humanité, toujours grosse de l'avenir, se trouve mal représentée par cet être héroïque et souverain qu'elle a produit, et un jour, en le saluant encore d'un dernier aspect, le descende à terre et lui dise : Adieu.

C'est à réfuter ce système que je vais consacrer notre dernière Conférence de cette année. Cela fait, tout ce qui est de la constitution et du caractère, tant de l'Église que du Christ, vous ayant été manifesté dans notre enseignement, il ne nous restera qu'une chose :

ce sera d'entrer dans la doctrine même de l'Église et du Christ, pour vous l'exposer dans la plénitude de son enchaînement; après quoi nous n'aurons plus qu'à nous reposer, vous, Messieurs, de votre attention, et moi du bonheur de vous avoir enseignés si longtemps.

Trois choses sont à expliquer dans la vie et le succès de Jésus-Christ : sa doctrine, qui paraît surpasser toutes les autres, la foi que le monde a donnée à cette doctrine, et, en troisième lieu, la réunion de cette doctrine et de cette foi dans un corps hiérarchiquement constitué, qui est l'Église. Or, dit-on, ce triple phénomène s'explique aisément par l'état général des doctrines, des esprits et des nations, au moment où Jésus-Christ a paru. D'abord par l'état général des doctrines. On se représente ordinairement celle de Jésus-Christ comme une doctrine neuve, inconnue, créatrice, comme quelque chose qui n'avait ni racines, ni modèle dans le passé; c'est, au dire du rationalisme, une très-palpable erreur. Jamais le genre humain n'a été sans doctrine, c'est une part nécessaire de sa vie. Que quelque idiot satisfait dans la débauche de l'orgueil et des sens, passe à travers le monde sans se soucier de doctrines, comme un grain de poussière emporté par le vent passe et s'en va, on n'y contredit point. Mais l'humanité a d'autres vouloirs et d'autres destinées. Il faut qu'elle connaisse, qu'elle cherche, qu'elle se rende compte d'elle-même et de l'univers, qu'elle ait une foi, et jamais, dans la réalité, elle n'a vécu sans cet élément spirituel. Comme elle creuse la

terre qui la porte, comme elle fouille le ciel qui la couvre, ainsi remue-t-elle incessamment le sol fécond des doctrines pour y puiser un aliment qu'elle estime divin. Ce travail n'est pas moins vif en elle que le travail extérieur et le travail scientifique, et tous ensemble forment le tissu d'une action qui ne se décourage jamais. Or trois lieux principaux en avaient été le théâtre avant Jésus-Christ, l'Orient, l'Occident, et la Judée, qui était le nœud de l'un et de l'autre.

L'Orient conservait la doctrine sous cette forme : que l'homme était déchu, et qu'il avait besoin d'une expiation pour retourner à un état meilleur; expiation que favorisaient de cycle en cycle des incarnations mystérieuses de Dieu. L'incarnation orientale, l'expiation orientale, la métempsycose, ou l'épreuve orientale, rien n'est plus célèbre dans l'histoire des doctrines, et il suffit de vous poser ces termes devant l'esprit pour qu'à l'instant même, allant au fond de l'Inde, vous y retrouviez encore vivant cet ordre d'idées. Quant à l'Occident, un travail d'une autre nature s'était accompli dans son sein. Sous l'empire d'une libre discussion, il s'était dépouillé davantage des mythes passés; il cherchait une sagesse qui fût moins fondée sur la tradition que sur les données de la raison pure, et Platon avait été le plus mémorable instrument de ces explorations de l'esprit humain. Il avait compris que Dieu était en communication avec l'homme non-seulement par des traditions altérées ou perdues, mais par l'effusion perpétuelle de son Verbe en nous, le Verbe divin, le *Logos* éternel, la raison absolue, dont notre

raison et notre verbe sont l'image transparente, en sorte qu'en regardant ses propres idées, l'homme voit comme dans un miroir les idées mêmes qui sont en Dieu et y forment le Verbe premier. Et cette théorie de la manifestation de Dieu par son Verbe, dont le verbe de l'homme n'est que le diminutif et le reflet, était devenue le point le plus élevé des doctrines de la Grèce et de l'Occident. De son côté, le peuple juif avait maintenu avec une fidélité particulière le dogme de l'unité de Dieu, celui de la création, et de plus une certaine espérance de l'unité fondamentale de l'homme devant un jour se restituer telle qu'elle était dans la famille originelle.

Voilà évidemment l'état général des doctrines au temps du Christ, et ces doctrines, isolées longtemps chacune en leur lieu, avaient fini par se rencontrer à la suite des conquêtes d'Alexandre et des envahissements de Rome jusqu'en Asie. L'Orient, l'Occident, la Judée, et avec eux les brahmanes, les prophètes, les sibylles, les sages, tous les documents et tous les efforts du passé s'étaient comme donné rendez-vous au pied du trône d'Auguste, le jour où il ferma sur le monde les portes prophétiques du temple de la Guerre. Au même moment naissait Jésus-Christ. Doué d'un génie qui correspondait aux admirables circonstances de son siècle, il vit d'un coup d'œil sûr le confluent des doctrines; il démêla dans leur rencontre plus qu'une jonction fortuite, il y découvrit les germes d'une profonde unité, et se persuada qu'en leur donnant à toutes satisfaction, en greffant l'Orient sur l'Occident,

l'Occident et l'Orient sur le tronc hébraïque, il arriverait à une doctrine qui à tout le moins s'assujettirait, dans les diverses parties du monde, un très-grand nombre d'esprits. Il posa pour fondement le dogme oriental de la chute, et déclara que lui, incarnation dernière, supérieure à toutes celles qui avaient précédé, il venait pour expier définitivement la faute du genre humain, et restituer aux hommes, avec leur pureté native, tous leurs droits de naissance. Puis, comme l'incarnation orientale était déshonorée par trop d'éléments fabuleux, il appuya l'idée de la sienne sur ce verbe de Platon, qui avait dégagé la communication de Dieu avec l'homme du mythe traditionnel pour la réduire à une communication permanente d'idées au fond même de l'entendement. Il déclara qu'il était le Verbe de Dieu, la raison de Dieu, Celui qui, de sa nature, illuminait tout homme venant en ce monde, et qui, par la présence effective de sa personnalité, par la lumière extérieure de sa parole, apportait à l'esprit une vision plus complète de la vérité. Le Verbe divin était désormais en face du verbe humain; l'image n'avait qu'à regarder le modèle, la conséquence n'avait qu'à consulter le principe, et de cette confrontation du dedans au dehors, de la lumière à la lumière, naîtrait l'illumination suprême du genre humain. Platon s'alliait ainsi aux brahmanes de l'Inde, l'Occident à l'Orient; et enfin, pour donner satisfaction aux idées hébraïques, outre que Jésus-Christ se posait comme le Messie, il acceptait encore les dogmes de l'unité de Dieu et de la création, inscrits à la première page de

la Bible, et qui étaient comme le patrimoine spécial du peuple hébreu.

Tel fut, Messieurs, selon le rationalisme, le thème de Jésus-Christ, le mode de formation de sa doctrine, et la cause efficiente de son succès doctrinal. Il n'a pas été créateur, mais éclectique; son succès n'a pas été un succès de création, mais un succès de fusion. Avant de chercher ce qui en est par la comparaison des doctrines chrétiennes avec les doctrines de l'antiquité, sachons d'abord comment Jésus-Christ s'est posé. S'est-il posé comme créateur? A-t-il dit : Je suis l'inventeur de la vérité? Non, Messieurs; il a dit : *Je suis la vérité* (1). Il a dit : *Je ne suis pas venu détruire la loi, mais l'accomplir* (2). Ce qui signifie : Je suis la vérité de tous les temps et de tous les lieux; je suis cette vérité qui était dans le sein du Père, qui est apparue au premier homme dans l'innocence du paradis terrestre, que les patriarches ses successeurs ont connue, que Noé, en descendant de l'arche, reçut et promulgua de nouveau, qu'Abraham, aux champs de la Chaldée et de la Syrie, vit et entendit, que Moïse, au pied du Sinaï, recueillit, gravée de la main de Dieu; je suis cette vérité qui est la première et la dernière, et dont jamais l'homme n'a pu totalement se passer. Voilà, Messieurs, ce que Jésus-Christ a dit de lui, et ce que l'Église dit encore de lui tous les jours. Il n'a point cherché, et nous ne lui cherchons pas un succès de

(1) Saint Jean, chap. 14, vers. 6.
(2) Saint Matthieu, chap. 5, vers. 17.

création; nous n'avons jamais prétendu que le christianisme ait commencé avec l'apparition du Christ sous Auguste. C'eût été perdre le christianisme que de lui donner un caractère de nouveauté. Dès le premier jour du monde, dès la première parole de Dieu, dès la première lueur divine qui fut en notre âme, c'était le Christ qui agissait, parlait et se révélait, et cette révélation s'est propagée par toute la terre avec la dispersion des branches primordiales du genre humain.

Toutefois, à côté de ce phénomène de la propagation primitive et universelle du christianisme, comprenons qu'il s'en passait un autre bien différent, je veux dire l'altération et la corruption progressive du christianisme par l'oubli, le raisonnement et l'infidélité. De la sorte, Jésus-Christ, quoique n'étant pas nouveau, apportait au monde quelque chose que le monde ne connaissait plus que par des espérances mal définies et des souvenirs défigurés. Et, pour commencer par l'Orient, il est vrai, l'Orient avait conservé l'idée de la chute, de l'expiation, de l'intervention divine pour réparer l'homme, nul ne le contestera; mais l'Orient avait étouffé cette idée entre deux absurdités, le panthéisme et la métempsycose: l'un et l'autre affirmant que la purification de l'homme avait pour but et pour effet le retour de l'homme à la substance même de la Divinité, d'où il était sorti, et qu'après des cycles d'épreuves plus ou moins prolongés, l'état final de l'humanité serait le repos éternel et absolu d'une pleine déification. Or Jésus-Christ a-t-il admis cette doctrine? a-t-il transigé avec l'Orient sur la métempsycose et le

panthéisme? Non, Messieurs : il a enseigné tout le contraire; il nous a dit : Vous n'êtes qu'un néant qui avez répondu à la parole créatrice de Dieu, et votre destinée, bien qu'elle soit grande, ce n'est pas d'arriver à Dieu par la confusion de substance avec lui, mais par la simple vision. Vous le verrez un jour, si vous avez cru en lui; vous le possèderez présent, si vous l'avez aimé absent : mais votre nature et votre personnalité subsisteront devant lui. Le panthéisme vous porte à la fois trop haut et trop bas : trop haut en vous promettant d'être un par substance avec Dieu; trop bas en vous ravissant votre nature propre et votre principe de distinction. Ce n'est point là qu'est votre place et la vérité. Dieu et l'homme sont deux à jamais, deux par leur essence, deux par leur personnalité, deux par leur amour; car Dieu a fait l'homme par amour, et si l'homme correspond à cet amour qui l'a cherché le premier, ce même amour le récompensera éternellement. Si, au contraire, l'homme est infidèle et ingrat, l'amour le repoussera éternellement.

Je vous adjure, Messieurs, était-ce là le dogme oriental, ou bien n'en était-ce pas le renversement?

Et quant à l'Occident, on parle de Platon. Mais Platon, d'abord, était-il tout l'Occident? Résumait-il en lui l'Occident? Est-ce qu'Aristote, Épicure, Zénon, Pyrrhon, n'existaient pas au même titre, et leurs doctrines ne partageaient-elles pas, avec celles de l'Académie, l'empire des esprits? Vous voulez que Platon ait été la plus haute expression de la sagesse occidentale; ne le contestons pas, et en voyant ce qu'il pen-

sait, voyons ce que lui doit Jésus-Christ. Dans l'ordre métaphysique, Platon croyait à l'éternité de la matière et du chaos, mettant le monde en face de Dieu comme une substance inférieure, mais parallèle et incréée; dans l'ordre moral, il niait l'existence du libre arbitre, et affirmait en propres termes que nul n'est volontairement mauvais, parce que tout mal a pour principe une erreur indélibérée de l'esprit. Dualisme et fatalisme, voilà ce Platon tant admiré, que j'ai loué moi-même, que je louerai encore : homme admirable, en effet, qui, étant plongé comme tous les autres dans la lumière presque éteinte de l'antiquité, a entrevu çà et là l'ombre du vrai, lui a jeté de loin des cris pénétrants, comme s'il l'eût reconnue, et, sans pouvoir l'amener à lui, a recouvert ses désirs et ses regrets de ce royal vêtement qui a fait le charme de ses pensées, la beauté de son discours et la majesté de son renom. Nul sage ne l'égala jamais dans l'invocation de la vérité; nul n'en pressentit mieux l'avenir; nul n'habilla le demi-jour de l'erreur d'une pourpre plus étincelante et plus propre à consoler l'âme de n'étreindre qu'un rêve. Mais en faire un ancêtre de Jésus-Christ, et le nœud par où l'Évangile se rattachait à l'Occident, c'est trop espérer de sa gloire. Jésus-Christ niait le dualisme et le fatalisme platoniciens comme il niait le panthéisme et la métempsycose de l'Inde, et, s'il s'est appelé le Verbe, Fils de Dieu, cette expression relevait d'un mystère que Platon ne connaissait pas, celui d'une triple personnalité dans la substance une et indivisible de Dieu.

Les Juifs, à leur tour, quoique possesseurs du chris-

tianisme primitif et de l'attente du Messie, avaient corrompu ce dépôt dans leur pensée, en faisant de la vérité chrétienne, qui est le patrimoine de tous, leur héritage particulier, en substituant l'idée de la loi à l'idée de la foi, Moïse au Christ, le personnel à l'universel. C'est ce que saint Paul leur reproche dans l'Épître aux Romains, où il se donne tant de peine pour leur expliquer l'infériorité de la loi à la foi, comment le Christ était le principe du salut dès le temps d'Abraham, et comment les œuvres de la loi, entendues et accomplies en dehors de Jésus-Christ, étaient une cause de mort. Les Juifs se montraient rebelles à cet énergique langage; déjà tout converts du sang libérateur, et même en communion avec lui, ils persistaient à vénérer l'idole qui élevait leur amour-propre national au rang d'un devoir et d'une vertu, et leur persuadait que le judaïsme allait subjuguer l'univers. Dans le sens chrétien, cela était vrai; dans leur sens à eux, cela était faux. Jésus-Christ avait donc à combattre la Judée, aussi bien que l'Orient et l'Occident. Et si vous voulez mieux voir encore que la doctrine chrétienne ne fut pas un succès de fusion, mais un succès de contradiction, contradiction à l'Orient, contradiction à l'Occident, contradiction au peuple hébreu, vous n'avez qu'à considérer le panthéisme tel que l'a conservé l'Orient, le judaïsme tel que l'entendent encore les restes d'Israël, et le platonisme tel qu'on l'a ressuscité sous nos yeux.

Le panthéisme vit dans l'Inde; l'Inde est aujourd'hui, comme autrefois, sa terre de prédilection; il y vit sous les mêmes formes et dans les mêmes doctrines qu'au

temps de Jésus-Christ. Or aucune contrée et aucun système n'ont opposé plus de résistance à l'apostolat chrétien. Voici trois siècles que la grande péninsule indique nous est ouverte ; plusieurs nations européennes y ont ensemble et sucessivement régné ; l'Angleterre en est aujourd'hui la maîtresse ; nous la tenons par nos missionnaires comme par nos armes sous les serres de notre domination, et nulle part, pas même dans cette Chine qui nous est fermée, l'action de Jésus-Christ n'a été moins récompensée par le succès. Le brahmanisme a résisté à l'exemple comme à la discussion ; il a été de granit pour la vérité, à la manière d'une chose qui est incompatible avec une autre, et qui la repousse d'autant plus qu'elle s'approche davantage. On en a donné plusieurs raisons, telles que le régime des castes et l'aversion qui en résulte pour nos principes d'égalité. Peut-être aussi le brahmanisme, à cause des traditions même qu'il a conservées sur la chute et la réparation, a-t-il été moins sensible au mystère de la Rédemption par le sang de Jésus-Christ ; comme on voit des âmes en qui la possession d'une certaine mesure de vérité sert d'un obstacle invincible à l'acquisition du reste. L'honnête homme en est là souvent, Messieurs, quand il a le malheur de n'être pas chrétien ; sa probité le rassure contre Dieu, tandis que le misérable, en se regardant, n'a rien qui lui fasse illusion. C'est pourquoi Jésus-Christ disait : *Ces femmes que vous appelez perdues vous précèderont dans le royaume du ciel* (1).

(1) Saint Matthieu, chap. 21, vers. 31.

Elles sont, en effet, proche du bien à force d'en être loin; elles touchent par l'humiliation aux pieds de Jésus-Christ, et quand on est aux pieds de Jésus-Christ, on est bien près de son cœur. Ainsi peut-être en est-il des nations qui ont perdu toute la vérité; elles sentent le besoin de la reconquérir, tandis que celles qui en gardent encore les débris s'enorgueillissant du peu qu'elles ont, méprisent le désir et la recherche de ce qu'elles n'ont pas. Quoi qu'il en soit, le panthéisme indien n'a pas changé; il est tel aujourd'hui qu'au siècle d'Auguste; et que son insensibilité envers Jésus-Christ provienne d'une cause ou d'une autre, elle n'en prouve pas moins combien est chimérique la fusion de doctrines par laquelle on veut expliquer la formation du dogme chrétien.

Le spectacle de l'hébraïsme vivant nous conduit à la même conclusion. Et pour ce qui est du platonisme, Dieu a permis qu'il ressuscitât de nos jours, afin qu'en le voyant à l'œuvre, nous puissions juger de sa sympathie doctrinale pour Jésus-Christ. Vous comprenez tous à quelle école je fais allusion; vous savez comment cette école a remis en honneur le dualisme platonicien en écartant de sa philosophie le dogme fondamental de la création du monde par Dieu, et vous savez aussi ce que tout le reste du christianisme est entre ses mains. Nous n'avons pas dans la littérature contemporaine d'ennemis plus avoués que les amis de Platon. Soit donc que nous regardions le panthéisme, l'hébraïsme et le platonisme, tous les trois subsistant devant nous comme au temps de Jésus-Christ, il nous est aisé de juger que

le christianisme n'a pas été le résultat d'une fusion entre toutes les doctrines de l'ancien monde, mais une œuvre de renouvellement et de contradiction. L'Évangile a tout renouvelé, parce que tout avait été oublié; il a tout contredit, parce que tout avait été nié ou défiguré; il a eu pour adversaires toutes les doctrines, parce qu'il les a toutes méconnues et repoussées. Et tel il était autrefois, tel il est encore aujourd'hui sous ce rapport. L'intolérance dogmatique qu'on lui reproche définit sa nature et constate son originalité.

Mais le succès de Jésus-Christ n'a pas été seulement dans la formation puissante et autochtone de sa doctrine, il a été aussi un succès de foi. Une doctrine n'est rien encore tant qu'elle n'a pas pris possession des esprits par une foi qui lui donne vie et action. Comment l'ancien monde a-t-il cru à Jésus-Christ? Comment les hommes de l'Orient et de l'Occident, les sages comme les simples, et enfin les nations, ont-ils abdiqué les enseignements qu'ils avaient reçus du passé pour se faire les disciples d'un Juif crucifié à Jérusalem? Le rationalisme l'explique ainsi. Selon lui, à l'époque d'Auguste, l'esprit humain était las. D'une part, il n'acceptait plus l'idolâtrie, qui était la forme populaire des doctrines antiques, et d'une autre part, la philosophie n'ayant rien fondé, il s'en était suivi une double lassitude de l'intelligence, lassitude de la religion publique, lassitude des efforts impuissants de la philosophie. On errait dans le vide et au hasard, en appelant une foi nouvelle. Jésus-Christ vint. Il inaugura devant ce monde

épuisé et tout prêt une affirmation qui ne blessait qu'à demi le sens général ; on l'écouta, on avait besoin de croire, et l'on crut.

Pour moi, Messieurs, je ne crois guère à cette genèse de la foi chrétienne. Quand une époque a perdu la foi, il n'est pas si aisé de la lui rendre, et nous en avons quelque preuve aujourd'hui. Le rationalisme, en des temps pareils, envahit tous les cœurs, et le rationalisme n'est jamais convaincu de son impuissance, ni las de sa personne. Si quatre ou cinq siècles d'efforts inutiles, avant Jésus-Christ, l'eussent découragé, aujourd'hui qu'il compte dix-huit cents ans de plus de vaines tentatives, il devrait être à la veille d'abdiquer. Or y songe-t-il ? Ne le voyons-nous pas plus affirmatif, plus fier, plus sûr de lui que jamais? Ainsi en sera-t-il encore dans mille ans. Au bout de mille ans, notre postérité verra des maîtres monter dans les chaires de ce temps-là et lui dire avec un imperturbable aplomb : Messieurs, nous allons créer la philosophie, ou du moins, si nous n'avons pas cet honneur, nous touchons au siècle fortuné qui en posera les dernières assises. Tel est le rationalisme. Aucune expérience ne l'a dégoûté et ne le dégoûtera jamais de lui ; il renaît de ses cendres, ou plutôt il ne vit ni ne meurt, enfant crédule qui aspire à la maturité sans sortir une fois de son berceau. Ne nous en étonnons pas : il part d'un principe qui exclut la vie, parce qu'il exclut la foi : et pourtant la foi le tuerait. Il n'a que le choix de la mort, et il préfère naturellement celle qui lui laisse l'apparence d'être quelque chose, ne fût-ce qu'un doute et une négation. Le rationalisme

est incorrigible, parce que se corriger, pour lui, c'est n'être plus.

En admettant donc que l'état général des esprits, au siècle d'Auguste, fût le vide et la lassitude, on n'aurait point expliqué par cette remarque la propagation de la foi chrétienne qui s'accomplit alors avec tant de puissance et de rapidité. Mais je n'admets pas que tel fût, sous Auguste, l'état général des esprits. Sans doute l'idolâtrie était tombée dans le mépris d'un grand nombre d'hommes éclairés; mais le peuple ne la méprisait pas. L'esprit populaire était sympathique à l'idolâtrie, qui renfermait plus que jamais tous les souvenirs qu'adorait la multitude, et tous les spectacles dont elle avait besoin. L'esprit politique favorisait cette tendance; il soutenait l'idolâtrie comme une nécessité de l'État. Et certes, on vit bien où en étaient l'esprit populaire et l'esprit politique à cet égard, lorsque enfin Jésus-Christ vint demander à Rome ce droit de cité qu'elle n'avait refusé à aucun des dieux qu'elle avait vaincus. Ne sait-on pas quelle fut la réponse? Ne sait-on pas qui répondait aux martyrs du Christ, dans les amphithéâtres, par l'insulte et les cris de mort? Tandis que les empereurs et les proconsuls rendaient des arrêts contre eux au nom de l'esprit politique, le peuple rendait aussi les siens dans la forme et la puissance qui lui sont propres. L'empire versait le sang, le peuple le réclamait, et après l'avoir obtenu, il le jetait à la figure du Christ. Et par derrière l'empire et le peuple, le rationalisme, formant l'arrière-garde de l'idolâtrie, retrempait ardemment sa plume aux sources de l'er-

reur. L'on voyait ces platoniciens si vantés pour leur spiritualisme déchirer l'Évangile phrase à phrase, le torturer, le maudire; on les voyait se reprendre d'amour pour Jupiter et tous les vieux dieux, leur faire des généalogies, leur consacrer toute une philosophie nouvelle, leur porter des offrandes; et rien ne leur coûtait, ni science, ni sarcasmes, ni pratiques, rien de ce qui pouvait être contre le christianisme un outrage ou un argument. Est-ce là ce qu'on appelle la lassitude des esprits? Est-ce là cette conjuration tacite des temps en faveur du Christ? Ah! lorsqu'il eut enfin conquis la foi du monde et que les successeurs de ses apôtres parurent à Nicée, on put voir sur leurs visages mutilés s'ils venaient de la paix ou de la guerre, s'ils étaient les enfants de la faveur ou de la persécution, si l'esprit populaire, l'esprit politique, l'esprit rationaliste, avaient été leurs serviteurs, et ce que valent ces systèmes conçus après coup, où l'on explique la vie du patient par la bonne volonté du bourreau qui n'a fait que de le tuer. Julien du moins a dit le vrai mot: « Galiléen, tu as vaincu! »

Nous retrouvons ici, comme pour la formation du dogme chrétien, non pas le principe de la fusion, mais le principe de la contradiction. Jésus-Christ a contredit tous les esprits comme il avait contredit toutes les doctrines; il a vaincu tous les esprits aussi bien que toutes les doctrines : voilà la vérité.

Cependant ce n'était pas encore tout pour lui de fonder une doctrine et d'obtenir la foi; ce n'était pas tout de fonder une doctrine en contredisant toutes les doc-

trines, de fonder un esprit de foi en contredisant tous les esprits. Il lui fallait de plus fonder l'Église, c'est-à-dire une société d'hommes vivant de cette doctrine et de cette foi. Ici, le rationalisme invoque, pour expliquer le succès, l'état général des nations. Il expose qu'au temps d'Auguste un double besoin travaillait les peuples, savoir : un besoin d'affranchissement et un besoin d'unité. Les peuples avaient subi l'un après l'autre le joug des Romains, et dépouillés de leur indépendance, victimes de la rapacité croissante des proconsuls, ils épiaient d'un œil attentif le progrès de la corruption romaine, attendant, comme tous les esclaves, cette heure de faiblesse qui suit inévitablement une prospérité sans limites et sans contre-poids. Elle venait à grands pas. Jésus-Christ venait de son côté, à la même heure, à l'heure précise. Et qu'apportait-il? L'élévation aux petits, dans l'idée d'une commune origine et d'une sainte fraternité; la force aux faibles, aux femmes, aux enfants, dans l'idée d'un droit domestique nouveau ; le secours aux peuples opprimés, dans l'idée d'une république universelle fondée par Dieu même et gouvernée par lui. Quoi de plus magique, de plus sûr de son effet? Quand donc parut Jésus-Christ, et que du fond de la Judée l'air lui-même eut porté jusqu'aux extrémités du monde sa parole libératrice, avec quel saint espoir le genre humain ne dut-il pas tressaillir, se lever et regarder! Quoi d'étonnant si des femmes, des enfants, des ouvriers, des esclaves, des pauvres, des méprisés de tout genre et de toute patrie lui firent cortége, jetant leurs

habits sous ses pieds, agitant des rameaux sur son passage, non pas une fois, quand il entrait à Jérusalem la veille de sa mort, mais après sa mort même, ne voulant pas qu'il fût mort, et criant à ses disciples comme à lui : *Hosanna au fils de David, béni soit celui qui vient au nom du Seigneur* (1) ! Cet hosanna était le cri de la délivrance, la réponse à l'homme qui avait entendu le gémissement de l'homme, et d'où qu'il vînt, quelque nom qu'il prît, quels que fussent sa race et son dessein, homme ou Dieu, il ne pouvait ne pas être accepté tel qu'il se donnait. Qu'importe au prisonnier qu'on délivre d'où on lui vient? Au malheureux, à l'opprimé, qu'importe d'où vienne le libérateur?

Qui sauve son pays est inspiré des cieux !

J'en conviens, Messieurs, ces idées sont belles, cela nous touche, de penser que quand les peuples sont esclaves et corrompus, ils aspirent à l'affranchissement. Mais, hélas! l'histoire prononce autrement que le cœur de l'homme. On sait par elle que les nations tombées dans la servitude ne désirent pas la liberté. De même que l'apostat de la vérité la maudit, de même l'apostat de la liberté, le peuple qui l'a perdue par sa faute, et on la perd toujours par sa faute, en prenant un cœur d'esclave, ce peuple-là n'aspire point à la recouvrer. Il souffre, il est avili ; mais, pour sentir

(1) Saint Matthieu, chap. 21, vers. 9.

son malheur et reconquérir le bien qu'il a perdu, il lui faudrait un cœur d'homme libre : il ne l'a point. Il aime les bénéfices de la servitude et redoute les charges de la liberté, surtout de celle qu'on n'a plus et qui s'achète si cher. Il lui faudrait mépriser jusqu'à sa vie, être prêt à la jeter au vent, pourvu que de sa mort quelque enseignement sortît, et que son dernier souffle aidât de loin à la délivrance et à l'honneur. Le peuple esclave ne connaît pas cet héroïsme, et peut-être il le méprise. Vous en avez des preuves, Messieurs, ailleurs même que dans l'histoire, et, sans jeter les yeux aujourd'hui sur le continent européen, je vous porte de ce pas sur les rivages de l'Afrique : regardez-y le nègre. Vous lui envoyez des escadres pour protéger sa liberté contre la conjuration des marchands ; vous faites bien, sans doute : c'est un devoir peut-être, un honneur certainement. Mais avez-vous la simplicité de croire que vous empêcherez la traite ? Partout où l'homme veut se vendre, il trouve des acheteurs ; partout où des cœurs d'esclaves se rencontrent, ils forment des maîtres, quand même il ne s'en trouverait pas de tout faits. Tant que le nègre vendra la chair de son compatriote, toutes les escadres du monde civilisé ne le relèveront pas des conséquences de cette atroce bassesse de cœur : et il en est de même, plus ou moins, de tous les peuples assouplis à la servitude et à la corruption. Ils ne cherchent pas la délivrance, mais le prix de leur âme et de leur corps, et ils s'estiment assez payés de l'abjection de l'esclavage par l'abjection du vice. C'était l'état du monde romain. Jésus-Christ, il

est vrai, lui apportait la liberté, mais avec la vertu et par la vertu. Le marché était trop lourd pour lui, il ne l'accepta point. Même après l'Église fondée, l'empire continua dans la décadence; il alla de Dioclétien aux eunuques de Constantinople, et quand l'Occident, renouvelé par les barbares, voulut lui venir en aide jusqu'au fond de l'Orient, quand il arma pour lui tous ses chevaliers, le malheureux ne tendit à la main latine qu'une main incapable de sincérité. Il repoussa par la trahison le sang qu'on lui donnait, ayant peur de voir trop près de lui des hommes qui savaient porter le fer et s'abdiquer.

Jésus-Christ put bien fonder une Église, mais non pas régénérer l'empire. Il forma des âmes libres en formant des âmes saintes qu'il attirait à lui du milieu de la corruption générale; mais les peuples ne répondirent point à son appel en tant que peuples, afin qu'il fût manifeste que son œuvre n'était pas le résultat des circonstances politiques où le cours des choses avait amené le genre humain. Il eut contre lui la passion de la servitude, au lieu d'avoir pour lui le besoin de l'affranchissement. Et telle est encore la situation de son Église ici-bas. Quoique favorable à tous les droits légitimes qui composent ensemble l'honneur et la liberté des nations, elle suscite incessamment contre elle, sous le nom même de la liberté, les instincts de la servitude. On lui demande la licence, et on lui propose l'oppression : c'est le cri de la nature dans tous les temps. En les refusant toutes deux, aujourd'hui comme autrefois, elle répond sans doute aux vrais besoins de

l'homme, mais elle y répond à la manière de Dieu, par une force qui s'impose, et par un bienfait dont nul ne peut réclamer la gloire que le bienfaiteur.

Il en est de même de l'unité. Je ne nie pas que l'empire romain n'eût répandu dans les esprits, par suite d'une administration commune à une foule de peuples divers, l'idée d'une vaste organisation sociale. Mais cette idée, au degré où elle existait, ne sortait pas du cercle fort étroit d'une domination purement politique. On n'entrevoyait pas, même au fond de cette unité, la pensée que le genre humain fût un seul être ou un seul corps. On entendait par l'unité qu'une seule nation fût maîtresse des autres, qu'un César fût le César de tout le monde; mais l'unité spirituelle des âmes par la foi, l'espérance et la charité, sous un seul chef visible, représentant et vicaire de Dieu, on n'en avait pas même le pressentiment le plus confus. Dès que l'Église universelle eut fait un pas dans le monde et eut ainsi révélé ce secret de sa destinée, il ne donna lieu qu'à une peur immense dont elle subit encore maintenant le durable contre-coup. La passion de la nationalité est aussi forte aujourd'hui contre l'Église qu'il y a dix-huit siècles, et ceux-là mêmes qui aspirent à l'unité sociale du genre humain ne peuvent supporter l'idée de la république chrétienne, si ce n'est comme un exemple ou une image dont ils se servent pour représenter leur propre conception. Quel philosophe ou quel homme d'État songe à l'unité dans le sens chrétien, si ce n'est pour la craindre ou la haïr? Vous le voyez, Messieurs, nous nous retrouvons toujours, par l'exa-

men des faits non-seulement anciens, mais présents, à la même conclusion, savoir : que le principe du succès de Jésus-Christ, qu'il s'agisse de la formation de sa doctrine, de la propagation de sa foi ou de l'établissement de son Église, n'a pas été un principe de fusion, mais un principe de contradiction. Comme il avait contredit toutes les doctrines par la sienne, tous les esprits par le sien, il a contredit par son Église toutes les nations, c'est-à-dire qu'il a bravé et qu'il brave encore, dans la perpétuité de son œuvre, toutes les forces conjurées du genre humain.

Allons plus loin, Messieurs, et recherchons la cause suprême de cette contradiction. Recherchons pourquoi Jésus-Christ contredit tout et est contredit par tout et par tous, même trop souvent par ceux qui ont sa foi, qui appartiennent à son Église, qui mangent sa chair et qui boivent son sang. La cause n'en est pas dans la région de l'esprit; le rationalisme se trompe en cherchant là l'explication du mystère chrétien. Jésus-Christ va plus loin que l'intelligence; il va jusqu'à l'âme, qui est le centre de tout, pour lui demander le sacrifice de ses plus chers penchants, pour la convertir du mal au bien, de l'orgueil à l'humilité, de la convoitise sensuelle à la chasteté, de la jouissance à la mortification, de l'égoïsme à la charité, de la corruption à la sainteté. Et l'homme oppose à cette entreprise une résistance désespérée; il arme contre Jésus-Christ sa raison, son cœur, le monde, le genre humain, la terre et le ciel, et même vaincu par le sentiment de sa misère et par la douceur éprouvée du joug de l'Évangile, il ne

laisse pas de sentir au dedans de lui, jusqu'au dernier moment, une possibilité et une arrière-soif de révolte. Là est tout le secret. Et si vous voulez comprendre la difficulté du triomphe de Jésus-Christ, je ne vous proposerai pas de convertir le monde, non, mais un seul homme. A vous, princes des nations, à vous qui commandez par l'esprit, ou la richesse, ou le pouvoir, je vous demande de faire un homme humble et chaste, un pénitent, une âme qui juge son orgueil et ses sens, qui se méprise, qui se haïsse, se combatte, et, soit comme preuve, soit comme moyen de sa conversion, avoue à vos pieds les erreurs de sa vie. Je ne vous demande que cela. Le pouvez-vous? l'avez-vous jamais fait? Ah! qu'un roi vous appelle dans son cabinet, tout flamboyant de la majesté du trône, et vous presse d'avouer vos fautes à ses pieds; vous lui direz: Mais, Sire, j'aimerais mieux me confesser au cordonnier qui me chausse. Que le philosophe le plus célèbre de son siècle emploie toute son éloquence pour vous persuader de vous mettre à ses genoux et de devenir son pénitent, vous ne prendrez pas même la peine de tourner les talons pour lui rire au nez. Pardonnez-moi ces expressions, Messieurs : elles seraient violentes en une autre occasion; ici elles ne sont que justes et graves. Et pourtant ce que les rois, les philosophes et les nations ne pourraient obtenir, tous les jours un pauvre prêtre, un homme inconnu, le plus obscur des hommes l'accomplit au nom de Jésus-Christ. Il voit des âmes, touchées de leur misère, venir le chercher, lui qui ne les connaît pas, et lui avouer ingé-

nument les hontes de leurs passions. C'est la porte par où l'on entre en Jésus-Christ, par où l'on y reste, par où l'Église entre elle-même; car l'Église n'est que le monde pénitent, et ce seul mot vous dit tout le miracle de sa fondation et de sa perpétuité, aussi bien qu'il vous explique la force de contradiction active et passive qui est en Jésus-Christ. Jésus-Christ contredit toutes les doctrines, parce que sa doctrine est sainte, et que le monde est corrompu; il contredit tous les esprits, parce que son esprit est saint, et que le monde est corrompu; il contredit toutes les nations, parce que son Église est sainte, et que le monde est corrompu; et, par la même raison, le monde contredit les doctrines, l'esprit et l'Église de Jésus-Christ.

C'était donc avec justice, en certain sens, que dans la première procédure dirigée contre les chrétiens par les ordres de Néron, ils furent convaincus, au rapport de Tacite, de *haine contre le genre humain*. Ils haïssaient, en effet, tout ce que le monde estime, ils s'en prenaient à toutes ses pensées et à toutes ses affections pour les renverser de fond en comble, et, bien que ce fût par amour pour lui, le monde n'était pas tenu de le comprendre et de leur en savoir gré. La charité même, tant elle était nouvelle, se revêtait d'une couleur hostile, et la mort de Jésus-Christ sur la croix, ce chef-d'œuvre d'amour, paraissait une insulte plutôt qu'un dévouement. Tout était contradiction, parce que tout était Dieu; et afin qu'il fût prouvé qu'en effet rien n'était de l'homme, on devait à tout jamais reconnaître Jésus-Christ à cette marque, selon la parole qui avait

été dite de lui, lors de sa première apparition parmi les hommes : *Celui-ci est posé pour être un signe à qui l'on contredira* (1). Et lui-même, rappelant les prophètes, avait dit à ses ennemis : *N'avez-vous jamais lu cette parole : La pierre que les architectes ont rejetée est devenue la pierre de l'angle; le Seigneur a fait cela, et la merveille est sous vos yeux* (2)? La prophétie s'accomplit encore chaque jour; les princes, les nations, les savants, les sages, les habiles, les architectes enfin, rejettent la pierre, ils la déclarent incommode ou usée par le temps; ils n'en veulent plus : et cependant c'est encore *la pierre de l'angle, et la merveille est sous vos yeux*. Elle porte tout, quoique tout la repousse; elle a le double caractère de la nécessité et de l'impossibilité. Reconnaissez là, Messieurs, une lutte entre deux volontés qui ne sont pas égales, la volonté de l'homme qui se révolte, et la volonté de Dieu qui se fait obéir de l'homme, en l'homme et malgré l'homme. Et vous, chrétiens, fils de cet ouvrage, où Dieu vous a donné une si heureuse place, comprenez la nécessité où vous êtes de toujours souffrir, de ne pas triompher par le triomphe, de peur qu'on n'accuse Jésus-Christ de devoir quelque chose à l'homme, mais de triompher sur la croix, afin que votre victoire soit celle de Dieu, et que vous puissiez redire aujourd'hui, demain et toujours, la parole qui est le plus haut signe de la divinité de Jésus-Christ, après tant d'autres

(1) Saint Luc, chap. 2, vers. 34.
(2) Saint Matthieu, chap. 21, vers. 42.

signes que vous en avez vus : *La pierre que les architectes ont rejetée est devenue la pierre de l'angle ; le Seigneur a fait cela, et la merveille est sous nos yeux.*

CONFÉRENCES

DE

NOTRE-DAME DE PARIS

ANNÉE 1848

DE DIEU.

CONFÉRENCES

DE

NOTRE-DAME DE PARIS

ANNÉE 1848

QUARANTE-CINQUIÈME CONFÉRENCE

DE L'EXISTENCE DE DIEU.

Monseigneur (1),

Messieurs,

Nous avons prouvé la divinité de la doctrine catholique en deux manières : nous l'avons prouvée par ses résultats, en montrant que la doctrine catholique produit cette merveille de l'Église, à quoi rien n'est comparable, et qui surpasse évidemment toutes les forces humaines; nous l'avons prouvée en établissant qu'elle a eu pour fondateur Jésus-Christ, envoyé de Dieu et Fils de Dieu. L'effet de la doctrine étant divin, et sa source l'étant aussi, il est manifeste qu'elle porte elle-même le caractère de la divinité, ou, en d'autres termes, qu'elle

(1) Mgr Affre, archevêque de Paris.

est divine. Il semble donc, Messieurs, que notre tâche est accomplie, et qu'ayant mis au front de la doctrine dont nous sommes le ministre, le plus sacré des caractères et le plus certain, nous n'avons plus rien que deux choses à vous dire, ou plutôt à vous commander : le silence et l'adoration.

Mais l'esprit humain est fait de telle sorte, il a été si bien trempé dans la lumière, que vît-il de ses propres yeux la main de Dieu lui apportant la doctrine, il ne s'estimerait pas content de la recevoir s'il ne recevait avec elle le droit et la puissance d'en sonder les profondeurs. Sans doute la voie d'autorité est une voie juste, naturelle, nécessaire à notre état présent; mais elle ne nous suffit pas; car notre état présent renferme les prémisses de l'avenir qui nous est promis, et où rien ne nous rassasiera que la lumière vue de face dans l'essence même de Dieu. Nous ne souhaitons pas, Messieurs, de voir dès aujourd'hui cette lumière dans sa plénitude infinie; nous concevons que des bornes ont été mises à notre regard et à notre horizon : mais si faible que soit notre regard, c'est le regard d'un esprit; si étroit que soit notre horizon, c'est un horizon tracé par la main de Dieu. Notre regard cherche la lumière, et notre horizon en contient des traits. Sitôt donc qu'une doctrine nous est présentée, de quelque main qu'elle vienne, nous voulons y descendre, l'interroger par le dedans, nous assurer enfin qu'elle a d'autres signes de sa vérité que les signes extérieurs, si grands qu'ils soient. Je ne puis, Messieurs, échapper à cette loi de votre être, et je ne le veux pas; je la respecte en vous

comme en moi-même; j'y reconnais votre origine et votre prédestination. Il faut donc, après tant d'années où je vous ai conduits dans les dehors du christianisme, franchir sous l'œil de Dieu les portes du temple, et regarder, sans crainte comme sans présomption, la doctrine elle-même, fille de Dieu et mère de votre âme.

Je ne vous promets pas de vous en démontrer la supériorité absolue; nous ne le pourrions qu'en quittant ce monde pour aborder aux clairs rivages de l'infini. Mais je vous promets qu'en la comparant à toutes les doctrines qui ont essayé d'expliquer les mystères du monde, vous y démêlerez sans peine une incontestable et divine supériorité. Je vous promets qu'une lumière en jaillira, qui, sans atteindre toujours jusqu'à l'évidence, en sera du moins un glorieux crépuscule, et peut-être même quelquefois une sorte de nuance entre la raison de l'homme et la raison de Dieu. Votre âme, en s'élevant avec des vérités obscures, les verra peu à peu blanchir dans l'aube de la contemplation; elle s'habituera, dans ce saint exercice, à des vols qui lui étaient inconnus, et s'étonnera un jour de la sublime légèreté des plus grands mystères.

Mais où prendrons-nous donc notre point d'appui pour fonder la doctrine et nous l'approprier? Où prendrons-nous des termes de comparaison et des moyens de vérification? Messieurs, il ne nous sera pas nécessaire de les chercher au loin. Dieu a mis proche de nous les instruments destinés par sa Providence à nous conduire vers lui; il nous les a donnés dans la nature et dans l'intelligence, dans la conscience et dans la société. C'est

là le quadruple et unique palais qu'il nous a bâti : quadruple par la diversité de ses constructions, unique par le rapport qu'elles ont les unes avec les autres, et par le séjour indivisible que nous y faisons. Comme Dieu est tout entier et toujours présent à toutes les parties de l'univers, l'homme est tout entier et toujours présent à la nature, à son intelligence, à sa conscience, à la société; il y puise une vie qui s'éclaire constamment par la réverbération de toutes ses faces, et qui ne le laisse jamais dans l'ombre solitaire de lui-même. La nature parle à l'intelligence, l'intelligence répond à la nature, l'une et l'autre se rencontrent dans la conscience, et la société met le sceau de ses épreuves aux révélations de toutes les trois. C'est là notre vie, et c'est là que toute doctrine rencontre sa vérification. Une doctrine contraire, soit à la nature, soit à l'intelligence, soit à la conscience, soit à la société, est une doctrine fausse, parce qu'elle détruit notre vie; une doctrine qui leur est conforme est une doctrine vraie, parce qu'elle affermit et étend notre vie, et que notre vie prise dans sa totalité, c'est le ciel et la terre, la matière et l'esprit, le temps et l'espace, l'homme et l'humanité, tout ce qui vient de Dieu et porte avec sa trace une démonstration de lui et de nous.

Je dois donc, Messieurs, vous faire voir la conformité de la doctrine catholique avec la nature, l'intelligence, la conscience et la société, et tirer de cette comparaison sans cesse renaissante devant vous des éclairs qui nous emportent dans les profondeurs de l'invisible et dans l'immensité du surnaturel. Ce sera la dernière partie de nos Conférences; et encore qu'elle doive du-

rer plusieurs années, je ne puis me défendre d'un sentiment de mélancolie en pensant que le jour s'approche où il faudra me séparer de vous, et où je ne verrai plus que de loin, dans l'infirmité des souvenirs, ces belles assemblées où Dieu était avec nous. Une certaine consolation se mêle toutefois à la prévision de nos adieux, la consolation de l'homme qui touche à son terme, qui a accompli une carrière, et qui entrevoit l'heure où il pourra dire avec saint Paul : *J'ai combattu un bon combat, j'ai consommé ma course* (1). Sentez avec moi, Messieurs, cette tristesse et cette joie; car nos Conférences vous appartiennent autant qu'à moi; c'est un monument qui est sorti de votre cœur et du mien comme d'un seul principe, et un jour, s'il plaît à Dieu de nous accorder le repos de la vieillesse, nous pourrons, aussi bien que les autres, nous dire, en repassant dans notre esprit les temps que nous avons aimés : J'étais de ces Conférences de Notre-Dame qui ont tenu notre jeunesse captive sous la parole de Dieu.

Monseigneur, l'Église et la patrie vous remercient ensemble de l'exemple que vous nous avez donné à tous dans ces jours de grande et mémorable émotion. Vous nous avez appelés dans cette métropole le lendemain d'une révolution où tout semblait avoir péri; nous sommes venus, nous voici tranquilles sous ces voûtes séculaires, nous apprenons d'elles à ne rien craindre pour la religion et pour la France : toutes les deux poursuivront leur carrière sous la main de Dieu, qui les

(1) IIe Épître à Timothée, chap. 4, vers. 7.

protége; toutes les deux vous rendent grâces d'avoir cru à leur indissoluble alliance, et d'avoir discerné des choses qui passent celles qui demeurent et s'affermissent par la mobilité même des événements.

La doctrine est la science des destinées. Nous vivons, mais pourquoi? Nous vivons, mais comment? Nous et tout ce qui est hors de nous se meut d'un mouvement qui ne s'arrête jamais. Le ciel marche, la terre est emportée, les flots se succèdent aux vieux rivages des mers; la plante pousse, l'arbre monte, la poussière s'agite, et l'esprit de l'homme, plus inquiet encore que toute la nature, ne s'accorde à lui-même aucun repos. D'où vient? Qu'y a-t-il? Tout mouvement suppose un point de départ, un terme où il tend, un chemin par où il passe. Quel est donc notre point de départ, quel notre terme, quel notre chemin? C'est à la doctrine de répondre; c'est à elle de nous dire notre principe, notre fin, notre moyen, et de nous révéler avec eux le secret de nos destinées. Toute science ne va pas là. Les sciences inférieures nous apprennent la loi des mouvements particuliers; elles nous disent comment les corps s'attirent et se repoussent; quelle orbite ils suivent dans les espaces indéfinis de l'univers; comment ils se décomposent et se reconstituent; et mille secrets de cette vie agitée et constante qu'ils mènent au sein fécond de la nature: mais elles ne nous disent pas la loi générale du mouvement, le principe premier de tout, la fin dernière de tout, le moyen commun de tout. C'est le privilége de la doctrine, autant élevée au-dessus de toutes les sciences que l'universel l'est au-dessus du particulier.

Or, Messieurs, des trois termes qui comprennent le système des destinées, celui que la doctrine doit nous révéler d'abord est sans contredit le principe des choses; car nous concevons sans peine que du principe dépend la fin, et que de la fin et du principe découle le moyen. Le principe des êtres renferme évidemment la raison de la fin qui leur est assignée, comme leur principe et leur fin déterminent le moyen qui leur sera donné pour atteindre et remplir leur vocation.

Je pose donc cette question suprême, je la pose avec vous et avec tous les siècles : Quel est le principe des choses? La doctrine catholique nous répond par ces premiers mots de son symbole : *Credo in Deum Patrem omnipotentem.* — *Je crois en Dieu, Père tout-puissant.*

Entendez-la nous expliquer sa réponse.

Il y a un être principe; par cela seul qu'il est principe, il n'a pas de commencement, il est éternel, c'est-à-dire infini par la durée; étant infini par la durée, il l'est aussi par la perfection; car, si quelque chose lui manquait en perfection, il ne serait pas l'être total, il serait limité dans son existence; il n'existerait pas par lui-même, il ne serait pas principe. Il y a donc un être infini en durée et en perfection. Or l'état de perfection implique l'état personnel, c'est-à-dire l'état d'un être qui a conscience et intelligence de soi, qui se rend compte de ce qu'il est, qui distingue de lui ce qui n'est pas lui, qui éloigne de lui ce qui est contre lui; en un mot, qui pense, qui veut, qui agit, qui est libre, qui est souverain. L'être principe est donc *un esprit infini à l'état*

personnel. Telle est la doctrine catholique sur le principe des choses, doctrine renfermée dans cette courte parole : *Credo in Deum.* — *Je crois en Dieu.*

Entendons maintenant la doctrine contraire; car il existe une doctrine contraire, et vous ne verrez jamais, Messieurs, le christianisme énoncer un dogme sans rencontrer immédiatement une négation, négation destinée à le combattre, mais qui doit servir à le prouver. Car l'erreur est la contre-épreuve de la vérité, comme les ombres sont le contre-appui de la lumière. Ne vous effrayez donc pas d'une opposition si prompte à l'égard d'un dogme si manifeste; appelez-la plutôt de vos vœux, et écoutez la première parole du rationalisme contre la première parole du christianisme : *Credo in naturam, matrem omnipotentem.* — *Je crois en la nature, mère toute-puissante.*

Vous l'entendez, le rationalisme, comme le christianisme, admet l'existence d'un principe des choses; mais pour lui, c'est la nature même qui est l'être-principe, l'être nécessaire, l'être éternel, l'être souverain. Or la nature, nous la connaissons, et il est évident pour tous qu'elle est à l'état impersonnel, c'est-à-dire qu'elle n'a pas conscience de ce qu'elle est, qu'elle manque de l'unité intellectuelle par où chacun de ses membres vivrait de la vie universelle, et l'univers de la vie du moindre brin d'herbe compris dans son immensité. Nous sommes plongés dans la nature, nous y puisons l'aliment de notre existence; mais loin que nous y formions une seule vie par une intelligence commune à tous, nous ignorons jusqu'aux êtres qui nous touchent de plus

près. Nous passons les uns à côté des autres comme des étrangers, et l'univers ne répond à nos investigations douloureuses que par le spectacle muet de son inanimée splendeur. La nature est privée de personnalité, et c'est pourquoi le rationalisme, qui veut qu'elle existe par elle-même, définit le principe des choses une *force infinie à l'état impersonnel.*

Voilà les deux doctrines.

Et remarquez, Messieurs, que l'esprit humain ne saurait en concevoir une troisième sur le principe des choses. Car ou bien la nature existe par elle-même et se suffit à elle-même, ou bien il faut chercher sa cause et son support au-dessus d'elle, non pas dans une nature analogue douée de la même infirmité, mais dans un être supérieur répondant par son essence à l'idée et à la fonction de principe. C'est l'un ou l'autre. Si l'on choisit la nature, comme elle manque de personnalité, il faut dire que le principe des choses est une *force infinie à l'état impersonnel.* Si l'on repousse la nature, il faut dire que le principe des choses est un être surnaturel, un être dont la conception logique mène nécessairement à cette conclusion, que le principe des choses est un *esprit infini à l'état personnel.* Ainsi la raison humaine, quant à la première question du mystère des destinées, la question du principe, est fatalement condamnée à l'une ou l'autre de ces professions de foi : *Je crois en Dieu, — Je crois en la nature.*

C'est pourquoi il n'y a dans le monde que deux doctrines fondamentales, le théisme et le panthéisme : la première qui édifie sur l'idée de Dieu, la seconde sur le

fait de la nature ; l'une qui part de l'invisible et de l'infini, l'autre du visible et de l'indéfini. Quiconque n'est pas théiste est logiquement panthéiste, et quiconque n'est pas panthéiste est nécessairement théiste. Tout homme fait son choix entre ces deux doctrines, et la vie humaine s'enlace à l'une ou à l'autre comme à l'arbre de vie et à l'arbre de mort. On vous a donné peut-être le panthéisme comme une rare découverte des siècles nouveaux, comme un trésor lentement extrait des champs de la contemplation par le labeur des sages : le fait est qu'il est aussi vieux que l'humanité corrompue, et qu'il suffit d'une tête d'enfant pour concevoir qu'il y a un Dieu, ou que, s'il n'y en a point, la nature est à elle-même son principe et son Dieu.

C'est un don de la vérité, Messieurs, que sur une question aussi capitale que celle du principe des choses, vous n'ayez à choisir qu'entre deux doctrines, et que, l'une rejetée, l'autre se montre avec le caractère infaillible de la nécessité logique.

A quoi vous attendez-vous maintenant, Messieurs ? Vous pensez peut-être que je vais vous démontrer l'existence de Dieu ? Je vous déclare que pour rien au monde je ne voudrais vous la démontrer, non parce que la chose est impossible, mais parce que telle n'est pas la question. L'existence de Dieu n'est pas un dogme qui soit par terre, et qu'il faille tirer de la poudre ; c'est un dogme qui est debout, qui se tient entre l'Église, dont je vous ai fait voir l'autorité divine, et Jésus-Christ, dont je vous ai prouvé la divinité personnelle. Dieu a été le fond de tout ce que nous avons vu jusqu'à présent. Il s'est ré-

vélé à nous comme se révèlent tous les êtres, par son action. Si Dieu n'avait pas agi sur la terre, et s'il n'y agissait pas encore tous les jours, nul ne croirait en lui, quelque démonstration qu'en fissent la métaphysique et l'éloquence. L'humanité croit en Dieu parce qu'elle le voit agir. La question n'est donc pas de le démontrer, mais d'en approfondir l'idée, et de la porter devant l'esprit à tout l'éclat qu'elle y peut obtenir.

Écartons même ces preuves positives de Dieu ; oublions ses travaux dans le monde, et supposons que nous ayons devant nous la question toute nue de son existence. Il ne s'ensuivra pas encore qu'il y ait nécessité de la démontrer directement. Car notre esprit porte en lui-même la certitude qu'il y a un principe des choses, et, en outre, que ce principe est nécessairement ou Dieu ou la nature. Il ne s'agit plus que de choisir, et une affaire de choix est tout autre chose qu'une situation où le raisonnement doit tout créer. J'ai à mettre en regard le théisme et le panthéisme : voilà ma tâche; j'ai à rechercher lequel des deux est en harmonie avec la nature, l'intelligence, la conscience et la société : voilà ma force.

Avant de commencer cette comparaison, ou plutôt en la commençant, je ferai une remarque, c'est que Dieu est ici-bas le plus populaire de tous les êtres, tandis que le panthéisme est un système purement scientifique. Au milieu des champs, appuyé sur son instrument de travail, le laboureur lève les yeux vers le ciel, et il nomme Dieu à ses enfants par un mouvement simple comme son âme. Le pauvre l'appelle, le mourant l'invoque, le

pervers le craint, l'homme de bien le bénit, les rois lui donnent leurs couronnes à porter, les armées le placent en tête de leurs bataillons, la victoire lui rend grâces, la défaite y cherche un secours, les peuples s'arment de lui contre leurs tyrans; il n'est pas un lieu, un temps, une occasion, un sentiment où Dieu ne paraisse et ne soit nommé. L'amour lui-mème, si sûr de son charme, si confiant dans son immortalité propre, n'ose pas pourtant se passer de lui, et il vient au pied de ses autels lui demander la confirmation des promesses qu'il a tant de fois jurées. La colère croit n'avoir atteint son expression suprême qu'après avoir maudit cet adorable nom, et le blasphème est un hommage encore d'une foi qui se révèle en s'oubliant. Que dirai-je du parjure? Voilà un homme qui est en possession d'un secret d'où dépend sa fortune, son honneur; lui seul le connaît sur la terre, lui seul est son juge. Mais la vérité a un complice éternel en Dieu; elle appelle Dieu à son secours, elle met le cœur de l'homme aux prises avec le serment, et celui-là même qui sera capable d'en violer la majesté ne le fera pas sans un tremblement intérieur, comme devant l'action la plus lâche et la plus forcenée. Et pourtant qu'y a-t-il dans cette parole : Je le jure? Rien qu'un nom, il est vrai, mais c'est le nom de Dieu. C'est le nom qu'ont adoré tous les peuples, auquel ils ont bâti des temples, consacré des sacerdoces, adressé des prières; c'est le nom le plus grand, le plus saint, le plus efficace, le plus populaire que les lèvres de l'homme aient reçu la grâce de prononcer.

En est-il de même du panthéisme? Où le cherche-

rons-nous? Venez avec moi, Messieurs; frappons à cette porte : elle est illustre, et plus d'une main célèbre aussi l'a heurtée. Nous voici devant un sage. Prions-le de nous expliquer le mystère de nos destinées; car il l'a pénétré. Mais que nous dit-il? qu'il n'y a au monde qu'une seule substance. Pourquoi? Parce que la substance est ce qui est en soi, et que ce qui est en soi est nécessairement unique, infini, éternel, Dieu. Voilà donc tout l'éclaircissement de notre vie posée sur une définition métaphysique. Je n'examine pas si elle est vraie ou fausse, si les conclusions qu'on en tire sont légitimes, s'il est aisé ou non de définir autrement la substance, et de renverser par cela même tout l'échafaud de cette doctrine : je défie seulement l'humanité de la comprendre. Car vous-mêmes, Messieurs, vous, initiés dès votre enfance aux spéculations des mots et des idées, vous n'en saisiriez le tissu, si je vous l'exposais, qu'avec une extrême difficulté. Peut-être même beaucoup d'entre vous n'y réussiraient pas; car rien n'est plus rare que la sagacité métaphysique, que cet œil qui écarte de devant lui toutes les réalités, et pénètre d'un regard fixe le monde des abstractions. Vous sentiriez bientôt se gonfler les veines de votre front, une sorte d'éblouissement saisir votre pensée au fond de ses plus intimes replis, et tout disparaître devant vous, le réel et l'idéal, dans une défaillance douloureuse. Et ce serait là, dans ces subtiles et inabordables profondeurs, que la vérité première aurait caché sa face! Ce serait là qu'elle attendrait le genre humain pour lui dicter son sort! Le croyez-vous? Pour moi,

je ne le crois pas : je crois au Dieu du pauvre et du simple; je crois au Dieu que la cabane connaît, que l'enfance écoute, dont le malheur sait le nom, qui a trouvé des voies pour arriver à tous, si petits qu'ils soient, et qui n'a d'ennemis que l'orgueil de la science et la corruption du cœur. Je crois à ce Dieu-là; j'y crois parce que je suis homme, et, en répétant avec tous les peuples et à tous les âges le premier article du symbole de l'Église, je ne fais que me dire homme et m'inscrire à mon rang dans la communauté naturelle des âmes.

Vous l'avouerai-je, Messieurs : c'est la première fois depuis que je suis chargé du ministère de la parole divine, c'est, dis-je, la première fois que j'aborde cette question de l'existence de Dieu, si toutefois on peut l'appeler une question. Jusqu'ici je l'ai dédaignée comme inutile; j'ai cru qu'il ne fallait pas démontrer à un fils l'existence de son père, et que qui ne le connaît pas ne mérite pas de le connaître. Mais le cours de la pensée m'a contraint de vous en dire quelque chose; et toutefois, en faisant à l'ordre logique cette concession, je n'ai pas voulu vous laisser penser que j'eusse pour but de satisfaire au besoin de votre cœur, ni du peuple et du siècle où nous vivons. Grâce à Dieu, nous croyons en Dieu, et si je doutais de votre foi, vous vous lèveriez pour me repousser du milieu de vous; les portes de cette métropole s'ouvriraient d'elles-mêmes sur moi, et le peuple n'aurait besoin que d'un regard pour me confondre, lui qui tout à l'heure, au milieu même de l'enivrement de sa force, après avoir

renversé plusieurs générations de rois, portait dans ses mains soumises, et comme associée à son triomphe, l'image du Fils de Dieu fait homme..... (Applaudissements.)

N'applaudissons pas, Messieurs, la parole de Dieu; croyons-la, aimons-la, pratiquons-la, c'est la seule acclamation qui monte jusqu'au Ciel et qui soit digne de lui.

Je devrais finir, Messieurs, puisque vous m'avertissez de l'heureuse inutilité de mon discours. Permettez-moi cependant, avant de le clore, de rechercher pourquoi l'idée de Dieu est populaire, et si cette popularité ne serait qu'une vaine illusion du genre humain.

Nous avons dit que nous avions en nôtre pouvoir quatre moyens de vérification des doctrines : la nature, l'intelligence, la conscience et la société. Si donc l'idée de Dieu est légitime, elle doit puiser sa force dans ces quatre sources de lumière, tandis que le panthéisme y rencontrera nécessairement sa condamnation.

La nature est un grand spectacle, elle épuise aisément nos yeux et notre imagination : mais a-t-elle le caractère d'un être sans cause, d'un être qui existe par soi? Peut-elle dire comme Dieu, dans Moïse : *Ego sum qui sum, — Je suis Celui qui suis?* L'infini est le premier caractère de l'être sans cause : la nature a-t-elle ce caractère? Regardons-la, tout ce que nous y voyons a des limites, tout y est figure et mouvement, figure déterminée, mouvement calculé ; tout y tombe sous l'empire étroit de la mesure, même les distances qui demeurent inconnues à nos instruments, mais qui ne

le sont point à nos conceptions. Nous sentons la borne là même où notre œil ne la voit pas; il nous suffit de la saisir dans un point pour la conclure partout. L'infini est indivisible, et n'y eût-il dans l'univers qu'un atome soumis à notre faible main, nous saurions que la nature est finie, et que son immensité n'est que le voile éclatant de sa misère.

Si la nature était par soi-même, elle aurait de plus le caractère de la liberté absolue, c'est-à-dire de la souveraineté : car, de quoi peut dépendre un être qui n'a point de cause? Mais est-ce là ce que nous remarquons dans les opérations qui nous manifestent sa vie? L'univers est serf; il roule dans un cercle où n'apparaît aucune spontanéité; la pierre reste où la main l'a mise, et l'astre suit une orbite où nous le retrouvons toujours. Ces mondes prodigieux par leur masse et leur mouvement n'ont jamais révélé à l'observateur qu'un mécanisme sourd et aveugle, une force esclave, une désespérante impuissance de dévier de leur loi. Et l'homme lui-même, l'homme, en qui seul apparaît sur la terre cette liberté dont nous cherchons vainement la trace dans tout le reste, l'homme est-il souverain? Naît-il à l'heure qu'il a marquée? meurt-il à l'heure qu'il désignera? Peut-il s'affranchir de ce qui limite et meurtrit son existence? Comme la nature dont il fait partie, il a sa grandeur, mais une grandeur qui trahit d'autant plus son infirmité. Il est semblable à ces rois qui suivaient le triomphateur au Capitole, et dont l'abaissement s'accroissait des restes mêmes de leur majesté. Aussi deux sentiments naissent à la fois du spectacle de l'univers :

l'admiration et la pitié. Et tous les deux, se fortifiant l'un par l'autre, concluent ensemble à la vanité de la nature et à la recherche de son auteur. C'est le langage des mondes, c'est leur éloquence éternelle, c'est le cri de leur conscience, si l'on pouvait donner ce nom à la force qui les contraint de parler pour un plus grand qu'eux, et de redire à tous les échos du temps et de l'espace le cantique de la créature au Créateur : *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo gloriam, — Non pas à nous, Seigneur, non pas à nous la gloire, mais à votre nom!* Oui, mondes sacrés qui roulez sur nos têtes, astres brillants et joyeux qui menez votre course sous la main du Très-Haut, îles fortunées qui dressez vos rivages dans l'océan du ciel, oui, vous n'avez jamais menti à l'homme !

Il n'importe pas, Messieurs, de savoir si le panthéisme essaie ou non de détourner de son sens le spectacle de la nature. Ce qui importe, c'est que l'homme pris en général, l'homme de l'humanité, voie du premier coup d'œil que l'univers n'existe pas par lui-même.

Jamais la métaphysique ne détruira cette impression profonde causée à l'homme par la vue des choses dont se compose la scène où nous vivons. Un enfant saisit l'incapacité du ciel et de la terre; il la voit, il la sent, il la touche, il y reviendra toujours comme à un sentiment invincible qui fait partie de son être. Vous aurez beau lui dire qu'il est Dieu; il lui suffit d'avoir eu la fièvre pour comprendre que vous vous moquez de lui.

En regardant la nature, l'homme voit des réalités; en regardant son intelligence, il voit des vérités. Les réa-

lités sont finies comme la nature qui les contient; les vérités sont infinies, éternelles, absolues, c'est-à-dire plus grandes que l'intelligence où nous les découvrons. La nature nous montre des figures de géométrie; l'intelligence nous révèle la loi mathématique elle-même, la loi générale et abstraite de tous les corps. Elle fait plus, elle nous révèle la loi métaphysique, c'est-à-dire la loi de l'être, quel qu'il soit, la loi qui s'applique aussi bien aux esprits qu'aux corps. A cette hauteur et dans cet horizon, l'univers disparaît aux regards de notre esprit, ou du moins nous ne le voyons plus que comme le reflet d'un monde supérieur, comme l'ombre d'une lumière sans rivages; le réel s'absorbe dans le vrai, qui est sa racine; la réalité se mesure par la vérité.

Mais où est-elle, la vérité? Où est son lieu, son siége, son essence vivante? Est-ce une pure abstraction de notre esprit? N'est-ce que l'univers agrandi par un rêve? S'il en était ainsi, notre intelligence elle-même serait un songe; la vérité, qui nous paraît le principe de tout, ne serait que l'exagération et comme l'extravagance de la réalité sensible.

Dirons-nous que la vérité a pour siége notre propre esprit? Mais notre esprit est borné, la vérité ne l'est pas; notre esprit a commencé, la vérité est éternelle; notre esprit est susceptible de plus et de moins, la vérité est absolue. Dire que notre esprit est le siége de la vérité, c'est dire en termes obscurs que notre esprit est la vérité même, la vérité vivante : qui est assez insensé pour le croire? Outre la contradiction qui existe entre la nature de notre esprit et la nature de la vérité, ne

voyons-nous pas les intelligences dont se compose le genre humain dans une guerre perpétuelle d'affirmations et de négations? La vérité serait donc en guerre avec elle-même? Elle dirait oui et non à la fois, tout en restant absolue. C'est le comble de la démence.

Si la vérité n'est pas un vain nom, elle n'est dans l'univers qu'à l'état d'expression, et dans notre esprit qu'à l'état d'apparition; elle est dans l'univers comme l'artiste dans son œuvre, elle est dans notre esprit comme le soleil dans nos yeux. Mais par delà l'univers et notre esprit, elle subsiste en elle-même, elle est une essence réelle, infinie, éternelle, absolue, existant par soi, ayant conscience et intelligence de soi; car comment la vérité ne s'entendrait-elle pas elle-même, puisqu'elle est la source de tout entendement? Or dire cela de la vérité, c'est définir Dieu: Dieu est le nom propre de la vérité, comme la vérité est le nom abstrait de Dieu.

Il y a donc un Dieu, s'il y a une vérité. Vous plaît-il de dire qu'il n'y a pas de vérité? C'est votre affaire, et je ne vais pas contre.

Peut-être, Messieurs, vous sentirez mieux encore la force de cette conclusion en l'appliquant à l'ordre de la conscience. De même que la vérité est l'objet et la vie de l'esprit, la justice est l'objet et la vie de la conscience. La conscience aperçoit et approuve une règle des droits et des devoirs entre les êtres doués de liberté. Cette règle est la justice. Mais où est-elle la justice? Est-ce un simple résultat de la volonté humaine? En ce cas, la justice n'est qu'une convention, une loi fragile née au-

jourd'hui, et qui tombera demain. Est-ce un ordre fondé sur la nature même de l'homme? Mais cette nature est variable, corruptible, sujette à des passions qui l'égarent. Ce qui est l'ordre pour l'un sera le désordre pour l'autre. Il faut donc, si la justice est une réalité, qu'elle soit une loi éternelle et absolue, réglant les rapports des volontés libres, comme les mathématiques sont une loi éternelle et absolue, réglant les rapports des êtres matériels, et la métaphysique une loi éternelle et absolue, réglant les rapports des intelligences avec tous les êtres soit existants, soit possibles. En dehors de cette notion, la justice n'est qu'un mot qui arme les forts contre les faibles, les heureux contre les malheureux. Or cette notion entraîne nécessairement celle de Dieu, puisqu'une loi éternelle et absolue ne saurait être une réalité que dans la personne d'un être subsistant par soi, ayant une volonté active et droite, capable de promulguer un ordre, de le soutenir, de récompenser l'obéissance et de punir la rébellion.

La vérité est le premier nom de Dieu, la justice est le second.

Or qu'il y ait des hommes pour qui la vérité et la justice ne soient qu'un jeu de philosophie, qui s'enferment dans la solitude orgueilleuse de leur pensée pour y bâtir leur gloire sur des systèmes qui portent leur nom, cela se comprend. Mais l'humanité pauvre et souffrante n'en est pas là; elle a besoin de vérité pour se nourrir, de justice pour se défendre, et elle sait que le véritable nom de l'une et de l'autre, c'est le nom de Dieu; que la véritable force de l'une et de l'autre, c'est

la force de Dieu. Elle ne s'y est jamais trompée. Quand on l'opprime, elle lève ses mains vers Dieu, elle en inscrit le nom sur ses drapeaux, elle dit à l'oppresseur cette dernière et solennelle parole de l'âme qui croit et espère : Je vous cite au tribunal de Dieu !

Ce tribunal a tôt ou tard son heure, son heure temporelle et visible, outre son heure éternelle. Les rois y comparaissent dès ici-bas, et les nations aussi. C'est ce tribunal permanent au sein de l'erreur et de l'iniquité qui sauve le monde. En vain l'orgueil veut l'abattre; le peuple sauvé par lui le sauve à son tour. S'il n'y avait parmi nous que des sages, l'idée de Dieu pourrait y périr, car un homme seul est toujours puissant contre Dieu; mais heureusement les nations sont faibles contre lui, parce qu'elles ne peuvent se passer de justice et de vérité. Elles le protégent contre les savantes chimères d'une fausse sagesse; elles en maintiennent la mémoire avec une fidélité qui n'en conserve pas toujours la parfaite notion, mais qui du moins n'a pas permis jusqu'à présent que le soleil et l'histoire vissent un peuple athée. Quoi qu'on ait fait, Dieu est resté la pierre angulaire de la société humaine ; aucun législateur n'a osé le bannir, aucun siècle ne l'a ignoré, aucune langue n'a effacé son nom. Aussi bien sur la terre que dans le ciel, il est parce qu'il est.

Mais si Dieu a pour lui la nature, l'intelligence, la conscience et la société, que reste-t-il au panthéisme? où sera son point d'appui? Il le cherchera, Messieurs, dans les ténèbres d'une métaphysique abstruse : il s'isolera de toutes les réalités, de tous les sentiments et de

tous les besoins, pour se composer un labyrinthe dont la pensée ne saura plus retrouver les issues. Il en perdra lui-même le fil; enfermé dans la prison subtile qu'il se sera construite, il sera pris du rire de l'orgueil qui s'est trompé lui-même, et appelant à lui, du fond corrompu des âges, les esprits curieux des doctrines rares, il jettera sur Dieu et sur le genre humain l'anathème du mépris. Dieu passera sans l'entendre, et le genre humain sans lui répondre. Faisons comme eux, passons aussi.

Nous avons de Dieu une triple intuition : intuition négative dans la nature; intuition directe dans les idées de vérité et de justice; intuition pratique dans la société humaine. La nature, en nous montrant des caractères incompatibles avec un être qui existerait par soi-même, nous fait remonter jusqu'à sa source; les idées de vérité et de justice nous nomment Dieu, sans qui elles ne seraient rien; la société humaine, qui ne peut se passer de lui, nous prouve son existence par sa nécessité. Mais outre ces révélations constantes et inamissibles, il en est que la divine Providence sème de loin en loin sur la route des nations; elle frappe des coups de foudre; elle déchire des voiles, elle donne de sa présence un sentiment si plein et si profond, que nul ne s'y trompe, et qu'un peuple entier laisse échapper de son cœur ce cri unanime et involontaire : Dieu! c'est Dieu! Nous assistons, Messieurs, à une de ces œuvres où Dieu se découvre; hier il a passé dans nos murs, et toute la terre l'a vue. Pourrais-je donc me taire devant lui? Pourrais-je retenir sur mes lèvres tremblantes la prière

de l'homme qui, un jour de sa vie, a vu son Dieu de plus près?

O Dieu, qui venez de frapper ces coups terribles, Dieu, le juge des rois et l'arbitre du monde, regardez dans une lumière propice ce vieux peuple français, le fils aîné de votre droite et de votre Église. Souvenez-vous de ses services passés, de vos bénédictions premières; renouez avec lui l'antique alliance qui l'avait fait votre homme; appelez-en à son cœur qui fut si plein de vous, et qui tout à l'heure encore, dans les prémices d'une victoire où rien de royal ne fut épargné par lui, vous donnait des gages de l'empire qu'il n'accorde plus qu'à vous. O Dieu juste et saint, par cette croix de votre Fils que leurs mains ont portée du palais profané des rois au palais sans tache de votre épouse, veillez sur nous, protégez-nous, éclairez-nous, prouvez au monde une fois de plus qu'un peuple qui vous respecte est un peuple sauvé.

QUARANTE-SIXIÈME CONFÉRENCE

DE LA VIE INTIME DE DIEU.

Monseigneur,

Messieurs,

Dieu existe, mais que fait-il? Quelle est son action? Quelle est sa vie? C'est la question qui se présente immédiatement à l'esprit. Dès que l'esprit a reconnu l'existence d'un être, il se demande comment il vit; et à plus forte raison se le demandera-t-il de Dieu, qui, étant le principe des êtres, excite en nous un besoin de sa connaissance d'autant plus ardent et juste, que son action est le modèle de toute action, et sa vie l'exemplaire de toute vie. Qu'est-ce donc que Dieu fait? A quoi passe-t-il son éternité? Voilà, certes, une question hardie. Pourtant l'homme se la fait, et il veut la résoudre. Mais comment la résoudre? Comment pénétrer dans l'essence divine pour y entrevoir l'incompréhensible mouvement d'un esprit éternel, infini, absolu, immuable?

Trois doctrines se présentent à nous. L'une affirme que Dieu est condamné par la souveraine majesté de sa nature à un épouvantable isolement; que, seul en lui-

même, il se regarde d'un regard qui ne rencontre que lui, et s'aime d'un amour qui n'a d'objet que lui; qu'en ce regard et cet amour à tout jamais solitaires consistent la nature et la perfection de sa vie.

Selon la seconde doctrine, l'univers nous manifeste la vie de Dieu, ou plutôt il est la vie même de Dieu. Nous voyons en lui son action permanente, le théâtre où se réalise sa puissance et où se réfléchissent tous ses attributs. Dieu n'est pas sans l'univers, pas plus que l'univers n'est sans Dieu. Dieu est le principe, l'univers est la conséquence, mais une conséquence nécessaire, sans laquelle le principe serait inerte, infécond, impossible à concevoir.

La doctrine catholique réprouve ces deux systèmes. Elle n'admet pas que Dieu soit un être solitaire, éternellement occupé à une contemplation stérile de lui-même; elle n'admet pas non plus que l'univers, bien que l'ouvrage de Dieu, en soit la vie propre et personnelle. Elle s'élève au-dessus de ces idées infirmes, et nous emportant avec la parole de Dieu par delà toutes les conceptions de l'esprit humain, elle nous apprend que la vie divine consiste dans l'union coéternelle de trois personnes égales en qui la pluralité détruit la solitude, et l'unité la division; dont le regard se répond, dont le cœur se comprend, et qui, plongées dans ce flux et reflux de l'une à l'autre, identiques par la substance, distinctes par la personnalité, forment ensemble une ineffable société de lumière et d'amour. Telle est l'essence de Dieu, et telle sa vie, l'une et l'autre fortement exprimées par cette parole de l'apôtre saint

Jean : *Tres sunt qui testimonium dant in cœlo, Pater, Verbum, et Spiritus sanctus. — Il y en a trois qui rendent témoignage dans le ciel, le Père, le Fils, et le Saint-Esprit, et ces trois ne sont qu'une chose* (1).

Ici, Messieurs, et bien peu de temps après vous avoir promis des clartés, il semble que je prenne plaisir à vous appeler dans un dédale de ténèbres; car se peut-il rien concevoir de plus effrayant pour la pensée que les termes par où je viens d'énoncer, d'après l'Écriture et l'Église, les rapports qui constituent la vie intime de Dieu? Toutefois, Messieurs, ne vous fiez pas à cette impression première; confiez-vous plutôt à mes promesses, parce qu'elles sont celles de l'Évangile, où il est écrit : *Ego sum lux mundi. — Je suis la lumière du monde.* Et encore : *Qui sequitur me non ambulat in tenebris, sed habebit lumen vitæ. — Celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie* (2). Oui, rassurez-vous, comptez sur Dieu, qui ne vous a rien proposé d'inutile à croire, et qui a caché des trésors éclatants dans les mystères les plus obscurs, comme il a caché dans les entrailles de la terre les feux du diamant. Suivez-moi, passons les colonnes d'Hercule, et laissant la vérité enfler nos voiles, avançons-nous sans crainte jusqu'aux régions transatlantiques de la lumière.

Nous voulons nous rendre compte de la vie divine; la première question à nous faire est donc celle-ci : Qu'est-ce que la vie? Car tant que nous ne saurons pas

(1) Ire Épître, chap. 5, vers. 7.

(2) Saint Jean, chap. 8, vers. 12.

ce que c'est que la vie en soi, il est clair que nous ne pourrons nous former aucune idée de celle de Dieu. Qu'est-ce donc que la vie? Pour l'entendre, il faut nous demander ce que c'est que l'être; car la vie est évidemment un certain état de l'être. Nous arrivons ainsi à cette question première et suprême : Qu'est-ce que l'être? Et nous la résoudrons en cherchant ce qu'il y a de permanent et de commun dans les êtres infiniment variés dont le spectacle est sous nos yeux. Or en tous, quels que soient leur nom, leur forme, leur degré de perfection ou d'infériorité, nous découvrons une force mystérieuse qui est le principe de leur subsistance et de leur organisation, et que nous appelons l'activité. Tout être, même le plus inerte en apparence, est une activité; il se condense en lui-même, il résiste aux efforts étrangers, il attire et s'incorpore des éléments qui lui obéissent. Un grain de sable est en lutte et en harmonie avec l'univers entier, et il se conserve par cette force qui est le fond même de son être, et sans quoi il s'abîmerait dans l'incapacité absolue du néant. L'activité étant le caractère permanent et commun de tout ce qui est, il s'ensuit que l'être et l'activité sont une seule et même chose, et que nous avons le droit de poser cette définition : L'être est l'activité. Saint Thomas d'Aquin nous en a donné l'exemple, lorsque ayant à définir Dieu, qui est l'être dans sa réalité totale, il a dit : *Dieu est un acte pur*.

Mais l'activité entraîne l'action, et l'action c'est la vie. La vie est à l'être ce que l'action est à l'activité. Vivre, c'est agir. Il est vrai que l'action spontanée, et

surtout libre, étant l'action parfaite, on marque ordinairement la naissance ou l'apparition de la vie là où se manifeste ce genre d'action. Ainsi l'on dit que la pierre est, que la plante végète, que l'animal vit; mais ces différentes expressions ne signalent que les gradations de l'activité, dont la présence, si faible qu'elle soit, constitue partout l'être vivant.

Nous savons ce que c'est que la vie. Faisons un pas de plus, cherchons-en les lois générales, et appliquons-les à Dieu.

La première loi générale de la vie est celle-ci : *L'action d'un être est égale à son activité.* En effet, l'action d'un être ne saurait être limitée que par une force étrangère ou par sa propre volonté. Or une force étrangère ne l'arrête qu'au degré où il manque lui-même d'énergie, et quant à sa volonté propre, s'il en est doué, elle le porte nécessairement jusqu'où il peut atteindre par sa nature. Une action supérieure à son activité lui est impossible; une action inférieure ne lui suffit pas; une action égale à son activité est la seule qui le mette d'accord avec lui-même et avec le reste de l'univers. Aussi, Messieurs, soit que vous considériez le mouvement général des mondes ou la tendance de chaque être en particulier, vous les verrez tous agir selon la quantité de leurs forces, et ne mettre de bornes à leur ambition que parce qu'il en existe à leurs facultés. Tous, l'homme compris, vont jusqu'où ils peuvent; tous, parvenus au terme qui les épuise et les arrête, écrivent comme le poëte, en accusant leur impuissance avec orgueil :

Sistimus hic tandem nobis ubi defuit orbis.

Cette première loi générale connue, je conclurai déjà quelque chose touchant la vie de Dieu; car l'action d'un être étant égale à son activité, et Dieu étant l'activité infinie, il s'ensuit qu'il y a en Dieu une action infinie, ou, pour parler plus clairement encore, qu'une action infinie constitue en Dieu la vie même de Dieu. Mais qu'est-ce qu'une action? La nature et l'humanité ne se composent que d'un tissu d'actions; nous ne faisons pas autre chose depuis l'instant de notre naissance jusqu'à celui de notre mort : et pourtant savez-vous bien ce que c'est qu'une action? Avez-vous jamais médité sur le sens de ce mot, qui renferme à lui seul tout ce qui se passe au ciel et sur la terre? L'action est un mouvement; il nous est impossible d'en concevoir la nature sous une forme plus claire et plus générale. Le corps se meut quand il agit, la pensée se meut quand elle travaille, le cœur se meut quand il conçoit des affections; de quelque part que vienne l'acte, la langue n'a qu'un terme pour l'exprimer, et l'entendement qu'une idée pour se le représenter. Tout est en mouvement dans l'univers parce que tout y est action, et tout y est action parce que depuis l'atome jusqu'à l'astre, depuis la poussière jusqu'à l'esprit, tout y est activité. Mais le mouvement suppose un but, un terme où l'être aspire. Je m'agite, je cours, j'expose ma vie : pourquoi? Qu'est-ce que je veux? Apparemment je cherche quelque chose qui me manque et dont j'ai besoin : car si rien ne me manquait, mon mouvement n'aurait pas de cause, le repos serait mon état naturel, l'immobilité mon bonheur. Puisque je me meus, c'est

pour faire : faire est à la fois le motif et le terme du mouvement, et par conséquent l'action est un mouvement producteur.

Ne vous lassez pas de me suivre, Messieurs; il est vrai, je vous emporte par des voies dont peut-être vous n'entrevoyez pas encore l'issue; vous êtes passagers sur le vaisseau de Colomb, vous cherchez en vain l'étoile qui vous annonce le port; mais prenez courage, tout à l'heure vous crierez : Terre! Nous y touchons.

L'action est un mouvement producteur, je viens de le démontrer, et comme l'action est la conséquence de l'activité, il s'ensuit que la production est la fin dernière de l'activité, c'est-à-dire de l'ètre, puisque l'être et l'activité sont une seule et même chose. Mais dans quelle proportion l'être produira-t-il? Évidemment dans la proportion de son activité, puisque, selon la première loi générale de la vie, l'action d'un être est égale à son activité. Ainsi vivre, c'est agir; agir, c'est produire; produire, c'est tirer de soi quelque chose d'égal à soi. Sans doute on peut concevoir une production inférieure à l'être d'où elle émane; mais cette production, si elle a lieu, ne sera pas l'acte principal de la vie, elle n'en sera que l'accessoire et l'accident. Tout être tend à produire dans la plénitude de ses facultés, parce qu'il tend à vivre de la plénitude de sa vie, et il n'atteint ce terme naturel de son ambition qu'en tirant de lui quelque chose d'égal à lui-même. Il est aisé de le constater par l'observation, après l'avoir établi par le raisonnement. En quoi consiste, par exemple, le douloureux travail de l'artiste? L'ar-

tiste a eu dans son âme une vision du vrai et du beau; l'horizon s'est déchiré sous son regard, et il a saisi dans le lointain lumineux de l'infini une idée qui est devenue la sienne et qui le tourmente jour et nuit. Que veut-il, et qu'est-ce qui le trouble? Il veut rendre ce qu'il a vu ou entendu; il veut qu'une toile, qu'une pierre ou qu'une parole exprime sa pensée comme elle est en lui, avec la même clarté, la même force, la même poésie, la même accentuation. Tant qu'il n'obtient pas cette bienheureuse égalité entre sa conception et son style, il est sous le poids d'un malheur qui le désespère; car il reste au-dessous de lui-même, et il pleure en larmes ardentes l'inefficacité de son génie, qui lui paraît comme une insulte et une mort. *Celui à qui il a été donné davantage,* dit l'Évangile, *on lui demandera davantage.* Telle est la loi de la production, aussi bien dans l'ordre de la nature et de l'art que dans l'ordre de la vertu.

Mais, Messieurs, pour que la vie produise quelque chose d'égal à elle-même, il faut qu'elle produise la vie; pour que l'être vivant produise quelque chose d'égal à lui-même, il faut qu'il produise son semblable, ou, en d'autres termes, qu'il soit fécond. La fécondité est le terme extrême et complet de la production, qui est elle-même le terme nécessaire de l'activité. Nous arrivons de la sorte à connaître et à poser cette seconde loi générale de la vie : *L'activité d'un être se résume dans sa fécondité.*

Ici, Messieurs, le spectacle des choses parle si haut, qu'il est presque inutile de l'invoquer. Quel est dans la

nature l'être vil et déshérité qui n'ait reçu de Dieu la grâce de produire son semblable, de se voir dans un autre lui-même émané de lui? La plante ne cesse de semer dans la terre le germe qui la multiplie; l'arbre répand autour de lui et confie aux vents du ciel les semences mystérieuses qui lui assurent une innombrable filiation; l'animal rassemble ses petits sous sa mamelle intarissable; et l'homme, après tout, l'homme, esprit et matière, réunit dans sa fragile vie la double fécondité des sens et de la pensée. Il se lègue tout entier à une postérité qui le perpétue par l'âme autant que par le corps, père deux fois béni et deux fois immortel. Oserais-je aller plus loin, et, passant de l'homme aux frontières opposées de la vie, vous faire remarquer le prodige de la fécondité jusque dans ces êtres à qui la science refuse l'organisation, et qui pourtant, malgré leur misère, trouvent encore en eux la force de séduire la nature et de se perpétuer dans son sein par des alliances qui accusent leur vitale énergie? Vainement, d'un pôle à l'autre, de l'homme au ver de terre, je cherche la stérilité; je ne la découvre qu'en un lieu et en une chose, dans la mort. En sorte qu'on peut dire avec une exactitude rigoureuse que la vie est la fécondité, et que la fécondité est égale à la vie.

Levons les yeux maintenant, nous le pouvons, levons-les vers Dieu. Si ce que nous avons dit est vrai, Dieu, étant l'activité infinie, est aussi et par cela même la fécondité infinie. Car, s'il était actif sans être fécond, s'il était infiniment actif sans être infiniment fécond, il s'ensuivrait de deux choses l'une, ou bien qu'il aurait

une action improductive, ou bien qu'il ne produirait qu'au dehors de lui-même, dans la région du temporaire et du fini. Dire que l'action de Dieu est improductive, c'est dire qu'il agit sans cause, et que sa vie se consume dans l'impuissance d'une éternelle stérilité; dire que son action n'est productive qu'au dehors, c'est dire que sa vie ne lui est pas propre, ce qui est absurde; ou bien que l'univers est sa vie, ce qui nous ramène au panthéisme. Il faut donc conclure que la vie de Dieu s'exerce au dedans de lui-même par une infinie et souveraine fécondité. Ne cherchez pas d'avance, Messieurs, comment s'accomplit cet adorable mystère; ne précipitez pas votre curiosité au-devant de la lumière et de l'abîme. Soyez maîtres de vous, regardez le point que vous regardez, entendez le son que vous entendez, pas davantage. L'infini, dans le ciel, se voit d'un seul coup; sur la terre, nous soulevons péniblement quelque partie du voile qui le dérobe à nos yeux.

Dans ce moment, je ne veux de vous qu'une chose : je vous demande si vous pouvez vous faire l'idée de l'être sans l'idée d'activité, l'idée d'activité sans l'idée de production, l'idée de production sans l'idée de fécondité. Je vous demande si votre esprit consent à prononcer ce jugement : Dieu est une activité infinie qui aboutit à une infinie stérilité. Vous me direz : Il se regarde et il s'aime, n'est-ce rien? Oui, mais son regard et son amour sont stériles; vous en contenteriez-vous vous-mêmes? Quoi! votre regard et votre amour sont féconds; ils produisent un être vivant, semblable à vous, égal à vous, en qui vous vous voyez et vous vous aimez; et Dieu,

le principe et l'exemplaire des choses, ne possèderait pas, sous une forme infinie et surnaturelle, le mystère que vous possédez sous une forme finie et naturelle! Son activité extérieure serait assez grande pour donner la vie à l'univers, tandis que son activité intérieure et personnelle n'aboutirait qu'au silence d'une immesurée solitude! La fécondité serait-elle donc une misère, et la stérilité une perfection? Si elle est une perfection, ne voyez-vous pas que Dieu les renferme toutes à un degré suréminent? Il faut donc conclure, avec saint Thomas d'Aquin, dans son merveilleux Traité des Personnes divines : *Toute action ayant pour conséquence quelque chose qui procède de cette action, de même qu'il y a une procession extérieure qui suit l'action extérieure, il y a aussi une procession intérieure qui suit l'action intérieure... et c'est ainsi que la foi catholique pose en Dieu une procession* (1).

Allons plus loin, Messieurs, demandons-nous pourquoi la fécondité est le résumé ou le terme de l'activité des êtres, pourquoi les êtres tendent à produire leurs semblables et les produisent, en effet. La raison en est contenue dans l'idée même d'activité et d'action. Car une action est un mouvement; un mouvement suppose un point de départ, qui est l'être agissant, un point d'arrivée, qui est l'être désiré; et une relation entre le principe et le but du mouvement, entre l'être agissant et l'être désiré. Otez cette relation, il ne reste plus de

(1) Question 27, article 1er.

cause du mouvement, par conséquent plus d'action, plus d'activité, plus de vie, plus d'être, rien. La relation est l'essence même de la vie, et nous n'avons qu'à consulter notre propre vie pour en avoir une surabondante démonstration. Que faisons-nous, Messieurs, que faisons-nous depuis le premier de nos jours jusqu'au dernier? Nous entretenons des relations avec Dieu, avec la nature, avec les hommes, avec les livres, avec les morts et les vivants. Le temps même qui mesure notre âge est une relation, et notre esprit s'abîmerait en vain à se représenter la vie autrement que comme un tissu indivisible d'innombrables rapports.

Cela étant, qu'est-ce qu'une relation? Il nous importe étrangement de le savoir, puisque là est le nœud dernier de tout notre être. Une relation consiste dans le rapprochement de deux termes distincts. Le rapprochement parfait est l'unité, la distinction parfaite est la pluralité, par conséquent la relation parfaite est l'unité dans la pluralité. Parcourez toute la trame de vos rapports, vous n'y verrez pas autre chose. La vie de notre intelligence est une unité d'esprit dans une pluralité de pensées; la vie de votre corps est une unité d'action dans une pluralité de membres; votre vie de famille est une unité d'affection et d'intérêts dans une pluralité de personnes; votre vie de citoyen est une unité d'origine, de devoirs et de droits, dans une pluralité de familles; votre vie catholique est une unité de foi et d'amour dans une pluralité d'âmes qui tendent vers Dieu : ainsi de tout le reste. Que fais-je ici? d'où vient

que ma parole s'adresse à vous? Qu'y a-t-il entre elle et cet auditoire? Rien, sinon que mon âme cherche la vôtre pour la conduire au foyer d'une lumière qui, sans détruire la distinction de votre personnalité et de la mienne, nous rassemblera pourtant dans l'unité présente d'une même espérance et dans l'unité future d'une même béatitude.

Or cette merveille de l'unité dans la pluralité ne saurait s'établir que par la similitude des êtres, et la similitude des êtres suppose leur égalité de nature par leur communauté d'origine. La fécondité, qui produit des êtres semblables à leur auteur et semblables entre eux, est donc le principe naturel de l'unité dans la pluralité, c'est-à-dire des relations qui constituent la vie des êtres par l'ensemble continu de leurs actes. Il est vrai que nous entretenons des rapports avec des êtres dont ne nous rapprochent pas une origine prochaine ni une similitude exacte; mais aussi ces rapports sont faibles et éloignés; c'est toujours le degré de la ressemblance déterminé par le degré de parenté, qui mesure la force et l'intimité des relations. Ainsi les membres d'une famille se touchent de plus près que les membres d'une cité; les peuples de même race s'unissent plus étroitement que les peuples de race diverse; et tous les êtres créés viennent puiser en Dieu, leur père commun, la raison des similitudes et des rapports plus ou moins directs qui les relient tous ensemble dans la vaste unité de la nature.

Nous sommes donc en droit de poser cette troisième loi générale de la vie : *Le but de la fécondité est de*

produire des relations entre les êtres, c'est-à-dire de donner un objet et une raison à leur activité.

Déjà, Messieurs, vous ne vous étonnez plus de ces prodigieuses paroles par lesquelles l'apôtre saint Jean nous définissait la vie divine : *Il y en a trois qui rendent témoignage dans le ciel, le Père, le Fils, et le Saint-Esprit, et ces trois ne sont qu'une chose* (1). Vous entendez que le mystère de la vie est un mystère de relations, c'est-à-dire un mystère qui implique ces deux termes : unité dans la pluralité, pluralité dans l'unité. Mais avant de le conclure d'une manière encore plus formelle, arrêtons-nous un moment à considérer l'effet des relations dans les êtres.

La vie n'est pas le seul phénomène qu'ils présentent à nos regards. Par-dessus le mouvement qui les mêle et qui les emporte, nous découvrons un charme que nous appelons la beauté. La beauté est le résultat de l'ordre ; partout où l'ordre cesse, la beauté s'évanouit. Mais l'ordre, qu'est-il, sinon l'unité qui brille en une multitude d'êtres, et qui les ramène tous, malgré leurs distinctions et leurs variétés, à la splendeur d'un seul acte.

La bonté est la sœur de la beauté. Elle est le don que les êtres se font réciproquement de leurs avantages, et par conséquent elle est aussi l'effet des relations. Pour se donner et pour recevoir, il faut être au moins deux.

Ainsi, Messieurs, la vie, le beau et le bien, ont un même principe, qui est l'unité dans la pluralité, et refuser à Dieu ce double caractère, c'est lui refuser à la

(1) Chap. 8, vers. 12.

fois la vie, la beauté et la bonté. Les lui refuserez-vous? Encore que vous n'entendissiez pas comment un même être peut réaliser en lui l'un et le plusieurs, cette faiblesse de votre intelligence détruirait-elle la chaîne des raisonnements et des observations qui nous ont initiés aux secrets les plus profonds de la nature des choses? Mais abordons de face la difficulté.

Dieu est un; sa substance est indivisible parce qu'elle est infinie; cela est hors de doute pour la foi comme pour la raison. Dieu ne peut donc être plusieurs par la division de sa substance. Mais s'il n'est pas plusieurs par la division de sa substance, comment le sera-t-il? Comment un être un et indivisible peut-il en même temps se trouver plusieurs? Messieurs, je n'ai besoin que d'un mot, et je vous demande à mon tour: Pourquoi Dieu a-t-il besoin d'être plusieurs? N'est-ce pas pour avoir en lui-même des relations, ces relations sans lesquelles nous ne saurions concevoir ni l'activité, ni la vie, ni l'être? Eh bien! que la substance de Dieu demeure ce qu'elle est et ce qu'elle doit être, le siége de l'unité, et qu'elle produise en elle-même, sans se diviser, des termes de relation, c'est-à-dire des termes qui soient le siége de la pluralité en se référant à l'unité. Car ces deux choses, l'un et le plusieurs, sont également nécessaires pour constituer des relations, et si la substance de Dieu était divisible, l'unité y manquant, les relations y manqueraient aussi.

Je vous comprends, Messieurs: vous voulez me dire que vous n'entendez pas même les expressions dont je me sers, et qu'il y a contradiction manifeste entre l'idée

d'une substance unique et l'idée de plusieurs termes de relation qui y seraient contenus sans la diviser. Je vais vous montrer le contraire, et n'eussiez-vous que l'intelligence d'un enfant, elle vous suffira pour me suivre et pour rendre justice à la vérité.

J'étends la main : où est-elle, ma main? Elle est dans l'espace. Qu'est-ce que l'espace? Les philosophes ont disputé sur sa nature : les uns ont cru que c'était une substance infiniment délicate et subtile; les autres que c'était quelque chose de vide, une simple possibilité de recevoir des corps. Quoi qu'il en soit, substance ou non, l'espace est manifestement une capacité constituée par trois termes de relation, la longueur, la largeur et la hauteur, trois termes parfaitement distincts entre eux, égaux entre eux, inséparables entre eux, si ce n'est par une abstraction de l'esprit, et pourtant ne formant ensemble dans leur évidente distinction qu'une seule et indivisible étendue, qui est l'espace. Je dis que la longueur, la largeur et la hauteur sont des termes de relation, c'est-à-dire des termes qui se réfèrent l'un à l'autre, puisque le sens de la longueur est déterminé par le sens de la largeur, et ainsi du reste. Je dis que ces termes de relation sont distincts l'un de l'autre; car il est manifeste que la longueur n'est pas la largeur, et que la largeur n'est pas la hauteur. Je dis enfin que ces trois termes, malgré leur réelle distinction, ne forment qu'une seule et indivisible étendue, ce qui est encore de la dernière clarté pour les sens et pour l'esprit. Donc, il n'y a ni obscurité ni contradiction de langage à émettre cette proposition : Dieu est une substance

unique contenant dans son indivisible essence des termes de relation réellement distincts entre eux.

Voulez-vous un exemple plus positif que celui de l'espace? Car, malgré la réalité de l'espace, vous pourriez peut-être l'accuser d'être une sorte d'abstraction : eh bien ! ramassez le premier corps venu. Tout corps, quel qu'il soit, pierre ou diamant, est renfermé sous les trois formes de longueur, de largeur et de hauteur. Prisonnier de l'étendue, il la porte avec lui dans sa forme une et triple, et se l'incorpore en entier par une pénétration réciproque qui fait de l'un et de l'autre une seule chose. Le corps est espace, et l'espace est corps. La longueur, la largeur et la hauteur sont le corps en tant que long, en tant que large, en tant que haut. Divisez le corps tant que vous voudrez, changez sa matière intime selon votre plaisir, toujours subsistera le même phénomène d'unité dans la pluralité ; en sorte qu'il n'y a rien dans la nature, espace et corps, le contenant et le contenu, qui ne tombe sous cette définition aussi simple qu'étonnante : une substance unique en trois termes de relation réellement distincts l'un de l'autre.

L'univers parle donc comme saint Jean. Non-seulement rien ne s'y oppose à la légitimité logique des expressions qui rendent le mystère de la vie divine ; non-seulement ces expressions y prennent le caractère d'une formule générale et algébrique des êtres ; mais encore la puissance de l'analogie nous conduit à appliquer cette formule au principe même des êtres, à celui qui n'a dû mettre dans ses œuvres qu'une copie ou un reflet de sa propre nature.

Toutefois, dès qu'on applique à Dieu des expressions ou des lois de l'ordre visible, elles y changent subitement de proportions, parce qu'elles passent de la région du fini à celle de l'infini. Vous ne devez donc pas vous étonner, Messieurs, si la doctrine catholique vous enseigne que les termes de relation revêtent en Dieu la forme de la personnalité. Entendons-nous sur ce mot. Tout être, par cela seul qu'il est lui et non un autre, possède ce que nous appelons l'individualité. Tant qu'il subsiste, il s'appartient; il peut croître ou décroître, perdre ou acquérir; il peut communiquer à autrui quelque chose de soi, mais non pas le soi-même. Il est lui tant qu'il est; personne autre n'est et ne sera jamais lui, si ce n'est lui. Telle est la nature et la force de l'individualité. Supposez maintenant que l'être individuel ait conscience et intelligence de son individualité, qu'il se voie vivant et distinct de tout ce qui n'est pas lui, ce sera une personne. La personnalité n'est pas autre chose que l'individualité ayant conscience et intelligence de soi. L'individualité est le propre des corps, la personnalité est le propre des esprits. Or Dieu est un esprit infini; tout ce qui le constitue, substance et terme de relation, est esprit. Par conséquent chaque terme des relations divines a conscience et intelligence de soi; il se voit distinct des autres en tant que terme de relation, un avec eux en tant que substance : sa distinction fait son individualité relative; la conscience et l'intelligence de son individualité relative le font une personne. Imaginez l'espace devenu un esprit, vous aurez un phénomène analogue.

La longueur, la largeur et la hauteur auraient conscience et intelligence de leur individualité relative, conscience et intelligence de leur unité absolue dans l'espace; elles seraient une par la substance, plusieurs par la distinction élevée à l'état personnel.

Il nous reste à considérer, Messieurs, combien il y a de personnes en Dieu, comment et en quel ordre elles s'y produisent.

Jusqu'ici nous ne nous sommes aidés que des analogies de la nature extérieure; mais, au point où nous sommes parvenus, ayant à nous rendre compte du nombre et de la genèse des personnes divines, il est nécessaire que nous cherchions dans des profondeurs plus reculées une lumière plus voisine de la lumière de Dieu.

La nature extérieure n'est pas tout notre horizon et toute notre clarté. Nous la touchons par notre corps; mais elle est hors de nous, même dans notre corps, et de plus, elle n'est que terre et cendre, et si elle a quelque chose de Dieu, ce n'est qu'un vestige et non pas une image de lui. Sortons de la limite et de la poudre, entrons en nous-mêmes: ne sommes-nous pas des esprits? Oui, je suis un esprit. Dans ce sépulcre matériel que j'habite en voyageur, une lampe a été allumée, lampe immatérielle et pure qui éclaire ma vie, qui est ma vraie vie, qui descend de l'éternité et qui m'y ramène comme à mon origine et à ma nature. Que parlais-je tout à l'heure du temps et de l'espace? Qui pouvait m'arrêter dans ces viles comparaisons? Ah! je le sens, vous m'en faisiez un reproche; vous m'accusiez de tenir

mon âme et la vôtre captives dans ces inanités de l'univers, où je ne voyais que des ombres, où je ne touchais que des morts, où je ne suscitais que des empreintes froides et effacées de la vérité. Vous attendiez avec impatience que j'ouvrisse enfin l'arène d'une vision meilleure : je sens que j'y suis. Je vois ce qui ne se voit pas, j'entends ce qui ne s'entend pas, je lis ce qui n'a ni forme ni couleur : la vérité a encore un voile, mais c'est sa personne; elle a encore des secrets, mais ce sont les derniers. Arrière la nature, et voyons Dieu dans l'esprit!

L'esprit vit comme Dieu de la vie immatérielle, et par conséquent il connaît cette vie où les sens n'ont point de part, et qui est celle de Dieu. Que fait donc l'esprit lorsque, renfermé au dedans de lui-même, imposant silence à tout le reste, il vit de sa vie propre? Que fait-il? Ce qu'il fait, Messieurs? deux choses seulement, deux actes inépuisables, qui reviennent toujours, qui ne se lassent jamais, et dont la trame compose tout son travail avec toute sa joie : il pense et il aime. Il pense d'abord, c'est-à-dire qu'il voit et combine des objets dépouillés de matière, de forme, d'étendue et d'horizon : espèce d'univers devant lequel celui que nous habitons par les sens n'est qu'un cachot sourd et étroit. Il se joue dans cette mer sans rivage des idées. Il appelle à la vie, pour composer la sienne, des mondes sans nom et sans fin qui lui obéissent avec la promptitude de l'éclair. Il peut n'en pas connaître le prix et les dédaigner; la contemplation pure lui pèsera d'autant plus qu'il l'exercera moins et qu'il enchaînera ses facultés aux

abaissements du corps. Mais je ne parle pas de ces trahisons de l'esprit contre lui-même ; je parle de l'esprit tel qu'il est par sa nature, tel qu'il vit lorsqu'il veut vivre à la hauteur où Dieu l'a placé. Il pense donc, c'est son premier acte.

Mais la pensée, est-ce l'esprit lui-même, ou quelque chose qui est distinct de l'esprit? Ce n'est pas l'esprit lui-même, car la pensée vient et passe, tandis que l'esprit demeure toujours. J'oublie le lendemain mes idées de la veille ; je les appelle et je les chasse ; quelquefois elles m'obsèdent malgré moi. Ma pensée et mon esprit sont deux. Je me parle à moi-même dans la solitude de mon entendement ; je m'interroge, je me réponds ; ma vie intérieure n'est qu'un colloque continuel et mystérieux. Et pourtant je suis un. Ma pensée, quoique distincte de mon esprit, n'en est pas séparée ; quand elle est présente, mon esprit la voit en lui ; quand elle est absente, il la cherche en lui. Je suis un et deux à la fois. Ma vie intellectuelle est une vie de relation ; j'y retrouve ce que j'ai remarqué dans la nature extérieure, unité et pluralité, unité résultant de la substance même de l'esprit, pluralité résultant de son action. Que serait, en effet, l'action de l'esprit, si elle était inféconde? Quels en seraient la raison, le but et l'objet? L'esprit, comme toute la nature, mais en une manière bien autrement élevée, est donc fécond. Tandis que les corps se divisent pour se multiplier, l'esprit, créé à la ressemblance de Dieu, demeure inaccessible à toute division. Il engendre sa pensée sans rien émettre au dehors de son incorruptible substance ; il la multi-

plie sans rien perdre de la perfection de l'unité.

Vous le voyez, Messieurs, en nous élevant de la vie extérieure à la vie intérieure, de la vie des corps à la vie de l'esprit, nous avons retrouvé la même loi; mais nous l'avons retrouvée, comme il était inévitable, avec un accroissement de lumière et de précision. Les corps, malgré leurs révélations merveilleuses, nous tenaient à une trop grande distance de Dieu; l'esprit nous a portés jusqu'au sanctuaire de son essence et de sa vie. Pénétrons-y, ou du moins, s'il nous est interdit de franchir certaines limites, allons aussi près que la bonté divine nous le permettra.

Dieu est un esprit, son premier acte est donc de penser. Mais sa pensée ne saurait être comme la nôtre, multiple, sans cesse naissante pour mourir, et mourant pour renaître. La nôtre est multiple, parce qu'étant finis, nous ne pouvons nous représenter qu'un à un tous les objets susceptibles de connaissance; elle est sujette à périr, parce que nos idées se pressant l'une après l'autre, la seconde détrône la première, et la troisième précipite la seconde. En Dieu, au contraire, dont l'activité est infinie, l'esprit engendre d'un seul coup une pensée égale à lui-même, qui le représente tout entier, et qui n'a pas besoin d'une seconde, parce que la première a épuisé l'abîme des choses à connaître, c'est-à-dire l'abîme de l'infini. Cette pensée unique et absolue, premier et dernier né de l'esprit de Dieu, reste éternellement en sa présence comme une représentation exacte de lui-même, ou, pour parler le langage des livres saints, comme *son image, la splendeur*

de sa gloire et la figure de sa substance (1). Elle est sa parole, son verbe intérieur, comme notre pensée est aussi notre parole ou notre verbe; mais, à la différence du nôtre, verbe parfait qui dit tout à Dieu en un seul mot, qui le dit toujours sans se répéter, et que saint Jean avait entendu dans le ciel lorsqu'il ouvrait ainsi son sublime Évangile: *Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu* (2).

Et de même qu'en l'homme la pensée est distincte de l'esprit sans en être séparée, ainsi, en Dieu, la pensée est distincte, sans être séparée, de l'esprit divin qui la produit. *Le Verbe est consubstantiel au Père,* selon l'expression du concile de Nicée, qui n'est que l'énergique expression de la vérité. Mais, ici, comme dans le reste, il existe entre Dieu et l'homme une grande différence. Dans l'homme, la pensée est distincte de l'esprit d'une distinction imparfaite, parce qu'elle est finie; en Dieu, la pensée est distincte de l'esprit d'une distinction parfaite, parce qu'elle est infinie: c'est-à-dire qu'en l'homme la pensée ne va pas jusqu'à être une personne, tandis qu'en Dieu elle va jusque-là. Le mystère de l'unité dans la pluralité ne s'accomplit pas totalement dans notre intelligence, et c'est pourquoi nous ne pouvons pas vivre de nous seuls. Nous cherchons au dehors l'aliment de notre vie; nous avons besoin d'un entretien étranger, d'une pensée qui nous soit autre et qui pour-

(1) IIe Épître aux Corinthiens, chap. 4, vers. 4. — Épître aux Hébreux, chap. 1, vers. 3.

(2) Saint Jean, chap. 1, vers. 1.

tant nous soit proche. En Dieu, la pluralité est absolue aussi bien que l'unité, et c'est pourquoi sa vie se passe tout entière au dedans de lui-même, dans le colloque ineffable d'une personne divine à une personne divine, du Père sans génération au Fils éternellement engendré. Dieu pense, et il se voit dans sa pensée comme dans un autre, mais comme dans un autre qui lui est proche jusqu'à n'être qu'un avec lui par la substance; il est père, puisqu'il a produit à sa ressemblance un terme de relation réellement et personnellement distinct de lui; il est un et deux dans toute la force que l'infini donne à l'unité et à la dualité; il peut dire, en contemplant sa pensée, en regardant son image, en entendant son Verbe, il peut dire dans l'extase de la première et de la plus réelle paternité, cette parole entendue par David: *Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui* (1). Aujourd'hui! dans ce jour qui n'a ni passé, ni présent, ni futur, dans ce jour qui est l'éternité, c'est-à-dire la durée indivisible de l'être sans changement. Aujourd'hui! car Dieu pense aujourd'hui, il engendre son Fils aujourd'hui, il le voit aujourd'hui, il l'entend aujourd'hui, il vit aujourd'hui de cet acte inénarrable qui ne commence ni ne finit jamais.

Mais est-ce là toute la vie de Dieu? La génération de son Fils est-elle son seul acte, et consomme-t-elle avec sa fécondité toute sa béatitude? Non, Messieurs; car, en nous-mêmes, la génération de la pensée n'est pas le terme où s'arrête notre vie. Quand nous avons pensé,

(1) Psaume 2, vers. 7.

un second acte se produit : nous aimons. La pensée est un regard qui amène son objet en nous-mêmes ; l'amour est un mouvement qui nous entraîne au dehors vers cet objet pour l'unir à nous et nous unir à lui, et accomplir ainsi dans sa plénitude le mystère des relations, c'est-à-dire le mystère de l'unité dans la pluralité. L'amour est à la fois distinct de l'esprit et distinct de la pensée : distinct de l'esprit, où il naît et où il meurt ; distinct de la pensée par sa définition même, puisqu'il est un mouvement d'étreinte, tandis que la pensée est une simple vue. Et néanmoins il procède de l'un et de l'autre, et il ne fait qu'un avec tous les deux. Il procède de l'esprit, dont il est l'acte, et de la pensée, sans laquelle l'esprit ne verrait pas l'objet qu'il doit aimer ; et il reste un avec la pensée et l'esprit dans le même fond de vie où nous les retrouvons tous trois, inséparables toujours, et toujours distincts.

En Dieu, il en est de même. Du regard coéternel qui s'échange entre le Père et le Fils, naît un troisième terme de relation, procédant de l'un et de l'autre, réellement distinct de l'un et de l'autre, élevé par la force de l'infini jusqu'à la personnalité, et qui est le Saint-Esprit, c'est-à-dire le saint mouvement, le mouvement sans mesure et sans tache de l'amour divin. Comme le Fils épuise en Dieu la connaissance, le Saint-Esprit épuise en Dieu l'amour, et par lui se termine le cycle de la fécondité et de la vie divine. Car, que voulez-vous que Dieu fasse encore? Esprit parfait, il pense et il aime ; il produit une pensée égale à lui, et avec sa pensée un amour égal à tous les deux. Que lui reste-t-il à désirer

et à produire? Et que vous resterait-il à vous-mêmes si vous aviez comme lui, dans l'unité de votre substance, une pensée sans bornes et un amour sans bornes? Mais, infortunés que nous sommes, la pensée et l'amour ne sont dans notre âme qu'une vue et une possession d'un objet étranger; nous sommes obligés de sortir de nous pour chercher notre vie, pour apaiser notre soif de connaître, notre faim d'aimer. Et au lieu d'aller à la source unique de la vérité et de la charité, qui est Dieu, nous nous attachons à la nature, qui n'est qu'une ombre; à la vie du temps, qui n'est qu'une mort. Ou bien, repliés sur nous par un effort insensé, nous demandons à notre impuissance l'accomplissement du mystère un et triple qui est la félicité divine; nous essayons de nous suffire dans l'orgueil d'une pensée solitaire, dans la volupté de l'amour personnel, et, comme un sable qui se dévore lui-même, nous nous desséchons dans les sanglantes étreintes d'un égoïsme qui serait infini si le néant pouvait l'être.

Ah! levez les yeux en haut! c'est là qu'est la vie, parce que c'est là qu'est la fécondité véritable. C'est là que vous conduisent le spectacle des lois de la nature et l'étude des lois de votre propre esprit. Tout vous apprend que l'être et l'activité sont une même chose; que l'activité s'exprime par l'action, que l'action est nécessairement productrice ou féconde; que le but de la fécondité est d'établir des relations entre des êtres semblables; que la relation est l'unité dans la pluralité, d'où résultent la vie, la beauté et la bonté. Et qu'ainsi, Dieu, l'être infini, l'être bon, beau et vivant par ex-

cellence, est infailliblement le plus magnifique ensemble de relations, l'unité parfaite et la pluralité parfaite, l'unité de substance dans la pluralité de personnes; un esprit principe, une pensée égale à l'esprit qui l'engendre, un amour égal à l'esprit et à la pensée d'où il procède; tous les trois, Père, Fils, Esprit-Saint, aussi anciens que l'éternité, aussi grands que l'infini, aussi un dans la béatitude que dans la substance où ils puisent leur divinité identique. Voilà Dieu! voilà Dieu, la cause et l'exemplaire de tous les êtres! Rien n'existe ici-bas qui n'en soit le vestige ou l'image, selon le degré de sa perfection. L'espace le révèle dans sa plénitude une et triple; les corps le font reconnaître dans les trois dimensions qui constituent leur solidité; l'esprit nous le montre de plus près dans la production des deux choses le plus élevées de ce monde, si toutefois elles sont de ce monde, la pensée et l'amour; enfin le tissu même de l'univers, qui n'est partout que relations, nous est comme une toile où la lumière divine passe, pénètre et nous laisse entrevoir au-dessus du ciel visible le ciel invisible de la Trinité.

Toutes les lois prennent leur source dans ce foyer des relations primordiales. La société humaine, si elle aspire à la perfection, n'a pas d'autre modèle à contempler et à imiter. Elle y découvrira la première constitution sociale dans la première cité: l'égalité de nature entre les personnes qui la composent; l'ordre dans leur égalité, puisque le Père est le principe du Fils, et que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils; l'unité, cause de la pluralité; la pensée recevant d'en haut son être et sa

lumière, l'amour terminant et couronnant toutes les relations. Ces lois sont assez belles, et les législateurs, s'ils pouvaient les réaliser sur la terre, feraient un ouvrage dont l'Église catholique a seule possédé jusqu'aujourd'hui le privilége et le secret.

Arrêtons-nous. Je ne vous ai pas démontré le mystère de la sainte Trinité, mais je l'ai mis dans une perspective où l'orgueil ne la méprisera qu'en s'insultant lui-même. Pardonnons-lui cette joie, s'il est jaloux de se la causer. Pour vous, Messieurs, inspirés d'une sagesse plus humble et plus élevée, remerciez Dieu, qui, en nous révélant le mystère de sa vie, n'a pas accablé notre intelligence d'une lumière stérile, mais nous a donné la clef de la nature et de notre propre esprit.

QUARANTE-SEPTIÈME CONFÉRENCE

DE LA CRÉATION DU MONDE PAR DIEU.

Monseigneur,

Messieurs,

Nous avons pénétré jusque dans la vie intérieure de Dieu; nous savons qu'il est, et comment il vit. La suite des idées nous conduirait maintenant à rechercher quel est son caractère; mais deux mots nous suffiront sur ce point. Le caractère de Dieu est la perfection : tout ce qui est renfermé dans l'idée de perfection, comme l'immutabilité, la sagesse, la justice, la bonté, doit être attribué à Dieu dans un degré infini, et constitue son caractère métaphysique et moral. Les difficultés qui peuvent naître de ces divers attributs se résoudront naturellement lorsque nous traiterons des rapports de Dieu avec les êtres créés. Nous les franchissons donc à pieds joints, et nous nous trouvons logiquement en présence de cette question : Étant donné Dieu, le principe des choses, comment les choses sont-elles émanées de lui? Par quel procédé, et surtout par quels motifs?

Ici, Messieurs, nous commençons à toucher plus

directement au secret de nos destinées; car elles prennent sans contredit leur source dans le procédé par lequel nous sommes sortis du sein de notre cause, et bien plus encore dans les motifs qui ont porté l'Être existant par lui-même à produire quelque chose qui ne fût pas lui. Quel est donc ce procédé? Quels sont ces motifs?

Avant de vous le dire, Messieurs, je vous prie de bien remarquer l'état de la question. Il ne s'agit pas de savoir si le monde est ou n'est pas un ouvrage: cette question-là est jugée. Quiconque n'est pas panthéiste est contraint d'admettre que le monde a une cause, qu'il est l'œuvre d'une intelligence et d'un pouvoir supérieurs; or nous avons écarté le panthéisme, nous avons reconnu Dieu dans l'infirmité même de la nature, et par conséquent nous disons de lui avec le peuple et avec le poëte:

L'Éternel est son nom, le monde est son ouvrage.

Chose digne d'attention, les philosophes de l'antiquité qui croyaient à l'éternité de la matière, tels que Platon, ne pouvaient cependant s'empêcher de reconnaître dans l'ensemble des choses visibles le caractère d'une œuvre travaillée, et ils appelaient Dieu le grand architecte de l'univers. C'est qu'en effet l'univers porte le signe éclatant de son impuissance personnelle, s'il est permis de parler ainsi; et ceux-là mêmes qui ne s'élèvent pas jusqu'à l'idée de sa création, y discernent pourtant la main de l'artiste qui l'a touché et construit. Ils le voient fait, encore qu'ils ne le voient pas créé,

et sans cela la pensée de Dieu n'aurait aucune raison dans leur esprit. La production du monde est un dogme qui précède logiquement le dogme de l'existence de Dieu ; nous disons : Le monde est produit, donc Dieu est ; et non pas : Dieu est, donc le monde est produit. C'est le raisonnement des anciens philosophes théistes aussi bien que celui des philosophes chrétiens ; seulement il était moins complet dans les premiers que dans les seconds. Aristote, par exemple, après avoir admis l'éternité de la matière, ne pouvait plus remonter à une cause suprême, si ce n'est en découvrant dans la nature quelque chose dont la présence ne s'expliquait pas sans un principe plus élevé. Tel était pour lui le mouvement des corps. L'analyse de ce phénomène l'avait conduit à reconnaître la nécessité d'un premier moteur, et il avait écrit cette proposition presque divine par sa profondeur et son originalité : « Il y a quelque chose d'immobile qui est le principe du mouvement. »

Encore une fois, Messieurs, la question n'est donc pas de savoir si le monde est produit, mais comment et pourquoi il a été produit.

Deux systèmes se sont partagé les intelligences en dehors de la doctrine catholique. Le premier affirme que le monde a été produit par le concours de Dieu et d'une certaine substance inférieure, coéternelle à Dieu. Figurez-vous, d'une part, l'être absolu et parfait ; de l'autre part, une substance vile, informe, sans mouvement, sans vie, incapable de sortir par elle-même de cet état d'abjection, et toutefois increéée comme Dieu, éternelle comme Dieu, existant par soi comme Dieu, la

matière, en un mot, et encore la matière dépouillée de cette gloire telle quelle que nous lui voyons aujourd'hui. Que Dieu l'eût laissée là, elle y serait encore, espèce de tombeau vide et éternel, ne recevant ni la vie, ni la mort. Mais Dieu l'a regardée; il a été saisi de pitié devant l'infinie grandeur de cette misère. Il a dit une parole, et le monde, sortant des langes immobiles de sa conception, a paru tel que nos yeux l'admirent, ancien par son fond, nouveau par sa forme, père et fils à la fois, fils d'un plus parfait que lui, père de lui-même par coopération.

Cette ingénieuse poésie n'a pas satisfait tous les esprits. Beaucoup lui ont refusé leur consentement. Ils ont trouvé misérable devant la logique comme en elle-même cette singulière substance moitié Dieu, moitié néant, Dieu par l'éternité de son être, néant par l'incapacité de se donner le mode de son existence, et ils ont imaginé, pour expliquer la naissance du monde, le système de l'émanation. Dans ce second ordre d'idées, Dieu a tiré de sa propre substance la substance de l'univers, mais sans lui communiquer ni sa personnalité, ni sa divinité.

La doctrine catholique repousse ce système aussi bien que le premier. Car, de deux choses l'une : ou bien la substance divine est tout entière et indivisible dans le monde, et en ce cas le monde est Dieu; ou bien la substance divine n'est qu'en partie dans le monde par la vertu de l'émanation, et alors elle perd le caractère absolu sans lequel l'esprit ne saurait la concevoir.

Il n'est pas nécessaire, Messieurs, d'un grand effort

de pensée pour saisir le vice ou plutôt le ridicule de ces théories sur l'origine de l'univers. Nous rencontrons ici un exemple frappant de la force et de la faiblesse de l'esprit humain. Il a bien vu que la nature sensible ne s'expliquait pas sans l'intervention d'une nature plus haute ; mais, je ne sais pourquoi, il lui a été impossible de déterminer le mode et la mesure de cette intervention. Frappé de l'indigence de l'univers, il lui refusait l'existence propre pour en faire une émanation de la Divinité ; puis, ne concevant pas ni que Dieu pût sortir de lui-même, ni que sa substance s'appauvrît par cette émission, il attribuait au monde un fonds de vitalité originelle, mais pauvre et retenu aux plus extrêmes limites de l'incapacité. C'était toujours la même contradiction. Il ne fallait, ce semble, qu'un peu de vigueur de logique pour conclure à fond et dans la plénitude du vrai ; l'homme ne l'a pas pu. Son œil, errant entre deux abîmes, n'osait accepter ni l'un ni l'autre, et cherchait au milieu un point d'arrêt chimérique.

Maintenant, ouvrez la Bible, et lisez-en la première phrase : *Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre.* Quelle simplicité, Messieurs, et quelle fermeté ! Moïse n'affirme pas même l'existence de Dieu ; il le nomme et il le définit par une action qui explique en même temps l'univers. L'univers n'est pas éternel, il n'est pas non plus une émanation de la substance divine ; il a été fait dans toute la force de ce mot, il a été fait par un pur acte de volonté. *Dieu a dit, et tout a été fait ;* c'est l'expression de David, et c'est l'idée que l'esprit humain n'avait pu découvrir, pas même pour la

combattre. Il l'ignorait, quoiqu'elle fût la clef de tout, et depuis qu'elle lui a été révélée, il la repousse comme une incompréhensible fiction. Qu'est-ce, dit-il, que faire de l'être par un acte de volonté? Comment se représenter cette magique opération? Et qu'est-ce qu'une idée qui n'offre à l'entendement aucune image saisissable? L'homme agit, mais toujours sur une substance préexistante à son action; il produit, mais de simples modifications dans le sujet où s'exerce sa puissance; la création est un abîme où il ne découvre rien qu'un mot et un désespoir; un mot au lieu d'une idée, un désespoir au lieu d'une solution.

Qu'en pensez-vous, Messieurs? Est-il nécessaire de se représenter un acte pour en avoir l'idée? Ne suffit-il pas que la force logique nous contraigne d'en affirmer l'existence? La raison, je le veux pour un moment, ne saisit sous aucune face l'acte créateur; oui, mais elle voit que le monde n'est ni éternel, ni émané de la substance de Dieu, et, poussée à bout, elle conclut qu'il a été fait par voie de création: car quelle issue lui reste-t-il, sinon celle-là? Est-il plus aisé de se représenter la matière sortant par émanation de la substance immatérielle, ou bien existant de toute éternité par sa propre vertu? Assurément, si l'esprit aperçoit là quelque chose, il n'aperçoit qu'une impossibilité, et c'est pourquoi il se jette dans la seule route qui lui demeure ouverte, route obscure encore, mais éclairée du moins de la lumière renfermée dans toute nécessité logique. Est-il vrai d'ailleurs que le mot de création ne représente rien à notre entendement? Est-il vrai que nous ne

concevions en aucune manière comment la volonté divine peut prononcer la souveraine parole : *Fiat !* Je m'en étonnerais ; car si nous avons démêlé dans notre intelligence des images qui nous ont introduits jusqu'au sacré vestibule de l'essence increéée, comment le mystère de notre volonté personnelle ne nous apprendrait-il rien touchant le mystère de la divine volonté? La volonté est le siége de la puissance ; c'est par là que l'homme commande, et qu'il est obéi. Commander ! Messieurs, quel mot ! Y avez-vous jamais songé? Un homme laisse tomber de ses lèvres une parole : on écoute, on se presse, on court. Un autre parle, rien ne se fait. Tous les deux ont prétendu commander, un seul a réussi. C'est qu'un seul a dit le mot qui contient la puissance, ce mot : Je veux. Beaucoup pensent le dire, parce qu'ils le prononcent ; mais il y en a peu qui le disent en effet. C'est le mot le plus rare qui soit au monde, bien qu'il soit le plus fréquemment usurpé, et quand un homme en a le secret terrible, qu'il soit pauvre et le dernier de tous, soyez sûrs qu'un jour vous le trouverez plus haut que vous. Ainsi fut César.

Avez-vous remarqué dans les sciences occultes le rôle qu'y remplit la volonté, et comment nul ne s'y rend maître d'un autre que par l'énergie d'une sorte de fluide impératif? Les natures viriles résistent mieux aux ébranlements de ces arts secrets, et c'est pourquoi les anciens oracles avaient choisi pour organe la faible bouche des pythonisses. Pardonnez-moi cette allusion à des mystères contestables ; la vérité perce partout, et jusque dans les choses dont la nature est voilée et

incertaine. C'est ainsi que les nuages portent le soleil en le cachant.

Quoi qu'il en soit, nul ne contestera que le siége de la puissance soit dans la volonté. C'est par la volonté que l'homme exerce l'empire sur ses semblables, et c'est par elle qu'il meut son propre corps. Quand donc la doctrine catholique nous enseigne que le monde est sorti d'un acte de la volonté divine, elle nous dit quelque chose qui se vérifie par l'expérience du lieu où gît en nous-mêmes le principe de notre force. En nous, comme en Dieu, la volonté fait de la force: mais qu'est-ce que la force? Je suis immobile; tout à coup, mon bras se lève, ma main s'étend, ma tête se dresse, mon regard s'allume : que s'est-il passé? Une puissance étrangère à moi m'a-t-elle saisi et soulevé de mon repos? Non, au dedans de moi, dans un lieu calme et immatériel, un acte s'est produit; j'ai dit : Que mon corps se meuve, et il s'est mû. J'ai porté en même temps à mes membres, dans une proportion exacte, la quantité de force nécessaire à leur mouvement; j'ai voulu, et j'ai fait. Prenez garde! le mouvement n'existait pas. Il n'existait pas dans mon corps, qui était à l'état d'immobilité; il n'existait pas dans mon âme, qui est d'une nature spirituelle : je l'ai fait par un simple acte de ma volonté, je l'ai créé. La proposition d'Aristote s'est vérifiée en moi : *L'immobile est le principe du mouvement*. Qu'est-ce que cela, sinon une création? Direz-vous que la force motrice préexistait dans ma volonté? J'en conviens; mais la force motrice, qu'est-elle autre chose que le principe producteur du mouvement? La

doctrine catholique n'entend pas que Dieu crée sans une puissance créatrice dont sa volonté est le siége et l'organe. Le *Fiat* divin, comme le *Fiat* humain, a une cause efficace sans laquelle il ne serait qu'un mot vide, un désir infécond.

Remarquez bien, Messieurs, que le mouvement corporel est extérieur à l'âme qui le produit par un acte de vouloir intérieur. C'est en cela que gît la différence de la génération et de la création. Quand l'intelligence conçoit une pensée, elle engendre, parce que la pensée est de même nature qu'elle et demeure en elle-même; quand la volonté suscite le mouvement du corps, elle crée, parce que le mouvement n'est pas de même nature qu'elle et naît au dehors. Ces deux actes n'ont rien de commun. Le premier est le principe de la vie interne; le second, de la vie externe. Le premier est la vie de Dieu et de notre âme; le second est la vie du monde et de notre corps. Toute activité se réduit à ces deux termes : engendrer et créer, c'est-à-dire produire au dedans et produire au dehors. Nul être n'existe sans cette double faculté. Si la première lui manquait, il n'aurait pas de vie intime et personnelle; si la seconde lui faisait défaut, il n'aurait pas de vie hors de soi. La génération concentre, la création dilate; elles composent ensemble le mystère de toute vie.

Jugez maintenant si la raison ne se forme aucune idée de l'acte créateur. Il est vrai qu'en Dieu, cet acte prend une énergie qui surpasse notre faible portée. Tandis que le mouvement créé par nous s'éteint et meurt bientôt, les choses créées par Dieu s'affermissent

dans une subsistance durable. C'est la même différence que nous avons déjà remarquée entre la production de la pensée divine et la production de la pensée humaine; la subsistance est le cachet des ouvrages de Dieu, tandis que tout ce que fait l'homme passe de l'être au néant avec une triste rapidité. Mais cet évanouissement de nos œuvres ne détruit pas leur réalité, ni l'analogie qu'elles ont avec les œuvres de l'infini. Nous engendrons réellement comme Dieu, nous créons réellement comme lui; nous d'une manière incomplète et relative, lui en un mode parfait et absolu. Et nous entendons les deux mystères de la génération et de la création, qui composent la vie, parce que nous sommes réellement, quoique imparfaitement, générateurs et créateurs.

Cela posé, Messieurs, votre place et votre sort vous sont dès à présent connus : vous n'êtes pas des souverains, vous êtes des serviteurs. La souveraineté est l'existence par soi; vous ne l'avez à aucun degré. Vous avez été faits, vous avez été *tirés du néant,* selon l'énergique expression de la mère des Machabées, et tout au plus pourrez-vous prétendre au titre d'enfants de Dieu. Ce sera là le terme extrême de votre ambition. Si par hasard la bonté divine a jeté dans votre âme et sur votre front des traces de ressemblance avec lui, vous serez ses enfants, et il vous permettra, du fond de votre poudre, de faire monter jusqu'à son trône le nom de Père. Ce sera votre plus haute gloire. Quant à la souveraineté, n'y prétendez pas : qu'est-ce que la souveraineté d'un être qui vit par un autre? On veut pourtant vous la donner. C'est pour cela que le rationalisme s'épuise à

prouver l'éternité du monde, et à chercher dans les ruines et dans la mort les signes de l'indéfectibilité. Car pensez-vous que l'esprit humain se précipitât si ardemment sur ces questions, si elles ne recouvraient des conséquences pour la direction de l'âme et de la vie? Tout est là, croyez-le. Dire que le monde est incréé, c'est dire que l'homme est souverain; dire que le monde est créé, c'est dire que l'homme est serviteur, et tout au plus enfant. La première doctrine nous donne le droit de nous définir comme Dieu : « Je suis Celui qui suis. » La seconde nous met au cœur la prière de l'Évangile : « Notre Père qui êtes aux cieux ! »

Il faut choisir, Messieurs : il faut ici-bas vivre en dieu ou en créature, dans la modestie de l'obéissance ou dans l'orgueil de la souveraineté. Lequel choisirez-vous? Des sages vous diront que vous êtes grands; ils s'attacheront au côté sublime de votre être, et vous persuaderont qu'il n'y a rien au-dessus de vous. D'autres vous présenteront de vous-mêmes une image basse et flétrie; ils découvriront dans les régions infimes de votre nature des secrets qui vous feront rougir, et toutefois ce sera pour vous flatter encore. Seule, la doctrine catholique vous met à votre place sans insulte et sans adulation. Elle voit votre grandeur et vous la prouve; elle voit votre misère, et vous la montre; elle vous soutient contre l'orgueil qui vous enfle, et contre l'orgueil qui vous déshonore; elle vous donne enfin tout ensemble la raison de votre grandeur et de votre misère dans cette parole qu'elle seule a prononcée : L'homme est une créature, mais c'est la créature d'un Dieu.

La créature d'un Dieu ! Pourquoi ? Quel motif a eu cet être inaccessible de regarder au-dessous de lui et d'appeler ce qui n'était pas ? Il nous importe de le savoir ; car évidemment, le premier et le dernier mot de notre destinée est dans le motif de notre création. Perdus que nous étions dans les froides ombres de l'inexistence, incapables de nous éveiller de nous-mêmes au fond de ce tombeau, nous n'avions d'autre espérance et d'autre germe de vie que dans la volonté de Dieu, et la volonté de Dieu ne pouvait elle-même se diriger vers nous, nous plaindre et nous nommer, qu'en vertu d'un motif qui la déterminât. Nul être raisonnable, en effet, n'agit sans raison, sous peine d'agir au hasard et d'ignorer ce qu'il fait en ignorant pourquoi il le fait. Aussi, saint Thomas d'Aquin, cherchant avant nous le motif de la création, commence par poser cette maxime : *Tout être agit pour une fin;* et il appelle la fin du nom de *cause finale,* pour indiquer qu'étant le mobile des actes de la volonté, elle est réellement le principe des choses que la volonté produit. Dieu, en créant le monde, a donc été mû par une fin, c'est-à-dire par un but qu'il s'est proposé d'atteindre, et qui était le terme de sa pensée, de sa volonté et de son action. Quelle était cette fin ? Si, pour le savoir, nous étudions les ressorts de nos propres déterminations, nous démêlerons aisément parmi eux le mobile de l'intérêt ou de l'utilité. Nous voulons et nous agissons parce que nous avons des besoins ; nos mouvements sont l'effort d'un être qui ne vit pas de lui-même, et qui cherche au dehors le soutien ou l'accroissement de sa vie. Mais Dieu n'a pas de besoins ; il vit de lui et en lui ; rien

ne manque à la plénitude de son être et de sa félicité : comment agirait-il par intérêt? Comment eût-il créé l'homme et le monde pour combler le vide de sa nature, ou pour ajouter à l'infini des ressources et des jouissances qui ne s'y trouvaient point contenues? Manifestement, il les possédait toutes; il n'avait rien à gagner et rien à perdre dans la création de l'univers. Le déploiement extérieur de sa toute-puissance était un acte souverainement désintéressé.

Il est vrai, Messieurs, j'ai souvent entendu dire, et vous l'avez entendu vous-mêmes, que *Dieu a créé le monde pour sa gloire*. Mais cette expression a deux sens, l'un qui est exact et que je vous exposerai bientôt, l'autre qui n'est pas admissible, parce qu'il suppose que la volonté divine peut être mue par la raison de l'utilité personnelle. Oublions donc un instant des termes mal définis, et continuons à chercher quel a été le motif de Dieu dans la vocation du monde à l'existence.

L'homme n'agit pas seulement par intérêt; il est capable d'agir aussi par devoir, c'est-à-dire de sacrifier son propre avantage à l'avantage commun, au nom d'une loi suprême qui règle les rapports des êtres et leur impose des actes dont le bénéfice est pour autrui. Ce motif est infiniment plus noble que le premier; il ravit l'âme à l'égoïsme, et lui donne pour mobile une impulsion d'en haut, qui, n'étant autre chose que la vue et le sentiment de l'éternelle justice, semble digne de se rencontrer en Dieu et d'avoir commandé sa résolution quand il créa le monde. Pourtant, Messieurs, il n'en est rien. Dieu est la justice même; dès qu'il agit,

il le fait sous l'empire de cette loi d'équité qui est comprise dans son essence; mais avant d'agir au dehors pour la première fois, avant de fonder l'univers, il ne lui devait rien. Il était libre à son égard de toute la liberté de l'être en face du néant. Il pouvait lui communiquer l'existence ou la lui refuser selon son plaisir, sans blesser aucun droit, sans méconnaître aucun devoir. L'homme lui-même ne doit rien au néant, et en tirant un autre homme de son sein généreux, il accomplit un acte de pleine et absolue souveraineté. Il est père, parce qu'il l'a voulu, comme Dieu est créateur, parce qu'il l'a voulu.

Mais quoi! aucun motif n'a-t-il donc inspiré la volonté créatrice? Cela n'est pas possible, Messieurs, nous vous l'avons démontré. Le motif existe; ne nous lassons pas de le chercher dans le mystère de nos propres délibérations.

Au-dessus du devoir, s'il est possible, ou du moins dans une place non moins profonde et sacrée, gît un autre mobile de nos actions : c'est l'amour. Nous allons parce que nous aimons; nous souffrons, nous vivons, nous mourons, parce que nous aimons. L'amour guide nos actes les plus ardents, et si quelquefois nous nous sentons capables de tout, si, poussant la vie et la mort devant nous avec une force presque sacrilége, nous nous croyons quelquefois déjà dans l'énergie de l'immortalité, c'est l'amour assurément, c'est l'amour qui nous persuade et qui nous emporte. Nul coursier n'est plus vite, nul ne franchit plus d'abîmes avec plus de bonheur, nul ne nous conduit plus loin, plus haut, et ne

nous donne mieux la sensation de l'être qui va créer. Serait-ce donc l'amour qui pousse la volonté divine, et qui lui dit incessamment : Va et crée, va et crée! Serait-ce l'amour que nous aurions pour premier père? Mais, hélas! l'amour lui-même a une cause dans la beauté de son objet, et quelle beauté pouvait avoir devant Dieu cette ombre morte et glacée qui a précédé l'univers, et à laquelle nous ne donnons un nom qu'en trahissant la vérité? Qu'est-ce que le néant pouvait dire au cœur de Dieu? Comment aimer ce qui n'est pas? Ou même, comment aimer la beauté finie quand on possède en soi la beauté parfaite et sans mesure? Déjà l'amour avait produit en Dieu son ineffable fruit; déjà le Père, le Fils, le Saint-Esprit, respiraient coéternellement dans le colloque et dans l'étreinte de leur triple et une et infinie beauté. Ils voyaient, ils touchaient, ils parlaient ensemble leur béatitude, et, immuables tous trois dans un même ravissement, ils ne pouvaient plus rien voir, ni rien sentir, ni rien entendre qui méritât d'eux une goutte épanchée de leur amour. Le mystère était accompli tout entier, mon Dieu, et que restait-il pour émouvoir votre cœur, et pour qu'il nous découvrît de loin, dans l'inanité totale où nous ne vous attendions même pas?

Il restait quelque chose, Messieurs, n'en doutez pas, il restait quelque chose de plus généreux que l'intérêt, de plus élevé que le devoir, de plus puissant que l'amour. Sondez votre cœur, et si vous avez peine à m'entendre, si vos propres dons vous sont inconnus, écoutez Bossuet parlant de vous : « Quand Dieu, dit-il, fit

le cœur de l'homme, il y mit premièrement la bonté. » Voilà, Messieurs, une parole divine, et Bossuet n'eût-il prononcé que celle-là, je le tiens pour un grand homme. La bonté! c'est-à-dire cette vertu qui ne consulte pas l'intérêt, qui n'attend pas l'ordre du devoir, qui n'a pas besoin d'être sollicitée par l'attrait du beau, mais qui se penche d'autant plus vers un objet qu'il est plus pauvre, plus misérable, plus abandonné, plus digne de mépris! Il est vrai, Messieurs, il est vrai, l'homme possède cette adorable faculté, j'en jure par vous tous. Ce n'est ni le génie, ni la gloire, ni l'amour qui mesurent l'élévation de son âme, c'est la bonté. C'est elle qui donne à la physionomie humaine son premier et plus invincible charme; c'est elle qui nous rapproche les uns des autres; c'est elle qui met en communication les biens et les maux, et qui est partout, du ciel à la terre, la grande médiatrice des êtres. Regardez au pied des Alpes ce vil crétin sans yeux, sans sourire et sans larmes, qui ne connaît pas même sa dégradation, et qui semble un effort de la nature pour s'insulter elle-même dans le déshonneur de ce qu'elle a produit de plus grand: gardez-vous de croire qu'il n'ait trouvé le chemin d'aucune âme, et que son opprobre lui ait ravi l'amitié de l'univers. Non, il est aimé, il a une mère, il a des frères et des sœurs, il a une place au foyer de la cabane, il a la meilleure et la plus sacrée, parce qu'il est le plus déshérité Le sein qui l'a nourri le porte encore, et la superstition de l'amour n'en parle que comme d'une bénédiction envoyée par Dieu. Voilà l'homme!

Mais puis-je dire : Voilà l'homme, sans dire aussi : Voilà Dieu? De qui l'homme tiendrait-il sa bonté, si Dieu n'en était l'océan primordial, et si en formant notre cœur, il n'y avait pas versé avant tout une goutte du sien? Oui, Dieu est bon; oui, la bonté est l'attribut qui recouvre en lui tous les autres, et ce n'est pas sans raison que l'antiquité gravait au fronton de ses temples cette inscription fameuse où la bonté précédait la grandeur. Mais toute perfection suppose un objet où s'appliquer. Il fallait donc à la bonté divine un objet aussi vaste et profond qu'elle-même : Dieu l'a découvert. Du sein de sa plénitude, il a vu cet être sans beauté, sans forme, sans vie, sans nom, cet être sans être que nous appelons le néant; il a entendu le cri des mondes qui n'étaient pas, le cri d'une misère sans mesure appelant une bonté sans mesure. L'éternité s'est troublée, et elle a dit au temps : Commence! Le temps et l'univers ont obéi à la volonté de Dieu, comme la volonté de Dieu avait cédé, mais librement, à l'inspiration de la bonté.

Je dis librement, Messieurs, parce que toutes les perfections divines s'exercent au dedans d'elles-mêmes dans le mystère de la sainte Trinité, et que leur action extérieure n'est plus dès lors nécessaire à leur dilatation, mais un effet spontané du libre arbitre de Dieu. Dieu était bon avant de créer le monde, et sa bonté absolue se produisait à l'infini dans la communication éternelle des trois personnes incréées. Quand donc il a fait l'univers, il l'a fait par un mouvement libre de son cœur, et non par nécessité. Il l'a fait gratuitement, sans l'impulsion de l'intérêt, sans la contrainte du de-

voir, sans l'entraînement d'un amour qui fût mérité, dans la seule fin de satisfaire sa bonté en communiquant la vie. C'est pourquoi saint Thomas d'Aquin, traitant cette question, dit que *Dieu est le seul être parfaitement libéral, parce que seul il n'agit pas pour son utilité, mais à cause de sa bonté* (1).

Cette conclusion, Messieurs, est de la plus haute importance pour toute la suite du dogme chrétien, et il est nécessaire de résoudre les difficultés qu'elle présente, soit au point de vue théologique, soit au point de vue rationnel.

Théologiquement, on oppose un texte de l'Écriture ainsi conçu : *Universa propter semetipsum operatus est Dominus. — Le Seigneur a tout fait pour lui-même* (2). Ces paroles ont un caractère de précision et de clarté qui obscurcit, ce semble, toutes les idées que nous venons d'émettre devant vous. Il est aisé pourtant de vous les expliquer. Dieu, pas plus qu'aucun être, ne saurait puiser hors de lui les motifs de ses déterminations; il les trouve dans sa nature, et en leur cédant, s'il est permis de parler ainsi, il est manifeste qu'il agit pour lui-même, puisqu'il agit sous l'impulsion de quelque chose qui est lui-même. Mais la bonté a cela d'excellent et de singulier, qu'elle a le bien des autres pour but, et qu'en agissant à cause d'elle, on agit cependant pour autrui et d'une manière désintéressée. Ainsi il est vrai de dire qu'en créant le monde

(1) Somme, quest. 44, art. 4.
(2) Proverbes, chap. 16, vers. 4.

par bonté, Dieu l'a créé pour lui, puisque sa bonté c'est lui-même; et néanmoins il est pareillement vrai de dire qu'il l'a créé libéralement, puisqu'il se proposait le bien de sa créature, et que ce bien ne pouvait accroître sa propre félicité. Mais l'eût-il même accrue, le motif de bonté resterait encore pur et sans reproche, car il n'y a rien de plus parfait que de trouver du bonheur à communiquer le sien. Cet égoïsme-là, si c'en est un, est celui des grandes âmes, et sans doute, bien que la créature soit inutile à Dieu, il faut croire que notre amour ne lui est pas indifférent, et que, sans le rendre plus heureux, il nous rend au moins chers et précieux devant lui.

Il me sera facile encore de vous expliquer cette autre expression, que *Dieu a créé le monde pour sa gloire*. La gloire intérieure de Dieu est dans sa souveraine perfection; sa gloire extérieure consiste à être connu et aimé des intelligences libres; et il est hors de discussion qu'il a, en effet, donné l'être à des intelligences pour en être connu et aimé. Mais pourquoi a-t-il voulu les appeler à le connaître et à l'aimer? Est-ce pour leur bonheur ou pour son utilité personnelle, par le motif de la bonté ou par celui de l'intérêt? Nous avons établi, avec saint Thomas d'Aquin, que c'était par le motif de la bonté, et l'expression dont il s'agit ne décide rien à l'encontre, puisqu'elle ne touche même pas la question. Il suffit de définir le mot de gloire pour en être assuré.

Arrivons donc aux objections du rationalisme.

Loin de convenir que le monde est un ouvrage de la

bonté divine, le rationalisme n'y voit pas même une œuvre de justice. Est-il juste, dit-il, de disposer du sort d'autrui sans sa participation? Lorsqu'il a plu à Dieu, usant d'une toute-puissance incompréhensible, d'appeler à la vie des êtres intelligents, des êtres capables de juger si l'existence était un don ou un malheur, avait-il le droit d'agir sans leur consentement? Les Romains l'ont écrit avec autant d'éloquence que de raison : *Nemini invito beneficium confertur.—Il n'y a pas de bienfait sans la volonté qui l'accepte.* De quel droit nous a-t-on faits sans nous? De quel droit nous a-t-on tirés du néant pour nous jeter, sans que nous le sussions, dans cet abîme de maux qu'on appelle la vie? Quoi ! nous dormions tranquilles dans l'éternité de notre sommeil, et tout à coup une main invisible nous a saisis, une voix inconnue nous a appelés; elle nous a dit avec empire : Viens, vois, sens, pense, aime ! Et après qu'obéissant malgré nous à cet ordre implacable, nous avons passé des heures ou des années entre des réalités confuses et des illusions déçues, tout à coup encore la main qui nous avait arrachés à notre première tombe, cette main nous repousse ! Et la voix qui nous avait appelés, la même voix nous crie : C'est assez, couche tes membres, clos tes yeux, sors de ce monde, va-t'en ! Mais si c'était pour nous qu'on nous a faits, ne devait-on pas nous consulter pour savoir où, quand, comment, à quelles conditions on nous donnerait la vie? Nul n'y a songé; la vie nous est venue comme nous vient la mort, avec insulte et mépris de nous. Ah ! qu'une vaine théologie dise ce qu'elle voudra, ce n'est

pas ici la plainte de l'esprit, c'est le gémissement de l'âme, c'est la sincérité de la souffrance et l'accusation de tous les mondes. Que du moins on nous laisse pleurer sur nous, qu'on respecte la désolation des âges, qu'on n'ajoute pas au malheur de notre destinée cet autre malheur de vouloir le comprendre.

Je me tairais, Messieurs, au bruit de ces accents qui vous ont troublés plus d'une fois, et qui peut-être troublent encore dans cette assemblée bien des cœurs brisés; je me tairais, ou plutôt j'abandonnerais mes lèvres aux gémissements de la plainte et de l'ingratitude, si je prenais dans cette question le même point de départ que vous. Oui, si cette vie était la vie, si cette lumière était la lumière, si ce monde était le monde, oui, je couvrirais mon front de mes mains, et je descendrais avec vous dans l'abîme d'un désespoir où je ne souffrirais même pas qu'on voulût me consoler. Mais l'avez-vous cru, et le christianisme vous l'a-t-il dit? l'avez-vous cru que cette vie fût la vie, que cette lumière fût la lumière, que ce monde fût le monde? L'avez-vous cru, et qui est-ce qui vous l'a dit? Je vous le demande encore une fois : qui est-ce qui vous l'a dit? Vous-mêmes, personne autre que vous. Eh bien! sachez une chose, c'est que je ne vous crois pas. Je crois que cette vie est un chemin, que cette lumière est une ombre, que ce monde est un prélude; je crois que la vie c'est Dieu, que la lumière c'est Dieu, que le monde c'est Dieu. Et je crois de toute mon âme, au prix de mon sang, s'il le faut, je crois que Dieu nous a créés pour vivre de lui, pour nous éclairer de lui, pour trou-

ver en lui la substance dont tout ce que nous voyons n'est qu'une image incapable et douloureuse. C'est ma foi, c'est celle que je vous annonce, et, pour la combattre, il faut la prendre telle qu'elle est, et non pas telle que vous la faites dans les injustices ou les découragements de votre esprit.

Oui, nous souffrons tous : malheur à qui le nierait! Mais nous souffrons du chemin, et non pas de la vie. La vie est abondance, paix, joie, plénitude ; quand nous aimons Dieu, nous en recevons quelques saintes prémices, quelques tressaillements imparfaits, qui nous suffisent pour oublier le monde présent, ou du moins pour en accepter avec courage les maux passagers. Sied-il, en effet, au voyageur attendu par un amour infaillible, de se plaindre de la route, de maudire le sable qui le porte et le soleil qui le conduit? Pour moi, né de la douleur comme les autres, atteint des deux blessures de mes pères, le chagrin de l'âme et l'infirmité du corps, je bénis Dieu qui m'a fait et qui m'attend. Je n'exige pas qu'il m'ait consulté sur mon sort ; entre le néant où il m'a pris et l'éternité qu'il m'a promise, le choix n'était douteux que pour une démence parricide, et Dieu devait compter sur ma vertu comme il comptait sur sa bonté. La justice éternelle ne permettait pas de supposer le refus de la béatitude éternelle : elle avait le droit de stipuler en notre nom la reconnaissance, l'amour, l'acceptation d'une épreuve sans laquelle l'amour n'aurait pu se produire, et à tout le moins dans l'ingratitude elle-même le silence et l'équité du remords.

Vous poursuivez cependant, Messieurs, et vous me

rappelez une pensée qui a longtemps tourmenté l'adolescence de ma raison. Si tous tant que nous sommes, créatures intelligentes et libres, nous arrivions, en effet, à la vie de l'éternité, il est certain que les misères de la vie présente s'évanouiraient de notre esprit, *n'ayant,* comme le dit saint Paul, *aucune proportion avec ce poids de gloire qui sera un jour révélé en nous* (1). Mais il n'en est pas de la sorte. La doctrine catholique nous apprend qu'une partie des intelligences créées ne parviennent pas au règne de Dieu, et qu'ainsi la création, au lieu de tourner à leur bonheur, tourne finalement à leur malheur éternel. Il est vrai que c'est par leur faute; mais qu'importe? Dieu le savait, Dieu l'avait prévu. Était-ce un acte de bonté de mettre au monde des êtres qu'une prescience infaillible voyait, que ce fût de leur faute ou non, exclus du bénéfice de leur vocation primitive et précipités dans une perte égale aux biens qui leur étaient destinés? Que si Dieu, dans la création, n'avait entendu agir qu'en vertu de sa souveraineté, par un acte de puissance et de bon plaisir, on concevrait peut-être qu'il n'eût pas tenu compte du résultat, et que la misère finale d'une partie de ses créatures, causée par leur prévarication, ne lui eût paru qu'un accident incapable de désarmer le droit et l'efficacité de son vouloir. Mais vous nous dites que le *Fiat* suprême a été prononcé par bonté, par le désir de communiquer la vie et la gloire aux êtres possibles que Dieu découvrait dans l'horizon de sa pensée. Ce but et ce motif sont-ils compatibles avec la déchéance

(1) Épître aux Romains, chap. 8, vers. 18.

éternelle des intelligences perdues? Sans doute, nous en convenons, la doctrine catholique n'enseigne pas, comme article de foi, que c'est le moindre nombre des hommes qui soit sauvé. Elle enseigne bien moins encore que, sur la totalité des hiérarchies intelligentes, ce soit la minorité qui maintienne ses titres devant la justice de Dieu. Mais qu'est-ce que cela fait? N'y eût-il qu'un seul homme, qu'un seul esprit, qui fût deshérité de la vie véritable et à jamais réprouvé, c'en serait assez pour accuser la bonté divine, ou du moins pour ne pas mettre à sa charge la création de l'univers. Cherchez donc un autre mobile à la toute-puissance de Dieu; dites qu'il a fait ce qu'il a voulu parce qu'il l'a voulu, qu'il était le maître, que le crime et l'ingratitude ne pouvaient lui ravir ses droits de souverain; on vous entendra peut-être. Mais devant l'image terrible de la damnation éternelle, ne parlez point de la bonté de Dieu; tremblons sous sa justice, et taisons-nous devant son impénétrable majesté.

Je ne me tairai pas, Messieurs, car ce que vous venez de dire suffit pour vous répondre. Vous convenez que si la puissance créatrice entre dans les attributs qui constituent l'essence divine, il est impossible que Dieu en soit dépouillé par le mauvais vouloir de sa créature. Dire, en effet, que Dieu n'a pas le droit de créer un être qui abusera de ses dons, c'est dire que le méchant peut anéantir Dieu en empêchant l'exercice d'un de ses attributs essentiels. Quoi de plus vain et de plus insensé? Or cela compris, la difficulté tombe de soi. En effet, lors même que Dieu agit par bonté, il agit dans

la totalité indivisible de son essence ; il agit avec sa puissance, sa sagesse, sa justice, et tout l'ensemble inaliénable de ses perfections. C'est la bonté qui le meut, mais la bonté qui n'abdique rien du reste de sa divinité. La bonté ne saurait lui interdire d'être sage, d'être juste, d'être puissant, d'être souverain, et s'il découvre par sa prescience une créature assez ingrate pour tourner ses dons contre elle-même, il ne lui retirera pas le bienfait, car ce serait se retirer en même temps la puissance de créer dans des conditions équitables, ce qu'il ne doit pas, et ce qu'il ne ferait qu'en cessant d'exister. Vous direz peut-être : Autre est la puissance en soi, autre l'exercice de la puissance ; Dieu ne saurait perdre la puissance, mais il est libre de ne pas l'exercer. Assurément, Messieurs ; seulement comprenez que quiconque est libre de ne pas exercer une puissance, est libre aussi de l'exercer, sous peine de ne pas l'avoir. Si donc, de votre aveu, Dieu est libre, tous ses attributs considérés, de créer un être qui abusera du bienfait de la vie, pourquoi vous étonner qu'en effet il ait usé de cette liberté qui lui appartient et que vous lui reconnaissez ?

Quoi qu'il en soit métaphysiquement, direz-vous encore, le bon sens du cœur s'oppose à une telle conclusion. Quel est le père qui mettrait au monde un fils, s'il prévoyait que la vie serait pour lui, même par sa faute, un don fatal ? Et Dieu n'est-il pas notre père ? Doit-il avoir pour nous des entrailles moins tendres que les entrailles d'un homme mortel ?

Ici, Messieurs, la comparaison manque de force.

parce qu'elle manque de justesse. Dieu n'a pas créé des individus isolés, ni même des mondes, il a créé un monde unique où tous les êtres s'enchaînent par des rapports de dépendance et de services mutuels, et dont un seul ne peut être retranché sans que tous les autres souffrent de ce retranchement. Dans le genre humain en particulier, chaque homme renferme en soi une postérité dont le terme n'est pas assignable, et qui fait des générations un faisceau solidaire où nul ne perdrait sa place qu'en entraînant avec lui la multitude de ses descendants. Supprimer un seul homme, c'est supprimer une race; supprimer un méchant, c'est supprimer un peuple de justes qui sortiront de lui. Car le bien et le mal s'entrelacent dans la suite mobile de l'humanité : un fils vertueux succède à son père coupable, et l'aïeul contemple trop souvent dans ses lointains rejetons des crimes qu'il n'a pas connus. Or le regard de Dieu embrassant à la fois toutes les successions de la vie, toutes les renaissances du bien dans le mal et du mal dans le bien, aucune destinée ne lui apparaissait solitaire, telle qu'en la retranchant du livre anticipé de la vie, il ne coupât qu'une trame indigne de se développer. Adam, prévaricateur, renfermait à ses yeux toute la postérité des saints. Lui refuser l'être à cause de son crime, ce crime même n'eût-il jamais obtenu de pardon, c'était anéantir en lui tous les mérites du genre humain. Comment la bonté de Dieu lui eût-elle demandé ce sacrifice? Comment eût-elle exigé que les méchants fussent préférés aux justes, que la vie fût soustraite à ceux qui devaient en bien user par égard pour ceux

qui en feraient un anathème au lieu d'une félicité ?

Je connais Dieu, je l'aime, j'espère en lui, je le bénis de ma vie et de ma mort : pourquoi la faute d'un de mes ancêtres, éternellement prévue de la bonté divine, eût-elle intercepté ma naissance, et ne m'eût-elle pas même permis de respirer un seul jour dans le mystère de liberté d'où pouvait sortir ma béatitude? Pourquoi eussé-je été condamné au néant pour qu'un de mes pères n'abusât pas de l'existence? Où serait en cela la justice, la sagesse, la bonté?

Dieu n'avait pas à choisir entre créer ou ne pas créer un méchant, mais entre créer ou ne pas créer des générations entremêlées de bien et de mal ; et comme toutes présentaient ce mélange à son regard fatidique, il avait à choisir entre créer l'univers ou ne rien créer du tout. La question est bien différente, et assurément le père le plus tendre ne se déciderait pas à mourir sans postérité, si Dieu, lui découvrant l'avenir de sa race, lui montrait, dans les transfigurations séculaires de son sang, les inévitables alternatives de la gloire et de la honte, du bonheur et du malheur. Que serait-ce, si, au lieu d'une seule génération, il s'agissait de toutes les générations humaines? Que serait-ce si on vous donnait le choix à vous-mêmes d'anéantir l'univers ou de le créer? car, telle est la question qui a été pesée dans les conseils de Dieu.

Dieu l'a jugée, et le ciel et la terre vous disent comment il l'a jugée.

Vous pouvez, Messieurs, la juger autrement ; vous pouvez vous plaindre de la vie, et ne pas estimer

qu'elle soit un si grand don. Mais, sachez-le, la vie dont vous vous plaignez, ce n'est pas celle que Dieu vous a faite, c'est la vie que vous vous faites à vous-mêmes. Vous en avez retranché Dieu, et vous vous étonnez qu'elle ne soit plus rien. Vous avez produit le vide dans votre âme, et vous vous étonnez que l'infini vous manque. Vous avez couru après toutes les misères, et vous vous étonnez de n'être plus que doutes, ténèbres, amertume, afflictions. Ah! revenez, revenez à la vie, reprenez vos droits dans la création par le courage de la foi, par la sainteté de l'espérance, par la divinité de l'amour, et alors, reportés à votre place et à votre gloire dans les harmonies universelles, vous redirez avec tous les mondes le témoignage que Dieu s'est rendu à lui-même après qu'il eut achevé son œuvre: *Dieu vit tout ce qu'il avait fait, et tout était bon* (1).

(1) Genèse, chap. 1, vers. 31.

QUARANTE-HUITIÈME CONFÉRENCE

DU PLAN GÉNÉRAL DE LA CRÉATION.

MONSEIGNEUR,

MESSIEURS,

Nous avons recherché dans notre dernière Conférence par quel procédé et par quel motif le monde était sorti des mains de Dieu ; nous avons vu que c'était par le procédé de la création et par le motif de la bonté. La bonté est, en effet, le caractère sous lequel le genre humain a toujours conçu Dieu de préférence, comme c'est aussi le caractère des hommes qui ont le plus attiré l'amour et la vénération des âges. Quiconque n'a pas été marqué de ce signe auguste n'est point parvenu à la plénitude de la gloire, et ni l'éclat des conceptions, ni le bonheur des armes, ni le mépris de la vie, n'ont suffi sans la bonté pour élever la mémoire d'Alexandre ou de Marc-Aurèle. Celle de Dieu, à plus forte raison, repose sur la même base, et rien ne nous est plus naturel que de répéter avec David : *Le Seigneur est doux en toutes choses, et sa miséricorde est par-dessus toutes ses œuvres* (1).

(1) Psaume 144, vers. 9.

Dieu donc, ayant fait le monde par bonté, c'est-à-dire dans l'intention de lui communiquer ses biens, qui ne sont autres que la perfection et la béatitude, il nous faut maintenant connaître le plan qu'il a suivi dans la réalisation de cette généreuse pensée. Or tout plan se compose de deux éléments nécessaires : les matériaux qui doivent servir à fonder, et l'ordonnance qui leur sera donnée. J'ai donc à vous entretenir aujourd'hui des matériaux de la création, et de leur ordonnance générale.

Selon la doctrine catholique, Dieu a employé dans son œuvre, qui est l'univers, deux sortes de matériaux parfaitement dissemblables : la matière et l'esprit.

Qu'est-ce d'abord que la matière? Si je vous dis que c'est quelque chose de pesant, vous m'opposerez les fluides impondérables. Si je vous dis que c'est quelque chose d'étendu, vous me répondrez que plusieurs philosophes estiment qu'on peut la réduire à des atomes, c'est-à-dire à des points indivisibles et par conséquent inétendus. Si je vous dis que c'est quelque chose de coloré, vous m'objecterez qu'on peut aisément la concevoir dépouillée de toute couleur. Ainsi en serait-il de la saveur et du son. Mais ce travail de spoliation, par lequel nous enlevons successivement à la matière ses attributs apparents, a cependant une limite où s'arrête l'effort critique de notre esprit. Quoi que nous fassions, il reste en elle la susceptibilité permanente de recevoir des formes et des mouvements. Je dis de les recevoir, car nous voyons clairement qu'elle n'a ni pensée, ni volonté, ni liberté, aucune activité person-

nelle, aucun commandement. Elle est à la fois active et inerte : active, puisque c'est une force; inerte, parce qu'elle n'agit pas spontanément, mais sous l'empire d'une irrésistible nécessité.

L'esprit, au contraire, n'a ni forme, ni mouvement de translation d'un lieu à un autre; il ne tombe pas sous nos sens. Il pense, il veut, il est libre. Aucune nécessité n'a de prise sur lui. C'est en vain qu'on lui commande, s'il ne se commande pas à lui-même, et tous les assauts de la puissance viennent se briser contre une seule âme qui se respecte.

Tels sont, Messieurs, les matériaux du monde. La doctrine catholique n'en connaît pas d'autres; les sens et la raison ne nous révèlent que ceux-là. Trouverons-nous encore ici le rationalisme pour nous arrêter? Oui, Messieurs, nous le trouverons, et je vous en préviens de nouveau : la doctrine catholique ne posera pas un seul dogme sans que le rationalisme ne pose contre elle une négation. Attendez-vous-y aujourd'hui, demain, toujours. C'est la nature de l'erreur de créer des ressources contre toute vérité, sans quoi la liberté de notre intelligence ne serait qu'une chimère.

Certes, s'il y a quelque chose d'avéré, c'est la coexistence dans le monde de la matière et de l'esprit. Quoi de plus manifeste? La matière est l'objet de nos sens; ils la voient, ils la touchent, ils la sentent, ils en disposent à leur gré, selon des lois invariables, découvertes par la science et vérifiées par l'application. Aucun effort de la volonté n'est capable de détruire l'impression causée dans le genre humain tout entier

par le spectacle constant de l'univers. L'esprit n'est pas moins sensible et éloquent pour nous, il l'est davantage encore. Car, l'esprit c'est nous-mêmes. Nous n'avons pas besoin de nous mettre en rapport avec lui comme avec un objet étranger; il nous est présent et intime; chacun de ses actes nous le révèle dans ses facultés propres, dans son empire sur la matière et sur les idées, dans sa spontanéité et sa liberté. Cependant, qui le croirait? deux doctrines contradictoires se sont produites dans l'histoire de la raison humaine, l'une qui nie l'existence de la matière, l'autre qui nie l'existence de l'esprit. L'idéalisme soutient que tout, dans la nature, est immatériel; le matérialisme affirme que tout est corps.

Et vraiment, si jamais l'erreur pouvait être une noble et sainte chose, on serait en droit de le dire de l'idéalisme, qui ne prétend ravir l'existence qu'à la partie inférieure de la création, et faute de comprendre quels rapports entretiendrait avec Dieu une substance dénuée d'intelligence et de sentiment. Pourquoi Malebranche, en effet, cet illustre philosophe chrétien, disait-il que, sans l'autorité de la foi, il ne croirait pas à la réalité de la matière, si ce n'est parce qu'il ne pouvait se rendre compte du but de Dieu en la créant? Et n'avons-nous pas établi nous-même que le but de Dieu dans la création était de communiquer sa perfection et sa béatitude aux êtres issus de sa toute-puissante bonté? Or comment la matière, incapable de connaître et d'aimer, répondrait-elle à cette vue du Créateur? En quoi lui serait-il permis d'atteindre à la frontière même de

l'ordre divin, où tout est intelligence, amour, compréhension? Que Dieu ait fait des esprits, images de sa propre nature, doués de l'honneur de scruter le monde invisible, habitants présomptifs de la gloire éternelle, vases d'une louange volontaire, compagnons humbles mais possibles de la très-sainte Trinité, on en conçoit le motif et l'exécution. Qui concevra jamais l'office de la matière par rapport à Dieu, et même par rapport aux esprits créés? Si elle n'est pas éternelle, à quoi bon la créer pour un jour? Si elle doit durer au delà des temps, quel rôle remplira-t-elle dans l'éternité, c'est-à-dire dans le règne pur de Dieu?

D'anciens sages, Messieurs, s'efforçant de pénétrer ce mystère, avaient pensé que la fonction de la substance matérielle était de limiter les esprits, qui de leur nature, croyaient-ils, n'avaient aucune barrière entre eux et l'infini. Mais la saine théologie repousse cette explication. Les esprits créés ont leur mesure dans la volonté divine qui les produit; il leur suffit d'être créés pour être bornés, attendu que l'existence par soi-même entre dans la notion de l'infini. Supposons toutefois que l'être immatériel et intelligent ne rencontre dans son essence personnelle aucune limitation : quoi ! pensez-vous que Dieu s'ingéniera à lui en donner une par jalousie, de peur qu'il ne devienne son égal, et l'emprisonnera ainsi dans le sépulcre d'un corps? Pensez-vous que les hommes ne soient autre chose que des dieux asservis dans une organisation sensible? Ah! Messieurs, si Dieu avait pu créer des esprits infinis, soyez sûrs qu'il l'eût fait. Il ne demandait pas mieux que d'étendre l'orbite

de la création, et vous verrez bientôt que la matière elle-même, loin d'avoir été un instrument de restriction dans sa main, a été l'une des ressources dont a usé sa sagesse pour agrandir le champ de l'univers.

La matière, comme l'esprit, a été appelée à jouir de la perfection et de la béatitude divines; et plus elle en était incapable, plus Dieu a voulu se jouer dans cette difficulté, tenant à honneur, s'il est permis de parler ainsi, d'imprimer le sceau de sa puissance et de sa miséricorde sur une substance où le néant paraîtrait lui disputer l'empire. Que la matière soit inerte tant qu'elle voudra, qu'elle soit muette, sourde, aveugle, insensible, ne lui ménagez pas l'opprobre, elle y consent : mais écoutez l'apôtre saint Paul prenant en main sa cause et vous parlant de sa destinée. *Toute chair,* dit-il, *n'est pas la même chair... Il y a des corps célestes et des corps terrestres; autre est la gloire des célestes, autre est la gloire des terrestres... Le corps est semé dans la corruption, il ressuscitera dans l'incorruptibilité; il est semé dans le déshonneur, il ressuscitera dans la gloire; il est semé dans la faiblesse, il ressuscitera dans la puissance; il est semé corps animal, il ressuscitera corps spirituel* (1). Vous l'entendez, Messieurs, saint Paul n'est pas embarrassé du scandale de notre boue; il ne croit pas à sa misère finale, il la voit transfigurée jusqu'à devenir spirituelle, et si vous voulez l'ouïr encore prophétiser son avenir, écoutez de nouveau : *Nous savons que toute créature gémit et*

(1) Ire Épitre aux Corinth., chap. 15, vers. 39, 40, 42, 43. 44.

enfante jusqu'aujourd'hui... Car toute créature attend la révélation du jour des enfants de Dieu. Soumise à la vanité contre son gré, elle y a été soumise avec espérance, et elle sera elle-même délivrée de la servitude de la corruption pour être utile à la liberté de la gloire des enfants de Dieu (1). Quel langage! quelle magnificence! quelles promesses! Ainsi la plus vile matière est dans l'enfantement de sa future grandeur, aussi bien que l'homme lui-même; elle attend la révélation dernière, qui doit discerner les enfants de Dieu et leur marquer une place dans les siècles qui n'ont plus d'ombre ni de retour; elle-même prendra part à la délivrance des esprits, et leur béatitude dépendra de la sienne à un certain degré, puisque la sienne sera utile à la liberté de leur gloire. Quelles singulières expressions, Messieurs, et que la substance honorée de telles prophéties peut se tenir en repos contre les insultes prématurées de l'ignorance et de l'erreur!

Le roi de Macédoine disait: « Si je n'étais Alexandre, je voudrais être Diogène. » Me permettez-vous de dire: Si je n'étais esprit, je voudrais être matière? Car je serais encore l'œuvre de Dieu, le fruit de sa pensée et de sa bonté. Son œil serait encore sur moi, et unie dans l'humanité à une âme immortelle, après l'avoir ici-bas servie dans ses besoins, je la servirais un jour dans un bonheur qui rejaillirait sur moi.

Du reste, Messieurs, en vous exposant tout à l'heure

(1) Épître aux Romains, chap. 8, vers. 22, 29, 20, 21.

l'ordonnance générale du monde, j'espère vous mieux faire saisir le rôle que la matière y remplit, et vous donner plus à fond par conséquent la raison de son existence et de sa création.

L'autre camp du rationalisme nie la réalité de l'esprit. Il aspire à nous convaincre qu'il n'y a rien au monde que la substance palpable, divisible et malheureuse, qui tombe sous nos sens extérieurs; et, s'il reconnaît les phénomènes de la pensée et de la volonté, il les attribue à l'organisme même du corps vivant. Vous le voyez, cette doctrine est bien différente de l'autre. La première, quoique fausse, tendait à l'élévation de l'homme, celle-ci à son abaissement. La première nous portait à mépriser la partie inférieure de notre être; celle-ci à en avilir, à en immoler la partie supérieure. Qui a pu porter des sages, c'est le nom qu'ils prennent, qui a pu les porter à ce parricide? Le mouvement naturel des êtres est de se grandir; tous, même ceux qui n'obéissent qu'à l'instinct, ont une pente vers l'orgueil. Comment l'homme, le chef-d'œuvre visible de la création, a-t-il employé sa pensée, qui l'élève par-dessus tous les autres, à détruire la base de sa grandeur, et à descendre, par choix, du rang des intelligences immortelles? Messieurs, j'ignore s'il y a des matérialistes dans cette assemblée, et vous savez avec quel pieux respect j'ai coutume de traiter non pas l'erreur, mais les personnes. En cette occasion toutefois, je ne puis retenir la liberté de mon ministère, et je dirai sans crainte que le matérialisme est une doctrine contre nature, une doctrine abjecte, dont l'origine n'est explicable

que par la corruption du cœur humain. Nous sommes trop manifestement des esprits, il n'y pas assez de raisons contre la dignité de notre être, pour nous ravaler de nos propres mains, si des passions d'un ordre inférieur et lâche ne se soulevaient en nous contre nous-mêmes, afin d'y détrôner avec notre essence spirituelle les idées de vérité, de justice, d'ordre, de responsabilité, hôtes illustres et incorruptibles dont la présence fatigue le vice et appelle la révolte. Le vice n'a pas la paix, et il la veut. L'âme lui oppose le remords, cette dernière couronne de l'homme corrompu, cette voix domestique et sainte qui rappelle au bien, ce bon génie de la république qui habite les ruines, et qui apparaissait encore à Brutus, dans les champs de Pharsale, la veille du jour où Rome devait tomber. Oh! pardonnez mes doutes! Mais si vous n'étiez pas purs, si le remords vous troublait de sa sévère voix, de grâce et par amour pour vous, ne le chassez pas : tant qu'il sera le compagnon de votre âme, vous n'aurez pas perdu les reliques de votre grandeur et de votre espérance; le remords précède la vertu, comme l'aurore précède le jour, et le vice doit le respecter pour se respecter lui-même.

Mais quand le vice n'a plus l'instinct de sa réhabilitation, le remords devient son ennemi capital et dernier, et rien ne lui coûte pour en extirper jusqu'à la racine, qui est notre esprit même. Le matérialisme est le résultat de cette guerre exterminatrice du mal contre le bien; il n'est autre chose que la suprême tentative pour étouffer le remords. Et voilà pourquoi je l'appelle une doctrine abjecte et contre nature. Si c'est un emportement, je ne

m'en excuse pas. Eh quoi! vous m'attaquez jusque dans mon essence, vous me rejetez aux limites de l'animalité, vous me traitez à l'égal du chien! Que dis-je? Vous osez écrire cette phrase: « L'homme est un tube digestif percé aux deux bouts » ..... Ah! Messieurs, ne riez pas, je m'en voudrais mortellement d'exciter votre rire; écoutez, écoutez ces choses avec le silence de l'exécration. Quoi! disais-je, on ose écrire que l'homme est un tube digestif percé aux deux bouts, et je n'aurais pas le droit, usant de toute la hauteur de la vérité contre l'imposture, de me retourner avec mépris, et d'écraser du talon cette canaille de doctrine!

Je n'en devais pas dire davantage, Messieurs; je ne devrais pas faire au matérialisme l'honneur de lui demander des comptes. Faisons-le pourtant, si vous le voulez. Demandons à ces fiers gladiateurs de la matière ce qu'ils ont vu dans l'homme pour lui contester sa nature intelligente et libre. Nient-ils les phénomènes de la pensée? Sont-ils aveugles à ceux de la volonté? Non, ils les avouent; ils reconnaissent qu'il se passe en nous quelque chose d'extraordinaire, qui ne ressemble à rien de ce qui tombe sous les sens. Mais ils estiment que la terre, parvenue à un certain degré de perfection, est susceptible de produire le sentiment, la pensée et le vouloir, comme elle produit des racines, des fleurs et des fruits. La nature, disent-ils, est dans un travail progressif qui ne s'interrompt nulle part, et qui se manifeste à chaque degré par un enfantement plus parfait. L'homme est le terme de cette progression féconde; il rassemble en lui tous les perfectionnements antérieurs,

et son cerveau, chef-d'œuvre de la plus savante organisation, fait éclore la pensée aussi naturellement que l'arbre entr'ouvre ses bourgeons.

Pourquoi, Messieurs, cette ingénieuse peinture, car je ne veux pas dire analyse, laisse-t-elle froide et incrédule la presque totalité du genre humain? Pourquoi la philosophie spiritualiste a-t-elle toujours eu la gloire de remuer les entrailles du peuple avec celles du penseur, tandis que le matérialisme, doctrine de décadence, ne séduit que des âmes rares dans les nations usées? C'est, Messieurs, que l'esprit s'affirme lui-même avec une présence si vive, que le raisonnement et les analogies périssent devant la splendeur de cette affirmation. Que voulez-vous? mon esprit, c'est moi; j'en sens la vérité. Je sens la distinction de mon corps et de mon âme avec un tel empire, qu'il me semble que ma vie tout entière n'est qu'une confrontation de l'un à l'autre, et que chaque instant m'apporte une certitude de leur dualité aussi grande que la certitude de leur union. Je me vois deux et un avec une lucidité que rien ne diminue, parce que rien ne combat contre la présence réelle des choses. Et que me dit-on d'ailleurs pour la combattre? On m'oppose une progression de la matière; mais une progression n'est que le développement d'un germe qui ne change jamais de nature en se développant. Élevez une force, selon l'expression des mathématiques, à la seconde, à la troisième, à la dixième puissance, jamais vous ne recueillerez dans la force doublée, triplée, décuplée, que l'élément primitif qui s'y trouvait. Pour que la matière, transfigurée dans sa forme, produisît le

sentiment, la pensée et le vouloir, il faudrait que la plus faible particule matérielle fût un être sentant, pensant, voulant, mais à un degré inférieur susceptible d'accroissement ou de perfection, comme on le voit dans l'enfance de l'homme comparée à sa maturité. Or en est-il ainsi? Le matérialisme lui-même ne le prétend pas; il ne croit pas qu'un grain de poussière remplisse en miniature les fonctions intellectuelles de l'homme, à la manière dont une goutte d'eau remplit les offices de l'Océan; le sens commun s'oppose trop fortement à cette ineptie. Dès lors, la matière élevée tant que vous le voudrez par l'organisation, à la centième ou à la millième puissance, ne donnera jamais que le développement de ce qu'elle est, c'est-à-dire des formes plus parfaites, des mouvements plus compliqués, une sculpture et une architecture plus dignes d'admiration.

On s'étonne, et c'est une autre objection contre le spiritualisme, on s'étonne de l'influence réciproque qu'exercent l'un sur l'autre l'âme et le corps. Pourquoi pas, s'ils sont réellement unis? Cette union peut paraître bizarre, inexplicable, mais qu'importe? c'est un fait. Le fait une fois constaté par la certitude que nous avons de notre double nature spirituelle et matérielle dans une seule personnalité, il est très-simple qu'il y ait action de l'une sur l'autre, sans quoi elles n'auraient entre elles aucune communication, et n'ayant entre elles aucune communication, elles seraient séparées au lieu d'être unies.

Ainsi, de même que les objets extérieurs, agissant

sur le cerveau par l'intermédiaire des sens, portent à l'âme des impressions du dehors, l'âme à son tour porte au cerveau, et par lui dans le reste de l'organisation sensible, le contre-coup de sa vie intime et immatérielle. De là ces habitudes invétérées qui prennent à la fois leur source dans les deux parties de notre être, toutes les deux pliées en quelque sorte par la répétition des actes, et devenues les esclaves de nos volontés dépravées, après n'en avoir été d'abord que les instruments. C'est ce qui a donné lieu à cette science nouvelle du phrénologisme, qui abuse des phénomènes de correspondance de l'âme avec le corps et du corps avec l'âme pour attaquer le libre arbitre de l'homme. Je n'examine pas si réellement les aptitudes et les passions ont un signe représentatif dans l'enveloppe extérieure du cerveau : supposons-le. Qu'est-ce que cela prouve contre la liberté humaine? Il est manifeste que l'âme et le corps sont dans une incessante communication, et que tout acte, même intérieur, de vice ou de vertu, retentit quelque part dans notre enveloppe mortelle et y creuse des sillons funestes ou heureux. Ces traces subtiles, à leur tour, réagissent sur le foyer profond de notre activité interne, et y sollicitent le retour des mêmes mouvements, c'est-à-dire des mêmes pensées et des mêmes vouloirs. La doctrine catholique en convient; elle fait plus qu'en convenir : c'est la base de sa thérapeutique spirituelle, ou, si vous l'aimez mieux, du traitement médicinal qu'elle applique aux maux de notre âme. C'est pour cela que l'Évangile ordonne aux chrétiens de châtier leur corps pour affranchir et purifier leur cœur.

C'est pour cela que l'Église impose des abstinences et des jeûnes, qu'elle commande le travail, et qu'à l'exemple de Jésus-Christ, son fondateur, elle bénit ceux qui pleurent et qui souffrent, parce qu'il y a dans les afflictions du corps, outre le bénéfice d'une expiation acceptée, l'infaillible efficacité du redressement des sens. Quelque anciennes, quelque puissantes que soient les empreintes du péché dans les réduits mystérieux du corps, l'âme, aidée de la grâce, fortifiée par la pénitence, peut les effacer lentement et y substituer les vestiges réparateurs de la vertu. De là, même dans la physionomie, ces singulières illuminations qui se font jour à travers les rides obscures du vice. L'âme, après avoir ennobli les régions souterraines qu'avait souillées le crime, arrive un jour au front de l'homme, et y répand des lueurs sereines et saintes qui attendrissent les regards de ceux-là mêmes qui ne connaissent pas Dieu. Les ombres du péché s'enfuient devant la gloire créatrice de la vertu, et ce qui en reste encore dans les affaissements prématurés de la chair, n'est plus qu'un signe de la mortalité vaincue par l'éternelle beauté du Christ.

O visages des saints, douces et fortes lèvres accoutumées à nommer Dieu et à baiser la croix de son Fils; regards bien-aimés qui discernez un frère dans la plus pauvre des créatures; cheveux blanchis par la méditation de l'éternité; couleurs sacrées de l'âme qui resplendissez dans la vieillesse et dans la mort: heureux qui vous a vus! plus heureux qui vous a compris, et qui a reçu de votre glèbe transfigurée des leçons de sagesse et d'immortalité!

Mais, Messieurs, qu'est-ce que je fais? est-ce que je prétends vous démontrer l'existence de l'esprit, la réalité de la matière? A Dieu ne plaise! Je ne me suis pas posé devant vous comme un philosophe appuyé de sa seule raison et ne se fiant qu'aux découvertes de sa propre sagacité. J'ai paru dans cette chaire comme envoyé de Dieu, comme portant sa parole, comme armé de la tradition et de l'autorité de l'Église, et, après avoir établi les titres de ma mission, je vous ai promis seulement que jamais le rationalisme n'opposerait à un seul dogme chrétien des négations plus vraisemblables que les affirmations de la foi. Je viens encore de tenir ma promesse. Car, je vous le demande, entre la foi, qui affirme la présence, dans le monde, de deux éléments constitutifs, la matière et l'esprit, et le rationalisme, qui nie l'un ou l'autre, où se trouve, même humainement, la plus grande probabilité du vrai? Je ne veux pas dire la certitude, parce qu'ayant puisé la certitude dans l'ordre des enseignements divins, il est inutile que je la cherche encore là même où, en bien des rencontres, je serais sûr de l'obtenir. Il me suffit contre le rationalisme de la simple vraisemblance, et je crois l'avoir, et bien au delà, dans cette question de la double nature des choses. Hâtons-nous de voir maintenant l'ordonnance que Dieu leur a donnée; nous y recueillerons quelques lumières sur les motifs qui ont porté le Créateur à ne pas se contenter, dans la structure du monde, d'un seul ordre de matériaux.

Dieu, avons-nous dit, en tirant les êtres du néant, se proposait de leur communiquer sa perfection et sa

béatitude. Or la perfection divine est de trois sortes : elle est métaphysique, intellectuelle et morale, et, par conséquent, elle devait se refléter sous ce triple aspect dans la production et la disposition de l'univers. Commençons par l'aspect métaphysique, qui est naturellement le premier.

Dieu est infini, il est un, il est plusieurs; c'est la réunion de ces trois termes qui constitue sa perfection métaphysique. Il est grand, au plus profond de son essence, par l'infinité, l'unité et la pluralité, et ce devait être aussi là le fond de grandeur de l'univers. Mais par cela même, la pensée créatrice semblait tout d'abord rencontrer un obstacle impossible à lever ; car l'infini est incommunicable de sa nature. Dès qu'une chose est créée, si vaste qu'elle soit, elle n'existe pas d'elle-même, et elle manque par là de l'attribut radical de l'infini. Pourtant le monde, ouvrage de l'infini en personne, manifestation de sa gloire, ne pouvait manquer d'une ampleur représentative de l'immensité incréée. Il lui fallait une projection qui rappelât son point de départ, et que tout œil, en le voyant rouler dans la majesté de son orbite, reconnût la main qui l'avait lancé sur une route et dans un espace dignes d'elle. Dieu y pourvut. Il avisa, s'il est permis d'animer par ces expressions humaines l'action divine, il avisa entre l'infini et le fini quelque chose d'intermédiaire que nous appelons ici-bas l'indéfini. J'expliquerai ces termes, si vous y consentez. L'infini est ce qui n'a ni commencement ni fin; le fini est ce qui a un commencement et une fin; l'indéfini est ce qui se développe entre deux

termes infiniment distants, de manière à s'en rapprocher toujours. Dieu donc résolut de construire le monde sur la projection de l'indéfini, et de donner ainsi à son œuvre un caractère figuratif de son essence illimitée.

Rien ne s'y opposait. Entre Dieu, qui avait créé, et le néant, d'où l'être allait surgir; entre Dieu, qui est tout, et le néant, qui n'est rien, une distance infinie existait de soi-même. Il suffisait de la combler par une création progressive qui, partant d'un centre unique, tendrait à la fois, et sur deux routes différentes, aux deux extrémités des choses, au néant par une diminution graduée, à Dieu par une ascension constante. Mais ce plan supposait l'existence de deux éléments tout à fait dissemblables, l'un qui fût susceptible de s'amoindrir toujours en descendant vers le pôle négatif de la création, l'autre qui fût capable de se perfectionner toujours en s'élevant au pôle positif ou divin. Vous me prévenez, Messieurs, vous nommez la matière et l'esprit: l'esprit indivisible, la matière ne se lassant jamais d'être divisée; l'esprit, élément de l'infiniment grand, la matière, esprit de l'infiniment petit; tous deux, dans leur nature diverse, suffisant à combler par leur élévation et leur dégradation calculées l'intervalle infini qui sépare le souverainement imparfait du souverainement parfait. C'est saint Augustin qui nous a révélé en une seule phrase cette belle loi de la genèse des choses; écoutez ce grand homme: *Duo fecisti, Domine, unum prope nihil, scilicet materiam primam; alterum prope te, scilicet angelum. — Vous avez fait deux choses, ô mon Dieu, l'une proche du néant, qui est la ma-*

tière première; l'autre proche de vous, qui est l'esprit pur. En vertu de cette conception, qui fut comme l'exorde du monde, Dieu créa deux lignes ou deux séries d'êtres, une série descendante du côté du néant, une série ascendante du côté de lui-même. L'une vous est connue par vos propres sens et par les instruments dont la science a doué l'œil de l'homme; l'autre nous est révélée par la foi, et aussi par les inductions de l'analogie. Car comment croire que la création s'arrête à nous, et qu'ayant par notre corps une parenté inférieure qui s'étend jusque dans la région de l'imperceptible, nous n'ayons point par notre esprit une parenté supérieure qui s'enfonce jusque dans la région de l'infini substantiel? La foi nous le dit, la raison nous le confirme, l'ordre de l'univers l'exige absolument.

Jeté de la terre au ciel sur cette projection infinie, le monde avait autant que possible un rapport de grandeur avec Dieu; et par l'innombrable multiplication des êtres appartenant à chaque série, et à chaque degré de ces séries, il avait aussi le caractère divin de la pluralité. Mais l'unité, troisième terme de la perfection métaphysique de Dieu, lui manquait encore. Il y avait deux mondes, le monde de la matière et le monde de l'esprit, le monde terrestre et le monde céleste : inconvénient suprême, qui ôtait à la création toute harmonie et toute possibilité d'être le miroir de son auteur. Mais comment y remédier? comment unir réellement deux ordres aussi distincts, aussi radicalement séparés que l'ordre matériel et l'ordre spirituel?

Dieu se recueillit en lui-même; il prit conseil en

quelque sorte, selon la belle indication de l'Écriture, et en présence de tout ce qui était achevé, devant le ciel attentif et la terre émue, il prononça la dernière parole créatrice, il dit : *Faciamus hominem.* — *Faisons l'homme.* L'homme obéit à cette voix, qui ne devait plus cesser de lui donner la vie et la lumière. On vit un être participant de la matière, par où il se rattachait au monde inférieur, et participant de l'esprit, par où il se rattachait au monde supérieur ; tout à la fois corps et âme, le corps agissant avec l'âme et l'âme avec le corps, non pas comme étant deux, mais comme n'étant qu'un; non pas comme frère et sœur, mais comme un seul être personnel appelé du même nom, l'homme. En l'homme fut résolu le mystère de l'unité universelle; placé au dernier rang de la ligne ascendante des êtres et au premier échelon de la ligne descendante, rassemblant dans sa personnalité tous les dons de l'esprit et toutes les forces de la matière, communiquant par ses besoins avec le pôle arctique et avec le pôle antarctique des choses, centre réel de la création, il y mit par sa présence le sceau de l'unité, et avec l'unité le sceau de la perfection. Voilà l'homme, Messieurs, voilà sa place et sa gloire; voilà pourquoi toutes les grandes scènes religieuses se sont passées sur la terre qu'il habite et au sein même de l'humanité. Le rationalisme s'est beaucoup ému de l'importance que l'homme s'attribue; il n'a pas dédaigné d'appeler à son secours l'astronomie pour nous arracher du siége éminent où la Providence nous a élevés, et comparant la petitesse de notre race et l'infériorité de notre planète avec tous les soleils fixés dans

l'espace, il s'est plu à faire de nous les pygmées, pour ne pas dire les avortons de l'univers. Laissons-lui ces tristes joies de l'apostasie ; et nous qui n'avons pas peur d'être rois parce que nous n'avons pas peur des devoirs du trône, sachons mesurer la grandeur à l'essence et aux fonctions des êtres, et non pas à leur masse ou à leur vitesse matérielle. La terre, il est vrai, n'est pas le centre astronomique du monde ; il lui suffit de porter l'humanité, qui est le centre réel de la création.

C'est ainsi, Messieurs, que Dieu a communiqué à son œuvre la perfection métaphysique dont il est doué. Quant à la perfection intellectuelle, second terme de sa perfection totale, elle se rencontrait naturellement dans l'homme et dans les esprits supérieurs à l'homme, puisque tous, par leur essence même, étaient capables de connaître. La matière seule, reléguée aux frontières du néant, semblait exclue à jamais du glorieux privilége de penser. Car Dieu lui-même ne peut accomplir ce qui renferme une expresse contradiction, et la matière, substance inerte et divisible, repousse, de toute la force d'une incompatibilité absolue, l'idée d'une activité indivisible comme la pensée, libre comme la volonté. Mais Dieu, sans aller jusqu'à l'impossible, va jusqu'au miracle. Il voulut donc spiritualiser la matière, selon l'expression de saint Paul, en lui donnant une part dans les fonctions les plus élevées de l'âme humaine, et c'est ce secret qui fut entrevu par Aristote, lorsqu'il disait : « Il n'y a rien dans l'intelligence qui n'ait été auparavant dans les sens. » Non pas, Messieurs, que l'âme ne reçoive en elle-même, antérieurement à tout commerce de son

corps avec la nature, une illumination directe de Dieu, illumination qui est à son regard intérieur ce que la lumière sensible est à l'œil extérieur; mais, malgré cette divine communication, la pensée ne prend sa forme, et en quelque sorte ses contours, qu'après que les sens, au moyen des images et de la parole, ont apporté à l'âme, dans son sanctuaire le plus profond, le tribut de leur exploration dans le monde visible. L'homme ne pense qu'au moyen de la totalité de son être, comme il ne vit qu'au moyen de la totalité de son être. Tous les systèmes idéalistes ou matérialistes sont faux, parce qu'ils divisent l'homme en faisant de lui une intelligence simple ou un corps pur. L'homme, dans toutes ses opérations, n'est ni un corps ni un esprit; il est l'homme, c'est-à-dire cette merveilleuse unité résultant de deux substances intimement entrelacées, la substance matérielle et la substance immatérielle. Tout ce qui les sépare détruit l'homme.

Par là, Messieurs, la matière se trouve élevée à un incompréhensible état de dignité. Regardez à vos pieds cette poussière innomée, qui est le dernier degré d'abaissement où l'être parvienne sous nos yeux. Regardez-la. Vous l'emporterez tout à l'heure avec vous sans daigner l'apercevoir; le souffle de l'air la jettera dans un champ; l'ombre et la lumière l'incorporeront au frêle tissu d'une plante. Déjà c'est du froment. Le même hasard des choses qui l'avait mise à vos pieds, la ramènera sur votre table avec sa nouvelle forme. Vous ne la reconnaissez même pas, et pourtant tout à l'heure ce sera votre propre chair. La voilà qui court dans vos

veines; elle pénètre vos tissus; elle remonte jusqu'au siége suprême de votre activité extérieure, à ce trône calme et élevé où, sous la protection d'un bouclier puissant, s'élaborent dans le silence les plus purs éléments de la vie. Là, elle rencontre l'action réciproque de l'âme et du corps; elle y intervient; elle frappe à la porte auguste de votre intelligence; elle vous aide à penser, à vouloir; elle est vous-même, et pourtant c'est le grain de poudre qui est maintenant sous vos pieds.

J'avais donc raison d'appeler saint Paul en témoignage de la grandeur du monde jusque dans son élément le plus vil. Que serait-ce si j'allais plus loin, si je vous faisais entendre cette parole fameuse : *Le Verbe a été fait chair!* Si je vous montrais la poudre dans son éternel hyménée avec Dieu! Mais ne dépouillons pas l'avenir au profit du présent; laissons un nuage sur le Thabor de la vérité, et achevons ce discours en vous montrant comment Dieu a communiqué au monde sa perfection morale.

La perfection morale de Dieu se résume en deux mots : justice et bonté. Pour que le monde en reçût communication, il ne suffisait pas que l'homme et les esprits supérieurs fussent doués de la double faculté de connaître et de vouloir, de connaître le bien et de le réaliser; il leur fallait encore un autre don, celui de choisir entre le bien et le mal. Car, sans ce libre choix, qu'eût été en eux, soit la justice, soit la bonté? Une perfection nécessaire, dénuée de tout mérite personnel, et qui eût fait de leur vie un enchaînement d'actes

irrésistiblement commandés et accomplis. Or en Dieu, dont il s'agissait de reproduire la perfection totale, cette fatalité n'existe pas. Dieu est un être libre. Retenu naturellement dans l'ordre immuable de son essence, il agit au dehors avec une pleine liberté; il crée ou ne crée pas, il donne dans le temps et dans la mesure déterminés par son souverain vouloir; et lors même qu'il reste en dedans de ses opérations nécessaires, comme le sont les rapports des trois personnes divines, il ne subit le joug de rien qui soit extérieur à lui. Il n'est ni commandé ni nécessité. Si, au contraire, l'homme et les esprits purs n'avaient pas de choix entre Dieu et eux-mêmes, entre l'infini et le fini, leur personnalité n'existerait pas comme une dépendance absolue de la personnalité divine; ils seraient autrui, et non pas eux. Ils ne se donneraient pas par justice ou par bonté, mais par un empire étranger à leur propre délibération. Ils seraient privés de la perfection morale, parce qu'ils auraient une moralité totalement inamissible, et par conséquent impersonnelle.

En Dieu, il est vrai, la moralité est inamissible; mais elle est inamissible sans être impersonnelle, parce que ce n'est pas l'action d'autrui qui subjugue la volonté divine, tandis que dans la nature dénuée de libre arbitre, ce serait l'infini qui opprimerait le fini. Le vouloir humain s'absorberait dans le vouloir divin.

Je n'ai pas besoin d'ajouter, Messieurs, que la matière elle-même, élevée à l'état d'humanité, jouit par son concours avec l'âme des honneurs du libre arbitre, et qu'elle entre ainsi en participation des droits et des

périls de l'ordre moral. Vous l'aurez conclu de vous-mêmes, pour peu que ma parole vous ait éclairés sur les ruses de la sagesse divine pour communiquer au monde sa triple et adorable perfection.

La conséquence de la perfection, c'est la béatitude. Dieu est infiniment heureux, parce qu'il est infiniment parfait. Ayant donc appelé le monde à jouir de sa perfection, il a dû l'appeler aussi à jouir de sa béatitude; et la béatitude terminant tout en Dieu, elle est aussi nécessairement le terme final de la création, pour tout être qui n'aura pas démérité de sa destinée. Ici, Messieurs, je touche au nœud gordien de la vérité, et j'ose croire que déjà vous l'avez brisé de vous-mêmes. Vous ne me demanderez pas pourquoi Dieu n'a pas donné la béatitude sans conditions de mérite; ou je me trompe, ou vous en avez la raison. Si, en effet, Dieu a voulu communiquer au monde tous ses biens, il a dû les lui communiquer dans l'ordre où il les possède lui-même, et dans le seul ordre où il lui fût possible de les communiquer tous. Or les biens divins se réduisent à la perfection et à la béatitude, à la perfection, cause de la béatitude, et à la béatitude, effet de la perfection. Si Dieu eût changé l'ordre, en nous plongeant, par l'acte seul de notre naissance, dans la possession de lui-même, d'où naît sa félicité, il nous eût ravi le premier de ses biens, qui est la perfection. Car, ainsi que nous l'avons vu, le libre arbitre en est un élément nécessaire, que la vue directe et béatifique de Dieu ne nous eût pas permis de posséder même un seul instant. Perdus aussitôt que nés dans l'abîme d'une attraction infinie, nous

n'eussions offert à la bonté divine aucune représentation de sa propre liberté, aucune vertu, aucun mérite, aucun retour digne de sa gratuite et libérale dispensation à notre égard. Dieu nous devait donc et se devait à lui-même de retarder notre béatitude au profit de notre perfection. Mais la retarder, c'était se cacher pour un temps aux êtres créés; c'était s'envelopper à leurs yeux dans le voile des choses finies, afin que, le choix leur étant possible, l'épreuve le fût avec le choix, et que de l'épreuve naquît en eux une justice digne d'éloge, une bonté digne d'amour.

Ainsi fut jeté le monde dans la possession d'une souveraineté qui le mettait avec gloire en présence de Dieu. Ainsi, ayant Dieu pour principe et pour fin, devait-il graviter vers lui par une perfection volontaire et reconnaissante, jusqu'au jour où, l'orbite entière de son épreuve étant parcourue, il se serait reposé au sein de Dieu même dans une béatitude égale à sa fidélité.

Je vous ai dit, Messieurs, tout le plan de la création. Je vous ai dit les matériaux qui y furent employés, l'ordonnance qu'ils reçurent, les raisons de cette ordonnance, et, connaissant déjà votre principe, vous avez appris à connaître votre fin. Votre fin et votre principe ne diffèrent pas : c'est Dieu qui est votre père, et c'est lui qui est votre but. Il est l'*alpha* et l'*oméga* de votre destinée; vous ne pouvez regarder plus bas sans vous perdre, aller moins haut sans périr. En vain, si vous êtes ingrats, en appellerez-vous à la bonté contre la justice. Je viens de détruire cette espérance en vous montrant dans la bonté elle-même la racine de vos de-

voirs. C'est la bonté sans doute qui a prononcé cette parole : *Venez, les bénis de mon Père, au royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde* (1). Mais c'est aussi la bonté qui a dit cette autre parole : *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait* (2). Car la bonté a pour mouvement naturel de communiquer ses biens, et Dieu n'ayant que deux biens, sa perfection et sa béatitude, l'effet de la bonté divine est de vous communiquer tous les deux dans le même ordre où ils sont en lui. Si vous refusez la perfection parce qu'elle vous coûte, vous refusez en même temps la béatitude, qui en est la conséquence. Cet ordre ne dépend pas de Dieu ; il est sa propre et rigoureuse nature, la nature même de sa bonté, dont la justice n'est que la sanction.

(1) Saint Matthieu, chap. 25, vers. 34.
(2) Ibid., chap. 5, vers. 48.

QUARANTE-NEUVIÈME CONFÉRENCE

DE L'HOMME EN TANT QU'ÊTRE INTELLIGENT.

Monseigneur,

Messieurs,

Nous connaissons déjà deux termes du mystère des destinées : nous savons quel est notre principe et notre fin. Mais cette science, tout importante qu'elle soit, est loin de nous suffire. Que Dieu soit la source dont nous sortons, que notre but soit d'atteindre à sa perfection et d'obtenir sa béatitude, c'est beaucoup d'en être assurés ; cependant il reste à nous diriger dans cette route périlleuse dont Dieu occupe les deux points extrêmes ; car si nous en ignorons les secrets, nous courons risque de nous égarer dans nos propres voies, et de descendre vers la mort, au lieu de nous élever vers Celui d'où procède toute vie, toute perfection, toute félicité. Quel est donc le chemin que nous devons suivre ? Est-il tracé ? Le connaît-on avec certitude ?

Vous ne pouvez en douter, Messieurs ; Dieu, qui nous a révélé notre principe et notre fin, a dû nous révéler aussi le moyen d'aller de l'un à l'autre, sans quoi son

but à lui-même, qui était de satisfaire sa bonté en se communiquant aux créatures, n'eût pas été réalisé. Ici nous quittons l'univers pour concentrer notre appplication sur l'homme en particulier; car c'est lui qui nous intéresse d'abord; et d'ailleurs, en recherchant les sentiers que Dieu nous a ouverts pour monter vers lui, nous rencontrerons sans cesse le reste de la création, nous disputant ou nous frayant le passage, et la théologie de l'homme, en vertu de l'unité qui coordonne et rapproche toutes les parties de l'œuvre divine, se mêlera constamment à la théologie de l'univers. Mais l'homme lui-même, au dedans de sa propre nature, est un être infiniment complexe. Par sa pensée, il appartient à l'ordre intellectuel; par sa volonté, à l'ordre moral; par son union avec ses semblables, à l'ordre social; par son corps, à l'ordre physique; par son âme tout entière, à l'ordre religieux; et sous tous ces rapports, il a reçu des moyens d'arriver à sa fin, qui est la perfection et la béatitude. Il faut donc, pour démêler à fond le dernier pli de ses destinées, l'envisager lui-même, et successivement, comme être intelligent, moral, social, physique, religieux, et nous rendre compte, sous ces divers aspects, des voies que la Sagesse éternelle lui a préparées et où il doit marcher pour ne pas périr. La carrière sera longue, Messieurs; elle embrassera non-seulement les dernières Conférences de cette année, mais toutes celles qui suivront jusqu'au dernier jour où Dieu me permettra de vous instruire. En un mot, le principe et la fin de l'homme nous étant connus, nous n'avons plus rien à faire, pour

épuiser la doctrine, qu'à vous exposer dans leur suite historique et dogmatique les moyens donnés à l'homme pour atteindre sa fin.

Je commence à l'heure même, et c'est l'homme en tant qu'être intelligent qui me servira d'exorde.

L'intelligence est la faculté de connaître. Connaître, c'est voir ce qui est, et voir ce qui est, c'est posséder la vérité, car la vérité n'est pas autre chose que ce qui est, en tant qu'il est vu de l'esprit. D'où il résulte que la vérité est l'objet de l'intelligence, et que la fonction de l'intelligence est de rechercher, de pénétrer, de retenir la vérité; de vivre d'elle et pour elle; là est sa perfection et sa béatitude. C'est d'abord sa perfection : car, en dehors du vrai, l'esprit est à l'état d'ignorance ou d'erreur; il ne voit pas, ou il voit mal, et dans l'un et l'autre cas il est privé de son objet et de sa fonction. Il est comme l'œil qui regarde sans découvrir, ou qui découvre ce qui n'a pas de réalité : organe inutile et mort dans le premier cas, instrument faux et dangereux dans le second.

Mais si la vérité est la perfection de l'intelligence, on peut affirmer sans autre preuve qu'elle en est aussi la béatitude. Car celle-ci est une conséquence inévitable de celle-là. Dès qu'une faculté s'unit à son objet, dès qu'elle accomplit sa mission, elle arrive au repos parce qu'elle arrive au but, à un repos glorieux parce qu'il est légitime, plein de joie parce qu'il a été fait de Dieu sur l'exemplaire de ses propres opérations, où tout se termine au ravissement. Ainsi l'intelligence, en recevant la lumière de la vérité, s'y repose, s'y complaît,

s'y exalte, est heureuse enfin selon la nature de la vision qui l'illumine et la remplit. Tous les jours, Messieurs, nous éprouvons cette béatification de l'entendement. Il n'est pas, jusque dans les plus basses régions de la nature, un être ou un phénomène, si imperceptible qu'il soit, si indifférent qu'il paraisse, dont la découverte ne nous cause une sorte de magique éblouissement. Vous savez tous l'histoire de ce grand géomètre qui, après avoir lutté de longs jours contre un problème qui arrêtait son génie, en pénétra tout à coup le secret pendant qu'il était au bain. Ravi à lui-même, il se leva, et la démence de l'enthousiasme lui ôtant jusqu'à la pensée de sa nudité, il parcourut Syracuse en s'écriant : « Je l'ai trouvé! Je l'ai trouvé! » C'est la vive image des saintes noces de l'esprit avec la lumière intelligible, lorsque l'homme s'est rendu digne de cette immatérielle alliance par une vie qui diminue l'assujettissement de sa double nature à l'ordre inférieur. Ces belles joies dépendent tout ensemble de la grandeur de l'esprit et de la grandeur des idées qui l'inondent; elles croissent avec les rivages de l'intelligence et avec le cours lumineux qui y creuse son lit.

Quelquefois l'esprit est grand sans que la lumière le soit; alors se produisent ces tristesses mystérieuses dont vous avez pu remarquer l'empreinte sur le front généreux de plusieurs de vos contemporains. Victimes du doute, ils ont bu à la coupe de la science sans boire à celle de la vérité. Ils ont étudié les siècles, interrogé les mers, suivi l'orbite des astres; rien ne s'est sous-

trait à la perspicacité de leurs méditations, et pourtant un voile est demeuré devant eux, qui ne leur permet pas d'aller au fond de ce qu'ils voient et de se rendre compte des clartés de leur propre vie. La lumière même leur est ténèbre; chaque découverte leur apporte un abîme de plus, et comme le laboureur qui enfonce le soc dans les champs de Thèbes ou de Babylone, heurte à tout moment d'inexplicables ruines, ainsi ces puissants investigateurs des mondes, à chaque sillon qu'ils tracent dans l'immensité des choses, soulèvent du sein même de la science de grandes et douloureuses obscurités. Ils n'ont ni la paix de l'ignorance, ni la paix de l'erreur; ils voient trop pour ne pas savoir, trop peu pour connaître, et quelque grand que soit le crime qui leur cache la vérité, ils ont du moins l'honneur d'être malheureux de ne pas la posséder.

Mais si, après ces longs tourments du doute, le voile se déchire enfin, alors l'intelligence reçoit un de ces coups dont aucune langue ne saurait peindre le voluptueux supplice. Alors Augustin se lève, et, trouvant pour la première fois l'amitié même importune, il va répandre son âme dans un torrent de larmes solitaires. Lui, perdu dans le vain amour de la gloire et des créatures, voit s'évanouir en un instant tous les charmes qui ont trompé sa jeunesse. La vérité l'emporte; rien ne le touche plus dans les plaines azurées de la Lombardie, dans les promesses de la renommée, dans les serments plus doux des cœurs égarés; il part, tenant à la main sa vieille mère, et déjà, dès le port d'Ostie, il regarde la solitude obscure, croit-il, qui va

le dérober pour jamais à l'admiration du monde comme aux songes de sa vie passée. Pleurs des grands hommes, sacrifices héroïques, vertus nées d'une seule heure, et que les siècles ne peuvent plus détruire, vous nous enseignez le prix de la vérité! Vous nous prouvez qu'en effet elle est la perfection et la béatitude de l'intelligence!

C'est pourquoi, Messieurs, l'un de nos plus redoutables crimes est de trahir la vérité et de travailler contre elle; car c'est trahir notre premier bien, c'est nous frapper au sommet d'où descend notre gloire et notre félicité. Qu'est-ce que l'homme sans l'intelligence? et qu'est-ce que l'intelligence sans la vérité? Si vous lui ravissez l'intelligence, il n'est plus que le roi découronné du monde animal; si, lui laissant l'intelligence, vous lui enviez le don de la vérité, c'est lui creuser un abîme aussi profond que l'infini, le tourment d'une faim qui ne sera jamais rassasiée, une aspiration qui n'aboutit qu'à saisir les ombres dans un vide immense et trompeur. Quoi de plus affreux que ce sort! quoi de plus criminel que d'en être le volontaire instrument! Aussi, le mensonge fut-il toujours abhorré du genre humain, et même en choses où la légèreté paraîtrait excusable, il attire aux lèvres qui se le permettent un infaillible mépris. Nous ne pardonnons pas à l'homme qui, possédant le vrai, y substitue sciemment la parole adultère de l'erreur. Combien moins Dieu et l'humanité pardonnent-ils à ceux qui se lèvent de dessein formé contre les plus saintes doctrines que nous aient léguées les âges, et qui, désespérant de les

vaincre par une pacifique discussion, s'arment contre elles de toutes les ressources de la ruse et de la violence! On l'a vu trop souvent, et il ne faut jamais perdre l'occasion de protester contre ces lâches conjurations de la force, on a vu des pouvoirs institués pour la conservation de tous les droits et de tous les biens, déclarer une guerre ouverte au premier des droits, qui est celui de connaître, au premier des biens, qui est la vérité. Jaloux de l'empire qu'elle exerce, et qui est, en effet, le plus grand qui soit au monde, ils s'efforcent de la détrôner pour asseoir à sa place et à leur profit le règne des intérêts et des passions. Tout leur va mieux que la vérité; ils acceptent tout excepté elle, ils protégent tout excepté elle, ils donnent la liberté à tout excepté à elle. Ils la poursuivent si exclusivement, avec tant d'art et de persévérance, qu'ils la font reconnaître à cette marque même, et que leur persécution devient un signe de certitude qui la présente aux adorations légitimes de toute la terre.

Mais aussi, Messieurs, ne vous étonnez pas si la vérité prend de ses oppresseurs, un jour ou l'autre, de terribles vengeances. Comme on n'en peut ruiner l'autorité sans frapper dans ses racines l'entendement humain, il arrive tôt ou tard qu'une sorte de délire pousse les hommes hors de toute crainte et de tout respect, et les précipite à bras tendus contre tout ce qui est. C'est le jour des représailles, jour prophétisé par saint Paul lorsqu'il écrivait aux Romains : *La colère de Dieu se révèle du haut du ciel contre l'impiété et l'iniquité de ces hommes qui retiennent la vérité de Dieu dans*

l'injustice (1). Alors pâlissent les rois et se troublent les royaumes ; la nuit se fait dans Babylone ; Balthazar voit la main qui le condamne, et l'épée de Cyrus n'attend pas au lendemain. Ce n'est pas de l'histoire que je fais, Messieurs ; non, ce n'est pas de l'histoire. Ouvrez vos yeux : nous sommes à Babylone, et nous assistons au festin de Balthazar.

Dois-je vous demander pardon si j'ai laissé aller mon âme aux émotions d'un temps si fertile en hautes leçons ? Ai-je trahi les intérêts de la vérité, en vous montrant dans les catastrophes de notre siècle le rôle vengeur qu'elle y joue ? Si je l'ai fait, que la vérité et vous me le pardonnent, et remontons ensemble aux régions pacifiques où rien de terrestre ne se mêle à la contemplation des causes et des lois.

La vérité, je viens de l'établir, est la perfection et la béatitude de l'intelligence, et puisque Dieu, en nous créant, a voulu nous communiquer la perfection et la béatitude, j'en déduis cette conséquence, qu'il nous a communiqué la vérité. Et c'est, en effet, ce que nous enseigne la doctrine catholique. Si nous l'écoutons, elle nous dira que Dieu, en nous mettant au monde, n'a pas abandonné notre esprit au hasard de ses propres découvertes, mais qu'il l'a illuminé dès le principe d'une connaissance telle, que la vérité habitait réellement en lui. Quelle était cette connaissance primitive qui, sans être infinie, était pourtant la vérité ? Cette question nous ramène à la définition que je vous ai donnée

(1) Chap. 1, vers. 18.

dès le commencement de cette Conférence. La vérité, vous ai-je dit, est ce qui est, en tant qu'il est vu de l'esprit. Nous nous sommes arrêtés là sans poser cette autre question, que nous ne pouvons plus maintenant éviter : Qu'est-ce donc que ce qui est? Entendons-nous par là le ciel, la terre et les mers? Est-ce là ce qui est? Mais quoi! le ciel, la terre, les mers, l'humanité même, tout ce que nous voyons est empreint d'un tel caractère de changement et de bornes, que nous n'y reconnaissons rien de la grandeur renfermée dans ce mot puissant : être. Les langues humaines ont épuisé leur énergie pour exprimer le néant des choses visibles, et quelle que soit la bonne volonté de l'orgueil pour glorifier le théâtre où il s'agite, tout ce qu'il peut faire de plus en faveur de l'univers, est d'y découvrir une ombre de l'Être, et par conséquent une ombre de la vérité. Où donc est l'Être? où est ce qui est? Ah! je le pressens déjà, et même je le sais. L'Être est l'unité absolue, éternelle, infinie, la pluralité sans division, l'Océan sans rivages, le centre sans circonférence, la plénitude qui se contient elle-même, la forme sans figure : le tout enfin, hors de quoi tout ce qui est n'est plus qu'un fait et un don. Mais en disant cela, Messieurs, qui ai-je nommé? J'ai nommé Celui qui a dit de lui-même : *Ego sum qui sum. — Je suis Celui qui suis* (1). J'ai nommé Celui qui a dit encore : *Ego sum veritas. — Je suis la vérité* (2). J'ai nommé

(1) Exode, chap. 3, vers. 14.
(2) Évangile de saint Jean, chap. 14, vers. 6.

Dieu. Voilà l'Être, et voilà la vérité. Dieu seul est la vérité, parce que seul il est l'Être ; il n'a pas la vérité comme si elle était quelque chose d'étranger à lui ; mais il est substantiellement et personnellement la vérité, parce qu'il est l'Être se possédant lui-même, parce qu'il est à la fois et par un seul acte l'œil qui voit, l'objet qui est vu, et la vision. Qui le connaît connaît tout ; qui ne le connaît pas ne connaît rien. Que connaîtrez-vous, en effet, hors de lui ? Les phénomènes de ce monde, leurs lois, la composition et la décomposition des corps, la science de la poussière. Et que dis-je ? la science de la poussière ! vous n'irez même pas jusque-là ; car pour y atteindre, il vous faudrait pénétrer au moins la raison dernière d'un atome, et où la trouverez-vous si vous ignorez Dieu, qui est le principe et la fin de tout ?

De là partent, Messieurs, ces plaintes des plus grands esprits sur la misère de la science, plaintes si éloquemment exprimées par Salomon, l'un d'entre eux, lorsqu'il disait : *J'ai vu tout ce qui se fait sous le soleil, et voilà, tout y est vanité, et affliction de l'entendement* (1). C'est qu'en effet la vérité n'est pas sous le soleil, elle est au delà ; elle est en Dieu, sans lequel l'homme ne connaît rien, ni la terre, ni le ciel, ni le présent, ni l'avenir, ni l'homme, pas même son propre cœur. Et plus il apprend sans Dieu et hors de Dieu, plus il agrandit, avec le cercle de ses investigations, celui de ses doutes et de ses tourments.

(1) Ecclésiaste, chap. 1, vers. 14.

Au contraire, celui à qui Dieu est révélé se trouve du même coup au centre et à la circonférence des choses; il en voit le germe initial, le développement, le terme, la raison; ne sût-il rien du détail, il mesure l'ensemble, et sa pensée repose en paix dans la double joie de la connaissance et de la certitude. En un mot, Dieu, étant la vérité, est l'objet propre de notre intelligence, il en est la perfection et la béatitude; et lorsque je vous disais tout à l'heure que dès l'origine il nous avait fait le don de la vérité, c'était vous dire que dès l'origine il s'était révélé à nous.

J'en lis une belle confirmation dans la première page de l'Évangile selon saint Jean : *Il y eut,* dit l'évangéliste, *un homme envoyé de Dieu qui s'appelait Jean... Il n'était pas la lumière, mais il vint pour rendre témoignage à la lumière. Celui-là était la lumière véritable qui illumine tout homme venant en ce monde* (1). En effet, s'il existe une lumière souveraine, mère de tous les esprits, son premier acte, quand ils viennent au monde, doit être de les éclairer, et elle ne peut les éclairer qu'en leur faisant connaître leur principe, qui est Dieu; leur fin, qui est Dieu; la vérité, qui est Dieu. Si elle ne le faisait pas, quel moyen auraient-ils d'accomplir leur destinée en tendant à leur fin? Ils n'en auraient aucun. Et ainsi la vérité ne leur est pas due seulement à titre de perfection et de béatitude de l'intelligence, elle leur est due en outre comme le premier et nécessaire moyen sans lequel,

(1) Chap. 1, vers. 6, 8 et 9.

ignorant le but même de leur vie, il leur serait impossible d'y marcher, plus impossible encore d'y parvenir. C'est donc justement que la doctrine catholique fait de la vérité, c'est-à-dire de la connaissance de Dieu, un des dons primitifs de l'homme, le point de départ, et, je dirais, la colonne milliaire de sa destinée.

Ici, Messieurs, que nous opposera le rationalisme? Vous allez l'apprendre.

Il y a dix-huit siècles, un proconsul romain appela devant lui un accusé, et, après l'avoir regardé attentivement, comme un homme qui avait en sa personne quelque signe remarquable, il lui adressa ces brèves paroles : *Tu es le roi des Juifs?* L'accusé répondit : *Mon royaume n'est pas de ce monde; si mon royaume était de ce monde, mes ministres eussent combattu pour que je ne fusse pas livré aux Juifs; mais, maintenant, mon royaume n'est pas de ce monde.* Le proconsul reprit : *Donc tu es roi?* L'accusé répondit : *Vous dites que je suis roi. Pour moi, je suis né et venu au monde pour rendre témoignage à la vérité.* Le proconsul se leva en disant : *Qu'est-ce que la vérité* (1)? Ce mot terrible, Messieurs, est le même que le rationalisme nous adresse encore aujourd'hui lorsque nous lui parlons de la base même de toute foi et de toute connaissance; il nous dit comme le Romain : *Qu'est-ce que la vérité?* Et il doit nous le dire, sous peine de ne pas protester contre le fondement même de tout l'édifice religieux, qui est l'idée du vrai

(1) Évangile de saint Jean, chap. 18, vers. 33, 36, 37, 38.

en soi. Or comment ne protesterait-il pas jusqu'à ce point? Comment accorderait-il à la vérité le droit de s'affirmer sans être contredite? Comment ne s'efforcerait-il pas de creuser sous elle un abîme aussi profond qu'elle, et de faire de l'intelligence une faculté sans certitude et sans autre objet qu'une insaisissable énigme? C'eût été de sa part trop de faiblesse ou de désintéressement. Il n'a pas commis cette faute, il est allé droit à la question qui précède toutes les autres, et tandis que l'univers publie les œuvres de la vérité, que les siècles redisent son nom, que les esprits la contemplent, que son action se perpétue par l'évidence et par la foi à travers toutes les races humaines, le rationalisme, opposant à ce triomphe le sang-froid d'une partie de ses sages, a demandé tout haut et sans crainte : Qu'est-ce que la vérité? Il n'a pas nié, car nier fermement, c'est encore affirmer. Il n'a pas dit : Il n'y a rien; mais : Y a-t-il quelque chose? Il n'a pas dit : Je ne sais pas; mais : Que sais-je? En un mot, il a levé contre la vérité absolue l'arme glacée du scepticisme absolu.

Faut-il l'écouter, Messieurs? Faut-il faire à la raison qui s'abdique l'honneur de l'entendre et de lui répondre? Oui, écoutons-la; sachons ce que l'intelligence, effrayée de Dieu, peut faire pour s'anéantir, de peur de l'adorer. Le scepticisme raisonne ainsi : L'homme voit dans son esprit quelque chose qu'il appelle des idées, les unes secondaires et déduites, les autres primordiales, sans principe générateur, et qui constituent le fondement inscrutable de sa raison. Toutes les conclusions ulté-

rieures de l'entendement jaillissent de cette source première, où l'analyse discerne sans effort les notions de l'être, de l'unité, de l'infini, de l'absolu, de l'ordre, de la justice, qui toutes ensemble prennent le nom auguste de vérité, et un nom plus auguste encore, celui de Dieu. Voilà le fait. Mais de ce que l'esprit a de telles idées, s'ensuit-il qu'il y ait hors de lui des réalités qui y correspondent? Ce n'est pas l'esprit lui-même qui est l'être, l'unité, l'infini, l'absolu, l'ordre, la justice; ce n'est pas non plus ces choses que l'esprit aperçoit directement. Il n'en voit que l'ombre, si l'on peut parler ainsi, et le mot même d'idée, à considérer son origine, ne veut dire qu'une image. Mais qui nous répond que l'image soit exacte, ou même soit produite par un objet réel? Comment l'intelligence, qui est bornée, serait-elle le miroir de l'infini? Comment contingente, relative, faillible, serait-elle le miroir du nécessaire, de l'éternel, du juste, du parfait? Où est la preuve que la vision idéale ne nous trompe pas, et qu'elle soit autre chose que le songe permanent d'un être passager? Nous croyons qu'il n'en est rien, mais nous le croyons sans nous le démontrer, et nous essaierons vainement d'établir cette démonstration; car toute démonstration suppose des principes d'où elle part, et ce sont les principes mêmes de l'entendement qu'il s'agit de vérifier. L'homme rencontre un obstacle invincible; il peut bien remonter le Nil de sa pensée jusqu'aux éléments qui en commencent le cours; plus haut il se perd dans une contemplation qui ne lui rend que la répétition stérile des idées qu'il emploie pour s'élever au delà.

L'esprit devient un écho qui se répond ce qu'il se parle, et sa voix, en paraissant lui revenir de plus loin, n'ajoute à son impuissance qu'une illusion.

Je ne crois pas, Messieurs, que le scepticisme ait rien dit de plus fort que ce que vous venez d'entendre; il l'a dit peut-être d'une manière plus scientifique, c'est-à-dire plus obscure, mais non pas avec plus d'énergie et de sincérité. Et je confesse d'abord qu'il est impossible de démontrer les idées premières qui forment comme la substance intime de notre raison. Si on pouvait les démontrer, elles ne seraient pas premières : il y en aurait d'autres qui le seraient, et la même difficulté se présenterait pour celles-ci. On ne démontre que ce qui est une conséquence, et non pas ce qui est un principe. Or notre intelligence, étant la faculté d'un être fini, ne peut être éclairée que par une lumière dérivée, une lumière qui commence à un certain point et se termine à un autre, une lumière qui ait un principe et une fin. A l'état de principe, la lumière est un axiome; à l'état de fin, elle est un mystère. Tous les deux, l'axiome et le mystère, sont indémontrables, mais l'axiome à cause de sa clarté, le mystère à cause de son obscurité. De même que l'obscurité du mystère est insurmontable, la clarté de l'axiome est irrésistible; et ainsi l'entendement, aux deux extrémités de l'horizon qu'il embrasse, rencontre une limite où se brise sa puissance et où cesse sa liberté. Il ne peut rien contre la splendeur des vérités premières, et rien contre l'ombre des vérités dernières; il s'épuise devant celles-ci, et cède fatalement à celles-là. C'est pourquoi le

scepticisme absolu est un effort contre nature, qui n'aboutit qu'à se mentir à soi-même, et à mettre les actes de l'homme en contradiction perpétuelle avec les raisonnements du sage. « S'il y a, dit Pascal, une impuissance de prouver invincible à tout le dogmatisme, il y a une impuissance de douter invincible à tout le pyrrhonisme. » Nous ne prétendons pas davantage. Car qu'est-ce que la certitude, sinon l'impuissance de douter? Qu'est-ce que la certitude rationnelle, sinon le ravissement d'une évidence qui enchaîne l'esprit? Le scepticisme, il est vrai, s'élève contre l'évidence des idées primordiales; il l'accuse d'être purement subjective, c'est-à-dire, pour parler français, de ne pas aller jusqu'à la vision de l'objet que représentent les idées. Mais qu'importe, si cette évidence nous persuade naturellement et invinciblement de la réalité des choses dont les idées sont la représentation? Il n'y a que Dieu qui, étant l'être, l'unité, l'infini, l'absolu, l'ordre, la justice, confonde dans sa vision le sujet et l'objet, le sujet qui voit, et l'objet qui est vu. Pour nous, Messieurs, qui possédons la vérité sans être la vérité, nous n'avons d'autre moyen naturel de la voir et d'être certains de sa présence que la lumière où elle nous apparaît, lumière médiatrice qui s'identifie avec notre esprit, et qui, s'imposant à lui comme partie de lui-même, ne lui laisse pour douter que la ressource d'un suicide d'autant plus impuissant qu'il ne s'accomplit jamais.

Du reste, on peut avouer qu'il n'y a rien à répondre au scepticisme absolu, parce qu'il n'y a rien à répondre à qui fait de ses idées, de sa parole, de son doute même

un objet de doute. Répondre, c'est supposer une réalité, ne fût-ce que celle de l'objection ; or le sceptique détruisant toute réalité, son objection s'abîme avec lui dans le néant qu'il se creuse. Se taire est assez devant une ombre ; vivre est assez contre un mort. D'autant plus, Messieurs, que le scepticisme n'est que la maladie d'un petit nombre d'esprits dépravés, qui, malgré toute l'énergie de leur orgueil et toute la gloire de leurs aberrations, n'ont jamais pu échapper au châtiment de la solitude. L'universalité des intelligences a constamment dédaigné leurs sophismes ; elle a cru, d'une foi incorruptible, à la réalité du vrai. Que voudriez-vous de plus ? L'erreur n'est quelque chose que par l'adhésion des hommes ; là où l'humanité n'est pas dans une certaine mesure, il ne reste à l'erreur que du bruit dans un tombeau. C'est un fantôme qui voudrait faire peur, et deux rires en font justice, le rire de Dieu et le rire du genre humain. Cela suffit à Dieu, cela suffit au genre humain, et cela me suffit à moi-même.

Toutefois, Messieurs, si le scepticisme absolu n'est qu'une chimère sans importance, il n'en est pas de même d'une autre sorte de scepticisme, qui, s'attaquant à la vérité de moins haut et n'en contestant pas la base première, produit un état sérieux de l'intelligence dont il est nécessaire de nous occuper. Le scepticisme absolu met en doute les notions primitives qui composent le fond de la raison humaine, et par conséquent l'idée même de Dieu ; le scepticisme relatif ou imparfait leur donne son adhésion, mais il refuse sa foi à certaines conséquences qui en dérivent, et qui em-

brassent la nature et les actes divins. Le scepticisme absolu est l'athéisme sous une forme négative ; le scepticisme imparfait n'implique qu'une ignorance des attributs et des opérations de Dieu. Dieu existe pour lui, mais sans qu'il se rende compte de ce qu'il est, de ce qu'il fait, de ce qu'il veut. C'est l'incroyance vulgaire ; et ce mot même nous avertit qu'il ne s'agit plus d'un état rare et chimérique, mais d'un état trop réel, où l'homme, loin d'abdiquer son intelligence, puise, au contraire, des forces pour résister à la vérité, c'est-à-dire à Dieu. Or Dieu, avons-nous dit, s'est manifesté à l'homme dès son berceau, non pas en une manière incomplète, mais autant que le requérait la nécessité où nous étions de connaître notre principe, notre fin, et les moyens d'y parvenir. Comment donc une partie de l'humanité ignore-t-elle Dieu, ou est-elle par rapport à lui dans un doute qui ne lui permet pas d'apprécier et d'accomplir ses véritables destinées? Est-ce la faute de l'homme, ou la faute de Dieu? Il faut que nous le sachions, sous peine de laisser dans votre esprit des nuages d'autant plus douloureux que notre but et le vôtre en ce moment est de vous instruire des voies intellectuelles que Dieu nous a ouvertes pour monter jusqu'à lui.

Je le répète donc, le scepticisme imparfait, tel que je l'ai défini, et où languissent tant de créatures raisonnables, est-il l'ouvrage de Dieu ou l'ouvrage de l'homme? Est-ce Dieu qui a été avare de la lumière, ou l'homme qui s'est retiré d'elle? Cette question, pour être résolue, exige que nous recherchions sous

quel mode et dans quelle mesure Dieu a primitivement communiqué la vérité au genre humain.

Dieu sans contredit pouvait se montrer à nous face à face, dans toute la clarté de son essence, et, en ce cas, le scepticisme n'eût jamais paru sur la terre. Tout voile étant abaissé, le vrai, qui n'est que la nature divine, eût pris de notre intelligence une irrévocable possession. La lumière intelligible, au lieu de nous apparaître entre l'axiome et le mystère, c'est-à-dire avec un principe et une fin, se fût levé pour nous dans la plénitude ineffable de sa propre immensité. L'évidence eût été de l'extase, la certitude eût pris le caractère de l'immutabilité, la vérité fût devenue la vie éternelle de notre esprit. Mais cet état, loin d'être dans le plan divin notre état originel, était précisément le terme suprême où nous étions appelés. Je vous en ai déjà dit la raison. Je vous ai fait voir, en vous exposant l'ordonnance générale de l'univers, que Dieu, conduit par sa bonté, voulait nous communiquer sa perfection et sa béatitude, et que la béatitude, donnée sans la condition préalable du libre arbitre, nous eût ravi le mérite et la gloire de la perfection. D'où il suit qu'un état d'épreuve devait précéder l'état final de la béatification, et cet état d'épreuve fondé sur le libre arbitre renfermait nécessairement la possibilité de croire ou de ne pas croire, d'admettre ou de repousser la vérité, c'est-à-dire la liberté de l'entendement. Or la liberté de l'entendement était incompatible avec la vision directe de l'essence divine, et par conséquent il fallait que Dieu se voilât devant nos regards, et fût tout à la fois pour

nous un Dieu caché et un Dieu connu, caché sans envie, connu libéralement.

Mais comment voir ce qui ne se voit pas? Comment connaître ce qui ne tombe pas directement sous l'œil de l'esprit? Si cette difficulté n'eût pu se résoudre, le plan de Dieu dans la création n'eût pas été réalisable. Aussi pouvait-elle se résoudre. Dieu avait dans sa propre nature l'exemplaire d'une double vision, la vision intuitive et la vision idéale. Présent à lui-même par la vision intuitive, il découvrait par la vision idéale les choses qu'il devait un jour créer. Ces choses évidemment ne faisaient point partie de son essence sous leur forme positive et réalisée; il ne les voyait donc pas en lui sous cette forme substantielle; il ne les voyait pas non plus hors de lui avant de leur communiquer l'être qui leur manquait. Où donc et comment les voyait-il, sinon, ainsi que je viens de le dire, par voie d'image, de représentation, sous cette forme intelligible et mystérieuse que nous appelons une idée. Saint Thomas d'Aquin pose cette question : « Y a-t-il en Dieu des idées? » Et il répond : « Oui; car le monde n'ayant pas été fait au « hasard, mais par l'action de l'intelligence divine, il « est nécessaire qu'il ait préexisté dans l'intelligence « divine une forme ou ressemblance du monde, et cette « forme ou ressemblance est l'idée même (1). » Or si Dieu voyait le monde sensible par la vision idéale, pourquoi l'homme n'eût-il pas vu le monde divin par le même genre de vision? Pourquoi, sans découvrir la

(1) Somme, 1re partie, question 15, art. 1.

substance même de l'être, de l'unité, de l'infini, de l'absolu, de l'ordre, de la justice, toutes choses qui sont Dieu sous différents aspects et sous différents noms, n'en eût-il pas reçu l'idée dans son esprit, et avec l'idée une connaissance distincte, qui méritât d'être appelée la vérité? Pouvons-nous dire que nous n'entendons pas ce que c'est que l'être, l'unité, l'infini, l'absolu, l'ordre, la justice? Et si nous l'entendons, si c'est là même le flambeau qui illumine tout le reste au dedans et au dehors de notre âme, pouvons-nous accuser Dieu de ne pas nous avoir éclairés, et de n'avoir jeté au-devant de notre vie que la pâle et incertaine lueur des choses visibles? Oui, tout en se cachant, c'est-à-dire en laissant un voile sur le fond substantiel de son être, Dieu s'est pleinement livré à nous par l'impression exacte de sa ressemblance dans la chair vive de notre entendement. Il y a creusé des sillons lumineux, et semé d'une main généreuse ce germe incorruptible du vrai que l'enseignement, la réflexion, l'expérience et le cours même de l'âge développent incessamment, jusqu'à ce que nous arrivions, sauf notre faute, à la maturité divine, à ce moment glorieux où l'image de Dieu, pleinement formée en nous, brise l'enveloppe qui la recouvre, et rejoint dans l'immortalité le type ineffable qui fut son père et qui reconnaît son fils.

Ce n'est donc pas le défaut de lumière qui précipite dans le scepticisme une partie des hommes, et les retient hors de la vérité, c'est l'abus de leur libre arbitre. Les ténèbres où ils perdent Dieu sont des ténèbres volon-

taires; Dieu se montre, et ils le fuient; Dieu est l'objet présent de leur intelligence, et ils aiment mieux faire de leur intelligence un sépulcre ou un chaos que d'adorer l'astre qui y resplendit. Ils abandonnent ce soleil intérieur, le seul véritable, pour courir après la magie obscure et impuissante de l'univers matériel, auquel ils demandent la joie de l'apostasie dans l'orgueil d'une fausse science. Et pourtant l'univers, tout borné qu'il est, tout pâle et muet qu'il se lève en face de notre pensée, est lui-même rempli de Dieu. S'il n'en est pas la ressemblance, il en contient du moins un vestige, un linéament; de l'hysope au cèdre, de la rosée du matin à l'étoile du soir, la nature entière est un reflet de la puissance, de la bonté et de la beauté divines. Dieu, qui dans le corps de l'homme a associé la matière aux plus subtiles opérations de l'esprit, a voulu, dans le corps du monde, l'associer à la révélation que son propre esprit fait perpétuellement au nôtre. A chaque rayon de la lumière idéale correspond un rayon de la lumière sensible; à chaque vision du monde incréé, une vision du monde créé; à chaque voix de l'un, une voix de l'autre. Mais l'homme sépare ce que Dieu a uni; illuminé, à cause de sa double substance, par une double clarté, il ne remarque pas que toutes deux se rassemblent dans un seul foyer, comme notre double substance se termine à une personnalité unique, et, scindant la vérité par un divorce qui la détruit, il oppose la révélation du dehors à la révélation du dedans, la nature à Dieu, la matière à l'esprit. Ou du moins il dédaigne la lumière supérieure comme une sorte d'apparition vague

dans un horizon mal déterminé, tandis qu'il s'attache à la lumière inférieure comme à la seule qui ait un caractère précis et positif. Dès lors, tout ce qui se rapporte à Dieu, à ses attributs, à ses actes, s'obscurcit dans cet entendement adultère; encore qu'il ne descende pas jusqu'au scepticisme absolu, il ne discerne bien que ce qui frappe les sens, et le vrai n'est guère à ses yeux que ce qui porte le sceau d'une palpable et grossière réalité.

Y aurait-il donc, Messieurs, y aurait-il, en effet, plus d'ombres dans l'esprit que dans le corps? Est-ce le monde sensible qui l'emporte en clarté sur le monde intelligible? Est-ce la terre qui, de préférence au ciel, est le grand illuminateur de l'homme? et Dieu se serait-il trompé dans la construction de notre être jusqu'à sacrifier la partie qui se rapproche de lui à celle qui se rapproche du néant?

Vous ne le pensez pas; la doctrine catholique nous affirme le contraire, et la plus simple observation du jeu de nos facultés nous démontre qu'elle a raison. En effet, la science même naturelle, c'est-à-dire celle qui ne s'occupe que de l'ordre visible, ne saurait subsister sans l'emploi des notions qu'elle puise dans l'ordre invisible ou métaphysique. Dépouillez l'homme de ces principes féconds; ôtez-lui les idées d'être, d'unité, d'étendue, de force, de rapport, que sera l'univers pour lui? précisément ce qu'il est pour l'animal, un spectacle. Il le regardera sans penser à autre chose qu'à le regarder; loin d'en pénétrer les lois, il n'aura pas même le pressentiment confus de ce que c'est qu'une loi. Être pure-

ment instinctif, ne rendant rien au monde de supérieur au monde, il restera silencieux devant lui, et jamais sa main, conduisant de loin les astres, ne leur tracera d'avance la route inévitable qu'ils suivent sans la connaître. C'est l'esprit qui répand la lumière sur l'obscurité de la nature; c'est l'esprit qui découvre la liaison et la cause des phénomènes; c'est l'esprit qui mesure, qui calcule, qui analyse, qui définit, qui dicte des ordres à la matière, qui démêle enfin dans ce labyrinthe le fil que Dieu y a laissé, et par où il le tient encore suspendu à la volonté qui le créa. Mais l'esprit sans l'idée n'est qu'un flambeau inallumé, et l'idée sans un germe semé d'en haut, plus grand et plus clair que tous les mondes, n'est elle-même que le reflet impuissant de la nature sur une faculté qui n'a rien à lui répondre, parce qu'elle ne possède rien. Le matérialisme a beau nous dire que la sensation devient une idée en tombant dans l'intelligence : c'est comme si l'on disait que la limite, en entrant dans le vide, devient l'infini. La sensation, à cause de l'union intime de l'âme et du corps, peut éveiller la semence intelligible qui repose au fond de l'esprit; elle peut la tirer d'une sorte d'abstraction solitaire, qui n'est pas en rapport avec la constitution d'un être à la fois spirituel et matériel : mais il lui est impossible de donner à l'esprit ce qu'elle n'a pas, ni de recevoir de l'esprit ce que lui-même n'aurait pas non plus. Deux clartés se fortifient en s'unissant; une lueur ne devient pas le soleil en passant par les ténèbres.

C'est donc par un abus même des forces de l'ordre

intelligible et divin, que l'homme se sépare des hautes régions de la pensée pour s'ensevelir dans la science des phénomènes terrestres. Il tire de son intelligence des trésors de savoir et d'harmonie ; il les jette à profusion sur le monde ; puis, le contemplant revêtu de cette beauté sublime qu'il lui a faite, il croit que c'est le monde qui l'a éclairé, qu'en lui seul est la pleine certitude, que lui seul mérite l'honneur d'une culture assidue, et reléguant Dieu sur un trône inaccessible, il ne tarde pas à le perdre de vue, à l'oublier, à le méconnaître, à ne plus avoir de lui qu'une notion vague et sans résultat. Ainsi se forme le scepticisme imparfait de la prédominance volontaire de l'ordre matériel sur l'ordre idéal.

Mais il en est une autre cause que je ne dois pas vous taire, et dont l'exposition achèvera de vous faire connaître les moyens dont Dieu s'est servi pour initier notre intelligence à la perfection et à la béatitude de la vérité.

En déposant en nous la semence idéale ou intelligible, en nous mettant par nos sens en rapport avec les phénomènes et les lois de l'univers, Dieu nous avait éclairés par une double révélation, l'une intérieure, l'autre extérieure. C'était beaucoup; mais enfin il ne s'était pas communiqué à nous personnellement, en tant qu'il est la vérité ; nous ne l'eussions connu, s'il en fût resté là, que par l'intermédiaire de la nature et des idées, c'est-à-dire indirectement. Il voulut aller plus loin, et, sans nous montrer toutefois son essence, établir entre notre esprit et le sien des rapports personnels. Il nous parla

donc. C'est un point fondamental de la doctrine catholique, qu'une parole de Dieu fut, dès l'origine, versée dans l'humanité, et qu'elle n'a cessé d'y vivre et de s'y répandre, soit pure, soit altérée, comme un écho immortel de la vérité : écho souvent affaibli, souvent corrompu, mais renaissant de ses ruines à travers les générations, et nous rappelant avec l'éloquence de la perpétuité l'existence de Dieu, sa nature, ses actes; comment il est le principe, la fin, le moyen, la clef de nos destinées. Des traditions communes à tous les peuples et à tous les siècles attestaient de tout temps cette révélation orale faite primitivement au genre humain; la parole humaine elle-même, constamment transmise par voie héréditaire, et ne laissant entrevoir ni historiquement ni logiquement la possibilité d'une origine par voie d'invention, rendait aussi témoignage à la réalité d'une parole antérieure et divine dont la nôtre était issue. On avait découvert dans les forêts l'homme descendu à l'état d'animalité par suite d'un abandon précoce qui l'avait soustrait à tout enseignement. La parole n'était plus sur ses lèvres qu'un son vague et inarticulé, qu'un cri barbare indiquant la présence des sensations et incapable de transmettre des idées. Tous ces faits confirmaient la page de l'Écriture qui nous montre Dieu parlant avec l'homme, et achevant par l'effusion de la lumière orale ce qu'avait commencé en lui le don de la lumière intelligible et de la lumière sensible. Mais il était réservé à notre époque d'acquérir de cette vérité une démonstration aussi merveilleuse qu'inattendue.

Vers la fin du dernier siècle, un prêtre français, touché du malheur de ces pauvres créatures qui naissent privées de la parole parce qu'elles naissent privées de l'ouïe, circonstance qui atteste encore l'étroite liaison du mystère de la parole avec le mystère d'un enseignement préalable; un prêtre, dis-je, touché du sort des sourds-muets, consacra sa vie à les tirer de leur douloureuse solitude, en cherchant une expression de la pensée qui pût aller jusqu'à la leur, et arracher enfin de leur poitrine si longtemps fermée le secret de leur état intérieur. Il y parvint. La charité, plus ingénieuse que l'infortune, eut ce bonheur d'ouvrir les issues que la nature tenait fermées, et de verser en des âmes obscures et captives la lumière ineffable, quoique imparfaite, de la parole. Le bienfait était grand, la récompense le fut davantage. Dès qu'on put pénétrer dans ces intelligences inconnues, l'investigation n'y découvrit rien qui ressemblât à une idée, je ne dis pas seulement à une idée morale et religieuse, mais à une idée métaphysique. Tout y était image de ce qui tombe sous les sens, rien de ce qui tombe de plus haut dans l'esprit. La sensation y était prise en flagrant délit d'impuissance. Que dis-je, la sensation? L'intelligence elle-même, quoique douée de la semence idéale de la vérité, quoique assistée de la révélation du monde sensible, l'intelligence apparaissait dans les sourds-muets à l'état de stérilité. Des hommes déjà mûrs d'âge, nés dans notre civilisation, qui ne l'avaient jamais quittée, qui avaient assisté à toutes les scènes de la vie de famille et de la vie publique, qui avaient vu

nos temples, nos prêtres, nos cérémonies, ces hommes, interrogés sur le travail intime de leurs convictions, ne savaient rien de Dieu, rien de l'âme, rien de la loi morale, rien de l'ordre métaphysique, rien d'aucun des principes généraux de l'esprit humain. Ils étaient à l'état purement instinctif. L'expérience a été répétée cent fois; cent fois elle a donné les mêmes résultats; c'est à peine si, dans la multitude des documents publiés jusqu'à ce jour, on aperçoit quelques doutes ou quelques dissidences sur un fait aussi capital, qui est la plus grande découverte psychologique dont puisse se vanter l'histoire de la philosophie. Quoi donc? la pensée avait-elle reçu dans la parole un auxiliaire si indispensable, que, sans son secours, l'homme était condamné à ne pouvoir sortir du règne des sensations? La parole était-elle, pour toutes les opérations de l'intelligence, le point ou le moyen de jonction entre l'âme et le corps? Notre double nature exigeait-elle cette sorte d'incarnation de ce qu'il y a de plus immatériel au monde? ou bien Dieu avait-il voulu nous faire comprendre la dépendance de notre esprit, en le rendant incapable de se féconder sans l'action extérieure de l'enseignement oral?

Quelle qu'en soit l'explication, il était constant que l'homme ne parle qu'après avoir entendu parler, et qu'il ne pense qu'après que les idées contenues dans la parole ont éveillé le germe intelligible déposé au fond de son entendement. S'il ne possédait pas ce germe intelligible, c'est en vain que la parole passant à travers l'ouïe irait solliciter son intelligence; il ne

l'entendrait que comme un son, et non comme une expression; comme un son vide, et non comme une expression vivante de la vérité. Mais la vérité préexiste en lui, à la manière dont l'arbre préexiste dans sa semence, et dont la conséquence préexiste dans son principe. De même que l'enseignement postérieur fait éclore en chacun de nous une multitude innombrable de déductions renfermées dans les idées premières, mais dont notre esprit n'avait pas conscience; de même l'enseignement initial fait apparaître à notre œil intérieur les idées premières elles-mêmes. Vous trouvez naturel, Messieurs, que la parole vous révèle les mathématiques, bien que vous les possédiez tout entières dans les notions primordiales d'unité, de nombre, d'étendue, de pesanteur: pourquoi vous semblerait-il étrange que la parole vous fît apercevoir aussi les notions d'unité, de nombre, d'étendue, de pesanteur, qui sont la base des mathématiques? L'un des phénomènes n'est pas plus singulier que l'autre; peut-être même est-il plus aisé d'entendre le sommeil intégral et profond d'une faculté que rien d'analogue à elle n'a encore remuée, que d'entendre pourquoi cette faculté une fois mise en exercice s'arrête dans sa voie, et attend que la parole lui manifeste de simples conséquences de ce qu'elle voit clairement. Toujours est-il que le fait est incontestable, et que la parole est le moteur primitif et nécessaire de nos idées, comme le soleil, en agitant par son action la vaste étendue de l'air, y produit la scintillation brillante qui éclaire nos yeux.

Il suit de là, Messieurs, que la doctrine catholique

est dans le vrai lorsqu'elle nous montre Dieu enseignant le premier homme, soit en faisant jaillir la vérité de son intelligence par la percussion du Verbe, soit en lui annonçant des mystères qui surpassaient les forces de l'ordre purement idéal, ainsi que nous le verrons plus tard. En effet, puisque l'homme ne pense et ne parle qu'après avoir entendu parler, et que, d'une autre part, les générations humaines viennent aboutir à Dieu leur créateur, il s'ensuit que le branle premier de la parole et de la pensée remonte à l'heure de la création, et a été donné à l'homme, qui ne possédait rien, par Celui qui possédait tout et qui voulait lui tout communiquer. Une fois ce mouvement imprimé, la vie intellectuelle a commencé pour le genre humain, et ne s'est plus arrêtée depuis. La parole divine, immortalisée sur les lèvres de l'homme, s'est répandue comme un fleuve intarissable et divisé en mille rameaux à travers les vicissitudes des nations, et, conservant sa force aussi bien que son unité dans le mélange infini des idiomes et des dialectes, elle perpétue au sein même de l'erreur les idées génératrices qui constituent le fonds populaire de la raison et de la religion. Si la liberté humaine en vicie l'enseignement, ce n'est que d'une manière limitée; ses efforts n'atteignent pas jusqu'aux dernières profondeurs de la vérité. La parole, par cela seul qu'elle est prononcée, porte dans son essence une lumière qui saisit l'âme et se la rend complice, sinon pour tout, du moins pour les principes fondamentaux sans lesquels l'homme s'évanouit tout entier. Ainsi, Dieu, par l'effusion de son Verbe con-

tinué dans le nôtre, ne cesse de promulguer l'évangile de la raison, et tout homme, quoi qu'il fasse, est l'organe et le missionnaire de cet évangile. Dieu parle en nous malgré nous; la bouche qui le blasphème contient encore la vérité, l'apostat qui le renie fait encore un acte de foi, le sceptique qui se rit de tout se sert de mots qui affirment tout.

Cependant, Messieurs, si le scepticisme absolu est impuissant contre la révélation de la parole, il n'en est pas de même du scepticisme imparfait ou vulgaire. Celui-ci ne désavoue pas la raison humaine; il n'en conteste que certaines applications relatives à l'ordre supérieur qui ne tombe pas sous nos sens. Il rejette, en particulier, tout rapport personnel entre Dieu et nous au moyen de la parole, il veut que nos idées jaillissent par elles-mêmes des sources vives de l'entendement, et en supposant que la parole soit nécessaire à leur émission intime, il ne reconnaît à cette merveilleuse opératrice aucun caractère traditionnel et divin. Dieu n'a point parlé à l'homme; l'homme s'est parlé tout seul. Il est le fils de ses œuvres, et tout ce qu'il possède de vérités, il le doit au bonheur de ses propres investigations.

Je viens de réfuter ce système, qui est la pierre angulaire du rationalisme, et qui vous explique l'aveuglement où vivent loin de Dieu tant de créatures destinées à le connaître et à l'aimer. Dieu nous a donné la lumière sous trois formes qui se complètent l'une par l'autre, la forme intelligible, la forme sensible, la forme orale ou traditionnelle. Or le rationalisme n'ad-

ıet que les deux premières, et repousse avec la tra-
ition la certitude invincible qui se trouve en des
ogmes affirmés par Dieu. Il ouvre à ses adeptes le
hamp d'une spéculation sans limites, où les mieux
lisposés n'apportent cependant qu'une intelligence
mparfaite, obscurcie par des préjugés de naissance et
l'éducation, viciée plus dangereusement encore par
a domination des sens sur l'esprit. Mais, tous ces
ıbstacles fussent-ils surmontables, il resterait encore
e plus grand de tous, qui est l'ordre établi de Dieu
lans la communication qu'il a faite à l'homme de la
'érité. Si l'homme était un esprit pur, il verrait la
'érité dans la lumière intelligible sans le secours d'au-
un élément sensible. Si, étant une unité composée
le corps et d'âme, il n'avait pas été destiné à entre-
enir des rapports personnels avec Dieu, il eût vu pro-
ɔablement la vérité dans la combinaison de la lumière
ntelligible et sensible, indépendamment de toute tra-
lition orale. Mais il est à la fois esprit et matière, et
le plus, appelé à vivre en société avec Dieu; c'est
pourquoi la vérité lui a été communiquée sous un mode
triple et un, correspondant à sa nature et à sa vocation.
Veut-il penser comme un ange, il ne le peut; toujours
quelque image de l'extérieur intervient dans ses plus
subtiles opérations. Veut-il penser comme l'animal, il
ne le peut non plus; la hauteur de ses spéculations le
relève dans l'acte même où il se dégrade, et, tout en
concluant qu'il n'est que matière, il prouve qu'il est
esprit. Veut-il enfin penser comme un être séparé de
Dieu, indépendant de tout rapport personnel avec lui,

appuyé sur sa seule raison, il le peut sans doute, mais ce n'est qu'en perdant aussitôt l'équilibre de l'intelligence : il cherche, il hésite, il se trompe, et lors même qu'il met la main sur la vérité, les nuages qui la couvrent et l'horizon qui la restreint lui ôtent l'espérance de soulever à lui seul l'immense fardeau de la terre et du ciel. L'histoire de l'esprit humain en offre à chaque page une surabondante démonstration. Deux philosophies s'y disputent l'empire; la philosophie religieuse ou traditionnelle, et la philosophie rationaliste ou critique. La première, même lorsqu'elle est mêlée d'erreurs, assoit les esprits et fonde les peuples; la seconde, même lorsqu'elle affirme une portion du vrai, détruit ce que l'autre a édifié.

En un mot, Messieurs, Dieu, qui est la vérité, s'est fait connaître à nous par trois révélations qui n'en sont qu'une, les idées, l'univers, et la parole. Quiconque brise ce faisceau, trouble et divise la clarté qui illumine tout homme venant en ce monde; il se condamne à une ignorance que le savoir ne fera qu'agrandir; il vivra au hasard comme un être qui n'a ni principe ni fin, parce qu'il se sera ôté à lui-même avec la vérité, c'est-à-dire avec la connaissance de Dieu, le premier moyen qui nous ait été donné pour accomplir notre destinée, laquelle est de tendre à Dieu, et d'obtenir, en l'imitant, la perfection de sa nature et la béatitude de son éternelle vie.

CINQUANTIÈME CONFÉRENCE

DE L'HOMME EN TANT QU'ÊTRE MORAL.

MONSEIGNEUR,

MESSIEURS,

L'homme n'est pas seulement une intelligence, il n'est pas seulement un être contemplatif. Si Dieu ne lui eût donné que l'activité de la contemplation, sa vie se fût bornée à un simple et perpétuel regard, à une adoration impassible de la vérité. Mais l'homme est aussi un être affectif et opératif; il est doué d'une seconde faculté, conséquence de la première, et qui a deux actes, dont l'un s'exprime par ce mot : J'aime; l'autre par ce mot : J'ordonne. C'est la volonté. Nous avons donc à savoir ce que Dieu a fait pour la volonté lors de la création de l'homme, et quel moyen il nous a communiqué en elle et par elle pour arriver à notre fin, qui est la perfection et la béatitude.

Mais avant d'entrer dans ce grave sujet, Messieurs, j'ai deux prières à vous adresser. Je vous prie d'abord, quel que soit le sentiment qui vienne à remuer vos cœurs, de n'applaudir jamais. Ce n'est pas que je ne

conçoive, même au pied des autels, le mouvement in volontaire qui porte une assemblée à se lever en quel que sorte dans un témoignage unanime de sa sympathi et de sa foi. Mais bien qu'en certaines rencontres ce acclamations puissent paraître excusables, tant elle sortent avec piété de l'âme des auditeurs, cependan je vous conjure d'obéir à la tradition constante de l chrétienté, qui est de ne répondre à la parole de Dieu que par le silence de l'amour et l'immobilité du respect Vous le devez à Dieu; vous le devez aussi peut-être à celui qui vous parle en son nom. Bien qu'il ne fût pas tenté d'orgueil par vos applaudissements, on peut le soupçonner de n'y être pas insensible; on peut croire qu'au lieu de vous distribuer gratuitement ce qu'il a reçu gratuitement, il vient en chercher le prix dans la gloire de la popularité: récompense honorable quelquefois, mais toujours fragile, et plus fragile, plus vaine encore entre ceux qui reçoivent et celui qui donne les leçons de l'éternité.

La seconde prière que je veux vous adresser est en faveur d'une nation à qui plus d'une fois déjà, et même du haut de cette chaire, j'ai prouvé mon respectueux attachement. Hier, se sont présentés à moi trois nobles enfants de la Pologne; ils m'ont dit que quatre mille de leurs compagnons, après quinze années d'exil, allaient se rapprocher de leur patrie, du consentement de la France, qui leur ouvre ses portes, et de l'Allemagne, qui leur permet le chemin. Ils ont réclamé de moi, après en avoir obtenu la permission du chef du diocèse, ici présent, que je vous demandasse en leur nom

une dernière preuve de votre pieuse fraternité; car, si le temps a respecté leur gloire et n'a pas tari leur courage, il ne leur a laissé que ces dépouilles opimes, et rien de plus. Je me suis incliné devant leurs vœux comme devant leur infortune; je vous les présente ensemble. Vous ne leur ferez pas l'aumône : car, bien que ce mot soit cher à votre cœur de chrétien, il est des occasions où l'héroïsme du malheur vous contraint d'en chercher un plus grand. Vous ne leur paierez pas un tribut : car, bien que ce mot suppose une dette, et une dette d'un ordre considérable, cependant il ne respire pas assez l'onction de la langue chrétienne. C'est pourquoi, empruntant un mot célèbre du moyen âge, je vous demanderai pour eux un viatique, c'est-à-dire la solde de voyage qu'on donnait dans ces temps-là aux religieux et aux chevaliers qui allaient combattre en terre sainte pour l'affranchissement de la chrétienté. Vous donnerez un viatique à ces enfants d'une autre terre sacrée, à ces soldats d'une autre cause généreuse; vous leur donnerez le triple viatique de l'honneur, de l'exil et de l'espérance.

Cela dit, Messieurs, cette double satisfaction proposée à votre cœur et au mien, j'entre hardiment dans le sujet qui réclame votre attention.

De même que la vérité est l'objet de l'intelligence, le bien est l'objet de la volonté. Mais qu'est-ce que le bien? Quelle nuance y a-t-il entre le bien et le vrai? N'est-ce pas la même chose sous deux noms différents? J'avoue, Messieurs, que le bien et le vrai ont la même racine, le même support substantiel, puisque le vrai

c'est l'être, et que le bien c'est l'être aussi. Mais comme l'unité de l'essence divine n'exclut pas la triplicité des personnes, l'unité de l'être ne l'empêche pas d'avoir plusieurs aspects. Il est d'abord lumière, et sous cette forme il se révèle à l'intelligence, et s'appelle la vérité. Puis il est ordre, harmonie, beauté, et sous cette forme il saisit la volonté, et s'appelle le bien. Notre nature correspond ainsi à la sienne. En tant qu'il est lumière, nous lui répondons par une faculté qui est destinée à connaître le vrai; en tant qu'il est ordre, harmonie, beauté, nous lui répondons par une faculté qui est destinée à reproduire le bien en l'aimant et en le faisant. Et de même que la vérité est la perfection et la béatitude de l'intelligence, le bien est la perfection et la béatitude de la volonté.

Il en est d'abord la perfection : car en dehors du bien tout est mal, c'est-à-dire désordre, confusion, laideur; et évidemment la volonté qui aime et qui opère le désordre, la confusion, la laideur, est dans un état faux ou injuste, comme, au contraire, la volonté qui aime et qui opère le bien, c'est-à-dire l'ordre, l'harmonie, la beauté, est dans un état de justice ou de perfection.

J'ajoute que le bien est aussi la béatitude de la volonté : car il produit en elle et par elle le sentiment le plus fort de l'homme, celui qui remue et qui remplit jusqu'au fond la vaste solitude de son âme. Sans doute la joie de la vérité connue est grande; il y a dans le regard qui rencontre la splendeur du vrai un frémissement immobile qui touche à l'extase; mais si l'extase vient, si les pleurs coulent, soyez-en sûrs, l'intelligence

n'a pas été seule atteinte, la vision a pénétré plus avant, l'homme a reçu le coup suprême d'en haut, le coup de l'amour qui termine tout en lui comme en Dieu. Dans l'intuition de la vérité, l'homme ne sortait pas de lui-même, il regardait la lumière présente à son esprit, et en jouissait comme d'un élément ou d'une partie de sa propre personnalité. Par le mouvement de l'amour, il s'élance hors de sa personne ou de sa vie; il cherche un objet étranger, il s'y attache, il l'étreint, il voudrait se transformer et se consommer dans un autre que lui. Ce ravissement de soi-même à soi-même, qu'on croirait un essai de suicide, lui cause un tressaillement d'indicible bonheur, et l'abandon de son être en devient la plénitude. C'est l'amour. Mais qui lui a commandé l'amour? Qui a été assez fort pour se saisir de cet être et se l'assujettir jusqu'à lui faire de la mort en autrui la meilleure et la première vie? Une puissance, Messieurs, a opéré ce miracle, la puissance du bien. Par delà la lumière où l'être lui est apparu, ou dans cette lumière même, l'homme a vu l'ordre, l'harmonie, la beauté, et ce spectacle l'arrachant à la contemplation stérile de sa propre excellence, il s'est senti entraîné à se dépouiller de lui-même pour vivre dans l'objet de sa vision.

Rien, Messieurs, ne nous est plus familier que ce mouvement; de tous ceux de notre nature, il est le plus universel, le plus vulgaire, et celui que nous poussons le plus volontiers jusqu'à l'extravagance. Notre vie se passe à le subir ou à le régler. Tout être ayant en lui une certaine quantité de bien, c'est-à-dire étant doué d'ordre, d'harmonie et de beauté dans une certaine

mesure, il n'en est aucun qui ne soit capable d'exciter en nous quelque impression d'amour. Mais c'est surtout de l'homme à l'homme que cette impression se manifeste et s'agrandit. L'homme est ici-bas le chef-d'œuvre du bien. Il rassemble sur sa noble figure la magie des deux mondes auxquels il appartient, le monde des corps et le monde des esprits. Supérieur dans la disposition de ses traits à l'imagination elle-même, qui n'a jamais pu se représenter rien de plus parfait, il y appelle encore du fond de son âme le reflet de la pensée, et l'expression de la vertu. S'il ouvre les yeux, c'est un esprit qui vous regarde : s'il laisse ses lèvres silencieuses, c'est la grâce du cœur qui les anime en les fermant; si la sérénité éclaire son front, c'est la paix d'une conscience droite qui y répand la lumière et le repos; chaque pli de sa chair, chaque mouvement de sa vie renferme sous une seule beauté le double empire du bien visible et du bien idéal. De là ces attachements qui font de la vie humaine une longue suite de sacrifices récompensés par le bonheur d'aimer et d'être aimé. Nous ne cherchons pas ailleurs le secret d'être heureux; nous savons qu'il est là, et lors même que nous en abusons par des passions coupables, nous rendons encore dans le crime un témoignage à cette loi de notre nature. S'il arrive que l'homme nous refuse l'amour dont nous avons besoin, plutôt que de renoncer à ce bien précieux, nous le demanderons à des êtres placés au-dessous de nous, mais conservant de loin dans leur instinct quelque similitude capable de tromper notre cœur. Le pauvre qui n'a plus d'amis s'en fera un de quelque créature plus abandonnée que lui-

même ; il réchauffera dans son sein cet animal obscur et pieux qu'un écrivain chrétien a si bien appelé le chien du pauvre. Il lui sourira de l'ineffable sourire du délaissement : il lui confiera ces larmes inconnues qu'aucune tendresse ne recueille ; il partagera avec lui le morceau de pain de sa journée, et ce sacrifice de la faim à l'amitié lui fera goûter jusque dans la misère le grand bonheur de la richesse, qui est de donner.

Ce ne sera pas là, Messieurs, le dernier effort de l'homme pour verser de l'amour et pour en recevoir. Le prisonnier ira plus loin encore que le pauvre. Séparé par d'inexorables barrières de la nature et de l'humanité, il découvrira dans les fentes de son cachot quelque vil insecte, imperceptible compagnon de sa captivité. Il s'en approchera avec le tremblement de l'espérance et la délicatesse du respect ; il épiera les mystères de son existence, il étudiera ses goûts ; il emploiera de longs jours à ne pas l'effrayer, à le faire passer de la crainte à la confiance, à obtenir enfin de lui une marque de retour qui diminue la solitude de son cœur et élargisse les murs de sa prison. Le chien console le pauvre, l'araignée attendrit le captif ; l'homme, enfant du bien, en porte partout avec lui un amour qui lui fait une ressource et une félicité des horreurs mêmes de l'abandon.

Ai-je besoin de vous en dire davantage ? Votre âme ne s'est-elle pas élancée au delà de mes paroles, et ne voyez-vous pas que le bien, réel ou apparent, dispose de notre volonté, et en est la béatitude ?

Mais qu'est-ce donc que le bien ? Il est vrai, je vous l'ai dit déjà ; je vous ai dit que le bien est l'ordre, l'har-

monie, la beauté, que l'intelligence découvre dans la lumière où l'être lui apparaît. Cependant, cette définition, tout exacte qu'elle est, n'est pas le terme où s'arrête votre esprit. Vous souhaitez une explication qui descende plus à fond; vous me demandez où est l'ordre, l'harmonie, la beauté?

Où est-elle, Messieurs? Partout sans doute dans la nature, partout sous vos yeux. Il n'est pas une feuille d'arbre, pas un brin d'herbe, pas un nuage passant dans le ciel, qui ne soit ordre, harmonie, beauté : mais non pas tout l'ordre, toute l'harmonie, toute la beauté, non pas tout le bien. Chaque être, même celui qui est dénaturé par sa faute, en contient une portion reconnaissable qui excite notre sympathie; il n'en contient pas la totalité. Celui-là est l'ordre, qui renferme dans son essence la règle d'où découlent tous les rapports des êtres; Celui-là est l'harmonie, qui a pesé les mondes, et qui leur a tracé dans l'espace les routes où ils ne s'égarent jamais; Celui-là est la beauté, qui a fait l'homme, et qui a mis sur son visage tant de grâce et de majesté; Celui-là est le bien, d'où tout bien découle, et qui l'a répandu à profusion dans l'univers, sans pouvoir le donner tout entier, parce qu'il n'a pu donner l'infini, l'ordre, l'harmonie, la beauté, le bien : en un mot, c'est Dieu. De même qu'il est l'être et la vérité, il est aussi le bien. En tant qu'il est l'être, il nous a communiqué l'existence; en tant qu'il est la vérité, il éclaire notre entendement; en tant qu'il est le bien, il nous inspire l'amour, qui, selon la parole de l'Évangile, est toute la loi et toute la justice. Car nous ne pouvons rien

recevoir de plus, rien donner de plus que l'amour; il est la créance ou la dette suprême, et quiconque est quitte envers lui, est quitte envers tout. Or le premier à qui nous en sommes comptables, le premier qui a droit à ce trésor unique de notre âme, c'est Dieu, puisque Dieu seul est le bien, et que le bien seul est la cause de l'amour.

Quiconque n'aime pas Dieu est assuré de ne pas aimer le bien. Il aimera, je l'avoue, des biens particuliers, sa famille, ses amis, sa patrie, l'honneur, le devoir même, si nous entendons le devoir dans le sens étroit qui règle les rapports des hommes entre eux; il n'aimera pas le bien universel et absolu d'où procèdent tous les biens auxquels il a voué son cœur. Et c'est pourquoi il ne parviendra pas à la perfection et à la béatitude de la volonté, qui, étant dans l'amour du bien, ne peut se rencontrer que dans l'amour de Dieu.

Vous le voyez, Messieurs, aussi bien dans le mystère de l'amour que dans le mystère de la vérité, nous arrivons à la même conclusion, qui est qu'en Dieu seul gît notre perfection et notre béatitude. Et il est impossible que vous vous en étonniez, puisque nous avons établi, comme la base de la doctrine et comme le nœud de nos destinées, que Dieu est tout ensemble notre principe et notre fin. Étant notre principe, il l'est de chacune de nos facultés; étant notre fin, il l'est aussi de chacune de nos facultés. Et cette fin s'identifiant avec la perfection et la béatitude divines, il est nécessaire que chacune de nos facultés, par la voie qui lui est propre, puise en Dieu la vie qui la rend parfaite et qui la rend

heureuse. Toutefois, les développements où je vous conduis ne sont pas une stérile répétition des points de doctrine que nous avons précédemment émis et démontrés; car, outre qu'ils vous en font voir l'application à chacun des ressorts de l'activité humaine, ils les vérifient surabondamment par l'analyse de nos actes et de leurs objets. Quelle joie n'est-ce pas pour nous, par cela seul que nous définissons l'intelligence et la volonté, de rencontrer Dieu au terme de leurs opérations! Quel ravissement de ne pouvoir nommer la vérité, ni le bien, sans nommer Dieu lui-même! Et de plus, Messieurs, ces investigations nous mènent droit aux moyens que nous avons dû recevoir pour atteindre à notre fin. Déjà, dans la conférence antérieure, nous avons constaté que le premier de ces moyens était la connaissance de Dieu; nous sommes dès maintenant en état de conclure que l'amour de Dieu en est le second.

En effet, cet amour étant la perfection et la béatitude de notre volonté, et Dieu s'étant proposé de nous communiquer l'une et l'autre, comme nous l'avons vu, il s'ensuit qu'il a dû, selon l'ordre de son dessein, nous créer en état d'amour avec lui : amour initial, il est vrai, sujet à l'épreuve de notre libre arbitre, mais nous préparant et nous conduisant, sauf prévarication de notre part, à l'union finale et béatifique de la charité consommée. C'est ce que nous enseigne la doctrine catholique, lorsqu'elle nous peint le premier homme naissant dans la charité ou la justice originelle. Remarquez, je vous prie, cette belle alliance d'expression; dans la langue chrétienne, la charité est synonyme de

la justice, et la justice synonyme de la charité. Je vous en ai dit la raison tout à l'heure. Sans cette divine justice de l'amour, l'homme est séparé de Dieu, même en le connaissant; et, séparé de lui, il ne peut que descendre vers la misère et la mort, dans la route directement opposée à celle où le convie l'ordre de sa création. Selon cet ordre, il a reçu Dieu pour terme, la vérité pour guide, la charité pour moteur. S'il s'égare, ce ne sont pas les moyens qui lui manquent, mais la volonté.

Ici, Messieurs, nous retrouvons encore l'intervention du libre arbitre dans nos destinées; et, si sa présence vous inquiète, je pourrais me borner à vous redire que sans lui les dons de Dieu resteraient en nous tels que nous les avons reçus, avec un caractère de fatalité qui ferait de notre perfection un ouvrage indigne de Dieu et de nous. Mais cette explication, toute suffisante qu'elle est, appelle des développements qui eussent été prématurés lorsque nous exposions le plan général de la création, et qui ne le sont plus à l'heure où nous touchons, dans la question de la volonté, aux fondements de l'ordre moral. La volonté est le siége du libre arbitre en même temps que de l'amour; nous aimons par le même organe qui nous donne l'empire de nos actes, et qui nous impose avec cet empire la responsabilité de nous-mêmes. Et ce sont ces trois choses liées entre elles, le libre arbitre, l'amour et la responsabilité, qui constituent indivisiblement l'ordre moral. Le libre arbitre présente le choix, l'amour choisit, l'homme répond. Pourquoi en est-il ainsi? Est-ce une sagesse

arbitraire qui a enchaîné ces trois éléments de notre activité? ou bien y a-t-il là quelque raison profonde que nous devions pénétrer, afin d'illuminer d'un dernier trait le mystère de Dieu dans la création de ce monde?

Vous pensez bien que j'adopte le dernier parti; je l'adopte, en effet, et je pose cette question, qui entraîne tout le reste avec elle : Y a-t-il entre l'amour et le libre arbitre une relation essentielle, qui rende l'un la condition de l'autre? Pour le savoir, il est nécessaire que nous scrutions à fond la nature de l'amour. Il joue d'ailleurs un si grand rôle dans notre âme et dans le christianisme, que nous ne regretterons pas le regard approfondi que nous aurons jeté sur son essence.

Rien n'est plus simple, plus un que l'amour; et cependant il renferme trois actes dans l'unité de son mouvement. Il est d'abord un acte de préférence. L'homme, si vaste que soit son cœur, ne peut s'attacher à tout avec la même force; entouré d'objets qui, à divers degrés, portent l'empreinte du bien, il éprouve des nuances dans l'attrait qui l'incline vers eux, nuances sympathiques dont l'ordre ne dépend pas uniquement de la bonté comparée des êtres, mais aussi de leurs secrètes ressemblances avec nous. Souvent même nous ne nous rendons aucun compte des motifs de notre préférence; ce qui est certain, c'est que nous préférons, et que l'amour commence en nous par ce coup premier, qui est le choix. Ce qui est certain encore, c'est que le choix, dans celui qui en est l'auteur, comme en celui qui en est le terme, donne le branle aux joies élevées

de l'amour. On est heureux de choisir, on est heureux d'avoir été choisi. Deux êtres se sont rencontrés dans l'immensité du temps et de l'espace, à travers les chances innombrables de la création; ils se sont reconnus comme s'ils se fussent donné rendez-vous de toute éternité, ils se sont liés par une préférence réciproque qui les honore tous deux, et qui flatte dans leur orgueil le côté qui en est pur et vénérable. Rien ne surpasse le charme virginal de cet instant, qui reste le premier dans la mémoire, comme il a été le premier dans le cœur. Quand les années ont affaibli d'autres impressions, celle-là subsiste encore dans sa sereine jeunesse, et nous ramène aux jours heureux où nous eûmes la gloire de choisir et d'être choisis. Mais le choix, Messieurs, le choix, où serait-il sans le libre arbitre? où serait-il sans la faculté de préférer qui l'on veut? Sans doute, les motifs de la préférence existent dans la perfection de l'être qui en est l'objet; mais ils existent aussi et parallèlement dans la volonté qui fait le choix. Elle peut méconnaître, elle peut rejeter une excellence qui ne lui est pas sympathique pour une autre qui lui correspond, et là est le prix de son acte, acte souverain qui ne confère un honneur et ne produit une joie que parce qu'il est souverain.

L'amour cependant ne s'arrête pas à l'acte de choix, il exige le dévouement à l'être choisi. Choisir, c'est préférer un être à tous les autres; se dévouer, c'est le préférer à soi-même. Le dévouement est l'immolation de soi à l'objet aimé. Quiconque ne va pas jusque-là n'aime pas. La préférence toute seule n'implique, en

effet, qu'un goût de l'âme qui a besoin de s'épancher dans la cause d'où il sort, goût honorable et précieux sans doute, mais qui, se bornant là, n'aboutit qu'à se rechercher soi-même dans un autre que soi. Si beaucoup d'affections s'arrêtent à ce point, c'est que beaucoup d'affections ne sont qu'un égoïsme déguisé; on éprouve un attrait, on s'y abandonne; on croit aimer, on a peut-être des lueurs de l'amour véritable; mais l'heure du dévouement arrivée, on reconnaît à l'impuissance du sacrifice la vanité du sentiment qui nous préoccupait sans nous posséder. On en voit surtout de fréquents et lamentables exemples dans les passions qui ont pour principe la beauté fugitive du corps. Rien d'intelligible et d'immortel n'intervenant entre les âmes qui se livrent à ces tristes séductions, le charme en disparaît bientôt dans l'ardeur même qu'elles produisent, et elles ne laissent dans le cœur que les dévastations d'un égoïsme agrandi par des jouissances trompeuses. La vertu seule produit l'amour, parce que seule elle produit le dévouement. Nous en voyons la preuve dans toutes les affections où elle mêle le baume divin de sa présence. C'est elle qui inspire la mère penchée nuit et jour sur le berceau d'un fils; c'est elle qui inspire la poitrine du soldat, et le conduit à la mort au nom de la patrie; c'est elle qui fortifie le martyr contre les menaces des tyrans, et le couche dans les supplices comme dans le lit nuptial et joyeux de la vérité. Voilà les traits où le monde, tout corrompu qu'il est, reconnaît et admire l'amour, et si l'amour n'a pas en tout temps l'occasion de se révéler par d'illustres sacrifices,

il montre incessamment par de moindres immolations qu'il porte avec lui le germe qui le rend *aussi fort que la mort* (1), pour me servir d'une expression de Salomon.

Mais, Messieurs, le dévouement est-il possible sans le libre arbitre? Se dévouer, avons-nous dit, c'est préférer un autre à soi-même, c'est se donner à autrui pour être sa chose. Or comment se donner, si l'on n'est pas libre? comment préférer un autre à soi, si l'on n'a pas la disposition de soi? L'être privé du libre arbitre est sous l'ascendant fatal d'une domination étrangère; il ne pense, il ne se meut que par la pensée et la volonté qui le retiennent captif, de cette captivité intérieure où rien n'est plus laissé à l'action propre de la personnalité. Un tel être, ainsi dépouillé de lui-même, conserve-t-il le droit de se donner? Il peut bien mourir, mais il meurt comme la pierre tombe, esclave de la mort, et non pas de l'amour. De même donc que le libre arbitre est la condition de l'amour, en tant que l'amour est sentiment de préférence, il en est aussi la condition, en tant que l'amour est impulsion de dévouement.

Reste un troisième acte par où se couronne le merveilleux drame dont notre volonté est le théâtre et l'auteur. Après que nous avons choisi l'objet de notre préférence, après que nous nous sommes donnés à lui par le sacrifice, tout n'est pas achevé. Lui-même doit nous préférer, lui-même doit se donner à nous, et il résulte de ce choix et de ce dévouement réciproques une fu-

(1) Cantique des cantiques, chap. 8, vers. 6.

sion des deux êtres dans les mêmes pensées, les mêmes désirs, les mêmes vouloirs, fusion si ardente et si intime, qu'elle irait jusqu'à les consommer dans une substance unique, si cette puissance de joindre l'unité substantielle à la pluralité personnelle n'était pas le partage exclusif de la très-sainte et indivisible Trinité. Du moins en sentons-nous comme les avant-coureurs, et est-ce pour nous une douloureuse limite que celle où expire avec la puissance de l'union la puissance de l'amour créé. L'union, Messieurs, tel est le terme de l'amour, le terme où il n'a plus rien à produire que la persévérance de ses actes et l'immortalité de son bonheur. Mais, aussi bien que la préférence et le dévouement, l'union ne saurait se passer de l'élément du libre arbitre; car, pour s'unir, il faut être deux, et l'on n'est deux qu'à la condition de conserver de part et d'autre la plénitude de sa personnalité, ce qui n'a lieu que par le libre arbitre. L'âme où le libre arbitre n'existe pas, où il n'a jamais existé, qui, à aucun moment, n'a été capable d'émettre une pensée propre ni un vouloir propre, cette âme est absorbée dans autrui; elle est annihilée par l'impuissance d'être l'égale d'une âme libre, et de lui rendre dans la réciprocité de l'amour la préférence, le dévouement et l'union qu'elle en reçoit.

Je ne sais si c'est une illusion, mais il me semble que rien n'est plus clair que cette relation essentielle du libre arbitre et de l'amour; et par suite, rien n'est plus clair aussi que les raisons où la sagesse divine a puisé la résolution de nous mettre au monde avec le don

périlleux de la liberté. Dieu n'avait pas besoin de nous; c'est librement qu'il nous a choisis pour nous communiquer ses biens et nous unir à lui; c'est librement qu'il nous a aimés. Or, de sa nature, l'amour exige l'amour; il est impossible de préférer sans vouloir être préféré, de se dévouer sans vouloir qu'on nous rende le dévouement; et, quant à l'union, on ne saurait même la concevoir sans l'idée de la réciprocité. La réciprocité est la loi de l'amour; elle en est la loi entre deux êtres égaux : combien plus entre deux êtres dont l'un est créateur et l'autre créature, dont l'un a tout donné, et l'autre a tout reçu! Dieu avait un droit infini à être aimé de l'homme, parce que lui-même l'avait aimé d'un amour éternel et infini, et, par conséquent, il devait le placer dans la seule condition où l'homme pouvait lui rendre préférence pour préférence, dévouement pour dévouement, union pour union, c'est-à-dire dans la gloire et l'épreuve du libre arbitre. C'était le droit de Dieu; mais, chose remarquable, c'était aussi le droit de l'homme, ou du moins son honneur, puisque, sans ce don du libre arbitre, l'homme n'eût pu ni choisir ni se dévouer, ni par conséquent aimer dans le sens véritable et généreux de ce mot.

Ne demandez donc plus pourquoi l'homme est libre; ne demandez plus pourquoi il n'est pas né dans une perfection et dans une béatitude qui fût sans péril de retour. Il est libre, parce qu'il doit aimer; il est libre, parce qu'il doit choisir l'objet de son amour; il est libre, parce qu'il doit se dévouer à l'être de son choix; il est libre, parce que dans l'union qui termine l'a-

mour, il doit apporter la dot sans tache d'une personnalité tout entière; il est libre enfin, parce que Dieu l'a aimé librement, et a voulu recevoir de lui la récompense équitable d'une pleine réciprocité.

Je ne me dissimule pas, du reste, la difficulté qui se présente à votre esprit; elle est grave, et je vais, Messieurs, m'en faire l'exact interprète.

Selon la doctrine catholique, l'épreuve du libre arbitre cesse avec la vie présente de l'homme : une fois disparu de ce monde et appelé devant le juge suprême, l'homme passe à un état de consommation heureux ou malheureux qui ne lui laisse plus ni l'honneur, ni le danger, ni la ressource du choix. Si donc le libre arbitre est essentiel à la réalité de l'amour, il s'ensuit que les saints, dans la béatitude de l'éternité, n'aiment plus Dieu que sous la forme d'une affection incomplète et impersonnelle, ce qu'il est absurde de penser.

Sans doute, Messieurs, il est absurde de le penser, et je me garde bien de le croire ni de le dire. Quand les saints entrent dans le ciel vainqueurs de la mort et de la vie, ils n'y entrent pas dépouillés de leur existence antérieure, comme des êtres sans passé, sans avenir, sans habitudes conquises : ils y entrent, au contraire, dans la pleine possession d'une personnalité laborieusement perfectionnée, avec toute leur âme et toutes leurs œuvres, selon cette belle prophétie de l'apôtre saint Jean qui, assistant par l'Esprit de Dieu aux derniers jours du monde, entendit d'en haut une voix qui disait : *Bienheureux les morts qui meurent*

dans le Seigneur... car leurs œuvres les suivent (1). Leurs œuvres les suivent, parce qu'elles sont vivantes comme eux et en eux, vivantes dans l'amour qui en a été le fruit, et qui monte avec les saints dans le ciel, non pas pour y perdre son caractère primitif de choix et de dévouement, mais pour l'y conserver à jamais dans l'immutabilité de la vision béatifique. Les saints n'ont pas dans le ciel un autre cœur que celui qu'ils ont eu sur la terre; le but même de leur pèlerinage était de former en eux, au moyen de l'épreuve, un amour qui méritât de plaire à Dieu et de subsister éternellement en face de lui. Loin que cet amour change de nature, c'est sa nature même, c'est son degré acquis dans le libre exercice de la volonté qui détermine la mesure de la béatitude en chaque élu de la grâce et du jugement. Selon que l'homme apporte à Dieu une affection plus ardente, il puise dans la vision de l'essence divine une extase plus profonde, une félicité plus accomplie. C'est le mouvement de son cœur, tel que la mort l'a saisi, qui règle sa place au sein de la vie, et c'est la persévérance inaltérable de ce mouvement, causée par la vue de Dieu, qui seule distingue l'amour du temps de l'amour de l'éternité. Dieu reconnaît dans ses saints, les apôtres, les martyrs, les vierges, les docteurs, les solitaires, les hospitaliers, qui l'ont autrefois confessé et servi dans les tribulations du monde; les saints à leur tour reconnaissent en Dieu celui qu'ils ont aimé sans partage au temps de leurs an-

(1) Apocalypse, chap. 14, vers. 13.

goisses et de leur liberté. Rien ne leur est étranger dans le sentiment qu'ils éprouvent, rien n'est nouveau pour eux dans leur cœur. Ils aiment celui qu'ils avaient choisi; ils jouissent de celui auquel ils s'étaient donnés; ils étreignent celui qu'ils possédaient déjà; leur amour s'épanouit dans la certitude et la joie d'une inamissible union, mais il n'est point séparé de la tige où il naquit. Dieu le cueille sans le couper; il le couronne sans le changer.

C'est ainsi, Messieurs, que cesse l'épreuve du libre arbitre, et que pourtant l'amour subsiste tout entier dans l'âme où Dieu le récompense. Mais jusque-là il y a lutte dans le cœur de l'homme entre le bien et le mal, entre sa tendance vers Dieu par la charité et sa tendance vers lui-même par l'égoïsme des passions. Le monde extérieur s'arme pour le subjuguer de toutes les beautés qu'il a reçues dans un autre dessein; il oppose le charme visible à l'ordre éternel qui doit obtenir tous nos regards et régler tous nos actes. Balancés que nous sommes entre ces deux attraits, nous avons besoin de force pour nous tenir attachés à l'étoile polaire du bien véritable, et cette force, nous l'appelons d'un nom plus illustre encore que celui de l'amour, nous l'appelons la vertu. L'amour sans la vertu n'est qu'une faiblesse et un désordre; par la vertu, il devient l'accomplissement de tous les devoirs, le lien qui nous unit à Dieu d'abord, puis à toutes les créatures de Dieu; il devient justice et charité, deux choses qui n'en font qu'une, et qui nous furent données au jour de notre création, pour être, après la vérité, le second moyen de ré-

pondre à notre destinée en atteignant notre fin.

Je n'aurais plus rien à vous dire, Messieurs, si, aujourd'hui comme précédemment, nous ne devions chercher dans le rationalisme la contre-épreuve de la doctrine que je viens de vous exposer. Cette doctrine atteste qu'il existe entre le bien et le mal une différence infinie, puisque le bien c'est Dieu, en tant qu'il est ordre, et que le mal est l'opposition à l'ordre, c'est-à-dire à Dieu; elle atteste que le bien est l'objet de la volonté, sa perfection, sa béatitude, et que la volonté y correspond par l'amour, fruit désintéressé du libre arbitre et de la vertu; elle affirme enfin que l'homme étant libre d'aimer ou de haïr, de faire ou de ne pas faire le bien, il est responsable de ses actes devant la justice suprême de Dieu. Est-ce là aussi la doctrine du rationalisme? En affirmant le contraire, je n'ai pas besoin de vous prévenir que je prends le mot de rationalisme dans son acception générale, et non comme représentant telle ou telle classe de philosophes. Le rationalisme n'a qu'un principe, qui est la suffisance de la raison toute seule pour expliquer le mystère des destinées; mais il a mille têtes qui se contredisent, et qui par conséquent ne portent jamais ensemble la responsabilité des mêmes erreurs. Cette diversité décharge bien tel philosophe de tel système condamnable; elle n'en décharge point le rationalisme, dont le point de départ est la cause de tous les dogmes qui trompent la pensée en corrompant le vrai.

J'avais besoin de vous donner cette explication au moment où le rationalisme va vous apparaître dans sa

forme la plus odieuse. Déjà vous l'avez vu nier l'existence de Dieu, la création du monde par Dieu, le commerce primitif de Dieu avec l'homme, et mettre en doute jusqu'à la notion même de la vérité. Après de telles ruines, pouvait-il respecter la distinction du bien et du mal? Cette distinction n'est qu'une conséquence de l'idée de Dieu; celle-ci jetée à terre, l'ordre moral s'évanouissait de soi-même. Cependant autre chose est d'attaquer l'ordre moral dans sa source, autre chose de l'attaquer de front et directement. N'y eût-il pas de Dieu, ou n'y eût-il qu'un Dieu indifférent aux actes de l'homme, l'âme peut encore essayer de se réfugier en elle-même, et de s'y créer par sa propre force des devoirs sacrés. Elle peut, malgré la profondeur des négations où elle s'est assise, ne pas se nier elle-même, mais par une contradiction généreuse se reconnaître des lois et s'imposer des dévouements. Si faible que soit cette barrière, elle est un débris de la conscience, un honneur pour l'homme, une sauvegarde de la société. Quel crime n'est-ce donc pas de nous en disputer la possession, et de poursuivre l'idée du bien jusque dans les ruines où nous nous sommes fait ce dernier et misérable abri? Le rationalisme n'en a pas eu honte; après avoir attaqué l'ordre moral dans son principe, qui est Dieu, il s'est jeté sur notre âme comme sur un reste de proie, et nous défiant dans ce suprême asile de nous-mêmes, il nous a contesté la réalité de l'amour et la réalité du libre arbitre.

Ingénu que j'étais, je vous parlais tout à l'heure d'entraînements sympathiques, de préférences désintéres-

sées, de sacrifices volontaires; je vous peignais l'ascendant du bien sur le cœur de l'homme: je vous trompais, Messieurs, s'il faut en croire le rationalisme, je vous trompais cruellement, et moi-même avec vous. Voulez-vous connaître la vérité? L'homme n'agit que par un seul motif, qui est son intérêt propre; il appelle bien ce qui lui est utile, mal ce qui nuit aux choses et aux jouissances dont il est en possession. Le devoir, s'il l'observe, n'est qu'un moyen de préserver ses droits; l'amour, s'il l'éprouve, n'est qu'un sentiment de plaisir. L'égoïsme est au fond de tout acte humain, de quelque apparence ou de quelque nom qu'on veuille le couvrir, et ces expressions superbes de dévouement, d'abnégation, d'immolation de soi-même, ne servent qu'à déguiser nos vrais penchants sous une pompe qui flatte notre orgueil. La mère s'aime et se recherche dans son enfant; le soldat s'idolâtre dans la gloire de son capitaine ou de sa patrie; la mort est payée par l'admiration qui nous fait revivre, croyons-nous, dans la postérité. Assurément, s'il était permis d'espérer de l'homme un sentiment pur d'intérêt personnel, ce serait dans l'âme du chrétien qu'il faudrait le chercher, puisque le christianisme repose sur le mystère d'un Dieu mort gratuitement pour nous. Et cependant à quoi le chrétien dévoue-t-il sa vie? à travailler pour son salut, c'est-à-dire pour éviter l'enfer et pour obtenir le paradis. Ses œuvres les plus héroïques ne sont qu'un marché qu'il passe avec Dieu. Il sait que toutes sont enregistrées, que pas une ne tombe à terre, et qu'il en retrouvera un jour la moindre parcelle en ac-

croissement de félicité. Est-ce là l'oubli de soi-même? Est-ce là cette charité descendue du ciel, immolée sur sur une croix, et ressuscitée du tombeau pour vivre dans le cœur des générations? Hélas! il vaudrait mieux nous confesser à nous-mêmes notre indélébile égoïsme, et reconnaître avec la sincérité d'une vraie philosophie que tout être, quel qu'il soit, ne saurait agir et vivre que pour lui.

On nous demande un aveu, Messieurs; commençons par le faire. Oui, il est impossible à aucun être doué d'intelligence et de volonté de se séparer complétement de ses actes. Je pense, je veux, j'aime; en quelque manière que je m'y prenne, c'est moi qui pense, qui veux, qui aime; il n'est pas en mon pouvoir d'ôter ce moi du moi. Que je fasse une bonne ou une mauvaise action, j'y suis présent et j'en jouis. Je vais plus loin; je ne la ferais pas si je n'en jouissais pas. Car toute action suppose une fin, et la fin dernière de l'homme étant la béatitude, pour laquelle Dieu l'a expressément créé, il est absolument chimérique d'imaginer qu'il agisse jamais sans avoir devant lui la pensée et le mobile de son bonheur. Et toutefois, je vous le demande, n'y a-t-il aucune différence entre Néron et Titus, entre Néron tuant sa mère, et Titus faisant les délices du genre humain? N'y a-t-il aucune différence entre le soldat qui tourne le dos dans une bataille et le soldat qui meurt la face vers l'ennemi et sa patrie dans le cœur? Léonidas aux Thermopyles, Démosthènes à Chéronée, est-ce la même chose? Vous pouvez le dire, je vous défie de le penser. Vous ne le direz même pas

devant une assemblée d'hommes faisant à votre parole l'honneur de l'écouter; votre conscience se mentît-elle à elle-même, le courage lui manquerait pour mentir en face de l'humanité. S'il est ici quelqu'un qui confonde dans une même estime ou dans un même mépris le crime et la vertu, qu'il se lève, qu'il parle! Et pourtant, Messieurs, il est bien vrai, Titus comme Néron cherchait son bonheur; il n'y avait entre eux sous ce rapport aucune différence, et si l'égoïsme consiste à vouloir être heureux, Titus était égoïste au même titre que Néron.

Mais l'égoïsme consiste-t-il à vouloir être heureux, c'est là précisément la question. Il serait bien étrange que le bonheur et l'immoralité fussent une même chose. Le bonheur est la vocation de l'homme; il est le patrimoine naturel et prédestiné de tous les êtres intelligents. Quiconque d'eux vient au monde, y vient pour être heureux. C'est son droit: que dis-je? c'est son devoir. Car son devoir est d'obéir à Dieu, et Dieu lui a intimé deux ordres égaux et parallèles en l'appelant à la vie: l'ordre de la perfection et l'ordre de la béatitude. Mais remarquez bien ce que j'ai dit: le bonheur est le patrimoine de tous, de tous sans exception; il est la terre natale et la patrie future de tous ceux qui ne l'auront pas répudié volontairement. Et de là il suit une grande chose, c'est que nul ne doit s'attribuer le bonheur d'autrui, et que tous, enfants du même père, héritiers du même royaume, il nous est commandé de vivre ensemble dans la fraternité divine d'une même béatitude. Celui qui usurpe la part d'un autre, qui veut

être heureux aux dépens de ses frères, qui divise par la ruse ou la violence la tunique sans tache et sans couture de la félicité, celui-là est coupable du crime qui renferme tous les autres, il est coupable d'égoïsme, et dès l'origine du monde il a porté un nom et un sceau : le nom de Caïn et le sceau de la réprobation. Celui, au contraire, qui veut être heureux avec tous, qui n'ôte rien à personne de son droit patrimonial au bonheur, qui donne même de sa part, celui-là, dès l'origine du monde aussi, a porté un nom et un sceau : le nom d'Abel et le sceau de la charité. La charité ne consiste pas à être malheureux, pas plus que l'égoïsme à être heureux : elle consiste à ne pas troubler le bien des autres et à leur communiquer le sien, communication qui, loin d'appauvrir, enrichit à la fois le donataire et le donateur. Le bien a reçu de Dieu cette admirable élasticité, que le partage le multiplie sans l'amoindrir, et que tombant dans la main droite il rentre dans la main gauche, semblable à l'Océan qui reçoit toutes les eaux de la terre parce qu'il les rend toutes au ciel.

A la bonne heure, me direz-vous, cette explication justifie le sentiment intime de l'humanité, qui a toujours mis entre le bien et le mal une différence infinie, qui a exécré Néron et adoré Titus; mais, en accordant que le bonheur personnel est la fin nécessaire de tous les actes de l'homme, ne détruisez-vous pas la notion même de l'amour et du dévouement? Comment peut-il y avoir sacrifice, préférence des autres à soi, là où l'on se recherche soi-même?

Messieurs, je n'ai pas dit que le bonheur personnel fût la fin nécessaire de tous les actes de l'homme : car ce mot de personnel exclut du bonheur de chacun le bonheur de tous, et j'ai prononcé, au contraire, que le bonheur était un patrimoine universel et indivisible, que nul ne s'appropriait exclusivement sans être coupable du crime d'égoïsme. Entendez donc que le devoir, l'amour, le dévouement, consistent à faire de son bonheur celui des autres, et du bonheur des autres le sien propre, tandis que l'égoïsme consiste à faire son bonheur du malheur de tous. Néron souhaitait que le peuple romain n'eût qu'une tête pour l'abattre d'un seul coup : voilà l'égoïsme. Titus estimait perdre le jour où il avait manqué de rendre un homme heureux : voilà l'amour. « Aimer, a dit Leibnitz, c'est mettre sa félicité dans la félicité d'un autre. » Cette sublime définition n'a pas besoin de commentaire ; on l'entend, ou on ne l'entend pas. Celui qui a aimé l'entend ; celui qui n'a pas aimé ne l'entendra jamais. Celui qui a aimé sait qu'une ombre dans le cœur de son choix obscurcissait le sien ; il sait que rien ne lui coûtait, prières, larmes, veilles, travail, privations, pour créer un sourire sur des lèvres attristées ; il sait qu'il fût mort pour racheter une vie compromise ; il sait qu'il était heureux d'autrui, heureux de ses grâces, heureux de ses vertus, heureux de sa gloire, heureux de son bonheur, et qu'eût-il fallu son sang pour assurer ou pour accroître ce bonheur étranger, devenu le sien, il en eût donné jusqu'à la dernière goutte, avec le seul regret de ne pouvoir mourir qu'une fois. Celui qui a aimé sait cela.

Celui qui n'a pas aimé l'ignore ; je le plains, et ne lui réponds pas.

Je le plains, parce qu'il n'a rien connu ni de la vie humaine, ni de la vie divine; je ne lui réponds pas, parce que le témoignage d'un mort ne prouve rien contre les vivants. Que nous fait à nous autres chrétiens, s'il faut en venir à nous, que nous fait d'être accusés d'indifférence pour Dieu, par un homme qui n'a jamais aimé Dieu? Sait-il ce qui se passe en nous? Peut-il même le conjecturer? Il croit que, l'œil fixé sur le ciel et sur l'enfer, nos œuvres dans une main, la balance dans l'autre, nous marchandons avec Dieu le prix de notre abnégation. Il ignore que la crainte et l'espérance ne sont que les préliminaires de l'initiation chrétienne, et qu'en vertu du premier commandement, qui renferme tous les autres, selon la parole même de Jésus-Christ, le chrétien doit aimer Dieu de tout son cœur, de tout son esprit, de toutes ses forces, par-dessus toutes choses, sous peine, ajoute saint Paul, de *n'être rien* (1). Il ignore qu'au delà du seuil de la foi, l'âme est touchée pour la beauté invisible d'un amour que n'égalèrent jamais ni en durée, ni en profondeur, ni en sacrifices, les plus héroïques affections de ce monde, et que cet amour nous entraînant dans l'abîme de charité où respire Dieu lui-même, nous y puisons le besoin d'associer toutes les créatures à la perfection et à la félicité dont nous goûtons les prémices, dont nous attendons l'ultérieure révélation. Qui

(1) Ire Épître aux Corinthiens, chap. 13, vers. 2.

peut nier cet élargissement du cœur de l'homme dans le christianisme? Qui peut le nier, sauf celui qui ne l'a jamais connu, et qui, abaissé dans les étroites passions des sens, où tout est égoïsme, mesure par son âme l'âme du chrétien et l'âme de l'homme?

J'ai honte, Messieurs, de prouver devant vous la réalité de l'amour et du dévouement; le rationalisme m'y a contraint. Il me contraint encore de vous dire quelques mots sur le libre arbitre, qui est avec le désintéressement la principale condition de l'ordre moral. De même que l'ordre moral est détruit si l'homme n'agit qu'en vue de son intérêt, il est également détruit si l'homme n'est pas le maître de ses actes. Aussi, le rationalisme n'a pas assailli notre liberté avec moins d'ardeur que notre générosité; il a besoin de notre servitude autant que de notre égoïsme; de notre égoïsme pour confondre le bien avec le mal, de notre servitude pour nous enlever la responsabilité, soit du mal, soit du bien.

Sommes-nous libres? Votre conscience et la mienne répondent: Oui. Le rationalisme nous dit: Non. En donne-t-il quelque preuve? Aucune. Il nous demande, au contraire, de lui prouver que nous sommes libres, et si nous lui opposons le témoignage de notre sens intime, qui sait apparemment ce qui en est, il le récuse comme aveugle et insuffisant. Il craint qu'il ne soit le jouet d'une puissance supérieure, qui en fait, sans qu'il le sache, l'instrument de son irrésistible volonté. Pour nous, Messieurs, qui croyons en Dieu, qui, ployant le genou devant son adorable suprématie, l'avons reconnu

pour le père, le maître, le principe et la fin des choses, nous n'éprouvons pas, au sujet de ce qui se passe en nous, les doutes bizarres du rationalisme. Enfants d'une bonté qui n'a point d'égale et d'une sagesse qui n'a point de mesure, nous n'imaginons pas que Dieu torture sa toute-puissance pour tromper le cœur de son ouvrage, et lui donner dans la servitude l'illusion de la liberté. Nous nous confions à la sincérité divine, et nous ne recherchons même pas s'il serait en son pouvoir, le voulût-elle, de nous induire, au sujet de nous-mêmes et de nos propres actes, en une aussi contradictoire impression. Les vérités s'enchaînent comme les erreurs. Une fois Dieu rejeté ou mis en doute, je permets au rationalisme de méconnaître la conscience humaine; l'édifice étant détruit par sa base, comment en soutenir quelque pan détaché, et quel intérêt d'ailleurs y aurait-il à le faire? Qu'est-ce que l'homme, si Dieu n'est pas? Qu'est-ce que le bien et le mal? Qu'est-ce que le passé et l'avenir? Il ne vaut pas la peine de s'occuper d'un songe dans une nuit sans réveil. Mais si Dieu est, si le nom qui soutient tout est écrit à la voûte de notre intelligence comme à la voûte du ciel, alors je n'écoute même plus le rationalisme me suggérant des défiances au sujet d'une liberté dont je sens en moi la présence réelle. Je me prends au sérieux, et toutes choses avec moi. Ma conscience est un sanctuaire qui me rend des oracles; ma vie est une puissance qui répond d'elle-même; la solidité divine descend dans tout mon être, et le doute n'est plus devant mon esprit qu'un blasphème et qu'un jeu. Je suis libre; je passe du bien au mal, et du mal

au bien. Suspendu entre ces deux termes, que l'infini sépare, captif volontaire ou rebelle coupable, je choisis et je fais mon sort à chaque instant. Je choisis de m'aimer ou d'aimer Dieu par-dessus tout; je m'éloigne, je reviens, j'obéis ou je résiste au remords, et jusque dans le crime je sens ma grandeur par ma souveraineté. Il ne me faut qu'une larme pour remonter au ciel, il ne me faut qu'un regard pour retomber dans l'abîme. Cette lutte est grande, cette responsabilité est terrible; mais malheur et mépris à celui qui descend du trône par effroi des devoirs qui y siégent avec lui!

Dois-je, Messieurs, en finissant, éclaircir cette autre difficulté que le rationalisme oppose à la réalité du libre arbitre, et qu'il tire non plus de la vanité de notre conscience, mais des attributs mêmes de Dieu? Je le ferai rapidement, avec la crainte de fatiguer votre attention, avec l'espoir de n'en abuser que très-peu. La vérité est brève, parce qu'elle est claire.

La doctrine catholique range parmi les attributs divins la prescience, c'est-à-dire la connaissance anticipée et infaillible de l'avenir, même de l'avenir qui dépend des volontés libres. Or comment Dieu peut-il prévoir ce dernier genre d'avenir, sinon parce qu'il est le maître de nos actes et qu'il les dirige comme il lui plaît? Comment sait-il infailliblement ce que je ferai demain, sinon parce qu'il l'a décrété, et qu'il possède dans sa toute-puissance la certitude de nos déterminations?

J'aurai répondu si je découvre dans la nature de Dieu et dans la nature de l'homme un moyen de prévoir les

effets de causes libres qui ne détruisent en rien leur liberté.

Or il est manifeste que nul être raisonnable n'agit sans motif, c'est-à-dire sans quelque chose qui détermine ses actions. De là ces aveux qui nous échappent à tout moment : Voici une raison, un intérêt, une occasion qui me détermine en d'autres termes, qui me persuade d'agir. Et lorsqu'on examine les motifs dont l'impression efficace tire l'homme du repos ou de l'incertitude, on s'assure qu'il n'en existe que deux : le motif du devoir et celui de la passion. Ou bien l'homme se décide par une vue du vrai, du bon, du convenable, ou bien il se décide par l'entraînement d'une satisfaction personnelle indépendante de toute idée d'ordre. La question seulement est de savoir qui le décidera de l'un ou de l'autre motif. S'il n'était pas libre, ce serait l'attrait du plus fort de sa nature qui l'emporterait, comme c'est le poids supérieur qui fait pencher l'un des plateaux de la balance. Mais l'homme est libre; entre deux attraits égaux ou inégaux par eux-mêmes, c'est lui qui prononce souverainement. Toutefois il se prononce en vertu d'un motif qui le persuade, et non pas sans cause ou arbitrairement. Il sait ce qu'il fait, et pourquoi il le fait : il sait même pourquoi il est persuadé de le faire. La persuasion ne lui vient pas seulement du dehors, elle lui vient surtout du dedans, de l'état intime de sa volonté, de ses goûts, de ses vertus, toutes choses qui sont le fruit du libre arbitre, qui sont le libre arbitre lui-même en activité, tel qu'il s'est fait, tel qu'il veut être, tel qu'il se présente aux attraits extérieurs qui viennent le solli-

citer pour le bien et pour le mal. C'est l'état de la volonté, siége du libre arbitre, qui détermine le choix de l'homme entre les deux motifs du devoir et de la passion. Supposez cet état connu, vous saurez ce que fera l'homme dans un cas donné, et dans tous les cas où la connaissance de son âme aura précédé pour vous son action. Telle est la base de la prescience humaine aussi bien que de la prescience divine. N'avez-vous jamais, Messieurs, confié votre fortune ou votre honneur à la parole d'un homme? Vous l'avez fait, ou, si l'occasion vous a manqué, vous nommez au dedans de vous-mêmes ceux à qui vous donneriez volontiers une aussi haute marque de votre estime. D'où vous vient cette assurance? Comment êtes-vous certains que vous n'exposeriez pas votre vie à une trahison? Vous en êtes certains, parce que vous connaissez l'âme à qui vous abandonnez la vôtre; cette connaissance vous suffit pour prévoir qu'en aucun cas, quel que soit le péril ou la tentation, votre fortune et votre honneur ne seront lâchement sacrifiés.

Ils peuvent l'être cependant; le cœur à qui vous donnerez votre foi est faillible, il est sujet à des assauts imprévus; n'importe, vous dormez en paix, et nul ne vous accusera d'imprudence ni de crédulité. S'il arrive que vous soyez trompés par l'événement, que direz-vous? Vous direz: Je connaissais mal cet homme, je le croyais incapable d'une mauvaise action. Telle est la chance que vous aurez, la chance de mal connaître, parce que, étant une intelligence finie, vous ne pouvez lire directement dans l'âme d'autrui, ni même lire à

fond dans la vôtre. D'où il résulte que vous n'avez de vos jugements qu'une certitude morale, et de vos prévisions qu'une assurance du même degré.

Il n'en est pas ainsi de Dieu. Dieu, pour me servir de l'expression de saint Paul, *pénètre jusqu'au point de division de l'âme et de l'esprit, jusqu'aux racines et à la moelle de notre être, et il discerne les derniers replis de nos pensées et de nos intentions* (1). Nous sommes éternellement à nu devant lui. Il voit avec une prévision infinie l'état de notre volonté, et, connaissant dans la même lumière toutes les circonstances extérieures auxquelles nous serons en butte, il a une certitude infaillible du choix que nous ferons entre le bien et le mal, entre le motif du devoir et celui de la passion. Dès lors il sait notre histoire, qui n'est qu'une lutte plus ou moins longue entre deux attractions opposées, l'une qui nous porte vers notre fin réelle, l'autre qui nous détourne vers un but bas et faux. Et cette science anticipée de nous-mêmes n'étant en rien la cause de nos actes, elle ne gêne pas plus notre liberté que si elle n'existait pas.

L'erreur, en cette matière, est de considérer le libre arbitre comme une sorte de puissance abstraite, indépendante de son propre état, n'ayant d'autre mobile qu'un caprice illimité. S'il en était ainsi, l'homme lui-même ne serait pas capable de prévoir un instant d'avance ses propres actions. Sa souveraineté ne serait qu'une déraison permanente. Il choisirait entre le bien

(1) Épître aux Hébreux, chap. 4, vers. 12.

et le mal sans savoir pourquoi, et allant au hasard du crime à la vertu, à force d'être libre, nous ne trouverions plus en lui qu'un automate déréglé. Tel n'est point l'homme ni le libre arbitre; je vous l'ai fait voir, et je n'ai plus qu'à laisser votre conscience choisir entre la morale du christianisme et la morale du rationalisme.

Le christianisme conclut à la charité et à la liberté; le rationalisme conclut à l'égoïsme et à la fatalité. Si dans les questions précédentes, qui ne s'adressaient qu'à la raison, quelque reste d'ombre affligeait encore votre besoin de lumière, cette ombre vient de s'enfuir. L'abîme de l'erreur a éclairé l'abîme de la vérité. De même que les dogmes spéculatifs de l'existence de Dieu, de la Trinité, de la création, de la diversité substantielle de la matière et de l'esprit, de la vocation de l'homme à la perfection et à la béatitude, conduisent au dogme pratique de la distinction du bien et du mal; de même les dogmes spéculatifs du panthéisme, du dualisme, du matérialisme, du scepticisme, conduisent au dogme pratique de la confusion du bien avec le mal, terme suprême qui discerne tout, et où les ténèbres deviennent clarté.

CINQUANTE ET UNIÈME CONFÉRENCE

DE L'HOMME EN TANT QU'ÊTRE SOCIAL.

MONSEIGNEUR,

MESSIEURS,

Quand Dieu eut fait l'homme, et qu'après l'avoir animé du souffle de la vie, il eut encore répandu dans son âme la lumière et la justice, la lumière de la vérité et la justice de la charité, il s'arrêta, s'il est permis de parler ainsi, pour regarder son ouvrage; et voyant les yeux de l'homme s'ouvrir, ses oreilles écouter, ses lèvres trembler du premier frémissement de la parole, ce limon enfin qu'il avait touché de sa main puissante, devenu une créature sensible et raisonnable, il demeura pensif, comme si quelque chose eût manqué au chef-d'œuvre qu'il venait de produire. En effet, le mystère de notre création n'était pas à son terme, Dieu se recueillait une seconde fois pour mettre à notre nature le sceau d'une perfection plus grande, et d'avance il exprima son dessein en se disant à lui-même: *Non est bonum esse hominem solum. — Il n'est pas bon que l'homme soit seul* (1).

(1) Genèse, chap. 2, vers. 18.

Pourquoi n'était-il pas bon que l'homme fût seul? En quelle manière cessa-t-il d'être seul? Tel est, Messieurs, l'objet que je propose à vos méditations, et où vous verrez que la société est le troisième don primitif que Dieu nous a fait, le troisième moyen qui devait nous servir à l'accomplissement de nos destinées.

Aucun être n'est seul. Soit que nous regardions au-dessus ou au-dessous de nous, en Dieu ou dans la nature, nous voyons partout la pluralité et l'association. Dieu, qui est un, n'est pas solitaire; il renferme trois personnes dans l'unité de sa substance, et le monde inférieur, qui est divisé en une multitude innombrable de groupes différents, n'en présente aucun où la créature ait la solitude pour demeure et pour loi. A chaque degré de l'existence, nous retrouvons le nombre et l'union, c'est-à-dire la société. Le nombre sans l'union ne serait encore que l'isolement; mais lorsque des êtres distincts par l'individualité, semblables par nature, viennent à se prêter leur vie, à se pénétrer réciproquement, à agir les uns sur les autres par de mutuelles relations, alors il y a société, et tel est l'état de toutes les créatures inférieures à l'homme; tel est l'état, sous un mode plus parfait, des personnes divines dans le ciel. Cherchez, Messieurs, à vous représenter un être absolument solitaire, c'est-à-dire n'ayant de ressemblance et de rapports avec rien, vous ne créerez dans votre imagination qu'un fantôme abstrait, sorte de Dieu néant, parce qu'il serait à la fois infini et vide, infini faute de bornes, vide faute d'activité. L'isolement est la négation de la vie, puisque la

vie est un mouvement spontané, et que le mouvement suppose des relations; bien plus encore est-il la négation de l'ordre, de l'harmonie, de la beauté, de toute perfection et de toute béatitude, puisque aucune de ces choses ne saurait se concevoir sans la double idée de pluralité et d'unité. La pluralité sans l'unité est le désordre positif, l'unité sans la pluralité est le désordre négatif. Dans le premier cas, le lien manque aux êtres; dans le second, les êtres manquent au lien. Or, là où il y a désordre, il est évident que l'harmonie, la beauté, la perfection et la béatitude s'évanouissent en même temps. C'était donc avec justice que Dieu, regardant l'homme dans la solitude de sa création, avait prononcé cette parole: *Il n'est pas bon que l'homme soit seul.*

Il est vrai que, par sa position intermédiaire entre le monde supérieur et le monde inférieur, l'homme, corps et esprit, se trouvait en relation avec la nature et avec Dieu; mais cette double relation ne le laissait pas moins seul de son espèce, seul dans le rang qu'il occupait, sorte de stylite perdu entre la terre et le ciel. Encore que la nature eût suffi aux besoins de son corps, et Dieu aux besoins de son esprit, lui, privé de rapport avec des êtres de même forme et de même degré, n'eût pas suffi à la grandeur du poste qu'il était chargé de remplir. Son histoire eût été trop courte, ses périls trop bornés, ses vertus trop restreintes; comme il avait un monde au-dessus et au-dessous de lui, il fallait que lui-même fût un monde, et qu'ainsi toutes les parties de la création, bien qu'inégales entre elles par leur place et leur essence, se répondissent dans une

certaine proportion d'immensité. L'homme devait s'étendre sans se diviser, croître en nombre pour croître en union, et devenir dans la majesté du nombre et dans l'harmonie de l'union un théâtre de vertus tel que l'exigeaient la perfection de l'univers et la sienne. Circonscrit dans l'isolement, il n'eût eu que Dieu pour objet de ses devoirs; membre d'un corps composé d'êtres semblables à lui, ses offices embrassent avec Dieu l'humanité tout entière. La loi de l'amour, résumé de toute justice, ne rayonnait plus seulement de la créature au Créateur; elle animait de sa vie tous les orbes de la création.

Messieurs, ce grand ouvrage est sous nos yeux : depuis soixante siècles, la société humaine a couvert de ses institutions le champ de l'histoire. Plus forte que le temps, elle a résisté à tous les désastres, et s'est constamment rajeunie dans les ruines où s'ensevelissaient les peuples usés. C'est elle qui a conduit notre enfance dans les hasards des émigrations primitives, et qui nous a partagé la terre. C'est elle qui, après nous avoir dispersés sur tous les rivages habitables, nous a rapprochés malgré la jalousie des déserts et les fureurs de l'Océan. C'est elle qui a bâti les cités célèbres, suscité les arts, fondé les sciences, propagé les lettres, élevé l'esprit de l'homme à la perfection, et donné à son cœur avec l'occasion de tous les sacrifices la gloire de toutes les vertus. Elle est enfin le mode permanent de notre vie terrestre, et si le voyageur, au fond des forêts ou sur les bords escarpés de quelques îles perdues, découvre des peuplades privées de toute civilisation, il y

remarque pourtant encore quelques rudiments de l'état social, quelques restes ou quelques ébauches de relations, qui démontrent l'impuissance où est l'homme de vivre seul.

Et cependant, qui le croirait? le dogme de la société n'a pas subi de moindres atteintes que les autres. Comme il s'est trouvé des sages pour nier Dieu, la création, la distinction de la matière et de l'esprit, la vérité, la différence du bien et du mal, il s'en est trouvé aussi pour soutenir que la société est une institution purement humaine, bien plus encore, une institution contre nature. On a voulu nous persuader qu'elle était la source de tous nos maux, et que notre décadence avait commencé le même jour que notre civilisation. Qui de nous, au temps de sa jeunesse, ne s'est pas représenté qu'il errait librement dans les solitudes du nouveau monde, n'ayant pour toit que le ciel, pour breuvage que l'eau des fleuves inconnus, pour nourriture que le fruit spontané de la terre et le gibier tombé sous ses coups, pour loi que sa volonté, pour plaisir que le sentiment continu de son indépendance et les hasards d'une vie sans limites sur un sol sans possesseur? C'étaient là de nos rêves. Notre cœur frémissait en se reconnaissant, si dans un livre célèbre, nous venions à tomber sur ce passage où l'homme de la civilisation dit à l'homme du désert : « Chactas, retourne dans tes forêts; reprends cette « sainte indépendance de la nature que Lopès ne veut « point te ravir; moi-même, si j'étais plus jeune, je te « suivrais. » Il nous semblait, en lisant ces paroles, les entendre nous-mêmes; notre âme oppressée s'envo-

lait avec elles dans des régions idéales, et ne revenait qu'avec douleur au fardeau monotone de la réalité.

Étions-nous donc dans le vrai? Ce mouvement de notre âme hors de la société était-il une aspiration vers l'état primitif que Dieu nous avait fait, ou bien une révolte contre l'ordre établi en notre faveur par sa Providence? C'était une révolte, Messieurs, un élan de l'égoïsme impatient des bornes que nous impose la communion universelle avec nos semblables, et faisant effort pour livrer l'univers à notre individualité toute seule. Tandis que, dans le plan de la bonté divine, le bonheur est le droit et le patrimoine de tous, nous cherchions à sortir de l'humanité pour nous retirer du partage des biens et des maux, et nous affranchir des devoirs qui résultent inévitablement d'un grand ensemble de relations. Nous haïssions dans la société la dépendance et le travail. La dépendance d'abord : car la société n'existe que par l'unité; l'unité se forme par des liens; les liens, quand il s'agit d'êtres intelligents, se changent en lois obligatoires pour la conscience, et maintenues par la double autorité de la force publique et de l'opinion. C'est là un joug accepté de la vertu, qui ne sépare point son sort des autres, mais pesant à l'égoïsme, qui ne vit que pour lui; et c'est pourquoi, la solitude étant destructive de toutes les lois, parce qu'elle l'est de tous les rapports, l'égoïsme aspire à la solitude pour échapper à la dépendance. Il ne hait pas moins le travail, autre conséquence de l'état de civilisation. Quelques hommes perdus sur un territoire immense vivent à peu de frais. La nature abandonnée à elle-même fournit à leurs be-

soins, et l'isolement diminuant en eux l'attrait qui reproduit la vie, leur nombre ne s'accroît qu'avec une lenteur qui n'inquiète jamais leur oisiveté. L'homme social, au contraire, a une paternité féconde comme son cœur ; il voit, sous la bénédiction de Dieu, la famille se changer en tribu, la tribu en cité, la cité en nation ; les tentes s'abritent derrière des murailles ; les territoires se déterminent par des bornes ; la nature manque devant les flots de l'humanité. Il faut que l'art supplée à son défaut d'espace et de vigueur ; il faut qu'un travail assidu seconde les inventions de l'art. Des métiers innombrables sollicitent les bras de l'homme, et les bras de l'homme à leur tour sollicitent les métiers. Nos veines ne se remplissent que du fruit de nos sueurs. Chaque goutte de notre sang est achetée de la terre au prix d'une vertu.

C'est plus qu'il n'est nécessaire pour effrayer l'égoïsme, et pour lui persuader que l'ordre social n'est qu'une imposture dans un martyre. Je ne le réfute pas, Messieurs, je vous explique seulement comment il se fait que le dogme chrétien de la société ait des contradicteurs et des ennemis. Dépendance, travail, ces mots sont durs, je ne puis le nier, et qui ne les accepte pas est nécessairement en révolte contre la réalité des choses humaines.

Il y a peu de jours, Messieurs, vous avez gravé sur les monuments de votre capitale cette inscription mémorable : *Liberté, égalité, fraternité.* C'est bien, en effet, une partie de la charte primitive qui a uni les hommes entre eux et fondé le genre humain ; mais ce

ne l'est pas tout entière. C'est la charte des droits, non celle des devoirs. Or l'homme vivant en société ne peut pas plus se passer de devoirs que de droits. Si la liberté lui est nécessaire pour rester une créature morale, pour ne pas être étouffé dans les étreintes d'une domination exagérée et injuste, l'obéissance lui est nécessaire aussi pour se soutenir, à l'aide d'une loi commune et sacrée, au foyer vivant qui le fait une nation. Si l'égalité lui est nécessaire pour ne pas déchoir du rang où Dieu l'a placé par une origine qu'il partage avec tous ses semblables, la hiérarchie lui est nécessaire aussi pour ne pas tomber, faute d'un chef et d'un commandement, dans l'impuissance de la dissolution individuelle. Si la fraternité lui est nécessaire pour qu'un sentiment de confiance et d'amour élargisse les liens étroits de l'ordre social, pour que l'humanité demeure une grande famille issue d'un père commun, la vénération lui est nécessaire aussi pour reconnaître et affermir l'autorité de l'âge, la magistrature de la vertu, la puissance des lois en ceux qui en ont le caractère, soit comme législateurs, soit comme souverains. Écrivez donc, Messieurs, si vous voulez fonder de durables institutions, écrivez au-dessus du mot de liberté le mot d'obéissance, au-dessus du mot d'égalité le mot de hiérarchie, au-dessus du mot de fraternité le mot de vénération, au-dessus du symbole auguste des droits le symbole divin des devoirs. Je vous l'ai dit ailleurs, le droit est la face égoïste de la justice, le devoir en est la face généreuse et dévouée. Appelez-en au dévouement, afin que le dévouement vous réponde, et que votre édifice triomphe des passions

ardentes qui, depuis l'origine de la société, ne cessent d'en conjurer la ruine.

La société humaine n'est pas seulement haïe pour elle-même, à cause des vertus civiles qu'elle impose, elle l'est encore par une autre raison qu'il importe que vous sachiez. Dieu, qui a été le fondateur de la société, en est le conservateur. Il la maintient par la force de son nom, qui s'y est perpétué sous la garde des traditions dogmatiques et des observances religieuses. Nul peuple n'a pu vivre sans ce nom vénéré; nulle cité ne s'est bâtie que sur la pierre angulaire du temple. Et c'est en vain que l'impie espère abolir la mémoire de Dieu tant qu'il n'aura pas aboli la société, qui en a le dépôt, et qui vit de ce trésor héréditaire de l'humanité. La société humaine et la société religieuse sont deux sœurs nées le même jour de la parole divine, l'une regardant le temps, l'autre l'éternité, distinctes par leur domaine et par leur fin, mais indissolublement unies dans le cœur de l'homme, s'y soutenant l'une par l'autre, tombant ensemble, se relevant ensemble, bravant ensemble par leur commune immortalité la haine qui les poursuit toutes deux. Ne perdez pas ce point de vue, Messieurs, si vous voulez vous rendre compte du levain d'anarchie qui soulève le cœur de l'homme contre la société. La société n'est pas autre chose que l'ordre, et l'ordre a en Dieu sa racine invulnérable. Quiconque n'aime pas Dieu a par cela seul une cause permanente d'aversion contre l'état social, qui ne saurait se passer de Dieu.

De là vient que les époques antireligieuses produisent

infailliblement des théories antisociales. Vous l'avez vu au dernier siècle. Tandis que les docteurs d'une génération légère livraient au ridicule Jésus-Christ, la Bible et l'Église, d'autres écrivaient, d'une plume non moins hardie, contre la société humaine. On exaltait l'état sauvage comme l'état primitif de l'homme, et incomparablement le meilleur; on exhortait à y retourner, l'arc et la flèche en main, les efféminés gentilshommes des délices de Trianon. On démontrait pour le moins que la société s'était formée par un contrat volontaire, et l'on recherchait, avec une gravité qui n'était que trop formidable, les clauses de ce fabuleux contrat.

Faut-il, Messieurs, vous prouver que l'ordre social n'est ni une institution contre nature, ni une institution facultative? Nous sommes loin des temps où s'agitaient ces questions puériles en elles-mêmes, mais que rendait considérables la décadence de la monarchie où elles étaient traitées. Aujourd'hui que cette monarchie a disparu dans une tempête, et que l'époque de reconstruction a succédé à celle des ruines, les intelligences se préoccupent bien plus des problèmes économiques de la vie sociale que des circonstances de son origine et des causes premières de son établissement. C'est pourquoi je me bornerai au peu de mots qui sont nécessaires pour confirmer rationnellement le dogme de la société tel que le professe la doctrine catholique.

Une chose est naturelle lorsqu'elle est conforme à la constitution réelle d'un être. Or l'état social est évidemment conforme à la constitution de l'homme, puis-

que partout et toujours il a vécu en société. On nous oppose, il est vrai, les peuplades sauvages de l'Amérique, et d'un grand nombre d'îles semées dans l'Océan; mais ces peuplades elles-mêmes, quoique dépourvues de civilisation, vivent encore dans des rudiments informes de communauté. Ce sont des branches détachées par accident de la grande souche humaine, et qui, privées de la séve des traditions, soustraites à la loi de l'enseignement oral, végètent aux confins extrêmes de la sociabilité sans avoir rompu le dernier anneau qui les y retient. Que la vérité et la charité les cherchent au bout du monde; que la parole de l'Évangile, apportée par les nuées du ciel, vienne à tomber sur la glèbe inculte de leur âme, vous les verrez tendre la main à l'apostolat, couvrir leur nudité, enfoncer la charrue dans le sol de leurs forêts, s'assembler sous l'arbre et le signe d'une croix, et courber leurs fronts devant la présence invisible du Dieu dont ils ne connaissaient plus qu'un souvenir aussi incertain que leur vie. Vous ne l'ignorez pas, l'Océanie voit aujourd'hui s'accomplir ces merveilles, et les îles fortunées de Mangaréva envoient jusqu'à nos vieux continents le baume virginal d'une civilisation qui retrouve un berceau dans les ruines du désert.

Je ne veux pas dire que le sauvage passe aisément ni toujours à l'état de perfectionnement social; non, Messieurs : c'est là une œuvre difficile qui coûte du temps, une suite de circonstances heureuses, et qui, à cause de cela, est rarement couronnée de succès. On n'arrache pas en un jour une population tout entière à la torpeur

d'une oisiveté invétérée et au libre épanchement des passions. Il suffit qu'on l'ait fait, ou même qu'on l'ait commencé, pour que l'état sauvage cesse d'être une objection contre le tempérament social de l'homme. L'Iroquois ou le Huron n'est pas civilisé, mais il est apte à le devenir, et s'il ne le devient pas tout seul à l'aide de ses forces propres, c'est par la même raison que le sourd et muet. Nul n'est à lui-même son initiateur; tout homme ou toute tribu sortie de la société, qui est la grande et universelle initiatrice, ne saurait y rentrer que par un législateur qui lui apporte du foyer commun la vérité, la justice, l'ordre et le dévouement. Il n'est pas besoin de courir à l'océan Pacifique pour y trouver le sauvage; quiconque repousse la tradition sociale par des passions sans frein est un sauvage volontaire, d'autant plus dégradé qu'il touche à la source du vrai et du bien. Vous avez rencontré, Messieurs, de ces êtres tombés par leur faute au-dessous de la civilisation, et assurément vous n'avez rien conclu de leur misère morale contre la dignité de notre nature et contre sa sociabilité. L'exception n'a jamais détruit une règle, et ici il n'y a pas même d'exception. Le sauvage est à l'homme civilisé ce qu'un avorton est à une plante qui a reçu un développement régulier; il témoigne par sa difformité même en faveur du type normal dont il n'a pas atteint la plénitude.

L'homme vit donc socialement en vertu de sa constitution native; il est naturellement sociable, et par suite naturellement social. Ce n'est pas un contrat facultatif qui l'a mis en société; il est né en société. Et s'il arrive

qu'il en sorte par un accident funeste qui le sépare de la souche commune, il lui est impossible d'y rentrer de lui-même sous la forme d'un contrat ou d'une délibération. Il végète dans cet état jusqu'à ce que l'homme civilisé vienne toucher sa main, et le relève par la souveraineté fraternelle de la parole au rang d'une intelligence éclairée de Dieu. Car c'est Dieu qui a été le premier initiateur du genre humain à la vie sociale, et qui, après avoir déposé dans ses entrailles avec la vérité et l'amour le germe du rapprochement mutuel, lui a donné la première impulsion. La vérité et l'amour sont la base de l'ordre social; partout où se rencontrent des âmes qui en ont reçu le don, le principe de la société existe en elles et tend à les unir. Mais ce principe peut être assoupi ou dégradé; c'est pourquoi il exige, tout préexistant qu'il est, une intervention initiatrice, qui l'éveille s'il est assoupi, qui le purifie s'il est dégradé. En sorte que ces deux choses sont également vraies, que la société est naturelle à l'homme, et que cependant elle est d'institution divine. Elle est naturelle à l'homme, parce que l'homme, être intelligent et moral, a reçu dans sa création le germe intelligible de la vérité et de l'amour; elle est d'institution divine, parce que c'est Dieu qui le premier a mis directement l'homme en possession active de la vérité et de l'amour, et qui, le premier aussi, lui a donné lieu d'appliquer la vérité et l'amour dans des relations de semblable à semblable, d'égal à égal.

Il est temps que nous assistions à ce moment suprême du drame de la création, et que nous voyions la société

humaine surgir sous la main bénie à qui nous devons tout.

Quand Dieu eut prononcé cette belle parole : *Il n'est pas bon que l'homme soit seul,* l'Écriture nous dit qu'il fit descendre sur l'homme, notre premier père, un sommeil profond et mystérieux. C'est que Dieu, en quelque sorte, craignait d'être troublé par le regard de l'homme pendant le travail sublime auquel il se préparait ; il ne voulait pas qu'aucune autre pensée que la sienne intervînt dans l'acte qui allait donner la pluralité à l'homme sans détruire son unité. Car telle était l'œuvre que sa souveraine puissance se proposait d'accomplir. Prenant pour exemplaire de la société humaine l'ordre éternel de la société divine, il entendait qu'il n'y eût pas seulement unité morale dans les relations de l'homme à l'homme, mais que ces relations prissent leur source dans une unité substantielle, imitatrice autant que possible du lien qui rassemble les trois personnes increées dans une ineffable perfection. L'humanité devait être une par la nature, par l'origine, par le sang, et ne former de tous ses membres, au moyen de cette triple unité, qu'une seule âme et qu'un seul corps. Ce plan était conforme au but général de Dieu, qui était de nous créer à son image et à sa ressemblance, afin de nous communiquer tous ses biens ; il était digne de sa sagesse autant que de sa bonté : et quand je songe qu'une vulgaire impiété a pu rire de l'acte magnifique qui en fut la réalisation, je me sens pris d'une pitié profonde pour l'abaissement où tombe l'intelligence qui méconnaît celle de Dieu.

L'homme était donc aux pieds de son créateur et de son père, enivré de l'inertie d'un sommeil surhumain, ne sachant rien de ce qu'on méditait sur lui, et Dieu le regardait en pensant. Fallait-il diviser cette belle créature pour la multiplier? Fallait-il créer à côté d'elle une image d'elle-même, sans autre communauté que la similitude, et faire sortir le genre humain d'un premier homme associé à un second? C'eût été détruire l'unité dans la racine même d'où elle devait fleurir. Il y eût eu deux sangs, il n'en fallait qu'un. Il fallait que l'humanité tout entière sortît d'un seul homme, que la pluralité vivante jaillît de l'unité vivante, et que l'homme multiplié sans divisions reconnût dans son semblable, émané de lui, *les os de ses os, et la chair de sa chair* (1). C'est avec cette pensée que Dieu s'incline vers l'homme, et qu'il va le toucher : mais où le touchera-t-il? Le front de l'homme, où repose avec son intelligence le siége éminent de sa beauté, se présentait naturellement à la main créatrice, et semblait appeler la bénédiction nouvelle qui allait descendre sur nous. Dieu ne le toucha point. Si belle faculté que soit l'intelligence, elle n'est pas le terme de notre perfection ; calme comme la lumière, froide comme elle, ce n'était pas du point qui lui correspond dans l'architecture extérieure de l'homme, que Dieu devait susciter le miracle de notre pluralité consubstantielle. Il connaissait un endroit meilleur ; il y posa la main. Il la posa sur la poitrine de l'homme, là où le cœur marque

(1) Genèse, chap. 2, vers. 23.

par son mouvement le cours de la vie, là où toutes les saintes affections ont leur retentissement et leur contre-coup. Dieu écouta un moment ce cœur si pur qu'il venait de créer, et arrachant par une pensée de sa toute-puissance une partie du bouclier naturel qui le couvre, il forma la femme de la chair de l'homme, et son âme du même souffle qui avait fait l'âme d'Adam.

L'homme vit l'homme. Il se vit dans un autre avec sa majesté, sa force, sa douceur, et une grâce de plus, nuance délicate, qui ne lui présentait une dissemblance que pour établir entre les deux parties de lui-même une plus étroite fusion. Premier regard de l'homme sur l'homme, quel fûtes-vous? Premier instant nuptial de l'humanité, qui vous dira? Nous ne chercherons pas à vous le peindre, Messieurs, nous ne diminuerons pas dans une vaine poésie la solennité de ces noces dont Dieu fut le consécrateur; mais imitant l'austère simplicité de l'Écriture, nous vous dirons ce qu'elle nous a dit.

Après donc que Dieu eut conduit à l'homme sa compagne, selon l'expression des saintes pages, il prononça sur eux en ces termes la bénédiction d'une inépuisable fécondité : *Croissez et multipliez-vous, et remplissez la terre* (1). Et avec ces paroles, efficaces comme toutes les paroles de Dieu, l'homme reçut le don de produire et de perpétuer le miracle de la diffusion de son être dans des rejetons personnellement distincts de lui, mais un avec lui par la forme et par le sang. L'humanité était

(1) Genèse, chap. 1, vers. 28.

fondée, et l'homme, en qui elle venait de l'être, l'homme roi, époux, père, portant dans son sein l'innombrable postérité de ses fils, entonna l'hymne du premier hyménée, le chant du premier amour, la loi de la première famille, la prophétie de toutes les générations. Écoutons-le, Messieurs, écoutons notre ancètre parlant à sa race au nom de Dieu ; écoutons la première parole de l'homme qui ait traversé les siècles et qui ait enseigné le genre humain. *Voici*, dit-il, *l'os de mes os et la chair de ma chair; celle-ci s'appellera vierge parce qu'elle a été tirée de l'homme : c'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à son épouse, et ils seront deux dans une chair* (1). Telle est la loi de la famille, de la société, de la civilisation ; tel est l'oracle qui règlera à jamais le sort de l'humanité. Tout législateur qui en méprisera le commandement ne fondera que la barbarie; tout peuple qui s'en écartera n'atteindra point l'ère de la justice et des saintes mœurs. C'est de la constitution de la famille que dépendra dans tous les âges le progrès ou la décadence de la société, et la constitution de la famille, signée de l'homme et signée de Dieu, est écrite dans la charte dont vous venez d'entendre la proclamation. La femme ne sera point l'esclave de l'homme; elle en sera la sœur, *l'os de ses os, la chair de sa chair;* partout où on la dégradera de ce rang, l'homme sera dégradé lui-même ; il ne connaîtra point les pures joies du véritable amour. Assujetti à la domination des sens, la femme ne lui sera qu'un instru-

(1) Genèse, chap. 2, vers. 23 et 24.

ment de volupté ; elle ne lui parlera point de Dieu avec l'autorité de la tendresse, elle n'adoucira point son cœur par le charme constant du sien, elle ne polira point sa vie par la délicatesse innée de son geste et de sa voix. Le seuil domestique, symbole de la servitude, au lieu de rappeler à l'homme les heures saintes et fortunées de son passage terrestre, ne lui rappellera que l'inconstance de ses plaisirs, que la dureté de ses passions.

Mais la femme ne sera point seulement la sœur de l'homme en vertu de la communauté d'origine ; elle en sera l'épouse, elle lui apportera dans la virginité de son corps et de son âme un don inestimable, un don que l'homme ne pourra plus recevoir d'une autre, tant que la mort n'aura point rompu le serment qui en aura été le prix. *La femme,* dit Adam, *s'appellera vierge ; c'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à son épouse, et ils seront deux dans une chair.* Ils seront deux, et non davantage ; ils seront deux jusqu'à ne plus être qu'une chair ; et comme la mort dissout l'unité de la chair, la mort seule aussi détruira l'unité du mariage, source de la vie. Si la fragilité du cœur humain oublie cet ordre, s'il ose élever l'adultère jusqu'à la sainteté du mariage, en profanant celle-ci, la femme n'existera plus ni comme épouse, ni comme mère ; l'enfant issu de ses entrailles par une imparfaite union ne reconnaîtra plus en elle qu'une victime déshonorée, et dans ses propres jours que le fruit d'une égoïste paternité.

Ainsi, alliance fraternelle de l'homme et de la femme, alliance exclusive et indissoluble, où l'homme cepen-

dant exerce l'autorité principale, parce qu'il est la souche d'où sa compagne a été prise, et qu'elle lui a été donnée par Dieu, selon le langage de l'Écriture, comme *un être semblable à lui* (1) : telle est la constitution régulière de la famille, hors de laquelle il n'y a plus qu'oppression de la femme et de l'enfant, affaiblissement du sens moral, substitution de la volupté à l'amour, de l'égoïsme au dévouement, enfin barbarie ou décadence, selon l'âge des nations où s'est introduit le mépris des lois fondamentales de la société. La société n'est que le développement de la famille; si l'homme sort corrompu de la famille, il entrera corrompu dans la cité. Si la cité veut détruire la famille pour se régénérer, elle substituera un ordre factice et contre la nature à l'ordre établi de Dieu, et elle tombera dans le double abîme d'une tyrannie sans mesure et d'une effrénée dissolution. Ce sera le grand chemin de la mort.

La société n'étant que le développement de la famille, les lois générales qui régissent la famille régissent aussi la société. De même qu'au foyer domestique la femme est sœur de l'homme, le citoyen au forum est frère du citoyen; de même que l'homme n'appartient qu'à une femme, le citoyen n'appartient qu'à une nation; de même enfin que la femme et l'enfant doivent au père obéissance et respect, le citoyen doit obéissance et respect au magistrat de la cité. Si de la cité nous jetons nos regards sur le genre humain, nous y reconnaîtrons,

(1) Genèse, chap. 2, vers. 18.

malgré la différence du langage, des mœurs et de la physionomie, le concile dispersé d'une seule race, l'épanouissement d'une seule tige, et nous dirons à chaque homme : Tu es mon frère; à chaque nation : Tu es ma sœur; à tous, quels que soient leur couleur, leur histoire et leur nom : *Voici l'os de mes os et la chair de ma chair*. Nous ne retrouverons plus, il est vrai, dans le genre humain l'unité d'un seul père, une obéissance commune, un respect unanime : cet ordre a été brisé. Les champs de Babylone ont vu les branches de l'homme se rompre en éclats, et nos ancêtres se dire en un langage confus l'adieu d'une séparation qui subsiste encore. Mais l'heure de l'unité préparée et commencée par le Christ semble approcher; les montagnes s'abaissent; les mers s'abrégent; l'humanité chrétienne ayant à sa tête le vicaire de Dieu, pousse devant elle et éclaire de sa supériorité désormais assurée les peuples qui n'ont encore point adoré la parole régénératrice de l'Évangile. Le goût de la paix retient l'épée dans le fourreau; un langage de fraternité s'échange d'un bout du monde à l'autre; le nègre siége avec le blanc dans les grandes assemblées des nations : tout présage aux esprits attentifs une ère de rapprochement et le siècle où s'accomplira, sans détruire la variété ni la liberté des peuples, l'antique prophétie qui nous annonce *un seul pasteur pour un seul troupeau* (1).

Je m'arrête, Messieurs, devant cette magnifique espérance qui doit consoler tous ceux que préoccupe

(1) Évangile de saint Jean, chap. 10, vers. 16.

l'avenir du genre humain. Pourquoi faut-il qu'encore ici je rencontre le rationalisme pour adversaire des vérités qui intéressent à un si haut point la dignité de l'homme et son bonheur? Non content d'avoir présenté l'état social comme un état contre nature, le rationalisme en a attaqué la constitution sous trois rapports considérables : il a nié l'unité de la race humaine, l'unité du mariage et son indissolubilité. Je ne me préoccuperai point des deux dernières erreurs, ayant eu déjà l'occasion d'y toucher dans la Conférence où nous traitions de *l'influence de la société catholique sur la société naturelle quant à la famille,* et je me bornerai à confirmer en quelques mots l'unité substantielle qui fait du genre humain une famille issue d'un seul amour et d'un même sang.

Il semble, Messieurs, qu'au siècle où nous vivons, siècle où les idées d'égalité et de fraternité exercent un empire général, s'il est un dogme qui dût échapper à la négation, c'était le dogme qui ramène à l'unité tous les peuples dont se compose le genre humain. Mais le rationalisme croyait prendre ici la vérité chrétienne en flagrant délit contre les documents de la science, et il ne pouvait manquer cette occasion de la compromettre dans les esprits qui attachent plus de poids à l'apparence des faits qu'à l'évidence des lois. Il s'efforça donc d'établir la diversité absolue des races humaines par l'étude comparée des dissemblances profondes qui en distinguent les plus importants rameaux. Ces dissemblances ne sauraient être niées ; l'ignorant les découvre comme le savant. Le Malais, le Mongol, le nègre ont des

traits caractéristiques qui ne permettent pas de les confondre ni entre eux ni avec l'homme d'Europe. Cela est vrai. Toute la question est de savoir si la différence est substantielle, ou n'est qu'un accident; si elle constitue une nature séparée emportant une origine propre, ou si elle n'est qu'une nuance causée dans un type primitivement uniforme dans des circonstances de temps, de lieux, de mœurs, et même par des événements fortuits dont l'effet et l'empreinte se sont ensuite perpétués.

Il est incontestable que des variétés sensibles s'introduisent dans des êtres de même genre et de même lignée; c'est le résultat de deux forces qui retiennent la vie dans un juste équilibre, la spontanéité et l'immutabilité. Sans la spontanéité, c'est-à-dire sans un mouvement propre et original, les êtres demeureraient dans le moule monotone d'une uniformité ingrate; sans l'immutabilité, ils perdraient sous le coup de leur action individuelle le type de leur vraie organisation. Ils sont donc à la fois libres et contenus; ils se modifient sans se dénaturer. Telle est la cause de ces changements de physionomie qui ne portent aucun nom lorsqu'ils ne se perpétuent pas, et qui s'appellent des variétés lorsqu'ils sont assez forts pour se transmettre et se maintenir. Car, de même que la forme primitive de l'être vivant résiste à toutes les mutations, la forme secondaire ou acquise peut participer aussi de ce privilége lorsque les causes qui l'ont produite se sont invétérées, et ont passé en quelque sorte jusqu'aux racines de la vie. Le père ou la mère, et quelquefois tous les deux ensemble, communiquent à leurs enfants les traits et

l'expression qu'ils ont eux-mêmes reçus de leurs auteurs. Si ce vestige héréditaire disparaît promptement dans des familles de peu de distinction, il acquiert une persistance opiniâtre dans les races plus fortement trempées, qui veillent davantage sur leur sang. Il est surtout remarquable dans la physionomie particulière à chaque peuple, quelque rapprochement de climat et de mœurs qu'il y ait entre eux. Le Français, l'Anglais, l'Allemand, l'Italien, l'Espagnol, qui se touchent sur un sol de peu d'étendue, qui s'abreuvent des mêmes eaux et du même soleil, qui adorent le même Dieu, qui ont été mêlés par une communion ininterrompue de douze à quatorze siècles, tous ces peuples ont un type de figure qui leur est personnel, et qui les fait reconnaître à l'instant par l'observateur le moins attentif. S'il en est ainsi entre des corps de nation soumis à l'influence d'éléments communs, que sera-ce de ceux que séparent la distance, la lumière, la chaleur, la nourriture, les croyances, les habitudes, toutes les causes enfin matérielles et spirituelles qui agissent sur la vie et y déterminent de profondes modifications? Et si la dissemblance de deux peuples européens n'accuse pas la diversité de leur première origine, comment la dissemblance du nègre et du blanc accuserait-elle autre chose que la diversité de leur histoire religieuse, politique et naturelle? Ce qui fait l'homme, c'est une âme intelligente unie à un corps doué de certaines proportions. Or le nègre n'a-t-il pas l'âme du blanc, et n'a-t-il pas son corps? Qui dira que l'âme du nègre n'est pas humaine, et que son corps n'est pas humain?

Et si l'âme du nègre est humaine, si son corps est humain, n'est-il pas un homme? Et s'il est un homme, qui l'empêche d'avoir eu le même père que nous?

Aussi, Messieurs, une loi physiologique promulguée par l'illustre Cuvier a décidé la question. Il est acquis à la science que tous les êtres vivants qui s'unissent entre eux, et dont la postérité demeure indéfiniment féconde, appartiennent à la même nature et remontent à une souche primordialement unique. Dieu n'a pas voulu, afin de maintenir les grandes lignes de la création, que les êtres d'origine et de genre divers pussent, au moyen d'alliances capricieuses, confondre tous les sangs. S'il arrive que ce fait irrégulier se produise, il obtiendra bien de la fécondité trompée un premier résultat; mais il n'ira pas plus loin, l'ordre reprendra immédiatement son empire, et la stérilité punira le fruit d'un commerce réprouvé par la volonté du Créateur. Or, Messieurs, cet anathème n'atteint pas l'union du nègre et du blanc; leurs serments reçus au pied des mêmes autels, sous l'invocation du même Dieu, obtiennent dans une postérité indéfinie la gloire d'un acte légitime et saint. Bien plus, les deux sangs se reconnaissent; le plus pur élève à sa splendeur celui qui avait contracté une altération; de degré en degré, d'alliances en alliances, toute disparité s'évanouit, et les fils d'Adam se retrouvent, comme il y a soixante siècles, dans les traits fraternels de leur père commun.

Arrière donc ces tentatives honteuses d'une science fratricide! arrière les voix qui ne respectent pas l'inviolable unité du genre humain! Saluons plutôt, chré-

tiens, saluons de loin, la face tournée vers tous les vents du ciel, nos frères dispersés par la tempête sur des rivages si divers. Nous qui avons le mieux conservé l'incarnat primitif de notre création, qui avons reçu avec une plus douce influence de la lumière naturelle un meilleur partage de la lumière increéée, nous les aînés de la vérité et de la civilisation, saluons nos frères que nous n'avons précédés que pour les conduire, que nous n'avons surpassés que pour qu'ils nous égalent un jour. Saluons en eux notre unité passée et notre unité future, l'unité que nous avions en Adam, et celle qui nous attend en Dieu. Touchons la main du Malais et du Mongol; touchons la main du nègre; touchons la main du pauvre et du lépreux. Tous ensemble, unissant nos biens et nos maux dans une immense et sincère fraternité, allons à Dieu, notre premier père. Allons à Dieu, qui nous a préparés du même limon, qui nous a vivifiés du même souffle, qui nous a pénétrés du même esprit, qui nous a donné la même parole, qui nous a dit à tous : *Croissez et multipliez-vous et remplissez la terre, et soumettez-vous-la, et présidez*. Lui seul peut nous bénir, lui seul peut nous ouvrir une ère véritable de liberté, d'égalité et de fraternité. Sans lui, c'est en vain que vous gravez ces mots sublimes sur le front de vos monuments. Ils avaient été gravés, il y a trente siècles, sur les tables du Sinaï par un doigt plus puissant que le vôtre, et cependant les tables du Sinaï sont tombées des mains qui les portaient, et se sont brisées au pied de la montagne. C'est que leurs lois étaient écrites sur la pierre, et non dans

le cœur de l'homme. N'écrivez donc pas les vôtres sur la pierre, écrivez-les avec le doigt de Dieu dans votre propre cœur, afin que de là elles parlent au cœur de tous et s'y assurent une durable immortalité.

CINQUANTE-DEUXIÈME CONFÉRENCE

DU DOUBLE TRAVAIL DE L'HOMME.

Monseigneur,

Messieurs,

Il me resterait à vous entretenir de l'état où Dieu créa l'homme en tant qu'être physique, puis en tant qu'être religieux. Sous le premier rapport, il le doua d'immortalité; sous le second, il le prépara au partage de la vie divine elle-même par un don que la doctrine catholique appelle la grâce, c'est-à-dire le don par excellence. Ce devrait donc être là l'objet présent de votre attention. Mais ayant plus tard à traiter devant vous du mystère de la résurrection des corps, je réserve pour ce moment tout ce qui concerne l'immortalité extérieure de l'homme; et quant à sa vocation au partage de la vie divine par l'effusion de la grâce, c'est une matière trop vaste pour y toucher dans un jour qui va clore nos Conférences de cette année. Je la réserve donc aussi, et je suis amené dès lors à la parole qui termine dans l'Écriture le récit de la création. Cette parole est singulière; la voici : *Dieu acheva au sep-*

tième jour l'œuvre qu'il avait faite, et il se reposa de cette œuvre au septième jour; il bénit le septième jour, et le déclara saint, parce qu'en ce jour-là il avait cessé de créer et de faire son œuvre (1).

Par où vous voyez, Messieurs, que le monde n'avait pas été l'ouvrage d'un instant, mais que Dieu l'avait produit dans un ordre progressif et distribué en six époques que l'Écriture appelle des jours. Je ne m'arrêterai pas à vous exposer cet ordre, qui est connu de vous, ni à le justifier. La science s'en est chargée depuis un demi-siècle; chacune de ses découvertes est venue à l'improviste constater la profondeur de la cosmogonie biblique, et enfin les entrailles de la terre mises à nu par de tardives investigations ont révélé dans l'état de leurs couches superposées la réalité de la formation successive qui est la base du récit de la Genèse. Il a fallu reconnaître ou que Moïse était inspiré de Dieu, ou qu'il possédait quinze siècles avant l'ère chrétienne une science qui ne devait éclore que trois mille ans plus tard. J'aborderais volontiers ce magnifique triomphe de notre foi, si la nature de mes travaux me permettait d'y ajouter le poids d'une autorité personnelle, et s'il n'exigeait pas, pour paraître tout ce qu'il est, des développements scientifiques mieux placés dans un livre que dans la chaire sacrée. Je me borne donc à ce fait incontestable, que la cosmogonie chrétienne est désormais assurée du respect de quiconque ne méprise pas le témoignage des plus authen-

(1) Genèse, chap. 2, vers. 2 et 3.

tiques réalités. Mais ce témoignage, qui suffit pour confondre les injures de l'esprit, ne suffit pas pour satisfaire son désir de savoir. Il se demande encore pourquoi Dieu a créé le monde graduellement, pourquoi il a en quelque sorte diminué sa puissance pour restreindre son action. On conçoit que le temps soit nécessaire à une cause finie; on ne conçoit pas le service qu'il rend à une cause qui peut tout par elle-même. Comment Dieu s'est-il rabaissé à la mesure d'un ouvrier vulgaire? Comment a-t-il pris, quitté, repris son œuvre? Comment s'est-il reposé? Toutes ces idées sont étranges, et en les voyant unies au premier acte qui nous a révélé Dieu, à l'acte de la création, l'intelligence vacille, et demeure sous le poids d'un inconsolable étonnement.

Messieurs, j'ose vous dire que votre instinct vous trompe, et qu'il n'y a rien de plus grand en Dieu que son abaissement. Oui, Dieu s'est abaissé dans la création, comme nous le verrons plus tard s'abaisser dans l'incarnation et la rédemption; il s'est abaissé, parce qu'il travaillait pour nous, et non pas pour lui; parce que la force et la grandeur ne se communiquent jamais mieux qu'en descendant. Oui, Dieu n'avait pas besoin du temps pour auxiliaire de son éternité. Oui, aucun motif tiré de lui-même ne le portait à diviser en six périodes la formation de l'univers, et à attendre du concours des siècles ce qui dépendait d'un acte de sa souveraine pensée. Mais, s'il était indifférent pour lui d'agir vite ou lentement, il ne l'était pas pour l'homme. Destinés, dans notre passage sur la terre, à un travail

qui ne finira qu'avec elle et avec nous, il nous importait de connaître la loi générale du travail, et Dieu, en posant hors de lui l'opération d'où devait découler toute opération ultérieure, a voulu que sa manière de procéder contînt et révélât pour toujours la règle de notre propre activité. Cette règle, en effet, ne s'est jamais effacée de la mémoire du genre humain. Elle a survécu au naufrage des plus saintes traditions, et on en retrouve le vestige dans le partage du temps usité chez la plupart des peuples anciens et nouveaux. Mais afin de comprendre en quoi elle consistait, quel était son but et son importance, il est nécessaire de nous rendre compte du travail même de l'homme.

Ce mot de travail semble éveiller une idée incompatible avec l'état primitif où Dieu nous avait placés, état de perfection et de bonheur que je vous ai dépeint, et qui emporte avec soi l'image d'un repos accompli. Le travail n'est-il pas une fatigue? n'est-il pas un châtiment imposé à l'homme par suite d'une prévarication qui l'a fait déchoir des prérogatives de son état premier? Et d'ailleurs, avant que cette catastrophe eût altéré l'harmonie de nos facultés et attiré sur la terre la malédiction divine, quel eût été pour nous l'objet d'un travail, soit du corps, soit de l'esprit? Ces réflexions, Messieurs, me prouvent d'autant plus la nécessité où je suis de définir exactement le travail demandé à l'homme par le vœu de sa création.

Travailler, c'est faire. On peut faire avec peine; mais la peine n'est pas de l'essence du travail. Son essence se résume dans ce mot énergique et glorieux : Faire.

Or vous ne pensez pas que Dieu, qui a tout fait, eût destiné l'homme à une immortelle oisiveté. L'être le plus infime, en venant au monde, y apporte une mission qui correspond à la fin pour laquelle il a été créé, mission ou fonction qu'il accomplit par un travail. Le ver de terre lui-même fait quelque chose; il remplit une tâche, il coopère à un but; il appartient enfin à la milice sacrée des créatures utiles. Comment l'homme, élevé si haut par ses facultés et par la place qu'il occupe dans l'univers, n'eût-il reçu d'autre fonction que celle d'un stérile désœuvrement? Il n'en pouvait être ainsi, et ce n'était pas le langage d'un repos oisif que Dieu tenait à l'homme en lui disant, à l'heure de sa naissance : *Croissez et multipliez-vous, et remplissez la terre, et soumettez-vous-la, et commandez aux poissons de la mer, aux oiseaux du ciel, et à tous les animaux qui se meuvent sur la terre* (1). Ce n'était pas une leçon d'oisiveté qu'il lui donnait en amenant à sa présence, selon le récit de la Genèse, tous les animaux de la création *pour qu'il les nommât d'un nom qui exprimât leur nature et qui demeurât le leur à jamais* (2). Enfin, lorsqu'il l'introduisait dans un séjour appelé par l'Écriture le paradis de volupté, ce n'était pas pour s'y endormir dans le sommeil de l'inaction; car il est dit que Dieu l'y plaça *pour le travailler et le garder, — ut operaretur et custodiret illum* (3). N'unissez donc pas dans votre esprit l'idée

(1) Genèse, chap. 1, vers. 28.
(2) Ibid., chap. 3, vers. 19.
(3) Ibid., vers. 15.

de la perfection et du bonheur, ni même l'idée du repos, avec celle de l'inoccupation ou de l'oisiveté. Avant que Dieu se fût donné dans la création et le gouvernement du monde un emploi digne de tous ses attributs, il était déjà l'activité infinie ; il produisait en lui-même, par une éternelle action, le Verbe, qui lui parle toujours, l'Esprit-Saint, qui répond à tous les deux ; il épanchait entre trois, par une fécondité aussi ancienne que lui, l'unité d'une essence dont ce mouvement intérieur est la perfection, la béatitude et le repos. Loin que l'idée de faire, qui est celle du travail, soit incompatible avec la notion d'un état heureux et parfait, elle est l'élément nécessaire qui constitue tout ce que nous savons de cet état ; car, penser c'est faire, vouloir c'est faire, aimer c'est faire, et apparemment on ne rejettera aucun de ces actes de la définition du bonheur et de la perfection.

Placé au centre des choses créées, appartenant par son âme au monde supérieur des esprits, par son corps au monde inférieur de la nature, ayant la terre pour passage et Dieu pour fin, l'homme se devait par un double travail à une double fonction. Sa première fonction était de tendre à Dieu, qui lui avait donné la vérité pour le connaître, la charité pour l'aimer, la participation de sa propre vie pour perspective et pour terme, mais aussi avec tous ces dons celui de la liberté, qui, en l'élevant à la gloire d'une personne maîtresse d'elle-même, lui permettait de répudier sa fin légitime, et ouvrait devant lui la carrière honorable mais périlleuse de la vertu. Là était son premier travail, le grand tra-

vail de l'homme. Si pur qu'il fût dans son âme et dans son corps, il était libre, il pouvait s'éloigner de Dieu, et périr. La prière, la réflexion, la vigilance, un soin perpétuel de son cœur lui était nécessaire pour ne pas déchoir de la splendeur virginale où Dieu l'avait créé.

Notre état présent, Messieurs, renferme d'autres difficultés qui ne nous laissent aucun doute sur la grandeur du travail spirituel imposé au genre humain. L'abus de la liberté a couvert de ruines toutes les parties de notre être; notre intelligence s'est obscurcie; notre amour s'est affaibli, la lutte du bien et du mal a pris, avec le développement des générations, un caractère de profondeur effrayant. Dieu, sans disparaître du milieu de nous, y a trouvé des ennemis conjurés contre sa mémoire, et employant à la détruire toutes les ressources de l'esprit et des passions. Il n'est pas de tradition qui n'ait été niée, pas de devoir qui n'ait été outragé, pas d'établissement divin qui n'ait subi le siége d'une impiété désespérée; et si Dieu est demeuré visible dans toute la suite des âges, s'il règne encore sur la postérité de sa première créature, ce n'est qu'au prix d'un combat plein de larmes et de sang. Vous assistez, Messieurs, à cette guerre divine, vous en faites partie, et vainqueurs ou vaincus, je n'ai rien à vous apprendre sur le prix douloureux de la vérité.

Encore si nous n'avions que le travail de l'âme; si l'homme pouvait tendre vers Dieu un regard libre de tout autre soin, une main affranchie de tout autre fardeau! Mais il n'en est pas ainsi. Dès l'origine, une fonction et un travail d'un ordre différent nous avaient

été confiés. Dieu, pour ne pas laisser sans emploi les forces du corps par qui nous tenons au monde inférieur, nous avait appelés au partage de son gouvernement temporel. Il nous avait donné la terre à garder et à féconder, non pas d'abord au prix de nos sueurs, mais par une administration qui tenait de l'empire et ajoutait à nos autres prérogatives la gloire d'un utile commandement. La terre obéissante nous rendait en échange d'une culture royale et bénie une substance nécessaire au soutien de notre viagère immortalité. *Voilà*, nous avait dit Dieu, *je vous donne pour nourriture toute plante qui porte sa graine, et tout arbre qui porte ses fruits* (1). Ce commerce réciproque de la nature et de l'homme n'avait rien primitivement qui fût un obstacle aux rapports de notre âme avec Dieu. L'âme y trouvait plutôt un aliment spirituel, une source de joie qui rejaillissait sans effort jusqu'à son auteur. Mais cet état ne dura point, et vous savez ce qu'est venu pour la postérité d'Adam le travail temporel. Une malédiction est descendue sur lui ; la terre, qui s'inclinait sous nos désirs, nous refuse tout ce que nous ne lui payons pas d'avance en sueurs et en gémissements; elle nous mesure ses dons avec une avarice que rien ne peut fléchir, avec une incertitude que rien ne peut désarmer. La presque totalité du genre humain, le front courbé vers elle, l'implore par un dévouement assidu, et n'en recueille pour récompense que le pain amer d'une étroite pauvreté. Or la pauvreté du corps

(1) Genèse, chap. 1, vers. 29.

entraîne aisément celle de l'âme; elle crée des servitudes qui enlacent de leurs plis et replis toutes les facultés humaines, et les plongent, en les étouffant, dans un état voisin de la mort. L'homme descend vers l'instinct de l'animal; il oublie, sous la préoccupation de ses besoins matériels, son origine et sa fin; il jette au vent la vie divine dont le germe est en lui, et ne se soucie plus que de forcer la terre à lui rendre les biens de l'éternité.

N'en accusons que nous-mêmes, Messieurs; Dieu n'est pas responsable de nos fautes et de nos aveuglements. Il les avait prévus sans doute, et je vous ai dit pourquoi, malgré cette prévision, il ne nous avait pas refusé le bienfait de la liberté. Mais, puisqu'il les avait prévus, sa sagesse et sa bonté lui commandaient de venir à notre aide, et de régler par une loi première, fondamentale et imprescriptible, le rapport du travail temporel au travail spirituel, tous les deux nécessaires à l'humanité, l'un comme le principe de sa vie divine, l'autre comme le principe de sa vie terrestre; tous les deux devant réciproquement se limiter sans se détruire, et se limiter dans une équitable proportion. Or qui l'aurait découverte et qui l'aurait posée cette proportion, si Dieu ne l'eût fait? Qui aurait eu la science pour déterminer le temps que l'homme devait à son âme et celui qu'il devait à son corps? Qui aurait eu l'autorité pour obtenir dans une matière si contestable la sanction d'un respect universel? Qui aurait arraché l'homme à la tyrannie de sa propre cupidité, et à la tyrannie non moins à craindre de la cupidité d'un plus fort que lui?

C'est dans la question du travail que toute servitude a sa racine; c'est la question du travail qui a fait les maîtres et les serviteurs, les peuples conquérants et les peuples conquis, les oppresseurs de tout genre et les opprimés de tout nom. Le travail n'étant pas autre chose que l'activité humaine, tout s'y rapporte nécessairement; et selon qu'il est bien ou mal distribué, la société est bien ou mal ordonnée, heureuse ou malheureuse, morale ou immorale. Nous en avons aujourd'hui, Messieurs, une preuve que les plus aveugles sont obligés de comprendre. De quoi le monde s'émeut-il depuis vingt ans? quel est le mot des guerres civiles auxquelles nous assistons? N'est-ce pas ce mot: *Organisation du travail?* N'est-ce pas cet autre mot : *Vivre en travaillant, ou mourir en combattant?* Et si nous remontons la chaîne des révolutions historiques, leur trouverons-nous jamais, quel que soit leur nom, une autre cause première que la question du travail? Les migrations des peuples, les invasions des Barbares, les guerres serviles, les troubles du forum, tous les grands mouvements humains se rattachent directement ou indirectement à cette terrible question qui renaît de ses cendres avec une opiniâtre immortalité. C'est l'axe où tournent les destinées du monde.

Et par conséquent, la première loi religieuse et civile, c'est la loi du travail. Or qui devait, qui pouvait la poser? Qui le devait, sinon Celui qui ne doit rien à personne, mais qui, s'étant fait par amour le père des esprits, a voulu être la lumière où ils puisent leur direction? Qui le pouvait, sinon Celui qui a créé l'âme

et le corps de l'homme, qui connaît leurs besoins, qui a pesé leurs forces, et qui seul a le secret des limites parce qu'il n'en a point? Il était juste que, dans l'acte de la création, Dieu promulguât toutes les bases de l'ordre physique, moral et religieux, et qu'il les promulguât par des faits assez puissants pour que leur souvenir en portât le commandement jusqu'aux dernières générations. La parole n'y eût point suffi; pas plus à l'origine des choses qu'au Sinaï et au Calvaire, Dieu ne s'est contenté de la parole pour édicter ses lois. Il les a constamment gravées dans des faits d'une éloquence plus durable que l'airain. La croix du Calvaire, les tables du Sinaï, les flots du déluge, les jours de la création, sont les quatre grands monuments de la législation divine : monuments impérissables qui subsistent après tant de siècles aussi vivants que le premier jour. La croix du Calvaire couvre les cinq parties du monde; les tables du Sinaï se lisent aux mêmes lieux que couronne la croix; les flots du déluge ont laissé leur empreinte des Alpes au Caucase, du Caucase à l'Himalaya, de l'Himalaya aux sommets des Cordilières : et les jours de la création, religieusement conservés dans les couches du globe, font revivre sous le choc de nos charrues cette magnifique loi du travail qui a précédé toutes les autres, et qu'il faut enfin vous montrer de plus près.

Déjà vous en avez entendu les termes : *Dieu*, est-il dit, *acheva au septième jour l'œuvre qu'il avait faite, et il se reposa de cette œuvre au septième jour; il bénit le septième jour et le déclara saint, parce qu'en*

ce jour-là il avait cessé de créer et de faire son œuvre. Telle est la proportion du travail temporel au travail spirituel, du travail du corps au travail de l'âme, selon que Dieu l'a déterminée par l'exemple souverain de sa propre opération. Et certes, Messieurs, si la question eût dépendu de l'homme, on peut affirmer qu'elle n'eût pas été résolue de la sorte. Maintenant même que nous connaissons la loi, sommes-nous capables de nous l'expliquer? Pourquoi le nombre sept exprime-t-il la totalité des deux genres de travaux? Pourquoi le travail spirituel ne doit-il s'élever qu'à la septième partie du travail temporel? Pourquoi celui-ci est-il de six jours continus, et non pas d'un temps plus court ou plus long? Y a-t-il dans les forces du corps rien qui nous indique cette juste mesure? dans les relations du corps et de l'âme, rien qui nous conduise à cette proportion de six à un? Ou bien, est-ce la nature qui nous la révèle par l'harmonie générale de ses lois? Non, Messieurs, ni les phénomènes de la nature, ni les nécessités du corps, ni les besoins de l'âme ne nous donnent les éléments d'une semblable induction. Lorsque les dictateurs rationalistes de la révolution française, par haine de toute origine traditionnelle et sacrée, voulurent effacer du calendrier d'un grand peuple l'antique période des sept jours, ils ne surent où prendre la base d'un calcul nouveau, si ce n'est dans la commodité d'un système de numération. Ils décrétèrent que la semaine serait de dix jours, afin d'introduire dans le travail comme dans les poids et mesures l'uniformité du mode décimal. Le citoyen

français dut travailler neuf jours et se reposer le dixième, uniquement parce qu'on avait établi une semblable division dans toutes choses de nombre, et qu'il est plus aisé d'aligner des chiffres par ce procédé que par tout autre. On ne s'inquiéta même pas de savoir si le corps de l'homme supporterait une telle aggravation de travail, et, s'en fût-on préoccupé, il est manifeste que toute limite précise eût été le résultat d'un choix arbitraire, et non le fruit de l'expérience ou du raisonnement.

Le nombre sept choisi par Dieu ne se rapporte à aucune convenance mathématique. Il ne se justifie pas non plus par le degré des forces du corps; car on ne voit pas clairement, par exemple, que l'homme n'eût pas pu travailler sept jours et se reposer le huitième. C'est un nombre pris dans une région plus élevée que l'ordre physique, et cela devait être, puisqu'il s'agissait de régler le rapport de deux sortes de travaux, dont l'un est matériel et l'autre spirituel. Évidemment, entre deux genres de choses aussi parfaitement diverses, le médiateur ne pouvait venir que d'un point qui dominât l'une et l'autre, c'est-à-dire l'âme et le corps. Or, Dieu seul domine tous les êtres qui composent la hiérarchie de l'univers, lui seul a dans son essence universelle et créatrice l'exemplaire de la leur, la raison de leur existence, la loi de leurs relations, le principe de leur harmonie. C'est donc en lui-même, dans les mathématiques supérieures et mystérieuses de sa propre nature, que Dieu a choisi le nombre qui convenait au règlement de notre double activité. Aussi, n'est-ce pas

seulement dans l'œuvre de la cosmogonie que ce nombre apparaît; il joue un rôle considérable dans tout le reste des opérations divines, telle que l'Écriture nous les a manifestées. Nous le voyons reluire dans les sept semaines d'années du jubilé hébraïque, dans les sept branches du chandelier de Jérusalem, dans les sept dons du Saint-Esprit, dans les sept sacrements de l'Église, dans les sept sceaux de l'Apocalypse, et dans une multitude d'occasions qu'il serait trop long d'énumérer. Presque à chaque page des saints livres, son importance nous est marquée par l'emploi que Dieu en fait directement ou indirectement.

Bref, Messieurs, aux yeux de la raison pure, le nombre sept est un nombre arbitraire; aux yeux de la raison éclairée par la foi, c'est un nombre divin; aux yeux de l'histoire, c'est un nombre traditionnel; aux yeux de l'expérience, c'est un nombre qui a concilié les besoins et les devoirs du corps avec les besoins et les devoirs de l'âme. Six jours de travail temporel ont suffi à l'homme dans tous les temps et sous tous les climats pour gagner sa subsistance sans affaiblir ses forces, pour féconder la terre sans compromettre sa santé ni son bonheur; le septième jour, consacré au repos dans le culte de Dieu, lui a suffi pareillement pour rajeunir son âme, conserver la vérité, réchauffer son amour, marcher enfin paisiblement et joyeusement vers le terme auguste d'une créature bénie de Dieu. Quel que soit le jugement métaphysique que vous portiez sur cette mémorable division du travail temporel et du travail spirituel, il y a deux choses que vous ne pouvez

nier : son universalité et son efficacité; universalité et efficacité d'autant plus remarquables, qu'on n'en voit pas rationnellement la cause, tout en étant forcé de conclure que cette cause existe quelque part. Voulez-vous rompre l'équilibre de l'activité humaine, engendrer l'avilissement des âmes, l'oppression des faibles, la cupidité de tous et la misère du plus grand nombre? Le voulez-vous? Il vous est facile : touchez à la loi du travail telle qu'elle a été promulguée par l'œuvre de la création; augmentez le travail temporel; diminuez par la violence ou la ruse le travail spirituel; abandonnez l'homme à l'inspiration de sa convoitise et à la volonté de ses maîtres; faites cela, et vous serez assurés d'en recueillir le fruit dans une génération qui vous satisfera si vous aimez la dégradation morale et physique de l'humanité.

Je dis la dégradation physique autant que la dégradation morale; car l'observance du septième jour n'a pas été établie seulement dans une vue de sanctification religieuse, mais aussi et directement dans une vue de conservation terrestre. C'est pourquoi l'Écriture se sert en même temps de deux expressions remarquables : elle dit que Dieu s'est *reposé* le septième jour, et qu'il la *sanctifié*. Et comme le but de Dieu était de nous tracer par son exemple la règle de notre activité, il s'ensuit qu'il nous recommandait deux choses à la fois, le repos et la sanctification du septième jour. Et si vous en doutez, si vous ne croyez pas que Dieu tienne à si haut prix le bien-être équitable du corps de l'homme, écoutez-le proclamant de nouveau par Moïse au pied

du Sinaï la grande loi du sabbat : *Tu travailleras six jours ; le septième jour est le sabbat, c'est-à-dire le repos du Seigneur ton Dieu. Tu ne feras aucune œuvre en ce jour-là, toi, et ton fils et ta fille, ton serviteur et ta servante, et ton bœuf et ton âne, et tous tes animaux domestiques, et l'étranger qui est entre tes portes* (1). Voilà la loi. Or écoutez-en la raison, que Dieu donne immédiatement : *Afin*, dit-il, *que ton serviteur et ta servante se reposent comme toi* (2). Et allant plus loin encore, il disait dans une autre rencontre à tout le peuple assemblé : *Tu travailleras six jours ; le septième, tu cesseras de travailler, afin que ton bœuf et ton âne se reposent, et que se rafraîchissent le fils de ta servante et l'étranger* (3). Ici, Dieu stipule en faveur des animaux qui partagent le travail de l'homme ; il les associe au bénéfice de sa miséricordieuse providence, et puisqu'ils se fatiguent avec la créature raisonnable, il veut que le repos de la créature raisonnable s'étende jusqu'à eux. Vous reconnaissez là, Messieurs, le cœur de Dieu, et si votre intelligence doutait encore tout à l'heure du sens temporellement philanthropique attaché par l'Écriture à la loi du septième jour, il ne vous reste plus d'excuse devant des textes qui défient l'interprétation par leur clarté. Écoutez cependant encore. Après que Dieu a recommandé à son peuple l'observance du sabbat au profit des plus pauvres et des plus

(1) Deutéronome, chap. 5, vers. 13 et 14.

(2) Ibid.

(3) Exode, chap. 23, vers. 12.

laborieux, il termine par cette solennelle adjuration : *Souviens-toi que tu as servi toi-même en Égypte, et que le Seigneur ton Dieu t'a tiré de là avec une main puissante et un bras étendu; et c'est pourquoi il t'a ordonné d'observer le jour du sabbat* (1). Ainsi, c'est en mémoire de la servitude d'Égypte, et en la leur rappelant, que Dieu impose à la postérité de Jacob la charte du repos dans le travail, c'est-à-dire la charte première et fondamentale de toute liberté. Car qu'est-ce que la liberté d'un homme attaché à la glèbe d'un labeur sans rémission? Qu'est-ce que la liberté d'un corps qui ne se relève jamais vers la voûte du ciel, et la liberté d'une âme qui ne se relève jamais vers la lumière de Dieu?

C'est à vous, Messieurs, c'est à toutes les générations des maîtres d'autrui que s'adressent ces formidables paroles qui retentissaient, il y a trois mille ans, dans les déserts de la mer Rouge : *Souviens-toi que tu as servi toi-même en Égypte!* Tous, dans nos aïeux, nous avons servi; tous, dans notre postérité, nous servirons en Égypte. C'est en vain que nous portons sur nous les signes de l'affranchissement, et que nous demandons à l'avenir la fidélité qu'il refuse aux rois; nous sommes d'un sang que le travail servile a pétri, que le travail servile pétrira de nouveau. Regardez dans vos mains la trace de la terre; nous venons de la terre, et nous allons à la terre. Il n'y a d'exception pour personne, pas plus pour l'enfant du palais que pour l'enfant de la cabane.

(1) Deutéronome, chap. 5, vers. 15.

Tôt ou tard la longue main de l'infortune nous ressaisit et nous ramène au travail obscur qui fut notre berceau. Et s'il était ainsi dans des siècles de stabilité, combien plus aujourd'hui que toute pierre angulaire a été détruite, et que nous bâtissons dans les orages de l'égalité le mouvant édifice de nos destinées ! Écoutez donc la parole qui vous rappelle la servitude de l'Égypte ; respectez dans vos frères vivant du service le service qui fut le vôtre et qui le redeviendra. Ne leur ravissez pas le jour de trêve qui leur fut préparé dès l'origine pour être la liberté de leur âme et de leur corps, et qui leur fut préparé avec une munificence que vous ne soupçonnez peut-être pas.

Car, remarquez-le, Dieu n'a pas fait du sabbat une institution privée, un jour à prendre au hasard par chacun de nous dans une suite quelconque de jours occupés. Non, il en a fait l'institution sociale par excellence ; il a convoqué le genre humain au même jour et à la même heure pour toute la suite des siècles, en l'invitant à se reposer, à se réjouir et à s'édifier en lui. Il a fondé, en un mot, une fête périodique et perpétuelle pour l'humanité. Car l'homme a besoin de fêtes. Retenu loin de la cité permanente qui est le terme de son pèlerinage, et portant au cœur la mélancolie de l'épreuve et de l'absence, il a besoin de sortir par des secousses de l'ombre monotone de sa vie. Il a besoin, comme Saül, d'entendre le bruit de la harpe, ou, comme David, de marcher en cadence devant l'arche de Dieu. Mais qui donnera des fêtes au pauvre peuple de ce monde ? qui lui donnera des palais, des statues, des peintures,

des voix, des flambeaux? qui lui donnera des émotions dignes de lui, et cette joie rare où la conscience est ravie comme le cœur? Le peuple est pauvre et sans art; il n'a rien de grand que lui-même et que Dieu qui le protége. Le peuple et Dieu se mettront ensemble, et ce sera la fête de l'humanité. Voilà soixante siècles que tous deux sont fidèles à ce rendez-vous, et qu'ils se donnent sans interruption cette fête qui ne coûte rien au peuple que de s'assembler, et à Dieu que de le voir.

Les législateurs des nations ont reconnu ce besoin populaire de jouissances communes et publiques; ils ont cherché à le satisfaire par des pompes religieuses, par des spectacles, des triomphes, des jeux, des combats. Mais au lieu d'instruire et d'élever l'homme, rien n'a servi davantage à le dégrader; les passions les plus honteuses venaient chercher là des assouvissements applaudis. Le sang et la volupté s'y donnaient rendez-vous devant les saintes images de la patrie, et la publicité, mère de la pudeur, n'y était pour la multitude qu'une débauche de plus. C'est qu'en effet les plaisirs de la foule tournent aisément vers tous les vices. Un politique célèbre a dit: « Qui assemble le peuple l'émeut. » On pourrait dire avec non moins de vérité : Qui amuse le peuple le corrompt. Dans les temps modernes, on a vu des législateurs rationalistes essayer de créer des fêtes pour remplacer celle du septième jour qu'ils avaient abolie. Ils n'ont réussi qu'à inventer des imitations de l'antique, avec le ridicule de plus et le peuple de moins. Le sens public était devenu trop

juste et trop profond sous l'inspiration du christianisme pour accueillir ces puériles rénovations. Il a donc fallu, dans les grandes occasions de la vie civile, se borner à des divertissements vulgaires, et Dieu seul est demeuré en possession de donner au genre humain des solennités graves, qui le rassemblent, le remuent, l'améliorent et le reposent.

En est-il un seul parmi vous, Messieurs, qui n'ait été quelquefois touché du spectacle que présente une population chrétienne dans le jour consacré à Dieu? Les voies publiques se couvrent d'une multitude ornée de ses meilleurs habits; tous les âges y paraissent avec leurs espérances et leurs peines, les unes et les autres tempérées par un sentiment plus haut de la vie. Une joie fraternelle anime les yeux qui se rencontrent; le serviteur est plus proche de son maître; le pauvre est moins éloigné du riche; tous, par la communauté du même devoir accompli et par la conscience de la même grâce reçue, se sentent plus étroitement les fils du même Père qui est au ciel. Le silence des travaux serviles, compensé par la voix joyeuse et mesurée des cloches, avertit des milliers d'hommes qu'ils sont libres, et les prépare à supporter pour Dieu les jours où ils ne le seront pas. Rien d'austère n'obscurcit les visages; l'idée de l'observance est modérée par celle du repos, et l'idée du repos est embellie par l'image d'une fête. L'encens fume dans le temple, la lumière brille sur l'autel, la musique remplit les voûtes et les cœurs, le prêtre va du peuple à Dieu et de Dieu au peuple; la terre monte, et le ciel descend. Qui ne sortira plus calme? Qui ne

rentrera meilleur? Oh! pour moi, Messieurs, jamais ce jour ne m'a laissé sans attendrissement, et même ici dans cette capitale où tant d'âmes ne le respectent pas, je n'en vois jamais l'effet populaire sans m'élever vers Dieu par une aspiration de reconnaissance et d'amour.

Tel est donc le sens, tel est le résultat de cette grande loi du travail que Dieu a voulu promulguer et consacrer dans l'acte même de la création. Après vous l'avoir interprétée, pourrais-je retenir un sentiment douloureux qui m'oppresse? Pourrais-je ne pas me plaindre à vous qu'il y ait un peuple chrétien qui méprise cette loi, et que ce peuple soit le nôtre? Est-ce bien la France qui méconnaît à ce point les devoirs les plus sacrés de l'homme envers l'homme? Est-ce elle qui déchire le pacte fondamental de l'humanité, qui livre au riche l'âme et le corps du pauvre pour en user à son plaisir, qui foule aux pieds le jour de la liberté, de l'égalité, de la fraternité, le jour sublime du peuple et de Dieu? Je vous le demande, est-ce bien la France? Ne l'excusez pas en disant qu'elle permet à chacun le libre exercice de son culte, et que nul, s'il ne le veut, n'est contraint de travailler le septième jour; car c'est ajouter à la réalité de la servitude l'hypocrisie de l'affranchissement. Demandez à l'ouvrier s'il est libre d'abandonner le travail à l'aurore du jour qui lui commande le repos. Demandez au jeune homme qui consume sa vie dans un lucre quotidien dont il ne profite pas, s'il est libre de respirer une fois par semaine l'air du ciel et l'air plus pur encore de la vérité. Demandez à ces êtres flétris qui peu-

plent les cités de l'industrie s'ils sont libres de sauver leur âme en soulageant leur corps. Demandez aux innombrables victimes de la cupidité personnelle et de la cupidité d'un maître, s'ils sont libres de devenir meilleurs, et si le gouffre d'un travail sans réparation physique ni morale ne les dévore pas vivants. Demandez à ceux-là mêmes qui se reposent, en effet, mais qui se reposent dans la bassesse des plaisirs sans règle, demandez-leur ce que devient le peuple dans un repos qui n'est pas donné et protégé par Dieu. Non, Messieurs, la liberté de conscience n'est ici que le voile de l'oppression; elle couvre d'un manteau d'or les lâches épaules de la plus vile des tyrannies, la tyrannie qui abuse des sueurs de l'homme par cupidité et par impiété. Si la liberté de conscience était ici pour quelque chose, apparemment l'Angleterre protestante s'en serait aperçue; apparemment la démocratie des États-Unis d'Amérique s'en serait avisée : et dans quels lieux du monde le droit du septième jour fut-il plus respecté? Sachent donc ceux qui l'ignorent, sachent les ennemis de Dieu et du genre humain, quelque nom qu'ils prennent, qu'entre le fort et le faible, entre le riche et le pauvre, entre le maître et le serviteur, c'est la liberté qui opprime, et la loi qui affranchit. Le droit est l'épée des grands, le devoir est le bouclier des petits.

Il en est temps, Messieurs, arrachons de la France cette lamentable erreur qui n'a que trop duré. Aussi bien les tempêtes nous avertissent qu'il n'est pas bon de violer les commandements qui furent promulgués avec la création, renouvelés dans les foudres du Sinaï,

et retrempés dans le sang du Calvaire. Qui est contre Dieu est contre l'humanité, et si quelques malheureux, armés de ce qu'ils appellent la raison, ne craignent pas de se faire ces deux ennemis, nous pouvons nous fier de la vengeance à l'avenir tout seul, à cet avenir qui est déjà le présent, et qui nous avertit tous de penser à nos fautes et de les combattre généreusement dans une salutaire réparation. La France le fera ! Oui, mon Dieu, la France le fera ! Nous en avons l'augure dans le respect qu'elle vous porte au milieu des ruines qu'elle vient si soudainement d'accomplir. Elle écoutera les prophéties de l'expérience, elle se relèvera vers vous par les difficultés de s'asseoir d'elle-même; elle reconnaîtra pour principe de son salut cette belle parole que vous avez dite à tous les peuples du monde par Jésus-Christ, votre Fils unique : *Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît* (1). Entendez, mon Dieu, cette voix qui vous parle de la France, et lorsqu'une année descendue de votre éternité sur notre courte vie nous ramènera dans ce temple, faites que nous y trouvions debout, plus fortes et plus glorieuses que jamais, la patrie et la vérité.

(1) Saint Matthieu, chap. 6, vers. 33.

TABLE

ANNÉE 1845. — DES EFFETS DE LA DOCTRINE CATHOLIQUE SUR LA SOCIÉTÉ.

ANNÉE 1846. — DE JÉSUS-CHRIST.

ANNÉE 1848. — DE DIEU.

Tours. — Impr. Mame.

